

Penser la démocratie et agir en exil

Ciesielska-Ribard Anna, Bernhardt Anna, Pugacewicz Iwona H., Rafal Habielski, Maciej Zakrzewski, Andrzej Mencwel, Ola Hnatiuk, Basil Kerski, Malgorzata E. Ptasińska, Piotr Mitzner, et al.

▶ **To cite this version:**

Ciesielska-Ribard Anna, Bernhardt Anna, Pugacewicz Iwona H. (Dir.). Penser la démocratie et agir en exil. Centre de civilisation polonaise Sorbonne Université; Association Institut Littéraire Kultura. , Penser la démocratie et agir en exil, 2023, Publications du Centre de civilisation polonaise Sorbonne-Université, ISBN 978-2-900463-07-9 (CCpolon) ISBN 978-2-494695-00-9 (Association IL Kultura). hal-04070766

HAL Id: hal-04070766

https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-04070766v1

Submitted on 16 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

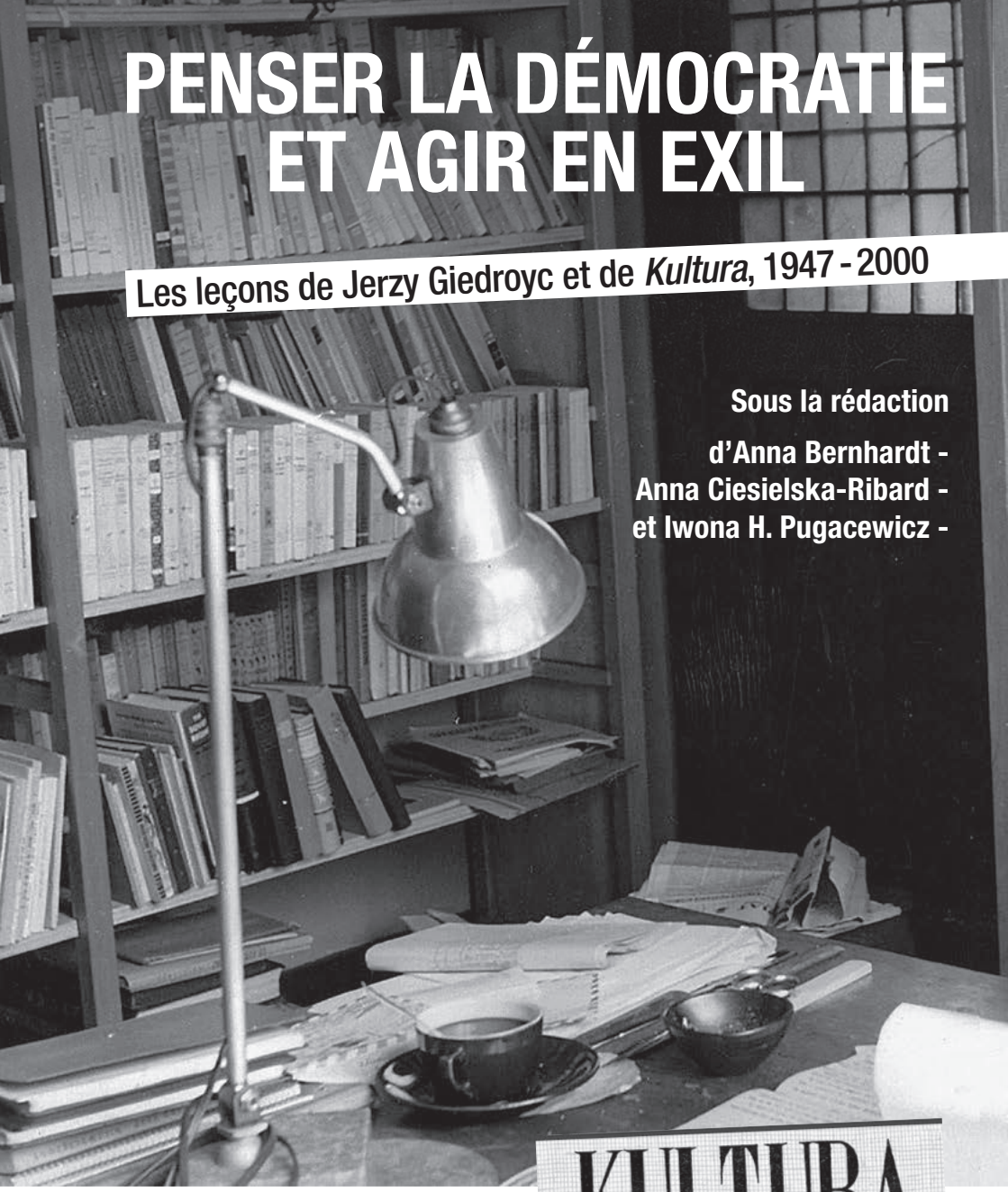
Public Domain

PENSER LA DÉMOCRATIE ET AGIR EN EXIL

Les leçons de Jerzy Giedroyc et de *Kultura*, 1947 - 2000

Sous la rédaction

d'Anna Bernhardt -
Anna Ciesielska-Ribard -
et Iwona H. Pugacewicz -



Ce volume rassemble les communications prononcées lors du colloque consacré
à Jerzy Giedroyc et *Kultura* (Sorbonne, octobre 2021)
co-organisé par les éditeurs, l'Institut de la Mémoire nationale de Pologne
et le Centre parisien de l'Académie polonaise des sciences.

À la rédaction ont pris part
Françoise Philippe-Raynaud, Bruno Ribard et Andrzej Bernhardt
que nous tenons à remercier vivement.

ISBN (Association Institut Littéraire *Kultura*) 978-2-494695-00-9
ISBN (Centre de civilisation polonaise, Sorbonne-Université) 978-2-900463-07-9

Copyright© Association Institut Littéraire Kultura
et Centre de civilisation polonaise Sorbonne Université,
édition 2023, France

Association Institut Littéraire Kultura
60 Centre de civilisation polonaise Sorbonne Université
Lettres Sorbonne Université

Avec le concours du Ministère de la culture et du patrimoine national
de la République de Pologne

Ministerstwo Kultury i Dziedzictwa Narodowego

Tables des matières

- Avant-propos 7

I - Pour le nouveau paradigme de la culture politique polonaise

- Rafał HABIELSKI, Jerzy Giedroyc. Le message et la leçon de *Kultura* 15
- Maciej ZAKRZEWSKI, De la géopolitique à la géo-idéologie. L'étude de la généalogie de la revue *Kultura* 39
- Andrzej MENCWEL, Pour la réforme de la « polonité », selon Juliusz Mieroszewski 59
- Ola HNATIUK, *Kultura* face à la question ukrainienne ou du début de la réconciliation polono-ukrainienne 67
- Basil KERSKI, Contre l'hostilité : *Kultura* de Jerzy Giedroyc face à l'Allemagne et au voisinage polono-allemand 89
- Małgorzata E. PTASIŃSKA, La politique occidentale de *Kultura* à la lumière de la correspondance entre Jerzy Giedroyc et Zbigniew Brzezinski, 1956 – 1990 113
- Piotr MITZNER, Comment apprivoiser la Russie ? Jerzy Giedroyc et l'émigration russe au cours des premières années après la Seconde guerre mondiale 127
- Ewangelina SKALIŃSKA, Une brève histoire d'une longue amitié : Jerzy Giedroyc et Natalia Gorbanevska 143

II - Kultura : une histoire humaine

- Marek ŻEBROWSKI, *Kultura* : le portrait de groupe 153
- Andrzej S. KOWALCZYK, De la veine en politique : à propos de Giedroyc et de Mieroszewski 171
- Andrzej FRANASZEK, « Tu veux en fait sauver le monde ». Les propos sur « l'âme » dans la correspondance entre Józef Czapski et Czesław Miłosz 199

- Malgorzata SMORAG-GOLDBERG,
L'Année 1951 ou la mise en place du positionnement de *Kultura* :
les conséquences du NON de Czesław Miłosz 215
- Paweł L. RODAK, La correspondance comme attitude
et façon d'agir : lettres de Jerzy Giedroyc
et de Gustaw Herling-Grudziński 227
- Magdalena CHABIERA, Entre Giedroyc et Stempowski
sur les pages de *Kultura* 245
- Iwona HOFMAN, Le journalisme de Leopold Unger
dans la revue *Kultura* 257

III - En France, en Occident

- Maria DELAPERRIERE, *Kultura* et ses rapports
avec les intellectuels français 285
- Veronika DURIN-HORNYIK, *Kultura* séduit l'élite américaine,
1948-1958 305
- Joanna NOWICKI, La France, la Pologne et *Kultura* :
la circulation des idées malgré tout 337
- Sławomir M. NOWINOWSKI, La France de Jerzy Giedroyc 351
- Paweł BEM, « Ce phénomène me passionne ».
Jerzy Giedroyc face aux événements de Mai 68 en France 365
- Rafał STOBIECKI, Jerzy Giedroyc et Daniel Beauvois :
dialogue du rédacteur polonais et de l'historien français
sur l'Europe centrale et orientale 385

IV - Les supports de la pensée libre

- Anna BERNHARDT, Les pistes documentaires françaises
dans les Archives de l'Institut Littéraire *Kultura* 403
- Cecylia KUTA, *Kultura* et le circuit clandestin du livre en Pologne,
entre 1976 et 1990 415
- Michał WENKLAR, De la présence de *Kultura* en Pologne,
à l'époque du « dégel » politique de 1956 431

- Notices sur les contributeurs 454

V - À propos de Kultura par ses rédacteurs et auteurs

- Krzysztof POMIAN, *Kultura*, en 2022 461
- Daniel BEAUVOIS, Témoignage 465
- Norman DAVIES, Témoignage 471
- Constantin JELENSKI, *Kultura*, la Pologne en exil suivi de Piotr KŁOCZOWSKI, « La liberté est indivisible » 473
- Czesław MIŁOSZ, De la part d'un convive reconnaissant 495
- Leopold UNGER, Le sceau européen de *Kultura* 499
- Bohdan OSADCZUK, Confessions et révélations d'un polonophile ukrainien 503
- Vladimir MAXIMOV, Gratitude 509
- Andrzej BRZEZIECKI, Giedroyc, un homme de l'Est 513

Jerzy GIEDROYC

- Message 521
- Ma France 525
- Dans le cercle polonais 527
- Au-delà du cercle polonais 541

Bibliographie

- Indications bibliographiques 553

Dans la traduction d'Anna Ciesielska-Ribard :

- articles de Rafał Habielski, Andrzej Mencwel, Ola Hnatiuk, Basil Kerski, Małgorzata E. Ptasińska, Piotr Mitzner, Ewangelina Skalińska, Marek Żebrowski, Andrzej S. Kowalczyk, Andrzej Franaszek, Magdalena Chabiera, Iwona Hofman, Sławomir M. Nowinowski, Paweł Bem, Rafał Stobiecki ; écrits de Jerzy Giedroyc (Ma France, Dans le cercle polonais, Au-delà du cercle polonais), Andrzej Brzeziecki, Czesław Miłosz, Leopold Unger et Bohdan Osadczuk.

Avant-propos

Pendant plus d'un demi-siècle, entre 1946 et 2000, une anonyme villa de banlieue parisienne a accueilli le siège de l'Institut littéraire *Kultura*, une maison d'édition, un *think tank* de la pensée politique, et plus largement culturelle, où vivait et travaillait une poignée d'intellectuels polonais de l'entre-deux-guerres qui étaient, pour certains, des anciens prisonniers du Goulag, des soldats réformés après avoir combattu dans les Armées alliées sur les fronts européens, et tous, après la guerre, exilés politiques en Occident.

Jerzy Giedroyc et son équipe y publient le mensuel *Kultura*, la plus influente revue polonaise du monde libre, la meilleure revue polonaise tout court, selon certains. Dès la fin des années quarante, les éditeurs veillent à retrouver et assembler autour de la rédaction des gens de lettres qui, disséminés dans le monde, s'enfoncent dans l'existence matérielle âpre et précaire que connaissent généralement les intellectuels en exil. Appelés à se remettre à l'écriture, ils disposeront désormais d'un lieu d'ancrage, de débats, et surtout d'un éditeur qui les accueille, publie et les diffuse à travers la large diaspora polonaise et est-européenne, qui assure aussi la distribution clandestine de leurs écrits en Pologne. Des écrivains, des journalistes et anciens hommes politiques qui vivent désormais en Europe, dans les deux Amériques, en Israël répondent à l'appel ; parmi des dizaines d'auteurs que l'Institut littéraire édite et qui, en Pologne, sont condamnés par la censure au silence, à l'inexistence, figurent entre autres Józef Czapski, Witold Gombrowicz, Gustaw Herling, Jerzy Stempowski, Andrzej Bobkowski ou encore Czesław Miłosz (prix Nobel de littérature 1980).

Dès son installation, l'Institut Littéraire s'ouvre à la dissidence du bloc communiste de l'Est, et le « Laffitte » devient « une république » de la pensée résolument démocratique, cette « ligne de crête » rigoureuse et subtile à la fois, soumise au débat contradictoire et indépendant, à voix multiples qui permet que « l'on change d'opinions et non de principes », ce que prône le rédacteur en chef Jerzy Giedroyc. Au-delà de la chose écrite, *Kultura* fournit aide, contacts et un soutien matériel aux personnes persécutées, aux réseaux de la dissidence derrière le « rideau de fer » et, pour ceux qui le traversent, comme Czesław Miłosz, le Laffitte est un point vital de repère où se reconstruire et recommencer à vivre.

Dans le monde figé de l'après Yalta, les intellectuels de *Kultura* décortiquent les événements en cours, ils analysent le passé des deux totalitarismes du XXe siècle et, ce qui est plus précieux encore, ils procèdent à de la prospective politique. Le communisme soviétique devient, dans leur perspective, un phénomène friable dont, dès les années cinquante, ils envisagent la décomposition.

Pour la rédaction de *Kultura,* l'émigration signifie l'indépendance par rapport à tous les camps, et aussi l'action, forcément libre, avant tout en direction de leur pays. Jerzy Giedroyc, Józef Czapski, Zofia et Zygmunt Hertz, Gustaw Herling, Jerzy Stempowski, Juliusz Mieroszewski œuvrent pour accueillir d'autres plumes. Ensemble, ils élaborent des outils conceptuels politiques, et plus largement des attitudes culturelles qui, durant des décennies, vont servir de point de référence : quand la dissidence démocratique polonaise s'organisera dans les années soixante-dix, quand naîtra le mouvement Solidarność, et aussi pendant la transformation après 1989, où un organisme étatique communiste mutera en une démocratie libérale, processus qui est, certes aujourd'hui, sujet aux critiques et divergences d'opinions, mais qui s'est toutefois déroulé de manière pacifique en Pologne. La voie vers la démocratie, au paradigme démocratique polonais après 1989 a ainsi été tracée : l'ouverture à toutes les minorités et toutes les religions, la tolérance sociétale, le programme « ULB », de l'Ukraine, la Lituanie et la Biélorussie indépendantes, la réconciliation allemande, la naissance de l'Europe unie avec une Pologne démocratique. Une génération polonaise se réclamant de l'ethos de *Kultura* existe, et elle est passée à l'action dans le pays. Le « Message » de Jerzy Giedroyc, inclus au présent volume dessine, à larges traits, ce programme, ou plutôt la voie à suivre.

L'équipe de la revue tisse aussi, durant ce demi-siècle, des relations avec nombre de grandes figures occidentales, pour ne citer que Raymond Aron, André Malraux, Arthur Koestler, Zbigniew Brzezinski, conseiller du président des États-Unis Jimmy Carter. Leurs écrits traduits et imprimés par *Kultura* arrivent aux lecteurs en Pologne, tout au long d'un demi-siècle de censure.

Le choix de l'écrit comme forme de combat contre les totalitarismes du XXe siècle, l'envergure et l'ambition de ce choix imposent à « l'équipe » de Jerzy Giedroyc un mode quotidien de fonctionnement et une posture morale où l'œuvre et la trajectoire de vie s'imbriquent jusqu'à se confondre. Leurs conditions de vie sont rudes (écologiques, dirons-nous aujourd'hui), mais les accomplissements sont à la hauteur

de leurs engagements, générosité, force de travail, talent et intelligence : le mensuel compte 637 numéros, le périodique *Cahiers historiques* 171 numéros, environ 400 ouvrages sont publiés et, aux côtés des écrivains, journalistes et philosophes polonais paraissent des noms d'étrangers interdits en Pologne comme Boris Pasternak, Alexandre Soljenitsyne, Joseph Brodsky, Tomas Venclova, des dissidents soviétiques, ukrainiens, est-européens. Sont publiés aussi trois numéros en russe, un numéro en tchèque après le Printemps de Prague, puis en slovaque et en allemand.

Les chercheurs qualifient aujourd'hui l'Institut littéraire de « république épistolaire ». Ses archives contiennent des documents originaux et la correspondance avec des intellectuels, des écrivains, des hommes politiques de la seconde moitié du siècle passé. En 2009, les Archives de *Kultura*, en reconnaissance de leur valeur d'exception, sont inscrites dans le registre de « Mémoire du monde » de l'UNESCO.

Au-delà des rangées de volumes publiés et d'une passionnante histoire humaine, la *Kultura* parisienne nous laisse aujourd'hui l'exemple, et par-là le modèle, de ce qu'une dissidence démocratique en exil est capable d'accomplir, de ce que, disposant de la parole libre, elle peut proposer à son pays : la formulation de programmes et d'idées, et plus largement un paradigme culturel d'avenir qui servira à toute la société. L'héritage intellectuel de *Kultura* dépasse donc la sphère polonaise, elle appartient au patrimoine des Européens de l'Est, et par là, à cet espace en évolution qu'est l'Europe unie.

L'Institut Littéraire *Kultura*, qui a œuvré près de Paris (dans la commune de Maisons-Laffitte, aujourd'hui de Mesnil-le-Roi), est toujours peu connu en France, ce volume est donc destiné à combler cette absence.

La publication a pour origine les communications qui ont été prononcées lors d'un colloque en Sorbonne, organisé vingt et un ans après la disparition de Jerzy Giedroyc et de la revue elle-même, cette date anniversaire orientant la thématique des débats qui portait principalement sur la silhouette du Rédacteur en chef. La première partie suit la poétique d'un colloque universitaire, un échange entre les spécialistes du domaine qui permet de faire voisiner et croiser des thématiques variées ; sa seconde partie propose une brève anthologie de textes écrits par les collaborateurs de *Kultura*, leurs témoignages, opinions, récits.

Alors que nous assemblons ce volume, le peuple ukrainien mène un combat décisif pour son droit fondamental de parcourir le chemin vers la démocratie selon sa trajectoire

et ses choix propres. L'équipe de *Kultura* attachait une importance toute spéciale à la réconciliation, puis au partenariat polono-ukrainien. En témoignent notamment les articles que Bohdan Osadczuk, journaliste ukrainien exilé de renommée internationale, y a publiés un demi-siècle durant, les essais et les traductions de l'ukrainien de Józef Łobodowski, l'imposante anthologie de la littérature ukrainienne, la *Renaissance fusillée*, etc… En témoigne aussi l'hommage du président de l'Ukraine, Volodymyr Zelensky, prononcé le 22 mai 2022 au cours de la session du Haut conseil de son pays :

L'Ukraine et la Pologne ont emprunté une voie commune. En chemin, nous avons appris à distinguer nos ennemis et apprécier nos amis. Nous apprécier réciproquement aussi et, surtout, nous respecter les uns les autres. Le temps rêvé par Jerzy Giedroyc et Bohdan Osadczuk est arrivé.

Rédactrices

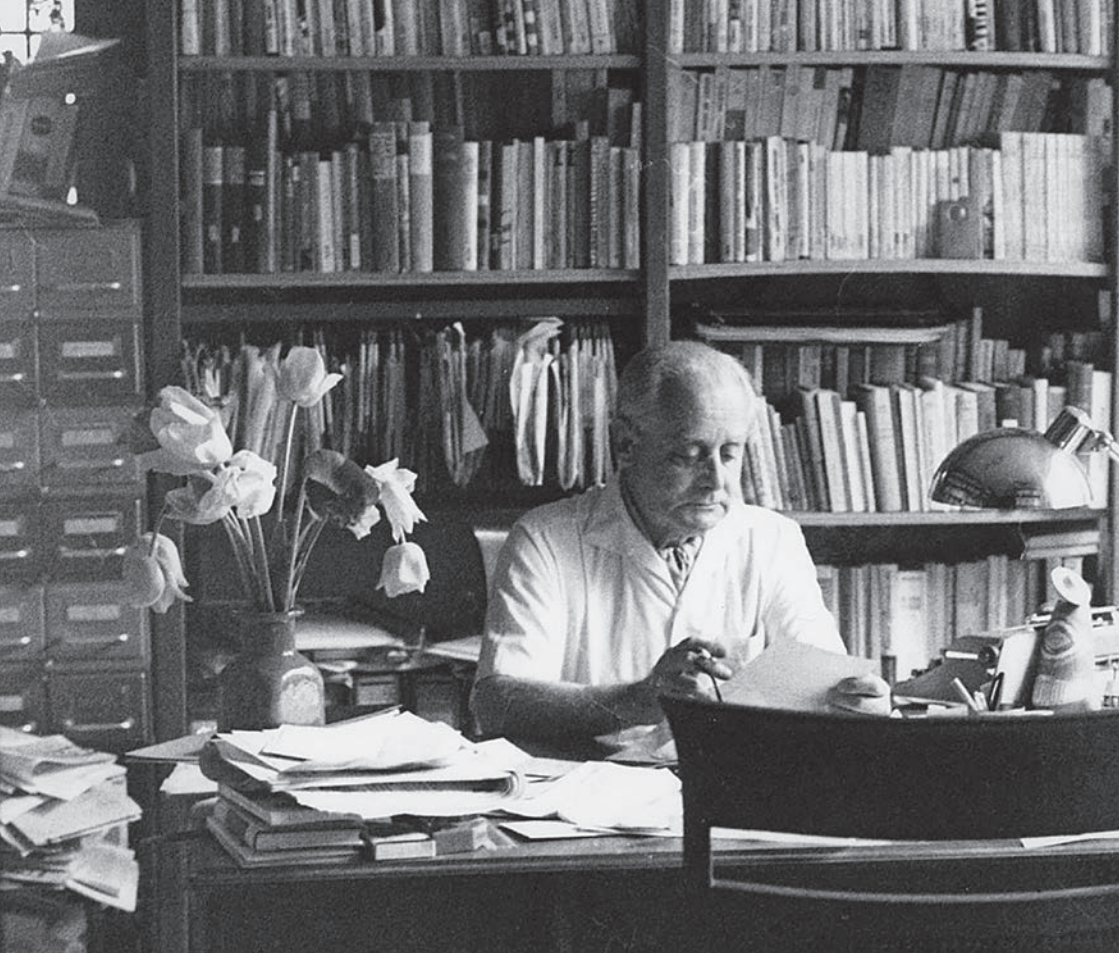
Le siège de l'Institut Littéraire, à Mesnil-le-Roi, est un lieu de recherche sur l'histoire européenne de la seconde partie du XXe siècle, ouvert aux visiteurs. Une partie de fonds est à consulter sur le portail https://kulturaparyska.com, en polonais, avec des traductions en anglais, français, russe et ukrainien.

Colloque en Sorbonne, octobre 2021

Organisation :
Centre de civilisation polonaise Sorbonne-Université, Association Institut Littéraire Kultura à Mesnil-le-Roi, Institut de la Mémoire nationale Varsovie-Cracovie, Centre de l'Académie polonaise des sciences de Paris.

Comité d'organisation :
Anna et Andrzej Bernhardt, Anna Ciesielska-Ribard, Rafał Habielski, Małgorzata E. Ptasińska, Iwona H. Pugacewicz, Małgorzata Smorag-Goldberg.
Maquette de l'affiche : Nida Neddam





Partie I

Pour le nouveau paradigme de la culture politique polonaise



Cabinet de Jerzy Giedroyc,
Maisons-Laffitte, années 50/60.

Rafał Habielski

Jerzy Giedroyc. Le message et la leçon de *Kultura*

1.

Jerzy Giedroyc commence son activité politique au début des années 1930, au moment où il prend la direction de la revue peu connue d'un large public *Bunt Młodych* [Révolte des jeunes], publiée par le néo-conservateur *Myśl Mocarstwowa*. Sous sa direction, *Bunt* devient rapidement l'une des plus intéressantes revues qui se consacre aux questions politiques, ce que reflète le changement de son titre : à partir de 1937, elle portera le nom de *Polityka*. Voulant participer à la vie politique, mais pas sous ses formes habituelles, Giedroyc décide de s'y engager par voie de journalisme. Les revues *Bunt* et plus tard *Polityka* apportent leur soutien au gouvernement et à Józef Piłsudski, tout en gardant un esprit critique à l'égard du pouvoir (Giedroyc dira rétrospectivement de ce groupe qu'il a été « en marge » du camp du maréchal Piłsudski[1]), elles entament des débats sur les moyens d'améliorer le modèle politique et économique de l'État, sur les faiblesses sociales auxquelles il faudrait faire face à l'avenir. Mais c'est la géopolitique qui y est considérée comme la question prioritaire. Dans ce domaine, le groupe de *Bunt* et de *Polityka* conteste la doctrine officielle de la politique étrangère polonaise de l'époque qui

1 Rozmowa z Jerzym Giedroyciem, *Res Publica* 1980, n° 8, p. 161 ; voir aussi : R. Habielski, *Dokąd nam iść wypada ? Jerzy Giedroyc od* Buntu Młodych *do* Kultury, Warszawa 2006.

consiste à maintenir des relations correctes, à égalité avec Berlin et avec Moscou. Cette orientation géopolitique, qui s'appuyait sur les pactes de non-agression conclus avec les deux puissants voisins de la Pologne (avec l'URSS en 1932 et l'Allemagne en 1934), ne pouvait toutefois pas prémunir la Pologne, selon le groupe *Bunt*/*Polityka*, d'une alliance germano-soviétique, la situation nécessitait donc que l'on recherche d'autres solutions.[1]

Partant de l'hypothèse que la Pologne était menacée en premier lieu par l'Union soviétique, le groupe suggérait que, dans l'intérêt de la Pologne, il fallait tirer parti du conflit croissant entre Berlin et Moscou. Ce projet, dicté par des considérations purement géopolitiques, était indépendant du facteur idéologique. L'anticommunisme du groupe était tout aussi évident que leur indifférence face aux solutions systémiques du Troisième Reich.

Ce qui jouait en faveur de cette option, outre l'état des relations germano-soviétiques et la vulnérabilité de l'URSS minée par la crise que provoquaient les aspirations indépendantistes de ses peuples, c'était le scepticisme quant à la capacité de la Pologne d'obtenir l'aide des puissances occidentales, principalement de la France, son allié le plus important. Le projet du groupe aboutissait à la création d'un État ukrainien indépendant, en même temps qu'à l'affaiblissement de la Russie. L'alliance avec l'Ukraine, important partenaire stratégique, ne garantissait pas bien entendu l'indépendance immuable de la Pologne, mais devenait le fait politique lui assurant une plus large zone de manœuvre dans la politique orientale.

2.

Après la Seconde Guerre mondiale, que Giedroyc a passée hors du pays à servir dans l'armée, la tournure des événements politiques en Pologne qui s'est retrouvée dans la sphère d'influence soviétique, sous un régime communiste illégitime puisqu'imposé sans le soutien social, conduit Giedroyc à prendre la décision de rester en exil et de poursuivre

1 Voir : R. Wraga [J. Niezbrzycki], Dwugłowy orzeł w leninowskim kąciku, *Bunt Młodych* 1933, n° 47/48 ; du même auteur : Sowiety grożą Europie, Warszawa 1935.

des activités similaires à celles qu'il a exercées avant la guerre. Au début de 1946, il fonde l'Institut littéraire à Rome, une maison d'édition destinée à l'origine à servir aux soldats polonais de l'armée alliée qui résidaient en Italie. L'Institut publie le premier numéro de *Kultura*, un périodique conçu en collaboration avec Gustaw Herling-Grudziński, à la mi-1947. Peu après, la revue, dont Giedroyc reste l'unique rédacteur, déménage en région parisienne, à Maisons-Laffitte, changeant ainsi de profil et de vocation. Le périodique n'allait plus, comme on l'avait initialement prévu, garder son format de trimestriel culturel élitiste qui ne ferait que compléter le catalogue des livres publiés par l'Institut, elle allait en revanche ressembler, non pas dans son programme mais dans ses fonctions, aux hebdomadaires édités par Giedroyc avant la guerre. En adoptant, contrairement à son titre, les caractéristiques d'un périodique politique, *Kultura* s'est transformée en un centre idéologique, une plateforme où l'on formulait un programme adressé à l'émigration et à la Pologne.

La Seconde Guerre mondiale et ses conséquences provoquent l'évolution des opinions de Giedroyc, influencent son concept des principes et du sens de l'action à l'extérieur du pays. Néo-conservateur et admirateur de la politique de Piłsudski avant la guerre, il évolue après la guerre à gauche, tout en restant fidèle au modèle de Piłsudski. Cela ne signifie pas qu'il a totalement rejoint la gauche, bien que *Kultura* puisse donner cette impression. Ce passage résulte de la conviction, renforcée par ailleurs au fil du temps, qu'il est possible de lutter plus efficacement contre le communisme soviétique pratiqué aussi en Pologne, en adoptant les opinions et les valeurs propres à la gauche anticommuniste et antitotalitaire. C'est pourquoi il tenait à voir parmi ses auteurs des marxistes et des staliniens déçus, ou des écrivains antitotalitaires de gauche (comme Alexandre Weissberg-Cybulski, Milovan Djilas, Arthur Koestler, George Orwell).

Sa tactique profondément pragmatique, que Giedroyc avoue avoir totalement faite sienne, s'est avérée la plus efficace des méthodes ; sa ligne de conduite a aussi été dictée par l'intuition, de la prospective, mais surtout par la réalité dans laquelle il opérait. Immédiatement après la défaite subie par la Pologne en 1939, les institutions les plus importantes de l'État (président, gouvernement, les restes du Parlement, partis politiques) dont l'activité n'a pas été suspendue par la guerre, se sont déplacées en exil. L'État extraterritorial en exil, habité par près de

600 000 Polonais et perçu comme une continuation légitime de l'État d'avant-guerre, est rapidement devenu un phénomène sans précédent, mais c'était en même temps une construction politiquement inefficace, déchirée par des conflits internes. Les premières manifestations de la crise sont apparues assez rapidement, au moment de la sortie du premier numéro de *Kultura*. Les objectifs des émigrés étaient inatteignables dans la situation de l'inébranlable stabilité du système post Yalta, mais aussi parce qu'ils manquaient d'outils adaptés au monde dans lequel l'émigration vivait à présent. Giedroyc n'était pas surpris par ces difficultés : il avait pu observer le processus d'érosion au sein de l'émigration russe installée, après la révolution communiste, dans la Varsovie d'avant-guerre. Les doutes de Giedroyc sur l'efficacité et la pérennité des organismes politiques opérant dans l'éloignement du pays étaient d'autant plus justes que, plusieurs années à peine après la guerre, l'intensité des conflits au sein de l'émigration polonaise et, par conséquent, la désintégration institutionnelle, a conduit à des scissions, à l'émergence des blocs politiques distinctes dont les actions ne donnaient que de minimes résultats.

Le problème ne résidait pas uniquement dans l'inefficacité de l'action, mais aussi, et peut-être surtout, dans le programme qui détermine à chaque fois le choix de la méthode. L'objectif de l'émigration était de restaurer l'État dans sa formule politique et territoriale d'avant 1939. Selon Giedroyc, c'était une tâche irréalisable qui ne pouvait mener qu'à la déception et la défaite, et qui, de plus, empêchait l'émigration de se mesurer aux questions contemporaines dont elle ne pouvait faire abstraction si elle tenait à réussir. Dans la réalité de l'après-guerre, pensait-il, c'était la parole, et pas les institutions et leur mode opératoire, qui était l'outil le plus adapté à ce genre de défis.

Selon Juliusz Mieroszewski – première plume de *Kultura* et *porte-parole* de Giedroyc, ce dernier n'écrivait pratiquement pas - les émigrations politiques prennent généralement deux formes. Elles se divisent en celles qui quittent le pays craignant des révolutions et celles qui profitent de leur vie à l'étranger pour les préparer, qui se perçoivent donc elles-mêmes comme précurseurs du changement.[1] *Kultura* s'identifiait à ce deuxième modèle. En se projetant dans l'avenir et en définissant le sens de l'émigration par son influence sur la situation du pays, Giedroyc

1 Mieroszewski, J., Literatura « oblężonego miasta », *Kultura* 1952, n°1.

endossait le rôle d'héritier d'Adam Czartoryski, le chef de file de l'émigration polonaise après l'Insurrection de novembre 1831. Il s'est aussi inspiré de la revue *Kolokol* d'Aleksander Herzen, publiée en Occident au milieu du XIXe siècle qui, malgré sa difficile distribution en Russie, parvenait à influencer son opinion publique. La tâche que Giedroyc a décidé d'accomplir n'avait pourtant rien de facile : il publiait une revue et des livres interdits dans le pays qu'il destinait à deux publics divergeant de plus en plus l'un de l'autre, les Polonais du pays et les Polonais en exil partageaient certes une aversion pour le communisme, mais souvent pas pour les mêmes raisons. Le Rédacteur de *Kultura* a pourtant réussi à réaliser son objectif.

La légitimation de Giedroyc dans le pays s'est produite parce qu'il faisait des efforts pour comprendre la situation sur place, analyser les attitudes de ces personnes en Pologne pour qui il publiait sa revue. Le cas du poète Czesław Miłosz, qui avait décidé de choisir le statut d'émigré en 1951, a permis de mesurer l'ampleur de ces questions. L'affaire ne se résumait pas seulement à ce cas particulier, bien que celui-ci ait offert une occasion plutôt inattendue d'examiner les raisons de la fascination de certains intellectuels pour la « nouvelle foi » - après la guerre Miłosz avait collaboré avec le régime -, il s'agissait là d'adopter une position claire envers les réfugiés de la Pologne populaire.[1] Approuver leurs décisions, ne pas les tenir pour responsables des choix qu'ils avaient faits avant de couper les liens avec les autorités communistes s'inscrivait dans la stratégie de *Kultura* dont l'objectif était de rompre avec la séparation entre l'émigration et le pays.

Tout en s'efforçant de comprendre la politique du régime, le Rédacteur analysait les réactions qu'elle suscitait, son impact sur les attitudes de la société. Il étudiait minutieusement les articles, monotones, simplistes, de la presse du pays, il lisait des livres historiques et la prose, et veillait à rester en contact avec les gens qui venaient à l'Ouest depuis la Pologne populaire. Le Rideau de fer était au début étanche, ne laissant pas passer grand monde, mais, à partir du milieu des années 1950, à mesure que le « dégel » après la mort de Staline progressait, les contacts sont devenus plus fréquents. Le défi, que Jerzy Giedroyc essayait de relever, avec succès d'ailleurs, était de ne pas subir les situations, posture

1 *Voir* : Oświadczenie, *Kultura* 1951, n° 12.

qu'il désapprouvait pour ses multiples défauts, il tenait aux méthodes actives, aux initiatives qui forcent l'adversaire à réagir.

Les changements survenus dans le bloc communiste en 1956 ont été accueillis par l'équipe de *Kultura* comme un événement de grande envergure, aussi en raison de ses conséquences pour la promotion de la revue. Giedroyc le visionnaire a rapidement compris que la déstalinisation lui permettrait d'occuper plus de place dans le pays. Son point de départ était la conviction que le système communiste, dans son idéologie et sa pratique, était susceptible de changer et, bon gré mal gré, obligé de tenir compte des attentes de la population. Cette certitude s'accompagnait de l'opinion selon laquelle la déstalinisation repoussait l'éventualité d'un conflit international entre les superpuissances alors que de nombreux Polonais émigrés le considéraient toujours comme une occasion, venant de l'extérieur, pour libérer le pays. La solution proposée par *Kultura,* appelée par Mieroszewski « évolutionnisme »[1] était tout autre, elle s'appuyait sur la conviction que le régime pouvait accéder aux exigences réalistes de la société qui allait demander « la démocratisation et l'autonomie nationale plus large ».[2]

Inspiré par cette position, le cercle de *Kultura* a accordé son « crédit » à Władysław Gomułka, élu à la tête du Parti communiste en octobre 1956. Une telle option a été dictée par des considérations politiques et tactiques. Giedroyc espérait que le fait de reconnaître le nouveau Premier secrétaire ouvrirait la voie à la distribution légale de la revue dans le pays et, par-là, permettrait sa participation à la vie politique. Les hypothèses qui faisaient supposer que Gomułka suivrait un chemin de démocratisation, ce qui desserrerait les liens de dépendance du Kremlin, se sont révélées fausses, et n'ont eu aucun impact sur la situation de *Kultura* en Pologne. Durant des années, Giedroyc était réticent à revenir sur son soutien à Gomułka, ce qui ne signifie pas qu'il avait des raisons d'en avoir honte. *Kultura* a assez rapidement retiré son « crédit », mais le Rédacteur n'a pas renoncé à « l'évolutionnisme ». Pour réaliser sa conception, il a cherché des alliés, notamment parmi les « révisionnistes », les marxistes réformateurs qui n'avaient pas perdu l'espoir d'une évolution démocratique du système.

1 *Voir* : Mieroszewski, J., *Ewolucjonizm*, Paris 1964.

2 Mieroszewski, J., Dramat polskich klerków, *Kultura* 1955, n° 11.

À la fin des années 1960, *Kultura* a commencé à propager l'idée de la collaboration, dans le pays, de l'intelligentsia et des milieux ouvriers. À cette époque, le Rédacteur estimait que l'évolutionnisme devait céder place au « révolutionnarisme ». Influencée par les manifestations des étudiants de Mars 1968, en Pologne, *Kultura* a commencé à soutenir l'opposition démocratique, la considérant comme potentiellement plus efficace que « l'évolutionnisme ». Des études consacrées à cette question, écrites par des auteurs du pays, sont parues sur les pages de la revue.[1]

Les diagnoses de Giedroyc sur la situation du pays et sur les attitudes qui en découlaient restaient à chaque fois en prise avec la réalité. Le Rédacteur estimait ainsi mener la politique qui combine l'autonomie avec « l'évaluation la plus lucide des faits et des situations ».[2]

Giedroyc ne tenait pas vraiment à la cohérence de la ligne de *Kultura*, estimant que la politique et les programmes n'étaient pas des sacrements, et qu'il fallait s'adapter constamment aux changements qui se produisaient en Pologne et dans le monde.[3] Il n'était en aucun cas question d'abandonner les fondements du programme de la revue, l'anticommunisme et l'indépendantisme. Mais le programme de la revue était particulier parce qu'il remettait en question (en se positionnant au-dessus) à la fois le « romantisme » politique intransigeant, propre aux politiques polonaises du passé, et le « positivisme » que l'on identifiait avec le réalisme. La perspective démontre que le programme de *Kultura* ne s'associait à aucune de ces positions, que l'une remplaçait l'autre en fonction des exigences de la situation, c'est-à-dire des événements que se déroulaient dans le pays. Selon certains, *Kultura* prônait le réalisme des causes désespérées, ce qui consistait à renoncer aux illusions mais pas aux rêves, d'abandonner les platitudes mais pas les valeurs, de quitter la démagogie mais pas les principes.[4] Selon d'autres, la position de Giedroyc (et de Mieroszewski) était nouvelle et inédite dans la tradition politique polonaise parce qu'elle proposait une certaine distance par rapport aux projets et doctrines du monde occidental, principalement des États-Unis, pour mener à la victoire dans la guerre froide sans avoir recours à la force.

1 Voir notamment : [J. Kuroń] Polityczna opozycja w Polsce, *Kultura* 1974, n° 11 ; M. Kowalski [Z. Najder], O potrzebie programu, *ibidem* 1975, n° 5.

2 Dwadzieścia lat, *Kultura* 1967, n° 5.

3 Rozmowa z Jerzym Giedroyciem, *Res Publica* 1980, n° 8, p. 163.

4 A. Michnik dans l'enquête pour *Res Publica* 1980, n° 7, p. 114-115.

Giedroyc était d'avis que la pertinence, autrement dit le réalisme du programme pour lequel on se bat, n'est pas déterminée par son contenu, mais par sa faisabilité[1]qui doit l'emporter sur des contenus désirés. Il est difficile de dire si ces opinions sont les traces de l'époque d'avant-guerre, où il définissait la politique comme l'art de rendre possibles les nécessités. Il ne fait toutefois aucun doute que le principe d'adaptation aux circonstances dans lesquelles on agit, sans que les priorités soient perdues de vue, guidait ses prises de position. Pour lui, faire de la politique était de maîtriser la compétence de savoir choisir les moyens qui adhèrent le mieux « aux exigences de la situation ».[2]

Kultura soutenait toute action, de toutes les orientations, que l'on entreprenait en Pologne dans le but d'affaiblir le régime et d'accélérer le processus d'autonomisation de la société. On constate que la revue ouvrait sa tribune aux affaires et aux auteurs dont le Rédacteur ne partageait pas l'option, et aussi à ceux dont il partageait les hypothèses, tout en restant critique quant aux moyens qu'ils mettaient en œuvre. C'est le cas, par exemple, de la *Lettre 34* (1964) contenant l'opposition des intellectuels contre la toute-puissance de la censure. De même, la *Lettre* de Karol Modzelewski et de Jacek Kuroń (1965) où les auteurs critiquaient les pratiques de gouverner de la République populaire de Pologne, mais ils les formulaient des positions marxistes (ou trotskistes) ; dans un courrier privé, Giedroyc ne cachait pas son désaccord, affirmant que le système proposé par les deux auteurs pouvait provoquer un asservissement encore plus profond que celui dont le pouvoir de Gomułka était responsable. Il a cependant publié leur *Lettre* dans l'espoir qu'elle susciterait une agitation idéologique au sein du parti.[3] Il a suggéré aussi les solutions yougoslaves, pour l'attrait qu'elles pouvaient exercer sur une partie de l'appareil du parti.

Jerzy Giedroyc disposait de moyens modestes et n'aspirait pas, bien entendu, au rôle d'organisateur de la délégitimation politique et idéologique du pouvoir communiste, il faisait pourtant tout ce qui était en son pouvoir pour atteindre ce but précis. Il a fait des suggestions, donné des conseils, essayé de surmonter les doutes et l'apathie. Il a exprimé sa conviction que l'activité politique ne doit pas se nourrir de grands

1 Mieroszewski, J., Czy Niemcy wrócą na Wschód ? *Kultura* 1959, n° 7/8.

2 Mieroszewski, J., Psychologia Przełomu, *Kultura* 1951, n° 9.

3 Kuroń, J., Modzelewski, K., *List otwarty do Partii*, Paryż 1966.

slogans. Selon lui, on atteignait les objectifs progressivement, en commençant par les choses les plus faciles à réaliser. Il savait que le processus « d'évolution » ou de « révolution » ne peut réussir, si on laisse persister des dilemmes, planer un sentiment de faiblesses et de découragement, répandre autour de soi un manque de confiance dans le succès. C'est ainsi, par exemple, à partir du milieu des années 1950, il devient critique à l'égard de la politique de l'Église catholique et de ses chefs qui, selon lui, reniaient leur propre vocation, se révélant trop friables, trop dociles envers le régime.

Un tel programme se prêtait à la critique, aux voix dépréciatives tant de la part du régime du pays que de la part des émigrés. D'après les autorités communistes, Jerzy Giedroyc était un agent impérialiste, faisant la promotion de la « diversion » idéologique. D'après les émigrés virulents, qui ne prenaient généralement pas la peine de réfléchir au programme de *Kultura*, il incarnait le cryptocommunisme et le « titoïsme », il abandonnait les valeurs de l'indépendance au nom d'objectifs confus et déloyaux.

Ne faisant pas grand cas de ce genre d'accusations, invitant même les critiques à exposer « leurs opinions à propos de *Kultura* »[1], Giedroyc a salué l'émergence de l'opposition démocratique (1976) en Pologne par l'ouverture de la revue aux initiatives de cette orientation. Il était conscient de l'importance des grèves ouvrières d'août 1980 et du mouvement Solidarność, se réservant, comme toujours, le droit à la critique qu'il n'a d'ailleurs pas ménagée. À partir de la seconde moitié des années soixante-dix, Giedroyc pouvait considérer que les changements qui s'opéraient dans le pays, dans une certaine mesure du moins, résultaient des projets que *Kultura* avaient définis et soumis à une large réflexion, patiemment, avec conséquence. Si l'on considère les choses sous cet angle, la revue devait cette influence à sa détermination, mais aussi à l'intuition de son Rédacteur qui n'était nullement doté de capacités prophétiques, comme certains le supposaient, mais de jugements prospectifs, basés sur une analyse approfondie de la réalité. Les objectifs qu'il fixait à *Kultura* ne font que le confirmer : la revue ne craignait pas de franchir les limites des espoirs qu'une telle analyse suscitait, les événements futurs allaient donner raison à cette posture.

1 Pragier, A., Moja opinia o « Kulturze » , *Kultura* 1967, n° 5.

3.

La littérature occupait une place importante dans le programme de *Kultura* et la politique menée par son Rédacteur. L'Institut Littéraire a commencé par éditer des livres, et la revue *Kultura* publiait des textes littéraires de tous les genres. En 1953, Giedroyc lance la « Biblioteka Kultury » [La bibliothèque de *Kultura*] qui, chaque année, a publié d'abord plusieurs, puis une dizaine de titres.

Le nom de la revue ne correspondait pas tout à fait à son contenu parce que c'est la problématique politique qui y dominait. Le Rédacteur en étant conscient, il déplorait le nombre insatisfaisant de titres culturels et de critiques littéraires, ce qui était pourtant dû à ses choix éditoriaux.

En même temps, les prosateurs, poètes, essayistes et critiques émigrés les plus remarquables étaient associés à *Kultura*. Compte tenu de la réputation et de l'impact de la revue, ils étaient en quelque sorte « condamnés » à écrire pour ses pages, tout autant qu'encouragés à le faire. La correspondance de Giedroyc, qui mérite le nom de phénomène, est la preuve de ses efforts persistants pour persuader les gens de lettres dispersés dans le monde d'écrire, de publier, d'aller contre les doutes que causaient l'éloignement du pays et la précarité de leur vie à l'étranger.

Confiant dans le pouvoir de la parole, Giedroyc savait que la littérature transmettait un important message, même lorsqu'elle était, réellement ou en apparence, dépourvue de contenu politique. Sa conviction est parfaitement incarnée dans l'œuvre de Witold Gombrowicz, présente dans *Kultura* depuis 1951, l'écrivain étant considéré avec suspicion hors de Pologne, mais accueilli avec enthousiasme par les lecteurs au pays. Les livres de Gombrowicz publiés dans *Kultura* et l'Institut Littéraire, surtout son *Journal* où l'écrivain clame le droit à la liberté, à l'indépendance et à la différence, ont été salués dans le pays du socialisme réel, ils sont devenus un phénomène, ils ont influencé la pensée et les attitudes.

Dans l'écriture, en plus de sa valeur propre, Giedroyc voyait un espace de rencontres entre l'émigration et le pays. Il a négativement réagi à la décision de l'Union des écrivains émigrés qui, à deux reprises, en 1947 et 1956, interdisait aux auteurs émigrés de publier leurs écrits en Pologne. Le Rédacteur savait que la plupart des livres publiés à

l'étranger n'obtiendraient pas l'autorisation de distribution dans le pays - ce dont ne décidaient ni les auteurs ni les éditeurs, mais les autorités - il estimait qu'il fallait à tout prix maintenir le contact.

De par son programme, *Kultura* restait donc ouverte tant aux écrivains qui vivaient en Pologne, qu'à ceux qui avaient décidé de rompre avec le régime et de choisir la liberté : Czesław Miłosz, Marek Hłasko, Aleksander Wat, et aussi ceux qui sont partis à la fin des années soixante, suite à la campagne antisémite orchestrée par le régime communiste. Ainsi tous ceux qui ont choisi le statut d'émigrés, ceux qui ont osé, sous des pseudonymes ou sans dissimuler leur nom, s'opposer à la puissance du régime, publiaient des textes littéraires, des analyses de la situation du pays, des ouvrages sur le présent et sur l'histoire sur les pages de la revue *Kultura* et dans la collection « Biblioteka Kultury ».

Les raisons pour lesquelles Giedroyc s'est tourné vers l'étude de l'histoire sont claires. Il était conscient des effets de l'idéologisation et de la censure que subissait l'écriture de l'histoire en Pologne, il connaissait les réactions à cette pratique chez les Polonais de l'étranger, et il voyait aussi l'opportunité de tirer profit de l'expérience et du savoir de ceux qui avaient été témoins du passé. Le Rédacteur considérait qu'il était nécessaire d'enregistrer tout ce qui concernait la politique intérieure et extérieure de la Seconde République ainsi que la cause polonaise pendant la Seconde Guerre mondiale, et qu'il fallait analyser les raisons qui avaient conduit la Pologne à un tel destin, après la guerre. Selon Giedroyc, les opinions des émigrés sur l'époque de l'entre-deux-guerres et sur la Seconde Guerre mondiale – des périodes qu'ils connaissaient pour les avoir vécues, leur version différant totalement de la formulation et de l'interprétation des faits que les communistes imposaient au pays - n'étaient pas elles non plus fondées sur un regard objectif. Sans accepter les vues de l'historiographie du régime qui, à partir de la fin des années quarante, avait enfermé le passé dans un corset de matérialisme historique, vulgairement politisé et idéologisé, Giedroyc restait tout aussi vigilant face à la réflexion historique menée hors du pays, réflexion tendue vers l'idéalisation, marquée par le choix sélectif des sujets, par l'absence d'esprit critique.

L'engagement du Rédacteur dans la sauvegarde du passé, qui infuse autant le présent que l'avenir, peut être défini comme une mission de veille, celle de veiller sur la « culture de la volonté d'Indépendance »

faisant partie de la posture polonaise, depuis la fin du XVIIIe siècle. Ce devoir de veille sur le processus de documentation du passé comprenait aussi l'effort d'explication. On posait donc les questions « quels étaient les événements et pourquoi ils se sont déroulés de la sorte », même lorsque les réponses s'avéraient peu glorieuses tant pour les causes que pour leurs protagonistes, et que les récits ne formaient pas d'ensemble cohérent. À ce type d'analyses ont été dédiés les livres de la collection « Histoire récente » et, plus tard, à partir de 1962, le périodique *Zeszyty Historyczne*.

4.

En Pologne, après la Seconde Guerre mondiale, toute réflexion sur les affaires intérieures et internationales commençait par le problème de la Russie soviétique ou, autrement, par la question de savoir comment se libérer de la dépendance à son égard. Il en était de même dans le cas de *Kultura*, mais ce n'était pas la seule problématique que la revue abordait pour tenter de dessiner les lignes d'un ordre nouveau. Selon Giedroyc, après 1945, la question polonaise ne pouvait être considérée comme autonome, c'est-à-dire détachée de son contexte régional et européen. Elle devait faire partie du processus de « libération et d'unification de l'Europe ».[1] Un tel postulat exigeait une réorientation de la conscience politique des Polonais, un changement de mentalité, une ouverture sur le présent, une sortie de ce que Mieroszewski appelait « le mausolée des doctrines congelées ».[2] Cela signifiait qu'il fallait cesser de considérer la situation de la Pologne, et sa place en Europe, d'un point de vue particulariste, pour la considérer comme un élément d'un ensemble plus vaste, sous-tendu par le principe de la conciliation des intérêts régionaux et des principes universels.[3] Cette position a abouti à la conviction que, dans l'Europe de l'après-guerre, on ne pouvait plus mener de politique

1 Mieroszewski J., Psychologia Przełomu, *Ibidem.*

2 *Ibidem.*

3 Mieroszewski, J., O reformę zakonu polskości, *Kultura* 1952, n° 4.

« nationale-indépendantiste »[1], ce qui remettait en cause les doctrines et les concepts élaborés avant 1939.[2]

Sortir du « mausolée » signifiait donc de remettre en question les anciens projets géopolitiques que leurs défenseurs contemporains continuaient de trouver porteurs et réalisables, alors que les conditions politiques différaient de celles qui les avaient vus naître. Selon Giedroyc, il était anachronique de préserver les écoles géopolitiques polonaises que l'on avait bâties dans le but de regagner l'indépendance au début du XXe siècle, que l'on avait ensuite pratiquées dans une version modifiée durant l'entre-deux-guerres, à savoir les orientations « sur la Russie », « sur l'Allemagne » ou « sur les démocraties occidentales ». Ces orientations ont cessé d'appartenir à la politique parce que la politique doit toujours adhérer à la réalité. L'usage des idées révolues ne pouvait donner de résultats dans la sphère pratique ; se déguiser dans des costumes historiques ne se justifiait que lors des rituels commémoratifs entre les émigrés. Il fallait donc se défaire des écoles traditionnelles de pensée géopolitique qui n'étaient plus d'aucune utilité dans les conditions d'après-guerre, ce que leurs défenseurs semblaient toujours ignorer.

La Pologne, qui espérait préserver son indépendance grâce à la qualité de ses alliances avec les démocraties occidentales, avait subi, en 1939, une défaite ; bien qu'intégrée dans les structures des Alliés, elle s'était retrouvée de nouveau seule, et elle avait perdu à la fin de la Seconde Guerre. Selon *Kultura*, le principe de la confiance dans les relations étroites avec l'Allemagne et la Russie était tout aussi décevant. La Pologne avait donc connu la défaite de 1939 en dépit des accords conclus avec ses deux grands voisins, son existence indépendante de vingt ans n'étant qu'un phénomène conjoncturel, fonction des relations entre Berlin et Moscou.[3]

Tout aussi indispensable que d'abandonner les anciennes doctrines était de réviser les concepts qui servaient d'appui à la formulation des doctrines politiques. Le « jagellonisme » était l'un de ces concepts, le plus important dans la formulation de la politique orientale de la Pologne. D'après Giedroyc, la plus grave erreur que l'on commettait dans la

1 J. Mieroszewski, Polityka narodów zdeklasowanych, *Kultura* 1955, n° 6.

2 Mieroszewski, J., ABC polityki « Kultury », *Kultura* 1966, n° 4.

3 Mieroszewski, J., Geoideologia, [in :] ainsi que *Finał klasycznej Europy*, réd. et introduction de R. Habielski, Lublin 1997, p. 228.

question orientale était la conviction injustifiée de l'importance de la Pologne en Europe, et de son rôle régional d'exception. Mieroszewski aimait à se moquer de ce « pathétique éléphantiasis » régional, pathétique parce que prenant les rêves pour la réalité, n'étant pas non plus justifié par une configuration réelle de forces.[1]

La géopolitique polonaise devait donc s'inspirer de ce que les exigences des temps modernes imposaient, et non pas du « jagellonisme » qui se concevait toujours comme la mission de donner à l'Europe de l'Est une forme qui correspondrait aux attentes polonaises. *Kultura* proposait d'abandonner une attitude paternaliste envers les peuples de l'ULB (Ukraine, Lituanie, Biélorussie), et de poursuivre une politique de partenariat, l'expression de raisons d'État et d'intérêts communs. D'une part, cela découlait des besoins de la Pologne similaires aux besoins de l'ULB et, de l'autre, de l'objectif de Giedroyc de combattre sans compromis « l'impérialisme communiste »[2], objectif qui devait aboutir à la création d'une Ukraine, d'une Lituanie et d'un Belarus indépendants.

Ces concepts fondaient la politique de *Kultura*, l'année 1945 ayant été le point zéro à partir duquel la réflexion recommençait. Les questions, que l'équipe de *Bunt Młodych*/*Polityka* avait examinées avant le début de la guerre, restaient d'actualité. La Pologne d'après-guerre divergeait de celle d'avant-guerre, entre autres par le fait qu'elle n'avait plus de minorités nationales ; toutefois, par une sorte de droit d'héritage, elle reprenait les défis géopolitiques auxquels elle avait été confrontée avant 1939. Cela concernait notamment la question orientale, à savoir les relations polono-ukrainiennes et polono-russes. Les convictions de Giedroyc sur les questions des minorités n'ont pas changé. Il éprouvait toujours une aversion pour le nationalisme et tout concept politique qui en découlait, non pas tant pour des raisons éthiques que pour des raisons avant tout rationnelles.

L'orientation de la politique orientale de *Kultura* découlait du sens que donnait Giedroyc à l'action politique. L'équipe de *Bunt*/*Polityka*, tout en déclarant la volonté de conclure un accord avec les Ukrainiens, considérait la frontière orientale polonaise comme définitive et

1 Mieroszewski, J., O reformę zakonu polskości, [dans :] *Finał klasycznej Europy*, p. 99.

2 Lettre de J. Giedroyc à J. Mieroszewski du 17 avril 1951 r., [dans :] J. Giedroyc, J. Mieroszewski, *Listy 1949-1956*, Warszawa 1999, p. 115.

non négociable.[1] Dans les années cinquante, après avoir vécu la guerre, le Rédacteur voyait les choses différemment, mais il demeurait toujours proche de l'idée d'un « grand acte » envers les Ukrainiens, un acte qui ne laisserait aucun doute sur les intentions du côté polonais. Il ne concevait plus la frontière d'avant-guerre comme le résultat d'un quelconque « concept politique », mais plutôt comme l'effet d'une situation « provisoire et accidentelle ».[2] Cette interprétation, ainsi que la conviction concomitante qu'il ne devrait pas y avoir de place en politique pour des tabous irrationnels[3], a été le point de départ pour repenser et résoudre le conflit polono-ukrainien. Cette position s'est traduite par l'acceptation de l'ordre territorial post-Yalta. Ce qui signifiait l'acceptation de la perte des territoires à l'Est, avec les deux villes considérées comme déterminantes pour l'identité polonaise, Lvov et Vilnius. Il estimait que les Polonais devaient le faire au nom d'un accord durable avec les Ukrainiens, les Lituaniens et les Biélorusses, un accord qui servirait autant leurs propres intérêts que ceux de leurs voisins orientaux. Toute absence de règlement clair des questions territoriales pouvait avoir des conséquences fatales à l'avenir, à savoir un conflit polono-ukrainien dont le bénéficiaire n'aurait été autre que la Russie.[4]

Dans les années cinquante, et plus tard aussi, *Kultura* n'adressait pas sa politique orientale exclusivement aux émigrés, dont beaucoup étaient issus des territoires de l'Est (Kresy/Confins). Même pendant la guerre, les Polonais émigrés considéraient que le refus de changements territoriaux à l'Est faisait partie des points cardinaux du programme pour l'indépendance. Lors d'un débat de 1942 sur l'importance des territoires de l'Est (suscité par un article de Ksawery Pruszyński, journaliste de *Bunt*/*Polityka*), on soulignait que l'appartenance des territoires de l'Est à la Pologne conditionnait l'indépendance et l'autonomie face à la Russie.[5]

Le concept oriental s'adressait donc non seulement aux émigrés, mais aussi aux Polonais du pays auxquels *Kultura* rappelait le fait, aussi

1 Voir notamment : *Polska idea imperialna*, Warszawa 1938, p. 40.

2 Lettre de J. Giedroyc à J. Mieroszewski du 8 décembre 1952, [dans :] *Listy…*, p. 242-243.

3 *Idem, p*. 242.

4 Mieroszewski, J., List z Wyspy. Prywatne inicjatywy polityczne [dans :] *Finał klasycznej Europy*, p. 113-114.

5 À propos des réactions à l'article de K. Pruszyński, voir : Wobec Rosji, *Wiadomości Polskie* 1942, n° 40 ; W. Wielhorski, O nienaruszalność granic wschodnich, *ibidem* 1942, n° 43 ainsi que Z. Grabowski, Wobec Rosji, wobec Europy.

évident que peu ancré dans les consciences, que la Pologne communiste ne partageait pas de frontière avec l'Union soviétique, mais avec l'Ukraine, la Lituanie et le Belarus annexés par Moscou. Ce concept de *Kultura* était tout autant destiné aux Ukrainiens, Lituaniens et Biélorusses, à qui Giedroyc proposait un modèle de relations autre que celui de leur fatal passé commun. Il fallait remplacer la politique d'antagonismes et de conflits menant parfois au crime par une politique de réconciliation qui jetterait les bases du consensus allant dans le sens des intérêts de toutes les parties impliquées.

Dès le moment où Giedroyc a commencé à traiter de la question polono-ukrainienne[1] dans *Kultura*, et plus tard aussi, il a été accusé de porter atteinte, de manière illégitime, aux intérêts de la nation polonaise. On lui a reproché d'être déconnecté de la réalité, posture toute particulière notamment chez ceux qui pensaient, dans la seconde moitié du XXe siècle, pouvoir rétablir la situation d'avant 1939. Les adversaires n'ont pas hésité à qualifier le programme de *Kultura* de « politique martienne », autrement dit une politique qui n'aurait jamais, ou dans un avenir prévisible, la moindre chance d'application. *Kultura*, en revanche, soutenait que les idées « utopiques » seraient tôt ou tard réalisées et admises. Giedroyc (à la suite de Mieroszewski) n'assimilait pas les visions en politique à l'utopie au sens négatif du terme. Au contraire, il voyait dans l'utopie - ou ce qui était considéré comme tel – « le premier pas indispensable sur le chemin de la réalisation ». Giedroyc et Mieroszewski estimaient que, dans cette affaire, il était question de l'avenir de ceux qui en avaient été privés.[2] Leurs visions se sont réalisées, ce qui ne signifie pas que cela s'est passé rapidement ou que Giedroyc a réussi à convaincre tout le monde. La nostalgie des Kresy, les territoires de l'Est, et la méfiance à l'égard des Ukrainiens ont accompagné l'émigration jusqu'à la fin, jusqu'à l'effondrement du communisme en 1989. En Pologne, les choses ne s'étaient pas mieux passées.

Parmi les critiques du programme de Giedroyc, on trouve les personnes qui s'opposaient à la revue depuis ses débuts, mais aussi les gens de son entourage proche. Czesław Miłosz n'a pas ménagé d'efforts pour convaincre le Rédacteur de consacrer davantage de place à la culture et

1 À ce propos s'est également prononcé J. Łobodowski dans : Przeciw upiorom przeszłości, *Kultura* 1952, n° 2-3.

2 Mieroszewski J., Utracone sprawy – Utopie- Wizje- Gigantomachia-Dewolucja, [dans :] *Finał klasycznej Europy*, p. 365, 369.

la littérature, il a insisté, longuement mais en vain, pour que l'on écarte les questions de la politique de l'Est, doutant qu'elle puisse un jour donner des résultats. Giedroyc restait indifférent aux arguments de ce genre, il estimait que les conceptions de *Kultura* étaient optimales, à défaut de solutions alternatives, et que leur fiabilité ou leur modification ne dépendait pas de jugements, mais de circonstances politiques.

De l'avis de Giedroyc, la situation de la Pologne après la guerre n'était pas définie uniquement par sa dépendance de l'Union soviétique, mais également par le statut de l'Europe d'après-guerre. Ayant cessé d'être la scène de la politique mondiale, l'Europe était condamnée à se consolider au sein de blocs fédéraux. Quand Giedroyc mettait en question la tradition géopolitique polonaise qui, par le passé, s'appuyait principalement sur l'Occident, il n'exprimait aucune pensée anti-occidentale. Comme le notait Mieroszewski, l'Occident s'est parfaitement débrouillé sans la Pologne tout au long de l'époque où elle était absente de la carte de l'Europe, ce qui était une raison suffisante pour se défaire du mythe de la Pologne comme rempart de la chrétienté (de l'Europe) et, en même temps, pour se rendre compte que c'est la Pologne qui fait partie de l'Europe et non l'inverse.[1] Bien entendu, la Pologne ne pouvait pas se passer de l'Occident, mais les relations politiques avec celui-ci devaient changer. Il ne s'agissait plus de chercher des partenaires de coalition dans les États d'Europe occidentale, garants de la sécurité polonaise, mais de se trouver dans un espace géopolitique occidental. Une telle situation permettrait la réalisation de l'objectif premier du pays : sortir de l'isolement et prévenir définitivement tout accord germano-russe éventuel aux dépens de la Pologne.[2]

Dans la pratique, à l'avenir, la question polonaise ne pouvait donc être traitée « séparément » de la situation en Europe occidentale.[3] Giedroyc comprenait que la victoire de l'Occident sur l'Union soviétique ne signifiait pas, pour la Pologne, la reconquête de l'indépendance dans les termes d'avant-guerre - il était conscient qu'il n'était pas possible d'y revenir – elle signifiait en revanche une nouvelle existence dans

1 Mieroszewski, J., O reformę zakonu polskości, *Kultura* 1952, n° 4/54, [dans :] *Finał klasycznej Europy.*

2 Mieroszewski, J., Stare wino w nowych beczkach, [dans :] *Finał klasycznej Europy*, p. 281.

3 Mieroszewski, J., Psychologia Przełomu, *op. cit.*

un « système fédéral ».[1] Même si une fédération européenne devait être réalisée « par les Américains ».[2] La forme fédérative semblait optimale puisque, de par sa structure, elle libérait la Pologne de la plupart des dangers, la protégeant contre l'expansionnisme de la Russie et de l'Allemagne (cette dernière réunifiée à l'avenir), contre l'alliance germano-russe qui a toujours été dangereuse pour la Pologne, la fédération bâtissait aussi les fondations d'un partenariat avec l'Europe occidentale, elle aussi fédérative.[3]

L'un des principaux arguments pour refermer définitivement la page du monde d'avant-guerre était la conviction que le concept de souveraineté a subi des modifications profondes. Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, il fallait le définir autrement et accepter avant tout la thèse que, dans un monde régi par des intérêts de groupes, dans le monde qui rejette la politique bilatérale et favorise la politique collective, tous les participants doivent renoncer à une partie de leur indépendance en faveur de la communauté. Mieroszewski suivait ce processus en Europe occidentale qui procédait, à cette époque, à l'intégration économique au sein du marché commun (CEE), militaire et politique au sein de l'OTAN. Il ne voyait « aucun mal » dans cette limitation de la souveraineté, à condition qu'elle ne soit pas forcée et qu'elle n'entre pas en conflit avec le droit de chaque nation d'organiser sa vie à sa manière.[4]

Ayant prévu pour l'Europe centrale la formule fédérative, Giedroyc a abandonné toute réflexion en termes d'intérêts séparés d'État. Le bénéfice de ce nouvel ordre, le produit de post-Yalta seraient la garantie d'indépendance dans un monde stable et libéré de la fatalité des conflits. Si l'avenir devait se dessiner ainsi, il ne restait rien d'autre à faire que de prêter main-forte à sa création. Dix ans après Yalta, Mieroszewski pensait qu'il était naïf de croire que, dans une Europe en quête d'intégration, il serait possible de créer des faits accomplis territoriaux à l'aide de « guerres privées » entre États, de « déplacer les frontières et d'occuper les villes ».[5] Il ne s'est pas trompé.

1 *Ibidem*.

2 Lettre de J. Giedroyc à J. Mieroszewski du 6 mai 1952 r., [dans :] *Listy…*, p. 200.

3 La conception fédérale est décrite et analysée par J. Korek, Paradoksy paryskiej « Kultury ». *Styl i tradycje myślenia politycznego*, Katowice, p. 140 et suivantes.

4 Mieroszewski, J., My i oni, *Kultura* 1961, n° 12.

5 Mieroszewski, J., Polityka narodów zdeklasowanych, [dans :] *Finał klasycznej Europy*, p. 160.

L'hypothèse selon laquelle la Pologne, comme les autres pays européens, serait régie par les mécanismes et les règles de ces nouveaux principes permettait donc d'éloigner les dangers. L'un de ses principes consistait à abandonner les prétentions « historiques et juridiques ».[1] Cela s'appliquait tant aux questions polono-ukrainiennes qu'aux relations polono-allemandes. Ces dernières régularisées par la reconnaissance par l'Allemagne de la frontière Oder-Neisse, et la certitude qu'une Allemagne unie et démocratique ne serait pas une menace pour la Pologne, parce que faisant partie d'une construction européenne plus large, était un objectif nécessaire pour réussir la politique tant à l'Ouest qu'à l'Est.[2]

De ces thèses et ces prospectives sujettes à évolution - en accord avec l'idée que l'histoire est une route à sens unique (« en avant, seulement »[3]), mais tout en restant fixe en termes d'objectifs à atteindre – naît, à cette époque, le projet de la présence de la Pologne en Europe, de sa géopolitique, y compris sa politique orientale. Au fil du temps, ce programme se modifie par rapport au prototype défini au début des années cinquante, mais il reste fidèle aux principes du projet d'avant-guerre. Nous pouvons par conséquent le considérer comme une version modifiée de celui de *Bunt*/*Polityka*. Son message est de promouvoir, en Europe centrale et orientale, dans la zone entre l'Allemagne et la Russie, des conditions qui permettraient d'abandonner rancœurs et conflits et d'assurer de cette manière la souveraineté permanente de la région. La question polono-ukrainienne a joué un rôle prépondérant dans ce dossier, en raison de l'importance des deux pays, de la nature et de la complexité de leurs relations.

1 Lettre de J. Mieroszewski à J. Giedroyc du 1er mars 1955, [dans :] *Listy…*, p. 59.

2 À ce sujet, entre autres Mieroszewski, J., Niemcy… [dans :] *Finał klasycznej Europy*, p. 137.

3 Mieroszewski, J., Psychologia Przełomu, *op. cit.*

5.

Le défi premier qui se posait à la pensée politique polonaise était, selon Giedroyc, de trouver la solution efficace aux problèmes insolubles qui perduraient dans le pays, depuis des décennies. Il lui semblait capital de prendre en compte des processus qui, naissants ou même embryonnaires, pourraient se transformer en phénomènes plus larges, entraînant des troubles profonds dans les relations internationales, dans l'équilibre des forces, dans le *statu quo*. L'érosion des empires coloniaux appartenait, pour Giedroyc, à ce type de phénomènes. Il s'agissait en apparence d'un processus naturel, causé par l'affaiblissement des métropoles d'Europe occidentale d'une part, et par des aspirations séparatistes croissantes, de l'autre. Mais, en même temps, la décolonisation allait à l'encontre des hypothèses que l'on pouvait bâtir à propos du monde de l'après-guerre. Parce que, logiquement, les blocs politiques et militaires s'opposant dans la « guerre froide » devaient plutôt se consolider davantage. Les empires occidentaux s'effritaient, renforçant ainsi la position de l'Union soviétique construite sur les bases coloniales, ainsi que de ses satellites. Dans l'opinion de Giedroyc, qui croyait que les processus d'émancipation étaient irréversibles et universels, et pas seulement valables pour le monde occidental, l'empire soviétique était tout aussi voué à la désintégration, dans un temps certes indéfini mais non lointain. Lorsque, à cette idée pronostique, qui avait tout de la prophétie mais était bien issue de l'observation des processus en cours, l'on rajoute le principe – celui-ci ne venait pas non plus d'un simple vœu pieux – selon lequel l'érosion des empires commence par leur périphérie, le scénario d'événements futurs s'assemblait en séquences logiques. Dans l'une de ses lettres à Mieroszewski (1953), répondant aux objections de ce dernier sur la ligne de *Kultura*, Giedroyc disait que « tous les plans et projets ont vraiment été élaborés il y a fort longtemps », qu'il fallait à présent attendre la conjoncture favorable, « la possibilité de les réaliser ».[1]

Les calculs de Giedroyc concernant l'effondrement de l'Union soviétique, fondés sur une observation attentive des processus qui s'y déroulaient, peuvent être considérés comme le cœur de la politique orientale de *Kultura*. Lorsque l'on compare les concepts élaborés avant

1 Lettre de J. Giedroyc à J. Mieroszewski du 26 février 1953, [dans :] *Listy…*, p.270.

et après-guerre, on arrive à la conclusion que le programme de *Kultura*, contrairement à celui de *Bunt*/*Polityka*, ne visait pas de manière aussi acérée la Russie. Les écrits de Mieroszewski, qui prônaient un effort de normalisation des relations polono-russes, n'en sont pas la seule preuve. La revue était exempte de l'animosité, pourtant historiquement justifiée, pour la Russie et les Soviets, attitude largement répandue à l'extérieur et à l'intérieur du pays. Elle s'opposait aux idées de revanche et d'accusations, ce qui n'excluait pas le combat pour la vérité sur les crimes soviétiques. Dans cette question, Giedroyc a beaucoup œuvré, son action est allée bien plus loin que la publication de l'ouvrage de Józef Czapski, *Terre inhumaine.*[1]

Kultura se dissociait du chauvinisme antirusse, mais le Rédacteur estimait que « le danger russe était colossal ».[2] Il craignait l'impérialisme soviétique et il était conscient que le système et l'idéologie imposés à la Pologne détruisaient sa culture et menaçaient son identité. Originaire des confins Est de la Pologne, il considérait la Russie, avant et après la guerre, comme une menace. Et cette idée n'a fait que croître, suivant d'ailleurs dans une certaine mesure l'avis de Mieroszewski qui disait que personne ne connaissait tout à fait la Russie et qu'il n'existait à son sujet que « divers degrés d'ignorance ».[3]

La différence dans l'approche de la question russe par *Bunt*/*Polityka* et *Kultura* se résume au choix de la méthode pour éloigner le danger, ainsi que de la tactique pour ce faire. Dans les conditions de l'après-guerre (1945), il ne pouvait être question de l'affaiblissement ou du démantèlement de la Russie par la force, ce qui avait été envisagé par le milieu *Bunt*/*Polityka*, dans les années trente du siècle passé. En revanche, il était toujours possible de compter sur les projets contrant la puissance impériale de la Russie par le soutien des aspirations des Ukrainiens, des Lituaniens et des Biélorusses ; aussi Giedroyc, dans la mesure de ses moyens, continuait-il d'œuvrer en ce sens, tout en gardant à l'esprit les principes de la politique orientale de Piłsudski.[4] Son idée s'accompagnait de la conviction que la démocratisation de la Russie – la tâche dans

1 Edité à Paris en 1949 et en 1962.

2 Rozmowa z Jerzym Giedroyciem, *Res Publica* 1980, n° 8, p. 164.

3 Mieroszewski, J., O Żydach, Kosmopolakach i wschodniakach [dans :] *Finał klasycznej Europy*, p .318.

4 Nowak, A., Polityka wschodnia Józefa Piłsudskiego (1918-1921). Koncepcja i realizacja, *Zeszyty Historyczne* 1994, n° 107, p.3-22.

laquelle la Pologne pouvait jouer un rôle – était la condition préalable à un changement d'attitude du monde envers la Russie.

À ces deux défis se joignait progressivement la certitude qu'il était absurde de songer à arracher l'indépendance de la Pologne à la Russie soviétique, par des voies de négociation ou d'accords.[1] *Kultura* n'acceptait pas de communiquer avec les autorités, il fallait communiquer avec les sociétés. Dans son programme, la revue rejetait donc l'idée de négocier avec le Kremlin, par-dessus la tête des communistes, ou de chercher la solution dans la « finlandisation » de la Pologne. L'écrasement par Moscou du Soulèvement hongrois de 1956 et l'attitude passive du monde libre étaient, selon *Kultura*, le signal de la fin du « mythe politique de l'Occident ». Cela signifiait aussi qu'il était désormais nécessaire de chercher des alliés dans « l'autre »[2] Russie, parmi ces Russes qui abandonnaient leurs aspirations impériales, pour transformer, c'est-à-dire démocratiser l'Union soviétique, créant ainsi la possibilité de modifier la face de cette partie de l'Europe qui en dépendait.[3]

Giedroyc manifestait cette conviction en publiant des textes de dissidents russes, avec pour point culminant l'édition de l'*Archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne[4], ainsi qu'en nouant des relations amicales avec les émigrés russes des années soixante-dix, ce qui a abouti à une déclaration des intellectuels russes qui affirmaient que « dans la lutte commune contre la violence et le mensonge totalitaires naîtra un tout nouveau type de relations entre nous ».[5] Un autre succès de Giedroyc, dans ce domaine, était la « Déclaration sur la question ukrainienne » datant de la même époque, dans laquelle les émigrés russes reconnaissaient le droit à l'indépendance de l'Ukraine.[6]

Restant conscient qu'un revirement dans les relations polono-ukrainiennes et polono-russes (ULB+R) n'était pas chose aisée, Giedroyc a pourtant diffusé, simultanément, ces deux propositions. Interrogé par Constantin Jelenski (1980) sur les plus grandes réalisations de *Kultura*,

1 J. Mieroszewski a formulé cette thèse dans son débat avec Adam Bromke, voir : Księgi ugody i diaspory Adama Bromke, [dans :] *Materiały do refleksji…*, [*in* :] *Finał klasycznej Europy*, p. 208.

2 Dwadzieścia lat, *Kultura* 1967, n° 5.

3 Czapski, J., Dwadzieścia pięć lat, *Kultura* 1972, n° 7-8.

4 Sołżenicyn, A., *Archipelag Gułag 1918-1956. Próba analizy literackiej*, Paris 1974-1975.

5 Miara odpowiedzialności, *Kultura*, 1975, n° 9.

6 Deklaracja w sprawie ukraińskiej, *Kultura* 1977, n° 5.

il a situé en première place sa « lutte pour la normalisation » des relations avec les peuples de l'ULB (Ukraine, Lituanie, Bélarus)[1], prélude à la résolution de la question russe. Lorsqu'il s'attaquait à cette dernière question - les Polonais ayant cherché à la résoudre depuis leur indépendance en 1918 -, il savait qu'elle constituait à son époque, et qu'elle le resterait à l'avenir, un défi d'une grande envergure et d'un temps long.

1 Jeleński, K., O « Kulturze » dla Francuzów [dans:] *Zbiegi okoliczności*, Paryż 1982, p. 167.

Maciej Zakrzewski

De la géopolitique à la géo-idéologie. L'étude de la généalogie de la revue *Kultura*

L'histoire de l'humain est toujours un enregistrement de continuité, parfois soumis à l'accélération, parfois proche de la rupture, mais il s'agit tout de même d'un processus continu. Contrairement aux avis des révolutionnaires zélés, il n'existe ni l'année zéro ni la fin de l'histoire. Même la révolte contre le passé s'inscrit dans la logique de la succession temporelle. La rupture ne serait envisageable que dans le cas d'un oubli complet, d'une amnésie totale. « Quitter le temps » n'est pas possible ; une rébellion efficace contre le temps conduit à la désillusion, à la mystification, à la terreur. Ce n'est donc pas un hasard si l'historien revient aux sources pour y voir non seulement les causes mais aussi les schémas d'action, les habitudes et les façons d'appréhender le monde. La compréhension approfondie du passé permet donc d'accepter le fait que l'homme n'est pas une somme de causes et d'effets ou le maître de choix rationnels, et implique de rechercher, derrière les « nouveaux départs », les traces des traditions révolues que l'on déclare rejeter.

C'est pourquoi une étude sérieuse non seulement de la *Kultura* parisienne, mais aussi de l'histoire de l'intelligentsia de l'après-guerre (en exil et en Pologne) devrait sans cesse revenir à l'époque de l'avant-guerre que l'on a souvent tenté d'éclipser ; c'est là pourtant que se sont formés non pas tant une doctrine politique particulière que certains traits spécifiques de la pensée : l'expérience de l'État et de l'indépendance, et pas exclusivement celle de la conspiration et de l'époque des partages du pays. Cet élément doit être pris en considération en particulier lorsque l'on étudie la génération de 1910 à laquelle Jerzy Giedroyc et ses jeunes associés appartenaient, la génération qui entrait dans l'âge adulte dans

un État indépendant et qui, au seuil de la maturité, brandissait avec ardeur - en opposition aux « anciens » – l'appel à la révolte contre la pensée qui a été forgée à l'époque de la Pologne occupée des partages. *Bunt Młodych* (La Révolte des jeunes)[1], le titre du bi-hebdomadaire rédigé par Giedroyc avant la guerre, représentait à la fois l'opinion d'un milieu et de toute une génération, le mot d'ordre du titre serait repris dans les années trente, par des revues intellectuelles de gauche et de droite. Les différences et les proximités entre *Kultura* de l'après-guerre et *Bunt Młodych* (à partir de 1937 publié sous le titre *Polityka*) sont visibles, Rafał Habielski en parle dans son ouvrage intitulé *Où devons-nous aller ?* Cet article, en revanche, se focalisera sur la transition, sur le point de connexion entre les deux revues.

La distance entre *Polityka* de l'entre-deux-guerres et *Kultura* de l'après-guerre est le mieux illustrée par deux avis, le premier datant de 1936 est écrit par Jerzy Niezbrzycki (sous pseudonyme Ryszard Wraga) :

La raison polonaise d'État ne peut être guidée, du moins dans la vie internationale, par les principes de l'honnêteté et de la pruderie bourgeois, et par les clichés de l'époque où les seuls manuels de politique étrangère étaient les Livres de la nation et du pèlerin polonais…[2] (d'Adam Mickiewicz, Paris 1832).

Remarquons toutefois que, dix ans plus tard, en 1946, *Les livres de la nation et du pèlerin polonais* de Mickiewicz, tant décriés, deviennent l'un des premiers titres publiés par le nouvel Institut littéraire de Rome.

Le deuxième avis date de 1924, et il est écrit par les frères Adolf et Aleksander Bocheński qui ont publié une brochure sous le titre provocateur *Tendencje samobójcze narodu polskiego* (*Les tendances suicidaires de la nation polonaise)*[3], dans laquelle ils ont lancé une impitoyable attaque contre l'ouvrage d'Antoni Chołoniewski, *Duch dziejów Polski* **(***L'esprit de l'histoire polonaise)***,** l'apothéose de la tradition de la liberté

1 De nombreuses études proposent l'analyse de *Bunt Młodych*. Voir à ce sujet : M. Król, *Style politycznego myślenia. Wokół « Buntu Młodych » i « Polityki »*, Paryż 1978 ; R. Habielski, *Dokąd nam iść wypada? Jerzy Giedroyc. Od « Buntu Młodych » do « Kultury »*, Warszawa 2006 ; *Zamiary, przestrogi, nadzieje: wybór publicystyki. « Bunt Młodych », « Polityka » 1931–1939*, Lublin 2008 et M. Zakrzewski, *Rewolucja konserwatywna – przypadek polski. Myśl polityczna środowiska « Buntu Młodych » et « Polityki » (1931-1939),* Kraków 2021.

2 Wraga R., [J. Niezbrzycki], Przemówienie którego nie było, *Bunt Młodych* n° 2, 1936.

3 Bocheński, A. et Al., Tendencje samobójcze narodu polskiego [dans :] A. Bocheński, *Imperializm państwowy. Wybór pism*, Kraków – Warszawa 2015, p. 15-56.

polonaise. Presque deux décennies plus tard, en 1943, Adolf Bocheński écrit un texte intitulé *Duch dziejów Polski,* (publié à titre posthume, dans le deuxième numéro de *Kultura* de 1947), dans lequel il réhabilite l'œuvre impitoyablement critiquée autrefois.[1]

Ces paradoxes montrent les deux points de repère, le second étant modifié par l'expérience de la guerre et la perte de l'État indépendant. Il existe toutefois un lien entre le point de départ et le point d'arrivée. Pour reconstruire ce lien, il est nécessaire non seulement de revenir au début, mais aussi de le situer dans une plus large perspective. Les revues *Polityka* et *Kultura* ne peuvent être décrites en dehors de l'histoire de la Pologne après les partages, les deux phénomènes idéologiques y étant de facto étroitement reliés.

Le pouvoir : la reconstruction du concept

Cette révolte vise les schémas et les divisions créés en Pologne de l'époque des partages, qui sont symbolisés par les divergences entre Dmowski et Piłsudski[2], et par les divisions entre une ligne indépendantiste et une ligne de compromission[3] ; cette révolte est donc un appel à forger, outre un État souverain, une pensée politique souveraine. Parallèlement au postulat de la révolte, la génération dont il est ici question, emploie, pour s'auto-définir, la catégorie d'un État « puissance ». Giedroyc et ses plus importants journalistes étaient enracinés dans l'organisation académique « Myśl Mocarstwowa » (L'idée de l'État puissant)[4] ce concept politique s'étant forgé de manière autonome dans l'entre-deux-guerres. En 1938, lorsque l'organisation elle-même cesse

1 Bocheński, A., Duch dziejów Polski, *Kultura* n° 2-3, 1947.

2 Le conflit entre Roman Dmowski et Józef Piłsudski naît à la fin du XIXe siècle, chacun représentant sa stratégie de la lutte pour l'indépendance polonaise. Lié au mouvement socialiste, Piłsudski continue la tradition insurrectionnelle à caractère antirusse. Dmowski, « le père fondateur » du nationalisme polonais, désigne alors l'Allemagne comme l'ennemi principal et propose le rapprochement et l'entente avec la Russie. Alors que, pour Piłsudski, la révolution anti-tsariste doit mener à l'objectif ultime, la reconquête de l'indépendance, Dmowski prône le rassemblement des terres ethniques du pays sous le sceptre des Romanov. Les tensions entre les deux camps se poursuivent tout au long de la Première guerre et durant l'entre-deux-guerres. Après 1926, alors que J. Piłsudski reprend le pouvoir dans un coup d'État contre la droite, cette divergence s'intensifie.

3 Voir : M. Zakrzewski, *Rewolucja konserwatywna*…, *op. cit*., p. 126 et suivantes.

4 Voir : R. Tomczyk, *Myśl mocarstwowa. Z dziejów młodego pokolenia II Rzeczpospolitej*, Szczecin 2008.

d'exister, l'équipe de *Polityka* publie un pamphlet qui porte un titre symbolique « L'idée impériale polonaise ».[1] Notons que le concept de « l'État puissance » n'était qu'un postulat, il s'agissait avant tout d'une tentative de résoudre les problèmes pratiques qui se posaient devant les élites de Sanacja dans les années trente, ces élites qui, se servant de l'ethos de l'indépendance, essayaient de construire une narration politique contrecarrant la doctrine de Dmowski. Il n'est pas possible de saisir ce contexte sans prendre en compte la spécificité de la pensée indépendantiste, et pour ce faire il convient de présenter sommairement des schémas de la pensée politique polonaise du XIXe siècle.

Au cours du XIXe siècle se développe, dans la politique polonaise, la ligne que l'on peut qualifier « d'indépendantiste ».[2] Les partages du pays à la fin du XVIIIe siècle et les insurrections échouées contre l'occupant ont façonné une perception stratégique qui présuppose la subordination de toute question idéologique au projet de l'État indépendant. Par conséquent, tout programme social était considéré non pas comme une fin en soi, mais comme un élément faisant partie de cette stratégie. Maurycy Mochnacki, révolutionnaire de l'Insurrection de novembre 1831, a commencé en exil à collaborer avec le conservateur libéral Czartoryski. Pour le premier, la révolution a été surtout un moyen sociotechnique alors que le second, et tout le milieu de l'Hôtel Lambert de Paris, répétait le slogan lourd de sens : exister d'abord et, ensuite, réfléchir à la manière d'exister. Czartoryski écrit :

La reconquête du pays, de l'indépendance nationale est un objectif grand au point qu'il ne devrait pas y avoir un autre [...]. Tout raisonnement et théorie sur divers types de nos gouvernements sont, pour nous, un sujet de second plan. On peut en discuter à nos heures perdues, mais il ne faut pas confondre ces réflexions avec l'objectif principal de la reconquête de la patrie.[3]

Józef Piłsudski, entre autres, était l'héritier de cette tradition ; en tant que révolutionnaire, il traitait l'idée socialiste - ce que lui reprochaient ses adversaires de gauche[4] – comme un instrument d'irrédentisme (on pourrait dire, comme « l'ingénierie sociale du soulèvement »). Il ne faut

1 Zespół « Polityki », *Polska idea imperialna,* Warszawa 1938.

2 Voir : M. Zakrzewski, *Rewolucja konserwatywna…*, *op. cit.*, p. 130 et suivantes.

3 Cité d'après : M. Król, *Konserwatyści a niepodległość…, op.cit.,* p. 75.

4 Pragier, A., *Czas przeszły dokonany*, partie I, Warszawa 2018, p. 262.

pas oublier que cette ligne « de pensée indépendantiste » n'était pas l'unique pensée politique à l'époque des partages, elle n'a pas éliminé les idéologies matérialistes mais les modérait ou leur imposait des alliances tactiques. En bref, il s'agissait là d'une sorte de substitution de la raison d'État à l'époque où l'État n'existait pas, ce qui définissait clairement la hiérarchie des objectifs de l'action politique, s'opposait à rattacher la question de l'indépendance à une autre idéologie, pour ne pas affaiblir la cause première par les divisions politiques internes.

Le problème a commencé au moment où, l'indépendance reconquise, ce style de pensée n'a pas été remplacé par aucune raison d'État correspondant à la situation nouvelle. Une fois le principal objectif de l'indépendance réalisé, le processus de l'idéologisation politique s'est mis en place et surgit le débat sur ce que devrait être la Pologne. Ce conflit idéologique, qui a si fortement marqué les premières années de la IIe République polonaise – culminant dans l'attentat meurtrier contre le premier président, Gabriel Narutowicz - formait l'axe de la division, destructrice de fait pour l'État, et pour l'indépendance. Ainsi le coup d'État de Józef Piłsudski de mai 1926 était-il une réaction à ce « noyautage » de l'État par les narratifs de divers partis qu'aucune raison d'État valable ne réunissait. Ce qui est symptomatique ce que, au cours du conflit sur la forme de l'État, les partisans de Piłsudski ne présentaient pas eux-mêmes de programme complet et structuré de réformes. Le mot d'ordre « Sanacja » (Assainissement) n'était pas univoque et réunissait différents camps politiques, des socialistes aux conservateurs. La pensée indépendantiste, qui avait atteint son but, perdait ainsi sa raison d'être au sein d'un État souverain. Elle s'est donc muée, à l'intérieur de la Sanacja, en une pensée similaire, aussi pragmatique, flexible et compilatrice que les stratégies de l'époque des partages. Les carences idéologiques de la Sanacja résultaient de la perte de l'objectif principal – celui de l'indépendance -, le mot d'ordre « assainissement », n'ayant pas de force créatrice, ne pouvait avoir qu'une fonction de substitution.

Le concept de « l'État puissance » constituait par conséquent une tentative de recréer l'option indépendantiste dans le cadre étatique, un effort de retrouver un objectif supérieur, à savoir l'État fort qui pourrait structurer l'action politique autour de la ligne : objectif - moyens. Parmi les jeunes du mouvement, c'est Ksawery Pruszyński qui a exprimé avec le plus de justesse l'aspect formel de ce concept, sur les pages de la *Civitas Academica* de Cracovie.

Personne n'a mieux [que Żeromski] compris que les idées, les aspirations et les programmes ont pris fin dans la société, qu'ils sont soit morts, soit déjà réalisés - comme l'indépendance, comme l'autonomie, espérons pour toujours – et qu'ils ont de fait perdu leur raison d'être. Et personne n'a mieux compris que ce dont la nouvelle Pologne a un besoin urgent, c'est d'une grande idée. Żeromski ne la connaissait pas lui-même. Mais il a su dire à la société qu'elle en avait besoin. Il ne savait pas la nommer. Mais il considérait que la société a besoin d'une grande idée au point qu'il lui était presque indifférent comment elle serait. Seulement qu'elle advienne. « Que ce soit la réforme agraire, de nouvelles industries, n'importe quel grand acte qui donnera aux gens un souffle, comme de l'air. » Il proposait des substituts de telles idées. Aujourd'hui, nous savons que la réforme agraire, la construction d'industries nouvelles, même de grands travaux comme la construction de Gdynia ou l'assèchement de la région de Polésie ne sont que des programmes. C'est à partir d'une grande idée qu'on bâtira et diffusera un programme large, universel. Mais ni la réforme agraire ni aucun autre programme de ce type ne nous apporteront de grande idée. Nous la recherchons, en suivant Żeromski. [...] La jeune génération, et une autre plus jeune encore, disposent déjà de leur propre idée nouvelle, libre du relent de la servitude. Les jeunes tournent leur regard vers la vie de la Pologne des Jagellon, dans son pur éclat, qui n'a pas construit son édifice dans l'affliction de ses milliers de citoyens, mais « en hissant vers le haut » des milliers d'asservis.[1]

Sans rapporter en détail le programme du groupe *Polityka*, indiquons sa principale trame.

1. La politique étrangère est l'essence même de la politique.
2. Toute autre sphère politique y est soumise.
3. Objectif : l'État puissant, ce qui signifie de fait le renforcement de l'indépendance.[2]

Le groupe de Giedroyc se focalisait sur le sujet clé, la politique étrangère, ce qui s'est traduit par le nombre et la qualité des articles qui y sont consacrés. Ce domaine englobait des facteurs déterminants pour renforcer l'indépendance de l'État et pour la mise en œuvre de la doctrine

1 Pruszyński, K., Żeromski, Rostworowski i – świty, *Civitas Academica* n° 2, 1931.

2 Un développement dans : M. Zakrzewski, *Rewolucja konserwatywna*…, *op. cit.*, p. 569 et les suivantes.

polonaise de Monroe.[1] Le système politique, les questions sociales et économiques n'étaient donc pas des buts en soi, mais des moyens qui servaient à renforcer l'État et sa position, cela s'accomplissant toutefois en dernière instance, dans la rivalité avec d'autres acteurs du jeu international. Les conflits intérieurs, notamment à l'égard des minorités, étaient vus par le prisme de la politique internationale. Parmi les nombreux ouvrages publiés par *Polityka*, le plus important était celui d'Adolf Bocheński *Entre l'Allemagne et la Russie* qui est par ailleurs toujours considéré comme l'un des plus intéressants traités géopolitiques en Pologne. Ses postulats principaux, une armée forte et une politique étrangère indépendante de l'opinion publique, ont été formulés dans le programme de l'ouvrage de Bocheński, *Polska idea imperialna* qui date de 1938.[2] Ces deux domaines, si importants dans la conception du régime politique, devaient être confiés au président placé au-dessus des divisions partisanes, le reste pouvant faire l'objet de jeux de diverses fractions.

Dilemmes de juin 1944

Il convient toutefois de souligner que le concept de l'État puissant était une tentative de transposer d'anciens schémas de pensée à de nouvelles circonstances, mais avait pour objectif – difficile à atteindre - de développer, dans l'espace politique polonais, le concept moderne de raison d'État. Le début de la Seconde guerre mondiale et l'effondrement de l'État ont entraîné une partition physique des anciens collaborateurs de Giedroyc, entre ceux qui sont restés au pays (notamment Aleksander Bocheński, Kazimierz Studentowicz et Jan Frankowski) et ceux qui sont partis à l'Ouest, pour continuer à combattre dans les forces armées polonaises ou dans les structures du gouvernement en exil (notamment Adolf

1 La doctrine polonaise Monroe, formulée par Bocheński, dans le traité *Między Niemcami a Rosją* (Entre l'Allemagne et la Russie) de 1937, à propos de la politique étrangère polonaise qui devait suivre les trois points : 1. La République de Pologne ne peut admettre les pertes territoriales subies suite aux Traités de Riga et de Versailles. 2. L'intégrité de ses frontières ne peut être garantie par l'un des voisins seulement (Russie ou Allemagne). 3. L'annexion des petits pays ou des peuples par les deux impérialismes, allemand ou russe, est contraire à la raison polonaise d'État. Voir : A. Bocheński, *Między Niemcami a Rosją,* Kraków – Warszawa 2009, p. 187-191.

2 Équipe de *Polityka*, *Polska idea* …, p. 16, 25. Ces postulats ont été définis au départ par Adolf Bocheński, dix ans plus tôt, dans *Ustrój a racja stanu*, Warszawa 1928 ainsi que dans *Między Niemcami a Rosją* de 1937.

Bocheński, les frères Pruszyński, Jerzy Giedroyc et Józef Winiewicz). Tant en Pologne qu'en exil, le travail conceptuel se poursuit dans la dispersion, Giedroyc essayant autant que possible de maintenir le contact avec ses anciens collaborateurs, de préserver des liens.

La situation de la cause polonaise devenant de plus en plus complexe sur la scène internationale, des divisions sont apparues, et la tâche de Giedroyc s'est avérée d'autant plus ardue. Les anciens schémas sont devenus obsolètes. Au moment même où les chances de créer un État polonais souverain commençaient à se réduire, le mouvement, tout comme les élites de l'époque, s'étant divisé, il retombait dans les schémas de l'époque des partages, les mêmes qu'il avait voulu effacer. Il s'agissait toutefois d'une corrosion lente plutôt que d'une rapide décomposition.

Rappelons-nous du tournant « pro-russe » de Ksawery Pruszyński qu'il exprime dans le texte *Envers la Russie*[1], s'inscrivant dans la réorientation politique du gouvernement de Sikorski, ce moment doit pourtant être considéré comme un virage tactique, dont le but était la reconquête de l'indépendance, en alliance avec la Russie soviétique. Pruszyński accepte l'option russe, il s'écarte aussi du principe de relativisme d'avant-guerre prôné par Bocheński et adopte une rhétorique plus proche de l'école de Dmowski, où la Russie devenait un éternel allié face à l'Allemagne.

Moins de deux mois avant l'Insurrection de Varsovie, mais déjà face au jeu de plus en plus clair de la Russie soviétique, trois des plus importants journalistes de *Polityka* ont formulé leur diagnostic qui était loin d'être optimiste. La revue *Orzeł Biały* publie le texte d'Adolf Bocheński (un mois avant sa mort) « La Pologne dans la politique de Stalin »[2]; Ksawery Pruszyński écrit son fameux *Margrabia Wielkopolski*[3], et Aleksander Bocheński dans la revue *Alarm* fait paraître le texte intitulé « La théorie de résistance contre les envahisseurs ».[4]

Margrabia Wielopolski sort sous forme de livre le 24 juin 1944. La défaite allemande et la victoire des Soviétiques s'approchant de Varsovie

1 Pruszyński, K., Wobec Rosji, *Wiadomości Polskie* n° 40, 1942.

2 Bocheński, Al., Polska w polityce Stalina, [dans :] *Idem*, *Między Niemcami …*, p. 243-252 (le texte publié dans *Orzeł biały*, le 18 juin 1944).

3 Pruszyński, K., *Margrabia Wielopolski*, Londyn 1944.

4 X.Y. [Al. Bocheński], Teoria oporu przeciw najeźdźcom, *Alarm* n° 1 (26 juin 1944). La description se trouve dans les Archives de la famille Bocheński.

étaient claires. Ce court pamphlet doit être considéré non pas comme une œuvre historique mais politique. La figure du margrave Wielopolski est un prétexte pour montrer des choses dépassant le contexte du siècle précédent. Pour certains, il s'agit d'un manifeste de réconciliation, pour d'autres de collaboration ; pile ou face. Cinq semaines après la parution du livre, l'Insurrection de Varsovie éclate, elle est l'un des plus sanglants événements dans l'histoire polonaise. En lisant ce texte dans la perspective de l'Insurrection et ce qui l'a suivie, nous constatons que, dans son contexte original, l'essai sur Wielopolski n'était pas un manifeste de collaboration ni de réconciliation, mais de prudence politique. Émerge l'essentiel : l'enthousiasme annulant la possibilité de jeux politiques, une insurrection motivée par le moment, la passivité de l'Occident, les coûts inimaginables d'un soulèvement précipité et la victoire de ce « troisième » élément, les Russes. De même que l'Insurrection de Janvier de 1863 dirigée contre la Russie avait été gagnée par Bismarck, c'est Staline qui sortait vainqueur de l'Insurrection de Varsovie, dirigée contre l'occupant nazi. En lisant ce texte, il est important de se débarrasser des jugements hâtifs et ahistoriques dictés par les choix ultérieurs de son auteur. Il s'agissait de fait d'un appel à la prudence. Les deux textes, dont il sera maintenant question, sont à considérer de la même manière, d'autant que, contrairement à une vision superficielle, ils ne se contredisent pas. Rappelons qu'à l'époque, Adolf Bocheński (né en 1909 – mort en 1944 à Ancône, sur le front d'Italie) combattait dans l'armée d'Anders, pendant que son frère Aleksander (né en 1904 – mort en 2001, à Varsovie) était actif dans le pays.[1]

L'aîné Aleksander soulignait que la Résistance nationale avait un double objectif : à l'extérieur, elle était dirigée vers la propagande des pays étrangers et, à l'intérieur, elle visait à maintenir l'esprit de combativité dans le pays.[2] Cette distinction est importante car si l'on regarde les textes des deux frères, qui ont été écrits presque en parallèle, on constate qu'ils sont complémentaires l'un de l'autre. Aleksander Bocheński a développé l'aspect interne, Adolf l'aspect externe. Le premier, l'auteur de *L'histoire de la bêtise en Pologne*, écrite pendant la guerre, a souligné le fait que l'incitation à la résistance à l'intérieur du pays avait ses propres limites, à savoir la survie biologique de la nation. Dans son texte, il n'est

1 Voir : A. Orzełek, *Poszukiwanie modelu realizmu politycznego. Myśl i publicystyka Aleksandra Bocheńskiego*, Lublin 2019, p. 159 et les suivantes.

2 X.Y. [Al. Bocheński], *Teoria oporu*… p. 1-2.

pas question de la compromission, mais on suggère que, dans certaines conditions politiques, l'esprit de résister est souhaitable et, dans d'autres, il peut être néfaste.[1] Dans les cas d'Aleksander Bocheński et de Ksawery Pruszyński, on retrouve une inspiration manifeste du réalisme conservateur du XIXe siècle, dans ses deux formes les plus caractéristiques : de Wielopolski et de Stanisław Koźmian.[2] Dans l'un de ses discours des années trente, Pruszyński, en parlant de la rébellion des jeunes, a souligné la nécessité de restructurer les anciennes valeurs politiques, y compris la tradition conservatrice, définie de manière trop étroite, réduite à Wielopolski et aux Stańczycy.[3] Dans les deux discours, on remarque clairement les présupposés des choix ultérieurs, faisant essentiellement référence au loyalisme conservateur.

Par contre le cadet des frères Bocheński a développé la direction qu'Aleksander a laissée en dehors de ses considérations, c'est-à-dire l'aspect extérieur. Loin d'être optimiste, il a souligné que le sort de la Pologne dépendait en grande partie des intentions de Staline qui visait sa communisation.[4] La description des mesures successives que Staline allait prendre à cette fin est extrêmement précise (y compris la création d'un centre de pouvoir, des tentatives d'attirer une partie de l'émigration à sa cause, etc.) Ne se faisant pas d'illusions sur le potentiel de la politique polonaise à l'international, il souligne que le seul moyen d'action est d'essayer de faire pression sur l'opinion d'autres pays. Adolf Bocheński écrit : « si nous voulons que nos slogans politiques aient une résonance internationale, nous devons les placer sur un plan plus universel ».[5] Ainsi, dans sa stratégie politique, Bocheński, qui était pourtant l'un des réalistes politiques les plus clairvoyants, soutient la nécessité de faire appel à des slogans de nature universelle. Il faut lire ce postulat dans le contexte de ses commentaires d'avant-guerre sur l'utilisation des idées en politique étrangère, où il mettait l'accent sur leur

1 *Ibidem*, p. 3.

2 *Ibidem*, p. 2.

3 Pruszyński, K. « Bunt Młodych » – mocarstwowcy-konserwatyzm, *Bunt Młodych*, n°. 43, 1933.

4 Bocheński, A., *Polska w polityce… op. cit*., p. 243.

5 *Idem*, p. 249.

instrumentalisation par rapport à la raison d'État.[1] Et ce qui est important ce que cela annonce un tournant ultérieur vers la géo-idéologie qui sera effectué, sur les pages de *Kultura,* par Juliusz Mieroszewski.

Dans les propos de juin 1944, on retrouve des éléments de l'ancienne approche, mais on y note un net changement d'accent. Alors qu'avant la guerre le milieu de la revue *Bunt*/Révolte optait pour la rupture avec l'antagonisme hérité - entre la politique de compromission et la politique de lutte - inadapté à la politique d'un État indépendant, ce même milieu confronté à la perte de l'État indépendant reprend les traditions de la pensée politique, en les renouvelant. Nous pouvons suivre comment, à cette époque, se dessinent les différences de perspectives, et comment, au fil du temps, elles deviendront fondamentales.

Histoire de la bêtise en Pologne… versus *Esprit de l'histoire*

Les choix politiques des anciens collaborateurs des revues dirigées par Giedroyc avant la guerre, qu'ils soient restés au pays ou partis en exil, n'ont pas conduit à un antagonisme ouvert. L'Insurrection de Varsovie a définitivement accéléré et clarifié la position de compromission. Au printemps 1945, Aleksander Bocheński, se fondant sur ses thèses exprimées dans l'*Ecrit sur la cause polonaise*[2]*,* essaie de mettre en œuvre l'idée d'une entente pragmatique entre les milieux catholiques et communistes (réalisée avec succès par Bolesław Piasecki) ; de plus, en septembre 1945, il lance un appel clair à ses anciens collaborateurs en leur demandant de rentrer au pays.[3] Giedroyc, en choisissant l'exil, y voit l'opportunité d'une coordination des efforts. Dans une certaine mesure, il pense à la

1 Dans le texte « La puissance idéologique de la Pologne », il écrivait : *Tout d'abord, nous devons établir ce qu'est l'idée internationale. Il s'agit probablement d'un programme politique fondé sur des prémisses morales, qui vous vaut un soutien en dehors de vos frontières. Nous insistons sur le caractère moral des idées internationales, parce que les raisons morales sont communes aux citoyens de divers pays, et pourtant le but d'une idée internationale n'est pas de s'adresser à ses propres compatriotes, mais précisément à l'étranger (...). Nous sommes les porteurs de grands projets visant à redonner à la Pologne la puissance qu'elle avait sous le règne de Władysław IV. Pour réaliser ces plans, nous devons gagner la sympathie de la majorité de l'opinion européenne, et nous ne le ferons pas sur la base d'idées égoïstes et nationalistes, car l'intérêt national de la Pologne n'intéresse personne d'autre que les Polonais, mais en proposant un programme basé sur des idées plus universelles.* (*Polityka*, n° 3, 1938).

2 Voir : M. Zakrzewski, Aleksander Bocheński…, *Politeja* n° 55, 2018.

3 AIL, PoJG 08.01 Lettre de Mieczysław Pruszyński à Wacław Zbyszewski de 1945.

possibilité de se compléter mutuellement, l'idée que l'on a remarquée dans les textes des deux frères, de juin 1944.

Penchons-nous sur trois lettres que Giedroyc envoie au pays, le 24 septembre 1946, et qu'il adresse aux anciens journalistes de *Bunt*/Révolte : Aleksander Bocheński, Jan Frankowski et Stefan Kisielewski.[1] Il y parle de ses projets de créer une maison d'édition à Rome, il demande de l'aide dans ses contacts avec des maisons d'édition du pays. Dans les trois lettres, il tente d'établir un contact plus proche. Mais c'est seulement dans sa lettre à Bocheński qu'il révèle une perspective politique plus vaste : une évaluation de la situation et une proposition de collaborer.

Je pense que nos rôles sont complémentaires, et que nous allons vers un objectif commun, mais en prenant des directions opposées. Nous différons peut-être parce que je commence à penser dans les catégories européennes, plus largement que polonaises ou centre-orientales, et que j'ai l'ambition de créer des slogans d'une nouvelle révolution, d'une révolution anticapitaliste et anticommuniste en même temps. En tout cas, je me suis radicalisé en ces quelques années bien plus que vous, je pense. Prenant toujours en considération le conflit soviéto-américain dans la perspective de prochaines années, je crains que l'Europe ne sorte complètement dévastée de ce conflit, et une très plausible victoire des Américains est pour moi une consolation bien faible. Conclusion : dans le conflit qui s'approche, il ne faut participer qu'au dernier acte, et non se saigner bêtement dès le début, il faut créer une idée qui jouera le rôle de la nouvelle Révolution française pour l'Europe. Entre nous, tout cela est impossible et se terminera probablement par notre anéantissement complet. Je ne fais pas partie des optimistes. Mais puisque nous ne sommes pas fatalistes non plus, et nous devons nous battre, battons-nous de la manière la plus rationnelle possible, celle qui nous donnera au moins une ombre d'une chance de gagner.

Nous avons des domaines d'activité tellement distincts (?) qu'il est impossible de penser à une direction unique. Je pense que la meilleure façon est de nous faire confiance, de produire du bon travail et de ne pas trahir, restons en contact et entraidons-nous. Devenons simplement la franc-maçonnerie sui generis. *Il n'est pas bon de compter sur le contact personnel*

1 Toutes les lettres citées par S. Nowinowski dans : *Jerzy Giedroyc en 1946*, Gdańsk 2018, p. 91-100.

ou, sans cesse, sur la confiance, ce que de nombreux exemples démontrent, mais de toute manière tout cela ne durera que quelques années.[1]

Le dernier paragraphe est crucial, il montre bien le contexte de ce courrier ; de plus, il est clair qu'Aleksander Bocheński devait être la figure centrale du calcul politique de Giedroyc, même si ces calculs n'étaient pas encore cristallisés.[2] Les valises de Dominik Horodyński, qui transportait ce courrier, ont été fouillées à l'aéroport en Pologne, et les lettres sont passées par les Services de sécurité. Bocheński en a été bouleversé, il n'a répondu à Giedroyc qu'en février 1947, après avoir été élu député de la Diète. Il écrivait ce qui suit :

…tu me proposes de fonder une maçonnerie. Nos objectifs sont communs, tu m'écris : je vais travailler ici (c'est-à-dire à l'étranger), toi (c'est-à-dire moi), tu travailles dans le pays. Merci pour cette idée. Comme tu le sais probablement, le porteur de ta lettre, Dominik Horodyński, a été fouillé à l'aéroport et toutes les lettres, y compris la tienne et celle du prêtre Meysztowicz à Stomma, ont été transmises à la Sécurité. Elles y sont restées deux semaines et je les ai récupérées avec la plus grande difficulté - bien sûr, les élégantes photos de ces lettres ont été faites et attendent le moment approprié pour être publiées. Cher Maçon, merci ! Mon Dieu, gardez-moi de mes amis ; quant à mes ennemis, je m'en charge ![3]

La séparation définitive a lieu peu de temps après. Lorsqu'en février 1947, Bocheński répond à la lettre « maçonnique » de Giedroyc, son livre intitulé *L'Histoire de la bêtise en Pologne* est déjà en publication. Le processus initié par l'auteur de *Margrabia Wielopolski* est en route, c'est-à-dire un recul de la pensée de l'État puissant vers une politique de compromission, alors que l'histoire, maîtresse de vie, ainsi que la politique au sens le plus élémentaire se trouvent hors de portée de la nation. Cependant, outre une analogie historique claire menant à l'accord avec la Russie, il faut regarder *L'Histoire de la bêtise* … à la lumière de l'ouvrage de son frère Adolf, *Entre l'Allemagne et la Russie*, publié dix ans plus tôt.

1 ARB, La lettre de Jerzy Giedroyc à Aleksander Bocheński du 24 septembre 1946.

2 En même temps, il exclut Pruszyński de ce groupe : *Je n'ai aucun contact avec les Pruszyn [la désignation familière des frères Pruszyński]. Cet opportunisme est déjà si dégoûtant que même le tacticien le plus froid et le plus amoral doit dire : je passe. Ibidem.*

3 AIL, PoJG 08.01. Lettre d'Aleksander Bocheński à Jerzy Giedroyc du 24 février 1947.

Aleksander Bocheński a conservé presque entièrement la perspective géopolitique originale, comme élément clé, dans ses réflexions sur la chute de l'ancienne République polonaise. Prenant l'exemple de la Pologne du XVIIIe siècle, il a montré l'importance de la politique étrangère comme décisive pour le sort du pays. Outre la querelle de longue date des historiens sur « à qui incombe la responsabilité des partages », il a souligné qu'une négligence rudimentaire s'était produite dans le domaine de la politique étrangère, par le manque de connaissance des conjonctures politiques.[1] De même, dans le travail de son frère cadet, on note une perspective dépassionnée, non moralisatrice. Selon Aleksander Bocheński, la politique étrangère n'est rien d'autre que la façon dont *certaines communautés traitent d'autres communautés*. Le but de chaque communauté est la paix et son propre bien-être acquis par la lutte et la négociation.[2] Le système intérieur n'est qu'une fonction de la politique étrangère, une fonction qui accroît le pouvoir vis-à-vis de son milieu.[3]

En 1947, il est difficile d'attendre d'Aleksander Bocheński qu'il reprenne son idée de l'État puissance de l'entre-deux-guerres. Il écrit donc que, entre un État puissant et la destruction physique de la nation, il existe une grande échelle de possibilités,[4] et que la tâche de l'historien envers le passé et du politicien envers le présent est de définir correctement les objectifs, par rapport au lieu occupé sur cette échelle.

Selon les principes d'avant-guerre du révisionnisme politique[5], il n'existe pas une seule et unique bonne option géopolitique. L'option allemande des années trente résultait de la conjoncture de l'époque. Le programme de Bocheński de 1947 est une option orientée sur la Russie, mais avec la prise en compte de l'État et de la nation face à la

1 Bocheński, A., *Dzieje głupoty w Polsce. Pamflety dziejopisarskie*, Warszawa 1947, p. 11.

2 *Ibidem*, p. 8.

3 *Ibidem*.

4 *Ibid*em, p. 11.

5 Le principe du prétendu relativisme politique a été formulé par S. Mackiewicz, qui a déclaré qu'un État fort est celui qui a des voisins faibles. Ce principe a été modifié par Adolf Bocheński qui a écrit que *le principe de relativisme politique ne s'applique qu'à un État avec lequel le règlement des querelles fait partie des impératifs de la raison d'État* (A. Bocheński), Les limites politiques [dans :] *Ibidem, L'Allemagne, la Russie et la raison d'État. Choix de lettres 1926-1939*, Kraków 2019, p. 82. Selon cette approche, il est important d'établir la priorité des vecteurs géopolitiques et aussi d'adopter une perspective arithmétique qui ne traite les sujets des relations internationales qu'en termes de force.

menace d'une destruction physique. *L'Histoire de la bêtise en Pologne*[1] de Bocheński présente un schéma ancien, mais réévalué par l'expérience historique de la défaite. Notons que Bocheński, du moins sur les pages de ce livre, a systématiquement rejeté le côté idéologique de la question, les acteurs du drame des partages étant des centres du pouvoir, et pas l'incarnation de valeurs spécifiques. La thèse sous-jacente, mais évidente, de ce livre est la suivante : la situation redevient défavorable ; il faut par conséquent attendre un meilleur moment et utiliser ce temps pour affermir les forces intérieures de la nation, au prix de compromissions. On devrait débarrasser la pensée politique de la notion d'honneur, abandonner tout espoir concernant l'aide de l'Occident. Il appelait surtout, par les analogies historiques, à la prudence en politique étrangère : dans son ouvrage, Bocheński a mis en évidence la déception polonaise à l'endroit de la Prusse à l'époque de la Diète de Quatre ans, et de Napoléon. *L'Histoire de la bêtise* … est avant tout un appel à un changement de pensée politique, à une modification d'objectifs et d'ambitions.

Giedroyc répond directement par une critique franche de *l'Histoire de la bêtise* …, celle-ci est écrite par Jan Ulatowski. Ce dernier note avec justesse le but politique de l'ouvrage : « Le livre de Bocheński est conçu comme une polémique avec le mouvement indépendantiste contemporain ».[2] Parmi divers arguments et accusations d'incohérences, parmi des autocritiques de la nation, Ulatowski a d'abord pointé l'absolutisation de la géopolitique faite par Bocheński. La politique de compromission, quelles que soient ses chances de succès, menait, selon Ulatowski, à un abandon de sa propre nationalité. Maintenir en vie une nation lorsqu'elle a dû abandonner son corps, c'est-à-dire l'État, est une tâche plus difficile que la consécration de la « substance biologique ». [3] Selon lui, la tactique du réalisme d'Aleksander Bocheński conduirait inévitablement non seulement à l'apostasie politique, mais aussi nationale.[4] La tradition historique, dans la vision de Bocheński, n'était rien d'autre que la tactique de faire survivre la nation, uniquement sous sa forme culturelle. Ulatowski écrit :

1 Bocheński Al., *Dzieje głupoty w Polsce*, Warszawa 1947. L'analyse des opinions sur les XVIIIe et XIXe siècles polonais, un débat sur la responsabilité des partages et la défaite des insurrections.

2 Ulatowski, J., Dzieje głupoty w Polsce, *Kultura* n° 2-3, 1947, p. 151.

3 *Ibidem*, p. 156.

4 *Ibidem*.

Si, à cette époque, nous n'avions pas créé une légende qui nous a permis plus tard de voir notre chute comme le crime d'autrui, […] si nous nous étions soumis à la protection russe, peut-être y aurait-il des descendants de Polonais qui parleraient aujourd'hui un polonais russisant, mais privés de la littérature issue de cette légende, privés des expériences faites par les indépendantistes et les réalistes du XIXe siècle, privés de concepts qui ont parfois provoqué des réactions violentes pour telle ou telle raison, tantôt pour cause de l'orgueil humilié, tantôt une raison offensée, c'est-à-dire privés d'une seule vie qu'on laisse à la nation, après la perte physique de l'État.[1]

Aleksander Bocheński n'était pas content des critiques d'Ulatowski. Dans son courrier à Jerzy Giedroyc, il souligne avec mépris que *Kultura* critique son livre, tout comme le font les communistes. Bocheński a écrit aussi une réponse à la critique d'Ulatowski qu'il n'a finalement pas envoyée.[2] Les divergences politiques étaient déjà patentes.

Dans ce contexte, revenons au fait que l'un des premiers livres publiés par l'Institut littéraire à Rome a été *les Livres de la nation et des pèlerins polonai*s de Mickiewicz.[3] Mais dans l'introduction à cette édition, Gustaw Herling-Grudziński écrit :

« Les Livres de la nation et des pèlerins polonais » ne sont plus […] un décalogue d'actions et de prescriptions, ils sont devenus plutôt un postulat poétique qui dessine, dans cette « Europe illégale » (Norwid), l'image des véritables préoccupations de ces Européens qui, parqués dans les camps militaires et les baraquements de l'UNRA, rêvent du bruissement des fleuves de leur pays natal, tout en sachant parfaitement pourquoi ils ne doivent pas retourner sur leurs rives.[4]

---

1 *Idem,* p. 155-156.

2 AIL, CORR RED Aleksander Bocheński, Lettre d'Aleksander Bocheński à Jerzy Giedroyc du 12 janvier 1948, p. 2 ; AIL, CORR RED Lettre d'Aleksander Bocheńskie à Jerzy Giedroyc, [probablement janvier 1948] p. 4. En fin de compte, il semble que Bocheński n'ait pas envoyé sa réponse à l'éditeur. Le texte n'a finalement été publié qu'en 2020, dans l'annexe de *l'Histoire de la bêtise en Pologne* en 2020 (A. Bocheński, *Histoire de la bêtise, le dernier chapitre. Ulatowski*, [dans :] *Idem*, *Dzieje głupoty*…, p. 417-431).

3 Voir : M. Ptasińska-Wójcik, *Z dziejów Biblioteki Kultury. 1946-1966*, Warszawa 2006, p. 53-54.

4 Herling-Grudziński, G., « Księgi narodu i pielgrzymstwa polskiego » na nowej emigracji, [dans :] J. Giedroyc, *Autobiografia na cztery ręce,* Warszawa 1994, p. 255.

Ce qui vient d'être cité réalise les postulats du frère cadet, Adolf Bocheński, quand il demande qu'on se réfère à des valeurs plus universelles. Et n'est-ce pas dans cet esprit qu'il faut lire *Le projet du Manifeste démocratique* inclus dans le premier numéro de *Kultura* ? Giedroyc était conscient de la frontière entre le « décalogue d'indications et d'actions et le postulat poétique », c'est pourquoi il était critique à l'égard de la tradition de la « Pologne en exil », il s'opposait aussi aux actions subversives. Dans le domaine de la géopolitique, le rédacteur de *Kultura* garde un réalisme sobre.

Je tenais à ce que la Pologne ait une position relativement autonome dans le bloc soviétique, et je croyais qu'il était nécessaire d'aider la lutte pour l'autonomie. Cette attitude résultait de la conviction qu'il était possible d'assouplir la domination soviétique et d'avoir, au sein du bloc, une certaine indépendance, même très limitée, de la Pologne.[1]

Cependant, son réalisme tenait compte de ce qui manque souvent aux réalistes : le sens politique des moments moraux, les plus universels.

Giedroyc est revenu au schéma de l'indépendance, en surpassant la tension entre réalisme et idéalisme, mais en tenant compte d'un changement fondamental des moyens d'action politique.[2]

Vers la géo-idéologie…

Dans le contexte de la transition de *Bunt Młodych*/Révolte des Jeunes vers *Kultura*, une autre trame mérite d'être mentionnée. En considérant les relations entre ces deux revues, les paroles de Juliusz Mieroszewski à Giedroyc (après la lecture de l'*Entre l'Allemagne et la Russie* du cadet des frères Bocheński) sont une déclaration importante. Mieroszewski écrit :

Trente ans plus tard, je lis ce livre avec un intérêt encore plus grand que par le passé […]. Il suit la même trajectoire que nous. Pour lui comme pour nous, l'hypothèse principale est d'empêcher un accord entre la Russie

1 *Ibidem*, p. 154.

2 Citons l'opinion de Rafał Habielski qui, en parlant du réalisme de la *Kultura*, constate : *L'originalité du positionnement de Giedroyc, et aussi de Mieroszewski, consiste en le rejet des deux attitudes face à la réalité dominantes dans la tradition politique polonaise, que l'on peut qualifier de non-souverainistes. Il s'agit d'une part d'un accord loyaliste et, de l'autre, d'une position indépendantiste « classique »*. Le chemin de *Kultura* menait, pour ainsi dire, entre les deux (*Kultura* et *Wiadomości*). *Realizm i idealizm* [dans :] *Patriotyzm i zdrada. Granice realizmu i idealizmu politycznego w polityce i myśli politycznej,* Kraków 2008, p. 159.

et l'Allemagne. Comme nous, Bocheński insiste constamment sur le fait qu'en politique tout change - sauf la raison l'État. Mais il a fait quelques erreurs de base qu'il a reprises de « l'école de Cracovie ». Je ne parle pas d'un accord avec l'Allemagne, qui aurait pu avoir un sens à l'époque. Par contre Adolf (après les Stańczycy) proclame que la destruction d'au moins un de nos voisins serait bénéfique pour la Pologne. La destruction totale de l'Allemagne s'est traduite par la dépendance totale de la Pologne de la Russie. Je suis contre la destruction de l'Union soviétique pour les mêmes raisons. La destruction totale de la Russie se traduirait par notre dépendance totale de l'Allemagne. La reconstruction et la modernisation, et non la destruction, doivent être notre objectif envers la Russie. Il y a plusieurs constatations qui, analysées et confrontées, doivent contribuer à expliquer et à justifier notre ligne politique.

Dans le texte de la même époque, intitulé « Le titre reste le même », Mieroszewski souligne l'exactitude et la logique des conclusions d'Adolf Bocheński, ce que les événements n'ont toutefois pas confirmé.[1] Il remarque que, trente ans plus tard, la Pologne est toujours située entre l'Allemagne et la Russie, mais que la signification de cette position a fondamentalement changé. Toute la politique déterminée par la pression de l'Union soviétique et des États-Unis nous oblige à penser en termes supra-étatiques, européens, mais, surtout, l'ancien modèle de politique européenne est révolu et un nouveau modèle, très éloigné du précédent concert des puissances continentales, doit maintenant émerger.[2]

Rafał Habielski remarque que l'affinité géopolitique entre *Kultura* et *Bunt Młodych*/*Révolte des jeunes* n'est pas univoque.[3] Tout d'abord, dans le cas de *Kultura*, on note un abandon du concept de raison d'État (parce que le support, c'est-à-dire un État indépendant, n'existait pas) en faveur des raisons morales.[4] Le projet d'européanisation de la Russie, ou le concept d'une géo-idéologie[5], indiquait une différence fondamentale, non pas tant dans la formulation d'actions particulières (ici, on respecte le plus les anciennes traditions, à savoir le postulat du rapprochement avec l'Allemagne et le programme ULB), mais dans le style de pensée.

1 Mieroszewski, J., Tytuł pozostaje ten sam, *Kultura* n° 12, 1967, p. 35.

2 *Ibidem*. p. 40.

3 Habielski, R., Dokąd nam iść wypada…, *op.cit*., p. 124.

4 *Ibidem*., p. 210.

5 Mieroszewski, J. Geoideologia [dans:] *Idem, Listy z wyspy. ABC polityki « Kultury »*, Kraków-Paryż 2012, p. 231.

Le style de pensée d'Adolf Bocheński et du *Bunt* est plus proche de l'ancien réalisme européen issu de la tradition de Bismarck, Cavour ou Talleyrand ; mais Mieroszewski qui, en proclamant la « fin de l'Europe classique », ne se référait pas tant à la sphère politique qu'aux mutations socioculturelles démocratiques du monde contemporain. Giedroyc, tout en conservant le schéma fondamental dirigé contre l'impérialisme russe, révise toutefois profondément ses instruments politiques. Et malgré la distanciation de Mieroszewski par rapport aux concepts de Bocheński, il faut remarquer que Mieroszewski note l'importance de la propagande idéologique pour la cause polonaise, à l'époque où les chances politiques disparaissent. L'idée ultérieure de *Kultura* ne se trouve-t-elle pas en germe dans les écrits d'Adolf Bocheński ? Celui-ci l'initie-t-il donc, à ce moment ?

Ce n'est pas un hasard si les catégories symbolisées par le titre des deux revues s'opposent : *Polityka* et *Kultura*. À l'ère de l'arme nucléaire, de nouvelles sources de force ont été recherchées et trouvées, paradoxalement, dans l'activisme social et dans le mouvement vers la démocratisation. Suivant la tradition de l'émigration polonaise du siècle précédent, on souhaite s'allier à la « rébellion des masses » qui, ayant perdu leur menaçant visage, recherchent d'autres opportunités politiques. La ligne de *Kultura* est donc marquée par la notion de « politique culturelle »,[1] celle-ci permet de modifier les moyens, les objectifs étant en revanche fixés par l'horizon politique du moment, possible à atteindre.

1 Habielski, R., « *Kultura* » et « Wiadomości ». Realizm i idealizm [dans :] *Patriotyzm i zdrada. Granice realizmu i idealizmu w polityce i myśli polskiej,* Kraków *2008,* p. 157.

Andrzej Mencwel

Pour la réforme de la « polonité », selon Juliusz Mieroszewski[1]

Dans *Kultura*, son numéro d'avril 1952 qui date donc de soixante-dix ans, Juliusz Mieroszewski publiait l'article « Pour la réforme de « zakon » de la polonité » dont je me suis souvenu maintenant en raison de son lien avec les problématiques tout à fait actuelles. Le commentaire de Mieroszewski n'était pas séparé du contexte, il s'inscrivait dans une suite d'articles de l'époque : « Le point d'arrivée de l'Europe classique », « La psychologie d'un tournant », « Pour la réforme de « zakon » de la polonité », « L'éléphant et l'affaire polonaise », « Les arbres rouges et la forêt polonaise », « Les Polonais et les païens ». Ces textes sont parus dans *Kultura* entre 1951 et 1953, c'est-à-dire au moment où la revue et tout son milieu traversaient un moment décisif, ce qui est bien mieux perceptible depuis une perspective historique qu'en cours d'action. Mais, à l'époque de leur parution, ces textes avaient eu un fort retentissement[2].

Rappelons brièvement le contexte de leur parution, entre autres parce qu'il existe aujourd'hui en polonais de nombreuses analyses de la revue *Kultura* où ce contexte est décrit avec pertinence. Deux événements du début des années cinquante, dont l'un ne fut qu'un incident,

1 Juliusz Mieroszewski (1906-1976) écrivain, penseur politique. Pendant la guerre, il combat dans l'Armée polonaise, s'exile ensuite à Londres. Proche collaborateur de Jerzy Giedroyc, tenu pour son porte-parole, il écrit dans *Kultura* sous le pseudonyme de « Londonien », ses écrits deviennent un modèle d'essai politique. Il fut l'un des principaux porteurs du concept « ULB » (le rapprochement de la Pologne avec l'Ukraine, la Lituanie et la Biélorussie dont il prévoit l'indépendance). Traducteur en polonais de G. Orwell, B. Russell et A. Toynbee (n.d.t.)

2 Les articles dont il est question ont été rassemblés dans une anthologie intitulée *Le point d'arrivée de l'Europe classique* (Lublin 1997), parue en polonais sous la rédaction de Rafał Habielski.

marquent cette époque. Le premier est la décision de Czesław Miłosz de passer à l'Ouest, son accueil au siège parisien de *Kultura* et la publication de sa déclaration « Nie ! » qui date de mai 1951. Cet événement, et surtout la déclaration avaient suscité une vague de récriminations et de condamnations, l'équipe *Kultura* et ses représentants, dont Miłosz, se devaient de réagir pour cristalliser leur attitude face à la réalité que l'on vivait dans le pays. Cela impliquait aussi la nécessité de rompre avec « l'intégrisme » de l'émigration qui n'acceptait aucune des transformations qui se déroulaient dans la Pologne d'après-guerre. Le deuxième événement de ce contexte, de bien moindre importance, est la lettre que le prêtre Józef Majewski a adressée à la rédaction de *Kultura*, parue sur les pages de la revue en novembre 1952, et qui concernait les frontières polonaises de l'après Yalta. Le sens de la lettre entière peut être résumé dans la phrase suivante :

Tout comme nous, Polonais, nous avons le droit à Wroclaw, Szczecin et Gdansk, les Lituaniens ont une juste raison de réclamer Vilnius et les Ukrainiens, Lviv.

Il convient là de rajouter Grodno et les Bélarusses. Les réactions que cette lettre avait suscitées ont dépassé les attentes de la rédaction bien qu'elles aient été sans doute désirées. Pour ce qui du positionnement de *Kultura*, il s'est directement orienté vers la remise en question de la légitimité politique de l'émigration. Par ailleurs, les gardiens de cette légitimité manquaient de rigueur : tout en acceptant les nouvelles frontières occidentales, ils refusaient les orientales.

Ces deux événements ont provoqué, pour le programme de *Kultura*, des conséquences à long terme. Bien que le rédacteur Giedroyc n'ait pas approuvé personnellement la déclaration de Miłosz, la venue de ce dernier et ses écrits ont influencé l'attitude de toute la rédaction de la revue à l'égard de la Pologne, de la Russie, de l'Europe et du monde. La lecture contemporaine de la déclaration « Nie ! »[1], comme témoignage historique, permet d'y déceler l'annonce de *La pensée captive* et de *L'Autre*

1 « Nie ! » : l'écrit de Czesław Miłosz paru dans *Kultura* de mai 1951 où le poète annonce sa rupture avec le régime communiste et son « passage » à l'Ouest. Après avoir abandonné ses fonctions à l'Ambassade de la République populaire de Pologne de Paris, tout en craignant les représailles des services secrets, il trouve refuge à *Kultura*, à Maisons-Laffitte. Il devient alors la cible des attaques du régime en Pologne et, en raison de sa collaboration avec les communistes, des critiques de l'émigration londonienne (n.d.t.)

Europe. Comme il fallait concentrer les forces et renforcer les arguments pour prendre la défense de Miłosz contre l'émigration londonienne, la rédaction de *Kultura* établit sa position autour du mot d'ordre « miser sur le pays », qui était déjà en ébauche depuis le débat autour de « Je reviens de Pologne » (1948/49) de Janta-Połczyński.[1] Cette prise de position s'appuyait sur la conviction que le pays existait comme une réalité sociale, que des transformations de première importance s'y déroulaient, qu'il fallait les comprendre et les nommer pour pouvoir les influencer, et que ceux qui y prenaient part allaient décider de l'avenir. La revue s'orientait par conséquent vers le lecteur dans le pays, assurait son soutien aux révisionnistes, aux dissidents, puis à l'opposition et, enfin, brossait la vision de la future Pologne, non pas comme la IIe République de l'entre-deux-guerres restaurée, mais comme la création de la nouvelle *Res publicae* issue de la nouvelle réalité environnante. Pour clarifier les choses, il faut rajouter que cette attitude de « miser sur le pays » était liée à l'orientation politique radicalement antisoviétique où, en même temps, on comptait sur la dislocation de l'Union Soviétique provoquée par une émancipation nationale, ce qui n'était à l'époque, peut-on dire, prévu par personne. L'ensemble des articles de Juliusz Mieroszewski était le *punctum saliens* du programme politique de *Kultura*.

Il en est de même avec les conséquences de la publication de la lettre de Majewski. Nous pouvons estimer que la source du positionnement de Jerzy Giedroyc en faveur des droits à l'indépendance de nos voisins de l'Est (Ukraine, Lituanie, Biélorussie) se trouve déjà dans sa critique, qui date d'avant la guerre, de la politique de la IIe République de Pologne face aux minorités ethniques. L'acceptation des réalités territoriales de l'après-guerre faisait donc partie intégrante de cette attitude du Rédacteur laquelle consistait à rejeter ce qu'on pourrait qualifier par le néologisme « l'émigrationisme », ou comme il le disait à la russe et que l'on pourrait traduire par le syndrome de « garde blanche ». Cette

1 Aleksander Janta-Połczyński (1908 – 1974) grand reporter avant la guerre, en Extrême Orient, en URSS, au Japon, en Afrique. Il prend part à la campagne de France de 1940. Fait prisonnier, il s'évade en 1942 et participe à la Résistance française. En exil politique, il finit par s'établir aux USA. Il collabore très tôt à *Kultura.* En 1948, il se rend pour deux mois en Pologne, écrit ensuite la relation de son voyage « Je reviens de Pologne » où il relate les changements positifs et la reconstruction du pays. Il est accusé de trahison par l'émigration londonienne, le numéro de *Kultura* avec son reportage est frappé d'interdiction de colportage à Londres, par le général Anders (n.d.t.).

dernière posture consiste non seulement à défendre une réalité révolue mais, du point de vue psychologique, elle se place à l'intérieur du passé, ne prenant en considération rien de la réalité nouvelle. Il était donc nécessaire de rompre radicalement avec le légitimisme de l'émigration polonaise, pour endosser la nouvelle donne historique. Cette vision est tout d'abord esquissée, développée ensuite, dans la conception ULB, c'est-à-dire dans le programme politique de la création de l'Ukraine, de la Lituanie et de la Biélorussie indépendantes. Ce programme présentait un potentiel extraordinaire : il allait bien entendu au-delà du légitimisme de l'émigration polonaise, mais prévoyait avant tout le démembrement de l'Union soviétique et la naissance de l'Europe fédérée. Ainsi, une lettre en apparence peu significative, mais sciemment mise par le Rédacteur en lumière, puis la discussion qui s'en est suivie, devint-elle un catalyseur du concept de l'ULB.

On pourrait estimer que l'objectif de mon article s'achève par ces considérations s'il n'y avait pas, dans son titre, le mot emblématique « zakon », la « loi ». Nous pouvons, bien évidemment, analyser sans fin la question de la position idéologique et politique de *Kultura* face à la réalité polonaise de l'époque, face à l'Union soviétique, face au communisme dans le monde, tout comme la naissance, le développement et les concrétisations du concept de l'ULB, parce que, d'une part, il s'agit là de l'essence du positionnement de *Kultura* et, de l'autre, parce que tout cela influe toujours sur la formation des idées politiques aujourd'hui. Mais mon attention se porte ici sur quelque chose à la fois plus modeste et plus large que cette orientation. De plus modeste, puisqu'il est impossible de présenter l'histoire politique de *Kultura* dans un article, on ne peut qu'indiquer ses points de départs ; de plus large, puisqu'il n'est pas question ici seulement des idées politiques, mais de ce que l'on convient de nommer « l'attitude culturelle », celle qui entre dans l'anthropologie de la culture. Le fait que Juliusz Mieroszewski utilise le mot « zakon » dans une signification particulière m'assure que ce dépassement est justifié et reste en accord avec les intentions du programme de la revue. Ainsi « zakon » ne signifie-t-il, dans ce titre, comme dans la langue polonaise, ni un « ordre » monastique ni un « ordre » guerrier, comme celui de Malte ou de Sainte Croix. Le mot « zakon » garde sa signification de l'ancien polonais, fonctionnant dans d'autres langues slaves, en russe et en ukrainien, et désignant la « loi ». Et d'ailleurs, cette « loi » n'est pas abstraite dans ce sens, il ne s'agit pas d'un acte de législateur, mais d'une

loi morale qui régit la pensée et les actions humaines. Ainsi, dans cette signification, ce mot s'apparente à ce qu'on nomme un « modèle de la culture » dans l'anthropologie culturelle ou bien à la notion d'« habitus » dans la sociologie contemporaine de l'histoire (par exemple chez Norbert Elias). Dans la suite de ses articles, Mieroszewski utilisait le mot « modèle » précisément dans ce sens, ce que prouve le titre de l'un des recueils de ses textes, *Modèles et pratiques* (1970). Cela me permet de considérer que la réforme de « zakon », de la loi polonaise, ne touchait pas uniquement des attitudes politiques. Le « zakon » traditionnel polonais, contre lequel se dresse tout d'abord Mieroszewski, se situe dans le « Londres polonais », le siège du gouvernement en exil, qui se proclame le gardien de l'intégrisme et du légitimisme politique. Le légalisme londonien, écrit-il, est toujours un « culte de l'anachronisme » et équivaut non seulement à la défense des frontières d'avant-guerre, mais aussi au postulat de la restauration de la IIe République de Pologne, dans toute l'étendue de sa pensée idéologique et historique : le mythe de la Pologne jagellonienne, la mission orientale, c'est-à-dire la Pologne de l'union et du rempart, des places fortes dans les confins, « du sang et du sacrifice ». Cette idéologie se voit réactualisée en permanence dans « le ritualisme paroissial », qui célèbre la « nation-cliché », la « nation-commémoration », « la nation-anniversaire de quelque chose ». Il faut enfin rompre avec tout cela, écrit l'auteur de la *Fin de l'Europe classique*, et il traduit sa pensée dans une formule heureuse, faculté dont il est maître :

Les émigrations pensent toujours à la reconquête du passé. Les nations en revanche ne se battent jamais pour leur passé, mais toujours pour leur avenir.

Cette constatation résonne clairement, elle a pu être puissante et libératoire dans un contexte polémique, mais elle n'est pas aussi universelle qu'elle semble au premier abord. Parce que les nations luttent souvent pour l'avenir, en enfilant les habits du passé, ce qu'explique Kazimierz Kelles-Krauz, dans sa loi de la rétrospection révolutionnaire que nous sommes en train de vivre à l'heure actuelle.

Mais revenons à ce qui nous préoccupe d'abord, par la deuxième référence de la réforme du « zakon » de la polonité qui se dessine dans ce champ d'interprétations. Au-delà du premier cercle ainsi défini et qui appartient directement à la politique, puisque se référant à l'attitude politique de « Londres » polonais, la polémique de Mieroszewski vise

l'arrière-plan idéologique de cette attitude que l'auteur qualifie de symbolique et mythologique. Nous pouvons donc estimer qu'il passe de la politologie à la culturologie. Le fait de se référer à *Trans Atlantique* de Gombrowicz ne fait que souligner ce passage. La sphère symbolique et mythologique, en quelque sorte psychologique, n'épuise toutefois pas le sujet, Mieroszewski traversant aussi la frontière de la problématique sociale, c'est-à-dire sociologique, ce qui rapproche de manière assez inattendue sa position à la perspective anthropologique. Dans l'extrait de Gombrowicz, cité par Mieroszewski, on lit :

…cette œuvre veut défendre les Polonais contre la Pologne… les libérer de la Pologne… faire en sorte qu'un Polonais ne se soumette pas passivement à son esprit polonais, mais qu'il le prenne de haut.

Cette citation avait un sens clair, elle définissait la position de Gombrowicz ce qui, à l'époque, était de première importance. Mais ces paroles comportaient aussi un sens caché, peut-être même plus important pour Mieroszewski, et sûrement plus important pour nous, maintenant. Nous pouvons l'exprimer de manière la plus concise ainsi : l'esprit polonais ne forme pas une unité, il comporte des modèles divers ; ces modèles, si l'on est capable de les « prendre de haut » et de les changer, ne sont pas une création surnaturelle, n'ont pas une valeur divine, ils ont en revanche des attributs historiques, ce qui signifie qu'ils ont été forgés tout au long de l'histoire par un effort d'une collectivité et, comme tels, ils peuvent être transformés.

Transgressant ici le sens de la citation même (pourtant pas au-delà du sens de *Trans Atlantique* de Gombrowicz, ce n'est pas cette œuvre qui est mon sujet ici), j'entre dans les grandes lignes de la pensée de Mieroszewski : un mythe de l'esprit polonais qui est toujours de rigueur, ritualisé dans sa pensée et sa pratique par l'émigration de Londres, existe sous forme de relique d'une certaine tradition, cette dernière ayant été forgée au cours des siècles (presque une dizaine) par la « szlachta », la couche nobiliaire, alors qu'elle était dominante au sein de la nation. Ce socle sociologique du modèle traditionnel de l'esprit polonais va jouer, dans la pensée de Mieroszewski, un rôle de plus en plus important ; le dénoncer, le combattre prendra chez lui des formes quelque peu obsessionnelles (quand par exemple, il se met à suivre à la trace et dénoncer l'arbre généalogique des écrivains polonais du XXe siècle). Pourtant, deux importantes conclusions découlaient de ce travail ; le premier se

définit ainsi : « le complexe polonais » face à la Russie est né de l'échec de la République nobiliaire, dans son combat impérialiste contre l'empire de toutes les Russies ; puis par l'échec de deux insurrections anti-tsaristes, nobiliaires de fait. Cela bien évidemment n'enlevait pas, de l'ordre du jour, la critique de la Russie tsariste ou bien de l'impérialisme soviétique, mais imposait une réflexion sur les formes de notre attitude envers la Russie, y compris soviétique.

On ne peut dire que la réflexion face à la Russie soit devenue populaire, nous entendons toujours des échos des anachronismes à ce sujet, mais ce n'est pas une position dominante. Et là, il s'agit sans doute du mérite de Mieroszewski et de *Kultura* qui avaient profondément réfléchi et adopté cette leçon de l'histoire. En ce point, le « zakon », la loi de l'esprit polonais évolue peu à peu. Malheureusement, la catastrophe de Smolensk et son instrumentalisation politique compliquent ce changement.

La deuxième conclusion qui découle de la pensée de Mieroszewski se définit ainsi : si ce n'est plus la « szlachta », quelle autre couche viendra prendre sa place ? Je pousse cette idée plus loin : si l'esprit polonais désigne un modèle culturel dans le sens anthropologique, cela veut dire qu'il englobe les relations interpersonnelles, les normes morales, les catégories cognitives, la symbolique émotionnelle, etc. Disons plus simplement : le modèle culturel comprend les relations entre les deux sexes, entre les ethnies, entre les générations à une macro échelle (c'est-à-dire à l'échelle nationale), mais aussi à une micro échelle, à l'intérieur d'un couple et d'une famille, des relations parents-enfants, de la famille large et de ses connexions. Si, à l'époque de Mieroszewski encore, le modèle culturel a été élaboré par la « szlachta », cela veut aussi dire qu'elle a non seulement produit le modèle de toutes ces relations interpersonnelles, mais qu'elle les a ancrées et imposées à tous les membres de la société nationale.

Ce que nous savons très bien, sans nous l'avouer souvent, puisque nous nous vouvoyons avec « pan » et « pani », et les hommes font parfois encore le baisemain aux femmes bien qu'elles soient d'habitude nos collaboratrices, et pas des matrones.

J'ai développé ici, dans mon propre langage, le dilemme dont Mieroszewski avait pris conscience au moment où il élaborait sa réflexion sur la question de « zakon », de la loi de l'esprit polonais, et

mon développement s'est fait en parallèle de ses intentions. Sa pensée n'avait pas pour toile de fond une fidélité de l'émigré à la mythologie et à la symbolique traditionnelles, mais avant tout la réalité polonaise dont la « superstructure » (selon le terme marxiste) était critiquée et combattue par *Kultura*. Les changements sociaux de l'après-guerre, non pas tant la transformation, mais la transfiguration nationale, c'est-à-dire le changement profond au sein des couches sociales, était une question primordiale, discutée au sein de la rédaction de *Kultura*. Quel est donc le rapport entre ces évolutions de la « polonité » interpersonnelle, comme on pourrait le qualifier, et l'ancien modèle de la polonité ? Faut-il simplement rejeter ce dernier puisqu'il ne répond plus à la réalité sociale ? Ou bien, au moins, faut-il ce « zakon », cette loi, soumettre à une profonde réforme ?

Bien que critique, Mieroszewski n'était pas tout à fait partisan de l'effacement de cet ancien modèle, le besoin de préserver la continuité de l'histoire et de la culture nationale limitait son radicalisme. Son article emblématique, son article programme, portait le mot « réforme » dans le titre, et c'est précisément une réforme que l'auteur postulait. Elle devait se produire dans deux dimensions fondamentales : extérieure, c'est-à-dire dans les relations internationales, et intérieure, c'est-à-dire, dans nos relations interpersonnelles. Durant un demi-siècle, *Kultura* travaillait à cette réforme, et c'est une des raisons qui nous attire vers cette œuvre et qui lui assure sa pérennité. Puisque nous nous trouvons toujours en présence du dilemme suivant : si ce n'est pas la « szlachta », la couche nobiliaire, qui alors viendra prendre sa place ? Si ce n'est pas la polonité produite par ce monde, de quelle polonité est-il question ? Qui est et qui doit être son créateur et son sujet social ? On ne peut pas donner à cette question de réponses théorique ou rhétorique puisqu'elle s'inscrit dans la réalité sociale, qu'on peut nommer aussi nationale. La « transfiguration » de la polonité se fait devant nous, au quotidien, et nous y participons aussi. Et nous ne pouvons pas conclure qu'elle s'est déjà produite, mais que, par bonheur, elle est en marche.

Le texte prononcé lors de la table ronde et de l'exposition «Jerzy Giedroyc et ses réalisations». Mars 2016, en Sorbonne.

Ola Hnatiuk

Kultura face à la question ukrainienne ou du début de la réconciliation polono-ukrainienne

Le rôle de *Kultura* dans le dialogue polono-ukrainien, à ses débuts, a été décrit en polonais à de nombreuses reprises. Interrogé en 2000 sur le plus grand succès de sa vie, Giedroyc a répondu que c'était précisément la normalisation des relations polono-ukrainiennes qu'il considérait comme sa plus importante réalisation.[1] Au cours des trente dernières années, des voix multiples ont participé au débat sur l'héritage de Giedroyc et son apport à la réconciliation polono-ukrainienne. D'ailleurs, dans les années quatre-vingt-dix, on en parlait avec beaucoup d'enthousiasme et une profonde conviction. Plus tard, après la mort de Giedroyc, certains se sont mis à laisser entendre qu'il s'agissait là d'un rituel dépourvu de contenu plus profond, d'autres ont repris ses propos dans le but de continuer la réflexion ou de transférer cette expérience dans d'autres domaines. Puis, reprenant ces remarques critiques, des voix se sont levées pour affirmer que la formule de la réconciliation polono-ukrainienne élaborée par *Kultura* devait être mise de côté parce que « les temps avaient changé ». Et enfin, ceux qui remettent en cause la validité de cette formule sont devenus majoritaires. Certains ont même soutenu que la « doctrine de Giedroyc » s'était, de fait, révélée préjudiciable pour la raison d'État polonais et que, finalement, elle était plutôt nuisible aux relations polono-ukrainiennes. C'est ainsi que, pas à pas, on a commencé à saper les fondements du principe de la réconciliation polono-ukrainienne que Giedroyc et l'équipe de *Kultura* avaient bâtis.

1 Giza, H. M., *Ostatnie lato w Maisons-Laffitte*, Wrocław 2007, p. 57.

En février 2022, avec le début de la guerre totale de la Russie contre l'Ukraine, ces voix ont été réduites au silence. Les politiciens, en particulier ceux de droite, ont pris conscience de la menace immédiate pour la sécurité de la Pologne. La phrase « il n'y a pas de Pologne libre sans une Ukraine libre » est redevenue une certitude, cimentant la scène politique polonaise.

Sur l'exemple des relations polono-ukrainiennes, nous avons eu l'occasion, ces dernières années, d'observer comment la politique orientale de la Pologne se transformait, comment elle s'éloignait de ce que la partie ukrainienne considérait à tort comme acquis. Nous avons observé, de plus en plus inquiets, les dommages que ces actions causaient à l'image de la Pologne et de l'Ukraine. Avec son adhésion à l'Union européenne et son statut d'État membre, la Pologne a acquis le rang d'expert dans les affaires concernant ses voisins de l'Est (malgré son ambiguïté, on employait volontiers la métaphore de la Pologne comme avocat de l'Ukraine). Aujourd'hui, elle a perdu ce rang.

Mais le présent article porte sur un autre sujet, à savoir sur les activités de *Kultura* dans une période catastrophique, celle du début de la Guerre froide et du moment de crainte qui l'accompagnait, celui d'assister à l'éclatement de la troisième Guerre mondiale. Espérons qu'une relecture de la leçon de *Kultura* nous facilitera l'élaboration d'un *modus operandi* pour les temps que nous vivons aujourd'hui.

Commençons donc par analyser les efforts programmatiques de Jerzy Giedroyc et de son entourage, leur objectif étant la diffusion de l'idée de la réconciliation polono-ukrainienne entre 1946 et 1952, au tout début de l'existence de *Kultura* et de l'Institut Littéraire. Les premières publications et la correspondance de cette période, diverses initiatives qui ont été réalisées, et celles qui ne l'ont pas été, en constituent le point de départ. Par la suite, j'aborderai la question de l'impact que ces initiatives ont eu sur l'émigration ukrainienne.

D'emblée, je tiens à préciser que mon propos n'est pas de réviser les idées reçues ni de déprécier tel ou tel contributeur, mais d'élargir le contexte de cette problématique à la réception ukrainienne. Ce travail a été rendu possible grâce aux archives disponibles en ligne, sur kulturaparyska.com, à la bienveillance de l'équipe de l'Institut Littéraire, puis à la lecture de la correspondance, jusqu'alors laissée de côté par les historiens, qui est conservée à l'Institut Piłsudski et aux archives scientifiques

de la Société Chevtchenko de New York, et là, je remercie vivement Oleksandr Avramchouk d'en avoir mis à ma disposition les copies.

Formulons la première thèse qui n'est certes pas particulièrement neuve : les activités de Jerzy Giedroyc dans les affaires ukrainiennes ne se limitaient ni aux questions strictement politiques ni à la dimension purement culturelle. Alors que les chercheurs polonais ont tendance à se concentrer sur la dimension politique, que les chercheurs ukrainiens notent l'aspect culturel, il semble nécessaire de montrer les liens étroits de ces deux dimensions, non pas parce que toute mention de la question ukrainienne relevait de la politique, mais parce que le cercle de Giedroyc et une partie de l'émigration ukrainienne reconnaissaient à la culture sa dimension politique et savaient comment exploiter ce potentiel.

Ma deuxième thèse est en revanche inédite et découle de l'analyse de la presse et des archives. On remarque aujourd'hui que les Ukrainiens ont observé attentivement, depuis leur démarrage, les activités de *Kultura,* et que leur confiance et approbation n'ont cessé de croître. Dès le début des années cinquante, on peut parler d'une très large collaboration, incomparable à celle qui existait avec d'autres communautés d'émigrés, ou même avec un lieu aussi important pour *Kultura* que l'Allemagne, par exemple. Dans le cas ukrainien, il ne s'agissait ni d'un seul milieu (comme celui du *Kontinent* russe), ni de personnalités aussi importantes qu'André Malraux ou George Orwell qui ont échangé avec le Rédacteur par courrier. L'influence de *Kultura* dans le cercle des émigrés ukrainiens était immense, comme en témoignent aujourd'hui, notamment, les trois volumes publiés de correspondance avec des Ukrainiens.[1] En d'autres termes, je propose de réviser l'affirmation, jusqu'ici courante, que les Ukrainiens collaboraient avec *Kultura* modestement, opinion due en partie à Giedroyc qui se plaignait de l'absence de partenaires ukrainiens et, en partie, au manque d'accès aux périodiques de l'émigration et aux collections d'archives. Sur les pages des périodiques ukrainiens, des débats ont eu lieu, l'information sur les publications les plus importantes du point de vue ukrainien a été rapportée, et certaines de ces publications ont même été réimprimées. Dans la correspondance, on débattait sur des projets de collaboration politique plus large entre

1 *Jerzy Giedroyc i emigracja ukraińska. Listy 1950-1982*, Warszawa 2004 ; Jerzy Giedroyc. Jewhen Małaniuk. *Listy 1948–1963*, Warszawa 2014 ; *Jerzy Giedroyc – Bohdan Osadczuk.*

la Pologne et l'Ukraine en exil qui n'a toutefois pas abouti, en raison du silence du gouvernement polonais exilé à Londres.

Il est utile d'aborder le cadre chronologique dans lequel les activités de *Kultura* pour la réconciliation polono-ukrainienne doivent être analysées. Selon mon opinion, ce cadre doit être élargi, il convient par conséquent de se pencher avec plus d'attention sur la période de l'immédiat après-guerre (1946-1951) ainsi que sur les deux dernières décennies (1981-2000). Pour ce faire, il est nécessaire de se servir de la correspondance déjà publiée de Jerzy Giedroyc, des mémoires imprimés des émigrés ukrainiens et des archives jusqu'ici peu explorées. Par exemple, une analyse minutieuse des documents d'archives permet de conclure que les relations entre le Harvard Ukrainian Research Institute et l'Institut Littéraire *Kultura* étaient plus étroites que ne le suggéraient les études précédentes, et que le HURI a joué un rôle analogue à celui de *Kultura* dans la « réforme du mode culturel (« zakon ») de l'ukrainité »[1]. Dans ce texte, je me limiterai toutefois à l'analyse de l'immédiat après-guerre.

Il est admis que l'année 1952 est le début de la réalisation du programme de *Kultura* sur la question ukrainienne, et les années soixante-dix, le moment de sa maturité, avec la publication, respectivement, des articles de Józef Łobodowski et de Juliusz Mieroszewski (ce deuxième connu même sous le nom de « doctrine de Giedroyc »).[2] Les années quatre-vingt-dix ont été pratiquement ignorées, les chercheurs et les journalistes portant leur attention sur ces publications phares, ainsi que sur la déclaration dans la question ukrainienne.[3] Peu d'intérêt a été porté aux différentes actions auprès des Ukrainiens (exceptions à cette règle sont les volumes de correspondance entre Jerzy Giedroyc

1 Au printemps 2021, à l'Université de Varsovie a eu lieu la soutenance de thèse d'Oleksandr Avramchuk, *Pisząc historię „niehistorycznego" narodu. Powstanie studiów ukraińskich i polsko-ukraiński dialog historyczny w USA (1939 –1991)* [En écrivant l'histoire d'un peuple « non historique ». Le début des études ukrainiennes et le dialogue historique polono-ukrainien aux États-Unis (1939-1991)]. Voir les pages 131-132, on y note l'inspiration de l'Institut Littéraire, à l'origine du colloque de l'université McMaster (Hamilton), bien que l'idée ait été lancée plus d'une décennie auparavant, comme en témoigne la correspondance entre Jerzy Giedroyc et Ivan Lysiak Roudnytskyi.

2 Voir : Przeciw upiorom przeszłości Józefa Łobodowskiego (*Kultura* 1952 n° 2-3, p. 14-66) ainsi que L'ULB de J. Mieroszewski, *Kultura* 1974 n° 9, p. 3–14. Voir : P. Kowal, *Testament Prometeusza. Źródła polityki wschodniej III Rzeczypospolitej*, Warszawa–Wojnowice, 2018.

3 Deklaracja w sprawie ukraińskiej, *Kultura* 1977 n° 5.

et l'émigration ukrainienne et avec Bohdan Osadczuk[1)]. Les activités de Jerzy Giedroyc de l'immédiat après-guerre, et celles des vingt dernières années de *Kultura* ne sont pas par conséquent appréciées à leur juste valeur.

Pendant la guerre et dans l'immédiat après-guerre, les relations polono-ukrainiennes deviennent extrêmement tendues, et la confiance mutuelle est réduite à néant. Les élites politiques polonaises et ukrainiennes d'avant-guerre sont massivement dispersées, leur influence sur la communauté des émigrés diminue, et leur influence sur le pays est quasiment nulle. La possibilité d'un dialogue polono-ukrainien n'existe plus : pendant la guerre et l'après-guerre, le gouvernement polonais en exil à Londres tient à sa position de rétablir les frontières de 1939, tandis que les Ukrainiens demandent, invariablement dans tous les pourparlers, comme en 1918, la création d'un État ukrainien indépendant, incluant la Galicie orientale et la Volhynie.[2] En dépit de cela, Jerzy Giedroyc, dans son obstination à défendre les « causes désespérées », relève ce défi, avec ce même objectif qu'il a formulé au début de son activité publique, sur les pages de *Bunt Młodych :*

Les générations futures, qui ont reçu cet héritage explosif fatal, ne doivent pas nous reprocher ensuite d'avoir gaspillé l'occasion unique, inestimable de le régler.[3]

En d'autres termes, *pro domo sua.*[4]

1 B. Berdychowska a composé une anthologie de textes consacrés à l'Ukraine : *Zamiłowanie do spraw beznadziejnych. Ukraina w „Kulturze" 1947–2000.* Paris, Kraków, 2016 ; le même ouvrage en ukrainien : *Простір свободи. Україна на шпальтах «Культури»,* упор. Б. Бердиховська, Київ «Критика» 2005.

2 Alors que la position polonaise a été assez bien analysée par les historiens, la position ukrainienne, et en particulier les discussions internes et la possibilité d'un plébiscite sur la question de la Galicie orientale qui ont eu lieu au sein de l'Organisation des nationalistes ukrainiens (OUN), ou plus tard au Conseil central ukrainien de libération (UHWR), n'ont pas été traitées en profondeur ; un certain nombre de documents en rapport à ces questions ont été toutefois publiés (par exemple dans la série « Litopys UPA »).

3 Za pięć minut dwunasta, *Bunt Młodych* n° 49, 1933.

4 Voir : O. Hnatiuk, *Pro domo sua. Польсько-українські взаємини у політичній публіцистиці 1930-их років*, [dans] : *Між літературою і політикою. Есеї та інтермедії*, Київ «Дух і Літера» 2012, p. 213–253.

Reprenons la première thèse, à savoir le lien entre culture et politique qui reste en étroite relation avec ma proposition de déplacer la chronologie de l'action vers la période de l'immédiat après-guerre. Examinons de plus près, à l'aide d'exemples concrets, les activités moins connues de Jerzy Giedroyc et de *Kultura*, menées en public ou en secret, à savoir le voyage de Stempowski en Allemagne de 1946, la déclaration sur la question ukrainienne prévue pour 1949, et le Congrès pour la liberté de la culture de l'été 1950. Regardons aussi les réactions ukrainiennes qui ont suivi ces événements, tout en sachant que ce sujet nécessiterait une recherche approfondie dans les archives.

Un compte-rendu préparé pour *Kultura,* par Bohdan Osadczuk, donne un aperçu des publications ukrainiennes de l'après-guerre consacrées à la réconciliation polono-ukrainienne.[1] Le journal du parti démocratique radical ukrainien, *Ukrainski visti* (Nouvelles ukrainiennes), qui sort à Novy Ulm, en Allemagne, publie régulièrement, dès 1950 jusqu'à sa fermeture, le compte-rendu des publications qui portent sur les thèmes ukrainiens ou d'Europe de l'Est. Le journal *Ukrainska trybouna* de Munich, lié à l'OUN et édité par Zenon Pelensky et Mykola Hlobenko, a également consacré une attention considérable à *Kultura,* mais le journal cesse de paraître en 1949. Le journal américain *Svoboda* d'Ivan Kedrin-Roudnytsky s'exprime maintes fois à propos des concepts présentés dans *Kultura.* Mais un véritable hommage à la revue polonaise est publié dans le mensuel littéraire *Novi dni* (Jours nouveaux) publié à Toronto, où l'on parlait de la largesse de vue et d'esprit des auteurs de *Kultura,* du niveau élevé de leurs écrits, et l'on présentait *Kultura* comme un modèle pour toutes les émigrations d'Europe de l'Est :

Si tous les journalistes émigrés des nations occupées par l'envahisseur soviétique avaient posé les problèmes litigieux comme le fait Kultura dans le cas des relations polono-ukrainiennes, nous aurions, au lieu de multiples fronts particuliers, situation qui convient par ailleurs à l'occupant, un front antibolchévique commun, et nous aurions avancé pour nous libérer de la servitude. L'apport de Kultura *à la création d'un front uni est sérieux et mérite d'être respecté et imité.*[2]

1 Osadczuk, B., Kronika polsko-ukraińska, *Kultura* n° 5, 1952, p. 125–132.

2 А. Курдидик, *Прояснення в польсько-українських взаєминах?,* «Нові дні» 1952 нр 31 (серпень), p. 26–27.

Ces mots, prononcés en été 1952, témoignent donc du respect pour *Kultura*. Leur auteur, l'écrivain Anatoly Kourdydyk souligne que de nombreux émigrés ukrainiens suivent de près chaque publication de la revue polonaise.

S'il était possible de réaliser une enquête pour savoir combien d'Ukrainiens lisent cette importante revue polonaise, nous aurions obtenu un chiffre qui surprendrait les Ukrainiens eux-mêmes. Chaque numéro de Kultura *est sujet à de vifs débats dans les cercles intellectuels ukrainiens, c'est un fait, comme c'est un fait que la presse ukrainienne publie des extraits ou des discussions sur divers articles de ce mensuel.*[1]

Ce n'est qu'une des nombreuses voix qui témoignent de l'intérêt des lecteurs ukrainiens pour la *Kultura* parisienne et les concepts qu'elle proposait. Il est aussi évident que l'auteur parlait d'une période bien plus longue que la seule année 1952.

L'anthologie intitulée *L'Amour des causes désespérées. L'Ukraine dans* Kultura *entre 1947-2000* (en polonais : *Zamiłowanie do spraw beznadziejnych. Ukraina w „Kulturze"* 1947–2000) permet de se référer aux textes consacrés aux thèmes ukrainiens, il n'est donc pas nécessaire de les examiner ici plus en détail. Le volume ne comprend pas de textes sur des sujets plus larges que l'Ukraine et, à mon avis, d'une grande importance pour le dialogue polono-ukrainien, c'est pourquoi, il est utile d'en parler brièvement.

La première tentative d'établir des contacts avec les Ukrainiens a lieu au cours du voyage de Jerzy Stempowski en Allemagne, au début de 1946, dont le récit a été publié par *Kultura*.[2] Cette mission confiée à Stempowski par J. Giedroyc donne des résultats tangibles : un an plus tard paraît la première publication consacrée aux poètes ukrainiens néoclassiques connus sous le nom des Parnassiens. Jerzy Giedroyc trouve cette étude « sensationnelle », et grâce à Łobodowski, et son talent de

1 *Ibidem*, p. 26.

2 Hostowiec, P. [J. Stempowski], *Dziennik podróży do Austrii i Niemiec*, Instytut Literacki Rzym 1946, p. 18–20. Voir aussi : *Jerzy Giedroyc. Jerzy Stempowski. Listy 1946–1969*, Warszawa 1998, p. 30.

traducteur, elle prend de l'importance.[1] Le voyage de Stempowski permet aussi la publication d'autres textes, notamment sur les Ukrainiens à Bereza Kartuska.[2]

Le voyage allemand de Stempowski a été décrit en polonais par Andrzej S. Kowalczyk notamment[3], et Bogumiła Berdychowska a parlé des auteurs ukrainiens qui publiaient dans *Kultura*.[4] Dans son Journal de voyage, Stempowski note ses impressions, importantes pour notre sujet qui n'ont pas encore été abordées.

Premier exemple : le voyage en Allemagne de Jerzy Stempowski, 1946

Lors de son voyage en Allemagne, Jerzy Stempowski retrouve donc, en 1946, dans les camps alliés pour *displaced persons* (di-pi) plusieurs écrivains ukrainiens qu'il a connus avant la guerre. Ceux qui étaient originaires de l'Ukraine soviétique cachaient leur identité pour ne pas être déportés en URSS, ces omissions rendaient leur recherche difficile non seulement pour leurs ennemis, mais aussi pour les amis. Dans son récit sur la réalité de l'après-guerre, Stempowski n'épargne ni les gagnants ni les perdants, il constate la xénophobie des Autrichiens et des Allemands, la dépravation des anciens prisonniers de guerre, l'indifférence de la part des Alliés quant au sort de ces personnes. Stempowski décrit comment

1 Lettre de Jerzy Giedroyc à Józef Łobodowski du 11 décembre 1947, avec l'information : « dans ce numéro, j'aurai une étude assez sensationnelle sur la situation des écrivains ukrainiens en exil ». Voir également la lettre du 1er décembre dans laquelle l'éditeur annonce un numéro spécial consacré à l'Ukraine. Le numéro de *Kultura,* avec des poèmes de Mykhailo Draj-Chmara, Youriy Klen, Pavel Fylypovytch et un essai de l'un des survivants, Leonid Mosendz (sous le pseudonyme de Leonid Korzon), paraît dans la traduction de Łobodowski, en été 1948 (*Kultura* n° 7-8, 1948, p. 39-100).

2 Wreciona, E., *Bereza Kartuzka z innej strony*, trad. de Józef Łobodowski, *Kultura* n° 4, 1950. Du même auteur, un article sur l'action « Burza ».

3 Kowalczyk, A. S., *Podróż do Europy. Dzienniki Jerzego Stempowskiego*, *Znak* n° 11/12, 1986 ; du même auteur, *Niespieszny przechodzień i paradoksy. Rzecz o Jerzym Stempowskim*, Wrocław 1997.

4 Berdychowska, B., Giedroyc i Ukraińcy, [dans :] *Jerzy Giedroyc. Emigracja ukraińska 1950–1982*, Warszawa, 2004, p. 9–12. L'Auteure souligne l'importance des mémoires de Youri Chevelov, avec la note sur la rencontre avec Jerzy Stempowski (Ю. Шевельов, *Я – мене – мені (і довкруги). Спогади*, Харків–Нью Йорк, 2001, p. 242–243). La première publication (Młodzież czwartego Charkowa, *Kultura* n° 1, 1951) a eu lieu grâce à l'intervention de Lysiak-Roudnytskyi qui propose un texte dans son journal (Ю. Шерех, *Четвертий Харків*, „Студентський Вісник|", 1948, n° 2). À partir des mémoires de ce dernier : І. Лисяк-Рудницький, *Щоденники*, ред. Я. Грицак, Ф. Сисин, Київ « Дух і Літера » 2019, p. 482).

on « faisait la chasse » aux émigrés d'Europe de l'Est pour les remettre au NKVD soviétique, et il n'omet aucun détail embarrassant pour les Alliés (*nota bene*: c'est un sujet de recherche qui n'a pas été abordé à ce jour). Avec sa perspicacité habituelle, l'essayiste note:

Leur présence [des émigrés de l'Est] est la preuve évidente que la paix n'est pas établie, un fait embarrassant, un rappel constant que la paix, et peut-être la guerre, a été perdue par les alliés occidentaux…[1]

Stempowski replace dans un cadre plus large les relations entre les peuples de l'ancienne Pologne, il se réfère à l'expérience de la Grande émigration polonaise du XIXe siècle. Il n'idéalise rien, n'évite pas non plus les questions difficiles:

Combien de rencontres, de rapprochements et d'éloignements de ce type ont dû avoir lieu dans la Pologne clandestine et la tour de Babel allemande pendant la guerre? Qu'en pensent maintenant les milliers de Polonais, de Lituaniens, d'Ukrainiens, ceux que le destin commun a conduits en Allemagne? Qu'en pense M., le poète ukrainien que je dois rencontrer demain?[2]

Stempowski retrouve donc Yevhen Malaniouk désigné M., le plus éminent poète ukrainien en exil qui, avant la guerre, a écrit pour le *Bulletin polono-ukrainien*. Il le rencontre alors que le poète survit dans des conditions extrêmement précaires, dans un minuscule espace, épuisé et préparé à tout moment au pire. Cela n'empêche pas un entretien avec lui et ses camarades d'infortune.

Je parle à M. et à ses colocataires comme à de vieux amis. Les souvenirs de 27 ans de querelles et des combats polono-ukrainiens ne peuvent nous séparer ***au moment où cette guerre est complètement perdue tant pour la partie polonaise que l'ukrainienne*** [c'est O.H. qui souligne].

Selon Stempowski, ce qui les unit ce sont le destin partagé d'errants et le sentiment d'avoir perdu la guerre, le souvenir des torts, anciens et nouveaux, cesse à présent de diviser. On pourrait croire que cette situation permettra de tisser un lien interpersonnel, de jeter les bases d'une réconciliation politique. Mais cela ne s'est pas produit: l'accord politique des représentants des deux émigrations n'a pas eu lieu. Pourtant, les occasions de rencontres et de réflexions ne manquent pas entre 1945

1 Hostowiec P., [J. Stempowski], *Dziennik podróży…*, *op.cit.*, p. 7.

2 *Ibidem*, p. 19.

et 1946, tant en Italie qu'en Grande-Bretagne où se côtoient les soldats d'Anders et de la Division d'Halytchyn. Je reviendrai à ce sujet par la suite.

Pendant sa rencontre avec Malaniouk, Stempowski repère, dans la pièce, le catalogue de la Maison d'édition ukrainienne 1942-1943, et il en parle ainsi :

Durant ces années et dans ces conditions, alors qu'une partie considérable de l'intelligentsia ukrainienne était déjà passée à la clandestinité et prenait part au mouvement des partisans, aucun peuple du continent n'avait fait un effort littéraire et éditorial similaire.[1]

Ce sont des mots importants. Au lieu de juger sa prétendue collaboration - cette maison d'édition ukrainienne opérant légalement dans le District de Galicie occupé par les Allemands - Stempowski remarque l'effort éditorial des Ukrainiens. C'est aussi pour lui l'occasion de réfléchir au sort des intellectuels ukrainiens, de la poésie, et des parnassiens ukrainiens. L'essai de Malaniouk, « Natsija v pokhodi » (La nation en mouvement) est né de cette conversation, ce qui est indirectement attesté par les propos de Stempowski :

Deux générations d'intelligentsia ukrainienne ont déjà grandi dans ces conditions, ***en mouvement*** *[souligné par O.H.] Il semble qu'à l'heure actuelle, l'Ukraine possède l'intelligentsia la plus indépendante d'Europe. Elle a vécu les déportations soviétiques, survécu dans des centres de détention hongrois et roumains, dans les camps de concentration allemands. Celui qui est passé par cette école ne dépend plus guère d'un appartement chauffé, d'un salaire fixe, d'une bibliothèque et d'autres avantages qu'apportent les compromis et la collaboration.*[2]

La description détaillée du mouvement des partisans - né en réaction à la terreur allemande exercée contre la population de ces larges zones forestières qui s'étendent entre la Baltique et les Carpates[3] - est particulièrement remarquable. Stempowski compare les opinions unanimement positives de la Résistance de l'Ouest, « couverte de fleurs et de médailles », avec les opinions sur les partisans d'Europe de l'Est.

1 *Ibidem*, p. 20.

2 *Ibidem*, p. 21.

3 *Ibidem*, p. 51 – 55.

Dans cette partie de l'Europe, elle n'a trouvé aucune reconnaissance, pas même tacite. Il est étonnant, par exemple, que la presse anglo-américaine soit unanime pour qualifier de « bandits », de « fascistes » et de « soldats de Vlassov » ces partisans qui, pendant la guerre, ont tant mérité pour le camp allié, en paralysant l'armée allemande de l'intérieur.[1]

Je ne suis pas convaincue par les propos de Stempowski quand il conclut que c'est le mépris des Européens de l'Ouest pour les Européens de l'Est qui a produit telle ou telle opinion sur la Résistance de ces régions, qui a provoqué la maltraitance des réfugiés, l'indifférence face au sort de ceux qui se trouvaient dans la zone de contrôle soviétique et, plus largement, a conduit à la Guerre froide. Je pense toutefois qu'il est utile de lire ces mots qui témoignent de l'empathie, de la capacité de nuancer plutôt que de porter des jugements univoques.

Comme tout mouvement improvisé, populaire, spontané, la résistance armée a ses ombres et ses lumières. Dans ses rangs enveloppés d'un halo de secret voisinent idéalistes, héros, bandits et provocateurs. Sa force [...] réside non seulement dans la nature des actes, mais aussi dans la situation générale dont ce mouvement est issu.[2]

Il me semble que ces propos sont dignes d'attention et peuvent inspirer les chercheurs qui auront à réfléchir aux traits saillants du mouvement de la Résistance sur les terres ukrainiennes ou lituaniennes, et qui ne se contenteront pas de réponses toutes faites.

Pour revenir à la rencontre entre Stempowski et Malaniouk, et à la question de son influence sur les débuts du dialogue polono-ukrainien, il faut remarquer que les textes du poète ukrainien publiés dans *Kultura* avaient, en plus de leur dimension littéraire, une dimension politique. Le premier paru était le programme sous forme d'essai « Une nation en mouvement » dont il a été question, plus haut. Il a été suivi, en 1949, par un cycle de poèmes varsoviens, dont le poignant « Anno Domini MCMXLIV » consacré à l'Insurrection de Varsovie.[3] Un an plus tard, *Kartki z notatnika* (Les Pages de mon journal) sont imprimées, l'écrivain ukrainien y dépeint les premières semaines de la tragédie de Varsovie sous l'occupation allemande :

1 *Ibidem*, p. 54.

2 *Ibidem*.

3 Małaniuk, J. Z wierszy warszawskich, trad., J. Łobodowski, *Kultura* 1949, n° 2-3, p. 198-199.

Un épisode de la Place de Théâtre : une voiture avec un groupe de soldats allemands qui montrent du doigt les murs du Grand Théâtre, et la peur vous saisit en les écoutant : ils rient au milieu d'un silence de plomb. Ils rient, ricanent vulgairement, avec une sincérité barbare, pas une once d'une quelconque mise en scène théâtrale là-dedans.[1]

Quand on lit les récits de Malaniouk, dans le contexte de la conviction, encore très répandue parmi les Polonais aujourd'hui, sur le rôle des Ukrainiens dans la répression de l'Insurrection de Varsovie et sur leur prétendue cruauté particulière (ce qui n'avait rien à voir avec la réalité, comme on l'a écrit dans *Kultura*[2], notamment), ainsi que les opinions sur la déloyauté des Ukrainiens pendant la campagne de septembre 1939, il devient clair que les deux camps attachaient une grande importance à ces publications. Giedroyc et Malaniouk ont tous deux compris que la littérature pouvait préparer le terrain du dialogue.

Publier sur ses pages le principal écrivain ukrainien émigré a été, pour *Kultura,* un succès incontestable. On peut estimer que, même avant la guerre, Malaniouk faisait partie du cercle des personnes engagées dans le dialogue, dans le *Bulletin polono-ukrainien,* mais l'expérience de la guerre aurait pu changer complètement ses vues. Cela ne s'est pas produit, et la rencontre avec Stempowski a été l'occasion de renouer le contact.

Les publications de Malaniouk ont été remarquées par la presse ukrainienne en exil.[3] Il en était de même avec les textes antérieurs consacrés aux questions ukrainiennes, avec un essai sur les Parnassiens et les poèmes des néoclassiques ukrainiens, ou avec l'article de Wiesław

1 Małaniuk, J., Kartki z notatnika, trad. J. Łobodowski, *Kultura* n° 6, 1950, p. 63.

2 Dans le même numéro de *Kultura* où se trouve la célèbre lettre de Józef Majewski, on peut lire l'article d'un auteur lié au milieu de l'UHWR ; le texte commence ainsi : *parmi des prétentions et des accusations polonaises contre les Ukrainiens, un élément devrait être rayé de la liste une fois pour toutes, afin que, à l'avenir, il n'entache plus nos relations mutuelles lesquelles, par ailleurs, laissent tant à désirer. Il s'agit de l'accusation polonaise selon laquelle la 1re Division ukrainienne aurait pris une part active à la répression de l'Insurrection de Varsovie, commettant des atrocités inhumaines contre la population civile polonaise* (L. Ortynskyj, Prawda o Ukraińskiej Dywizji, *Kultura* n° 11, 1952, p. 109). Un article de Borys Levytskyï est publié plusieurs mois plus tôt (*Kultura* n° 6, 1952).

3 À propos de l'essai de Malaniouk « Naród w wędrówce », toujours sous un pseudonyme, dans les journaux ukrainiens dissidents : *Польський голос про українську еміграцію*, *Українська трибуна*, 27.03.1949.

Żyliński « La tragédie de l'Église grecque-catholique en Pologne ».[1] Les relations ukrainiennes étaient le plus souvent publiées sans signature, mais, dans certains cas, l'identité de l'auteur était connue, pour ne citer que *Ukrainska Trybouna,* éditée par M. Hlobenko (en 1950, il a publié ses souvenirs sur Kharkov dans *Kultura*[2]).

À la fin des années quarante, Jerzy Giedroyc nourrit de grands projets à soumettre à Malaniouk : il souhaite que le poète soit rédacteur en chef de la section « Chronique ukrainienne ». La collaboration à plus grande échelle ne s'est pas concrétisée, Malaniouk ayant émigré aux États-Unis où ses débuts ont été difficiles : le travail manuel, chronophage et mal rémunéré, laissait peu de place au travail littéraire, à l'actualité. Le poète est resté toutefois en contact avec Jerzy Giedroyc, comme en témoignent ses textes dans *Kultura* et sa correspondance récemment publiée.[3] Bohdan Osadczuk est devenu le principal auteur de « La Chronique ukrainienne » après 1950, Malaniouk y a publié ses souvenirs sur Stanisław Stempowski et sur Isaac Mazepa, membres du gouvernement de la République populaire d'Ukraine.[4] Jeune, énergique, doté d'un vif esprit politique, Osadczuk a joué un rôle bien plus important dans *Kultura*, certainement plus important que celui qu'aurait pu remplir Malaniouk plus âgé. De plus, ce dernier était avant tout poète, et seulement après un *homo politicus.* Cela ne change rien au fait qu'à ses débuts, l'apport de Malaniouk à la revue polonaise était d'une grande importance pour le dialogue qui allait suivre.

Deuxième exemple : le projet de déclaration sur la question ukrainienne qui devait être publié en 1949.

Avant même la création de l'Institut Littéraire, alors que Józef Czapski dirigeait, en France, le Département de la culture et de la presse du Deuxième corps d'Armée polonaise auprès des Alliées, il a fait les premières tentatives, probablement en étroite concertation avec

1 Żyliński, W., Tragedia Kościoła grecko-katolickiego w Polsce, *Kultura* n° 8, 1948, p. 18-47. Voir les réactions ukrainiennes : Поляки в українській справі. Стаття про українсько-католицьку церкву, Українська трибуна, n° 55, 02.09.1948. Voir également l'article du même auteur sur la liquidation de l'église grecque-catholique en Slovaquie, lors du synode de Prechov du 28 IV 1950 (W. Żyliński, Likwidacja Unii Kościelnej, *Kultura* n° 6, 1951, p. 105-108).

2 Słobożanin, M., W żelaznym pierścieniu, *Kultura* n° 5, 1950.

3 *J. Giedroyc, J. Małaniuk, Listy 1948–1963*, Warszawa 2014.

4 Małaniuk, J., Izaak Mazepa i St. Stempowski, *Kultura* n° 11, 1952, p. 101–104.

Giedroyc, pour inciter le commandement et le gouvernement polonais de Londres à engager des pourparlers avec les Ukrainiens.[1] Après la création de l'Institut Littéraire, Jerzy Giedroyc a mené, parallèlement à ses activités culturelles, des activités de nature strictement politique, ce qui comprend la déclaration qui a été rédigée à la fin des années quarante et qui aurait pu ouvrir la voie au dialogue et, à plus long terme, à une entente polono-ukrainienne. Giedroyc a pris cette initiative suite à l'échec des premiers pourparlers politiques tenus peu après la fin de la guerre, et la discussion polono-ukrainienne d'après-guerre qui avait eu lieu dans la presse émigrée en 1947-1948.

| Les historiens polonais ont jusqu'à présent accordé peu d'attention à ces premiers efforts mutuels d'après-guerre, à l'exception de deux textes présentant la perspective polonaise où l'on impute l'échec de l'accord au prétendu désintérêt du côté ukrainien G. Motyka, R. Wnuk, « Pany » i rezuny » na emigracji. Tentatives d'entente polono-ukrainienne à l'Ouest 1945-1950, *Więź* n° 9, 2000, p. 198-199 ; K. Tarka, Trudny dialog… (Dialogue difficile. Le gouvernement polonais en exil et les Ukrainiens (1945-1990), *Zeszyty Historyczne* n° 139, 2002). Le seul article d'un historien ukrainien, Vasyl Yablonsky, Проблеми врегулювання польсько-українських відносин у політиці Державного цержавного центру УНР в екзилі у 1948-1990 роках, est en cours d'impression. Je remercie l'auteur de l'avoir mis à ma disposition. Quant à la discussion dans la presse, les observateurs de l'époque ont affirmé qu'il y avait des personnes de bonne volonté des deux côtés, elles comprenaient l'urgence d'un accord face au danger, mais malgré cela aucun accord n'a été trouvé (voir par ex. : K. Hrabyk, Bilans dyskusji polsko-ukraińskiej, *Kronika* n° 41, 1947, p. 1 ; П. Котович, Польський максималізм, «Українські вісті» 6 серпня 1950, нр 63). Cependant, Osadczuk, plus jeune d'une génération, était beaucoup plus sévère quant à ces actions, les jugeant sans intérêt : *J'ai eu plusieurs conversations, pas très agréables, avec Ponikiewski, qui est hypersensible quand on évoque le sujet polono-ukrainien de 1947/48. Quand je lui ai posé la question sur leurs traces concrètes, il n'a pu me citer aucun fait.* Giedroyc, à son

1 Cette initiative et ces pourparlers méritent une étude séparée. Les archives disponibles aujourd'hui prouvent la réticence initiale de la partie gouvernementale à entamer des discussions initiées par la partie ukrainienne. Par la suite, les entretiens menés pour la partie polonaise n'ont été que l'exploration du sujet. Il n'a donc pas été possible d'aller au-delà des gestes de bonne volonté et des déclarations sur la nécessité de cesser les hostilités polono-ukrainiennes, lors des rencontres de 1946 en Suisse et la même année, en Italie (cf. la note de Józef Czapski, chef du Département de la culture et de la presse du IIe Corps en France au chef d'état-major du IIe Corps en Italie, du 14 janvier 1946 ; une copie de la « Note de débats avec des Ukrainiens », par Jerzy Stempowski, janvier 1946, et une copie du rapport secret sur la conférence polono-ukrainienne de Bellagio du 26 mai 1946 par Jerzy Stempowski, Archives de l'Institut Littéraire). Il y eut un échange de lettres de courtoisie entre les chefs des gouvernements des émigrés en 1945-1949 (voir : Archives de la NTSH, collection de Pavel Chandrouk, lettre du 19 octobre 1949 ; lettre du chef de la Chancellerie du président de la RP en exil August Zaleski au président de l'URL en exil Andriy Livytskyï du 24 août 1945 ; lettre du ministre des Affaires étrangères Adam Tarnowski au président de l'URL en exil Andriy Livytskyï du 18 septembre 1945).

tour, a répondu : *Quant à Ponikiewski, s'en occuper ne vaut pas la peine. Qu'il sente juste qu'il a écrit une page glorieuse avec Hrabyk* (Lettre de B. Lettre d'Osadczuk du 26 août 1952, lettre de J. Giedroyc du 18 octobre 1952, *Jerzy Giedroyc et Bohdan Osadczuk*…, *ibidem*, p. 96 et 98). Notons que Klaudiusz Hrabyk a eu pour interlocuteur notamment le général Pavlo Chandrouk, la partie polonaise comptait beaucoup sur celui-ci pour un futur accord.|

Ces efforts n'ont pas été concluants à l'époque, les deux parties étant fondamentalement opposées sur la question des frontières. Cela n'a pas découragé Giedroyc, il a repris ces questions, cette fois dans sa revue qui ne dépendait pas des politiciens.

Rappelons ici brièvement[1] qu'en 1949, Giedroyc envisageait de publier une déclaration qui devait être signée par des personnes faisant autorité en tant qu'experts des questions ukrainiennes. Au printemps de cette année, Giedroyc écrit à Stempowski :

Il me semble qu'une déclaration brève et claire précisant une telle attitude, sans cet esprit des tactiques au jour le jour, doit être rédigée et promulguée par quelques personnes qui se sont occupées de ce problème et qui ont le droit moral d'en parler. Malheureusement, ces personnes ne sont pas nombreuses. À part vous et Vincenz, peut-être Józewski s'il pouvait, Borkowski s'il pouvait, peut-être Pełczyński ? De toute façon, la quantité n'est pas importante. Il ne fait aucun doute qu'une telle déclaration sera reçue de manière très hostile par les deux parties. Mais la déclaration deviendra sans doute, un jour, le point de départ d'une solution ou d'un règlement de nos relations, et si tout s'écroule, ce sera la preuve qu'il existait au moins quelques personnes raisonnables. J'ai discuté de cette question en profondeur avec Vincenz, qui est très enthousiaste. Je vous propose donc de préparer ce projet dès que possible et, profitant de votre très prochaine visite (je l'espère du moins) à Laffitte, je voudrais vous réunir ici avec Vincenz et Borkowski (dont les conseils tactiques pourraient être très précieux) afin de finaliser le texte.[2]

Jerzy Stempowski, à la différence de Giedroyc, n'était pas un *homo politicus,* et il était peut-être aussi déçu par l'échec des efforts déployés pendant et après la guerre pour inciter le gouvernement de Londres à entamer un dialogue avec les Ukrainiens. C'est donc l'ancien voïvode de Lvov, Dunin-Borkowski qui devait se charger de rédiger une telle

1 Hnatiuk, O., Piotr Dunin-Borkowski, *Zeszyty Historyczne* n° 155, 2005, p. 188–215.

2 *J. Giedroyc, J. Stempowski*, *op. cit*., p. 98-99, lettre d'avril 1949.

déclaration. Sa mort soudaine, en mai 1949, a interrompu le travail sur le document.

Mais Giedroyc n'a pas abandonné l'idée ; il a profité d'autres opportunités pour aborder les problèmes les plus épineux, notamment la question des frontières. Ces sujets n'ont jamais disparu des pages de *Kultura*. Les articles de Juliusz Mieroszewski, qui datent de la fin des années quarante et du début des années cinquante, et son concept d'une future fédération des nations d'Europe de l'Est sont particulièrement remarquables. Les réactions ukrainiennes ont été plutôt sceptiques ; la presse nationaliste a souligné que la fédération n'était possible que si ses membres étaient des partenaires égaux. On a rejeté le principe du *primus inter pares* et on attendait une proposition de véritable partenariat.[1] Néanmoins, du côté ukrainien, il y a également eu des tentatives de faire revivre le mouvement prométhéen d'avant-guerre et, *de facto*, le principe du *primus inter pares*.[2]

Parallèlement à Czapski, Giedroyc et Stempowski, d'importants politiciens de la IIe République de Pologne, notamment Stanisław Paprocki et Wacław Jędrzejewicz, ont entrepris des efforts allant dans le même sens, mais ils n'ont pas abouti pour cette même raison fondamentale : le manque de volonté de reconnaître la frontière sur le Bug.[3]

1 *Федералістичні імперіалісти*, „Українець – час", № 481952.

2 Un aperçu de cette page inconnue du mouvement prométhéen d'après-guerre se trouve dans la correspondance de Roman Smal-Stocki (président de la Société « Prométhée » avant la guerre) avec le général Pavlo Chandrouk (Archives de la Société scientifique Chevtchenko, New York, coll. P. Chandrouk). Est également conservée dans cette collection une lettre de Stanisław Paprocki, du 26 septembre 1949, dans laquelle il déplore le départ du général Chandrouk d'Allemagne aux États-Unis, affirmant que c'est une perte irréparable pour les tentatives de l'accord polono-ukrainien et la reconstruction du mouvement prométhéen en Europe. Voir également une lettre de Marian Kamil Dziewanowski (à l'époque doctorant de Harvard), qui déconseille le concept de l'Intermarium et qui œuvre dans le mouvement prométhéen du côté polonais, aux États-Unis (lettre du 18 octobre 1949, p. 180-180). Voir notamment : Sławomir Łukasiewicz, *Trzecia Europa. Polska myśl federalistyczna w Stanach Zjednoczonych 1940-1971 (*La pensée fédéraliste polonaise aux États-Unis 1940-1971), Warszawa, Lublin 2010, p. 349-368.

3 Lettre de Wacław Jędrzejewicz à Stanisław Paprocki, 9 juillet 1947, Archives de Institute Józef Piłsudski of America for Research of Modern History of Poland, Archives de Stanisław Paprocki, réf. 747.

Le troisième exemple ou la réunion pendant le Congrès pour la liberté de la culture.

Alors que les activités politiques et les publications dans *Kultura* évoquées ci-dessus avaient une portée limitée, la participation de Józef Czapski et de Jerzy Giedroyc au Congrès pour la liberté de la culture qui s'est tenu à Berlin, en 1950, a pris une dimension internationale. Le Congrès lui-même et les discours de Czapski et de Giedroyc ont été rapportés dans la presse émigrée ukrainienne, l'attention étant attirée sur le fait que les délégués polonais ont demandé la participation d'une représentation des pays baltes et de l'Ukraine (à l'exception de la Russie, les représentants des nations de l'URSS n'ont pas été invités au Congrès).

Bohdan Osadczuk, qui était présent au Congrès en tant que journaliste, a consacré un espace particulier à l'événement. Dans son rapport, il a qualifié le discours de Czapski de brillant, il a interprété avec justesse son message comme une invitation au dialogue. Osadczuk a déclaré que le texte de Czapski a servi de base à la proclamation du Congrès aux nations d'Europe de l'Est.[1] Osadczuk a également rendu compte des efforts continus des délégués du Congrès qui ont opté pour l'inclusion d'un représentant des Ukrainiens. Il a proposé comme candidat Ivan Bahrianyi, président du Parti démocratique radical ukrainien auquel Osadczuk était également affilié. Il a également parlé d'un projet de création d'une université européenne où les expatriés d'Europe de l'Est pourraient étudier.[2]

L'interview d'Osadczuk avec Jerzy Giedroyc et Józef Czapski est parue tout d'abord dans la presse émigrée ukrainienne. Une déclaration qui pouvait être considérée comme un programme d'action comportait ce qui suit :

Le meilleur moyen de normaliser les relations polono-ukrainiennes est une discussion loyale et sincère, un échange d'idées et d'informations sur

1

1 Ю. Чорноморський (Богдан Осдачук), *Берлінський Конґрес свободи культури і справа визволення народів Східної Европи*, «Українські вісті » 1950 ?, с. 3–12. Voir aussi l'article d'Osadczuk : *Після міжнародного Конґресу за свободу культури*, «Українські вісті» 20 липня 1950, нр 59, 420.

2 *Питання участи українців у Конґресі свободи культури*, «Українські вісті» 21 січня 1951, нр 7 (472).

les pages de notre presse, ainsi que la coordination de nos efforts politiques et idéologiques, ***notamment aux États-Unis*** [c'est O.H. qui souligne].[1]

Cette rencontre pendant le Congrès a donné lieu à une collaboration d'une cinquantaine d'années entre Osadczuk et *Kultura*.

À partir de ce moment, à partir donc de la rencontre de juin 1950, nous pouvons parler du début de la collaboration d'Osadczuk avec le milieu de *Kultura*, qui s'est rapidement transformée en amitié, puis d'un élargissement du cercle des auteurs ukrainiens de la revue polonaise. Aux respectables émigrés ukrainiens d'avant-guerre, d'obédience de Petlioura, se joint grâce à Osadczuk la jeune génération d'Ukrainiens d'après-guerre, un cercle d'amis proches du journaliste, ainsi que des politiciens émigrés. Parmi eux, Ivan Bahrianyi, écrivain et prisonnier du Goulag dans les années trente qui s'est retrouvé en exil après la guerre, chef du parti de gauche (Parti ukrainien radical démocrate) et fondateur de la revue *Ukrainski visti,* vice-président du parlement en exil, le Conseil national ukrainien, et auteur du célèbre pamphlet *Pourquoi je ne veux pas retourner en URSS ?* (1946). Parmi eux figuraient aussi Boris Levytskyi, devenu le plus important soviétologue du cercle de *Kultura*, et Ivan Lysiak-Roudnytskyi. Ce dernier, fils d'une députée d'avant-guerre, Milena Roudnytska, personnage fort mal aimé des politiciens polonais, est devenu l'un des porte-parole de l'entente polono-ukrainienne après la guerre, il s'est aussi impliqué dans diverses activités plus tard, après son émigration aux États-Unis. Mais avant d'émigrer, il a rencontré Giedroyc à Paris, en été 1950. Ce rendez-vous a eu lieu juste après le Congrès de Berlin, et Lysiak-Roudnytskyi était certainement au courant des discours de Czapski et de Giedroyc, il lisait régulièrement la presse ukrainienne et restait en contact étroit avec Osadczuk. Lysiak-Roudnytskyi en témoigne dans son journal.

Giedroyc est probablement le premier Polonais avec qui, du point de vue politique, j'ai facilement trouvé un langage commun. Sa position sur la question russe est exactement la même que notre position ukrainienne (postulant le démembrement de l'Empire russe), tandis que, dans la question des territoires occidentaux [Galicie orientale et Volhynie - O.H.], il est prêt à faire de larges concessions. Il estime que la Pologne devrait renoncer

1 Юрій Чорноморський (Богдан Осадчук), *Найкраща дорога до нормалізації польсько-українських взаємин – лояльна і щира дискусія*, «Українські вісті » 3 серпня 1950, нр 62 (423).

aux frontières définies par le traité de Riga. Il pense également qu'il serait aujourd'hui prématuré de parler d'une fédération polono-ukrainienne ou de mettre en avant le concept de fédéralisme de l'Intermarium ; il faut toutefois s'efforcer d'améliorer les relations polono-ukrainiennes en s'accordant sur des problèmes concrets et en réglant les différends existants. ***Une fédération serait plus facile à réaliser dans un concert paneuropéen*** *[c'est O.H qui souligne], où la méfiance et les vieux conflits qui perdurent entre Polonais et Ukrainiens pourraient être surmontés plus rapidement.*[1]

Il est possible de déduire à partir de ces remarques que la position de Giedroyc sur la question de la frontière - l'abandon de la frontière orientale établie par le traité de Riga ce qui équivalait à l'abandon des revendications sur la Galicie orientale et sur Lvov - a déjà été établie à la fin des années quarante, au moment de sa première tentative de rédiger une déclaration avec Dunin-Borkowski, Vincenz et Stempowski, et non pas lors du premier débat à ce sujet dans *Kultura* en 1952, et encore moins avec la publication des articles de Juliusz Mieroszewski dans les années soixante-dix.

Puis, la tactique des « petits pas » et des actions concrètes par lesquels commencer l'alliance polono-ukrainienne était pour Giedroyc une ligne de conduite naturelle qu'il appliquait dans d'autres circonstances. Selon lui, le plus important était de rétablir la confiance mutuelle, et non pas de promouvoir des idées comme la fédération, le condominium, l'Entremers (Intermarium), etc. En d'autres termes, de mener la Realpolitk. C'est d'ailleurs une ligne que Giedroyc a poursuivie avec constance au cours d'un demi-siècle.

Et enfin, le Rédacteur se plaignait (ce que les chercheurs ont repris) de l'absence d'un partenaire de discussion du côté ukrainien. Mais il était objectivement impossible de trouver un tel partenaire après la guerre, en France : le chef du gouvernement en exil de la république ukrainienne, entre 1926 et 1939, puis entre 1940 et 1942, Viatcheslav Prokopovytch, est mort en 1942 ; le gouvernement suivant, de l'après la guerre, ne jouait plus le même rôle. Mais surtout, malgré l'apparente similitude de la situation – l'exil pour les deux gouvernements - leur statut était très différent : alors que le gouvernement polonais jouissait d'un semblant de reconnaissance internationale, l'ukrainien ne pouvait

1 Note : 26.7. -2.8.1950, І. Лисяк-Рудницький, *Щоденник*, с. 443-444. La trad. de l'auteure de l'article.

y compter. De plus, la partie polonaise, dans la nouvelle situation de l'après-guerre, n'était pas disposée à reconnaître le rôle représentatif du gouvernement de l'URL en exil. Toutefois, entre-temps, en juin 1948, les politiciens ukrainiens en exil ont tenté de regrouper tous les indépendantistes et ont créé le Conseil national ukrainien, un parlement en exil. Le document-cadre adopté en 1951 reconnaissait comme alliés potentiels toutes les « nations asservies par la Russie, qu'il s'agisse des pays satellites ou des membres que l'on force d'appartenir à l'Union soviétique ». En même temps, en ce qui concerne la frontière occidentale, le Conseil était favorable au maintien de la frontière polono-soviétique, établie par l'accord du 16 août 1945 entre la République de Pologne et l'URSS.[1] La consolidation politique du côté ukrainien n'a donc pas conduit à une collaboration plus étroite avec les Polonais ; au contraire même, les discussions ont été gelées. Le gouvernement polonais en exil a toujours refusé, jusqu'en 1990, de reconnaître la frontière sur le Bug.[2]

Les membres de la Commission ukrainienne des affaires étrangères ont analysé la situation et tenté d'élaborer une ligne de conduite, y compris dans les relations polono-ukrainienne. Lors d'une réunion de la Commission, Lysiak-Roudnytskyi a rendu compte de sa rencontre avec Giedroyc.[3] Peu après, Osadczuk interroge Giedroyc aussi.

1 Ukrainska problema na tli miżnarodnoji sytuaciji, 1951 (Centralne Państwowe Archiwum Najwyższych Organów władzy w Ukrainie / Центральний державний архів вищих органів влади і управління України (ЦДАВО України). F.5235. Op. 1. Spr. 147, k. 47). Cité d'après : W. Jabłonski, Problemy wreguluwannia polsko-ukrainskych vidnosyn [sous presse] p. 4.

2 Dans une lettre à Wacław Jędrzejewicz du 24 juillet 1947, Stanisław Paprocki écrit : *Le gouvernement se tient à la frontière du 1er septembre 1939. Seulement dans ses discussions avec les Biélorusses (et les Ukrainiens), il n'exige pas que cette frontière soit reconnue. En effet, nous comprenons qu'aucun groupement biélorusse (ni ukrainien) ne pourrait accepter que la frontière de Riga divise son territoire national (ethnique) entre deux États. Par conséquent, si nous voulons parvenir à un accord, nous ne pouvons pas exiger qu'ils acceptent une chose qui les exclurait de leur opinion nationale. Nous devons leur demander qu'ils acceptent de collaborer avec nous dans la lutte contre les Soviétiques pour l'indépendance de nos peuples et pour la création d'une union étroite avec la Pologne après sa restauration, et il faut décider que tous les différends (les questions de nos frontières, entre autres) se règlent à l'avenir exclusivement par des moyens pacifiques. Nous plaçons au premier plan, le seul qui est d'ailleurs aujourd'hui d'actualité, la question de l'indépendance et de la compréhension mutuelle et, pour l'avenir, le souci commun d'assurer avant tout les frontières extérieures les plus favorables (les nôtres et les leurs), avant tout vis-à-vis de l'Allemagne et de la Russie.* Archives de Józef Piłsudski Institute of America for Research of Modern History of Poland, Archives de Stanisław Paprocki, réf. 747, s.d.)

3 Note du 3.02.1951, І. Лисяк-Рудницький, *Щоденник*, с. 459.

J'ai une demande à formuler : considérez-vous possible et opportun d'entreprendre des discussions entre notre gouvernement et le vôtre de Londres ? De notre côté, nous sommes prêts à faire les premiers pas.[1]

Même s'il s'agissait d'une initiative personnelle de Lysiak-Roudnytskyi et d'Osadczuk, deux jeunes politiciens, représentants d'une force politique peu influente (le Parti démocratique radical ukrainien), leurs propositions allaient loin. L'idée de réconciliation élaborée par Giedroyc a été considérée avec sérieux et discutée à un niveau officiel, et pas seulement sur les pages de la presse de l'émigration. Il est difficile de dire, sans une connaissance plus approfondie des archives du gouvernement polonais en exil, si, et dans quels cercles, cette idée a été analysée par les politiciens émigrés polonais. Il suffit de dire qu'à la fin des années quarante et au début des années cinquante, pendant que les représentants du gouvernement polonais en exil ont tenté de persuader le Congrès des USA de refuser la reconnaissance de la frontière sur la rivière Bug, le ministre des affaires étrangères du gouvernement ukrainien en exil contrait ces tentatives.[2]

Les rédacteurs de *Kultura* reprennent la question ukrainienne comme un problème fondamental à résoudre en 1952 (*nota bene*, chaque numéro de *Kultura* de cette année contient un texte important sur la question ukrainienne). Avant cela, le milieu de *Kultura* avait à maintes reprises tenté d'entamer un dialogue polono-ukrainien, pour saisir la main tendue dans un geste d'amitié. Dès 1946, des efforts sont faits pour lancer un dialogue politique, comme en témoignent les notes de Józef Czapski et les rapports de Jerzy Stempowski. Comme il a été dit plus haut, les Ukrainiens ont répondu avec un intérêt, parfois réservé, à d'autres moments, inamical, mais ils ont aussi souvent pris l'initiative. Les déclarations affirmaient ceci : il faut cesser « l'affrontement polono-ukrainien », il est nécessaire de s'entendre dans l'intérêt commun.

Pour conclure, proposons un autre axe de recherche. L'année 1991, alors que la Pologne a été la première à reconnaître l'indépendance de l'Ukraine, est généralement considérée comme « l'accomplissement du message de Giedroyc », et le passage à sa réalisation à grande échelle, dans le pays. La décennie suivante est mise entre parenthèses dans les recherches sur la ligne de *Kultura*. Cette période mérite pourtant une

1 Lettre de B. Osadczuk du 10 mars 1951 : *J. Giedroyc. B. Osadczuk…*, *op. cit.*, p. 53.

2 Voir : W. Jabłonski, Problemy wreguluwannia polsko-ukrainskych widnosyn, p. 6.

analyse, il faut même peut-être dresser un catalogue d'idées à réaliser. Il suffit de lire la correspondance entre Giedroyc et Osadczuk, dans les années quatre-vingt-dix,[1] pour voir toutes les possibilités qui existent sur le plan pratique. La lecture de cet échange permet aussi d'affirmer que les deux correspondants étaient partisans de la *Realpolitik*. Il est dommage que si peu de leurs idées - voire de leurs défis - aient été relevés. Il est plus regrettable encore que celles qui ont été annoncées à grand renfort de publicité, notamment l'université polono-ukrainienne, n'aient pas été réalisées. Et l'irréparable a été commis quand on a pris ces idées pour une ignorance de la réalité ou un idéalisme démesuré, les taxant de caprice de deux messieurs d'un certain âge.

1 *Jerzy Giedroyc i Bohdan Osadczuk. Korespondencja 1950–2000*. Wojnowice 2019.

Basil Kerski

Contre l'hostilité : *Kultura* de Jerzy Giedroyc face à l'Allemagne et au voisinage polono-allemand

Berlin s'inscrit dans la biographie de Jerzy Giedroyc de manière particulière. Il visite la capitale de l'Allemagne pour la première fois aux temps de la République de Weimar ce dont il parle dans son *Autobiographie à quatre mains.*[1] À Berlin, en 1930, il se fiance avec la Russe Tatiana Chvetsov qu'il a connue lors d'un bal de l'émigration russe de Varsovie. Les parents de sa future femme ont quitté la Pologne en 1930, ils se sont arrêtés pendant un temps à Berlin pour chercher ensuite asile à Paris. Jerzy et Tatiana sont allés alors en Allemagne pour les voir, et ils se sont fiancés à Berlin.

Très exactement vingt ans plus tard, au début de l'été 1950, Jerzy Giedroyc revient à Berlin. Après la catastrophe de la Seconde guerre mondiale, la métropole du bord de la Spree n'est qu'un champ de ruines. Il n'arrive donc pas à reconnaitre la ville. Dans sa lettre à Zofia Hertz, il écrit que la vue de Berlin lui impose la comparaison avec Varsovie : « Je me représente l'image de Varsovie ; ici, tout est aussi bizarre, étranger »[2]. Les destructions accablent, rappelant la cruauté du conflit, mais en même temps le paysage de Berlin, avec ses moraines, ses forêts et ses lacs enchantent l'émigré polonais : le « merveilleux » lac de Wannsee et ses environs, « des bouleaux, des pins et du sable… Cela rappelle

1 Giedroyc, J. *Autobiografia na cztery ręce.* Avec Krzysztof Pomian, Warszawa 1994, s. 173.

2 Chruślińska, I., *Była raz Kultura. Rozmowa z Zofią Hertz*, Lublin 2003, p. 159.

follement la Pologne. Non pas la région d'Augustów ou la Poméranie. J'ai ressenti un léger mal du pays »[1].

Au Congrès pour la liberté de la culture à Berlin

Vers la fin du mois de juillet 1950, Jerzy Giedroyc arrive à Berlin en compagnie de Józef Czapski. Les deux membres de l'Institut littéraire représentent l'émigration polonaise au Congrès pour la liberté de la culture. Initié par les libéraux américains anticommunistes, entre autres par Melvin Lasky et James Burnham, le Congrès berlinois est conçu comme une manifestation des intellectuels dirigée contre le totalitarisme communiste. L'assemblée de centaines d'artistes, de philosophes et de journalistes antisoviétiques doit être une réponse aux « initiatives staliniennes pour la paix », par exemple le Congrès mondial des intellectuels pour la défense de la paix qui a eu lieu à Wrocław, en 1948.

Staline s'est donc servi de la victoire des Soviets sur les Allemands pour réaliser des élargissements territoriaux mais aussi pour élargir sa domination idéologique. L'utopie communiste, après la victoire de l'Armée rouge, attire des intellectuels européens ; la Russie bolchevique, comme aux temps de la Révolution d'Octobre, a séduit bon nombre de personnes qui œuvrent dans le domaine de la culture.

Après la Seconde guerre mondiale, Berlin devient le centre de la lutte pour conquérir les âmes des Européens. Staline s'efforce d'étendre le pouvoir total sur la ville contrôlée par quatre forces alliées. En 1948, il ordonne donc le blocus des secteurs Ouest de Berlin pour y renverser le pouvoir démocratique. Les Américains réagissent, en installant un pont aérien qui assure la survie de Berlin. L'action solidaire des alliés de l'Ouest avec les Berlinois est un succès de la propagande des USA, cela contribue aussi à bâtir des liens entre les nations qui, quatre ans plus tôt à peine, combattaient l'une contre l'autre. Le pont aérien est devenu un mythe pour les Berlinois et, aux yeux du monde occidental, Berlin un symbole de la lutte de l'Occident contre le communisme.

Berlin est, sur ce front, une ville particulière. Dans l'Europe divisée par le Rideau de fer, après la fin du blocus en 1949, Berlin reste – jusqu'à la construction du Mur en août 1961 – une métropole ouverte, sans frontières. La ville attire espions, passeurs, rescapés de la zone soviétique.

1 *Ibidem*.

Dans les deux parties règne le danger. La terreur stalinienne domine sur la zone Est, les agents du NKVD enlèvent des ennemis politiques dans la zone Ouest. C'était une ville à la fois dangereuse et fascinante par sa particularité culturelle. Grâce à la présence des forces alliées, après des années sombres de dictature fasciste, Berlin est devenu une ville multiculturelle et cosmopolite. L'administration militaire américaine, britannique et française soutient dans leurs secteurs de nouveaux médias libres allemands, des organisations politiques et la culture ouverte au monde.

Le caractère cosmopolite de Berlin encourage les émigrés antihitlériens au retour, la ville devenant un creuset de la nouvelle culture démocratique allemande. La partie Ouest de la ville est gouvernée par les sociaux-démocrates anticommunistes. Nombre d'entre eux sortent des camps de concentration hitlériens, certains ont vécu en émigration comme le bourgmestre-gouverneur de Berlin Ernst Reuter ou Willy Brandt (que ce premier soutient), un ancien officier de communication norvégien, par la suite bourgmestre-gouverneur et chancelier de la République fédérale. Dans la partie Est, la dictature stalinienne remplace le totalitarisme du IIIe Reich, l'Ouest se transformant en cette même période en une métropole démocratique.

Giedroyc et Czapski n'ont pu atteindre directement, par train, cet îlot de liberté situé au milieu de la mer communiste. Depuis Paris, ils sont allés tout d'abord à Francfort sur le Mein. Comme le prouve la correspondance du Rédacteur avec Zofia Hertz voyagent, en leur compagnie en direction de l'Allemagne, Jean-Paul Sartre et Arthur Koestler avec sa femme[1], « tout en buvant avec pas mal de vigueur et bien sympathiquement ». Pour les deux émigrés polonais en route pour l'Allemagne, c'est une compagnie inattendue : ils partagent le compartiment avec Sartre, philosophe communisant français, et Koestler, ancien communiste, critique antistalinien reconnu, la star du Congrès antistalinien pour la liberté de la culture de Berlin.

De Francfort sur le Mein, les deux représentants de l'Institut littéraire survolent la RDA communiste pour atterrir à Berlin. La ville qui n'est pas encore divisée par le Mur permet à Giedroyc d'observer en direct les effets du communisme réel. Pour Czapski, en revanche, c'est l'occasion de voir pour la première fois la métropole du bord de la Spree.

1 *Ibidem*, p. 149.

Dans son autobiographie, le Rédacteur raconte son passage dans la partie Est de la ville[1]. Les différences entre les deux zones de la ville ne sont pas bien entendu aussi impressionnantes que quelques années plus tard. Pour Giedroyc, ces promenades à travers Berlin Est ont été son seul contact avec la réalité du stalinisme ; pour Czapski, le premier contact, après son odyssée à travers les camps de prisonniers en URSS et dans l'Armée d'Anders, avec le territoire soviétique. Avec satisfaction et une bonne dose d'auto-ironie, le Rédacteur écrit à Zofia Hertz :

Kultura *est largement connue et respectée : il est simplement évident que personne n'en a la moindre idée. C'est juste une couverture de couleur, son épaisseur et une certaine légende sur ses contacts avec le pays.*[2]

Les représentants de l'émigration polonaise attirent avant tout, à Berlin, l'attention des émigrés de l'Europe de l'Est. C'est justement au cours du Congrès que Giedroyc et Czapski ont fait connaissance avec des émigrés ukrainiens, importants pour l'histoire ultérieure de la revue : Bohdan Osadczuk et Borys Levytskyi. Dans les années cinquante, tous deux commencent à collaborer avec *Kultura*, devenant les principaux porte-parole du dialogue polono-ukrainien en émigration, et aussi ambassadeurs de l'Institut littéraire dans le monde germanophone. Le Rédacteur espérait beaucoup de ses rencontres avec les Allemands. Dans sa lettre à Melchior Wańkowicz, il en parle ainsi :

Je suis impressionné par mon séjour à Berlin. Le Congrès en lui-même était comme tous les congrès, assez calamiteux, mais il nous a apporté bon nombre de contacts et de connaissances […] Les contacts avec les Allemands étaient les plus importants. Il y a pas mal d'Allemands avec qui il est possible de discuter assez raisonnablement au sujet des relations polono-allemandes dans le futur. À tel point que je commence à me creuser la tête pour trouver un correspondant de Kultura *à Berlin.*[3]

Józef Czapski devient l'un des principaux personnages du Congrès de Berlin. Dans ses interventions, il attire l'attention de l'opinion publique sur la situation des nations de l'Est européen. Ce sont avant tout les Ukrainiens et les représentants d'autres nations incorporées à l'Union soviétique qui témoignent leur véritable reconnaissance pour ses paroles sur le destin qu'ils subissent. Une très bonne connaissance

1 Giedroyc, J., *Autobiografia… op.cit.*, p. 173.

2 Chruślińska, I., *op.cit.*, p. 153.

3 *Jerzy Giedroyc, Melchior Wańkowicz, Listy 1945-1963*, Warszawa 2000, p. 165-166.

du russe permet à Czapski et à Giedroyc d'avoir des discussions intenses avec l'émigration russe. Quant aux Allemands, ils sont impressionnés par le passage du discours de Czapski où celui-ci souligne le besoin du dialogue polono-allemand. Au cours du Congrès de Berlin, les dimensions occidentale et orientale de la mission politique de *Kultura* ont été parfaitement imbriquées.

Giedroyc et Czapski reviennent à Berlin en août 1951. Dans la zone Est de la ville, le régime communiste a invité des jeunes au Festival mondial de la jeunesse et des étudiants. Les organisations antistaliniennes de l'Allemagne de l'Ouest s'efforcent alors d'utiliser ce rassemblement pour promouvoir les idéaux du monde occidental, en organisant des contre-événements et distribuant des documents. En venant à Berlin, les deux rédacteurs de *Kultura* ont répondu à l'invitation de l'organisation anticommuniste allemande « Kampfgruppee gegen die Unmenschlichkeit » (l'Organisation de lutte contre l'inhumain). Ce groupe distribue, dans le secteur soviétique, la littérature anticommuniste et aide les Allemands de l'Est à fuir à l'Ouest. L'Organisation a été fondée, entre autres, par Rainer Hildebrandt, jeune activiste de l'opposition antihitlérienne durant la guerre, plus tard initiateur et premier directeur du Musée du Mur de Berlin, près du passage frontalier Checkpoint Charlie. Le Musée rassemble la documentation des crimes du communisme et de la résistance antitotalitaire à l'Est de l'Elbe, en Pologne également.

Au cours d'une rencontre organisée dans la partie Ouest de la ville, dans le cinéma Titania Palast du quartier Steglitz, Józef Czapski prononce un discours qui s'adresse aux jeunes où il répète la nécessité d'une réconciliation entre Allemands et Polonais et propose le concept de l'intégration européenne, du fédéralisme européen comme alternative à l'utopie totalitaire communiste.[1] Les discours berlinois de Czapski, datant de 1950 et 1951, sont de fait les premiers propos publics d'un intellectuel polonais indépendant et anticommuniste en faveur de l'entente entre les deux peuples, après la Seconde guerre mondiale. Jerzy Giedroyc a appelé à juste titre que son ami était le précurseur du processus de la réconciliation polono-allemande.[2]

1 Czapski, J., W Berlinie o Zjednoczonej Europie, *Kultura*, 1951, n° 9.

2 Giedroyc, J., *Autobiografia*…, p. 174.

« …il est possible d'avoir un rapport aux Allemands autre que celui d'un blessé »

Dans son essai « A propos des Allemands », publié en 1967 dans *Kultura*, Józef Czapski raconte qu'il a côtoyé la société allemande directement et pour la première fois de sa vie, lors de ses visites à Berlin. Tout comme Giedroyc, Czapski est frappé par ses associations avec la Pologne, les ruines de la ville, « nos arbres, pins et bouleaux, des cafés au bord des lacs ». Berlin de la catastrophe et de la misère collective, écrivait-il, éveillait en lui « *la pensée la plus simple sur le sort humain en commun, j'ai compris alors qu'il est possible d'avoir un rapport aux Allemands autre que celui d'un blessé.* [1]

Les discussions avec les Allemands ont permis à Czapski d'éviter les stéréotypes, celui de réduire la culture allemande à du poison nazi, privée de racines démocratiques. Dans son essai « Sur les Allemands », devenue la postface de la traduction allemande de la *Terre inhumaine,* Czapski décrit la séance d'une projection privée d'un documentaire, il y a assisté à Berlin : c'était l'enregistrement du procès public contre les Allemands qui, le 22 juillet 1944, avaient attenté à la vie d'Hitler. Dans le film sont gravées pour toujours les accusations hystériques du procureur, le nazi fanatique Roland Freisler, qui humilie les accusés durant le procès. Czapski se remémore avec exactitude l'interrogatoire du jeune aristocrate prussien de Poméranie, Ulrich Wilhelm Schwerin von Schwanenfeld. À la question sur les motifs de son action contre Hitler, Schwerin répond d'une voix basse : « J'ai vu trop de tueries en Pologne ». L'exécution de Schwerin a eu lieu le jour même. La réponse du jeune aristocrate allemand change le rapport de Czapski aux Allemands. Il y décèle l'universelle « solitude de l'homme dans une foule hostile », « la dignité retrouvée » de l'homme. La lecture des biographies des opposants allemands au fascisme lui fait comprendre le caractère réducteur de la perspective qui associe la totalité du peuple allemand aux crimes nazis. À la fin de son essai, Czapski écrit que ce rapport collectif aux Allemands nous prive de l'empathie envers l'autre. Celui qui « identifie l'hitlérisme aux Allemands, à tous les Allemands », soulignait l'auteur, est « bien peu généreux ».

Peu après la fin de la guerre, la sœur de Czapski, Maria, cherchait elle-aussi à entrer dans des relations directes avec les Allemands.

1 Czapski, J., O Niemcach, *Kultura*, 1967, n° 5.

À travers les rencontres avec les gens, elle voulait construire son propre avis sur l'évolution du pays, indépendamment de la propagande anti allemande des communistes ou d'autres idéologues. Dans le numéro de janvier 1951 de *Kultura*, nous trouvons le reportage de son voyage à Hambourg, Lubeck, Travemünde de l'année précédente.[1] Il s'agit d'un texte très important, malheureusement oublié, puisqu'il accentue toutes les opportunités et aussi des restrictions dans les rencontres polono-allemandes à l'époque où les blessures des Polonais n'ont pas encore cicatrisé, et la Guerre froide empêchait les relations politiques entre les deux pays. Tout comme son frère, Maria Czapska s'efforce, dans son reportage, d'associer la perspective de la grande histoire et de la politique à l'humain dans son individualité. Ses expériences hambourgeoises sont emplies de contradictions, elles lui ont apporté espoirs et désillusions. Elle a ressenti à la fois de la distance mais aussi la proximité des perspectives, la peur pour l'évolution de la culture allemande et l'espoir de l'entente future entre nations.

Maria Czapska est toutefois déçue par l'amnésie de l'après-guerre, par les tentatives de fuir les réalités du IIIe Reich, d'éviter le bilan du passé, même dans les milieux chrétiens. Elle explique sa sensation de voir partout la distance par rapport à l'histoire par la focalisation des Allemands sur leur propre sort, sur leurs victimes de guerre, le manque d'intérêt pour leurs voisins de l'Est. Elle s'étonne aussi du vide politique, du manque de vision politique de la jeune Allemagne de l'Ouest. Mais son voyage ouvre aussi de nouvelles perspectives. À Hambourg, elle rencontre la jeune rédactrice de l'hebdomadaire *Die Zeit*, Marion comtesse Dönhoff, qui rêve du voisinage polono-allemand, dans une Europe sans frontières, non seulement politiques mais aussi culturelles.

Aujourd'hui, cette rencontre entre Czapska et Dönhoff revêt une dimension symbolique. L'aristocrate allemande deviendra, dans les années suivantes, la plus importante journaliste de son pays, porte-parole de la réconciliation polono-allemande. Dönhoff s'engage dans la cause de la reconnaissance de la frontière Est de l'Allemagne, tout en acceptant par ailleurs la perte de son domaine familial dans la Prusse orientale. Marion Dönhoff est de nos jours le symbole de l'Allemagne démocratique, l'icône de ces femmes fortes qui ont relevé le pays des ruines.

1 Czapska, M., Rozważania hamburskie, *Kultura*, 1951, n° 1.

Dans son reportage de Hambourg, Maria Czapska ne cache pas la frustration que suscite en elle le manque d'intérêt des Allemands pour les victimes européennes du IIIe Reich, elle sait toutefois remarquer et noter la tragédie des civils allemands, surtout les rescapés de l'Est. Czapska condamne sans équivoque les autorités polonaises qui ont procédé aux déplacements forcés de la population allemande, elle dénonce des assassinats et des viols. Elle ne relativise pas ces exactions, ne les qualifie pas non plus de mal nécessaire ni de châtiments pour les crimes que les Allemands ont commis contre le peuple polonais. Simplement, tout comme son frère Józef, elle n'accepte pas la responsabilité collective du peuple allemand.

La responsabilité collective et le piège que ce concept comporte sont aussi le sujet de l'essai de Józef Mackiewicz, publié dans *Kultura*. Dans son « Complexe allemand », il critique les stéréotypes anti russes et anti allemands des Polonais qui se sont renforcés au contact du bolchevisme et de l'hitlérisme.[1] Selon Mackiewicz, les crimes de guerres allemands et soviétiques ont conduit les Polonais à l'impossibilité de distinguer le destin individuel de la politique et des crimes d'État. Mackiewicz parlait ouvertement des crimes perpétrés sur les civils allemands, il condamnait meurtres, viols et déplacements forcés. Le fait d'étendre la responsabilité sur des peuples entiers est pour lui, « un jeu politique opportuniste » qui sert aux dictateurs puisqu'il enlève à l'individu la capacité de regarder le destin d'un autre humain avec empathie. Le principe de responsabilité collective prive donc l'individu de dignité, d'indépendance dans ses opinions politiques, dans sa façon de penser.

En s'adressant plus particulièrement aux artistes et écrivains, Józef Mackiewicz appelle à faire barrage contre le collectif national, à cultiver moins le patriotisme dans la description des crimes de guerre et d'après-guerre, à s'approcher davantage de la « vérité de la vie ». Chaque crime, dit-il, est tout d'abord dirigé contre un homme, et non pas contre une nation.

Mackiewicz considère le concept de la responsabilité collective allemande comme spécialement dangereux pour les Polonais, pour l'essor de leur culture démocratique, indépendante, pour la construction de leur autorité : « Pour nombre de Polonais, l'Allemagne est devenue un cercle fermé, figé, un complexe psychique ». Et il ajoute ceci :

1 Mackiewicz, J., Niemiecki kompleks, *Kultura*, 1956, n° 1.

Si le rapport à un seul État ou à une seule nation freine nos vivacité et élasticité, s'il constitue un obstacle sur lequel on trébuche pour développer une pensée autonome, comment alors songer à l'apport possible, à la participation polonaise au progrès du monde ? Il semble que servir son pays est une chose tout à fait différente. C'est créer la parole, la pensée créatrice, la littérature en exil, écarter les freins imposés à son pays ; par conséquent, il convient de rompre avec tout complexe et toute servilité conjoncturelle.[1]

Les essais de Czapski et de Mackiewicz démontrent l'importance de l'effort de trouver une perspective appropriée pour les relations polono-allemandes, un langage approprié pour entamer le dialogue entre les deux nations après les expériences tragiques de la guerre, à l'époque minée par l'idéologie de la Guerre froide, au moment où les communistes bâtissaient leur pouvoir en Pologne, s'appuyant sur la propagande anti allemande. Dans les premières années de l'après-guerre, il n'existait aucun autre milieu indépendant que le cercle parisien de *Kultura* qui aurait proposé, longtemps avant la lettre des évêques polonais de 1965, un nouveau style au dialogue polono-allemand. Giedroyc soulignait avec justesse le rôle de Czapski dans ce processus, sans toutefois minimiser son apport, et il nous faut élargir cet avis sur l'ensemble de l'Institut littéraire et le cercle de ses auteurs.

Les essais de Jerzy Stempowski et les écrits politiques de Juliusz Mieroszewski y jouent un rôle tout particulier. *Le Journal du voyage en Autriche et en Allemagne* de Jerzy Stempowski, de 1945, est l'un des ouvrages fondamentaux polonais qui propose un autre langage du futur débat entre les Allemands et les Polonais. Czapski et Giedroyc, à l'époque encore officiers du 2e Corps d'armée, avant donc la création de l'Institut Littéraire, ont envoyé Jerzy Stempowski en mission, en Autriche et en Allemagne du Sud. L'écrivain devait entrer en relation avec la diaspora ukrainienne et évaluer la situation politique en Allemagne. Ce voyage a porté ses fruits sous forme d'un excellent recueil de reportages qui ont été publiés, en 1946, en polonais et en italien, c'est d'ailleurs l'un des premiers livres de l'Institut littéraire qui venait d'être fondé à Rome.

Le Journal de Stempowski propose une ébauche de programme, une manière de pensée sur l'Allemagne que Giedroyc allait poursuivre. Ce n'est d'ailleurs pas la dernière mission allemande de Stempowski commandée par l'Institut littéraire. Au cours des années suivantes,

1 *Ibidem.*

Stempowski poursuit ses voyages en Allemagne pour le compte de *Kultura*. Tout comme Czapski et Mackiewicz, l'écrivain livre sa perception originale de l'Allemagne de l'après-guerre, dépourvue de toute idéologie, haine, raccourcis intellectuels, il relate ses rencontres avec des personnes de passage, avec des acteurs de la culture allemande, il propose une réflexion profonde sur l'histoire et la culture de l'État allemand.

Le Journal est écrit par un spécialiste de la question. Stempowski a connu tout d'abord Munich pour y avoir étudié durant les dernières années de l'Empire, puis comme correspondant pour la presse polonaise chargée d'observer de près l'évolution de la République de Weimar et du III Reich et, enfin, grâce à Czapski et Giedroyc, il a traversé ce pays de nouveau et vu le quotidien de l'Allemagne détruite par la guerre, puis la naissance de la République de Bonn. Dans son *Journal,* Stempowski brosse un large panorama du pays, depuis ses pires traditions nationalistes, désastreuses pour la culture aussi, jusqu'aux traditions démocratiques, républicaines, universelles. Le nazisme est né, selon lui, de la tension entre les positions contradictoires, il essaie donc de retrouver dans les ruines de l'Allemagne de l'après-guerre le meilleur de ses traditions.

Comme les deux Czapski et Mackiewicz, Stempowski défend le dialogue polono-allemand, mais il sait aussi critiquer sévèrement ses lacunes. Il rappelle que, avant même l'arrivée du NSDAP au pouvoir en 1933, on réfléchissait bien peu aux bonnes relations entre les Polonais et les Allemands, il souligne que Hitler a pu facilement trouver les fondements de sa politique coloniale de conquête en Pologne dans la politique allemande et sa vision négative du voisin polonais.

Comme Maria Czapska, Stempowski remarque l'amnésie allemande de l'après-guerre, mais au début des années soixante, il note le regard critique que la jeune génération commence à porter sur les crimes fascistes, il note aussi une nouvelle vague d'intérêt pour la culture polonaise, l'envie du dialogue plus particulièrement de la part des Allemands qui ont fui de l'Est. Ces tendances positives dans le domaine de la culture se sont intensifiées durant les décennies suivantes. La culture polonaise, littérature, musique, film et théâtre, est présente en Allemagne et fait partie de la formation des deux premières générations des Allemands de l'après-guerre. Sous l'influence des procès de Francfort, dans les années soixante, contre les hommes qui travaillaient dans le camp d'Auschwitz,

la jeunesse ouest-allemande commence à demander publiquement aux historiens et à l'autorité de l'État de procéder à un jugement définitif des crimes du III Reich. Dans la deuxième partie des années soixante, il n'est plus possible de parler d'amnésie en République fédérale d'Allemagne.

Stempowski, de la même manière que Maria et Józef Czapski, cherche à nouer des contacts directs avec les Allemands, il veille à maintenir un dialogue et, en même temps, en sa qualité d'essayiste et de philosophe, il propose un dialogue sous forme de rencontres. Il est important de noter qu'aucune contrainte politique ne lui est imposée. Sa réflexion, sa sensibilité, son empathie ne se heurtaient à aucune frontière étatique. Les Allemands vivent en Europe, l'Europe englobe la Pologne, l'Allemagne contribue à notre héritage européen, c'est ainsi que Stempowski comprenait la culture. Le totalitarisme du III Reich était né de la culture allemande, personne du cercle de *Kultura* ne le niait. D'ailleurs, dans l'introduction de son premier numéro de 1947, la rédaction a critiqué « le catastrophisme civilisationnel allemand » qui avait contaminé l'Europe de l'avant-guerre. La rédaction rappelait que ce catastrophisme apocalyptique, l'impérialisme et le nationalisme allemands avaient empoisonné les nations de l'Europe.[1]

Stempowski s'en souvenait certes, mais il n'oubliait pas non plus ces couches démocratiques de la culture allemande que le nazisme avait détruites. De la perspective de Stempowski, ce qui a été tué par le nazisme en Allemagne était aussi une perte pour les Polonais et les Européens. La reconstruction d'une Allemagne démocratique faisait partie, selon Stempowski, d'une mission des démocrates européens. L'idée de la communauté du destin européen est un leitmotiv de ses journaux et contribue à la valeur de leur message.

La souveraineté de la Pologne et la nouvelle culture du voisinage

Tout en cherchant à élargir l'espace du dialogue et se distancier de la propagande communiste anti allemande, les auteurs de *Kultura* écrivent sur les éléments communs qui rapprochent les Polonais et les Allemands, mais l'indépendance de la revue donne aussi à ses auteurs la possibilité de discerner des divergences, des tendances négatives dans la culture

1 Giedroyc J., *Autobiografia*…, *op. cit*., p. 257.

démocratique de la RFA (par exemple Maria Czapska, dans le reportage cité plus haut). Notons aussi l'essai de Józef Mackiewicz « Sur le complexe allemand » des Polonais où l'auteur souligne qu'il n'aborde pas son sujet de la position « philo-allemande ». Il n'en est pas question, dit-il. Comme tous les auteurs de Giedroyc, Mackiewicz veut construire les fondements intellectuels, culturels et politiques d'une nouvelle Pologne démocratique. Le Rédacteur est d'ailleurs convaincu que la souveraineté de la Pologne dépend des relations d'entente avec tous ses voisins, ceux de l'Ouest et de l'Est.

Les principes fondamentaux de la politique polonaise d'après-guerre se définissent dans le dialogue entre Giedroyc et Juliusz Mieroszewski. Contrairement aux communistes, les deux hommes n'acceptent pas le partage de l'Allemagne. Il considère l'Allemagne unifiée et indépendante comme l'une des conditions de l'indépendance de la Pologne, cette dernière débarrassée de la tutelle de l'Union soviétique. Mieroszewski et Giedroyc ont bien entendu à l'idée l'État allemand qui accepte les frontières polonaises de l'après-guerre. Cette acceptation était difficile pour les Polonais et les Allemands, les deux ayant perdu une partie de leurs territoires à l'Est, mais toute modification ouvrait la voie aux nouveaux conflits. Ainsi, afin de préserver la paix sur le continent, il fallait pérenniser les frontières de l'Allemagne et de la Pologne imposées par Staline. Pour que l'unification allemande soit un élément stabilisateur de la politique européenne, elle devait avoir lieu, soulignait Mieroszewski, dans le cadre de l'intégration européenne. Autant Giedroyc que Mieroszewski approuvaient la perspective de l'Europe fédérale, considérant ce processus comme faisant partie du nouvel ordre pacifique. Dans la vision de *Kultura*, les Polonais deviendraient les Européens du canton Pologne, comme l'a dit le père Jan Maria Bocheński, dans son « Manifeste démocratique ».[1]

Correspondant berlinois

Revenons encore une fois à la deuxième mission berlinoise de Czapski et de Giedroyc. Ils avaient profité de leur séjour d'été 1951 pour distribuer, dans la partie communiste de l'Est, les publications de l'Institut littéraire. Les archives biographiques nous enseignent que, du côté polonais, ont pris part dans le festival socialiste une ouvrière des Chantiers

1 *Ibidem*, p. 278.

navals de Gdansk, Anna Walentynowicz, et le jeune journaliste Ryszard Kapuściński, c'était leur premier voyage à l'étranger. Quel concours de circonstances ! Giedroyc, Czapski, Walentynowicz, Kapuściński à Berlin de l'époque stalinienne, deux univers polonais différents au bord de la Spree, tous devenus aujourd'hui une légende.

Lors de ce deuxième voyage à Berlin, Giedroyc s'est davantage intéressé à la ville. Il en parle ainsi dans sa lettre à Andrzej Bobkowski :

Je suis fasciné par Berlin. Tout d'abord par sa bonne ambiance. On sent ici la frontière, le front. La communication et le contact avec le Pays se trouvent ici, uniquement par cette voie à l'heure actuelle, une dizaine de personnes par semaine y passent, l'envoi de nos publications se porte à merveille. Nous avons trouvé des contacts intéressants avec les Allemands, nous nous adonnons à l'amitié polono-allemande. Ce n'est guère facile, d'autant que nous tenons aux frontières d'aujourd'hui, il est toutefois possible de trouver quelques interlocuteurs.[1]

Pour approfondir les relations avec les Allemands, Giedroyc lance le projet d'un numéro de *Kultura* en allemand. Le Rédacteur souhaite le distribuer avec l'aide de Kampfgruppe, et obtenir la collaboration d'Eugon Kogon, fondateur du mensuel socio-démocrate *Frankfurter Hefte*. Kogon, ancien prisonnier de Sachsenhausen, a publié le premier ouvrage de l'après-guerre sur le système totalitaire des camps de concentration *L'État SS*. Giedroyc reste en dialogue avec ce dernier et son milieu, mais le numéro allemand n'est pas paru. Ce n'est qu'en 1984, poussé par l'élan occidental en faveur de Solidarność, que Giedroyc réussit cette publication.

De ce deuxième voyage à Berlin, Giedroyc revient persuadé que, pour le développement de l'Institut Littéraire, il est nécessaire de trouver un collaborateur permanent en Allemagne, correspondant de *Kultura*. Le Rédacteur tente de convaincre Andrzej Bobkowski de retourner à ce poste, de revenir en Europe. Mais Bobkowski a définitivement rompu avec le Vieux continent et ne pense pas au retour. Dans une lettre à Bobkowski, le Rédacteur réfléchit même au transfert de l'Institut littéraire à Berlin. Il écrit à l'auteur des *Esquisses à la plume* qu'en France, même s'il tentait de « marcher sur la tête », il n'arriverait pas à percer alors que, « à Berlin, *Kultura* fait sensation, non seulement à Berlin et en Allemagne, mais aussi aux États-Unis ». Giedroyc pense à cette

1 *Jerzy Giedroyc, Andrzej Bobkowski, Listy 1946-1961*, Warszawa 1997, p. 189.

époque que New York est l'endroit où sa mission politique aurait le plus d'influence. Mais, et non seulement pour des raisons financières, ce transfert s'avère peu réaliste. L'Amérique est trop loin du Pays et, à New York, nous pourrions « nous dessécher et rompre complètement avec la réalité du pays. C'est pourquoi Berlin semble le plus logique ».[1]

Jerzy Giedroyc n'a finalement pas déménagé l'Institut Littéraire, mais, à la fin de 1951, il envoie au bord de la Spree un correspondant de *Kultura* en la personne de Jerzy Prądzyński (qui habitait Londres), celui-ci est un journaliste d'avant-guerre que Giedroyc a connu à l'époque de « Polska zbrojna ». « Un homme formidable, une machine explosive, avec de beaux états de service dans le Deuxième corps de l'armée alliée », disait Giedroyc dans son autobiographie.[2] Mais l'Institut littéraire ne disposait pas des moyens financiers suffisants pour maintenir son correspondant berlinois. Déjà en 1953, avant l'insurrection anticommuniste du 17 juin 1953, le journaliste quitte Berlin. Bien que son séjour à Berlin soit court, Prądzyński est très productif, il envoie tous les mois à Maisons-Laffitte sa chronique et ses textes politiques. De plus, en collaboration avec Bohdan Osadczuk, il publie un bulletin de presse qui contient des informations en allemand sur la situation en Europe de l'Est et sur l'émigration. Après le départ de Prądzyński d'Allemagne, son rôle de correspondant permanent est repris par Bohdan Osadczuk qui va collaborer avec *Kultura* pendant cinq décennies environ, influençant la ligne politique de la revue.

Bohdan Osadczuk est, de la perspective de Giedroyc, un auteur idéal. Il écrit depuis Berlin, du front de la guerre pour la liberté et la démocratie, il analyse le développement des deux pays allemands, produit des articles sur les relations polono-allemandes, mais il remplit aussi pour *Kultura* le rôle de guide à travers l'univers de l'émigration ukrainienne et d'ambassadeur de Giedroyc au sein de cette diaspora. Contrairement à bien d'autres émigrés, Osadczuk savait franchir les murs invisibles du ghetto est-européen et, dans ses écrits, il enseignait et influençait l'opinion publique de l'Ouest.

1 *Ibidem*, p. 190.

2 Giedroyc, J., *Autobiografia* ..., *op. cit*., p. 139.

Le cercle des auteurs de *Kultura* en Allemagne

Bohdan Osadczuk savait situer ses analyses du bloc soviétique et de la politique européenne dans le contexte global large de l'affrontement de deux systèmes politiques. En sa qualité de collaborateur de journaux allemands parmi les plus influents comme *Neue Zürcher Zeitung* et *Der Tagesspiegel*, il voyageait à travers l'Europe et le monde, il a séjourné notamment en Chine, en Yougoslavie, aux États-Unis. Ses commentaires à la radio et à la télévision atteignaient le public d'un million de personnes. Il participait à un programme journalistique populaire en Allemagne de l'Ouest « Der Internationale Früchschoppen » où il est devenu un commentateur reconnu de la politique internationale. De plus, professeur de l'Université libre de Berlin Ouest, il formait, à partir des années soixante, les soviétologues allemands.

Ses articles contribuaient à formuler la ligne politique de *Kultura* et, en même temps, Osadczuk, journaliste allemand, introduisait la problématique des émigrations polonaise et ukrainienne dans le débat public ouest-allemand. Un grand rôle de soviétologue en Allemagne de l'Ouest incombe également à Wanda Brońska-Pampuch, avec laquelle Osadczuk avait travaillé durant les premières années de l'après-guerre dans la Mission militaire polonaise à Berlin. Les deux ont quitté la Mission à l'époque stalinienne. Brońska-Pampouch, qui publiait aussi dans *Kultura*, était une ancienne communiste et victime du stalinisme, puis le précieux témoin du totalitarisme bolchevique en Allemagne fédérale, la voix d'une intellectuelle indépendante.

Parmi des intellectuels influents en Allemagne, Giedroyc comptait sur Tadeusz Nowakowski, écrivain, traducteur et journaliste de radio. Tout comme les deux précédents, Osadczuk et Brońska-Pampuch, il avait le don du bilinguisme, il écrivait donc parfaitement allemand, publiait dans des revues et des maisons d'édition allemandes de renom. Grâce à sa participation au groupe littéraire « Gruppe 47 » de Hans-Werner, il fréquentait des personnages éminents de la littérature ouest-allemande. Participant aux rencontres du groupe « Richter » et aux débats littéraires, il a pu jouer de son influence auprès des intellectuels allemands, dans leur perception de l'Europe de l'Est. Rédacteur de la Radio Europe libre, il ouvrait à *Kultura* l'univers de la littérature contemporaine allemande, plus particulièrement l'œuvre de Siegfried

Lenz, Günter Grass ou Johannes Bobrowski, ces écrivains enracinés dans le voisinage culturel polono-allemand.

Dans la première vague de l'émigration polonaise de l'après-guerre en Allemagne, mentionnons la silhouette de Stefan Kozłowski, ancien officier de la Brigade Świętokrzyska qui a pris part aux travaux de l'Institut Littéraire. Giedroyc apprend la présence de Kozłowski en Allemagne par les Ukrainiens. Installé après la guerre à Munich, Kozłowski entretient des contacts avec l'émigration ukrainienne qui a fondé l'Université ukrainienne libre, l'un des plus importants établissements d'enseignement des émigrés est-européens en Occident. Kozłowski est aussi en contact avec des partis politiques ouest-allemands, plus particulièrement avec la démocratie chrétienne, des personnes comme Kurt Georg Kiesinger, chancelier de la grande coalition de la fin des années soixante. Des articles sur la politique de la république de Bonn sont d'ailleurs issus de ses relations. Après sa mort, en 1981, sa fille Nina reprend la même thématique, aujourd'hui elle occupe une place importante dans la Polonia de Munich, popularisant notamment la littérature de l'émigration en Allemagne.

Après la guerre, la capitale de la Bavière devient, et non seulement en raison de la présence de la diaspora ukrainienne, l'un des plus importants centres de la vie politique de l'émigration est-européenne du continent. Les Américains y installent le siège de la Radio Europe libre ce qui attire en Bavière un grand nombre d'éminents écrivains et intellectuels venus de derrière le Rideau de fer, comme les légendaires rédacteurs de la Radio, Jan Nowak Jeziorański et Zdzisław Najder, mais aussi Tadeusz Nowakowski et Józef Mackiewicz qui écrivaient pour *Kultura*.

Dans les années 1970 et 1980, de nouvelles vagues d'émigrés polonais élargissent le cercle des collaborateurs de *Kultura* en Allemagne. Andrzej Chilecki et Kamila Chylińska s'installent à Cologne, Witold Wirpsza et Maria Wirpsza-Kurecka, écrivains et traducteurs de la littérature allemande viennent vivre à Berlin. Après la mort de Wirpsza, en 1985, son fils Aleksander qui publie ses poésies sous le pseudonyme Leszek Szaruga, s'installe à Berlin. Grâce à une très bonne connaissance de la langue, les Wirpsza se rapprochent rapidement du milieu littéraire de Berlin. Ils collaborent avec la berlinoise Académie des beaux-arts et le Literarisches Colloquium, institution littéraire fondée par le cercle du Groupe 47. Les Wirpsza entretiennent des liens d'amitié avec Günter

Grass. À leur instigation, ce dernier accepte de publier son roman *Le Tambour*, en polonais, dans la maison d'édition clandestine NOWA, en 1979. Leszek Szaruga entre aussi en contact avec l'opposition anticommuniste à Berlin Est, puis, après la chute du Mur de Berlin, il travaille dans le domaine de la culture du voisinage polono-allemand. Il recrute pour *Kultura* Andrzej Stach, un journaliste de radio de Berlin, originaire de Wrocław.

Aux côtés de Munich et de Berlin Ouest, c'est Cologne, une métropole culturelle particulière sur la carte allemande, qui devient un autre lieu de renom pour l'émigration polonaise. C'est aussi la ville de Konrad Adenauer et de Heinrich Böll, le siège de la maison d'édition de ce dernier, Kiepenheuer und Witsch, éditeur qui publie les œuvres de Czesław Miłosz, de Marek Hłasko, de Józef Czapski ou de Joseph Roth. La ville de Cologne est aux temps de Giedroyc, et elle est restée aujourd'hui, un lieu de singulières contradictions culturelles : on y rencontre le catholicisme rhénan critique envers la tradition protestante de la Prusse, le conservatisme ouest-allemand très éloigné de l'Europe centrale et, en même temps, le milieu libéral des médias et d'art contemporain, ouvert au monde, ainsi que les mouvements socio-démocrate, alternatif et les Verts, sensibles aux changements en Europe de l'Est. C'est à Cologne que s'établissent Andrzej Chilecki et, après les répressions de Mars 68 en Pologne, Kamila Chylińska. Le premier écrit une chronique allemande pour *Kultura*, organise la distribution des livres de l'Institut Littéraire ainsi que le soutien à l'opposition anticommuniste en Pologne. Dans les années 1980, Chilecki est co-fondateurs des initiatives d'aide à « Solidarność », « Solidarität mit Solidarność ». Cette initiative soutient non seulement l'opposition anti-communiste, c'est aussi un lieu de rencontres des Allemands et des émigrés de l'Est, un écrivain émigré russe de renom, Lev Kopelev, encourage l'idée. C'est aussi un milieu très diversifié politiquement. Un bon nombre d'activistes allemands de la Solidarité avec Solidarność sympathisent avec le Parti des verts, nouvellement fondé, qui accueille dans leurs rangs de nouveaux mouvements sociaux. La force civique de Solidarność fascine les jeunes Allemands, tout comme l'alliance de l'intelligentsia polonaise avec les ouvriers et le langage émancipatrice de la révolte contre l'autocratie. De nombreux activistes des Verts s'inspirent donc de la révolution sociale, auto-limitée de Solidarność. Kamila Chylińska comprend rapidement l'importance de ces nouvelles tendances sociales

dans la République fédérale. Pendant trois décennies, depuis les années 1970 jusqu'à la fin de l'existence de *Kultura*, Chylińska décrit dans la revue de Giedroyc l'influence de ces changements sur la politique allemande. Elle se lie d'amitié avec Elisabeth Weber, une activiste de renom des Verts, qui, dans les années 1980 et 1990, travaillant dans le club parlementaire des Verts dans le Bundestag, est responsable des relations avec l'opposition anti-communiste en Europe centrale et de l'Est et, après la chute du Mur de Berlin, co-fonde les principes de la politique Est-européenne de son parti. Elisabeth Weber, personne tout en subtilité et en modestie, a créé dans une large mesure une image positive de la révolution est-européenne auprès des Verts est-allemands. Weber a guidé Chylińska à travers la nouvelle culture politique allemande alors que Chylińska, ancien membre de la Résistance française et rédactrice de *Życie Warszawy*, introduisait Weber et ses amis dans l'histoire complexe de l'intelligentsia juive polonaise du XXe siècle.

Des espoirs allemands du Rédacteur

Dans l'*Autobiographie à quatre mains*, Jerzy Giedroyc parle de ses voyages à Berlin et Munich qui ont suscité l'espoir de collaborer avec les Allemands. Il raconte aussi comment, en Allemagne, il s'est mis avec enthousiasme dans un trafic de machines à écrire avec des touches polonaises, achetées en RDA où elles étaient très peu chères.[1] Avec son laconisme et sa modestie habituelle, il constate que ses projets allemands n'ont pas été concluants. En effet, Prądzynski est resté peu de temps correspondant de *Kultura* à Berlin, et Giedroyc n'a pas réussi non plus à publier, dans les années cinquante, le numéro allemand de sa revue.

Il faut toutefois constater que le Rédacteur avait une opinion trop critique à propos de ses réalisations allemandes. La place de Prądzynski a été reprise par Bohdan Osadczuk, devenu correspondant permanent, qui a même signé sous le pseudonyme du Berlinois.

Grâce à Osadczuk et le traducteur allemand Arnim Dross, il a été possible de publier, en 1961, le recueil d'essais de Juliusz Mieroszewski, *Kehrt Deutschland in den Osten zurück? Polen-Deutschland-Europa*, par l'édition berlinoise Colloquium Verlag. Osadczuk est entré en contact avec les médias allemands qui ont proposé des interviews à l'auteur.

1 *Ibidem*, p. 183.

Mieroszewski n'a hélas pas voulu quitter Londres. Sans sa participation active, le livre s'est avéré difficile d'accès en Allemagne.

Le numéro allemand de *Kultura* n'est paru qu'en (orwellienne) année 1984, une année importante pour les relations polono-allemandes. Il fallait alors soutenir la « Solidarność » dans la clandestinité, la nouvelle vague de l'émigration polonaise à l'Ouest, saisir l'occasion de l'intérêt pour la littérature polonaise, après le Nobel de Czesław Miłosz. Le numéro allemand de *Kultura* a suscité de l'intérêt. Grâce aux articles de Jan Józef Lipski, Adam Michnik, Zdzisław Najder et autres, on remarquait que l'opposition démocratique en Pologne était ouverte aux conceptions de *Kultura* des relations polono-allemandes, l'opposition cherchant une nouvelle stratégie politique pour bâtir les rapports entre la Pologne et l'Allemagne. Les textes de Mieroszewski, de Czapski et de Stempowski ont grandement inspiré la ligne de l'opposition. Le numéro allemand de *Kultura*, preuve de l'alliance entre l'émigration et le pays, n'était possible qu'à partir de 1976, et non pas dans les années cinquante.

Il a été question plus haut des liens et de l'influence de certains collaborateurs de *Kultura* sur la politique et la culture ouest-allemandes. Deux grands intellectuels du Congrès pour la liberté de la culture avaient une importance fondamentale pour la diffusion de l'œuvre de Jerzy Giedroyc en Allemagne, à savoir l'initiateur du Congrès, le journaliste américain Melvine Lasky, et l'écrivain suisse, François Bondy. Les deux – rédacteurs de trois revues soutenues par le Congrès, la française *Preuves*, l'allemande *Der Monat* et la britannique *Ecounter* – étaient influents dans la vie intellectuelle de l'Europe de l'Ouest. Parmi leurs missions figurait la publication de la littérature et des essais des écrivains émigrés, dont ceux de *Kultura*. Le mensuel *Der Monat*, qui paraissait sous la rédaction de Lasky, dans les années cinquante et soixante, à Berlin, fournissait aux Allemands des informations sur la culture occidentale mais aussi sur les grands artistes de l'Europe centrale, dont Miłosz, Czapski ou Gombrowicz. Lasky a continué par la suite à diffuser les voix venant de derrière le Rideau de fer sur les pages de la revue londonienne *Encounter*. Les relations de Giedroyc et de Czapski avec Lasky étaient rigides et pragmatiques. En revanche, la rédaction de *Kultura* a noué des liens d'amitié avec François Bondy, essayiste et critique littéraire bilingue franco-allemand, qui a exercé son influence sur les goûts du public des deux pays. Son intellect, sa finesse d'esprit et son subtil

sens de l'humour l'ont aidé à acquérir la position de l'un des plus importants personnages de la culture en Europe occidentale.

Bondy était fasciné par Gombrowicz. Avec son ami, Constantin Jelenski, il a contribué à la popularité de Gombrowicz en France, mais aussi à sa présence en Allemagne. C'est entre autres à l'initiative de Bondy et de Jelenski que Gombrowicz était revenu d'Argentine en Europe, en 1963. Les deux hommes servaient d'intermédiaire pour permettre à Gombrowicz d'obtenir la bourse de l'américaine Fondation Ford qui lui a permis de séjourner pendant un an, à Berlin Ouest. Après la fin de la construction du Mur de Berlin, en août 1961, nombre de politiciens et d'intellectuels réfléchissaient comment protéger la ville de l'isolation culturelle. La présence de Gombrowicz à Berlin Ouest – tout comme la rencontre avec des intellectuels européens au Congrès pour la liberté de la culture en 1950 – symbolisait le début d'une nouvelle époque pour la ville. Gombrowicz et Ingeborg Bachmann étaient les premiers boursiers du programme « artists-in-residence » de la Fondation Ford de Berlin. Ce programme de bourses transformé peu après en un autre, fédéral, de l'organisation DAAD (Deutscher Akademischer Austauschdienst), qui fonctionne toujours, a été étendu aux autres domaines de l'art. Après Gombrowicz, bien d'autres écrivains polonais de renom en ont bénéficié : Zbigniew Herbert, Witold Wirpsza, Sławomir Mrożek, Stanisław Lem, Adam Zagajewski, Tadeusz Różewicz, Kazimierz Brandys, Olga Tokarczuk, ou récemment, Tomasz Różycki. Un séjour d'un an au bord de la Spree offrait aux écrivains polonais de bonnes conditions de travail et une opportunité de contact avec les éditeurs, les médias, les lecteurs et les institutions littéraires allemands.

Pour la promotion de la littérature polonaise, avant la chute du Mur et jusqu'à nos jours, compte avant tout le Colloque littéraire du bord du lac Wannsee fondé par le légendaire professeur et poète Walter Höllerer dont l'œuvre est poursuivie aujourd'hui par son fils Florian Höllerer ainsi que par l'Académie des beaux-arts du quartier de Tiergarten. Witold Gombrowicz séjournait à quelque pas de cet endroit. Irena et Bohdan Osadczuk ont pris contact et soin de l'écrivain. À présent, le principal siège de l'Académie, qui publie une revue littéraire ouverte sur la Pologne « Sinn un Form », se trouve au cœur de la ville, près de la Porte de Brandenburg, sur la place de Paris.

Ces quelques exemples montrent que les relations de *Kultura* ont permis à ses auteurs de trouver leur place dans la littérature et culture allemandes. Quand Jerzy Giedroyc parlait de ses projets inaccomplis, il parlait plutôt de l'espace politique, et non de l'imaginaire culturel des Allemands. Il est impossible, dans un seul article, de brosser une analyse plus étendue sur la perception de *Kultura* en Allemagne, mais pour rester brièvement dans la problématique de l'influence de l'émigration sur son entourage, citons les paroles de Jerzy Giedroyc échangées avec Barbara Toruńczyk, en 1981. Le Rédacteur attire alors notre attention sur le rôle des émigrés polonais de PRL, plus particulièrement après 1968, dans la propagation de la cause polonaise en Europe. Selon Giedroyc, la vieille génération des émigrés de l'après-guerre, surtout de Londres, n'a pas su sortir de l'isolement politique :

Grâce à Kołakowski, Pomian, Smolar et autres, on a commencé à inclure l'affaire polonaise dans le contexte international. Ce n'était plus le ghetto ancien, celui de « Dziennik Polski », de « Wiadomości », du gouvernement en exil. Et c'est un grand mérite de ces gens, avant tout de Kołakowski. C'est pour cela qu'il faut considérer leur arrivée comme très positif. Ils ont réussi là où la vieille émigration a échoué.[1]

La vague d'émigration d'après 1968 a également renforcé le projet de l'émigration de l'Armée d'Anders, à savoir celui de l'Institut Littéraire. Giedroyc collaborait étroitement avec Pomian et Kołakowski, soutenait à leur début Aleksander et Eugeniusz Smolar. On a parlé également de ce geste symbolique qu'était la remise à Leszek Kołakowski, en 1977, du prix de la Paix des Libraires allemands, le plus prestigieux prix pour la Paix en République fédérale, décerné là pour signe de la réconciliation polono-allemande. En 1972, sur la vague de la réconciliation avec les Polonais, politique menée par le gouvernement de Willy Brandt, ce prix a été attribué à Janusz Korczak. Jusqu'à nos jours, c'est l'unique édition du prix des Libraires allemands qui honore un intellectuel décédé, assassiné par les Allemands. Un an avant cette édition, ce même prix a été décerné à la comtesse Dönhoff pour son activité en faveur de la ratification de la frontière Oder Neisse. Ajoutons que le Nobel allemand a été attribué, en 1985, à Władysław Bartoszewski et, en 1990, l'année de l'unification allemande, à Karl Dedecius, traducteur et promoteur de

1 Toruńczyk, B., *Rozmowy w Maisons-Laffitte 1981*, Warszawa 2006, p. 137.

la littérature polonaise. Ce dernier geste soulignait l'importance de la relation polono-allemande dans l'Allemagne souveraine.

L'attribution du prix de la Paix des Libraires allemands reflète de manière intéressante l'atmosphère politique et intellectuelle de l'époque. Il est donc décerné à Kołakowski au début de la formation de l'opposition anti-communiste en Pologne et dans d'autres pays du bloc de l'Est, au moment où les citoyens organisés dans le KOR (Comité de défense des ouvriers) en Pologne, ou dans la Charte 77 en Tchécoslovaquie, exigeaient le respect des droits civiques que les dirigeants communistes avaient signés lors de la Conférence pour la sécurité et la coopération en Europe, en 1975. En sa qualité de représentant officiel du KOR, Leszek Kołakowski, dissident de renom et critique du communisme, était une voix reconnue tant dans l'Europe de derrière le Rideau de fer que dans celle du monde démocratique et libre. Kołakowski avait non seulement une connaissance profonde de l'héritage culturel de l'Europe, mais il était également l'acteur du processus de l'unification des deux parties du continent divisé.

Éducation pour la dignité

La communication prononcée par Kołakowski, à Francfort, à l'occasion du prix des Libraires allemands est aujourd'hui un texte oublié. Pourtant, il est utile de revenir à cet essai du philosophe sur la haine et sur l'éducation pour la dignité. C'est un écrit, à l'époque actuelle de la polarisation politique quotidienne, de la distanciation ironique de l'Autre, très actuel, nécessaire même. C'est de fait le programme des hommes du cercle de *Kultura*, leur manière de concevoir le dialogue avec les voisins. Jerzy Giedroyc a souligné son importance, en le faisant figurer en tête du numéro de décembre 1977. Dans l'essai de Kołakowski, nous retrouvons les échos de la pensée de Czapski, de Mackiewicz, de Stempowski qui avertissaient sur les dangers de la haine, décuplant tant les forces destructrices qu'auto destructrices. Kołakowski rappelait la puissance réductrice et paralysante de la haine.

Le besoin de haïr s'explique par la destruction intérieure de ceux qui haïssent, il les rend vulnérables face à l'État. La haine est synonyme de

suicide intérieur, d'auto destruction, elle arrache les racines de la solidarité aussi parmi ceux qui haïssent.[1]

Kołakowski estimait que la haine est « une arme secrète du totalitarisme » qui empoisonne chaque atome humain, lui enlevant ainsi sa dignité. Kołakowski n'avait pas d'illusions, sachant qu'il est aisé d'éduquer pour la haine, qu'il nous est à tous plus difficile de faire preuve de tolérance, d'entrer en dialogue, il savait aussi que le conflit fait partie de la vie collective. Mais les démocrates, selon lui, n'avaient pas d'autre choix que le chemin difficile de la tolérance et du pluralisme.

L'esprit conciliant, l'acceptation du compromis sans lâcheté ni conformisme, la capacité d'évacuer l'hostilité de trop sans faire de concessions là où l'on considère que l'essentiel entre en jeu sont un art, et nullement un don naturel, pour personne. De notre capacité à s'approprier cet art dépend pourtant le destin de l'ordre démocratique dans le monde.[2]

Pour bâtir sa vie spirituelle, son esprit autonome, l'homme doit apprendre l'engagement social, la lutte politique sans haine, il doit s'ouvrir à l'esprit de conciliation, soulignait Kołakowski.

Le manifeste de Kołakowski est à replacer dans plusieurs contextes, dans la construction d'un nouveau dialogue des nations éprouvées par la guerre, entre Polonais et Allemands, et entre Polonais et leurs voisins de l'Est. C'était aussi un programme formulé pour l'opposition anticommuniste qui a choisi, en Pologne, la voix pacifique, le dialogue avec le pouvoir ce dont parlait Kołakowski, dans son discours de Francfort, à propos de la révolution auto limitée de « Solidarność ».

La pensée du philosophe tournée contre la culture de la haine et de l'hostilité a été complétée par le manifeste de la rédaction de *Kultura* au sujet des relations polono-allemandes, publié dans ce même numéro du mensuel, de décembre 1977. Selon le Rédacteur, le régime communiste de Pologne rappelait en permanence les crimes allemands parce qu'il ne souhaitait pas la réconciliation entre les deux pays. *Kultura* avertissait que la société polonaise ne pourra pas éviter la normalisation des rapports avec l'Allemagne, que l'indépendance, la démocratie polonaises n'existeront pas sans des relations apaisées avec l'Allemagne démocratique. Dans son éditorial, Giedroyc rappelait les principaux concepts de

1 Kołakowski, L., Wychowanie do nienawiści, wychowanie do godności, *Kultura*, 1977, n° 12.

2 *Ibidem*.

la voie polonaise à l'indépendance. Les fondements de la Pologne souveraine se trouvent donc dans le programme ULB, dans l'idée de l'alliance avec les voisins de l'Est, dans l'acceptation des frontières polonaises de l'Est, dans le soutien de l'indépendance de l'Ukraine, de la Lituanie et de la Biélorussie, mais aussi dans le soutien de l'unification allemande au sein d'une Europe fédérale, l'acceptation de la frontière Oder Neisse par les Allemands. En élargissant la formule ULB de Mieroszewski et de Giedroyc, il est possible de définir la vision politique de *Kultura* par l'abréviation ULB-A.

Dans le manifeste de la rédaction de 1977, Giedroyc rappelait une fois de plus, suivant la pensée humaniste de *Kultura*, que la politique démocratique, tout en répondant aux intérêts nationaux, doit accepter le caractère supérieur de l'individu, rejeter la xénophobie, le racisme, les idées stéréotypées sur le voisinage. La politique démocratique place l'individu au centre.

Mêmes dans des circonstances les plus complexes, le mouvement démocratique doit toujours souligner son humanisme et son respect de l'être humain, c'est sur ces fondements qu'est bâtie la culture de la Pologne et de l'Europe entière.[1]

Cette parole qui, malgré le succès politique que l'émigration et l'opposition démocratique polonaises remportent en 1989, n'a rien perdu de son actualité. C'est un point de repère qui est pourtant devenu, hélas, un sujet de polémique dans l'actuelle politique polonaise. Les propos de Giedroyc de 1977 démontrent l'importance de l'œuvre de *Kultura*, ce projet éditorial clos avec la mort du Rédacteur, le 14 septembre 2000. L'œuvre est close, mais sa mission de la réconciliation avec les voisins reste intacte.

1 Giedroyc J., (Redaktor), Niemcy *Kultura*, 1977, n° 12.

Małgorzata E. Ptasińska

La politique occidentale de *Kultura*

à la lumière de la correspondance de Jerzy Giedroyc et de Zbigniew Brzezinski[1], 1956-1990

Dans l'abondante littérature sur l'héritage de Jerzy Giedroyc et de l'Institut Littéraire, un grand nombre de travaux est dédié à la pensée politique de *Kultura*, à son influence sur la Pologne et le bloc de l'Est, la Russie soviétique comprise, ainsi qu'au concept d'ULB (Ukraine, Lituanie et Biélorussie indépendantes). En revanche rares sont les analyses qui traitent de la politique occidentale du Rédacteur et du rôle des États-Unis dans son élaboration. Il existe également des études portant sur l'implication de l'Institut Littéraire dans le Congrès pour la liberté de la culture, sur le programme de distribution de livres interdits en Pologne, ou sur ses relations avec la Radio Free Europe. La question américaine, importante pour la vision holistique des réalisations de *Kultura*, n'a pas encore été abordée, même de manière partielle.

1 À titre de rappel : Zbigniew Brzezinski (1928-2017) politologue et soviétologue américain d'origine polonaise, auteur d'ouvrages de référence, professeur de Harvard, conseiller des présidents des USA. De 1960 à 1989, il dirige l'Institut d'étude du communisme de l'Université Columbia de New York. Il est le principal conseiller en politique étrangère d'Hubert Humphrey, candidat à la présidence des États-Unis en 1968. En 1973, il fonde avec David Rockefeller la Commission trilatérale entre l'Amérique du Nord, l'Europe occidentale et le Japon dont il est le directeur de 1973 à 1976. Il devient conseiller à la sécurité nationale du président américain Jimmy Carter de 1977 à 1981. En 1993, il fonde le Comité de coopération américano-ukrainien et soutient la Pologne et d'autres pays d'Europe centrale pour leur admission à l'OTAN. Son fils Mark Brzezinski occupe actuellement le poste d'ambassadeur des États-Unis en Pologne.

Le présent article a pour l'objectif de commencer à combler cette lacune, il constitue donc la première tentative de présenter la politique américaine de Jerzy Giedroyc, à la lumière de sa correspondance avec Zbigniew Brzezinski. Notre cadre chronologique s'étend de 1956 à 1990, à partir du moment où le Rédacteur entame sa collaboration avec Zbigniew Brzezinski jusqu'à l'année où ce dernier publie à l'Institut littéraire son ouvrage *The Birth and Death of Communism in the Twentieth Century (Grand échec : la naissance et la mort du communisme au XXe siècle)*, c'est-à-dire du début du déclin du communisme en 1956, jusqu'à sa note finale, en 1990.

Dans la politique occidentale de *Kultura,* les États-Unis jouent un rôle clé en raison de leur place dans l'équilibre des forces de l'après-guerre, dans le contexte du combat pour le monde libre, engagé entre l'Ouest et l'Est. Jerzy Giedroyc suit attentivement la politique américaine de la sécurité européenne, l'Europe centrale et orientale comprise. Cette politique s'inscrit dans les stratégies successives des présidents américains à l'égard de l'Union soviétique, face à la menace communiste dans le monde, et surtout après 1949, quand les Soviétiques commencent à disposer des armes nucléaires. À partir de cette époque, les USA lancent la stratégie qui permettrait de négocier avec l'Union soviétique, de manière à garantir la paix.[1]

Le rédacteur Giedroyc, se situant résolument du côté américain, écrit que l'Amérique est « aujourd'hui le centre de décisions politiques importantes pour l'avenir du monde »[2]. Dans sa lettre à Melchior Wańkowicz, il en parle avec conviction :

…dans la situation actuelle, face à un conflit entre deux empires, nous pouvons, et devons, jouer avec l'Amérique ce qui ouvre devant nous le plus d'opportunités. Se positionner avec l'Amérique, sans devenir aveuglément ni son jouet ni son agent. [...] Si je me place maintenant aux côtés de l'Amérique, je suis d'autant plus obligé d'indiquer tout ce que sa politique contient d'idiot.[3]

Juliusz Mieroszewski, le plus proche collaborateur de Giedroyc, son porte-parole dans *Kultura* exprime la même idée à ce propos :

1 Diplomaticus, Legenda o imperializmie amerykańskim, *Kultura* n° 9/10, 1948, p. 192.

2 Od Redakcji, *Kultura* (le numéro américain), n° 7/8, 1953, p. 6.

3 Giedroyc, J., Wańkowicz, M., *Listy*…, p. 224–226.

Les Anglais et les Américains sont cyniques, mais si je dois choisir entre deux cynismes, entre le bolchevisme russe et les Anglo-saxons, j'opte pour le second. Il n'existe pas hélas de troisième voie, et il faut donc choisir entre les deux. Et quelles que soient nos réticences, les chances polonaises sont indissociables de la victoire américaine, peu importe toutes nos détestations et notre mépris pour l'Amérique.[1]

Pour ces raisons, les auteurs de *Kultura* soutiennent la doctrine d'endiguement (containment) du président Truman et le « plan Marshall » ainsi que l'activité des institutions américaines : le Comité pour l'Europe libre, la Radio Free Europe ou le Congrès pour la liberté de la culture. En 1950, l'Institut Littéraire publie *Walka o świat* (La lutte pour le monde) de James Burnham, fruit des relations avec des intellectuels américains que Józef Czapski nouent lors de son séjour aux États-Unis, entre l'automne 1949 et le printemps 1950.[2] La participation de Giedroyc et de Czapski au premier Congrès pour la liberté de la culture, de juin 1950, est aussi une des conséquences de ce même voyage.

La collaboration entre Giedroyc et le sociologue et politologue Burnham se transforme en une amitié durable. Giedroyc adresse à son interlocuteur des notes sur ses projets éditoriaux dans le but de persuader l'administration américaine du bien-fondé de ses initiatives. Il estime que la connaissance américaine des problèmes de l'Europe centrale et orientale est lacunaire, et les moyens d'influence insuffisants. Giedroyc soutient la doctrine de Burnham sur les méthodes de destruction du communisme et les moyens de libérer les pays d'Europe de l'Est de l'emprise de l'Union soviétique. Cette doctrine est annoncée en janvier 1953, au moment de l'arrivée du président Dwight Eisenhower à la Maison Blanche.[3]

La ligne pro-américaine de Giedroyc se manifeste dans ses choix éditoriaux, la publication notamment de livres destinés à l'intelligentsia polonaise dont l'intérêt pour l'Amérique est constant. Dans la collection « Biblioteka *Kultury* », il existe même une série consacrée aux États-Unis, par exemple *Refleksje amerykańskie* [Réflexions américaines] et *Amerykańskie stronnictwa polityczne* [Partis politiques américains]

1 Giedroyc, J., Mieroszewski, J., *Listy*…, partie. 1, p. 119.

2 Les extraits du livre ont été publiés en amont dans *Kultura*.

3 Burnham, J., Polityka wyzwolenia, *Kultura* n° 2/3, 1953, p. 3-14. Cette même année paraît aussi dans « Biblioteka Kultury » son livre *Containment or Liberation ?*

d'Aleksander Hertz, *Historia Stanów Zjednoczonych* [Histoire des États-Unis] de Paweł Zaremba, ou *Kultura masowa* [Culture de masse] édité par Czesław Miłosz. En 1956, Giedroyc songe même à créer une « Bibliothèque de traductions de la littérature américaine », mais le projet n'a pas abouti pour des raisons financières, principalement à cause du refus de la Fondation Ford d'allouer des subventions à cet effet.

Les projets américains de Giedroyc, qui datent des années 1947-1956, méritent une étude à part et dépassent le cadre de cet article.

L'année 1956 marque un tournant dans l'activité de Jerzy Giedroyc, en raison des événements qui se produisent après le rapport secret de Nikita Khrouchtchev sur le culte de la personnalité et ses conséquences au XXe congrès du PCUS, en passant par la répression brutale des manifestations des ouvriers de Poznań, l'arrivée au pouvoir de Władysław Gomułka en Pologne, jusqu'à la répression sanglante du Soulèvement hongrois par les troupes soviétiques. Ces événements bouleversent la stratégie éditoriale de *Kultura* qui s'adapte alors à l'actualité du bloc de l'Est. Giedroyc décide aussi d'inclure les publications de l'Institut Littéraire dans le programme américain de distribution de livres au-delà du « rideau de fer », programme qui débute au milieu de l'année 1956.[1] Avec cette initiative, l'influence de la parole libre en Europe de l'Est prend une nouvelle dimension.

La même année, Jerzy Giedroyc s'engage dans une collaboration avec Zbigniew Brzezinski, un jeune soviétologue et politologue prometteur qui deviendra par la suite analyste, stratège et conseiller des présidents américains, et enfin le Conseiller à la sécurité de Jimmy Carter, entre 1977-1981. Début octobre 1956, Jerzy Giedroyc fait le premier pas, en proposant à Brzezinski de publier un article dans *Kultura*.

J'ai appris par le professeur [Wiktor] Weintraub que vous étiez revenu d'une expédition en Union soviétique. Les impressions d'un « témoin oculaire » qui est, en même temps, expert et chercheur peuvent être fort importantes et précieuses pour le lecteur polonais, à la fois en exil, peut-être encore plus au pays. Je voudrais donc vous demander d'écrire un article sur votre expérience pour Kultura.

De l'autre rive de l'océan arrivent rapidement les mots suivants : « Je répondrai avec plaisir à votre proposition d'écrire pour *Kultura*. »

1 Reisch, A. A. *Nieznany front zimnej wojny. Tajny program dystrybucji książek za żelazną kurtyna*, Warszawa 2015.

Dans le numéro de décembre du mensuel paraît le premier article de Brzezinski, « Les Soviets : septembre 1956. Notes et impressions d'un voyage ».

Commence ainsi une correspondance entre les deux hommes qui durera plus de quarante ans. Elle dévoile les coulisses du dialogue entre ces deux grandes personnalités, dont les principaux sujets sont la lutte contre le communisme et les changements en Union soviétique qui permettraient, à la Pologne et aux pays d'Europe de l'Est, de redevenir libres. C'est un échange à la problématique multiple, on note l'ampleur des problèmes soulevés par Jerzy Giedroyc et des initiatives qu'il soumettait à son destinataire de Washington pour convaincre et influencer l'administration américaine. Il s'agissait avant tout de pointer les points faibles de certaines campagnes américaines de propagande, comme des programmes culturels, des erreurs stratégiques dans les efforts d'influencer le bloc de l'Est qui étaient dues à la méconnaissance des problèmes de cette partie de l'Europe ou à une attitude négative à leur égard ; il y était aussi question d'une soumission excessive face à l'Union soviétique ou d'une prise en compte insuffisante des problèmes nationaux de l'empire soviétique.

Jerzy Giedroyc tenait à attirer l'attention des intellectuels polonais, notamment ceux qui vivaient derrière le Rideau de fer, sur le rôle et le poids des États-Unis dans le monde de l'après-guerre, sur leurs réalisations tant culturelles que scientifiques. Pour ce faire, il s'adressait de temps en temps à Brzezinski et lui demandait d'obtenir des bourses d'études dans des universités américaines (ce dont ont bénéficié Andrzej Brzeski, Witold Jedlicki), d'accorder des prix de la Fondation Alfred Jurzykowski (à Marek Nowakowski, Wiktor Woroszylski, entre autres). Il lui a demandé d'influencer les intellectuels américains pour qu'ils se joignent à la protestation contre les répressions qui avaient touché les signataires de la « Lettre de 34 »[1]. Il a initié la recherche conjointe entre les universitaires ukrainiens, russes et polonais, par exemple à l'université de Harvard.

Les articles de Zbigniew Brzezinski, publiés régulièrement dans *Kultura* et *Zeszyty Historyczne*, ont joué un rôle important dans la

1 « La Lettre de 34 » est adressée à Józef Cyrankiewicz, premier ministre du gouvernement communiste polonais, le 14 mars 1964. Les intellectuels polonais y demandent un changement de la politique culturelle dont l'assouplissement de la censure, la suppression des restrictions de papier pour l'impression…

collaboration entre les deux hommes. Aujourd'hui, ils reflètent d'une part la trajectoire de la recherche et de la carrière de Brzezinski, de l'autre, ses textes montrent les principaux courants de la politique internationale des États-Unis et les défis auxquels le pays était confronté dans le combat pour sa position dans le monde. Brzezinski y livre aussi ses réflexions sur les pays de l'Est, leurs transformations politiques, économiques et sociales. Notons qu'un bon nombre de ces textes ont été écrits à des moments clés de la politique internationale des États-Unis, ils en sont d'autant plus précieux pour le lecteur polonais.

Résolu de sortir mentalement du « ghetto polonais », Giedroyc tient à faire découvrir au lecteur polonais les processus en cours dans le monde, les mutations géopolitiques et le rôle des États-Unis dans ces phénomènes. Il publie, en 1958, l'article de Brzezinski intitulé « La politique du développement. Réflexions sur les aspirations économiques des peuples d'Asie et d'Afrique ». Dans la présentation de son article, l'auteur note le peu d'intérêt de l'opinion polonaise pour ces continents[1], il qualifie ses réflexions de plutôt pessimistes, ce qui devrait d'autant plus intéresser ses lecteurs.[2]

Dans son article, Brzezinski aborde la problématique de la concurrence entre l'Est et l'Ouest pendant la Guerre froide, entre le monde communiste, avant tout l'Union soviétique (et aussi la Chine) et le monde capitaliste, principalement les États-Unis, à l'époque où se produit le processus de décolonisation, après la Seconde Guerre mondiale. Il indique une série d'éventuelles conséquences politiques due à l'aspiration des peuples d'Asie et d'Afrique à l'indépendance, dans le contexte de l'expansion mondiale du communisme et de sa possible influence dans ces régions. L'indépendance des pays asiatiques, comme la Birmanie, l'Indonésie, l'Inde, durant l'immédiat après-guerre, a influencé les mêmes processus dans les pays africains, certains d'entre eux ont obtenu l'autonomie au sein de la communauté française, en 1958. Ces États ont accédé à l'indépendance en 1960, l'année que l'ONU a nommée l'Année de l'Afrique.

En novembre 1960, le candidat démocrate John F. Kennedy est élu président des USA. Vers la fin de cette année, Giedroyc, qui observe avec attention la scène politique américaine, échange beaucoup avec

1 Lettre de J. Giedroyc à Z. Brzezinski, du 20 février 1958, Archives de l'Institut Littéraire.

2 Lettre de Z. Brzezinski à J. Giedroyc du 15 février 1958, AIL.

ses collaborateurs d'outre Atlantique. Il écrit notamment à Aniela Mieczysławska : « Je suis très curieux du nouveau président et de sa nouvelle politique. »[1] Son autre correspondant, Stefan Korboński commente ainsi l'actualité :

Un vent nouveau souffle sur Washington. Les personnes qui sont arrivées au pouvoir constituent probablement, dans les conditions présentes, la meilleure équipe que les USA aient pu avoir. S'ils n'entraînent pas le peuple américain avec eux [...] et ne mobilisent pas toutes les forces du pays, l'avenir sera sombre. [...] Pour l'instant, on ne peut pas écrire davantage.[2]

Giedroyc s'intéresse immédiatement aux fonctions de Brzezinski au sein de la nouvelle administration. Aleksander Hertz lui rapporte ce qui suit :

Brzezinski appartient à l'équipe de Harvard, proche du président. Quelle est la position de Brzezinski au sein de ce groupe, difficile à dire. Selon moi, il est proche de ceux qui sont proches de Kennedy. Et ce serait déjà très bien ! Il faut prendre en compte les exagérations de nos compatriotes et diviser toute possible influence par deux, ou plus. Mais il faut compter avec Brzezinski. C'est un homme sérieux, raisonnable, il a de larges relations. Même s'il ne s'adresse pas directement au président, il peut faciliter bien des choses.[3]

À la même époque, Giedroyc prépare son premier voyage aux USA, ce qu'il annonce dans une lettre à Brzezinski où il dit espérer le rencontrer pour « discuter d'un certain nombre de sujets ».[4] Il explique le but de son voyage à Mieczysławska :

Je pars bien entendu avant tout pour régler des questions éditoriales qui sont pour moi les plus importantes, mais je voudrais, dans la mesure du possible, discuter d'un changement de la politique actuelle (je pense de la propagande) face à la Pologne, à l'URSS aussi ; les affaires africaines me passionnent également, j'y vois bien des possibilités pour les Polonais ce qui devrait intéresser les Américains. De fait, je compte surtout sur l'aide de [Paweł] Mayewski et de [Zbigniew] Brzezinski. Je vais bien sûr essayer de prendre contact avec la Fondation Ford et le Département d'État.[5]

1 Lettre de J. Giedroyc à A. Mieczysławska, 2 décembre 1960, AIL.

2 Lettre de St. Korboński à J. Giedroyc, 6 mas 1961, AIL.

3 Lettre d'Aleksander Hertz à Jerzy Giedroyc, 21 décembre 1960, AIL.

4 Lettre de J. Giedroyc à Z. Brzezinski, 1er mars 1961, AIL.

5 Lettre de J. Giedroyc à A. Mieczysławska, 2 décembre 1960, AIL.

Pendant son séjour aux États-Unis, Giedroyc rencontre personnellement Brzezinski, ce dernier en parle ainsi dans son courrier à Maisons-Laffitte :

J'ai été très heureux de vous rencontrer en personne. La réaction générale à vos observations et suggestions a été fort positive, j'espère que quelque chose de plus concret en résultera, mais n'oublions pas que la bureaucratie a aussi ses droits ![1]

Giedroyc répond avec la même courtoisie :

Je suis heureux que vous ayez eu une impression positive de mon séjour aux USA. Espérons que quelque chose en ressortira. De fait, je suis assez pessimiste. C'est peut-être parce que je vois de grandes opportunités et que j'ai peur que rien n'en résulte [...] Heureux aussi de vous avoir rencontré en personne, je compte vraiment sur votre bienveillance et votre aide à l'avenir.[2]

Au même moment, Giedroyc reçoit de Brzezinski un article sur la Russie, écrit conjointement avec William E. Griffith, ancien conseiller politique de la Radio Free Europe de Munich, intitulé « Pour une nouvelle politique face à l'Europe de l'Est », le texte paraît dans *Kultura* de l'été 1961. Il demande à Juliusz Mieroszewski de le traduire rapidement de l'anglais : « Ce n'est pas seulement une question de prestige mais celle de relier Brzezinski à nous, ce qui est extrêmement important pour notre avenir ».[3] Il écrit aussi à Zygmunt Michałowski de Radio Free Europe.

[Cet article est] *d'une grande importance pour les affaires polonaises et polono-allemandes, pas seulement parce que les deux hommes [Brzezinski et Griffith] reprennent, avec prudence, les thèses élaborées dans* Kultura. *Le poids de cet article est d'autant plus important qu'il paraît dans le numéro de juillet de* Foreign Affairs. *Il aura donc un cachet semi-officiel et peut être considéré comme le début d'un changement dans la politique américaine. [...] Il est essentiel que le plus grand nombre possible de copies de ce texte passe au pays.*[4]

Les copies de l'article, imprimées sur du papier fin, ont été distribuées en Pologne.

1 Lettre de Z. Brzezinski à J. Giedroyc, 1er juin 1961, AIL.

2 Lettre de J. Giedroyc à A. Mieczysławska, 7 juin 1961, AIL.

3 Lettre de J. Giedroyc à J. Mieroszewski, 7 juin 1961, AIL.

4 Lettre J. Giedroyc à Z. Michałowski, 30 juin 1961, AIL.

Le moment de sa parution n'est pas fortuit : il coïncide avec les premiers mois du mandat du président américain John F. Kennedy et l'élaboration de la nouvelle doctrine dans la politique étrangère américaine qui prévoyait une coexistence pacifique et réaliste avec l'URSS. Selon leurs auteurs, les États-Unis avaient mené, après la Seconde Guerre mondiale, une politique étrangère peu réaliste et peu efficace en Europe de l'Est, ce qui a entraîné l'échec des doctrines d'endiguement et de libération. Le pays devrait par conséquent adopter une politique d'engagement pacifique dans cette partie de l'Europe, travailler à susciter des prises de position divergentes dans le bloc de l'Est, assurant ainsi une plus grande indépendance face à l'Union soviétique. Dans un bref avant-propos à cet article, Giedroyc souligne son importance et exprime l'espoir que la politique américaine commence à sortir de l'impasse.[1]

À la même époque, Gieroyc fait part de ses diverses observations à Brzezinski :

…après l'Octobre [1956], l'influence de Varsovie sur la diaspora polonaise est devenue très importante : tourisme, revues, agences de voyages, bureaux de la banque PKO. Dans un avenir proche, cela pourrait même être dangereux.[2]

Il regrette qu'ils ne puissent pas se voir plus souvent « parce qu'il y a beaucoup de choses dont il faut débattre et qui sont difficiles à décrire dans une lettre ».[3] Pour Brzezinski, la présidence de Kennedy a été un moment d'intense activité politique, ce qui a affecté sa collaboration avec Giedroyc.

Brzezinski a durement vécu l'assassinat du président Kennedy le 22 novembre 1963. Il en parle à Giedroyc en ces termes :

…de notre point de vue, la perte de K. est irréparable. C'était un homme tout à fait exceptionnel, d'une grande envergure et intelligence, qui lisait énormément et disposait d'une perspective historique ; il avait de l'élégance, un style et un grand charme personnel, lui donnant du « charisme ». Il a été de fait le premier leader politique de l'histoire auquel se sont identifiés des millions de personnes sur tous les continents, et surtout des jeunes. D'une part, en trois ans à peine, il a élevé les forces militaires

1 Brzezinski, Z., W. E. Griffith, O nową politykę wobec Europy Wschodniej, *Kultura* 1961, n° 7–8.

2 Lettre de J. Giedroyc à Z. Brzezinski, 26 septembre 1962, AIL.

3 Lettre de J. Giedroyc à Z. Brzezinski, 20 août 1962, AIL.

américaines à un niveau inégalable dans le monde, au point qu'elles sont aujourd'hui en mesure de contraindre les Russes à l'évacuation de Cuba ; d'autre part, en monopolisant le symbole de la paix, il est devenu, même pour ses contradicteurs, le président de la paix. Cela a grandement amélioré la situation des États-Unis dans le monde.[1]

Les contacts de Brzezinski avec le Parti démocrate ne cessent pas, mais se resserrent. En sa qualité d'un des plus grands experts américains du communisme et de l'Union soviétique, il devient membre du Policy Planning Council du département d'État, pendant la présidence de Lyndon B. Jonson. Puis, en tant que conseiller en politique étrangère, il prend part à la campagne présidentielle d'Hubert H. Humphrey.

À cette époque, Brzezinski propose aussi à *Kultura* son article « Le chemin vers l'Europe future », écrit en 1965, après l'arrivée au pouvoir de Leonid Brejnev. Après l'avoir lu, Giedroyc écrit ceci :

Ma méconnaissance de l'anglais est l'un de mes nombreux défauts, c'est donc seulement aujourd'hui que j'ai appris de manière plus approfondie ce que votre thèse contient. Cela me semble excellent et devrait marquer un tournant dans la politique américaine et occidentale. Espérons que ce sera le cas [...] Je veux publier votre article dans le numéro d'avril, en faire un tiré-à-part pour le diffuser dans le Pays aussi largement que possible. Je vous envoie une copie de la traduction en vous demandant de vérifier son exactitude. Et la renvoyer, si nécessaire. Ma deuxième demande : pourriez-vous m'envoyer plusieurs copies du texte anglais ? Je pense qu'il serait très utile de provoquer des discussions au niveau international. Je pense principalement à la France et à l'Allemagne. En France, j'aimerais arriver jusqu'à [Jacques] Rueff qui est, semble-t-il, le cerveau économique de de Gaulle, et le persuader de répondre à votre article de Kultura *(et, bien entendu, dans la presse française). En Allemagne, je pense toucher [Berthold] Beitz. Je ne sais pas si je vais réussir, mais il faut essayer. Je peux tâcher aussi de trouver un économiste du Pays qui souhaiterait s'exprimer, sous couvert d'anonymat bien entendu. Il me faudrait donc six copies. Auriez-vous peut-être quelque chose à suggérer à ces autres intervenants ? Merci de prendre cette demande pour urgente. Comme d'habitude, avec mon penchant pour la stratégie et les solutions concrètes, votre article suscite chez moi nombre de projets pratiques. Mais il est difficile d'en parler dans une lettre : le sujet est trop vaste. Viendrez-vous peut-être en*

1 Lettre de Z. Brzezinski à J. Giedroyc, 14 décembre 1963, AIL.

Europe dans un avenir proche ? Je serais ravi de m'entretenir avec vous de ces questions.[1]

En réponse, Brzezinski s'est dit satisfait de la proposition de Giedroyc. Il écrit qu'il est curieux de connaître les réactions polonaises à son texte et aussi de lire le débat qu'il provoquera en France. Il annonce la publication d'une version abrégée de son article dans *Die Zeit*.

Les deux hommes parlent aussi, dans leur échange, des événements de 1968. Giedroyc est satisfait qu'ils considèrent tous deux la « révolte tchécoslovaque » comme le début d'un soulèvement en Union soviétique. Il informe aussi Brzezinski des publications que l'Institut Littéraire prévoit de faire sur la révolution tchécoslovaque et formule des critiques à propos des émissions de la Radio Free Europe sur le sujet.

Vous savez que je ne suis pas de ceux qui abordent les choses sous l'angle « l'éléphant et la cause polonaise »[2]*, et que je considère depuis longtemps l'ensemble de l'Europe de l'Est comme un tout, parce qu'elle est un tout en un sens. Il y a beaucoup à faire en ce moment, même en supposant que la politique américaine prenne aujourd'hui la position de maintenir le* statu quo.[3]

Au fil du temps, Giedroyc devient de plus en plus sceptique quant au rôle des États-Unis dans le combat contre l'expansion du communisme et de l'Union soviétique. En septembre 1972, il propose à Brzezinski d'écrire un article qui traiterait de la politique américaine à l'égard de l'Europe de l'Est, dans le contexte de la raison d'État américaine, et aussi de la visite du président Nixon à Moscou et à Varsovie.[4] Brzezinski répond qu'il aurait accepté d'écrire un tel texte « si celle-ci [la raison d'État] existait ! Malheureusement, l'administration actuelle n'a pas de politique de ce type, et la visite de Nixon (en dehors du calcul électoral intérieur) n'était qu'un acte symbolique pour reconnaître le *statu quo*. »[5]

1 Lettre de J. Giedroyc à Z. Brzezinski, 9 mars 1965, AIL.

2 « L'éléphant et la cause polonaise », soit l'autodérision sur l'obstination indépendantiste polonaise, est la référence à la plaisanterie faite par Maria Skłodowska-Curie lors de la réunion de la Société des nations, à Genève, en 1921. Elle est reprise ensuite par Stefan Żeromski (1864-1925) dans son dernier roman *l'Avant-printemps,* et fonctionne toujours dans le langage courant (n.d.t.)

3 Lettre de J. Giedroyc à Z. Brzezinski, 4 octobre 1968, AIL.

4 Lettre de J. Giedroyc à Z. Brzezinski, 19 septembre 1972, AIL.

5 Lettre de J. Giedroyc à Z. Brzezinski, 23 septembre 1972, AIL.

Il propose en revanche d'écrire sur « la vision globale de la rivalité américano-soviétique ».

L'article « La Rivalité » paraît donc dans *Zeszyty Historyczne*, en 1973. Brzezinski y analyse le processus de Guerre froide de la perspective d'un quart de siècle écoulé, du 22 mai 1947 au 22 mai 1972. La première date fait référence aux lois signées par le président Harry S. Truman, conséquence de la doctrine de l'endiguement qui prévoyait le soutien à la Turquie et à la Grèce dans leur combat contre l'expansion soviétique. La seconde date est celle de la visite officielle du président Richard Nixon à Moscou, c'est alors qu'est signé le traité de désarmement SALT I qui suit la doctrine de la détente.

En 1973, Brzezinski devient le premier directeur de « Trilateral Commission ». Le couronnement de la carrière de Brzezinski viendra plus tard : d'abord Jimmy Carter, candidat à la présidence des USA, le nomme au poste de premier conseiller en politique étrangère, puis, après son accès à la présidence, en automne 1976, Brzezinski devient Conseiller à la sécurité nationale. Il occupe cette fonction pendant toute la durée du mandat du 39e président des États-Unis, jusqu'en janvier 1981.

Peu avant sa prise des fonctions dans l'administration du président Carter, il publie dans *Kultura* un article sur la question des rivalités économiques et politiques au cours de la première moitié des années soixante-dix qui s'intitule « L'Amérique dans un monde hostile ». Il y décrit la place et le rôle des États-Unis, il porte de fait un regard critique sur la politique étrangère des présidents Richard Nixon et Gerald Ford dont l'objectif était de maintenir l'équilibre des forces, la sécurité et l'indépendance des alliés. Il reproche aux deux hommes politiques le manque de leadership, la passivité des États-Unis dans le monde, l'isolement qu'ils ont imposé au pays. Il exprime sa crainte : la poursuite d'une telle ligne peut s'avérer catastrophique tant pour l'Amérique que pour le monde. Brzezinski critique aussi le caractère « spectacle » de la politique de Henry Kissinger, conseiller du président Nixon pour la sécurité nationale, entre 1969 et 1975, et secrétaire d'État dans le cabinet du président Ford, entre 1973 et 1977. Dans son texte, Brzezinski parle du rôle des États-Unis au milieu des années soixante-dix, en faisant valoir leur influence sur le monde, sur les modes de vie, les principes et les aspirations d'autres sociétés. Tout en soulignant les défis les plus importants

auxquels l'Amérique est confrontée en matière de politique étrangère, il présente de fait sa propre vision, au moment même où il devient l'un des principaux conseillers de Carter. Dans son texte, il commente également la position des États-Unis à l'égard de l'Europe de l'Est. Brzezinski y pointe les réactions cyniques face aux actions de l'Union soviétique envers ces pays du bloc de l'Est qui souhaiteraient étendre ou protéger leur indépendance. L'article a tout d'un programme.[1]

Dans une lettre à Giedroyc, Czesław Miłosz commente la nomination de Brzezinski en ces termes :

… ainsi c'est un homme qui lit Kultura*, qui en est proche dans bien de ses points de vue. Ce fait, avec les Accords d'Helsinki, signe le triomphe des idées que* Kultura *défend, et cela devrait te réconforter en cette période qui, à part cette chose-là, est bien morose*.[2]

Durant les années où Brzezinski remplit les fonctions de conseiller du président Carter, sa collaboration avec Giedroyc est quasi inexistante bien que, de temps en temps, le rédacteur de *Kultura* envoie des lettres outre l'Atlantique. Après la fin du mandat de Carter, Brzezinski reprend sa correspondance avec Giedroyc, tout comme ses travaux universitaires : il donne des conférences à l'université de Columbia, puis à la Johns Hopkins School of Advanced Studies, et il mène des recherches au Centre d'études stratégiques et internationales de Washington. Il continue aussi de travailler pour l'administration d'État, auprès des présidents successifs, dont Ronald Reagan et George H.W. Bush.

À la veille de la « perestroïka » et de l'arrivée au pouvoir de Mikhaïl Gorbatchev en Union soviétique, le numéro de janvier-février de *Kultura* publie un important texte de Brzezinski : « L'Avenir de Yalta » ; l'auteur, tout en réglant les comptes de cet encombrant héritage, y propose une issue qui est en accord avec les paroles du président François Mitterrand : « Tout ce qui permettra de sortir de Yalta sera bon ».[3]

Le 1er novembre 1989, Zbigniew Brzezinski se rend pour la première fois à Katyn et dépose des fleurs sur les tombes des Polonais assassinés. La même année, il publie *Grand échec : la naissance et la mort du communisme dans le XXe siècle* que Giedroyc édite en polonais, l'année suivante.

1 Brzezinski, Z., Ameryka we wrogim świecie*, Kultura* n° 10, 1976.

2 Giedroyc, J., Miłosz, Cz., *Listy 1973-2000*, Warszawa 2012, p. 180.

3 Brzezinski, Z., Przyszłość Jałty*, Kultura* n° 1–2, 1989.

Ainsi se termine la première étape, celle de l'époque de la Guerre froide, de la collaboration entre Jerzy Giedroyc et Zbigniew Brzezinski. L'étape suivante englobe une autre époque qui prendra fin avec la disparition du rédacteur en chef de *Kultura*, en septembre 2000.

Piotr Mitzner

Comment apprivoiser la Russie ?

Jerzy Giedroyc et l'émigration russe au cours des premières années après la Seconde guerre mondiale

L'un des principaux concepts de *Kultura* porte le nom abrégé d'« ULB » et désigne le projet qui consistait à fonder l'avenir des États indépendants ukrainien, lituanien et biélorussien, partenaires de la Pologne qui a abandonné ses prétentions territoriales à l'intérieur de leurs frontières. Il est toutefois possible d'ajouter une lettre à cette abréviation, ULB+R, en y incluant la Russie, démocratique et non impériale.

Dans cet article, je voudrais raconter les premiers efforts de *Kultura*, plutôt vains, d'entreprendre une collaboration avec l'émigration russe.

Depuis la fin de la guerre, Jerzy Giedroyc menait une réflexion sur le statut et la mission de l'émigration. Il cherchait ses réponses, d'une part, dans l'histoire et la pensée de la Grande émigration polonaise du XIXe siècle, de l'autre, dans les expériences de l'émigration russe d'après la Révolution d'octobre. Ces deux sources étaient à la fois une inspiration et un avertissement.

Un critique et rédacteur de renom, Dymitr Filossofov, avait formulé sa vision de l'émigration russe en Pologne de l'entre-deux-guerres, en puisant dans les textes des romantiques polonais, dont Adam Mickiewicz et C.K. Norwid. Ses idées n'avaient pas eu d'impact, en raison de ses positions pro-polonaise et pro-ukrainienne, il restait donc en conflit avec l'émigration russe de l'époque.

Giedroyc connaissait personnellement Filossofov, il fréquentait le cercle de débats polono-russes que ce dernier animait à Varsovie.[1]

Quand j'observais l'émigration russe de l'entre-deux-guerres, raconte-t-il, *je me rendais compte que ses structures, son organisation étaient extrêmement friables. Et qu'elles dégénéraient rapidement. Diverses fractions se formaient, et elles colportaient des opinions qui devenaient parfois risibles. C'est pourquoi le mot imprimé a une telle importance. C'est donc le Kolokol d'Alexander Herzen*[2] *qui est devenu pour moi un exemple à suivre.*

Ailleurs, il écrit : « L'émigration russe me fascinait peut-être avant tout par l'effroyable rapidité de sa dégénérescence ».[3]

Le co-fondateur de *Kultura*, le peintre et essayiste Józef Czapski avait été ami de Filossofov avant la guerre, plus tard donc la silhouette et les opinions du penseur russe seraient présentes dans les discussions entre Giedroyc et Czapski, surtout pour tout ce qui concernait la vie publique. C'était Filossofov, rédacteur de *Za svobodou*, qui leur avait transmis sans doute l'anecdote suivante :

Te souviens-tu de l'entretien de Piłsudski avec Savinkov[4]*,* écrivait Czapski à Giedroyc. « *Faites-vous nommer général en chef de ces troupes », dit Piłsudski à Savinkov, quand, en 1920, il essayait de le convaincre de former, aux côtés de l'armée polonaise, des troupes russes qui ne seraient ni soviétiques ni affiliées à Denikine. – « Mais je ne suis pas général », lui répond Savinkov. – « Moi non plus, je ne le suis pas, prenez-vous donc un général. – Impossible d'en trouver un, ils sont tous voleurs, dit Savinkov. À quoi Piłsudski rétorque, en riant : vous n'avez qu'à prendre un voleur* » (3 octobre 1946).[5]

En 1946, Czapski a entamé une correspondance avec Marek Vichniak, peut-être pour sonder les opinions qui circulaient dans le

1 Mitzner, P., *Warszawski „Domek w Kołomnie". Rekonstrukcja*. Warszawa 2014. C'est dans ce cercle de discussions polono-russes, qui fonctionnait entre 1934 et 1936, que Józef Czapski fait connaissance de Jerzy Giedroyc.

2 Droga na Wschód. Z Jerzym Giedroyciem rozmawia Marek Zieliński, *Więź* 1989, n° 10. La comparaison avec le *Kolokol* est par la suite développée par Andrzej Mencwel, dans son article : Wobec Rosji – splot czy gwałt, *Kultura* n° 11, 1998.

3 Berberyusz, E., *Książę z Maisons-Laffitte*, Gdańsk 1995, p. 160.

4 Borys Savinkov (1879-1925), socialiste-révolutionnaire russe. Il organisait les forces armées russes qui combattaient aux côtés des Polonais, contre les bolcheviques, en 1920.

5 Les lettres citées sans références proviennent des Archives de l'Institut Littéraire de Maisons-Laffitte.

milieu de l'émigration russe, peut-être déjà avec l'idée de commencer une collaboration. Vichniak avait été autrefois actif au sein des socialistes-révolutionnaires et, durant l'entre-deux-guerres, il publiait dans la revue *Sovremennyïe Zapisski*, opposée à Filossofov. Après la guerre, il est parti aux États-Unis où il écrivait pour la rubrique russe du *Times*. Czapski s'est aussi adressé à un autre SR, Vladimir Zenzinov. Selon toute vraisemblance, il avait fait leur connaissance à Paris, avant la guerre, par l'intermédiaire d'Ilya Bounakov-Fondaminski, un ancien révolutionnaire qui, entre 1920 et 1940, dirigeait la rédaction de *Sovremennyïe Zapisski*. Dans l'immédiat après-guerre, Józef Czapski comptait aussi, parmi ses relations, l'écrivain juif russe Youri Margolin, témoin du Goulag, et le compositeur Nikolaï Nabokov.[1]

La rédaction de Maisons-Laffitte entretenait des relations amicales avec l'historien russe habitant dans le voisinage, Sergueï Melgounov, l'auteur du célèbre ouvrage *La Terreur rouge en Russie (1918 – 1924)*. Melgounov et Roman Goul organisaient l'aide à la « deuxième vague » de l'émigration russe qui affluait en France pendant et après la Seconde guerre mondiale ; il est à noter que, dès la-mi 1947, les émigrés vivaient sous la menace des services secrets soviétiques qui (avec le concours des alliés occidentaux) faisaient la chasse aux rescapés de l'Union soviétique. Les émigrés de cette « deuxième vague » se méfiaient toutefois des programmes socio-démocrates formulés à l'étranger.[2]

Il est évident que le dialogue entre *Kultura* et l'émigration russe exigeait une détermination et une empathie particulière du partenaire polonais. Józef Czapski s'est distingué dans ce rôle. Ajoutons qu'il terminait à cette époque la rédaction de son ouvrage *Terre inhumaine* qui relate son passage dans le Goulag, entre 1939 – 1941. Gustaw Herling-Grudziński[3] le remerciait en ces termes pour lui en avoir envoyé un des chapitres :

Tout en sachant que, dans ce remue-ménage romain, je ne pourrai t'écrire de longues lettres, je t'adresse ces quelques mots pour te dire combien j'ai admiré tes « Nuages et pigeons ». J'ai lu cet extrait avec beaucoup

1 Nikolaï Nabokow (1903-1978), compositeur, critique, travaillait aux Ballets russes. Dans les années cinquante, il était secrétaire général du Congrès pour la liberté de la culture.

2 Sukiennicki, W., *Trzydzieści lat emigracji rosyjskiej*. Londres 1950.

3 Gustaw Herling-Grudziński travaille à cette époque sur le *Monde à part*, relatant son emprisonnement au Goulag.

d'émotion, presque les larmes aux yeux. Pour dire vrai, je n'ai pu réprimer un vil sentiment de jalousie. Evoquer ce coin de la Russie dans un minuscule morceau de prose, avec des moyens aussi minimalistes : quel exploit ! Voilà que je me torture en voulant écrire quelque chose sur la Russie, et dès que je retourne à mes souvenirs, cela m'étrangle, et j'ai l'impression de plonger les mains dans un ferment gluant que je ne parviens pas à modeler et qui, de plus, me paralyse les doigts. Et toi, sans peut-être t'en rendre compte, tu réussis formidablement, à l'aide de quelques traits, à brosser la silhouette d'Akhmatova[1] *où tout est économe, véritable, bouleversant. Je te félicite, de tout mon cœur. Nous allons le publier bien évidemment.*[2] *Nous ne pouvons pas nous laisser envahir par la psychose (de l'émigration, n.d.t.) londonienne des invincibles, ce dont tu avertis Jerzy.* (14 juillet 1947).

Fin automne 1947 naît l'idée de publier des numéros thématiques de *Kultura* en allemand, en américain et en russe. Pour la rédaction de ce dernier volume, Jerzy Giedroyc s'adresse avant tout à Wacław Lednicki, enseignant à l'Université de Californie :

Le numéro russe sur lequel je travaille avec mes collaborateurs et amis, Józef Czapski et Ryszard Wraga[3]*, est sans doute le plus difficile à composer parce qu'il ne faut tomber ni dans la propagande ni dans le simplisme. J'élabore le projet de ce numéro, que je prévois d'éditer en février 1948, et je voudrais vous demander d'y participer et d'écrire un essai qui présenterait les accents* ***pro-polonais*** *dans la littérature russe. Je veux confier la composition d'un essai analogue sur les accents anti-polonais à l'un des écrivains russes de l'émigration* (11 décembre 1947).

Lednicki a donné son accord préalable et, dans sa suivante lettre, le Rédacteur lui détaillait son idée du numéro russe.

Dans le numéro spécial consacré aux relations polono-russes, nous voulons surtout éviter l'encensement des uns par les autres et un ton larmoyant de fraternité. Sans parler du fait que ce serait fort naïf, nous espérons donc réussir quelque chose de contraire. Nous nous adressons à plusieurs auteurs russes, comme Dallin, Nikolaïevski, Melgounov et autres, pour leur

1 Józef Czapski rencontre Anna Akhmatova, en 1942, à Tachkent.

2 Czapski, J., Jangi Jul. Gołębie i obłoki, *Kultura* n° 2/3, 1947.

3 Ryszard Wraga (pseudonyme de Jerzy A. Niezbrzycki 1902-1968), soldat, journaliste. Dans les années trente, en Pologne, il dirige la section des renseignements de l'Est. Après la guerre, en France, il devient consultant au Ministère des affaires étrangères ; après son départ aux USA, il travaille à l'Institut Hoover. Il collabore avec *Kultura* jusqu'en 1951.

demander d'aborder des sujets qui peuvent intéresser Russes et Polonais en même temps, dans une forme ouverte, en évitant un quelconque sentimentalisme. C'est indispensable maintenant surtout parce que les manœuvres au sein de l'émigration russe ici, en Europe (et sur le continent russe, selon ce qu'on nous fait savoir) sont inquiétantes. Je crains que ces braves impérialistes grands-russes n'aient rien appris, de personne. Malgré cela, il faut anéantir cette tactique - propre à l'« endecja » (la démocratie nationale polonaise, n.d.t.) d'un côté, des « cadets » russes de l'autre – où l'on s'abreuve de compliments et de douceurs, les yeux dans les yeux et, une fois le dos tourné, on continue de propager l'idée de la Pologne allant jusqu'à l'Oural et la Russie à Berlin. On nous informe aussi du Pays que les bolcheviques alimentent savamment les antagonismes polono-russes. Si l'on y rajoute des rapports compliqués polono-ukrainiens et des relations difficiles avec d'autres voisins, la situation devient très claire, ou plutôt pas claire du tout. Kultura *voudrait rompre avec l'hypocrisie dans ces thématiques, faire entendre les deux voix et fixer leur dialogue sur ses pages, même si cela doit être désagréable pour les deux parties* (7 janvier 1948).

En effet, en janvier 1948, *Kultura* adresse une lettre à quatre immigrés russes : au philosophe et théologien Georgiï Fedotov, à Sergueï Melgounov, aux ex-mencheviks, historiens du mouvement révolutionnaire, rédacteurs de *Sotsialistytcheskiï Vestnik*, David Dallin et Boris Nikolaïevski.[1] Dans le courrier, on annonce le numéro spécial de *Kultura* consacré aux relations polono-russes et les invite à y prendre part, chaque lettre modifiée suivant le destinataire. *Kultura* demande donc à Georgiï Fedotov un article sur le chauvinisme, à Melgounov de développer son idée de l'auto-détermination nationale au sein de l'empire soviétique, à Nikolaïevski et à Dallin d'écrire des articles dans la tradition socio-démocrate.[2] Melgounov et Dallin ont réagi les premiers. Giedroyc a transmis leurs lettres (et peut-être les réponses des deux

1 Dans *Kultura* paraît l'article sur leur *Forces Labor in Soviet Russia* : R. Wraga, Przymusowa praca w Rosji Sowieckiej, *Kultura* n° 2/3, 1947.

2 La revue *Sotsialistytcheskiï Vestnik* est souvent commentée, à partir de 1950, sur les pages du journal polonais *Wiadomości* de Londres. Ces analyses démontrent que, en dépit des opinions sociales-démocrates, la revue soutenait l'option de la Russie « unique et indivisible ». Wiesław Żyliński, dans son article, « O równą miarę u „przyjaciół Moskali » (Pour l'égalité, auprès de nos « amis les Moskals ») entame un débat plus nourri avec *Sotsialistytcheskiï Vestnik* (*Wiadomości*, n° 44, 1950). Aucun lecteur polonais n'a noté les efforts de Nikolaïevski pour éclaircir la question de la participation d'une brigade russe dans la répression de l'Insurrection de Varsovie (*Sotsialistytcheskiï Vestnik* n° 2, 1948).

autres Russes) à Wraga pour « rédiger une réponse ». Le contenu de ces lettres ne devait pas, semble-t-il, suivre l'idée de Giedroyc puisqu'il commentait toute l'entreprise ainsi : « ce n° russe traîne et s'éternise ».[1]

Toutefois, encore en décembre 1948, l'idée du volume russe paraît encore réalisable. « Pour ce qui est du numéro russe, écrivait Giedroyc à Jerzy Stempowski, collaborateur de *Kultura*, nous y prévoyons un article sur Filossofov » (4 décembre 1948). Le projet renaît au début de l'année suivante, Giedroyc commande auprès de Wraga « un article de fond – promis depuis un moment – où l'on préciserait notre rapport à la nation russe, comment nous imaginons nos relations de bon voisinage. Si j'ai votre article, je pourrai inviter à s'exprimer quelques Moskals à ce sujet. Quand j'ai vu ces manigances sur la réunion grand-russe de *Sotstialisticheskiï Vestnik* à laquelle Zaremba[2] a pris part, j'ai décidé qu'on ne pouvait reporter davantage le débat sur ce sujet » (22 mars 1949).

Sur ce, Warga a estimé qu'il disposait déjà d'un texte de sa communication « L'Idée de la Russie » que la revue *Wiadomości*[3] était prête à publier, mais avec des coupures. Dans son article, Wraga analyse, d'une part, diverses facettes de l'impérialisme russe et soviétique en marche qui s'introduisait partout, de l'autre il s'oppose aux idées antirusses, citant de Custine lorsque celui-ci écrivait :

…la justesse de nombreuses observations et opinions flattait agréablement les passions des ennemis de la Russie, leur évitant en même temps des analyses, des études et des appréciations approfondies.[4]

Jerzy Giedroyc n'a pas accepté l'article « L'Idée de la Russie ».

En s'appuyant sur d'autres textes de Wraga[5], il est possible de reconstruire ses conceptions, assez cohérentes, sur la Russie et la question de sa libération du communisme : il faut miser non pas sur l'émigration mais sur les forces centrifuges, puisque l'émigration peut être manipulée et

1 Lettre à Ryszard Wraga du 12 février 1948.

2 Zygmunt Zaremba (1895-1967), chef du conseil du Parti socialiste polonais en exil.

3 L'Hebdomadaire polonais qui paraît à Londres, sous la rédaction de Mieczysław Grydzewski. Dans bien des questions politiques et littéraires, sa ligne différait diamétralement de celle de *Kultura*, mais restait souvent la même dans la question russe.

4 Wraga, R., *Idea Rosji*. Londyn 1949, p. 3.

5 Wraga, R., Piłsudski a Rosja, *Kultura*, n° 2/3 1947 ; du même auteur, Trust, *Kultura*, n° 4/5, 1949.

pénétrée par les services secrets soviétiques, ce qui était d'ailleurs le cas depuis les années vingt.

Parmi les émigrés russes, *Kultura* entretenait des relations les plus proches avec Roman Goul, prosateur et journaliste, rédacteur de la revue *Narodnaïa Pravda*, l'organe de Rossiïskie Narodnoïe Dvijene[1]. C'est là où paraissent un article de Zygmunt Zaremba « Ne vsekh outchit istoriïa » (1948, n° 1) consacré au programme économique des socialistes polonais, un extrait de *Terre inhumaine* de Józef Czapski (« Erlich » et « Alter à Kouïbychev », 1949, n° 3), une critique de Nina Berberova « O knigué *Bestchlovetchaïa zemla* J. Czapskovo » (1949, n° 5). Dans les notes de la rédaction, on qualifiait Czapski et Zaremba « d'amis de la revue ».

Il n'est pas non plus exclu que Berberova ait connu Czapski durant l'entre-deux-guerres : elle figurait au centre du Paris littéraire russe, et lui travaillait à Paris, dans un groupe de peintres polonais.

Son article à propos de *Terre inhumaine* pouvait baliser le chemin vers un accord polono-russe en émigration, une collaboration basée sur les expériences communes vécues au XXe siècle. Pour diverses raisons, politiques avant tout, cette collaboration et ces débats seront remis à plus tard.

Nina Berberova souscrivait à la position de Czapski que ce dernier définissait ainsi : « Quand je dis aux Moskals que je les aime, je dois leur reprocher Katyn ».[2] L'écrivaine russe approuvait une autre opinion de Czapski : elle aussi estimait qu'il y a un temps pour la littérature et un temps pour le témoignage. C'est pourquoi, en 1949, elle relatait dans la presse le déroulement du retentissant procès Kravtchenko et, après sa fin, elle a publié le livre *L'Affaire Kravtchenko*.

Le procès a eu lieu entre janvier et avril de la même année, devant le tribunal de Paris. Viktor Kravtchenko, auteur du célèbre ouvrage *J'ai choisi la liberté*, l'a intenté à la rédaction des *Lettres françaises* qui avait mis en cause la véracité de son témoignage sur le système de répressions en Union soviétique. Roman Goul note, dans ses mémoires[3], que

1 Rossiïskoïe Narodnoïe Dvijenïe (Mouvement national russe), organisation créée en 1948 par Roman Goul, qui reprend les traditions libérales et démocratiques et s'inspire de la pensée d'Alexander Herzen et de Vissarion Belinski.

2 Józef Czapski à Jerzy Giedroyc, s. d., début des années cinquante.

3 Goul R., Moïa biografia, *Novyï Journal* n° 164, 1986.

c'est précisément Józef Czapski qui a apporté des arguments décisifs au cours du procès et proposé aussi d'appeler à témoigner Margarete Buber-Neumann[1], communiste allemande, prisonnière de Ravensbrück et du Goulag. Pourtant, *Kultura* n'a pas commenté l'affaire Kravtchenko[2] et, en privé, Czapski en voulait à Giedroyc de ne pas l'avoir fait. Dans une lettre à Ryszard Wraga, il présente sa vision de *Kultura* où l'on doit trouver la place pour Proust, synonyme de la sensibilité, de l'ouverture au monde, « il faut un espace de détachement », mais il faut en même temps faire la place à l'actualité, comme l'affaire Kravtchenko, même si ce dernier « ne souhaite ni notre documentation ni nos témoins » (17 février 1949).

Le 2 novembre 1949, à 16h, Jerzy Giedroyc rencontre Alexandre Kerenski au Café de la Tourelle. L'ancien premier ministre du Gouvernement transitoire est venu à Paris avec la décision de reprendre une activité politique plus intense, à partir de mars de la même année.

La rencontre avec Kerenski devait faire partie d'un plus large puzzle polono-russe. « J'insiste et le sonde au sujet des futures relations polono-russes, écrivait Giedroyc. C'est une tâche bien ingrate, mais il faut tout de même y réfléchir aussi ».[3] L'expression « réfléchir aussi » évoque les efforts, antérieurs de quelques mois, de formuler une annonce au sujet des rapports polono-ukrainiens.

La tentative de fixer des points communs avec Kerenski rappelle d'autres efforts qui auront lieu vingt-cinq ans plus tard, quand Giedroyc tentera en vain d'enrôler Soljenitsyne dans l'activité de *Kultura*.

L'année suivante, au cours de sa visite aux États-Unis, Czapski « insiste » auprès de Kerenski pour obtenir de lui un texte, pour *Kultura*. Sans résultat.

Une note laconique au sujet de l'entretien du Café de la Tourelle, qui se trouve dans l'agenda du Rédacteur, laisse supposer que la conversation portait entre autres sur les préparatifs d'un autre procès pour établir la vérité du Goulag. Cette fois, les communistes *Lettres françaises* ont été

1 Margaret Buber-Neuman était la belle-fille du philosophe Martin Buber.

2 Dans *Kultura* paraît l'analyse de deux ouvrages écrits par les *nevozvrachtchentsovy* (ceux qui ne retournent pas), c'est-à-dire de Kravtchenko et de Mikhaïl Koriakov : R. Wraga, Książki o Rosji, *Kultura*, n° 2/3, 1947.

3 Giedroyc, J. et M. Wańkowicz, lettre du 9 novembre 1949, *Listy 1945-1963*. Warszawa 2000, p. 109.

accusées de nier l'existence du Goulag, par le trotskiste David Rousset.[1] Parmi les témoins se trouvait Józef Czapski ; quant à Giedroyc, il rassemblait des preuves pour l'avocat de Rousset, il lui a aussi facilité l'accès aux mémoires et récits des prisonniers du Goulag et des déportés en URSS, recueillis par l'Armée polonaise, il a insisté que l'on prenne Wiktor Sukiennicki[2], un soviétologue de renom, pour expert. Ce procès aussi a été gagné.

En 1950, Roman Goul a déménagé aux États-Unis où il est devenu secrétaire de la rédaction et, à partir de 1959, rédacteur en chef de la revue *Novyï Journal*[3] où il a publié de nombreux textes d'auteurs polonais. Il correspondait avec Jerzy Giedroyc lequel affirmait que le périodique était « sans aucun doute la meilleure revue russe aujourd'hui ».[4] Il se peut aussi qu'une idée passagère de transférer *Kultura* de France aux États-Unis ait été inspirée précisément par l'expérience de Goul.

C'est donc depuis les années cinquante que les affaires russes (du moins dans le contexte est-européen) ont été débattues, dans le cercle de *Kultura*. En 1950, au cours de l'inauguration du Congrès pour la liberté de la culture, grâce à l'allocution de Czapski et aux efforts de Giedroyc, a été prise la résolution de fonder une université pour la jeunesse qui émigrait des pays du bloc de l'Est, les Russes y compris. Pendant les débats du Congrès, les Polonais ont fait connaissance des Ukrainiens avec qui ils allaient collaborer par la suite, de Bohdan Osadczuk et de Borys Levytskyi. En revanche, les émigrés russes présents au Congrès n'étaient pas les meilleurs interlocuteurs : d'une part, il y avait parmi eux des mencheviks portés sur les intrigues (selon Giedroyc), de l'autre un groupe puissant de « Possev », l'organe de NTS, que les membres de *Kultura* tenaient toujours à distance.

La question ukrainienne constituait bien entendu le point principal du désaccord. Seule la rencontre avec Mikhaïl Karpovitch, un ancien

1 Voir J. Kowalewski, Sprawa Rousseta, *Wiadomości*, n° 1, 1951 ; K. Nienaski, Proces Davida Rousset, *Wiadomości*, n° 4, 1951.

2 Wiktor Sukiennicki (1901-1983), historien, soviétologue. À partir de 1943, mandaté par le gouvernement polonais de Londres, il rassemble les relations des Polonais qui ont subi des répressions en URSS. Après la guerre, il a travaillé à l'Institut Hoover et à l'Université Stanford.

3 *Novyï Journal* paraît à partir de 1942. Il a été rédigé par Mark Aldanov et Mikhaïl Tsetlin, entre 1946 et 1958 par Mikhaïl Karpovitch, et ensuite par Roman Goul jusqu'en 1986.

4 Lettre à Roman Goul du 16 février 1960.

SR, enseignant de l'Université de Harvard et membre de la rédaction de *Novyï Journal*, a apporté quelques espoirs d'y remédier. Czapski lui a donc rendu visite à Harvard. « Karpovitch est complètement seul »[1], rapporte Czapski à Giedroyc, dans un courrier faisant allusion à la création d'une université est-européenne.

Un an plus tard, dans sa relation du deuxième Congrès pour la liberté de la culture, Czapski écrivait ceci :

L'empressement avec lequel un grand nombre d'Occidentaux acceptent cette division de l'Europe – inacceptable pour chacun de nous qui venons de l'autre côté du Rideau de fer – prouve que l'Europe occidentale est menacée non seulement par la cinquième colonne soviétique, mais aussi moralement de l'intérieur (…) Je me suis efforcé de démontrer l'absurdité de la thèse selon laquelle la ligne de l'Elbe constitue la frontière de l'Europe. J'ai entendu ici, à Berlin, une autre affirmation : la ligne Curzon, c'est-à-dire la ligne Ribbentrop-Molotov, doit être la frontière du système fédératif de l'Europe. Tout ce qui se trouve au-delà n'est qu'une organisation interne des peuples de l'URSS, certains les appellent même « les nations de la Russie », et la manière de bâtir leur avenir ne dépend que d'elles, et toujours entre elles. Ces pays n'appartiennent donc plus à l'Europe ? Pouvons-nous, par exemple, mettre en question la nature européenne de l'Ukraine ? Lorsque j'en parle ce n'est pas pour démembrer la Russie, mais nous voudrions entendre la voix claire des Russes libres qui affirment leur disposition à donner l'autonomie aux peuples qui font actuellement partie de l'Union soviétique - et non seulement l'accord pour fonder une fédération au sein de l'URSS - la voix qui leur accorde le droit de choisir avec qui et comment ils veulent se fédérer. Ce n'est donc pas une affaire intérieure de la Russie, elle concerne toute l'Europe avec laquelle les pays, comme l'Ukraine, ont des liens historiques plus forts que ne se l'imagine un Européen moyen. Ce problème est aussi difficile et douloureux tant pour un Polonais que pour un Russe, il me semble pourtant que l'attitude dans cette question est la meilleure preuve de la bonne volonté fédérative, qui ne recule pas devant les sacrifices.[2]

En 1950, un proche collaborateur de *Kultura*, Józef Łobodowski, poète, traducteur et journaliste, a envoyé à Jerzy Giedroyc son article « Les amis Moskals »[3] (qui n'a finalement pas été publié dans *Kultura*),

1 Lettre du 22 mai 1950.

2 Czapski, J., W Berlinie o Zjednoczonej Europie, *Kultura*, n° 9, 1951.

3 Łobodowski, J., Przyjaciele Moskale, *Wiadomości,* n° 39, 1950.

et dans la lettre jointe, faisant allusion au titre de son texte, il écrit ce qui suit :

Il me semble que, dans les journaux polonais, personne ne traite la question de la Russie de la même manière que moi. Si cet article vous convient, j'en écrirai un deuxième qui serait le prolongement du premier. Il s'agit en effet d'indiquer des éléments historiques, culturels et spirituels qui pourraient fonder « la renaissance russe » (14 juin, 1950).

Dans son article, Łobodowski essaie de définir les causes profondes des désaccords polono-russes, il n'y idéalise même pas l'attitude de Herzen envers la Pologne, il énumère en même temps les écrivains qui voyaient la nécessité d'un changement radical de la mentalité russe (Alexandre Blok, Dimitr Merejkovski, Alekseï Tolstoï). En résumé, il cherche dans le passé récent des marques d'espoir pour l'avenir.

La prise de parole de Łobodowski témoigne de l'évolution de ses opinions sur la question russe. Auparavant, il attaquait avec virulence l'idée qu'il existe deux Russies différentes.

…l'une officielle, soviétique, bolchevique et mauvaise – et l'autre, potentiellement bonne, persécutée, prête à se convertir à la vertu et à la perfection. Les mythes de ce genre naissent facilement, et il vaut mieux les contrer à l'avance, s'y tenant à une terminologie précise.[1]

La majeure partie de l'émigration polonaise restait intraitable face à la Russie. Le poète Jan Lechoń (peut-être en réaction à la posture des membres polonais du Congrès pour la liberté de la culture) envoyait des lettres où il décrivait l'activité de Giedroyc comme néfaste parce qu'il « propage une fraternité polono-russe, parle de la littérature russe ».[2]

Un an plus tard, en postulant le besoin du dialogue polono-ukrainien, Łobodowski formulait l'avertissement suivant :

Pendant que nous fouillons dans le passé et nos souvenirs, que nous nous attaquons les uns les autres, l'émigration russe ne perd pas le nord et se prépare déjà à la défense de yedinoï et nedelimoï (de l'unique et l'indivisible, n.d.t.) La revue parisienne Vozrojdenié *écrit que tout l'effort des émigrés russes doit prévenir la situation où la chute du régime soviétique ne se transforme pas en chute de l'empire.*[3]

1 Du même auteur, Sowiety czy Rosja ? *Wiadomości*, n° 43, 1947.

2 Lettre de Józef Czapski à Jerzy Giedroyc, 4 février 1950.

3 Łobodowski, J., Dyskusje polsko-ukraińskie, *Wiadomości* n° 22, 1948.

Il est intéressant de savoir que les textes d'autres écrivains et journalistes de *Wiadomości* de Londres, comme d'Aleksander Bregmann[1] ou de Ryszard Wraga allaient dans le sens des propos de Łobodowski. Ils ne voyaient pas de perspectives de collaboration avec l'émigration russe et étaient plutôt enclins à soutenir les ambitions indépendantistes parmi les Ukrainiens, alliés naturels dans la confrontation avec Moscou. Bien entendu, il ne s'agissait pas à chaque fois d'opinions totalement conséquentes, reflétant une stratégie cohérente. Giedroyc accusait par exemple Bregmann de faire trop confiance à NTS.

Quant à Ryszard Wraga, il élaborait sa propre ligne polono-russe. D'une part, il entretenait des relations proches avec SergueÏ Voïtsekovski[2], de l'autre il suivait avec bienveillance l'activité de Yekaterina Kouskova.[3] Dans le *Novyïe Rousskoïe Slovo*, il écrivait que la vie de cette dernière avait « pour nous, Polonais, indépendamment de ses mérites humains plus généraux, une valeur particulière ».

Aux côtés de Prokopovitch, de Melgounov, de Roditchev, de Merejkovski, de Filossofov et d'autres Russes, hélas peu nombreux, elle comprenait profondément le caractère du mouvement révolutionnaire polonais et – étrangère à toute forme de chauvinisme – elle acceptait le droit de la Pologne à l'indépendance (…). La loi d'interdépendance des Polonais et des Russes, dans la matière de la lutte pour la liberté, est toujours en vigueur et, comme autrefois, il ne peut y avoir de Pologne libre, sans la Russie libre, et de même la Russie sans la Pologne libre. [4]

En revanche, la publication de *Terre inhumaine* de Czapski, en 1949, a servi de prétexte aux invectives antirusses sur les pages du journal *Wiadomości* de Londres. L'auteur a précédé son récit d'une introduction où il affirme, avec effroi, presque contre son gré :

1 Aleksander Bregman (1906-1967), journaliste, rédacteur en chef de *Dziennik Polski*, militant du mouvement pour la liberté « Niepodległość i Demokracja ».

2 Siergieï Voïstekhovski (1900-1984), poète, militant politique. Membre de l'antibolchevique Alliance pour la libération de la Russie. En Pologne, il était membre de la rédaction du journal *Molva*. Durant la Seconde guerre mondiale, il a collaboré avec les Allemands. Après l'occupation, il est parti en Autriche, puis aux USA.

3 Ekaterina Kouskova (1869-1958), révolutionnaire, journaliste. Sociale-démocrate libre, elle a soutenu la Révolution de février 1917 ; en 1922, elle a été déportée. En Suisse où elle habitait par la suite, elle restait en contact avec l'écrivain Jerzy Stempowski, collaborateur de *Kultura*.

4 Cité d'après : M.K. Pawlikowski, Okno na Rosję, *Wiadomości* n° 8, 1959.

Au fur et à mesure de la rédaction de ce texte, je ressentais croître, pas faiblir mais croître, la conscience de l'opposition entre la Pologne et la Russie, dans nos conceptions et nos chemins historiques. S'intensifiait aussi en moi le sentiment d'une menace mortelle pour la Pologne.[1]

Dans son livre, Czapski montre toutefois plus de compréhension et de compassion envers les Russes que ne l'annonce son introduction. C'est précisément contre cette compassion que s'élevait la voix de Wacław Zbyszewski, l'éditorialiste de Londres, avec sa coutumière russophobie : *Il n'existe pas de « bons » Russes puisque, dans ce pays, il n'existe que des « raby », des esclaves.*[2] Il reprochait à Czapski l'idéalisation naïve du Russe moyen et de la culture russe.

En réponse à Zbyszewski paraît dans *Novoïe Rousskoïe Slovo* newyorkais, un article de Grigorii Georgïevski.[3] Il se dit étonné, et non pas indigné, par cette russophobie qui nuit plus aux Polonais qu'à la Russie. Il s'efforce d'en trouver les causes, en se tournant vers l'histoire du XVIIe siècle et la défaite de « l'impérialisme polonais », et il évite dans ses propos la période des partages de la Pologne. Cette stratégie est par ailleurs propre aux nombreux journalistes et écrivains russes, Alexandre Soljenitsyne y compris.

Giedroyc respectait Zbyszewski pour son talent de journaliste et son sens de l'humour, il publiait volontiers ses textes, tout en gardant à propos des Russes des opinions plus complexes. Par moments, lui aussi s'exprimait toutefois en généralisant : « Les Russes sont une étrange nation : c'est une union de la bonhomie – je parle ici des simples gens – et de la cruauté explosant sans qu'on s'y attende. »[4]

Sur des Polonais issus de la société russe, Giedroyc portait en revanche une opinion positive.

Les personnes qui sont arrivées de Russie [en Pologne indépendante, après 1918, n.d.t.] ont le trait commun suivant : elles n'ont pas trouvé leur place en Pologne. Ces gens étaient habitués à un souffle que je qualifierai d'impérial (…) Ils étouffaient en Pologne, elle était pour eux trop petite, et les Polonais les regardaient avec méfiance. C'étaient des gens qui avaient

1 Czapski, J., *Na nieludzkiej ziemi*. Paris 1984, p. 41 (édition polonaise).

2 Zbyszewski, W. A., Czapski o Rosji, *Wiadomości*, n° 20, 1959.

3 Wśród czasopism. O kompleks Zbyszewskiego, *Wiadomości*, n° 35/36, 1949.

4 Supruniuk, M. A., *Uporządkować wspomnienia. Nieautoryzowane rozmowy z Jerzym Giedroyciem*. Toruń 2011, p. 21.

de la fantaisie et un sens du risque que le Polonais moyen, avec son éducation très bureaucratique, ne savait pas comprendre.[1]

Les articles antirusses à l'extrême n'intéressaient pas Giedroyc rédacteur, même s'ils étaient écrits par des auteurs aussi brillants que Wacław Zbyszewski.

Je suis vraiment désolé de ne pas pouvoir faire usage de votre article, écrivait-il *[…] Même une haine pathologique des Russes ne peut justifier la thèse selon laquelle il convient de traiter la Russie comme la concession territoriale des États-Unis, ou la nôtre.*[2]

Aussi, la première déclaration de programme de *Kultura*, sur la question russe, semble-t-elle tout à fait singulière. Elle a été publiée en septembre 1951. Et elle a certes été rédigée par père Józef Bocheński, mais toute l'équipe de la rédaction l'a bien signée.

La Russie est non seulement le pays d'effroyables inégalités, mais aussi celui qui ratifie l'esclavage. Et le fait que la moralité russe ne proteste pas prouve que la vie démocratique n'y est pas mûre […] Il est évident, tout à fait manifeste, que la Russie constitue une unité culturelle bien différente de la nôtre et, malgré certains points communs – probablement tout à fait fortuits –, il s'agit là de deux trajectoires de développement fondamentalement disjointes. Dans ces conditions, l'opinion que la Russie peut être pour nous un exemple à suivre est non seulement une erreur mais un non-sens […] Si la Russie devait s'emparer de l'Europe, nous serions menacés dans notre trajectoire, étouffés dans notre culture par une autre unité culturelle.[3]

Remarquons que, dans le « Manifeste démocratique », il n'est pas clairement spécifié s'il est question de la Russie historique ou s'il s'agit de la Russie soviétique. Et pour ce qui est d'une certaine russophobie de ce texte ? Il exprime sans doute l'un des deux pôles de l'opinion de Giedroyc à propos de la Russie : « J'aime bien les Russes et j'ai peur d'eux. La Russie me fascine par sa culture, sa littérature, sa poésie, mais aussi comme menace ».[4] Tout en restant fasciné par la culture russe, il y voyait un danger pour la culture polonaise, justement à cause de cette

1 *Ibidem*, p. 22.

2 Lettre de Jerzy Giedroyc à Wacław Zbyszewski du 8 avril 1948.

3 Manifest demokratyczny, *Kultura* n° 9, 1951.

4 Berberyusz, E., *Książę z Maisons-Laffitte…*, p. 159.

fascination, l'influence, l'effacement des frontières. L'expansion culturelle polonaise à l'Est devait contrer ce danger.

Toutes les inconséquences de Giedroyc par rapport à la Russie découlent de sa conviction que l'on peut changer d'opinions parce que les principes restent inchangés.

Avant que ne paraissent les circonstances favorables à la collaboration avec l'émigration post révolutionnaire ou celle d'après la Seconde guerre, le rédacteur en chef de *Kultura* essayait d'habituer, d'apprivoiser le lecteur polonais avec la Russie émigrée. Malgré ses opinions sur l'émigration russe de l'après-guerre, opposée en grande majorité aux idées de Filossofov, et qui « dégénérait », il n'excluait pas un avenir plus prometteur. Cela résultait de ses convictions sur le rôle particulier de l'émigration. Il estimait depuis toujours que l'exil permet la pensée libre.

Dans le numéro d'octobre 1951 de *Kultura* paraît le premier auteur russe, Alekseï Remizov, écrivain émigré de renom.

Sur les pages de *Kultura*, cette publication est le premier pas vers le rapprochement polono-russe. La collaboration avec Andreï Siniavski et Youliï Daniel en était le pas suivant ; quand la première version de leurs ouvrages en polonais et en russe paraît dans *Kultura*, les deux auteurs le paient par l'emprisonnement au Goulag.

La prochaine étape de ce rapprochement est longue à venir, il faut en effet attendre l'année 1974 et la naissance de la revue *Kontinent* : l'alliance et l'amitié entre deux équipes, ponctuées parfois de divergences, allaient durer une vingtaine d'années. Mais ce sujet nécessite un autre récit.[1]

1 L'Article suivant retrace cette étape ultérieure (n.d.t.)

Ewangelina Skalińska

Une brève histoire d'une longue amitié : Jerzy Giedroyc et Natalia Gorbanevska

Natalia Gorbanevska et Jerzy Giedroyc ont noué une relation particulière qui pourrait parfaitement s'inscrire dans le sujet historique et sociologique de l'ouvrage paru sous la rédaction de Tatiana Kosinova, *Polski mit. Polska w oczach sowieckich dysydentów/Le mythe polonais. La Pologne vue par les dissidents russes*. Elle en parle dans sa préface.

Au cours de nos rencontres et conversations, les mêmes dictons surgissaient, celui de « La Pologne qui est le plus joyeux baraquement du camp socialiste » ou « la Pologne tenue pour l'Ouest dans l'Est et pour l'Est dans l'Ouest », et celui de la Pologne qui était un « canal », un « intermédiaire », une « fenêtre », une « lentille », et presque tout interlocuteur avait quelque chose à dire à ce propos. Dans tous les récits s'immisçaient un épisode polonais, une impression, un livre que tel ou tel avait lu, un film qu'un autre avait vu, et chacun avait une grand-mère ou un ami polonais. Même des années plus tard, les relations des personnes qui appartenaient à différentes générations étaient empreintes de la même émotion, d'une vive sympathie.[1]

Nous n'allons pas rapporter tous les propos de Natalia Gorbanevska sur l'importance de l'exemple de la dissidence polonaise à l'époque de la République populaire de Pologne, ils ont été réunis dans une anthologie récemment publiée en Pologne.[2] Il sera en revanche question, dans

1 Kosinowa T., *Polski mit. Polska w oczach sowieckich dysydentów*, Kraków–Warszawa 2012, p. 7.

2 Gorbanevska N., *Moja Polska* [Ma Pologne], sous la réd. d'E. Skalińska, Warszawa 2021. Voir aussi : Н. Горбаневская, *Моя Польша*, редактор–составитель Е. Скалинская, редакция русскоязычной версии И. Белов, Варшава, 2021.

cet article, de la relation qu'unissait la poétesse et dissidente russe avec le rédacteur en chef polonais.

Dans un enregistrement d'archives de Media Kontakt, nous retrouvons quelques propos de N. Gorbanevska.

Jerzy Giedroyc. J'ai l'impression que c'est l'homme le plus intelligent de tous ceux que j'ai connus durant la dernière décennie de ma vie. Ce qui veut dire que, parmi mes connaissances, je ne peux le comparer qu'à Akhmatova.

Quand je dis en polonais le mot : mądry, mądrzejszy, najmądrzejszy (intelligent, plus intelligent, le plus intelligent), je n'exprime pas ce que contient le russe « мудрый ». En pensant à Giedroyc, j'ai toujours employé le mot moudryï. L'équivalent polonais ne signifie que 'умный'. Moudryï en russe comporte quelque chose de plus, qualifiant la personne qui sait vraiment tout.[1]

La relation de ces deux individualités – du moins du point de vue de Gorbanevska – est de nature singulière. Jerzy Giedroyc et *Kultura*, qu'il dirigeait, étaient pour la dissidente russe auréolés de légende et symbolisaient la liberté de la parole et le courage dans la réflexion sur les choses essentielles.

Quand leurs contacts ont-ils débuté ? On estime que leur rencontre a eu lieu après que Gorbanevska eut émigré en France, en décembre 1975. Selon les déclarations de cette dernière (principalement dans ses interviews), elle n'aurait pu lire *Kultura* avant le deuxième numéro publié en russe. Pourtant dans sa lettre au Rédacteur écrite en polonais, nous lisons ceci :

Cher Jerzy ! J'essayerai d'écrire un essai sur la littérature polonaise, mais je ne connais pas la date limite et, maintenant, je n'ai pas le temps. Je pense pouvoir le faire dans la deuxième quinzaine d'août. J'ai des doutes quant à mes connaissances en ce domaine et je pense que le mieux serait de ne pas traiter de tout, c'est-à-dire de la situation de la littérature contemporaine, mais de quelques ouvrages significatifs dont le lecteur russe n'a pas la moindre idée (il s'agit des livres qui ont été publiés même en Pologne, par exemple le recueil d'essais de Zawieyski Między plewą a manną*). Je*

1 Skalińska E., Poetka w krainie Don Kichotów. Natalia Gorbaniewska w kręgu *Kultury*, [dans] : *„Kultura" i emigracja rosyjska. W poszukiwaniu zatraconej solidarności* [*Kultura* et l'émigration russe. A la recherche de la solidarité perdue], Paryż–Kraków 2016, p. 372.

ne sais pas si je réussirai un tel projet. Je doute de mon érudition. Un autre sujet m'attire, qui n'exclut pas le premier : un article critique (entre critique et essai) sur le recueil de poèmes de Norwid, publié en russe, très mal traduit. Peut-être des réflexions portant le titre « Le Norwid russe et Mandelstam ». Je voudrais connaître votre opinion à ce propos et vos dates.

Je n'ai pu trouver les livres dont nous avons parlé. J'ai mon exemplaire de Goumilev, mais pas chez moi, en ce moment, je l'enverrai donc par courrier à Michel. J'espère trouver dans une librairie de livres anciens le Grand dictionnaire. Je ne promets pas d'autres livres : des libraires m'ont dit : « ne les cherchez plus » !

Dans quelques heures, je dépose mes papiers pour partir. J'espère vraiment que je recevrai le laissez-passer et que nous nous rencontrerons à Paris, cet hiver.

Mes amitiés à vous et à tous mes amis inconnus. Pardonnez mon mauvais polonais. N.[1]

Nous ne savons pas précisément qui a facilité les contacts entre Gorbanevska et Giedroyc. Il se peut que ce soit Paweł Litwinow qui a parlé de Gorbanevska à Miłosz qui, à son tour, a répété le nom de la dissidente à Giedroyc.[2] L'information est apparue intéressante à Giedroyc au point qu'il lui commande un article qui, selon mes sources, n'a finalement jamais été écrit.

Dans une large interview, que Gorbanevska a accordée à Linor Goralik, et qui contient un bon nombre de détails autobiographiques inconnus, elle raconte :

Je pensais aller à Paris pour rencontrer Giedroyc. Il s'est avéré pourtant que j'allais à Paris pour le Kontinent. *J'ai appris, encore en Russie, les projets de Maximov à propos du* Kontinent *(ce nom n'existait pas encore). Peu avant mon départ, je l'ai rencontré chez mes amis […] Maximov m'a dit alors : « On me propose de publier une revue, mais je ne veux pas créer un autre journal de l'émigration russe. Je voudrais que cela soit l'organe de toute l'émigration est-européenne. »*

Et un peu plus loin, nous lisons :

Au moment de mon arrivée, le Kontinent *existait depuis un an. Avant mon départ de Moscou, j'ai eu le temps d'en lire les cinq premiers*

1 Gorbanevska, N., *Moja Polska*, *op.cit*., p. 13-14.

2 Voir : J. Giedroyc, Cz. Miłosz, *Listy 1973–2000*, Warszawa, 2012, p. 81.

numéros. Je savais que Giedroyc, Czapski et Herling-Grudziński étaient dans le comité de rédaction de Kontinent. *Et je savais qu'il y avait pas mal d'écrits polonais. Et je connaissais aussi la collaboration entre* Kontinent *et* Kultura. *D'autres sources indiquent que cette collaboration a commencé avant même la création du* Kontinent. *Soljenitsyne a dit à Maximov : « Allez à* Kultura*, ils vous apprendront comment faire ». Et Maximov a entretenu des liens d'amitié avec les gens de* Kultura *jusqu'à sa mort*.[1]

C'est précisément grâce à Natalia Gorbanevska que cette amitié a pu s'épanouir, c'est elle qui veillait à la bonne entente entre *Kultura* et *Kontinent*, puis avec *Rousskaïa Mysl*.

Une autre information intéressante est la réaction de Giedroyc au poème de Gorbanevska « Quand le soldat de l'Armée Anders… » qui a été publié dans les pages de *Kultura*, déjà en 1968, dans la traduction de Józef Łobodowski. Dans la correspondance entre Giedroyc et Łobodowski, récemment éditée, nous sentons une certaine réserve du Rédacteur à l'égard de ce poème (extrait de la lettre du 13 décembre 1968).

Je t'adresse séparément le dernier numéro de Grania *avec un polonicum intéressant que je comprends peu : le poème de Natalia Gorbanevska « Quand le soldat de l'Armée d'Anders… » Cela confirmerait ce que j'ai entendu déjà de part et d'autre qu'il existe parmi les étudiants de l'Université de Moscou une vague légende d'Anders. Dans tous les cas, je pense que cela vaut la peine d'être traduit.*

Pour revenir aux relations de Giedroyc et de Gorbanevska, et de fait plus exactement de *Kultura* et de *Kontinent*, puis de *Rousskaïa Mysl*, mentionnons la question des langues : d'une part, une grande réticence de Giedroyc d'écrire en russe, et de l'autre les connaissances insuffisantes de Maximov pour rédiger en polonais. Et pourtant, le contact entre les deux rédactions se faisait avant tout par correspondance. C'est donc Gorbanevska qui traduisait les lettres du Rédacteur à Maximov et traduisait les réponses en polonais. Elle veillait aussi scrupuleusement à faire publier dans *Kontinent* les textes polonais, suggérés par la « fraction polonaise » de son comité de rédaction, à savoir : Giedroyc, Herling-Grudziński et Czapski.

L'attitude de Gorbanevska à l'égard de Giedroyc – malgré les sentiments chaleureux qu'elle lui vouait – était toujours empreinte d'un

1 Gorbanevska, N. *Moja Polska*, *op. cit*., p. 99

formalisme d'autrefois. Et si, dans ses souvenirs écrits après la mort de Herling-Grudziński, Gorbanevska qualifie ce dernier « d'ami », elle ne se permet pas d'en faire autant pour Giedroyc, l'appelant Rédacteur, l'Homme du siècle ou, dans sa correspondance privée, « Monsieur Jerzy ».

Tandis que Maximov apprenait de *Kultura* la manière de diriger une revue en émigration, Gorbanevska semblait y avoir appris avant tout à porter sur le monde un regard critique et réaliste, à garder un état de veille propre au travail de journaliste. Cela se remarque nettement dans ses comptes rendus des contenus de *Kultura* qu'elle a publiés ultérieurement, à titre commémoratif, dans les pages de *Rousskaïa Mysl*.

Dans *Rousskaïa Mysl*, Gorbanevska rédigeait régulièrement la revue de presse des contenus de *Kultura*, et cet aspect de son activité qui consistait à promouvoir les sujets polonais parmi les lecteurs russes vaut une attention et un respect particuliers.

Dans son article écrit à l'occasion du cinquantième anniversaire de *Kultura*, la journaliste souligne avec force les mérites du Rédacteur, puis reporte tout de suite son attention sur l'analyse des relations de la Pologne avec les pays ULB, Ukraine, Lituanie, Biélorussie (et avec l'URSS). Giedroyc, selon Wacław Zbyszewski, « est un homme qui ne se livre pas » ; aussi Gorbanevska est-elle en quelque sorte obligée de mettre de côté la tonalité laudative et tourner son attention sur les questions qui étaient, aux yeux de Giedroyc, les plus importantes.

Dans un autre article, écrit à l'occasion du 90e anniversaire de Giedroyc, intitulé « Dum spiro ago », elle écrit, et c'est la plus intime remarque du texte, des propos légèrement coquets.

Aucun pathos, avant tout face à soi-même et à ses affaires. Je crains que Monsieur Jerzy grimace un peu, en lisant ce que je viens d'écrire plus haut sur le miracle et le poids spirituel, mais je n'arrive pas à trouver de mots plus exacts en ce moment.

Elle exprime un peu plus d'émotion dans un article paru après la mort de Giedroyc. Elle s'écrie tout d'abord « C'est impossible ! » ce qui trahit sa peine, puis elle passe à une analyse scrupuleuse des mérites du Rédacteur, de l'importance de *Kultura*, tout d'abord pour les Russes.

Les « Deux poèmes à l'hommage de Jerzy Giedroyc », le seul souvenir lyrique de Gorbanevska, contiennent le passage suivant :

Ceux qui sont en vie, jeunes ou vieux

S'empressent tant qu'il se peut

De s'en aller avant ce siècle.

Pour rester encore un instant dans l'entourage de *Kultura*, il convient de rappeler les liens d'amitié de Gorbanevska avec Gustaw Herling-Grudziński et Józef Czapski.

Dans le récent ouvrage de Piotr Mitzner *Les hommes de la terre inhumaine. Le cercle russe de Józef Czapski*, nous trouvons un chapitre entier consacré à la relation de ce dernier avec Gorbanevska.

Soulignons que le nom de Gorbanevska paraît, dans les pages de Kultura*, pour la première fois, en 1968, dans l'article de Czapski « Le coup de feu en pleine nuit », dans le numéro spécial de la revue consacré à l'intervention en Tchécoslovaquie.*[1]

Et, de fait, durant des années, répondant à la demande expresse de Giedroyc, Józef Czapski est resté non seulement le défenseur de la « cause russe » dans *Kultura*, mais il appartenait par ailleurs à la « fraction polonaise » de *Kontinent*. Il existe toujours une lettre du Rédacteur dans laquelle il demande à Czapski de s'associer à la nouvelle revue de Maximov.

Tout d'abord je voudrais te convaincre de devenir le représentant de Kultura *dans la revue de Maximov. Ce n'est nullement une fonction honorifique. Il ne s'agit pas d'être un simple membre de la rédaction mais d'y représenter la Pologne. Dans un sens, tu connais cette affaire bien mieux que moi, et ton aide m'est ici indispensable. Seul Gustaw [Herling] n'y suffit pas. Il faut avoir une certaine vision de l'Europe de l'Est, et ici, toi et moi, nous sommes les derniers des Mohicans. Il s'agit de porter certains concepts au-delà des générations. Il n'est vraiment pas question ici d'un labeur ordinaire de rédaction.*[2]

Pour Gorbanevska, cette collaboration et la renommée particulière dont jouissaient Giedroyc, Herling et Czapski garantissaient la solidité rédactionnelle du *Kontinent*. Dans un émouvant témoignage « Ami, écrivain, zek : à la mémoire de Gustaw Herling-Grudzinski », elle écrit ceci :

1 Mitzner, P., *Ludzie z nieludzkiej ziemi. Rosyjski krąg Józefa Czapskiego,* Warszawa 2021, p. 317.

2 *Ibidem*, p. 291-292.

Leur présence – celle de Giedroyc, de Herling et de Józef Czapski – dans le comité de rédaction de Kontinent *n'était pas un simple geste diplomatique, ni un prête-nom ni une offre de textes. Confronté à un problème, je me souviens de Vladimir Yemilianovitch me répéter : « il faut aller à* Kultura *demander conseil* ».

Gorbanevska se rendait donc fréquemment à Maisons-Laffitte. Dans une de ses dernières interviews, elle en parlait ainsi :

Pour ma part, je collaborais avec Kultura *à plusieurs niveaux. Tout d'abord, je cherchais dans la revue et dans leurs livres des textes pour les publier en russe dans* Kontinent. *Puis, Giedroyc me proposait divers articles que je traduisais. Je participais aussi aux réunions communes des deux rédactions. À Paris, j'ai appris à bien parler polonais*.[1]

Sans exagération aucune, nous pouvons dire que la Pologne de Natalia Gorbanevska était celle de *Kultura*, de Maisons-Laffitte, de Herling-Grudziński, de Józef Czapski, et avant tout de Jerzy Giedroyc. Et bien que cette poétesse et dissidente ait connu la Pologne bien avant d'avoir lu le numéro russe de *Kultura*, sa compréhension véritable et profonde de « l'affaire polonaise » dans toute sa spécificité, de son importance pour la Russie (non seulement la « Russie soviétique » de l'époque, mais pour le pays en tant que tel) lui est venue de sa rencontre avec *Kultura* et avec son Rédacteur.

1 Gorbanevska, N., *Moja Polska*, *op.cit*., p. 155.



Partie II

Kultura : une histoire humaine



Dans le jardin du premier siège de *Kultura*. Zofia et Zygmunt Hertz, Jerzy Stempowski et Jerzy Giedroyc, 1949.

Marek Żebrowski

Kultura : le portrait de groupe

Dans cet article, je tenterai de brosser le portrait collectif des fondateurs de l'Institut Littéraire et de *Kultura*, de rappeler les faits saillants de leur parcours biographique, et bien que cette présentation soit forcément brève et sélective, générale parfois, j'espère à la fois informer et stimuler la réflexion. Plusieurs questions se posent : comment ces trajectoires de vie se sont croisées et assemblées de façon à créer le phénomène de *Kultura*, vers quelles pistes les chercheurs pourraient-ils orienter leurs études ? La majeure partie des analyses abordent, tout naturellement, les réalisations et la production de l'Institut Littéraire ; ici, en revanche, nous parlerons de « l'histoire des hommes » qui l'ont créé et de ce qui est rarement traité, à savoir le coût personnel qu'ils ont accepté de payer pour accomplir leurs objectifs.

Comment ce « kibboutz », « ce monastère laïque », selon les qualificatifs plaisants des intéressés mêmes, a-t-il vu le jour ? Comment ses fondateurs se sont-ils rencontrés, comment ont-ils réussi à se comprendre aussi profondément ? Qu'avaient-ils de si particulier pour être capables de créer l'Institut Littéraire - une maison d'édition, un milieu, un phénomène, un lieu de vie – appellations dont on le qualifie aujourd'hui ? De le créer et d'y exercer, un demi-siècle durant, une activité aussi vaste et singulière ? Parce que Jerzy Giedroyc était convaincu qu'il s'agissait d'une entreprise unique en son genre, entreprise qui ne pouvait être reproduite. En 1980, il en parle ainsi :

Kultura *et l'Institut (...) n'a pas de précédent. En aucun cas. Il ne peut être imité.* Kultura *(...) est une sorte d'ordre monastique. Quatre ou cinq personnes s'y sont entièrement consacrées. D'une certaine manière, nous avons continué la même vie que dans l'armée, nous avons continué de*

loger sous des tentes. Nous vivons toujours sous des tentes. Ici, à Maisons-Laffitte, on vit, on cuisine, on passe la journée à travailler… Il faut s'y consacrer complètement. De fait, nous avons renoncé à la vie personnelle.[1]

Jerzy Giedroyc n'avait pas précisé qui il comptait parmi ces « quatre ou cinq personnes ». Pour les besoins de cet article, j'ai décidé de faire la supposition qu'il y inclut Józef Czapski, en dehors de lui-même et du couple Hertz. Cela fait quatre personnes. Je reviendrai par la suite à la cinquième.

Qui étaient-ils ?

Commençons bien entendu par le rédacteur en chef. La plupart de ses biographes notent qu'il était issu d'une branche appauvrie d'une famille princière. Ce qui est vrai, mais ce fait n'a eu qu'une très modeste, voire aucune, importance dans sa vie. Son père, Ignacy Giedroyc, ne possédait plus aucune propriété. Pour subvenir aux besoins de sa famille, il exerçait le métier de pharmacien, dans une officine de Minsk. Il avait la fibre sociale et participait à des activités syndicales.

En 1916, les parents de Jerzy Giedroyc, âgé alors de dix ans, l'envoient à l'école fondée auprès du Comité polonais de Moscou. Il y assiste à la Révolution de février, puis entreprend un long périple à travers la Russie en ébullition, passe par Saint-Pétersbourg à la recherche d'un oncle, rentre enfin à la maison familiale, à Minsk. Il est encore enfant, un enfant élevé dans un foyer tolérant, ouvert au monde, où l'on respecte d'autres nationalités et traditions. Tout cela a probablement influé sur le dénouement réussi de son voyage « révolutionnaire », jetant en même temps les bases de sa connaissance de la Russie, des problèmes de cette partie du monde et de ses « sympathies orientales »… Dans une des interviews, il raconte cet épisode : « on voyageait alors à la va-comme-je-te-pousse, sans billet, dans le premier train ou camion venu. C'était très amusant ». Et quand on lui demande comment il a réussi à faire ce voyage sans documents, sans argent ni protection, il sourit et parle de la gentillesse de « bonnes gens qui l'ont secouru en chemin »[2].

Notons par ailleurs qu'il n'a jamais appris aucune langue étrangère mieux que le russe, précisément à cette époque, bien qu'il ait passé plus de la moitié de sa vie en France.

1 Toruńczyk, B., *Rozmowy w Maisons-Laffitte, 1981*, Warszawa 2006, p. 29.

2 Żebrowski, M., *Jerzy Giedroyć. Życie przed „Kulturą"*, Kraków 2012, p. 60.

Il a donc quatorze ans et vit déjà à Varsovie lorsque, pendant la guerre polono-bolchevique, il se porte volontaire au service militaire et devient téléphoniste. Par la suite, il étudie le droit et mène en même temps une activité politique intense, sa fascination pour le maréchal Józef Piłsudski s'éveille. A la fin de ses études, il commence à travailler pour gagner sa vie et, après les avoir terminées, il les continue en assistant à des conférences sur l'histoire ukrainienne. Il transforme aussi un supplément estudiantin quotidien en une bonne revue destinée à la jeune intelligentsia. D'excellents journalistes, qui y travaillent, prônent un État fort et développent la question pour eux centrale, celle des minorités nationales. Le périodique réclame les libertés pour les Ukrainiens de Pologne, soutient le mouvement sioniste, s'intéresse au mouvement prométhéen et aux questions soviétiques. Giedroyc se marie, mais absorbé par le travail quotidien intense, ne remarque pas l'échec de son mariage, et il divorce.

Après le début de la guerre, Jerzy Giedroyc, en sa qualité de fonctionnaire d'État, est évacué en Roumanie où il commence immédiatement à travailler comme secrétaire de Roger Raczyński, son ami et ancien patron, qui est alors ambassadeur de la République de Pologne à Bucarest. Considéré comme partisan de « l'ancien régime », il se retrouve dans le viseur de l'équipe du général Sikorski, il est ensuite victime d'une provocation destinée à faire de lui un malfaiteur. Lorsque, à la veille de l'adhésion de la Roumanie à l'Axe, les relations polono-roumaines sont rompues et l'ambassade est évacuée, Raczyński laisse Giedroyc à Bucarest. Dans un premier temps, ce dernier s'occupe de l'assistance aux réfugiés et internés polonais, et il recueille des informations, œuvrant d'abord au sein de la délégation polonaise auprès de l'ambassade du Chili, puis de manière strictement informelle, sous sa responsabilité personnelle, en consultation avec les diplomates britanniques. Évacués par les Britanniques en février 1941, Jerzy Giedroyc et son frère Henryk, qui l'a accompagné tout au long du voyage depuis la Pologne, s'engagent dans l'armée.

Józef Czapski est alors chef de la propagande dans la Division des tirailleurs des Carpates, et il apprend par l'intermédiaire d'Adolf Bocheński, le principal contributeur des revues militaires, que le célèbre rédacteur d'avant-guerre, Jerzy Giedroyc, sert dans cette division en qualité de simple soldat.

Józef Czapski, humaniste, peintre et aristocrate qui n'utilise pas son titre de comte, ce dont parle sa sœur, dans son livre *Une famille d'Europe centrale*[1]*, 1772-1914*. Né à Prague, élevé dans le domaine de Przyłuki en Biélorussie, il fait ses études secondaires à Saint-Pétersbourg, puis il commence les études de droit. Dans sa maison familiale, il a appris à parler couramment l'allemand et le français, à l'école le russe. Il s'engage dans l'armée, puis la quitte, guidé par l'idéal pacifiste. Pourtant, dans la Pologne indépendante, il rejoint l'armée polonaise. Il ne veut pas se battre les armes à la main, il se charge donc de la mission qui consiste à rechercher et retrouver les officiers de son régiment qui ont disparu en Russie. Lors de cette mission, il établit que ceux-ci ont été exécutés. Il poursuit son service militaire pendant la guerre polono-bolchevique de 1920, puis commence ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Cracovie. Il passe la seconde moitié des années vingt à Paris, y fait partie des « capistes », l'abréviation du Comité de Paris fondé par les étudiants de Józef Pankiewicz. Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier par les Soviétiques, et il fera partie de l'un de quatre cents officiers qui évitent la mort par balle. C'est seulement en 1990 qu'il apprend qu'il a la vie sauve grâce à l'intervention de la diplomatie allemande, « prise d'assaut » par ses nombreux parents haut placés. Après la signature des accords Sikorski-Mayski, il rejoint l'armée d'Anders, et là, de nouveau, il se voit confier la tâche de retrouver des officiers disparus. Une fois de plus, ses recherches sont vaines. Le général Anders nomme Czapski au poste de chef de la propagande, et c'est en cette qualité qu'il engage Giedroyc, dont il se souvient puisqu'il a fait sa connaissance dans le club littéraire polono-russe de Kołomna [« Maison de Kolomna »], fondé par Dmitri Filossofov, dans la Varsovie d'avant-guerre.

Cette rencontre n'a eu à cette époque aucune conséquence car Czapski et Giedroyc appartenaient à des mondes différents […] sans la guerre, Czapski et Giedroyc n'auraient probablement jamais fait plus ample connaissance. (A. S. Kowalczyk).

Czapski connaissait l'existence de la revue *Bunt Młodych* / *La Révolte des Jeunes* et de *Polityka* où Giedroyc œuvrait, mais ces revues ne l'intéressaient simplement pas. « Le patriotisme de l'artiste n'avait rien à voir

1 Voir : M. Czapska, *Europa w rodzinie*, Paryż 1970. L'édition française sous le titre *Une famille d'Europe centrale* (plusieurs éditions).

avec l'idée de la Pologne puissante, mouvement politique qui sponsorisait les deux revues. »[1]

Dans l'armée d'Anders, Giedroyc surprend Czapski par sa phénoménale capacité de travail (« le premier jour, il a écrit 26 lettres qui ont été envoyées aux USA et en Suède »[2]). En juin 1943, il est nommé chef du Département de la presse et des publications, et c'est à cette époque qu'il rencontre Zofia Hertz qui travaille avec Czapski depuis la formation de l'armée polonaise d'Anders en Union soviétique.

Zofia Hertz. Née Neuding, Zofia est d'abord élevée par sa mère divorcée qui décède quand la fille n'a que 11 ans.[3] Zofia déménage alors à Łódź et vit chez sa tante, puis dans des pensions. Elle gagne un peu d'argent en donnant des cours particuliers. Elle étudie le droit pendant un an, mais n'a pas les moyens de poursuivre ses études. Elle commence à travailler dans un bureau de notaire et, comme le notent des journaux locaux, devient même la première femme à réussir son examen de notariat, capable de remplacer son patron. Quelques mois plus tard, elle est obligée de reprendre son poste de clerc, une nouvelle réglementation entre en vigueur imposant à un notaire l'âge minimal de 30 ans ainsi qu'un diplôme en droit. Mais Zofia n'a que 23 ans, et elle est titulaire de baccalauréat.

Peu avant la guerre, elle épouse **Zygmunt Hertz,** jeune homme issu d'une famille aisée et respectée de Łódź. Son père dirige la représentation de la société Solvay qui fait le commerce de la soude, lui-même a étudié en Angleterre et à Łódź, sans terminer ses études. Zygmunt suit les traces de son père et travaille pour Solvay. Des années plus tard, il dira ceci : « J'ai 71 ans ; jusqu'en 1939, j'ai vécu dans un certain luxe compte tenu de la situation en Pologne, à l'âge de 31 ans, j'ai eu trois voitures »[4].

Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier par les Soviétiques, il s'échappe et se cache à Stanisławów. Il réussit à prendre contact avec sa femme Zofia qui passe alors clandestinement la frontière et le rejoint. Arrêtés

1 Kowalczyk, A. S., Giedroyc-Czapski, dans : *Jerzy Giedroyc. Kultura. Polityka. Wiek XX*, Warszawa 2009, p. 306.

2 Voir : J. Czapski, *Świat w moich oczach*, Ząbki-Paris 2001, p. 146.

3 Voir : A. Olszewska, Dokumenty Zofii Hertz (1910/11-2003), *Zeszyty Historyczne* n° 156, 2006, p. 3.

4 Hertz, Z., *Listy do Czesława Miłosza*, Paris 1992, Instytut Literacki, p. 469.

tous deux par le NKVD, ils sont déportés dans la République autonome des Maris où ils sont envoyés aux travaux forcés dans la coupe du bois. Libérés en vertu des accords Sikorski-Mayski, ils s'enrôlent dans l'armée d'Anders. Zygmunt sert au front, Zofia travaille au Département de l'information et de l'éducation dirigé par Czapski.

Quand, début 1943, Czapski engage Giedroyc dans son équipe, commence alors la période d'étroite collaboration de Zofia Hertz avec les deux hommes. Bourreaux de travail, considérant ce travail comme une mission, ils apprennent rapidement à se faire confiance, à se comprendre à demi-mot. Giedroyc supervise les revues, améliore le niveau du principal périodique *Orzeł Biały* [L'aigle blanc], mais les autorités commencent rapidement à critiquer sa politique éditoriale trop libérale. On l'assigne même à résidence pendant deux semaines pour avoir publié un article qui, selon les autorités militaires, dévalorisait la bataille de Monte Cassino. Au même moment, l'influence de Czapski auprès du général Anders faiblit. Peu après, démis de ses fonctions, il est dépêche en qualité de représentant du 2e Corps d'armée à Paris. Giedroyc lui aussi perd son poste et devient officier d'éducation au Centre d'entraînement à Gallipoli. La situation change toutefois au printemps 1945, quand Jerzy Giedroyc devient fonctionnaire au Ministère de l'information et de la documentation. Pour se préparer à ce poste, il rédige une note dans laquelle, pour la première fois, est avancée l'idée de créer un Institut d'édition, « en cas de catastrophe », c'est-à-dire le refus de reconnaître le gouvernement polonais par les Alliés. Dès lors, Giedroyc ne cessera de penser à une entreprise éditoriale. Il persuade et promeut son projet auprès du ministre de l'information Adam Pragier et du général Anders, grâce à l'intervention de Czapski. La décision d'installer l'Institut à Rome est prise en février 1946.

Institut. Depuis les débuts, Zofia Hertz est le bras droit de Giedroyc à l'Institut Littéraire. Son mari se consacre à la recherche des sources de revenus pour l'Institut, à commencer par la vente d'essence au marché noir, histoire qui a souvent été racontée. Dans son *Autobiographie à quatre mains*, Jerzy Giedroyc dira « qu'en Italie, le travail de Zygmunt a été extraordinaire, nous n'aurions pas réussi sans lui. C'est à lui que nous devons les bases matérielles de l'Institut »[1].

1 Giedroyc, J., *Autobiografia na cztery ręce*, Warszawa 1996, p. 201.

Au cours de cette période apparaît une autre figure importante que Jerzy Giedroyc ne compterait probablement pas parmi les « quatre ou cinq » qui ont consacré leur vie à *Kultura*, il s'agit de **Gustaw Herling-Grudziński**. Avant la guerre, il est étudiant à la faculté de lettres polonaises ; proche de la gauche, il écrit pour nombre de revues, rédige leurs sections littéraires ; puis, en octobre 1939, il fonde l'une des premières organisations clandestines, Action populaire polonaise pour l'indépendance. Arrêté par le NKVD en mars 1940 alors qu'il tente de se rendre en Lituanie, il est envoyé au Goulag. En attendant en vain son relâchement après les accords Sikorski-Mayski, il force sa libération sur les autorités du camp par une grève de la faim. Il est enrôlé dans l'armée d'Anders, écrit pour des journaux militaires, rencontre Giedroyc et Józef Czapski qui les dirigent. Puis Giedroyc invite Herling à collaborer avec l'Institut Littéraire. La tâche principale de l'Institut est de publier des livres ; mais déjà à Rome sort le premier numéro du périodique *Kultura*.

Peut-on discerner, dans la biographie de ces personnes, des caractéristiques qui permettraient de comprendre ce qui les a rapprochés au point qu'ils forment une équipe à tel point performante ? La réponse est oui. Ils sont tous passés par l'expérience russe et communiste, ce qui les a conduits à une prise de position anticommuniste sans qu'ils deviennent antirusses pour autant. Ils ont tous choisi la vie de « déracinés », selon le mot que Józef Czapski adresse à Giedroyc, et cela leur a permis de s'investir dans les tâches qu'ils avaient décidé d'accomplir, sans verser dans une nostalgie stérile. Tous ressentaient un besoin impérieux d'être maître de leur sort et de leur activité, de vivre dans l'indépendance et l'efficacité, c'était même une nécessité pour Giedroyc et Zofia Hertz. Il leur a fallu faire preuve de courage et d'accepter des risques. Leur désir d'indépendance, la capacité de limiter les besoins matériels au strict minimum découlaient du fait qu'ils considéraient leur travail comme une mission à accomplir. L'expérience militaire commune a certainement eu son importance. Et ce n'est donc pas sans raison que, cinquante ans plus tard, Jerzy Giedroyc dira que *Kultura* continue de « vivre dans des tentes ».[1]

Toutefois, il s'avère rapidement que cette disposition à faire des sacrifices, avant tout à renoncer à une vie privée, n'est pas partagée par

1 Voir : J. Giedroyc, M. Zieliński, „Droga na Wschód – rozmowa", *Więź* n° 10, 1989.

tout le monde de la même façon. Quand tombe la décision de transférer l'Institut à Paris, ce qui signifie un avenir incertain et un saut dans l'inconnu, Gustaw Herling n'est pas prêt. Il souhaite bâtir une vie de couple, fonder une famille, il ne veut pas se jeter dans l'aventure appelée *Kultura*, tête baissée. Il est contraint de réfléchir aux moyens de subvenir aux besoins de son couple, à ce « minimum » nécessaire pour fonder et faire vivre sa famille. Les autres ont fait ce qu'ils pensaient être juste et, acceptant à l'avance les inconvénients de leur vie future, ils ont renoncé à une vie personnelle. Dans un premier temps, Herling propose de travailler pour *Kultura* depuis Londres, mais aucun accord n'est trouvé en raison des besoins matériels de Herling et de l'incapacité de l'Institut à les combler. Zofia Hertz a été la plus intransigeante. « Je ne veux pas travailler pour des génies ou des poètes, écrit-elle à l'époque dans un courrier adressé à Jerzy Giedroyc, pour ceux qui ignorent ce qu'est la vie quotidienne, mais savent si bien couvrir leurs arrières ».[1]

Cette première rupture entre Herling et Giedroyc met aussi en lumière une question qui restera un point de discorde un demi-siècle plus tard, à savoir le rôle de l'écrivain dans la création de *Kultura*. Dans son *Autobiographie à quatre mains*, Jerzy Giedroyc en parle ainsi :

Le projet de la revue est né des échanges entre Gustaw, Zofia et moi. Je crois que c'est moi qui ai trouvé le nom. À l'origine, Kultura *était censée être une carte de visite, une fleur qu'on fixe à la boutonnière, et elle a été conçue en conséquence, comme un trimestriel plutôt purement littéraire. Nous avons rédigé le premier numéro avec Gustaw.*[2]

Herling, en revanche, dans son *Récit autobiographique* enregistré et rédigé par Zdzisław Kudelski, déclare sans équivoque ce qui suit :

J'ai alors eu le projet de créer Kultura. *Aussi ai-je le droit de dire que j'ai fondé ce périodique. L'idée n'a même pas enthousiasmé Giedroyc qui ne pensait qu'à la publication des livres, mais il a fini par accepter. Je lui ai demandé de signer avec moi le premier numéro de Rome, j'ai pensé que, une fois qu'il l'aurait signé, il serait lié à la revue. J'ai trouvé le nom* Kultura *et le premier numéro a été publié là-bas, à Rome (...) Pour ce qui*

1 Lettre de Zofia Hertz à Jerzy Giedroyc du 22.09.1947, Archives de l'Institut Littéraire, Maisons-Laffitte.

2 Giedroyc, J., *Autobiografia na cztery ręce*, *op. cit*., p. 125. Sur le même sujet voir entre autres : M. Żebrowski, Efemeryda ?, dans : *Kultura. Narodziny pisma*, Paris-Kraków 2017, p. 7.

est de ma collaboration avec Kultura*, je le répète non pas pour irriter qui que ce soit mais au nom de la vérité historique : j'ai fondé la revue et édité son premier numéro.*[1]

Dans le documentaire « Tratwa Kultury » [Le radeau *Kultura*], Zbigniew Florczak se rappelle, lui aussi, avoir reçu la proposition de collaborer à la future revue de la part de Gustaw Herling précisément.[2]

Vers la fin de sa vie, Herling parlait souvent des débuts de *Kultura* de cette façon, ce que Giedroyc lui reprochait. Dans le même documentaire de 1996, l'année de la rupture définitive entre les deux hommes, le Rédacteur soutient que Herling a essayé de donner l'impression que « c'était lui qui avait créé *Kultura*, que la revue lui devait tout en fait. Il pensait sans nul doute reprendre *Kultura* après ma mort et ne l'a pas caché. C'était assez désagréable ».

Indépendamment des projets supposés de Herling, il serait faux de minimiser le rôle qu'il a joué dans la fondation de la revue. Giedroyc lui-même en parle ainsi au poète Józef Żywina, dans une lettre datant du 11 janvier 1947.

Nous allons (...) lancer un trimestriel littéraire, social et politique à partir du 1er mars. (...) Nous clôturerons le premier numéro au début du mois de février. Grudziński en sera le rédacteur.[3]

La rupture avec Herling est le premier conflit majeur parmi les personnes avec lesquelles Giedroyc a cofondé l'Institut Littéraire et *Kultura*. Après le déménagement à Paris, le cercle ne comprend plus que le couple Hertz et, dans un tout autre rôle, Józef Czapski. Celui-ci accepte que l'Institut soit hébergé dans une villa délabrée de Maisons-Laffitte qui sert d'entrepôt à l'avant-poste du 2e Corps de l'Armée polonaise.

À quoi le quotidien de cette équipe ressemblait-il ? On l'a décrit dans plusieurs mémoires qui narrent avant tout la première période « héroïque » de l'avenue Corneille, et qui, probablement pour cette raison, est dépeinte de manière bien trop bucolique. Nous devons le premier récit à Wacław A. Zbyszewski, à son texte « Zagubieni

1 Herling-Grudziński, G., Opowieść autobiograficzna, dans : Z. Kudelski, *Gustaw Herling-Grudziński i Kultura paryska. Fakty-historia-świadectwa*, Lublin 2013, p. 316.

2 *Tratwa „Kultury"*, mise en scène A. Kuczyński, 1996.

3 Lettre de J. Giedroyc à J. Żywina du 11.01.1947, Archives IL, Maisons-Laffitte.

romantycy » [Les Romantiques égarés] publié dans *Kultura* d'octobre 1959. Giedroyc accepte l'article, mais l'accompagne d'une citation de Voltaire : « Mon Dieu, gardez-moi de mes amis ! Quant à mes ennemis, je m'en charge ».[1]

Au milieu de la grisaille de décembre, même le froid hall d'entrée vous semblait douillet, écrit W. Zbyszewski. *Tout de suite à gauche, on pouvait même se laver les mains dans l'eau glaciale de la salle de bains délabrée alors que, depuis la cuisine, vous parvenait la voix de Zofia Hertz : « A table, le dîner ! » (...) Cette cuisine était le centre de la vie de Maisons-Laffitte : deux fois par jour, les habitants s'y réunissaient pour le repas, pour lire le courrier, échanger ; c'est là qu'on réfléchissait aux futurs numéros, on discutait des abonnements, on lançait des projets et parlait des amis et du bon vieux temps. Au bout de la table, face à l'unique fenêtre s'asseyait Jerzy Giedroyc, qui n'avait plus rien d'un jeune homme prometteur, d'un enfant génial, c'était un homme d'âge mûr, aux cheveux prématurément blanchis, à l'air solennel et digne de patriarche, concentré, souriant rarement, qui arborait une expression peinée, fataliste. Je me souviens que, par moments, il fronçait les sourcils et, après avoir lu un bout de papier, il grimaçait comme pris d'une douleur et susurrait entre les dents : « après cette hausse du prix de papier, je ne sais vraiment plus si nous pourrons publier le prochain numéro ».*

Zofia Romanowicz brosse une autre image de la communauté de Laffitte, dans son texte « Un après-midi d'autrefois ».[2] Elle y raconte comment il fallait trouver une cuisine au milieu des décombres du premier siège de *Kultura*, comment toute l'équipe a dû se mettre en maillot de bain pour faire du nettoyage, et elle rapporte le souvenir de Black, le premier épagneul de Laffitte qui dévorait des fraises dans le jardin, ou encore de la robe que Zofia Hertz cousait pour partir en vacances chez la femme du Maréchal Śmigły, et aussi de Czapski qui dessinait quasiment tout ce qu'il voyait…

Il faudra attendre Czesław Miłosz[3] et son article sur Zygmunt Hertz, écrit après la mort de son ami : « Był raz… » [« Il était une fois… »] - le

1 Voir : W. A. Zbyszewski, Zagubieni romantycy, *Kultura* n° 10, 1959, p. 27.

2 Voir : Z. Romanowiczowa, Popołudnie z przeszłości, dans : *O „Kulturze". Wspomnienia i opinie*, Londres 1987, p. 27.

3 Lettre de J. Giedroyc à Cz. Miłosz du 6.01.1980, J. Giedroyc, Cz. Miłosz, *Listy 1973-2000*, Warszawa 2012, p. 276.

texte que Giedroyc trouvera « excellent », « le meilleur » - pour percer cette jolie façade et voir au-delà des images bucoliques.

Le collectif, qui a réussi à durer, semble ex post *idyllique en raison de sa longévité même,* écrit Miłosz. *Mais, en réalité, son quotidien est rempli de tensions entre individus ; et, comme Zygmunt était très attentif aux autres, il en souffrait beaucoup parfois. Il n'est pas facile d'accepter un poste modeste dans une équipe, et, bien qu'il soit clair que le plus fort physiquement doit prendre sur lui certaines tâches, cela demande une formidable autodiscipline. Le combat de Zygmunt contre lui-même, sa recherche de solutions et le fait d'avoir finalement accepté l'identité d'un employé quasi anonyme ont de fait empli sa vie de l'homme d'âge mûr.*[1]

Zygmunt Hertz - qui aurait pu reprendre sa carrière internationale d'avant-guerre dans le commerce et les finances, et mener ainsi une vie personnelle heureuse, mais qui est devenu pendant des décennies « le plus fort », fait pour porter des colis à la poste – constitue, dans ce collectif, un cas exceptionnel. Il s'est entièrement sacrifié, non pas à *Kultura*, mais à sa femme Zofia et au choix que celle-ci avait fait. Dans une lettre d'octobre 1967, Zygmunt Hertz en parle à Miłosz.

Dans la situation telle qu'elle est, je n'ai pas mon mot à dire. « Credere, obeire »[2]*, comme disait Duce. Giedroyc est un homme têtu, difficile à vivre, il a une manie de persécution, un complexe d'être « incompris » et « mal aimé ». Tout en étant à l'intérieur, je suis de fait à l'extérieur. Les principes de collégialité et d'égalité ont été rompus dès que la première possibilité s'est présentée. Cela m'a obligé d'organiser ma vie à la marge (...) Comme je te l'ai déjà écrit, je ne pourrais vivre isolé, mais je le suis un peu à Maisons-Laffitte. Je ne peux pas, cela n'aurait aucun sens, d'essayer de convaincre Zofia que « ça va ti, bien et ok ». Mais nom de dieu ! où sont sa place et la mienne dans ce « business » ? Que faire tous ces efforts, sacrifier sa vie personnelle au nom d'un idéal plutôt problématique n'a aucun sens. Elle se trouvera alors au bord du même gouffre où je me trouve, moi. À quoi bon ?*[3]

1 Miłosz, Cz., Był raz…, *Kultura,* n° 3, 1980, p. 107.

2 Correctement : credere, obbedire.

3 Lettre de Zygmunt Hertz à Czesław Miłosz du 16.10.1967, Zygmunt Hertz, *Listy do Czesława Miłosza*, *op. cit*., p. 248.

Interrogé sur la vie à Maisons-Laffitte, Hertz répond : « Pour un camp de concentration, c'est pas mal ».[1]

Les chercheurs ont donc le problème avec le « don de soi » pour la cause de Herling, avec la « foi » en cette cause de Hertz. Et qu'en est-il des autres ? De Józef Czapski, celui qui les a tous réunis ?

Sur plus de quatre décennies que Giedroyc et Czapski ont vécues sous le même toit, la bonne entente, des relations harmonieuses se terminent au seuil de la seconde. Rappelons brièvement la source du conflit : en 1959, *Encounter*, le périodique du Congrès pour la liberté de la culture, publie une nouvelle d'Andrei Siniavski (pseud. d'Abram Tertz), reçue par l'intermédiaire de *Kultura*. En dépit de l'accord préalable, aucune information sur la provenance du texte n'est donnée. La note à ce sujet n'est publiée qu'en janvier 1960, quand Giedroyc en fait la condition pour autoriser la parution de la nouvelle dans *Preuves*, le périodique français du Congrès. Dans le numéro de mars de *Kultura*, Mieroszewski commente la situation en ces termes :

La plupart des contacts avec les pays qui se situent au-delà du « Rideau de fer » se nouent par l'intermédiaire des émigrés. Si, d'un coup, on avait retiré les arrivants d'Europe de l'Est de la Radio Free Europe, du Congrès pour la liberté de la culture et d'une dizaine d'autres institutions du genre, ce grand show-business fermerait en un jour. Les gens s'autorisent à considérer tout contact avec un émigré comme fortuit, et toute citation d'une source de l'émigration comme compromettante. D'accord. Mais dans ce cas, il ne faut rien prendre à l'émigration.

Est-ce une coïncidence ou pas, mais dans le même numéro de la revue paraît la nouvelle partie du *Journal* de Gombrowicz où celui-ci parle de ce que de nombreux écrivains et journalistes de *Kultura* doivent au périodique. Il note aussi à propos de Jeleński : « Je pense que (...) sans *Kultura*, il n'aurait pas réussi à devenir le seul critique polonais véritablement introduit en Europe, il n'aurait pas pénétré les élites françaises ».[2]

1 Sędłak, M., *Zygmunt Hertz w środowisku paryskiej „Kultury". Próba biografii*, Lublin 2007, p. 69 [doc. dactylographié dans les AIL, Maisons-Laffitte].

2 Gombrowicz, W., Fragmenty z dziennika, *Kultura* n° 3, 1960, p. 33.

Bientôt, Giedroyc rapporte à Mieroszewski les propos suivants :

Jeleński est furieux contre Gombrowicz et son Journal*, et il a le cœur brisé à cause de tes propos sur le Congrès. Il est blessé par le mot « show-business ». Il m'a demandé de publier sa lettre à la rédaction, à ce sujet. Je lui ai dit oui, bien entendu. Il est un employé du Congrès qui est pour lui, aujourd'hui, sa « première patrie », ce n'est donc pas* Kultura*. Mais il y a pire, Józef Czapski s'est aussi soudainement senti patriote du Congrès. Je lui ai répondu assez sèchement que je ne publierais pas sa lettre à la rédaction.*[1]

Après que Mieroszewski a argumenté que ce refus de publication n'avait aucun sens, d'autant que Czapski a déjà annoncé son départ de *Kultura* et que Czesław Miłosz allait suivre, Giedroyc change d'avis à propos de la lettre de Czapski à la rédaction. Les deux sont alors publiées dans le numéro 4, 1960. Giedroyc en informe Mieroszewski, son journaliste de Londres. Il ajoute ceci :

Józef a l'intention de déménager, il a des amis à Maisons-Laffitte qui lui offrent gratuitement, ou presque, un appartement confortable. Ce sera la meilleure solution. Je pense qu'il est possible, à condition de ne pas habiter ensemble, de retrouver la force de nos relations d'autrefois, ou presque. Il va sans dire que je continuerai de lui verser de l'argent.[2]

Quelle est l'issue de cette affaire dans laquelle Mieroszewski a soupçonné Constantin Jeleński d'intrigues ? À Pâques 1960, invitée à Maisons-Laffitte, l'écrivaine Maria Dąbrowska note dans ses *Carnets* que la sœur et le frère Czapski ne sont pas venus au petit-déjeuner traditionnel, mais sont allés au bistro. En racontant sa visite, elle écrit que les habitants du « bas » et du « haut » de la villa évoluent dans des « eaux territoriales distinctes ».[3]

Au cours des années et des décennies suivantes, les invités de la maison *Kultura* font des observations similaires. Les contacts entre le Rédacteur et Czapski s'amenuisent au fil du temps, et le peintre reçoit souvent des comptes-rendus sur ce qui se passe « en bas » par

1 Lettre de J. Giedroyc à J. Mieroszewski du 4.03.1960, J. Giedroyc, J. Mieroszewski, *Listy 1957-1975*, Warszawa 2016, p. 257.

2 Lettre de J. Giedroyc à J. Mieroszewski, J. Giedroyc, J. Mieroszewski, *Listy 1957-1975*, *op. cit*. p. 266.

3 Dąbrowska, M., *Dzienniki powojenne 1960-1965*, Warszawa 1996, p. 61-64.

l'intermédiaire de tiers. Quant à Giedroyc et les Hertz, ils sont agacés par Maria Czapska, jalouse de son frère et des invités. Jerzy Giedroyc se souvient avec irritation des cris retentissant d'en haut quand le peintre était assis en bas : « Mon Józef, où es-tu ? ».[1] Et, en 1981, de manière abrupte, peu véridique et oubliant le passé, Zofia Hertz échange ainsi à propos de Czapski :

B. Toruńczyk : Est-ce que Józef Czapski et sa sœur Maria prennent part aux travaux de l'Institut Littéraire ? Z. Hertz : Non, ça n'a jamais été le cas…[2]

Czapski se sentait profondément blessé par Giedroyc qui n'allait pas le voir des mois durant. Julia Juryś en parle ainsi : *Je ne sais pas s'ils se sont éloignés parce qu'ils étaient trop différents ou parce que Giedroyc est devenu insensible aux personnes qui ne lui étaient plus utiles dans son travail. Je sais une chose : Józef l'a attendu, mais en vain.*[3]

Il est probablement vrai que Giedroyc n'avait tout simplement pas le temps à consacrer aux personnes qui ne travaillaient pas pour la revue. Ce qui était sans doute évident pour lui, mais pas du tout pour Czapski. Rendons toutefois justice au Rédacteur en chef de *Kultura* qui, malgré cette « scission », a dit maintenir le financement de la vie de Czapski et de sa sœur, et ce n'était pas des paroles en l'air mais une réalité. Dans une lettre à Gustaw Herling du 8 janvier 1969, Giedroyc en parle à ce propos.

Notre Józef a attrapé un refroidissement après une grippe non soignée, et il est couché depuis une semaine. Le pire est que, avec la loi sur l'assurance sociale qui a changé, Maria ne sera remboursée ni pour la clinique ni pour l'opération, et elle doit ensuite suivre une rééducation dans une maison de repos. Plusieurs millions de vieux francs. Je n'avais pas besoin de ça.[4]

Il ne s'agissait pas d'un simple souci pour ses auteurs qui était, selon Giedroyc, le premier devoir d'un éditeur.[5] Bien qu'offensé par ce manque

1 Giza, H. M., *Ostatnie lato w Maisons-Laffitte*, Wrocław 2007, p. 33.

2 Toruńczyk, B., *Rozmowy w Maisons-Laffitte 1981*, *op. cit*., p. 35.

3 Juryś, J., W jednym stali domu, dans : *Wnętrze. Człowiek i miejsce. Józef Czapski w stulecie urodzin*, Kraków 1996, p. 9.

4 Herling-Grudziński, G., *Dzieła zebrane* tom 13. *Korespondencja Gustaw Herling-Grudziński – Jerzy Giedroyc, 1967–1975*, Kraków 2019, p. 227.

5 Voir l'introduction de W. Gombrowicz, *Listy 1950-1969*, Warszawa 1993, p. 16.

de « loyauté basique » à son égard, Giedroyc s'est probablement senti responsable des Czapski en raison de leur ancienne amitié. Des années plus tard, dans son *Autobiographie à quatre mains*, il s'en souvient.

Je pensais que, dans nos rapports, le Congrès occupait une deuxième ou troisième place. Et là, il s'est avéré que le Congrès et Kot Jeleński étaient pour lui bien plus importants que notre travail en commun et notre amitié.[1]

Le constat que *Kultura* n'est pas la chose la plus importante pour ses acolytes l'a plus d'une fois blessé. Au milieu des années cinquante, il en parlait à Kot Jeleński.

La personne sur qui compter dans t o u s les cas n'existe pratiquement pas. Il n'y a que des gens [plus ou moins] proches, avec qui on peut parcourir un bout de chemin, tout en sachant d'avance qu'ils resteront au bord de la route parce que cela dépasse leurs forces.[2]

Et quelques années plus tard, il écrit presque la même chose à Juliusz Mieroszewski.

La tragédie est que nous manquons totalement de gens pour travailler. Même nos collaborateurs proches ou réguliers sont avec nous « par moments », au mieux dans le cadre de leurs intérêts ou de leurs spécialités.[3]

Résumant ses relations avec Giedroyc, Czesław Miłosz écrit :

En un sens, c'étaient des affrontements entre un homme de lettres et un homme politique qui se nourrit de ses propres obsessions. Il avait, à la littérature, un rapport instrumental, et il aurait imprimé le diable en personne si cela correspondait à sa stratégie. Ce n'était pas une stratégie littéraire mais politique, quoique d'un ordre supérieur et pas du tout calculée pour des gains à court terme.[4]

Le sujet et le déroulement de ces affrontements surprenaient parfois Giedroyc de manière désagréable. S'il n'a pas forcément été étonné par le refus de Gustaw Herling de signer une lettre dans l'affaire de Miłosz,

2

1 Giedroyc, J., *Autobiografia na cztery ręce*, *op. cit*., p. 203.

2 Lettre de J. Giedroyc à K. A. Jeleński du 8 août 1955 dans : *Listy 1950*-1987, Warszawa 1995, p. 199.

3 Lettre de J. Giedroyc à J. Mieroszewski, *Listy 1957-1975*, *op. cit*., p. 333.

4 Miłosz, Cz., Tajemniczy pomnik, *Gazeta Wyborcza* n° 18, 1995, cité d'après : A. Franaszek : *Wszystkie Pana wady i ćwieki. Spór Jerzego Giedroycia z Czesławem Miłoszem*, dans : *Jerzy Giedroyc. Kultura. Polityka. Wiek XX*, *op. cit*., p. 169.

ce qui a eu lieu quelques années à peine après leur première séparation, il a dû être surpris que Miłosz ne veuille écrire de texte condamnant les événements de Mars 1968, en Pologne.

Je ne vois personne d'autre que toi qui pourrait parler de cette question en notre nom à tous, et je pense qu'il n'y a pas de différences entre nous, à ce propos[1], écrit Giedroyc à Miłosz, à l'époque.

À quoi Miłosz répond :

Ma valeur pour Kultura, *et aussi pour ses lecteurs en Pologne, résulte de ma trajectoire singulière d'écrivain qui se tient éloigné de l'infection que, là-bas, tout le monde contracte (...) Je me situe en dehors, et ma force vient de là.*[2]

Même si Giedroyc se sentait blessé par ce manque d'abandon complet à la cause de *Kultura*, par l'incapacité à renoncer aux autres besoins et ambitions, d'ordre personnel ou créatif, cela n'affectait pas son avis sur la production littéraire de ses écrivains ou la possibilité de collaboration, mais ses plaies ne guérissaient pas pour autant. Quand le lien a été rétabli avec Herling, celui-ci venait vivre à Maisons-Laffitte plusieurs mois par an. Lorsque la deuxième et dernière rupture a eu lieu, Zofia Hertz a cessé de cacher ses sentiments : « Les relations ont été rompues. Je ne lui écrivais plus de toute façon parce que je ne l'aimais pas [...] Et je l'ai rayé de ma liste. Je n'ai plus du tout pensé à lui ».[3]

La vie dans la maison de « *Kultura* » était un sacrifice, un renoncement à des besoins les plus évidents. En 1959, Wacław A. Zbyszewski le souligne dans son article « O pisarzach i redaktorach » [« À propos des écrivains et des rédacteurs »].

Ce n'est pas un hasard que la rédaction de Kultura *se compose des gens sans enfants. Si les frères Giedroyc, la fratrie Czapski, les Hertz et les Mieroszewski étaient entourés d'une dizaine de « minots », si l'on entendait le babillage des petits au 91, avenue de Poissy à Maisons-Laffitte,* Kultura *n'existerait pas.*[4]

---

1 Lettre de J. Giedroyc à Cz. Miłosz du 8.04.1968, *Listy 1964-1972*, Warszawa 2011, p. 173.

2 Lettre de J. Giedroyc à Cz. Miłosz du 10.06.1968, *op. cit.*, p. 186.

3 Giza, M. H., *Ostatnie lato w Maisons-Laffitte*, *op. cit*., p. 145.

4 Zbyszewski, W. A., *O pisarzach i redaktorach*, *Kultura* n° 3 1959, p. 30.

L'ayant trouvé amusant, Giedroyc a publié l'article et ce passage, mais probablement pas pour son humour seul. Comme le rappelle Tomasz Jastrun, lorsqu'il l'a interrogé sur les femmes, le rédacteur a répondu ainsi :

Un monde sans femmes serait ennui, mais je comprends parfaitement les prêtres et l'idée du célibat. Quand vous avez un gros travail à faire, les femmes vous distraient et empiètent sur votre temps.[1]

Dans l'article précédemment cité de Czesław Miłosz sur Zygmunt Hertz, nous lisons les propos suivants :

Ceux qui tiennent dans leurs mains les numéros de Kultura *et les livres publiés par l'Institut Littéraire, et qui les prendront à l'avenir, devraient avoir une brève pensée pour toutes ces casseroles dans la cuisine, ces petits-déjeuners, déjeuners et dîners préparés par les mêmes trois ou quatre personnes qui étaient chargées de la rédaction, des corrections et de l'expédition, songer à la vaisselle, les courses, par bonheur faciles à faire en France, et multiplier la quantité de pareilles tâches par le nombre de jours, de mois et d'années.*

Cela est vrai, comme il est vrai que, en regardant un peu plus en profondeur, nous devons aussi penser à ces plusieurs personnes pour qui *Kultura* n'était pas seulement un travail quotidien que l'on continue tard dans la nuit, souvent sans pauses ni congés, mais à leur vie qui manquait totalement d'intimité sous le même toit. Cette vie signifiait aussi une montagne de relations complexes entre les personnes condamnées à vivre ensemble. C'était comme marcher, pendant des décennies, sur un champ miné de sympathies et d'animosités, avec l'intérêt de la revue pour l'unique objectif. Il leur a fallu aussi renoncer à leurs ambitions, à leurs rêves personnels ou familiaux. Ils ont vécu une existence dédiée à une mission. S'ils attendaient donc beaucoup, souvent en vain, des autres, ils exigeaient encore plus d'eux-mêmes.

1 Jastrun, T., Zbieranie okruszków, dans : *Jerzy Giedroyc. Redaktor. Polityk. Człowiek*, *op. cit*., p. 98.

Andrzej S. Kowalczyk

De la veine en politique : à propos de Giedroyc et de Mieroszewski[1]

Le premier numéro de *Kultura* fut en même temps le dernier volume de l'Institut Littéraire publié en Italie. La décision de déménager à Paris avait déjà été prise. Rome se situait loin des principales trajectoires européennes que les Polonais empruntaient à l'époque, et la ville n'avait pas la vocation de devenir le foyer d'émigration. Toutes sortes de problèmes matériels y perduraient : la poste qui fonctionnait mal, les téléphones de même, et le trésor public qui changeait arbitrairement le montant des taxes. La ville elle-même était perçue comme provinciale. Le Parti communiste italien était alors florissant et influait sur l'ensemble de la vie publique.[2] Le déménagement à Paris fut décidé début 1947. Czapski en parle dans une lettre à Vincenz.

1 Cet article est tiré de l'ouvrage d'Andrzej S. Kowalczyk, *Wena do polityki. O Giedroyciu i Mieroszewskim (Kraków 2014),* et publié avec l'accord de l'auteur. Le titre orignal du chapitre : « Ten pierwszy, bałaganiarski « Laffitte », trochę kulig szlachecki, trochę Jama Michalikowa » [Ce premier Laffitte tout en désordre, le foyer de quelques hobereaux en traîneau, accompagnés de la joyeuse bande de « Jama Michalika »]. W.A. Zbyszewski, dans *Sur Józef Czapski*, raconte que la maison de l'avenue Corneille *avait beaucoup plus de charme, bien que moins de confort, que le palais [sic !] de la même Laffite, une sorte d'anti-Palais de la Culture de Stalin. Et avec ça, ils y étaient tout autant persuadés que seuls leurs projets étaient en mesure de sauver la Pologne, l'Ukraine et l'Humanité, leur ouvrir les portes de l'ère bienheureuse du Vrai Marasme.*

2 Lors des élections de 1946, le PC italien a obtenu 4 350 000 voix (19 %), et en 1953 : 6 120 000. *La vie intellectuelle dans l'Italie d'après-guerre,* écrit T. Judt, *était hautement politisée et étroitement liée à l'idéologie communiste [...] Les Italiens semblaient osciller entre le cléricalisme politisé [...] et le marxisme politique* (Postwar. *Une histoire de l'Europe depuis 1945*. Poznan 2013, p. 249 de l'éd. polonaise.)

Au sujet de Giedroyc, son subordonné et notre ami Gustaw Herling-Grudziński écrit qu'il « travaille à la manière d'un gardien de chiourme lequel, de son œil de biche, surveille ses esclaves ; eh bien, ce « gardien » arrive ces jours-ci, et il est très probable qu'il quittera Rome pour Paris, en emportant avec lui tout l'Institut dans ses balluchons. Ce qui annonce des jours sombres pour mon propre travail puisqu'il y aura ici un tel rassemblement de tigres polonais de toutes les espèces que je crains que nous nous dévorions les uns les autres. Sinon, il en sortira peut-être une Tribune des peuples*, c'est toujours mieux que de faire des pâtés dans un bac à sable.*[1]

Les textes à publier dans le suivant numéro de *Kultura* sont rassemblés encore à Rome mais imprimés, dans un nouveau format, à Paris.[2] Dans son éditorial, la rédaction annonce viser trois mille abonnements, ce qui permettrait à la revue de se transformer en un mensuel. On y note aussi une baisse du nombre de lecteurs qui est due, d'une part, à la dégradation matérielle de vie des émigrés et, de l'autre, à une « crise de confiance dans la presse écrite » causée par une « série ininterrompue de déceptions politiques » de ces dernières années. Dès le numéro suivant, le périodique devient en effet mensuel, la publication d'un trimestriel en émigration n'ayant pas de sens. Remarquons, dans son éditorial, l'important annonce qu'il sera désormais nécessaire de maintenir un dialogue entre les Polonais qui « vivent, créent et travaillent dans le pays, et nous, qui avons sciemment choisi l'émigration politique ». Scinder la culture polonaise en celle du Pays et celle des émigrés conduirait à une impasse. Dans le périodique *Odrodzenie* (Renaissance) qui sortait en Pologne, dans un article consacré à la revue parisienne, on ne citait que des propos sur la chute du nombre de lecteurs et un appel à trois mille abonnements. L'auteur du pays prédisait à *Kultura,* et à la littérature des émigrés en général, une mort toute proche, puisque les écrivains réellement populaires étaient depuis longtemps revenus en Pologne et ceux qui s'étaient résolus de rester à l'étranger ont soit cessé

1 Lettre de Józef Czapski à Stanisław Vincenz du 25 mars 1947 (Ossolineum, Section des manuscrits, II 17618). Czapski a prédit avec précision son propre avenir artistique, à savoir qu'il reviendrait au « travail individuel », c'est-à-dire à la peinture, dix ans plus tard.

2 Le numéro double 2/3 est paru en novembre 1947, sans les noms de ses rédacteurs : « *Kultura*. Édité par le comité de rédaction. Adresse : Librairie Libella, 12, Rue St. Louis en l'Ile. Le rédacteur en chef reçoit sur rendez-vous. » Le nom de Giedroyc n'apparaît que dans le numéro suivant (1948, n° 4).

d'écrire, soit ils prenaient la plume rarement ; quant à ceux qui écrivaient souvent, ils « ne représentaient plus rien ».[1] En revanche, dans *Dziś i Jutro* (Aujourd'hui et demain), Dominik Horodyński remarque à propos de *Kultura* (après la parution de son numéro double) qu'elle est « sans doute le meilleur périodique de l'émigration d'après-guerre ».[2]

Le journaliste d'*Odrodzenie* avait ses raisons. La crise des institutions culturelles en exil était générale. L'argent, qu'on avait dilapidé ou volé, manquait, tout comme manquait l'intérêt pour la culture. Après la guerre, suite à la vente de l'immobilier de Londres qui appartenait au gouvernement polonais, ce dernier a distribué les fonds ainsi obtenus à quatre partis politiques, négligeant d'autres institutions, dont culturelles.[3] Zygmunt Nowakowski écrivait avec ironie qu'un émigré recevait plus facilement une aide ou un prêt pour acheter une machine à repriser des collants qu'un écrivain émigré pour l'acquisition d'une machine à écrire, bien que les deux constituent, semble-t-il, leur outil de travail. « Ne faisons pas de nous-mêmes de pires mendiants que nous ne sommes vraiment », s'exclamait le journaliste, et il proposait ensuite une taxe bénévole d'un shilling par an destinée au Fonds de la culture.[4] Peu après paraît un autre article sur le sujet, son ton est plus âpre encore. Tadeusz Nowakowski y parle de la crise de la lecture : sur 2 000 exemplaires disponibles d'un ouvrage, seule une trentaine est vendue, *Wiadomości* (Nouvelles) comptait à peine quelques centaines d'abonnés, *Kultura*, en Grande-Bretagne n'en avait que 200. Une trentaine de personnes fréquentent des pièces de théâtre alors que l'on estime le

1 *Kultura ? Kultura ?*, dans *Odrodzenie*, n° 11, 1948. Le lecteur a eu l'occasion de comparer le tirage des deux périodiques ; en mars/avril, le tirage d'*Odrodzenie* est passé de 30 mille à 40 mille exemplaires. Même si le tirage était deux fois trop nombreux pour son public, il restait toutefois impressionnant. Le *Wiadomości Literackie* (Nouvelles littéraires) d'avant-guerre a atteint 12 mille exemplaires au moment de son plus grand succès.

2 dh [Dominik Horodyński], Une bonne revue d'émigration. Dans *Dziś i Jutro*, n° 3, 1948.

3 Le général Anders disposait d'importantes sommes d'argent après la guerre. Il a par exemple octroyé deux mille livres à l'Association des écrivains polonais en 1947. Il a remis bien plus au gouvernement de Londres ; l'ambassade de Londres auprès du Saint-Siège a reçu 16 mille dollars (A. Zaćmiński, *Emigracja polska w Wielkiej Brytanii wobec możliwości wybuchu III wojny światowej 1945-1954*. Bydgoszcz 2003, p. 25, note 31).

4 Nowakowski, Z., *„Clamor", czyli „krzyk". Wiadomości* n° 149, 1949.

nombre de Polonais en Angleterre à 165 000, dont environ 30 000 pour la seule ville de Londres.

À quoi bon avoir nos propres revues polonaises indépendantes ? écrivait le journaliste avec ironie et amertume, *à quoi bon ces livres polonais, notre propre littérature ou art ? [...] Ne vaut-il pas mieux passer tranquillement, lentement, sans laisser de trace ni d'empreinte, dans l'oubli, et vivre sans ambitions ni désir ni parole, comme dans un petit village au bord de la rivière Kindula-Kilikubwa ? Et manger le pain quotidien en attendant le dernier jour de sa vie [...] de sorte que les futurs archéologues apprennent plus tard que, de notre culture, nous n'avons laissé qu'un vide, un énorme RIEN.*[1]

D'ailleurs, sur le plan politique aussi, l'émigration s'enfonçait dans une période bien difficile. « L'Entente nationale » obtenue sous l'égide du Premier ministre Tomasz Arciszewski du gouvernement en exil, à la fin de 1944, n'a pas duré. En juin 1947, le président Władysław Raczkiewicz meurt. Sa succession disputée provoque un conflit, cette fois entre le Stronnictwo Narodowe (le Parti national) et le PPS (le Parti socialiste polonais) qui ne reconnaît pas le nouveau président August Zaleski. Fin juin 1947, le PPS et d'autres partis de gauche et du centre créent Koncentracja demokratyczna (la Plateforme démocratique), en opposition au président et au gouvernement. Ce dernier n'obtient pas non plus le soutien de son parti ce qui remet en question l'importance du Conseil national tenu pour le parlement de l'émigration. Commence alors une longue série de conflits affectant la vie politique en exil. L'intransigeance rendant impossible les compromis, la propension à l'anarchie, le mépris des normes, l'effondrement de l'autorité des

1 Nowakowski, T., Mauvaise nouvelle à propos de *Wiadomości*. Feuilleton pessimiste, *Wiadomości*. n° 12/13, 1949. En 1950, l'hebdomadaire *Lwów i Wilno*, fondé par St. Mackiewicz en 1946, a cessé de paraître. Zbyszewski écrit que le périodique ne pouvait sortir sans le soutien financier et que seul le tirage de 5 000 exemplaires aurait assuré son autonomie. Le niveau des textes était toutefois inégal : *Il faut avouer que, dans cet océan de marasme, les articles de St. Mackiewicz frappaient toujours par leur vigueur juvénile, un style ressemblant à un feu de joie, tout comme ses réflexions et ses paradoxes. Disons aussi qu'il lui a fallu beaucoup de caractère et de créativité pour maintenir tout seul la revue, pour assurer seul sa popularité et son lectorat, pour surmonter l'animosité naturelle du public pour les raseurs prolixes que Mackiewicz laissait par mégarde entrer dans ses colonnes [...]* W.A.Z., *Lwów i Wilno*, *Kultura* n° 12/38, 1950, p. 106.

dirigeants et des partis, les luttes intestines et les intrigues ont rapidement discrédité l'idée légitimiste de maintenir un État en exil.[1]

En juillet 1947, Zofia et Zygmunt Hertz ont commencé à organiser le déménagement à Paris où, depuis 1945, Czapski dirigeait le poste du 2e Corps de l'Armée polonaise et du ministère de l'Information. Giedroyc était parti pour Paris avant le déménagement. Les Anglais ont attribué à Hertz un wagon spécial qui allait accueillir le modeste bagage personnel de tous les trois et un stock de livres. Les Hertz sont arrivés à Paris le 13 octobre alors qu'une grève générale paralysait la ville. Leurs affaires étaient restées dans le wagon parqué sur une voie de garage, qui ne serait déchargé qu'à Maisons-Laffitte. Ils logeaient d'abord à l'hôtel Minerva, rue des Écoles, dans le Quartier latin, mais l'exiguïté du lieu rendait impossible tout travail. La chambre était si petite, racontait Zofia Hertz, que « Zygmunt s'allongeait sur le lit pour que je puisse ouvrir l'armoire. Impossible de taper à la machine, il n'y avait pas de place ».[2] Il n'était pas question de louer un appartement à Paris, encore moins d'acheter. La ville faisait une impression déprimante, surtout comparée à Rome qui s'était rapidement relevée après la guerre. « Pauvre et

1 Zygmunt Nowakowski commente amèrement l'effondrement de l'autorité des dirigeants politiques : *On discute depuis longtemps la refonte de la République [...] Nous avons tout remis entre les mains de professionnels pour qui leur propre parti est synonyme de patrie, privée et idéologique. Depuis un an environ, ils ne parviennent pas à s'entendre, ni même à trouver une quelconque formulation commune. Ils boudent comme des enfants mal élevés. N'y a-t-il pas une seule personne sérieuse parmi ces hommes de métier ? Peut-on croire que, dans ces marchandages désespérés et sans issue, on se soucie encore quelque peu de la soi-disant patrie ? Ces personnes, qui se battent pour des portefeuilles fictifs, se rendent-elles compte de l'état des esprits dans les camps, les foyers et autres logis où personne ne pense plus au gouvernement, personne n'est au courant de ce qu'il fait ? Plus on tarde à trouver un accord entre nos quatre personnages sans importance qui ne font que courir après leur portefeuille, plus il sera difficile de rassembler des gens dispersés qui ne cherchent que du pain quotidien [...] Les partis sont une imposture à laquelle nous avons consenti avec douleur, en acceptant tout, même l'usage de ce passe-partout, et non pas une clé, qui a ouvert la voie à des inconnus sans envergure, des nouveaux riches en politique.* Dans : Ce dont on ne parle pas. *Wiadomości* n° 38, 1948. D'après : A. Zaćmiński, *Emigracja polska w Wielkiej Brytanii wobec możliwości wybuchu…, op. cit.*, p. 223.

2 Redaktor i róże. Rozmowa Renaty Gorczyńskiej z Zofią Hertz i Jerzym Giedroyciem. Dans : R. Gorczyńska, *Portrety paryskie*. Kraków 1999, p. 38.

sombre ville », écrivait Zofia Hertz.[1] Les tickets de rationnement étaient en vigueur et, à partir du 1er septembre, la ration quotidienne de pain s'est réduite à 200 grammes par personne.[2]

La France traversait une crise sociale profonde. Le pays avait perdu sa position de superpuissance, l'empire colonial était menacé. La production économique n'était pas revenue à son niveau de 1939, la démographie était en baisse. L'aide américaine accordée dans le cadre du plan Marshall sauvait l'économie française de l'effondrement. Les communistes, qui avaient remporté un quart des voix, sont devenus une force avec laquelle il fallait compter et, à partir de 1944, ils faisaient partie du gouvernement, mais en 1947, en raison des troubles et des perturbations qu'ils causaient, ils en ont été exclus. Ils ont tenté, appuyés par une grève générale, de faire tomber le gouvernement. De profondes divisions sont apparues dans l'opinion publique qui se regroupait autour des camps politiques radicalement opposés. Le RPF du général de Gaulle a emporté les élections locales d'octobre 1947, mais les communistes ont réussi à recueillir près de 30 % des voix.

Quelques mois plus tard, en février 1948, un coup d'État communiste en Tchécoslovaquie a mis fin à la première phase du processus d'intégration du bloc de l'Est, Staline contrôlant tous les pays que l'Occident lui avait cédés à Téhéran et à Yalta.

De nombreux intellectuels d'Europe occidentale étaient toujours attirés par l'idéologie communiste. S'ils n'étaient pas membre du parti, ils jugeaient son programme universel, croyaient en la nécessité historique, admiraient Staline. Raymond Aron note, en 1949 qu'il est

1 *Les magasins sont vides, comme dévalisés*, note Wacław Zbyszewski dans ses Impressions parisiennes de l'été 1947. *Et semblent minuscules après les géants de Londres. Les vitrines de la rue Royale sont éblouissantes, mais, dans les rues latérales, les étals frappent par leur pauvreté et la pénurie [...] Ici c'est le boucher qui regarde tristement quelques morceaux d'os, là le boulanger arrange ses pains au son. Des choux et des oignons voisinent sur la longue étagère du maraîcher. L'épicier se tient devant son étal vide. Derrière le comptoir du café, le garçon propose de la bière diluée, il n'y a pas de vin, pas de beurre ni de vrai café, ni de sandwichs, pas de pain ni croissants, ni brioches, ni biscottes. Pas de cigarettes non plus [...] En France, on peut acheter le superflu, mais pas le « nécessaires »*. (W.A. Zbyszewski, Lettres de voyage, Paris, *Wiadomości*, n° 27, 1947). La situation n'était pas meilleure à Londres. Mieroszewski écrit qu'il a longuement fait la queue devant un magasin pour acheter une ration hebdomadaire de bacon (J. Mieroszewski, Żyjemy w ustroju przejściowym, *Orzeł Biały*, n° 45, 1947).

2 Voir : Bobkowski, A., *Douce France, Journal, été 40.* Paris 2015.

grotesque et surprenant que la gauche européenne ait reconnu comme dieu ce bâtisseur de pyramides.[1] Le célèbre philosophe Merleau-Ponty, professeur du Collège de France, publie, en 1947, *Humanisme et terreur*, apologie de la politique soviétique, y compris du pacte Ribbentrop-Molotov, arguant que Staline faisait l'usage de la terreur pour défendre les idéaux humanistes.[2] Merleau-Ponty condamne l'impérialisme anglo-saxon et considère la critique de l'URSS comme acte belliciste. Le marxisme définit, selon lui, la condition humaine, exprime la vérité sur l'homme et sur le sens de l'histoire. Les intellectuels, sympathisants du communisme, n'hésitent pas à nier l'existence des camps de travaux forcés en Union soviétique. Après l'exécution des époux Rosenberg condamnés aux États-Unis pour espionnage au profit de l'Union soviétique, Jean-Paul Sartre écrit que l'approbation et l'indifférence des Américains face à cette sentence font de leur pays « le berceau d'un nouveau fascisme [...]. L'Amérique est un pays en colère. Coupons avec elle tous les liens, ou la rage nous aura aussi ».[3]

L'idée de la neutralité se répand en France, le Pacte atlantique est traité avec réticence. Les journalistes de gauche, pourtant non communistes, et les catholiques manifestent leur aversion des États-Unis au nom de l'identité européenne. Le rédacteur du *Monde*, Hubert Beuve-Méry estime que les Américains représentent un danger plus grave pour la France que l'Allemagne ou l'Union soviétique.[4] L'éminent historien Lucien Febvre déplore l'agressivité des Américains, les Français étant obligés de s'opposer à leur brutalité dans les domaines de la science, de la culture et de l'éducation pendant les conférences de l'UNESCO. « Voilà maintenant trois ans que nous nous heurtons à une politique

1 Cité d'après T. Judt, *La responsabilité des intellectuels. Blum, Camus, Aron.* Editions polonaise : *Krytyka Polityczna*, Warszawa 2013, p. 203.

2 George Orwell, avec son sens critique et son honnêteté, était l'une des exceptions : *On comparait souvent le sadisme et le fascisme,* écrit-il, *mais ces comparaisons ont presque toujours été faites par des gens qui ne voient rien d'offensant dans l'idolâtrie la plus servile de Staline. En fait, les nombreux intellectuels anglais qui lèchent le cul de Staline ne diffèrent pas de ceux, moins nombreux, qui ont rendu hommage à Hitler et à Mussolini, à une époque [...] ni de l'ancienne génération d'intellectuels, avec Carlyle, Creasey et les autres, qui saluaient bien bas le militarisme allemand. Tous sont en admiration devant des victoires atroces*. (Orwell G., Raffles and Miss Blandish. À partir de la trad. de T. Jeleńska, dans *Kultura,* n° 9-10, 1948, p. 57).

3 Aron, R., *Mémoires*, *op. cit*. p. 298.

4 *Ibidem*, p. 249.

cohérente et systématique d'étouffement de notre langue et de nos idées ».[1] Nombreux sont à considérer le stalinisme et « l'impérialisme américain » tout aussi menaçants pour l'Europe, il faut par conséquent les affronter avec la même vigueur. En avril 1953, le catholique *Esprit*, par la plume de Jean-Marie Domenach, appelle l'Europe occidentale à lutter contre « l'hégémonie américaine et son supplétif allemand ».[2]

Le climat politique et intellectuel en France, écrit Tony Judt, était tout aussi provincial qu'ailleurs en Europe ; grâce à l'afflux des émigrés, Paris est toutefois redevenu une ville cosmopolite, « le foyer européen naturel de l'intellectuel déshérité, un bureau d'information sur la pensée et sur la politique européenne contemporaine ».[3]

Le départ de Rome, nécessaire sans doute, est toutefois pour Giedroyc un pas vers l'inconnu, peut-être plus difficile encore que le moment où il quitte la Pologne en septembre 1939, ou quand il s'enrôle dans l'armée en 1941. Bien que les émigrés jouissent toujours du statut de militaire, la protection que leur procurait le 2e Corps de l'Armée polonaise n'existe plus. Les émigrés resserrent donc les rangs, les intellectuels rejoignent des institutions, forment des groupes, des textes sur « l'esprit de corps » des émigrés paraissent dans les périodiques, les invincibles en parlent, et parmi eux Tymon Terlecki, Stefania Zahorska, Zygmunt Nowakowski, Ryszard Piestrzyński et Zdzisław Stahl. Mais Giedroyc n'a pas du tout l'intention de publier une énième revue qui deviendrait un sanctuaire où officient des émigrés. Il n'a aucun intérêt pour le modèle traditionaliste des périodiques polonais comme les

1 *Ibidem*, p. 279.

2 *Ibidem*, p. 297. Malraux décrit à Aron, en 1950, l'état d'esprit des Français en ces termes : *C'est un étrange pays qui croit suffisamment à l'arrivée de la guerre pour stocker des sardines (la principale occupation des Parisiens), mais pas assez pour se soucier de sa défense.*

3 Judt T., *Après-guerre. Une histoire de l'Europe depuis 1945*. D'après l'édition polonaise. Poznań 2013, p. 252-253. *Le provincialisme français était une fonction du provincialisme européen. Les contemporains le remarquaient bien : La France d'après-guerre était tout aussi préoccupée par le règlement de compte, la pauvreté et l'instabilité politique que tout autre pays. Les intellectuels français de gauche de l'après-guerre ont réinterprété la politique mondiale à la lumière de leurs propres obsessions, et projeté sur le monde entier leur sentiment narcissique de l'importance de Paris en France. C'est Arthur Koestler qui les a décrits de manière mémorable, « ces petits charmeurs de Saint-Germain des Prés » sont des « voyeurs qui regardaient les obscénités de l'Histoire à travers un trou dans le mur ». Mais l'Histoire les a placés sur un perchoir privilégié (Ibidem, p. 253).*

Wiadomości (Nouvelles, Londres), *Orzeł Biały* (L'Aigle blanc) dédié aux vétérans, *Lwów i Wilno* (Lvov et Vilnius) à caractère révisionniste, le catholique *Życie* (Vie), le *Myśl Polska* (Pensée polonaise) national ou le *Za Wolność i Niepodległość* (Pour la liberté et l'indépendance) reprenant la pensée du camp de Piłsudski. Il n'a pas l'intention de s'associer à l'élite londonienne, de promouvoir les opinions de la partie conservatrice de l'émigration, leur rhétorique l'agaçant par ailleurs.[1] En même temps, il n'est pas tenté non plus par le modeste rôle d'éditeur et de libraire, celui qu'a choisi Kazimierz Romanowicz, le propriétaire de « Libella » de Paris, travail qui a aussi commencé sous les auspices du 2e Corps de l'Armée polonaise. En 1947, sur la scène publique de l'émigration polonaise, Giedroyc n'est personne et ne peut même prétendre à un quelconque poste dans le monde de l'édition et de la presse londonienne, toutes les places étant déjà pourvues.

Sa décision de devenir complètement indépendant est sans aucun doute facilitée par la présence et la loyauté de Zofia et Zygmunt Hertz, et de Czapski. Les relations françaises du peintre, ses talents et son charme en société se révèlent pour Giedroyc fort précieux, avant tout à la première époque parisienne.[2] Le Rédacteur connaissait mal le français, il le lisait mais ne le parlait pas, il ne lisait ni l'anglais ni

1 *Vous êtes devenu fou avec ce No*wakowski, écrit Giedroyc à Wacław A. Zbyszewski. *J'aime bien ce chroniqueur quand il évoque ses souvenirs de théâtre et de Cracovie d'autrefois. La dégénérescence de vous tous sur l'île se mesure par le fait qu'un tel gars puisse être votre Skarga, Adam Mickiewicz et Wernyhora en une seule personne. De ces bardes, j'en ai assez* (lettre du 14 juin 1949 ; Archives Institut Littéraire).

2 W.A. Zbyszewski dépeint Czapski ainsi : *Ce peintre hors pair, fin écrivain, grand humaniste, officier courageux, catholique exemplaire, est resté jeune homme, malgré la cinquantaine bien sonnée. De son visage sec, osseux, ascétique vous regardent des yeux bons, doux, presque enfantins. Cet homme de taille imposante ressemble presque à une nounou [...] Le destin a voulu qu'il passe, à l'aube de sa vie, du statut d'aristocrate à celui d'intellectuel polonais désargenté. Après la perte de la fortune de ses ancêtres, avec ses propres forces, il en a gagné une autre : celle qui réunit l'amitié des gens qui l'ont rencontré, la gratitude des centaines de personnes, un nom dans l'art et la littérature, le bonheur de côtoyer intimement les sommets de l'esprit humain. Il est moins sceptique et sophistiqué que Hostowiec, moins sarmate que Zygmunt Nowakowski, il a moins de fouge et de tempérament que Józef et Stanisław Mackiewicz, moins d'impétuosité que Łobodowski, et moins d'élan poétique que Stanisław Baliński. Il [...] représente la tradition catholique, nationale et libérale, et sa tolérance lui vient de la bonté et non du pessimisme, de cet esprit aristocratique issu autant de sa culture subtile que de ses armoiries. C'est un homme intègre, bon, éclairé, trop artiste pour devenir politicien, trop dégoûté par le sectarisme pour se plier aux diktats de la mode, il est de nature un défenseur, et non un accusateur.* (*Wiadomości* n° 20, 1949).

l'allemand. Comment se serait-il débrouillé sans l'aide du couple polyglotte des Hertz ? Il n'avait aucune idée de la comptabilité ; la gestion d'une entreprise privée dans des conditions normales, et non celles de l'Italie occupée, était un véritable défi, sans parler de la fiscalité française, scrupuleuse et méfiante, de la nécessité de manœuvrer dans le dédale des paragraphes du droit commercial et dans d'autres taxes ? Comment aurait-il fait sans l'aide de Zofia, capable de débrouiller tout cela sur-le-champ ? Puis les contacts avec les imprimeurs, la correction des épreuves, les abonnements, la correspondance, l'expédition de milliers d'exemplaires, des colis pesant des centaines de kilos ? Qui aurait accepté de travailler pour une bouchée de pain, si les Hertz ne l'avaient pas fait ? Il faut donc dire clairement que Giedroyc a pu se projeter dans l'avenir et bâtir ses campagnes uniquement grâce au travail désintéressé de ses quelques amis. Sans eux, le redémarrage de *Kultura* à Paris était impensable.

Ce groupe informel, fondé sur des liens d'amitié, était un phénomène unique en exil. Les « invincibles », d'ailleurs pas seulement eux, adoptaient d'autres modèles d'organisation sociale : l'obéissance à la hiérarchie et l'esprit bureaucratique formel imprégnaient les sphères de « l'État » en exil (président, gouvernement), les partis politiques et les organisations d'anciens combattants. Mieroszewski vante par exemple l'objectivité et le bon sens de Lidia Ciołkosz et de Maria Danilewicz, mais il remarque que le marasme de la vie politique en exil est dû à l'antiféminisme de « ses chefs ».

Quel changement énergisant se produirait si, au sein du Conseil des trois [organe créé pour faire contrepoids au contesté président Zaleski], nos distingués et vénérables généraux prenaient leur retraite pour laisser place à Mesdames Ciołkosz et Danilewicz ! Je crains toutefois qu'il soit difficile de convaincre ces dames, elles ont justement trop de … bon sens.[1]

La communauté des émigrés polonais restait en effet dominée par des politiciens de la vieille école et des soldats démobilisés qui obéissaient toujours à la même discipline et veillaient au respect des mêmes règles. Les Polonaises actives en exil ne manquaient pas, mais l'émigré politique était un homme. Un tel patriarcat était impensable au sein de

1 Londyńczyk, Kronika angielska. *Literatura na obczyźnie. Kultura*, n° 11/217, 1965, p. 53.

Kultura, les personnalités fortes et le pouvoir homme-femme étaient le moteur de cette entreprise.

Zofia Hertz a une vitalité infernale, écrivait Zbyszewski avec admiration*, une énergie inépuisable. Peut-être que, par miracle, Giedroyc aurait pu trouver quelque part une correctrice, une dactylo, une secrétaire, une administratrice doublée d'une cuisinière et d'une femme au foyer en une seule personne… Ce serait déjà miraculeux. Mais il n'aurait certainement pas trouvé cette sorte de pile électrique chargée d'initiative, parce que je ne pense pas qu'il en existe une autre dans toute la Pologne.*[1]

Czapski propose donc à l'équipe sans domicile de l'Institut Littéraire la reprise du bail d'une villa à Maisons-Laffitte, une ville de plusieurs milliers d'habitants à l'époque, située non loin des bords de la Seine, à 30 km au nord-ouest de Paris. La ville présente de nombreux avantages : elle est suffisamment éloignée de la capitale pour décourager les visiteurs occasionnels, la liaison ferroviaire directe avec la gare Saint-Lazare permet toutefois de se rendre à Paris.

Dans les caves de la maison, qui a été habitée par les Allemands pendant l'occupation, le poste du 2e Corps de l'Armée polonaise installe, après la guerre, un entrepôt de nourriture provenant des stocks militaires et destiné à compléter les maigres tickets de rationnement qu'on distribuait à l'époque aux militaires polonais de Paris. Giedroyc et Hertz arrivent à Maisons-Laffitte le 31 octobre 1947. La maison s'avère moins accueillante qu'au premier abord : il faut la vider des encombrants, parce qu'il n'y a même pas de place pour dormir ou ranger des affaires.

La villa a été complètement dévastée par les Allemands, raconte Zofia Hertz*, les encadrements des fenêtres et des portes ont été arrachés, il y avait de la saleté, les restes d'un feu dans le salon, une partie de la maison était en ruines.*

Les nouveaux arrivants passent leur première nuit à s'aménager un minimum vital. Ils découvrent la maison peu à peu, au fur et à mesure que progresse le rangement ; ils ne verront la cuisine qu'au bout de quelques mois.[2]

1 Zbyszewski, W., *Zagubieni romantycy. Panegiryk – pamflet – próba nekrologu?* Paris 1992, Instytut Literacki, p. 159.

2 Chruślińska, I., *Była raz „Kultura"… Rozmowy z Zofią Hertz*. Lublin 2003, p. 52.

Après l'installation à Maisons-Laffitte et la parution du deuxième numéro de *Kultura*, ils font le premier bilan. Impossible de compter sur un quelconque revenu, ils n'ont pas d'abonnés, les livres du stock ne se vendent pas, le mensuel est distribué gratuitement. Le capital initial provenait de la vente de l'imprimerie romaine.[1] Après avoir additionné les dépenses fixes, l'impression, le papier (acheté très cher au marché noir), le loyer, l'électricité, l'eau, etc., le salaire mensuel est fixé à 15 000 francs. Ce montant approche du salaire minimum en France. Dans les années suivantes, les salaires de l'Institut vont augmenter avec l'inflation, mais se situent toujours autour du salaire minimum.

Gustaw Herling n'a pas déménagé en France. Auparavant, tout indiquait que Herling allait s'établir en Italie puisqu'il s'était fiancé à Lidia Croce, fille du philosophe Benedetto, qu'il a rencontrée par l'intermédiaire de Józef Czapski. Pourtant quand arrive de Pologne la peintre Krystyna Domańska, Herling rompt les fiançailles et épouse cette dernière. Zygmunt Hertz est témoin du mariage, Zofia organise les noces. Puis, en été 1947, Herling et sa femme partent pour Londres. Giedroyc lui propose de rejoindre sa rédaction en France, renouvelle son invitation à Maisons-Laffitte, il apprécie le talent du jeune auteur. Mais la France, plongée dans le chaos des mouvements sociaux, ne convient pas à Herling qui demande au rédacteur en chef une collaboration depuis Londres. Giedroyc l'accepte, offre à Herling le même salaire que reçoivent les autres membres de *Kultura*. L'écrivain demande de co-rédiger le périodique et pose comme condition la réception du contenu de chaque numéro à l'avance. Mais Giedroyc n'a pas l'intention de consulter le contenu avec un autre, et il refuse. Les relations

1 Voir la lettre du général Władysław Anders au major Józef Czapski du 8 septembre 1947 (Archives IL*). Au total ont été transférés les montants suivants de Rome, en octobre 1947 : trois millions lires en dollars (4 000 $), 5 925 000 lires en francs français. Pour se prémunir contre la dévaluation du franc, 480 francs suisses or de vingt francs et cent livres anglaises or ont été achetés. 432 400 francs en billets de banque restaient dans les caisses* (voir l'annexe I du *Rapport sur la liquidation des agendas de l'Institut Littéraire de Rome*, daté à Paris du 14 novembre 1947).

sont rompues.[1] Après cela, Józef Czapski commente l'article de Herling paru dans *Wiadomości*, dans une lettre qu'il écrit à Stanisław Vincenz.

Les propos de Herling-Grudziński m'ont attristé [...] c'est un homme de valeur qui doit beaucoup à Giedroyc ; j'ai vu tant de fois Jerzy se mettre en quatre pour aider Gustaw, encore dans l'armée, pour faciliter son travail, obtenir un congé, publier un livre, etc... Il a rompu avec Jerzy (à cause du salaire !), et là, il écrit ce genre de choses.[2]

Une lettre de Zofia Hertz à Giedroyc, datant de septembre 1947, explique mieux les relations entre ces deux hommes à l'Institut Littéraire, encore à Rome, et la séparation qui suit.

Je commence vraiment à regretter que, suivant l'exemple de tes autres collaborateurs, je n'aie pas choisi la ligne du moindre effort, au moins je n'aurais pas eu l'air d'une mégère et je dormirais tranquille. Eh bien, ce matin, Sznarbachowski m'a téléphoné pour m'annoncer qu'il avait reçu une lettre de Gustaw [...] Gustaw y écrit, entre autres, et je le cite : « De fait, Giedroyc et moi avons convenu que je m'installerai plus ou moins à Londres pendant les premiers mois et que nous éditerions Kultura *sur l'axe Londres-Paris. Ensuite, quand j'obtiendrai un Travelling Document qui me permettra de me retirer en Angleterre en cas de catastrophe, j'irai à Paris ». Je ne sais pas ce que tu penses de cette manière de voir les choses. De toute façon, je ne vais pas travailler pour des génies ou des poètes qui ignorent tout de la vie quotidienne, mais qui sont capables d'assurer si*

1 Lettre de Czapski à Józef Zielicki du 3 décembre 1947 (AIL) ; voir aussi : *Ja myślałam, że my jesteśmy nieśmiertelni*…Rozmowy z Zofią Hertz. Listopad 2001. Dans : H. M. Giza, *Ostatnie lato w Maisons-Laffitte*. Wroclaw 2007, p. 144-145. Herling en a gardé un ressentiment et, quand par hasard il a croisé Zofia Hertz à Londres, en 1949, il a fait semblant de ne pas la connaître.

2 Lettre de Józef Czapski à Stanisław Vincenz du 5 août 1949 (Ossolineum, Section des Manuscrits, II 17 618). Le peintre fait probablement allusion à l'emploi que Giedroyc a trouvé pour Herling et sa femme à la librairie Libella, à la fin du mois d'avril 1947. Le salaire mensuel de 8 000 francs était faible, mais l'écrivain pouvait compter sur des revenus supplémentaires de l'Institut Littéraire. Czapski, dans une lettre à Józef Zielicki du 16 décembre 1947 (AIL), mentionne le ressentiment de Herling qui n'aurait pas reçu d'honoraires pour l'anthologie *W oczach pisarzy* [Dans le regard des écrivains]. Londres était en proie aux ragots, et des rumeurs absurdes parvenaient à Giedroyc : *Gustaw se vante, dit-on, d'avoir envoyé en Allemagne (environ 600 exemplaires) des imprimés mettant en garde contre* Kultura *qui fait le travail de propagande de Varsovie avec l'argent du Deuxième corps de l'Armée polonaise. Je ne le crois pas et je suis sûr que c'est une rumeur. Cependant, j'ai demandé à Szmaciarz qu'il le vérifie discrètement* (lettre de Giedroyc à Czapski du 14 janvier 1950 ; AIL).

bien leurs arrières. Je ne sais pas si c'est dû au fait que tu as fait de Gustaw un gâté pourri, ce que nous t'avons fait remarquer bien des fois, ou parce qu'il a obtenu un bon petit poste à Londres, ou peut-être parce que, avec ta générosité innée, tu as promis de lui verser un salaire régulier à Londres jusqu'à ce que nous lui ayons installé un logis à Paris. Une fois nous tous éreintés, fatigués à force de courir partout, une fois que nous lui aurions trouvé l'opportunité de venir, avec les documents et l'argent pour le voyage en plus, notre cher Gustaw accepterait le déplacement. Mais je te préviens loyalement qu'il est révolu le temps où je portais la nourriture au petit Gustaw, que je partageais, obtenais des allocations pour sa femme, etc. – ces choses qu'il acceptait gentiment, sans ressentir la moindre nécessité d'un retour. Tu sais bien que je n'ai rien contre Gustaw, que je voulais que notre camarade écrivain vienne à Paris et reste avec nous, même s'il devait être pour nous un poids, mais quand le camarade se double d'un cynique, et pas seulement d'un paresseux - c'est un peu trop, même pour moi. Je me sens tout à fait dégoustavée [sic !] et j'ai envie de croire que tu as mis en place avec Gustaw une collaboration plus distanciée, c'est-à-dire que tu le paieras pour ce qu'il fait effectivement et non pour ce qu'il ne fait pas - comme maintenant. Tu peux trouver mes arguments étranges, mais je suis irritée et me sens totalement épuisée.

Et elle conclut par ces mots, comme toujours hauts en couleurs :

Sznarbachowski m'a complètement achevé. Après m'avoir lu les propos [...] de la lettre de Gustaw – quand j'ai exprimé mon étonnement concernant la position [de Gustaw] – il a répondu : « Je ne comprends pas pourquoi cela vous surprend, après tout il a une femme et doit penser à l'avenir ». Quant à moi, je suis apparemment une épouse monstre ou une vipère, ou quelque chose du genre, à moins que je ne sois un vulgaire âne bâté ou une bête de somme.[1]

Ainsi Giedroyc s'est-il heurté au veto de ses proches collaborateurs qui ne voulaient plus tolérer la position privilégiée de Herling dans l'équipe. Mais la décision de quitter l'Institut et de rester à Londres a été prise par l'écrivain lui-même.

1 Lettre de Zofia Hertz à Giedroyc du 22 septembre 1947 (AIL). Zygmunt reprend les arguments de sa femme : *A propos de Gustaw, je vous confirme nos coups de colère. En effet, le gars est à l'aise, il aime la sécurité [...] Je vais lui envoyer l'adresse de Prudential, qu'il s'y assure contre le rhume, la prime assurant le succès des toiles de Krystyna serait trop élevée* (lettre de Z. Hertz à Giedroyc du 23 septembre 1947 ; AIL).

Gustaw me surprend vraiment, écrit Zofia Hertz au Rédacteur, *mais il ne faut jamais oublier « qu'un de perdu, dix de retrouvés ». S'il ne veut pas, tant pis. Il ne faut pas s'en faire.*[1]

Bien que Herling ait refusé de s'installer en France, le Rédacteur comptait toujours sur une collaboration future. Fin novembre 1947, il essaie d'obtenir, auprès du ministre Pragier, une subvention spéciale qui permettrait à Gustaw Herling de se consacrer à son travail littéraire et de participer à la rédaction de *Kultura*. Il souligne, dans sa demande, qu'il considère Herling comme « le plus grand et le plus prometteur des talents de la jeune génération d'émigrés ».[2]

En juin 1949, Czapski dissout le poste parisien du 2e Corps au 174, rue de l'Université, et s'installe dans la maison de *Kultura*.[3] Sa sœur Maria Czapska, qui avait fui le Pologne en 1945, y a déjà trouvé refuge.

Le frère de Giedroyc, Henryk, rejoint l'équipe de *Kultura* en 1952. Après la guerre, il s'est installé à Londres et, pendant deux ans, il a tenté sans succès d'obtenir une bourse pour terminer ses études polytechniques commencées en Italie. Il a trouvé toutes sortes d'emplois. Le Rédacteur a essayé de l'aider, mais en vain. A bien des égards, Henryk était l'opposé de son frère, il était réservé et réfléchi, il ne s'engageait pas dans la politique, il avait aussi une vie privée. Un an plus tard, il a épousé l'Italienne Leda Pasquali (décédée en 2002). Ils habitaient Paris. Dans *Kultura*, il était en charge des questions administratives et des abonnements. Photographe de passion et de talent, il capturait les images du quotidien de la maison avenue Corneille. Il est mort en 2010.

Les collaborateurs de *Kultura* ont donc accepté une existence modeste et provisoire qui devait servir une grande cause, celle-ci s'avérait pourtant de plus en plus difficile à définir. Ils ont créé un foyer,

1 Lettre de Zofia Hertz à Giedroyc du 11 septembre 1947 (AIL).

2 Lettre de Giedroyc à Pragier du 26 novembre 1947 (AIL). Ce point de vue est loin d'être partagé par tous. Wacław Zbyszewski a travaillé avec Herling, en 1952, à la Radio Free Europe à Munich. Après le suicide de sa femme, il écrit à Giedroyc : *Je ne serai pas surpris que Herling fasse la même chose parce que je trouve qu'il est complètement hystérique et mégalomane, et il devra un jour admettre qu'il a, à son propos, une opinion bien trop haute : c'est un petit talent, un « raseur » qui se prend pour Koestler. Son livre ne s'est pas du tout vendu alors qu'il s'attendait à Dieu sait quoi* (lettre de W. Zbyszewski à Giedroyc, novembre 1952 ; AIL).

3 La lettre de Czapski à Vincenz, du 30 juin 1949 ; Département des manuscrits, Ossolineum, II 17 618.

ni une forteresse ni une redoute, encore moins un symbole, c'était un atelier de travail, une rédaction, une maison d'édition, un lieu de rencontres et de discussions à destination de ces Européens qui se préoccupaient du destin de l'Europe de l'Est. À l'exemple de la majorité des émigrés, ils auraient pu choisir d'aménager leur propre existence, de participer à la grande reconstruction de l'Europe occidentale d'après-guerre, mais ils ont fait un autre choix, la sensation seule de confort et de possession n'étant pas suffisante pour les satisfaire.[1]

Dans les mémoires et les lettres de Jerzy Giedroyc, la ville de Maisons-Laffitte n'est qu'un nom, un point de ralliement et de communication. Mais les amis et les auteurs de *Kultura* ont observé la ville de manière bien plus attentive.

Le déménagement de Rome à Maisons-Laffitte, écrit Jerzy Stempowski avec vingt ans de recul, *prouve, semble-t-il, que* Kultura *est née sous une bonne étoile. Il existe probablement peu d'endroits aussi propices au travail de la pensée qui doit se poursuivre après une catastrophe historique. Dans cette petite ville, on voit clairement voisiner trois époques séparées par des années, où se sont produits des changements violents, semblables à des tremblements de terre. La continuité tout comme son absence frappent en ce lieu, de la même manière.*

La première couche est constituée par le palais et le parc du XVIIIe siècle. Le palais a été construit par l'illustre Mansart pour le marquis de Longueil. Y séjourna Louis XIV, et Voltaire s'y soigna de la variole. Après la Révolution, il fut acheté par le maréchal Lannes qui y accueillit Napoléon. Le banquier Jacques Laffitte le racheta, après la restauration. La bourgeoisie victorieuse conserva le palais mais détruisit le parc, l'une des plus belles expressions de la manie de la grandeur du XVIIe siècle. À la recherche des gains, Laffitte morcela une partie du parc, n'en préserva que les avenues principales. Les villas qui se dressent aujourd'hui au

1 Piotr Kłoczowski, dans ses réflexions sur le destin du cercle de *Kultura* et sur son ethos qui peuvent étonner en Occident à l'époque de la prospérité et du bien-être, attire l'attention sur la dernière phrase d'*Une famille d'Europe centrale*… de M. Czapska, la citation de la Lettre aux Hébreux de saint Paul : « Car nous n'avons point ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir ». (H. 13, 14). Il interprète ce point dans le contexte du conflit de deux attitudes : l'altruiste, affirmant la communauté spirituelle des hommes et la consumériste. (M. Dziewulska, P. Kłoczowski, Rozmowa z pamięci. Nie chciałbym zbyt dopowiadać…, *Konteksty*, n° 1-2, 2003, p. 192).

milieu des arbres ressemblent aux champignons qui poussent sur le tronc d'un chêne abattu [...].

La couche suivante se compose de cette partie de la ville qui fut construite par la petite bourgeoisie, avant-guerre. C'est un chaos de maisonnettes à deux étages, bâties avec parcimonie. Leur laideur attriste et surprend. Il n'existe aucun lien entre les beaux modèles du passé et le nouveau quartier. Ici, la continuité s'est rompue. Mais les jours de la petite bourgeoisie touchent aussi à leur fin. Dans plusieurs endroits, on construit des immeubles pour les nouveaux résidents qui ne prétendent pas posséder de petites maisons et un jardin miniature.

Devant ce défilé des siècles, l'émigré se pose forcément ses questions à lui. La vie à Varsovie ou à Cracovie a-t-elle subi des modifications aussi profondes ?[1]

Maisons-Laffitte abrite un célèbre hippodrome dont Kajetan Morawski parle avec humour.

Sous les grands arbres de Maisons-Laffitte se sont installées les écuries françaises parmi les plus importantes. Nous n'en possédons là-bas qu'un seul cheval, mais c'est une bien noble rosse, la revue Kultura, *fondée à la suite de* Polityka *et de* Bunt. *Je souhaite à son rédacteur en chef de tenir fermement en selle et, comme autrefois, de ne regarder ni à droite ni à gauche, et sauter avec bravoure par-dessus les obstacles.*[2]

Wacław Zbyszewski, dans son essai sur l'équipe de *Kultura* se lance aussi dans la description du climat de Maisons-Laffitte, et nous sommes en droit de supposer que l'ambiance y ressemblait, tout au moins durant le premier hiver que Giedroyc et les Hertz y ont passé.

Dehors, le froid perçant de décembre. À quatre heures déjà la nuit tombe, un vent glacé de l'Atlantique souffle, portant toujours un arrière-goût de dégel et un soupçon de printemps. Dans les rues de Laffite courent des ombres, les gens règlent rapidement leurs dernières affaires de la journée avant d'aller se reposer [...]. En revenant de la ville [...], on longe une avenue bordée des villas de la bourgeoisie aisée de la « belle époque » ; mais les brèches dans les clôtures, leur bois écaillé, les sentiers laissés à

1 Hostowiec P. [i.e. J. Stempowski], Notatnik nieśpiesznego przechodnia. Dwadzieścia lat później. *Kultura* n° 11, 1969, p. 12.

2 Chomęcki J. [i.e. K. Morawski], *Czym jest „Kultura". List do zespołu „Kultury"*. *Kultura* n° 12, 1951, p. 154-155.

l'abandon témoignent des bouleversements sociaux et économiques de ce turbulent XXe siècle. Puis il faut parcourir une espèce de bosquet, dans le noir, à tâtons, en se faufilant entre buissons, arbres, taillis et fossés ; et chaque fois que, après avoir quitté ces fourrés, j'arrivais au portail de « mon « Laffitte, je sentais un poids me tomber des épaules et ma gorge se dénouer [...]. Dans l'allée de la maison chichement éclairée, mes pas devenaient plus vifs, joyeux ; et les aboiements de ce bon Black, un jeune chiot à l'époque [...] rajoutaient à la sensation de rejoindre son nid et foyer. Après la grisaille de décembre, même le froid hall d'entrée semblait douillet. Tout de suite à gauche, on pouvait même se laver les mains dans l'eau glaciale de la salle de bains délabrée ».[1]

Zbyszewski se souviendra ainsi du premier siège de *Kultura*, avenue Corneille :

C'était une *vieille ruine pourvue d'une tourelle, d'un balcon, d'une terrasse, d'une véranda vitrée, tout dans le mauvais goût du XIXe siècle qui, avec la patine du temps, avait acquis un charme romantique, celui de l'époque révolue. Tout autour, le vieux jardin à l'abandon avec son allée ombragée, les parterres et les pelouses envahis d'orties, les murs noircis, les larges ramures d'arbres, les buissons épais, l'ombre d'un bosquet, les plâtres qui s'écaillent et rappellent des manoirs de Pologne.*[2]

La maison possédait en effet un vaste jardin de près de 7 000 m^2, resté à l'abandon mais très pittoresque. Il isolait, assurait le calme. Avec le temps, les habitants y ont aménagé un petit potager, quelques rangées de fraises. Un marronnier aux fleurs roses offrait son ombre pendant les après-midi d'été. Il y avait une table autour de laquelle on pouvait se réunir et boire du café.[3]

Czesław Miłosz brosse une image similaire du quartier, de la maison et de la ville.

…la première maison de Kultura *[...], un pavillon d'une grande laideur et de bien peu de confort, au milieu de ce froid hivernal d'une banlieue parisienne que de grosses chaudières remplies de charbon parvenaient à*

1 Zbyszewski W. A., *Zagubieni romantycy. Panegiryk – pamflet – próba nekrologu?* Idem, *Zagubieni romantycy i inni*. Paris 1992, Instytut Literacki, p. 149-150.

2 *Ibidem*, p. 141-142.

3 Voir : Romanowiczowa Z., *Popołudnie z przeszłości*. W : *O „Kulturze". Wspomnienia i opinie*. Londres 1987.

tempérer à peine, et ces allées bordées de châtaigniers qui s'étendaient sur des kilomètres, des feuilles mortes en gros tas, tout cela rappelait quelque peu le Tver ou le Sarajevo du XIXe siècle.[1]

L'impression de Jerzy Stempowski était tout autre ; la ville et la maison lui ont bien plu, et, en 1949, il a même envisagé de s'installer définitivement en France, mais il n'a probablement pas songé à habiter avenue Corneille, n'étant nullement fait pour une vie en collectivité.

J'habite ici avec mes amis dans une vieille villa en partie en ruine, pourvue d'un parc abandonné avec de grands arbres, écrit-il à son père. *C'est tellement beau ici que même Paris, à une demi-heure de train, ne m'attire pas. L'endroit est parfait pour y noircir le papier de sa plume [...] Je voudrais passer ici tout l'été.*[2]

Dans une des plus grandes pièces du rez-de-chaussée, à droite de l'entrée, on a installé une bibliothèque. Le contraste entre l'état de la maison et l'ordre parfait de la collection de livres était frappant. Zbyszewski le décrit.

La vue de ces livres méticuleusement rassemblés, numérotés, catalogués, dépoussiérés avec soin et disposés sur de longues étagères jusqu'au plafond - dans cette maison où il n'y avait aucun meuble, aucun chauffage, rien - faisait encore croître le sentiment de défi lancé au monde, à l'époque, à la vie, à l'impression de l'absurde, et ce lieu en ressemblait d'autant plus à une maison enchantée.[3]

Parfois, on y faisait dormir des invités, dont Zbyszewski.

Recueilli par Giedroyc, j'habite cette bibliothèque, haute de deux étages : j'y dors sur un lit métallique de camp, sous des couvertures de l'armée ; au milieu se dresse un poêle antédiluvien, fumant, pourvu d'un long tuyau de fer-blanc enveloppé de vieux journaux qui, tout en se tortillant et faisant du bruit, arrive jusqu'à la fenêtre pour évacuer à travers une vitre fissurée la fumée du poêle. Toutes les heures, dans les mains raidies de froid, je porte du bois de la cave et fourre de force dans ce poêle une bûche à la fois, [...] et quelle joie quand le feu finit par jaillir dans cette

1 Miłosz, Cz., *Był raz…* Dans : *Idem*, *Zaczynając od moich ulic*. Paris 1985, Instytut Literacki, p. 317.

2 Lettre de Jerzy Stempowski à Stanisław Stempowski, 14 juin 1949, Cabinet des manuscrits, BUW 1570.

3 Zbyszewski, W.A. *Zagubieni romantycy* …, *op. cit*., p. 142.

glaciale boîte en ferraille ! Après quoi, trois pulls, une petite veste sur le dos et une couverture sur les jambes, blotti au plus près du poêle, assis sur un tabouret branlant, je lis Proust ou Baudelaire.[1]

Le chauffage était donc le point faible de la maison.

C'était un cauchemar en hiver, raconte Zofia Hertz*, il fallait porter des bûches dans des sceaux, couper du bois, enlever les cendres, au milieu de la poussière et de la saleté, avec des mains noires tout le temps ; il faisait trop chaud dans deux pièces, froid dans la troisième, et glacial dans le hall, la salle de bains et l'escalier. J'ai été grippée pendant huit hivers de suite*.[2]

La maison comptait dix grandes pièces, toutes les fenêtres donnant sur des arbres. À côté de la bibliothèque, au rez-de-chaussée, Czapski avait son atelier ; la troisième pièce abritait un bureau. Les deux petites pièces de Giedroyc se trouvaient à l'entresol, la deuxième était occupée par Maria Czapska, les Hertz vivaient au dernier étage. Plusieurs autres chambres étaient destinées aux invités qui affluaient volontiers dans la villa avenue Corneille. Les dix grandes pièces de la maison étaient parfaitement agencées. Mais c'est la cuisine qui était la plus importante, là où se réunissaient les invités et les habitants. Ses murs étaient carrelés de blanc, une table de bois recouverte d'une toile cirée occupait presque tout l'intérieur. On s'y asseyait pour préparer les repas, manger, mais aussi rédiger, faire des corrections et des comptes. Dans cette pièce se déroulait la vie sociale. Depuis la cuisine, en parle Zbyszewski, on entendait Zofia appeler : « Dîner, à table ! ». J'aimais cette cuisine, elle était le coin le plus chaleureux de cette étrange maison. La cuisine était le domaine de Zofia Hertz, les hommes se voyaient attribuer des fonctions auxiliaires, comme faire la vaisselle. Cuisiner, mais quoi ? À Rome, ils prenaient leurs repas dans des cantines et des restaurants ; la seule recette que Zofia a rapportée d'Italie était celle du café. Ils se sont donc mis d'accord que la soupe à la tomate conviendrait à tout le monde. Une fois les ingrédients réunis, Zofia mettait dans une casserole des légumes, de la viande, du riz et de l'eau, et elle faisait cuire le tout. Ça leur plaisait. Ils mangeaient donc cette soupe à la tomate jusqu'à ce qu'une personne plus compétente dans l'art de cuisiner n'arrive avenue

1 *Ibidem*, p. 148.

2 Lettre de Zofia Hertz à Mieroszewski du 20 janvier 1955 r. (AIL).

Corneille et qu'elle n'éclaire ces profanes. Ils arrosaient les repas de vin rouge.[1]

Les habitants de la maison se réunissaient dans la cuisine deux fois par jour pour prendre leur repas, et après, ils lisaient le courrier, commentaient les événements en cours. C'est là, se souvient Zbyszewski, que l'on planifiait les numéros de *Kultura*, que l'on évaluait le nombre d'abonnés, que l'on lançait des projets, parlait des connaissances et du passé.

Au bout de la table, face à l'unique fenêtre s'asseyait Jerzy Giedroyc, qui n'avait plus rien d'un jeune homme prometteur, d'un enfant génial, c'était un homme d'âge mûr, aux cheveux prématurément blanchis, à l'air solennel et digne de patriarche, concentré, souriant rarement, qui arborait une expression peinée, fataliste. Je me souviens que, par moments, il fronçait les sourcils et, après avoir lu un bout de papier, il grimaçait comme pris d'une douleur et susurrait entre les dents : « après cette hausse du prix de papier, je ne sais vraiment plus si nous pourrons publier le prochain numéro ». Un silence de plomb s'abattait alors sur la bien modeste cuisine, jusqu'à ce que Zygmunt Hertz coupe court à cette ambiance apocalyptique avec une bonne vieille blague varsovienne. Et elle faisait son effet, l'ambiance s'améliorait, on se mettait à papoter, comme quoi un tel était un idiot, un autre le défendait, et la vie reprenait ses droits : il arrivait même que Giedroyc abandonne sa triste mine et passe à un sourire.[2]

La décision de poursuivre les activités de l'Institut Littéraire et de s'installer ensemble à Maisons-Laffitte a eu des conséquences importantes sur la vie des habitants. Les Hertz ont dû se décider : avoir des enfants ou de ne pas en avoir. En 1947, Zofia Hertz avait 36 ans, Zygmunt 39. Zofia se souvient que la décision négative s'est imposée comme une évidence : « C'était complètement hors de question… C'était tellement

1 Les goûts culinaires de Giedroyc provenaient probablement de sa maison familiale. Au sommet de cette hiérarchie se trouvaient les koldunay lituaniens. Il aimait aussi les tripes à la mode de Varsovie, épaisses, avec de la marjolaine et du paprika, il y ajoutait… du parmesan. Il aimait aussi le pilaf de mouton et les zrazy au sarrasin dans une sauce aux champignons. Il aimait la soupe appelée botwinka, épaisse, avec de l'aneth et des pommes de terre, la soupe à l'oseille avec des œufs et des pommes de terre (information de Mme Pelagia Landorf, cuisinière dans la maison *Kultura* dans les années 1990).

2 *Ibidem*, p. 150.

étrange, cette guerre, tout ça ». Ils ne possédaient rien, ne faisaient pas de projet, le travail les a absorbés.[1]

Sans l'Institut Littéraire, les Hertz auraient facilement trouvé du travail et reconstruit une vie tout à fait correcte. Pour Giedroyc, l'Institut était le seul moyen de se sortir de l'impasse de l'après-guerre. Il n'avait pas de métier qui lui permettrait de vivre à l'étranger, ne connaissait aucune autre langue que le russe et n'avait pas de don linguistique (après 50 ans passés en France, il ne faisait que lire le français). Il ne pouvait fonctionner que parmi les émigrés polonais, mais il n'aurait jamais pu s'adapter au conformisme exigé par ce milieu. En dehors de son frère, des Hertz et de Czapski, il n'avait personne sur qui s'appuyer. Mais Henryk avait lui-même besoin de son aide, Czapski avait sa propre mission à laquelle il ne voulait pas renoncer, il devait de plus s'occuper de sa sœur Maria.

Giedroyc et Czapski, célibataires, disposaient d'un logement et d'un travail à Maisons-Laffitte, écartant ainsi le vide et la solitude. En 1956, dans une lettre adressée à Wacław Zbyszewski, l'éditeur évoque les raisons de son addiction au travail. À son ami, qui avoue avec amertume avoir été une fois de plus repoussé par l'élue de son cœur, il écrit que ses tentatives matrimoniales sont plutôt une façon de fuir la réalité.

J'écris cela avec d'autant plus d'assurance que nous sommes tous deux dans la même situation : la peur de la solitude (des déceptions en plus) qui s'aggrave avec l'âge, et aussi la peur des responsabilités. Tout comme moi, tu ne te crois pas capable d'assumer la responsabilité de quelqu'un d'autre, d'autant plus que nous nous assumons difficilement nous-mêmes. Moi, je m'assomme avec Kultura*, avec tout ce moulin et, toi, tu dis être malheureux en amour.*

1 *Ostatnie lato w Maisons-Laffitte. Sierpień 2000 – listopad 2001*. Rozmawiała i opracowała H.M. Giza. Wrocław 2007, p. 134. Voir aussi les remarques de Czapski : *Toute* Kultura *m'est chère, précisément parce qu'elle se substitue d'une certaine manière à ce qui est un milieu, un lieu de rencontre de nos pensées. Ici pourtant [...], seule l'obsession furieuse de Jerzy G. me donne l'espoir que notre* Kultura *ne s'effondrera pas. Mais lui aussi a été complètement épuisé ces derniers temps. Je suis parfaitement d'accord avec vous, quand vous dites que tout doit s'écrouler si le tissu même de la vie se perd, si la contemplation et la communication désintéressée disparaît. Mais que faire quand on n'a vraiment pas la force de supporter ce que l'on devrait ? Le plus simple est peut-être de faire ce dont on n'est pas capable.* (Lettre à Vincenz, du 30 décembre 1947, Ossolineum, Section des manuscrits, II 17 618).

Le rédacteur lui proposait trois solutions : se marier (« après tout, ce ne sont pas les candidates à l'épouse qui manquent »), se suicider ou trouver un but « suffisamment décent » dans la vie.

Je me sens personnellement trop lâche, admet-il, *pour choisir l'une des deux premières solutions et j'essaie de combler le vide avec la solution n° 3. Elle n'est pas idéale, mais elle m'aide à vivre. Ma santé n'est pas très forte non plus, et si je ne me retenais pas, j'aurais des raisons de paniquer ou devenir hystérique. Mais ça servirait à quoi ?*[1]

Avenue Corneille, on a fini par répartir les tâches, pourtant tout le monde participait à tout à la fois, à commencer par la correction des épreuves et le ménage, en passant par les courses et la vaisselle après les repas.

Ceux qui tiennent dans leurs mains les numéros de Kultura *et les livres publiés par l'Institut Littéraire, et qui les prendront à l'avenir,* écrit Miłosz, *devraient avoir une brève pensée pour toutes ces casseroles dans la cuisine, ces petits-déjeuners, déjeuners et dîners préparés par les mêmes trois ou quatre personnes qui étaient chargées de la rédaction, des corrections et de l'expédition…*[2]

Chaque mois, il fallait poster plusieurs milliers d'exemplaires de revues et de livres. Zbyszewski s'en souvient bien.

Des journées entières, Zygmunt tirait, comme un pousse-pousse, une brouette remplie à ras bord de sacs de livres. Parfois, j'essayais de l'aider, mais j'abandonnais vite : le mauvais état de mon cœur était une excuse parfaite pour échapper à cette épouvantable corvée.[3]

Le rôle de Giedroyc a échappé à l'attention de Zbyszewski. Peu enclin à la confession, le Rédacteur s'est senti pourtant obligé de décrire sa situation dans une de ses lettres.

Je reconnais avoir été parfois très désagréable avec toi, et peut-être le ton de mes lettres n'est pas bon non plus [...] Il y a plusieurs raisons à cela.

1 Lettre de Giedroyc à W.A. Zbyszewski, le 16 février 1956 (AIL).

2 Miłosz, Cz., *Był raz…* Dans : *Zaczynając od moich ulic*. Paris 1985, Instytut Literacki, p. 319.

3 Zbyszewski W.A., *Zagubieni romantycy…*, *op. cit*., p. 156 : *C'est surtout Zygmunt, ce vrai chef de Laffitte, qui me manque. Tu ne réalises même pas que, sans lui,* Kultura *n'aurait pas tenu une semaine. C'est un véritable forçat. (Lettre de Zbyszewski à Giedroyc de janvier 1954 ; AIL).*

Tout d'abord, ma santé qui me préoccupe depuis un certain temps. Je suis simplement surmené, surchargé de travail, des nerfs à vif, j'ai bien des problèmes et des ennuis personnels. Ce n'est pas seulement à cause de mon emploi du temps défaillant, mais comprends-moi, même avec ma vitalité, on ne peut tenir tout, des années durant. Kultura *est une machinerie qui a l'air de bien fonctionner, mais il faut une abnégation totale pour la faire tourner. Je dois me lever le premier, me coucher le dernier, faire la vaisselle ou porter des colis, sinon tout s'écroulera. J'exploite Zofia et Zygmunt d'une manière inhumaine, tout en leur faisant constamment savoir (inconsciemment, bien sûr) que je travaille plus qu'eux et que je ne les traite pas comme mes subalternes. Aujourd'hui, avec cette accumulation de l'administration, j'écris tout moi-même, soit entre 10 à 16 lettres par jour, ajoute à cela un casse-tête financier pour que les choses tournent plus ou moins, sans tomber dans des dettes qui seraient au-delà de mes capacités de remboursement, en cas de crises ou de crash, etc. Pour réfléchir, lire, rédiger, il ne me reste que des instants épars.*[1]

En mars 1948, les membres de l'Institut Littéraire sont démobilisés à Calais. Ils ont retardé ce moment aussi longtemps que possible, quitter l'armée signifiait perdre leurs soldes et rations.

Juliusz Mieroszewski lui aussi commence une vie autonome à Londres après avoir quitté l'armée. Il trouve divers emplois. Pendant plusieurs mois, il travaille comme aide cuisinier dans un restaurant polonais d'Oxford Street. Il savait faire la cuisine presque aussi bien qu'écrire, ses tomates farcies étaient très appréciées. Puis il a appris la tapisserie et s'est mis à fabriquer divans, canapés, fauteuils. Ces occupations étaient pourtant aussi fatigantes que peu rentables. Un an et demi plus tard, il reprend la plume, écrit en polonais et en anglais, passe du journalisme à la fiction. Il publie dans des magazines anglais, dans les polonais *Orzel Bialy* (Aigle Blanc) et *Wiadomości* (Nouvelles).[2]

Durant la première année en France, *Kultura* est distribuée gratuitement aux Polonais, Ukrainiens et Juifs sur divers continents. Le nom de Giedroyc était peu connu, même de l'intelligentsia, aucune institution d'émigrés ne soutenait la revue non plus. Des amis comme Wańkowicz,

1 Lettre de Giedroyc à J. Czapski, le 17 mai 1951 (AIL).

2 Lettre de Mieroszewski à Giedroyc, le 20 juin 1949, dans *: J. Giedroyc, J. Mieroszewski, Listy*, p. 51.

Vincenz et Janta-Połczyński ont capté quelques abonnés, mais le processus était lent. Le capital que l'équipe de l'Institut Littéraire a rapporté de Rome ne pouvait suffire que pour deux ans de fonctionnement. Giedroyc espérait que la revue deviendrait financièrement autonome en quelques années, il était résolu à maintenir sa totale indépendance tant financière que politique. Cela devait être facilité par une réduction des dépenses, le travail qu'effectuait l'équipe de la revue contre une rémunération modeste, et la vie en collectivité. Ainsi est née cette forme que Miłosz appelait un phalanstère, et Andrzej Mencwel, plus exactement, une coopérative autosuffisante. Il s'agissait en effet d'une société coopérative. Cette forme de revue avait sa tradition en Pologne. Au début du XXe siècle, l'hebdomadaire socialiste *Ogniwo* (Chaînon) est publié à Varsovie, sous la direction de Stanisław Stempowski, Ludwik Krzywicki et Stanisław Posner. Les fondateurs déclarent avoir voulu que leur périodique « appartienne à lui-même, c'est-à-dire à ceux qui y travaillent (Pas de propriétaire ! « Ni dieu, ni maître ! »), et qu'on l'imprime avec l'argent des abonnés. »[1]

La nouvelle revue de Giedroyc commence dans un contexte nouveau. Ses précédentes revues *Bunt Młodych* (La Révolte des Jeunes) et *Polityka* se trouvaient au centre de la vie politique de l'entre-deux-guerres, et, pleines d'optimisme, elles étaient fortes de la foi en l'énergie spirituelle et matérielle de la communauté nationale dont le destin était de devenir une puissance, la Pologne étant appelée à jouer son rôle sur la scène européenne, et indirectement mondiale. Mais, après la guerre, Giedroyc ne cache pas son pessimisme : les Polonais *in gremio* ne font pas preuve de capacités sociales particulières et, qui plus est, une sorte de fatalisme immature les accable, ils sont une piètre nation. Début 1949, Józef Wittlin s'étonne de trouver dans *Kultura* des articles de Ferdynand Goetel et de Jerzy Pietrkiewicz, le premier ayant été un fasciste déclaré avant la guerre, le second nationaliste et antisémite qui

1 Mencwel, A., *Przedwiośnie czy potop. Studium postaw polskich w XX wieku*. Warszawa 1997, p. 307. La rédaction d'*Ogniwo* était située dans l'appartement des Stempowski, rue Lipowa, dans le quartier de Powiśle à Varsovie. Jerzy Stempowski s'en souvient très bien : *J'ai passé une partie considérable de mon enfance et de ma jeunesse parmi des gens qui écrivaient, faisaient des corrections, se livraient à toutes sortes d'activités littéraires qui aboutissaient rarement à des résultats notables* (O czernieniu papieru. Dans : *Eseje dla Kassandry*. Paris 1961, Instytut Literacki, p. 7).

attaquait férocement les écrivains polonais d'origine juive.[1] En réponse à Wittlin, le Rédacteur justifie sa décision par le fait que les opinions des deux auteurs ont radicalement changé, et il souligne sa distance par rapport à la foule nationale.

Durant des années, avant la guerre, j'ai publié et édité une certaine revue qui se nommait Bunt Młodych, *et plus tard* Polityka. *J'y ai lutté, assez solitaire et sans succès, pour toute une série de choses que nous considérions, mes amis et moi, comme fondamentales. J'ai chèrement payé ce vain combat. Pendant les premières années de la guerre, j'ai ressenti douloureusement, sur ma propre peau, l'effet des tactiques des anciens services secrets et autre Kot. Les Polonais sont de fait une terrible nation. Quelle est alors une bonne solution ? Soit on la déteste et on s'en éloigne complètement, soit on essaie de se battre pour la rendre différente, tout en acceptant le désespoir d'un tel combat. J'ai choisi cette dernière option. Elle exige toutefois qu'on ait bien d'indulgence envers les gens. Ce n'est pas du pessimisme. S'il existe un groupe de personnes comme Stempowski, Vincenz, Bobkowski, Florczak, Czapski, alors je crois que ce combat a un sens et que* Kultura *est utile. C'est pourquoi j'aimerais que vous vous joigniez à nous et que vous nous aidiez dans ce dur travail.*[2]

Le programme d'avant-guerre de Giedroyc faisait appel au collectif et promettait de transformer une nation démoralisée par la soumission en une nation puissante, capable d'un essor politique. L'outil de cette métamorphose devait être l'État polonais, un mécanisme précis et efficace au service du bien commun de tous les citoyens, indépendamment de leurs nationalité, religion ou opinions. En 1949, le Rédacteur ne croit plus qu'aux efforts d'une élite qui, pleinement consciente du « désespoir de son combat » contre la stupidité et la déchéance, entreprend

1 Lettre de Wittlin à Giedroyc, le 4 avril 1949 (AIL).

2 Lettre de Giedroyc à Wittlin, le 22 avril 1949 (AIL). Giedroyc présente son activité d'avant 1939 comme celle d'un non-conformiste solitaire, ce qui est peu exact. Plus tard, il ne fera pas de déclarations similaires.

une nouvelle tentative d'influer sur le moral de la nation.[1] Une opinion tout aussi critique à propos des Polonais est exprimée dans « Margrabia Wielopolski » de Ksawery Pruszyński, l'ouvrage publié à Londres, en 1944. Pruszyński se sert de l'histoire de Wielopolski, un grand homme politique, pour justifier le pari de l'alliance de la Pologne avec l'Union soviétique, tandis que Giedroyc place ses espoirs dans l'Ouest, tous deux considérant toutefois les Polonais comme une communauté immature, ayant besoin d'être éduquée par une élite éclairée. Cette constatation conduit Pruszyński à nier le sens de l'émigration, à rejoindre le régime communiste de Pologne.

En 1948, alors qu'il entame une nouvelle étape, Giedroyc rejette la tactique propagandiste qui vise à forcer un concept, un ensemble précis d'opinions. Lui-même n'en avait pas.

C'est pourquoi, écrit-il*, j'essaie d'éclairer les sujets de la manière la plus complète possible. En ce qui concerne le pays, il y a toujours à craindre que nous devenions comme l'émigration française après la Révolution, qui, suivant les vieilles ritournelles, n'avait pas su gouverner, même si la chance de revenir au pays et de prendre le pouvoir leur avait souri [...] Comme je ne suis pas en mesure d'agir, je veux comprendre et savoir ce qui se passe en Pologne et quelles évolutions s'y produisent. Je le fais d'autant plus résolument, en public, que* Kultura *n'est pas une revue pour les masses, ses lecteurs sont issus exclusivement de l'intelligentsia [...] J'ai un grand respect pour l'opinion publique dans le pays.* Kultura*, malgré toutes ses inégalités [...] y a acquis sa position […] Ce que je veux c'est que sa position soit autonome, que personne ne la cautionne, que la responsabilité m'incombe, à moi, et non à un quelconque dirigeant.*

En mars 1949, dans une lettre à Melchior Wańkowicz, Giedroyc annonce que *Kultura*, à la différence de Londres, s'attachera à formuler

1 Zbyszewski était pessimiste quant au niveau des Polonais en général. Il propose d'inclure l'élément suivant au programme éducatif de la future Pologne libre : *la Pologne doit non seulement assurer une éducation bien plus approfondie et pratique, mais aussi modifier notre caractère national : nous guérir de l'hystérie, de la nonchalance, de la paresse, de l'apitoiement sur soi, mais surtout de l'hystérie.* Il ne semble toutefois pas croire à la réussite d'un tel programme : *il ne faut pas se faire d'illusions. Il n'y a aucun espoir de réformes raisonnables en Pologne. Il y aura une surenchère de platitudes, de démagogie, de patriotisme, il y aura une guerre de factions, des querelles politiques et, dans la pratique, une nouvelle bureaucratie se développera, et elle fera de la Pologne une vache maigre mais bonne à traire.* (Zbyszewski, W.A., Zmartwienia pesymisty, *Kultura*, n° 2, 1949, p. 83-84).

« une position positive sur toute une série de questions importantes que, lâchement, personne n'aborde. Comme la question allemande, l'attitude envers le peuple russe, la fédération européenne, etc. »

Les observations et les événements de l'après-guerre ont convaincu Giedroyc que le Londres polonais était condamné à la dégénérescence politique. Ces émigrés ne faisaient pas partie de la nation qui est indivisible. Le milieu, qui aspirait à jouer un rôle politique, devait se séparer forcément du reste de l'émigration dont le principal objectif était la promotion sociale, l'abandon du statut de paria et d'étranger. Les émigrés, dans leur majorité, aspiraient donc à s'assimiler et quitter le milieu national, ce qui récusait les idéaux que proclamait l'élite politique.[1] Mais celle-ci n'était pas en mesure de s'occuper du pays, toute leur énergie se focalisant sur leurs propres enjeux internes. Dans ce milieu, des affaires mineures prenaient de l'importance, alors que des phénomènes importants disparaissaient de la vue des joueurs. Absorbés par leurs manœuvres et intrigues, ils ne savaient plus se distancier de leur rôle et perdaient le sens de la mesure.[2] Les formes s'autonomisaient, les articles de la loi devenaient des incantations, l'abstraction masquait les faits réels. Sur la scène londonienne, comme l'a formulé Stanisław Zarzewski, régnait « le climat des fausses valeurs ».[3]

1 Giedroyc le note : *La plupart des personnes jeunes et d'âge moyen sont absorbées par l'argent et elles s'éloignent complètement des affaires polonaises. Cela s'applique non seulement à la politique, mais aussi à la culture, et à toute la culture. C'est un phénomène à tel point massif qu'on peut supposer que ces gens ont reçu un bien modeste bagage intellectuel dans leur pays, famille, école, dans je ne sais quoi, peu de tradition, en général. Les jeunes nationalistes ont encore un peu plus de vigueur, mais c'est de l'ONR et, franchement, je préfère, à cela, un rien du tout* (lettre à Marian Pankowski du 4 février 1955 ; AIL).

2 Ils ont également perdu leur sens du ridicule. À l'automne 1953, il y avait quatre partis travaillistes en exil, voir : Londyńczyk [i.e. J. Mieroszewski], Kronika angielska. *Dreyfusiada*. 1953, n° 10, p. 89.

3 Zarzewski, S., *Fetysze i fikcje emigracji*. *Kultura* 1953, n° 9, p. 5.

Andrzej Franaszek

« Tu veux en fait sauver le monde »

Les propos sur « l'âme » dans la correspondance entre Józef Czapski et Czesław Miłosz

Wiara, rdzeń istoty. Temat mojego też życia./La foi, l'essence de l'être. Le sujet de ma vie.

Czesław Miłosz à Józef Czapski, Berkeley, le 8 avril 1968.[1]

Dwutorowość Twojej myśli i mojej, to jest wiecznie ten sam dylemat : Eros i mistyka /

Les deux voies de ta pensée et de la mienne sont le dilemme, toujours le même, entre Eros et mysticisme.

Józef Czapski à Czesław Miłosz, Sailly, 28 août 1985.

1 Les lettres de Czesław Miłosz à Józef Czapski se trouvent dans les Archives de Józef et Maria Czapski de Maisons-Laffitte, du Musée national de Cracovie, côtes MNK : 2463, 2085, 2116 et 2274. Je remercie Agnieszka Kosińska de les avoir mises à ma disposition. Les lettres de Józef Czapski à Czesław Miłosz se trouvent à Beinecke Library (Yale University) : Czesław Miłosz Papers ; GEN MSS 661. Le présent article puise dans cette correspondance peu connue, mettant entre parenthèses les textes les plus lus, notamment les essais des deux auteurs.

1.

« Il existe tout un univers de mysticisme dont je ne sais en vérité rien parce que je me suis éloigné, j'ai quitté ce monde pour vivre dans la matière, dans le travail, dans l'amour charnel, dans les peines et les déchirements »[1], notait Józef Czapski dans son journal que les lecteurs de la *Kultura* parisienne ont pu lire en avril 1989. Cette phrase reflète une tension qui parcourt la vie du peintre, peut-être même son dilemme fondamental. Sa biographie intellectuelle commence dans un phalanstère, créé dans un Petrograd révolutionnaire, par des jeunes gens qui croyaient devenir apôtres de la spiritualité nouvelle, leur prière et le travail évangélique imprécis devaient inaugurer l'époque de la paix. Peu après, un bouleversement se produit, et le futur artiste fait sienne la vérité selon laquelle les voies que l'homme se doit d'emprunter ce sont certes la méditation et la faim transcendantale mais aussi l'histoire, l'engagement dans ce que charrie le monde ici-bas. La voie de Marie et la voie de Marthe, ou bien - comme Czapski répète souvent – la voie du « pur » saint Cassien et celle de saint Nicolas qui n'hésite pas à se salir la robe pour porter secours à son prochain.

2.

Il y aura, dans la vie du peintre, des « engagements » multiples : l'aide à l'installation à Paris de ses jeunes amis artistes, puis la recherche des soldats polonais qui ont disparu en Union soviétique, les efforts pour dévoiler la vérité sur Katyń aux Occidentaux, la quête pour recueillir aux USA et au Canada des fonds pour *Kultura*, d'autres missions moins importantes peut-être que Czapski qualifiait d'une pénible « course de hamster ». Pourtant, outre sa sincérité et son autoanalyse permanente, ce qui frappe son lecteur ce sont l'attention qu'il porte à la dimension métaphysique de l'humain et son recueillement spirituel. Dans les « Pages arrachées », Czapski se dévoile, certes plongé dans la

1 Czapski, J., Wyrwane strony 1965, *Kultura* 1968, n° 4.

matérialité, dans la tangible matière picturale, mais avant tout dans sa recherche de la contemplation, de la certitude dans la foi, dans ses méditations sur la vieillesse et la mort. Un tel alliage de désirs correspond à cet autre artiste, Czesław Miłosz qui, dans une lettre envoyée de Berkeley à Maisons-Laffitte, confie : « j'ai toujours été adepte de tes écrits, mais je crois n'avoir jamais aussi fortement ressenti aucun de tes textes ». Il ajoute : « mes raisons sont d'ordre privé, mais les choses se passent ainsi parce que tu y atteins une espèce de nudité », ce qui par ailleurs signifie que Miłosz ne confessait presque jamais bien des aspects de sa vie. Il rappelle aussi les différences entre eux, parle de « l'angélisme » de Czapski, s'inscrivant lui-même du côté « diabolique », et il conclut ainsi : « je n'ai ressenti que de la fraternité, alors que toi, tu parles du destin de nous tous ».[1]

Ce « nous » englobe avant tout la communauté de ceux qui progressent dans la vieillesse, qui faiblissent séparés l'un de l'autre. Au cours des années soixante et soixante-dix en Californie, Miłosz était péniblement seul ; plus tard, parlant de cette période, il avoue avoir été tenté de remplir sa boîte à lettres de ses missives écrites à lui-même ou, au lieu de publier ses poèmes dans *Kultura*, de les jeter dans l'océan, les enfouir dans des trous d'arbre. Il avait soif d'échanges d'idées, d'un ping-pong intellectuel, et, parmi ses quelques correspondants, Czapski occupait une place de taille. Ils se disputaient notamment au sujet de la nation polonaise, le poète était sur ce point plus critique que le peintre, ancien officier de l'armée Anders[2], mais ils se retrouvaient dans toute une sphère philosophique et spirituelle, jalonnée des noms de Simone Weil, de Stanisław Brzozowski et Vassili Rozanov. Ici Czapski était l'inspirateur, le seul véritable partenaire, Miłosz ne pouvant en parler ni avec l'agnostique Jeleński, ni avec le « raisonnable » Herbert peu enclin à apprécier la culture russe, ni bien entendu avec Giedroyc concentré sur l'action politique, ni enfin avec Zygmunt Hertz, un merveilleux et jovial ami-frère. On peut avancer d'un pas et dire que leur sérieux dans l'approche du spirituel séparait Miłosz et Czapski de la quasi majorité culturelle polonaise pour laquelle, selon Miłosz, « ou bien la religion est polonaise, catholique, nulle autre, et là on ne peut parler de rien d'autre

1 Lettre de Cz. Miłosza à J. Czapski, Berkeley, 8 avril 1968.

2 J'aborde cette problématique dans l'article „Broniłem i bronię polskości innej" (Je défends et j'ai défendu une autre polonité), à paraître dans *Teksty Drugie*.

que du « rempart de la chrétienté, ou la religion n'est que baliverne dont un progressiste ne peut traiter »[1]. C'est pourquoi la publication de *La Terre d'Urlo* de Miłosz a été accueillie par Czapski avec autant d'enthousiasme, il en parle ainsi :

…il faut comprendre en quoi consiste la nouveauté de ton livre en Pologne. Tu n'es pas un « animal religieux » et nous n'avons pas d'écrivains – depuis le XIXe et avant aussi – « les plus profondément » religieux depuis… Norwid ; que le Polonais qui ne croit pas en Dieu mais fréquente l'église est quasiment une règle. Et soudain toi – c'est-à-dire poète, prosateur […] – tu fais un détour par la thématique la plus profonde, la plus délicate puisque rendue terriblement superficielle par les Polonais patriotes, les Polonais nationalistes, les Polonais agnostiques.[2]

Ajoutons que Czapski, avec son habituel esprit d'ouverture et son enthousiasme, avait clairement la confiance d'un Miłosz douloureux, toujours prêt à passer à l'attaque. C'est précisément à Czapski, essayiste et peintre qui recherchait en permanence sa propre forme de l'expression artistique, que le poète a pu confier au début des années soixante la parole suivante :

Je ressens un tel désir de toucher l'essentiel, et je ne sais pas pourquoi cela ne marche jamais. Brzozowski se reprochait de ne pas dévoiler toute la vérité sur ce qu'il pensait. Toi, tu me reprochais souvent ma maladie dialectique, mais elle vient parfois du fait qu'on ne sait pas comment s'y prendre pour aller au fond des choses ; on ne vit donc qu'en partie, puis on se fait le reproche d'avoir tourné autour de l'essentiel sur la pointe des pieds.[3]

Cet extrait appelle bien des remarques, ne serait-ce qu'y voir la complexité de la tactique intellectuelle de Miłosz, ce que Mickiewicz a enfermé dans la maxime sur le sage qui « ne peut dévoiler certaines vérités à personne ». Ce faisant, Miłosz était clairement persuadé que, d'une part – nous le lisons dans un de ses poèmes tardifs – « ne peut plaire aux hommes / Celui qui tend la main à l'interdit »[4], et d'autre part – et intervient ici son esprit éthique, sa solidarité avec autrui – nos

1 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maisons-Laffitte, 28 avril 1965.

2 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maisons-Laffitte, 12-14 octobre 1977.

3 Lettre de Cz. Miłosza à J. Czapski, Berkeley, 10 mars 1962.

4 Miłosz, Cz., To, dans : *Wiersze wszystkie*, 2e édition, Kraków 2015, p. 1159.

doutes et désespoirs ne doivent pas anéantir l'espoir de plus confiants que nous. Miłosz l'exprime dans ses vers, un dialogue avec la Bible et avec Dostoïevski :

Si Dieu n'existe pas,

Tout n'est pas permis,

L'homme est gardien de son frère,

Et il ne peut le désespérer,

Lui disant que Dieu n'est pas. [1]

D'ailleurs bien plus tôt, après avoir publié *Les Visions de la baie de San Francisco*, l'écrivain écrit à Czapski ceci :

En ce qui concerne mon livre, il m'accable peut-être parce qu'il ne montre pas cette autre face de ma nature, plus croyante, plus confiante. Leszek Kołakowski dit que c'est un livre très beau mais désespérant, aucun espoir. Si c'est le cas, je suis coupable d'un lourd péché, on ne devrait pas écrire de tels livres […] il ne faut pas démoraliser les gens – petites gens ou pas. [2]

Bien que le sujet soit traité par le poète à plusieurs reprises, il apparaît avec moins d'évidence – et pourtant très clairement dans sa correspondance avec Czapski –, à savoir la souffrance qu'éprouve Miłosz penseur depuis son installation à Berkeley, alors qu'il se trouve confronté aux processus culturels majeurs et ressent, jusqu'à l'obsession, qu'il est en train de passer à côté de la vérité sur la situation spirituelle de l'homme contemporain. Peut-être aussi, sous la surface factuelle, est tapie une horreur plus profonde, fondamentale. Czapski a réagi au drame du poète avec perspicacité, sans aucune ironie, par cette phrase « Tu veux en fait sauver le monde ; un beau poème n'est pas ton but ultime ».[3]

1 Miłosz, Cz., „Jeżeli nie ma", dans : *Wiersze wszystkie*, *op. cit.*, p. 1243.

2 Lettre de Cz. Miłosz à J. Czapski, Berkeley, s.d. [1969].

3 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maisons-Laffitte, 12 août, [1963 ?]

3.

Les années soixante et soixante-dix sont, dans la biographie de Miłosz, à considérer comme « période catastrophiste », un retour aux tonalités de l'époque du groupe poétique « Zagary » de sa jeunesse, ce dont d'ailleurs il a été conscient lui-même, écrivant *expressis verbis* qu'il s'agit là de « la réhabilitation de mon catastrophisme des jeunes années, mais plus profonde, n'ayant plus honte des sujets religieux ».[1] Miłosz, le jeune homme de Vilnius, prophétisait la guerre et la révolution à venir, recouvrant par des préoccupations sociales son angoisse métaphysique ; Miłosz d'âge mûr, après avoir traversé bien des expériences, installé en Californie, ce laboratoire culturel de l'époque, vit dans l'angoisse de rester un témoin passif de la fin de l'humain, ou tout au moins de l'accomplissement de la prophétie de Witkacy sur « l'humanité bestiale ».

Voilà que, pour la nième fois[2], mais avec plus de force et de netteté, il assiste à l'image de l'homme content de lui, cynique et ricaneur, ramené à ses instincts basiques, qui a perdu le besoin des certitudes religieuses mais aussi toute soif métaphysique. Et cet homme fréquente ses semblables, et tous, dit le poète, « s'attablent, joignent les mains pour prier, disent « Dieu est mort, hourra ! » et se mettent à manger ».[3] Et même si le rituel du dimanche s'accomplit, ils fréquentent « l'église sans croire, ou sans croire en la réelle présence du Christ dans l'Eucharistie »[4] ; et même l'église institutionnelle, pour suivre l'esprit du temps, renonce à ses fondements, oublie l'existence du diable et du péché, ce dont Miłosz parle ainsi :

La peste a déjà gagné Grenade, l'Église a conclu l'alliance avec le monde pour la nouvelle foi, « avec son Prince », mais jamais probablement l'alliance n'était à ce point forte. Les marchands du Temple vendent « Peace,

1 Lettre de Cz. Miłosz à J. Czapski, Berkeley, 28 mai 1971.

2 C'est-à-dire après l'enfance tournée contre l'âge adulte, après l'adolescence se limitant à la fascination du pouvoir, de l'argent et de la sexualité, dans la seconde moitié des années 1940, après la rencontre du Miłosz le diplomate avec les réalités culturelles et sociales des USA de l'après-guerre.

3 Lettre de Cz. Miłosz à J. Czapski, Berkeley, 13 avril 1965.

4 Lettre de Cz. Miłosza à J. Czapski, Berkeley, 8 avril 1968.

Love, Justice, Free Sex, Rock Music, Social Justice, Mao, Socialism », je ne sais quoi encore.[1]

Il est possible de multiplier de telles citations : Miłosz considérant toutes ces questions avec le plus profond sérieux, y revient en permanence. Rapportons encore un des extraits, parmi les plus bouleversants.

Je n'ai aucun soutien, aucune aide. Je vais à l'église, et là, une messe entièrement protestante, à l'américaine, c'est-à-dire « togetherness », une tiédeur de boy-scouts, une bienveillance artificielle, comme quoi on s'aime tous et on se tape sur l'épaule, plus un chant et une guitare […] Et la messe est dépourvue du Credo : que certains croient, à quoi bon choquer les gens ? Et combien sont comme moi, en pleine tragédie ; et tous ces progressistes, irrités que les uns gagnent peu et les autres beaucoup, et ils ne souhaitent nullement réfléchir à cette inégalité fondamentale, que leur église est destinée aux gens satisfaits et en bonne santé, et non pas aux estropiés, aux bossus, aux paralytiques. Des siècles durant, ces bossus et paralytiques avaient leur abri dans l'église, et où iront-ils aujourd'hui ? Je me compte parmi eux.[2]

Le poète semble assister à l'accomplissement des célèbres paroles de Nietzsche :

Où est passé Dieu ? Nous l'avons tué — vous et moi ! Nous sommes tous ses assassins ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment pûmes-nous boire la mer jusqu'à la dernière goutte ? Qui nous donna l'éponge pour faire disparaître tout l'horizon ? Que fîmes-nous en détachant cette terre de son soleil ? Où l'emporte sa course désormais ? Où nous emporte notre course ? Loin de tous les soleils ? Ne nous abîmons-nous pas dans une chute permanente ? Et ce en arrière, de côté, en avant, de tous les côtés ? Est-il encore un haut et un bas ?[3]

C'est à ces mots que correspondent les vers du poème de Miłosz sur le monde abandonné de Dieu dont les habitants : *jetaient leurs habits à terre pour, par la nudité, appeler au jugement / Aspirant en vain à la terreur, la pitié, la colère.*[4]

1 Lettre de Cz. Miłosz à J. Czapski, Berkeley, 28 mai 1971.

2 Lettre de Cz. Miłosz à J. Czapski, Berkeley, 19 juin 1978.

3 Nietzsche, F., *Le Gai savoir*, pdf gratuit, Wikisource.

4 Miłosz, Cz., Oeconomia divina, dans : *Wiersze wszystkie*, *op.cit.*, p. 624.

Une autre lettre à Czapski contient la description d'une expérience plus terre à terre, plus détaillée, non dépourvue par ailleurs d'un charme ambigu, Miłosz y relate son séjour à Chicago, en automne 1964 :

J'y suis venu en avion depuis Kentucky, depuis l'abbaye Notre-Dame de Gethsémani où je m'étais entretenu avec Merton ; j'ai atterri et je suis entré à Chicago, dans cette véritable Babylone, dans une civilisation de méga-, méga-, mégapole, mais conscient qu'il n'y a rien, derrière cette façade. Après m'être installé à l'hôtel, je suis allé assister au culte local, c'est-à-dire au « burlesque », à savoir le « strip-tease » […] Sur scène et à l'écran, les films pornographiques réalisés à Hollywood, à l'aide d'une superbe technique de couleurs, à l'entracte, on vend des glaces, etc, ainsi que des revues pornographiques, en décrivant au micro leur contenu, avec toute une ingénierie, comme si le public était composé de taureaux et de vaches […] Et je pense de plus en plus souvent que mon rejet fondamental de la civilisation, à l'âge de 20 ans, tient toujours, et même s'il me semblait parfois que c'est le refus du monde, je me trompais. Je ne crois pas ceux qui gémissent identifiant une certaine civilisation de l'anti-raison et de « l'insanity » à l'essence de l'être, comme quoi « le monde est ainsi fait » […] ces millions de gens qui m'entourent en ce moment auraient pu être quelque chose et quelqu'un d'autre – quelle désolation de voir le potentiel humain de ces millions gâché, perdu.[1]

Est-ce que Miłosz, tout en faisant cette confession - que nous pourrions qualifier de souci pour l'âme de son prochain ou même d'un effort désespéré de la sauver - ne montrait pas en même temps une certaine naïveté, ou du moins ne projetait pas ses propres besoins et sa hiérarchie des valeurs sur l'homme en général, habituellement très différent du poète ? Ou bien nous-mêmes, en définissant ainsi sa posture, dévoilons-nous plutôt nos propres doutes, notre acceptation de l'humain consommateur nourri des produits toujours nouveaux de la culture de masse ? Sans nous révolter, nous appartenons peut-être déjà à ceux que le poète jugeait sévèrement, quatre décennies plus tôt, qui font semblant « d'appartenir à eux-mêmes alors qu'ils font partie de cette m. [merde] provenant de la presse et de la télévision ? »[2]

1 Lettre de Cz. Miłosz à J. Czapski, Chicago, 9 septembre 1964.

2 Lettre de Cz. Miłosz à J. Czapski, Berkeley, 19 juin 1978.

4.

Comparée à la Californie, où se bousculait avec fracas l'histoire de l'Occident, Maisons-Laffitte restait au cours des années soixante une oasis bourgeoise et bucolique. Et bien que le Paris de la révolte fût tout proche, c'est paradoxalement le voyage… en Suisse qui allait contraindre Czapski, un rebelle spirituel dans sa jeunesse, à faire face aux mêmes processus qui ont bouleversé son ami le poète. Lors de l'été 1971, séjournant à Genève chez ses amis universitaires, à l'occasion de la rétrospective de ses tableaux, le peintre presque octogénaire découvre que les étudiants se perdent volontiers dans les paradis narcotiques, croient massivement au maoïsme, rejettent de manière proche de l'idiosyncrasie le mot « Dieu ». Et aussi qu'un théâtre amateur occupe le bâtiment d'une ancienne église où les artistes « ont invité autant de jeunes qu'ils pouvaient et ils ont placé sur une table [un autel] une femme nue qu'ils labouraient à cinq – voilà le théâtre ! Puis, ils se sont déshabillés et, chassés par la police, ont traversé nus toute la ville de Genève ». Malgré son optimisme, parfois étonnant, Czapski songe alors que guette autour « quelque chose de menaçant », écrit-il, que « le déclin de l'Occident » à la Spengler « devient banalité ».[1]

Plusieurs années séparent les deux récits, celui de Chicago et celui de Genève, mais nous pouvons passer outre la chronologie pour constater que la correspondance des deux émigrés polonais documente leur dialogue, long de quelques décennies, sur le déclin de la chrétienté, sur l'effacement des valeurs de la civilisation occidentale, sur ses formes nouvelles, obscures et boiteuses. Remarquons aussi que ni l'un ni l'autre ne se place sur des positions conservatrices, évitant de jouer le rôle de « vieillards » aigris. D'ailleurs Miłosz répondra aux commentaires de Czapski ainsi :

Je suis sans cesse en contact avec les jeunes et je n'ai pas du tout l'impression que ce sont les barbares qui veulent détruire ce qui m'est cher. Bien au contraire, leur bonne volonté, leur bonté (ce qui ne s'applique

1 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosza, Maisons-Laffitte, 1er juin 1971.

peut-être pas à la jeunesse européenne), leur côté veau politiquement naïf m'attendrissent.[1]

Pour revenir à la moitié des années soixante, il est à souligner que tant dans les questions politiques que culturelles, les opinions de Czapski sont plus équilibrées que celles de Miłosz, il s'intéresse aussi moins aux jugements univoques et plus à la condition de celui qui les émet. Après la lecture de la lettre sur le « burlesque » et la publication d'un essai de Miłosz au titre vindicatif « Règlement de compte aux uns et aux autres »[2], Czapski écrit à ce sujet une longue analyse :

Quand je lisais des histoires de ces gens qui donnent libre cours à leur brutalité en voiture, sur les routes de cette Europe qui « bouffe, boit et procrée », je me disais : « que diable faisait ce Miłosz entre Paris et Rome, aller-retour ? « Ayant procréé » déjà, il bouffait, buvait et faisait son chauffard. Que pouvait-il savoir de ces autres qui mangeaient, dormaient et roulaient à tombeau ouvert dans leur voiture, ils pensaient d'ailleurs peut-être la même chose en le regardant, eux aussi n'arrivaient peut-être pas à oublier ceci ou cela, mais ils ne le montraient à personne ». Bien que tu le nies, dans ta dernière lettre, l'humanité ne te plaît pas, toute l'humanité. Tes cours sur la philosophie de l'histoire, tes jugements globaux me donnent de mauvaises leçons […] Et j'ai tout de suite l'impression que tu cognes les bourgeois comme si tu te cognais toi-même, et quand tu frappes les communistes, c'est comme si tu frappais l'un de ces cent Miłosz qui vivent en toi, en pleine bagarre. Et maintenant j'ai aussi l'impression que tu découvres pour la première fois la « condition humaine ». Tu me décris aussi le « burlesque », et je ne sais pas si tu n'es pas le plus burlesque de tous, toi qui, après avoir écouté les chants grégoriens et débattu avec Merton, as besoin d'aller au spectacle « burlesque ». Je me demande de même en quoi ce « burlesque » serait pire qu'un bordel napolitain ou vénitien […], ne serais-tu pas scandalisé pour des raisons purement esthétiques ? Je pense que s'il arrivait qu'un élève de l'école d'Ary Scheffer se trouve un jour sur la Place Pigalle, il serait scandalisé là où nous trouvons de la poésie, de la beauté, peut-être grâce à Toulouse Lautrec ; l'artiste contemporain est donc peut-être capable de regarder ce « burlesque » sans ressentir cette horreur plus esthétique que morale.[3]

1 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maisons-Laffitte, 1er juin 1971.

2 Voir : Cz. Miłosz, Dwustronne porachunki, *Kultura*, n° 6, 1964.

3 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maison-Laffitte, sd. [après le 9 septembre 1964].

Remarquons aussi que Czapski est lui-même cet « artiste contemporain » ; un jour, il a dit que les piliers des chemins de fer lui inspiraient plus de sensations esthétiques que les colonnes grecques, qu'il était avant tout sensible au spectacle de l'existence quotidienne et qu'il essayait, dans ses toiles et esquisses, de saisir l'unicité des silhouettes humaines, indépendamment de leur apparente laideur ou banalité. Et que même si, à la fin de sa vie, Miłosz accepte le pardon, s'il dit que chaque poème devrait contenir l'histoire d'une seule vie humaine, Czapski le devance sur ce chemin. S'il condamne ou s'il fait des reproches, c'est à lui-même avant tout.

Ce que l'on voit parfaitement dans l'échange de courrier qui date de mars 1965 et témoigne de l'orientation profondément métaphysique des deux artistes. Ainsi Miłosz, qui élabore d'ailleurs au même moment le manuel de l'histoire de la littérature polonaise, confesse avec peine :

Tant de questions me tentent et bouleversent, dont la sensation que nous sommes un amas de vermine, les uns s'accrochant aux autres, désespérément, sans qu'il existe un Godot, et tombant dans un précipice. Quand je faisais mon cours sur le baroque, je disais qu'il y avait dans le baroque du dédain pour le monde, accompagné de la sensualité, ce qui donnait ensemble le goût du macabre ; une personne prenant des notes a levé les yeux et dit : « c'est comme nous » […] Et comment écrire sur des balivernes si je vois au fond de ce chaos, un vieux désespoir de l'homme privé de Dieu.[1]

Czapski, tout en étant d'accord avec les observations du poète, constate toutefois :

Tu te facilites la vie d'une certaine manière, tu ne te couvres pas d'injure, ni vocifère contre toi-même, mais contre l'histoire, les idiots, pour expliquer tout de suite après : pour moi, c'est une affaire qui concerne avant tout moi-même, mes fautes, mon impuissance.[2]

Miłosz, l'auteur de *La Terre d'Urlo,* se tourne, dans pareilles situations, vers des analyses générales historiosophiques alors que Czapski, l'auteur de *La Terre inhumaine* exprime son *mea culpa*, se reproche son manque d'attention, des prières pas assez ferventes, l'incapacité de trouver en lui l'ardeur de Simone Weil qui était son exemple, un

1 Lettre de Cz. Miłosz à J. Czapski, Berkeley, 12 mars 1965.

2 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maisons-Laffitte, 16 mars 1965.

exemple impossible à atteindre, quasi inhumain qui suscitait parfois une violente révolte. En poursuivant son dialogue avec Miłosz, l'ancien soldat évoque le souvenir de sa jeunesse, de ce régiment d'uhlans qui chantaient, avec foi en Dieu, « Quand l'aurore matinale se lève », avec un *élan* presque « mystique » ou tout au moins un *élan* exprimant l'acceptation de la vie qui est importante, belle et qui a le sens absolu, et il ajoute, impuissant, désespéré peut-être :

La force de ce chant, ce Dieu qui nous a créés et nous a sauvés, mais qui est aujourd'hui capable de prononcer ces mots, sans se rappeler en même temps les millions d'enfants innocents assassinés, les tortures, les viols ? […] Le retour à la foi innocente, bienheureuse n'est probablement pas possible. La seule réponse est pour moi Simone Weil qui vivait « les yeux ouverts sur cette terre inhumaine ».[1]

Peut-être était-ce la différence d'âge et sûrement la différence de caractère, qui imposaient à Miłosz le combat pour « sauver le monde », alors que Czapski cheminait plutôt vers l'examen de conscience, vers un dialogue intérieur qu'il notait dans son journal, même si le récit sur les étudiants suisses se termine par cette constatation : « je me sens honteux de *cultiver mon jardin* comme si de rien n'était ».[2] La conscience du mal qui défigure le monde était plus fort que chez Miłosz, elle était équilibrée par un élan mystique, ou du moins par un espoir mystique. Son art aussi, il le ressent plutôt comme une annonce d'une expérience religieuse[3], même face à toute la fragilité de l'œuvre ; en 1977, en conclusion de ses expériences artistiques, le peintre dira :

…l'art, je le vis chaque jour comme une sorte de chemin vers la métaphysique et, chaque jour, je ressens et vois son impuissance, son inexistence face au simple fait de la vie et de la souffrance quotidienne.[4]

1 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maisons-Laffitte, 21 mars [1965].

2 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosza, Maisons-Laffitte, 1er juin 1971.

3 Voir entre autres : Malarstwo było mi zawsze bliższe modlitwy niż myśli teoretycznej, Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maisons-Laffitte, 1er août 1963.

4 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maisons-Laffitte, 1er juillet 1977.

5.

Si cet article débute par l'évocation des engagements sociaux de Czapski, il convient de souligner à présent que, dans sa vie, l'autre pôle est toujours présent, et dans son dialogue épistolaire avec Miłosz, Czapski se dévoile – nommons-le ainsi – mystique. Même dans les sombres années cinquante, quand la grande partie de son activité est liée à la politique, il préserve sa liberté spirituelle, regarde avec distance l'Histoire qui semble régie par ses propres lois, ou « l'historicité », comme l'appelait Miłosz qui en était bien plus fasciné. Quand Czapski observait cette période dans la création de Miłosz qui culminera dans le roman *La Prise du pouvoir*, il s'inquiétait de la fascination de son ami pour *Zeitgeist*, il écrit au poète ceci :

Tu manques cet instant qui existait chez Sainte Thérèse « Dieu et moi ». Comprends-moi, il ne s'agit pas ici de comparer, il s'agit d'un îlot chez l'homme où « l'historicité » cesse de décider, d'un point où tu es vraiment seul ; bien entendu, tu le sais puisque tu es poète, mais tu manques de conscience que cela est essentiel. Cet abandon non pas dans la contemplation pure mais la conscience de l'importance de cet abandon et de sa dimension tout autre. Puis, il ajoute : *si je suis différent de toi par quoi que ce soit, ce n'est pas par le sentiment que je maîtrise cette contemplation, mais seulement par la sensation plus forte de la nécessité de mettre un plus fort accent sur ces valeurs, la foi que rien ne peut chez moi affaiblir l'unicité d'une telle attitude.*[1]

Et quelques années plus tard, il évoquera de nouveau la même formule de l'Espagnole mystique, le credo de sa vie : « Moi et mon Dieu de sainte Thérèse d'Avila était pour moi toujours mille fois plus réel qu'une quelconque société ».[2]

Il faut considérer cette dernière constatation avec prudence, ne pas succomber à son effet extrême, mais y voir plutôt une dynamique qui imposait à Czapski l'ouverture à l'autre, s'engager véritablement, porter secours et en même temps rechercher la solitude, en se concentrant sur sa vie intérieure qui lui permettait de remplir, chaque jour, une page

1 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Roussille, 20-26 août [1958 ?]

2 Lettre J. Czapski à Cz. Miłosz, Maisons-Laffitte, 12 août [1963 ?]

blanche de son journal et de sa toile. Cette même dynamique n'a pas été étrangère à Miłosz, bien au contraire, mais il était plus proche, ce qu'il disait lui-même, du monde « ici-bas », tant du monde des processus politiques que de la sensualité. Par ailleurs, ce que prouve un courrier que Czapski a envoyé à Miłosz après la lecture de sa *Terre d'Urlo*, il considérait la fascination que ressentait le poète pour Blake ou Swedenborg avec une bonne dose de scepticisme ; comme d'habitude, il n'exprimait pas de jugements simplistes, mais estimait que dans ce type de recherche, il existe, citons-le « un monde qui me rappelle les révélations des tables volantes, les prophéties des témoins de Jéhovah, toute cette jungle d'un faux mysticisme et autres prophéties ».[1] Lui-même se tenait plus près de ce qu'on pourrait qualifier de l'orthodoxie catholique, bien qu'il s'agisse d'orthodoxie particulière, allant de saint Jean de la Croix à sainte Thérèse. Il confiera à Miłosz :

J'ai toujours réagi de manière superficielle face au catholicisme comme structure sociale, du monde, j'ai toujours vécu à la périphérie de l'Église, de temps en temps seulement attiré par ce qu'elle comporte de mystérieux, de secret.[2]

6.

Ce qui les rapprochait l'un de l'autre, c'était la sensation profonde de la douleur qui traverse le monde et la contradiction qu'ils vivaient très personnellement entre l'image du bon Créateur et l'état de sa création, ce dilemme fondamental religieux dont Czapski parlait ainsi : « l'indescriptible douleur humaine, des milliards de gens, et bon Dieu qui a créé ce monde », ce mystère que personne n'a compris, « même les saints ». À la recherche de la solution, le peintre dira : « cette foi (les gnostiques ?) et Simone Weil, c'est-à-dire que Dieu est absent dans le monde, cette constatation seule donne une quelconque indication ».[3] Dans une autre lettre, Czapski – de nouveau avec l'aide de Simone Weil

1 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maisons-Laffitte, 12-14 octobre 1977.

2 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maisons-Laffitte, 31 juillet 1978.

3 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maisons-Laffitte, 12-14 octobre 1977.

– rejoint l'attitude métaphysique, la vision du monde sur lequel Dieu n'influe pas, mais l'homme religieux, « l'homme qui vit véritablement dans Dieu », et ici apparaît un postulat maximaliste – « accepte de la même manière les coups et le bonheur comme des manifestations de la Grâce ». Puis, il ajoutera avec un soupir sceptique, en englobant par la première personne du pluriel, Miłosz et lui-même : « que sommes nous loin de cette dimension ! Nous savons toutefois que cette dimension existe. »[1]

Cette acceptation de chaque tonalité du destin, plus spécialement quand il s'agit de son prochain qui souffre innocemment, la vision de la Providence insondable, non intervenante mais existante pourtant, apparaît bien entendu rarement chez Czapski, il est pourtant possible de la trouver dans une de ses lettres écrites sur le tard à Miłosz. Il y dit ceci : « l'homme ne peut être sauvé que par l'expérience d'une autre dimension, sans cela la vie est vraiment un diabolique vaudeville ».[2]

Pour créer la suite symbolique de ce dialogue par-delà les années et les mondes, rappelons la prière poétique, un poème intime de Miłosz, écrite après la mort de Czapski et peu avant sa propre mort :

> *Écoute-moi, Seigneur, parce que j'ai péché ce qui signifie que je n'ai rien d'autre*
> *Sauf ma prière.*
> *Protège-moi de la froideur, de l'impuissance […]*
> *Quand je T'accuserai d'avoir instauré la loi universelle de la mort.*
> *Quand je voudrai de nouveau saluer le néant et taxer la vie sur terre,*
> *D'un diabolique vaudeville.* [3]

Pourtant, bien plus souvent que l'acceptation, apparaissent, dans la correspondance de Czapski, des pensées douloureuses et impuissantes : « rien ne peut compenser une seule larme d'un seul enfant ».[4] Devant cette larme, ils partageaient la colère d'Ivan Karamazov qui voulait « retourner respectueusement son billet » à Dieu. Cette citation

1 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maisons-Laffitte, 4 mars 1983 ; voir : Cz. Miłosz, *Wiersze wszystkie*, *op. cit.*, p. 894.

2 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maison-Laffitte, 30 octobre 1987.

3 Cz. Miłosz, „Wysłuchaj", dans : *Wiersze wszystkie*, *op.cit.*, p. 1263.

4 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maisons-Laffitte, 12-14 octobre 1977.

apparaît souvent dans la correspondance des deux hommes, une fois de plus quand Czapski déjà âgé évoque de nouveau les victimes de Katyn, quand il se remémore « ce petit vieux menu, ce jeune enseignant » qui ont reçu « une balle à l'arrière du crâne et une tombe boueuse, déjà pleine ». Il songe alors à la mémoire faillible de l'homme qui efface l'image des morts, et il dit sa révolte : « je me rebelle aussi et voudrais retourner mon billet pour le paradis, nos larmes n'arriveront jamais à la conscience de ceux qui sont partis ».[1]

7.

L'auteur de *La Terre inhumaine* citait volontiers la formule de son ami, Dimitri Filossofov qui, un jour, a dit à propos de Pilsudski que celui-ci ne pouvait renoncer à l'affaire polonaise, « ce sont les cadavres qui le retiennent ». Cette formulation n'est peut-être pas la plus heureuse mais disons que tant Czapski que Miłosz étaient retenus par les morts bien qu'il ne soit pas question ici des liens nationaux mais simplement humains. La fidélité aux morts précisément, à tous ceux qui nous ont précédés dans la pérégrination humaine, et en même temps la conscience que la mémoire et l'œuvre de l'artiste restent impuissantes, délimitent l'horizon spirituel des deux hommes. Que, pour terminer, soient convoquées les paroles du poème que Miłosz a dédié au père Józef Sadzik, parti prématurément et cher aux deux hommes, où le poète dit adieu à son ami, sans accepter ni la mort ni les adieux.

Les vivants aux vivants sont reliés tant,
Que je ne puis supporter la force de ces frontières closes
Et, sur ce fleuve, sous terre, dans le pays des ombres
Accepte de te laisser, toi, vivant.
Que triomphe donc le Règne des Saints,
Et chaque jour les morts se lèvent du trépas,
Devant Celui qui est, qui était et qui vient. [2]

1 Lettre de J. Czapski à Cz. Miłosz, Maison-Laffitte, 30 octobre 1987.

2 Miłosz, Cz. Do Józefa Sadzika, dans : *Wiersze wszystkie*, *op.cit*., p. 784.

Malgorzata Smorag-Goldberg

L'année 1951 ou la mise en place du positionnement de *Kultura* : les conséquences du NON de Miłosz

Dans cette réflexion sur la spécificité du « gouvernement des âmes » que s'est donné pour mission Jerzy Giedroyc, je voudrais m'arrêter plus particulièrement sur l'année 1951 et les conséquences de ce que l'on a appelé « l'affaire Miłosz ». Car elle paraît capitale pour le positionnement de *Kultura* et la nature et l'originalité du *soft power* que choisira d'exercer Jerzy Giedroyc, son cerveau.

Procédons à un bref rappel des faits.

Le 1er février 1951, Czesław Miłosz se résout à demander l'asile politique en France. Cette démarche avait d'abord été tenue secrète par l'entourage de Giedroyc, pendant plus de trois mois. C'est donc seulement le 15 mai, lors d'une conférence de presse organisée à Paris par le Congrès pour la liberté de la culture, dans les locaux de la revue *Preuves* dirigée par François Bondy, rare bastion de l'intelligentsia non-communisante dans le Paris de l'époque, que Miłosz révèle sa décision de rompre avec la Pologne communiste.

Ces trois mois d'attente sont dus au temps qu'il lui a fallu d'une part pour rédiger son grand article intitulé « Non » publié dans le numéro du mois de mai de *Kultura*[1] où il explique les motifs profonds de sa décision et, d'autre part, à la mise en place du grand chantier de son livre-réquisitoire *La Pensée Captive*[2] qui ne paraitra qu'en 1953, mais

1 Miłosz, Cz., Nie [Non], *Kultura*, n° 43, 1951.

2 Miłosz, Cz., *La Pensée Captive*, préface de Karl Jaspers, Paris, Gallimard, 1953.

dont l'ossature fondamentale est déjà contenue dans *La grande tentation*[1], un essai en direction des intellectuels occidentaux, qui paraît au milieu de l'année 1951, à l'issu de ce temps de purgatoire.

Ces trois mois auront une importance capitale à la fois sur le positionnement de *Kultura* et la polarisation des stratégies politiques, culturelles et éditoriales entre Paris et Londres, c'est-à-dire entre Jerzy Giedroyc et Mieczysław Grydzewski, ainsi que sur la suite de l'œuvre de Miłosz et le rôle qu'il s'attribuera au sein de la culture polonaise, comme sur les alliances humaines et institutionnelles qu'il choisira.

Une vingtaine d'années plus tard, dans un texte d'hommage consacré à Zygmunt Hertz et publié dans le numéro de mars 1980 de *Kultura*, en revenant sur cette époque, Miłosz écrira ceci :

Les crises d'identité sont, dans la vie de chacun, des seuils contre lesquels on peut se fracasser. Savoir qui l'on est, quel est le rôle que l'on joue et devant quelle communauté humaine, même restreinte on le fait… [2] est capital.

Et en effet, l'ampleur et la violence de la crise qu'a traversée Miłosz (et dont on trouve des témoignages dans la correspondance que Giedroyc échange avec les proches de *Kultura*[3] et notamment avec Andrzej Bobkowski, Stanisław Vincenz, Jerzy Stempowski, etc) est à la mesure de la crise d'identité que traverse dans l'immédiat après-guerre la culture polonaise, et de l'ampleur de la réforme des assises de cette même culture que décide d'entreprendre Giedroyc, et dans laquelle Miłosz, aux côtés de Gombrowicz, seront ses principales cartes, sans qu'au début le rédacteur, animal avant tout politique et qui les entraîne plutôt sur un terrain politique, ne s'en rende très bien compte.

La décision de Miłosz, son drame personnel, son bannissement et le chemin intérieur qu'il va parcourir à partir de cette douloureuse année 1951 sont passionnants à scruter pour la compréhension du destin de

1 Miłosz, Cz., La Grande tentation : le drame des intellectuels dans les démocraties populaires, « Essais et Témoignages : Coll. de la Revue *Preuves* », 1951.

2 Miłosz, Cz., Texte sur Hertz paru dans *Kultura* 3/390, 1980 (repris dans *Zygmunt Hertz, Listy do Czesława* Miłosza 1952-79, Instytut literacki, Paryż, 1992, p. 497). *Progami, na których można rozbic się, są w życiu każdego kryzysy tożsamości. Wiedzieć, kim się jest, jaką przyjmuje się rolę i wobec jakiej, choćby niedużej grupy ludzi, jak jest się widzianym przez innych…*

3 Zofia Herz avec Giedroyc, ou Giedroyc avec Vincenz, Bobkowski ou Stempowski.

cette formation d'intellectuels polonais proches de la gauche à laquelle Miłosz appartient et qui - pour la plupart - restèrent ou retournèrent en Pologne et furent, de différentes manières, réduits au silence. Nous ne faisons que commencer à voir, dans un débat dépassionné qui se met lentement en place en Pologne (le milieu de *Krytyka polityczna* notamment y joue un rôle de poids)[1] l'importance que le frottement au marxisme, et son dépassement raisonné et articulé dans un discours libre et ouvert aux défis de la modernité, a pu apporter à la culture polonaise. Et c'est précisément l'ouverture par Giedroyc des colonnes de *Kultura* à ce débat, à la possibilité de ce frottement-là qui montre la très grande intelligence de son projet politique.

Ce qui éclate en 1951 avec « l'affaire Miłosz », ce qu'elle révèle, et surtout l'influence qu'elle a sur le positionnement de *Kultura* et de tout le milieu que Jerzy Giedroyc réussit à fédérer autour de lui, est crucial pour toute la deuxième moitié du XX^{e} siècle polonais.

C'est à partir de « l'affaire Miłosz » que le milieu de l'émigration se polarise et que la ligne de Giedroyc et son angle d'attaque de la culture polonaise se précisent, en s'opposant désormais de plus en plus à la ligne de Grydzewski et à la politique culturelle menée dans *Wiadomości* de Londres. En même temps, l'isolement de Miłosz en exil, l'incompréhension qui l'entoure, son combat avec ceux qui l'attaquent en émigration et de façon prévisible dans le pays, illustrent l'urgence et le caractère crucial de la réflexion qu'il mène sur la réforme de la culture polonaise. L'autre cible, le public occidental, qui ne le comprend pas plus, mais dont la lecture est désirée et attendue, le pousse à articuler le plus clairement possible sa confrontation frontale au marxisme, lui permet d'universaliser son propos et contribue à le faire sortir de l'idiomatique polonais. Et c'est précisément dans ces deux projets que, pendant trois mois et demi de son séjour à Maisons-Laffitte, entre le 1er février et le 15 mai, que Giedroyc a la très grande intelligence de l'assister, créant les conditions optimales à l'accouchement de sa *Pensée captive*.

Gombrowicz, l'autre grand réformateur de l'écurie de Giedroyc, isolé comme Miłosz au sein de l'émigration polonaise, est d'ailleurs passionné par ce combat solitaire que mène Miłosz avec les intellectuels

1 *Krytyka Polityczna,* n° 7-8, 2005 : Opisać przyszłość, stworzyć przeszłość.

occidentaux pour sa propre survie spirituelle. Voici ce qu'il notera à chaud, dans son *Journal*, commentant sa lecture de *La Pensée captive :*

*Miłosz dans son ouvrage (*La Pensée captive*) lutte sur deux fronts. Pour lui, il s'agit non seulement de condamner l'Est au nom de la culture occidentale, mais aussi d'imposer à l'Ouest la vision bien distincte qu'on vient d'y vivre, ainsi que sa nouvelle expérience de l'univers. Et ce duel, presque personnel, qu'un écrivain polonais moderne engage avec l'Occident et dont l'enjeu consiste à prouver sa valeur, sa force et son originalité, me captive bien plus que son analyse du communisme (…)*[1]

Et plus loin :

Miłosz est un talent de premier plan. Écrivain ayant une tâche bien définie, il est appelé à accélérer notre rythme, afin que nous soyons au pas de l'époque – talent magnifique et parfaitement apte à réaliser son destin.[2]

Ce que perçoit donc aussitôt Gombrowicz c'est « la modernité » de la réflexion de Miłosz, l'accélération du rythme que cela provoque pour mettre la culture polonaise au pas de l'époque. Il y voit le face-à-face d'un écrivain polonais moderne et de la culture occidentale.

Tous deux combattent à la fois la tradition libérale et la tradition nationaliste en Pologne.

J'avais l'ambition de sortir de la Pologne d'avant-guerre, tant dans sa version libérale que nationale. Contre l'intelligentsia d'avant-guerre, formée par Wiadomości Literackie*,* Cyrulik *et* Szpilki*, dont Boy et Słonimski avec ses « chroniques hebdomadaires »* étaient *les fers de lance et contre la « vertu nationale ».*

La Pensée captive est donc le fruit de cette traversée du désert que constitue l'année 1951, Miłosz, après sa publication, se retrouve seul,

1 Gombrowicz, W., *Journal I*, Paris, Folio, p. 37-38. *Dziennik,* Wydawnictwo literackie, Kraków, 1997, p. 23. De l'original : *Miłosz walczy na dwa fronty : tu idzie nie tylko o to aby w imię kultury zachodniej potępić Wschód, lecz także, aby Zachodowi narzucić własne, odrębne przeżycie stamtąd wyniesione i swoją nową wiedzę o świecie. I ten pojedynek, już nieomal osobisty, polskiego nowoczesnego pisarza z Zachodem, gdzie gra toczy się o wykazanie własnej wartości, siły, odrębności, jest dla mnie ciekawszy niż analiza spraw komunizmu (…)*

2 Gombrowicz, W., *Journal I, op. cit.* p. 46, *Dziennik, op. cit.* p. 29. *Miłosz jest pierwszorzędną siłą. To pisarz o jasno określonym zadaniu, powołany do przyspieszenia naszego tempa, abyśmy nadążyli epoce – i o wspaniałym talencie, znakomicie przystosowany do wypełnienia tych przeznaczeń swoich.*

mais gagne quelques alliés de taille, dont le compagnonnage fidèle de Gombrowicz.

Les rôles que Giedroyc va leur assigner dans son vaste projet de réforme de la culture polonaise sont distribués à ce moment-là. Les deux pièces maîtresses de cette bataille que lance Giedroyc, *La pensée captive et Trans-Atlantique,* paraissent ainsi pratiquement ensemble, en 1953, c'est la véritable entrée en scène de l'Institut Littéraire de Giedroyc en tant que maison d'édition, seule future voix forte et agissante de l'émigration. Les deux textes se répondent et entrent en résonance. D'ailleurs la discussion que mèneront les deux écrivains autour de ces deux textes, relayée et amplifiée dans les colonnes de *Kultura*, par le biais du *Journal* de Gombrowicz, permet à chacun de préciser ses positions et de se positionner face aux lecteurs.

D'une certaine manière *La Pensée captive,* puis *La Prise du pouvoir* publié la même année à chaud, sont les seuls textes de Miłosz que Gombrowicz ait vraiment lus. Car c'est Miłosz comme grand témoin et déconstructeur de ce que la Pologne venait de traverser qui intéresse Gombrowicz et sert sa compréhension de l'époque. Ces deux textes de Miłosz constituent le maillon manquant de l'expérience que Gombrowicz n'a pas eu. À savoir l'expérience de la guerre vécue **dans** le pays. Cette expérience qui, comme il le dira à propos de la *Prise du pouvoir* - largement commenté dans le *Journal* - a profondément « mouillé » Miłosz.

Et Giedroyc le sent bien en les lui envoyant à Buenos Aires, encore chaud, sentant l'encre d'imprimerie.

Miłosz, c'est pour moi une véritable expérience. Le seul de nos écrivains en exil que l'orage ait véritablement mouillé. Les autres non, ils ont été bien sûr sous la pluie, mais avec un parapluie. Miłosz a été trempé jusqu'aux os et, pour finir, l'ouragan lui a arraché les vêtements du corps : il s'est retrouvé nu. Vous les autres, vous êtes indécents dans vos petits vestons et pantalons de coupes variées, avec vos cravates assortis de pochettes. Quelle honte ! (…). Miłosz lui sait. Il a plongé son regard, il

a eu la révélation… dans les éclairs de la tempête, il a vu la Gorgone de notre temps. Il en est tombé, dévasté.[1]

En quoi consiste cette modernité de l'expérience de Miłosz et de cette voix qui sera la sienne et qui résonnera si fort dans le paysage de l'après-guerre ? Qu'est-ce qui passionne tant Gombrowicz ?

C'est la leçon que Miłosz tire des années de guerre passées à Varsovie qui joue un rôle considérable dans son évolution et dans l'intérêt que lui porte Gombrowicz d'une part, et Giedroyc de l'autre qui voit en lui celui qui l'aidera à reformer la culture polonaise et à forger sa nouvelle identité. Miłosz est la principale arme de Giedroyc dans sa pratique du *soft power*.

Une forme de radicalisation du regard, que Miłosz porte sur tout ce qu'il voit et décrit, va alors intervenir chez lui. C'est en effet à travers l'épopée de la guerre qu'il vit au quotidien en Pologne, à la différence de la majorité des écrivains de l'émigration qui l'auront quittée, pour la plupart dès 1939, que son regard sur la réalité polonaise s'aiguise. En effet, sa trajectoire en 1939 s'est effectuée en sens inverse de ce qu'ont connu les poètes de *Skamander* par exemple. Miłosz, échoué à Bucarest, parvient de là à rejoindre Vilnius où il reste jusqu'en juillet 1940, et assiste, le 15 juin, à l'occupation de la ville par les soviétiques et au simulacre des élections organisées un mois plus tard. Il réussit à en réchapper et à rejoindre sa femme, à Varsovie, où il passera toute la guerre, jusqu'à l'écrasement de l'Insurrection de 1944.

Beaucoup plus tard, il écrira dans *Abecadło* : « Je construisais à l'époque mon cocon et, en même temps, je sentais que cette Varsovie de l'horreur m'était nécessaire, j'en avais besoin pour mûrir ». [2]

Le fait d'avoir vécu cet enfer au quotidien, avec les autres, et séparé d'eux par le rejet de la posture héroïque, a une importance capitale. Ici la prise de conscience, chez Miłosz, des ravages du romantisme dans

1 Gombrowicz, W., *Journal I*, *op. cit*., p. 210-21. *Miłosz to dla mnie przeżycie. Jedyny z pisarzy na emigracji, którego naprawdę zmoczyła ta burza. Innych – nie. Byli wprawdzie na deszczu, ale z parasolami. Miłosz został zmoczony do nitki, a w końcu huragan zdarł z niego ubranie – wrócił nagi. Cieszcie się, że przyzwoitości stało się zadość! Przynajmniej jeden z was jest nagi. Wy, reszta, jesteście nieprzyzwoici – w waszych pantalonach i kurteczkach rozmaitego fasonu, z waszymi krawatami i chusteczkami od nosa. Cóż za wstyd*. *Dzienniki, op. cit*., Kraków 1997, p. 149-150.

2 Miłosz Cz., *Abecadło*, Kraków 199, *Budowałem wtedy swój kokon i zarazem jakoś czułem, że tamta straszna Warszawa była dla mego dojrzewania potrzebna*…, p. 308.

sa version messianique, telle qu'elle intervient à partir de la rencontre avec Tadeusz Kroński (Le fameux « Tigre » de *L'Autre Europe*, artisan de l'introduction de la pensée marxiste en Pologne qui a formé des intellectuels tels que L. Kołakowski, B. Baczko, K. Pomian…) est extrêmement importante. La diatribe de Miłosz contre l'héroïsme, menée de l'intérieur, à chaud, face aux amis qui tombent à une radicalité bien plus tragique que la posture d'un Gombrowicz, au-dessus de la mêlée, dont cependant l'avantage est une forme de méta-historicité – que perçoit et encourage Giedroyc - qui lui permet de dresser un réquisitoire absolu, lancé d'Argentine contre le patriotisme polonais (joué en deux actes de *Trans-Atlantique* à *Pornographie)*.

Mais pour Miłosz, ce réquisitoire a le goût de l'abstraction. Dans une lettre qu'il adresse à Gombrowicz et que celui-ci reproduit dans le *Journal*, Miłosz écrit ceci :

Vus dans la perspective du pays (ou plus généralement, de la terrible raclée qu'ils viennent de recevoir), les « Polonais » que vous cherchez à libérer de leur « polonité » ne sont que des bien pauvres ombres dont le degré d'existence est extrêmement atténué…[1]

Chez Miłosz, l'importance de cette expérience collective est capitale. Le souffle des morts récents, leurs visages, obsédants, ont une intensité réelle, concrète, ce que les poèmes du superbe cycle *Głosy biednych ludzi* attestent avec le coup de massue que constitue, en 1945, la publication du recueil *Ocalenie*. Que ce soit « Café » (« Kawiarnia ») qui campe l'hémorragie des amis qui disparaissent :

De cette table au café
Où les midis d'hiver scintillait un jardin de givre,
Seul je suis resté.
Je pourrais entrer, si je voulais,
Et en tambourinant dans le vide froid
Évoquer les ombres.[2]

1 Gombrowicz W., *Journal I*, *op. cit*., p. 42.

2 *Enfant d'Europe, Paris, 1980, p. 41*. L'original polonais, *Poezje wybrane* [Poèmes choisis], Krakow, Wydawnictwo literackie, 1996, p. 80. *Z tego stolika w kawiarni,/Gdzie w zimowe południa błyszczał ogród szronu,/Zostałem ja sam. /Mógłbym tam wejść, gdybym chciał,/ i bębniąc palcami w zimnej pustce/ Przywoływać cienie.*

ou le refrain obsédant du poème « Un pauvre chrétien regarde le ghetto » [Biedny chrześcijanin patrzy na getto] :

Les abeilles s'affairent autour d'un foie sanglant,
Les fourmis s'affairent sur un os noir [1]
qui adopte le point de vue des morts.

C'est là que, face à la présence obsédante des morts, à la force du regard concret restitué dans *Ocalenie*, de ce regard « avec », éclate sa violente opposition à la sublimation de la nation. Le courage solitaire, que représente en 1943 et 1944 cette distance rationnelle par rapport à la pression omniprésente de l'héroïsme, prend toute son intensité tragique.

Certains se réfugient dans le désespoir, aussi doux
Qu'un tabac violent, qu'un verre de vodka à l'heure de la mort.
D'autres ont l'espoir des fous, rose comme un rêve érotique.

D'autres encore trouvent la paix dans le culte de la patrie,
Qui peut durer un certain temps,
À peine plus pourtant que le XIXe siècle, [2]

lisons-nous dans « Biedny poeta ». À quoi Miłosz répond quelques lignes plus loin :

Quant à moi, je cultive un espoir cynique,
Car depuis que mes yeux sont ouverts, je n'ai vu qu'embrasements de feux, massacres,
Qu'injustice, humiliation, honte risible des fanfarons.
Il m'est donné l'espoir de revanche sur les autres et moi-même,
Car je fus celui qui savait [3]

1 *Op. cit* p. 40. L'original polonais Cz. Miłosz, *idem,* p. 82, texte original : *Pszczoły obudowują czerwoną wątrobę,/Mrówki obudowują czarną kość…*

2 Cz. Miłosz, „Pauvre poète", idem. p. 42. L'original polonais : *Jedni chronią się w rozpacz, która jest słodka/Jak mocny tytoń, jak szklanka wódki wypita w godzinie zatraty/Inni mają nadzieję głupich, różową jak erotyczny sen. Jeszcze inni znajdują spokój w bałwochwalstwie ojczyzny/Które może trwać długo/ Chociaż niewiele dłużej, niż trwa jeszcze dziewiętnasty wiek*

3 *Ale mnie dana jest nadzieja cyniczna, Bo odkąd otworzyłem oczy, nie widziałem nic prócz łun i rzezi, Prócz krzywdy, poniżenia i śmiesznej hańby pyszałków. Dana mi jest nadzieja zemsty na innych i na sobie samym, Gdyż byłem tym, który wiedział…*

Et cette revanche est celle-ci :

Je soupèse la plume ; elle bourgeonne en ramilles et en feuilles, elle se couvre de fleurs.
Et le parfum de cet arbre est impudent, car ici, sur la terre réelle,
Il ne pousse pas de tels arbres, et le parfum de cet arbre
Est comme une insulte à l'homme de souffrance.[1]

Avec tout le cynisme, comme il le dit au début du poème, et la force du Vivant.

L'influence de et cette « alliance diabolique » avec Kroński est donc capitale. C'est le tournant le plus lourd de conséquences de son chemin d'écrivain, une véritable transvaluation esthétique. En effet, la façon de mener les discussions avec lui et ensuite leur correspondance entre 1945 et 1951 que Miłosz se décidera à publier seulement en 1998, dans ce passionnant livre *Tout de suite après la guerre* (Zaraz po wojnie) et dont la valeur documentaire est considérable, constituent les étapes cruciales de l'évolution de Miłosz. L'importance de ce livre et des débats de fond qu'il contient est de première importance pour l'histoire de la culture polonaise de la deuxième moitié du XX[e] siècle, et je pense que nous n'avons pas fini d'en tirer des enseignements. Seul Miłosz, avec l'autorité morale qui était la sienne, pouvaient imposer une discussion dépassionnée autour du matériau historique que le livre contient.

Ainsi c'est cette nature fondamentalement dialectique du cheminement de Miłosz que perçoit Gombrowicz et qui le fascine, cette capacité à se cabrer qu'il a, à faire volte-face pour se soumettre à l'Esprit du Temps, (« Il possède cette chose précieuse que j'appellerai "la volonté de la réalité" et en même temps cette conscience aigue des points drastiques de notre crise »[2] écrit Gombrowicz dans *Le Journal I*), mais ce qu'il possède aussi, c'est une constante volonté de fuir, de tourner le dos à cette même historicité.

Miłosz en est d'ailleurs douloureusement conscient lui-même lorsqu'il écrit dans un texte consacré justement à Gombrowicz « À quel

1 *Stawiam pióro, i puszcza pędy i liście, okrywa się kwiatem, A zapach tego drzewa jest bezwstydny, bo tam, na realnej ziemi Takie drzewa nie rosną i jest jak zniewaga Wyrządzona cierpiącym ludziom zapach tego drzewa*

2 Gombrowicz, W., *Journal I*, *op. cit*., p. 27 et *Dzienniki, op. cit*. *„Posiada coś na wagę złota, co nazwałbym „wolą rzeczywistości", a zarazem wyczucie punktów drastycznych naszego kryzysu".*

point desséchant, désespéré et humiliant à long terme est le chemin au service de l'historicité, je le sais parfaitement. Mais quel vide et quelle impuissance et paralysie provoque le renoncement à la servir, je le sais aussi ».[1]

Mais c'est cet entre-deux (pomiędzy) si cher à Gombrowicz qui, à ses yeux, confère à Miłosz la force extraordinaire d'être le baromètre de son époque. Ses contradictions lucidement analysées et assumées dans un processus continu de renégociation avec soi-même et son temps sont systématiquement dépassées… jusqu'à la nouvelle crise.

Dans les suites de la fameuse polémique au sujet de la poésie, qui opposera Gombrowicz à Miłosz dans les colonnes de *Kultura*, Gombrowicz saisira dans un raccourci génial cet aspect fondamentalement dialectique du cheminement créateur de Miłosz[2].

> *Miłosz je suis. Miłosz je dois être*
> *Étant Miłosz, Miłosz ne veux plus être…*
> *Miłosz en moi je tue pour*
> *Miłosz encore plus être…*
> *Cela s'explique comme suit : l'essence de l'homme réside dans son développement et ce développement s'accomplit par un suicide sans cesse recommencé. Nous devons tuer en nous ce qui est, pour parvenir à ce qui sera (…) Ce poète cherche à s'affranchir du poète pour faire progresser la poésie.* [3]

Et l'intelligence de Giedroyc a consisté à le comprendre et à ouvrir les colonnes de *Kultura* à ces deux voix qui, en se faisant face, dissonaient dans l'immédiat après-guerre.

---

1 Miłosz, Cz., Gombrowiczowi, in *Kontynenty*, Paris 1958, p. 222. *Jak wysuszająca, jak zgubna, jak upadlająca na dalszą metę jest służba historyczności (historicité), wiem dobrze. Ale jaką pustkę, jaką niemoc, jaką niemotę powoduje wyrzeczenie się tej służby, wiem też…*

2 Przeklęte zdrobnienie znowu dało mi się we znaki (Obrońcom poezji w odpowiedzi), *Kultura* 1952 n° 7-8.

3 Gombrowicz W., *Varia II*, Paris 1989, p. 320-21, l'original polonais, cité d'apres, K. Jeleński, *Chwile oderwane* [Instants arrachés], P. Kłoczowskiego (red.), Gdańsk, 2010, p. 342. *Jestem Miłoszem, Miłoszem być muszę/Będąc Miłoszem, Miłoszem być nie chcę,/Miłosza w sobie zabijam ażeby/Bardziej Miłoszem być/ Co się wykłada, że istotą człowieka jest rozwój, a rozwój dokonuje się na drodze nieustannego samobójstwa. Musimy uśmiercić w sobie to co jest, ażeby dojść do tego co będzie (…) Ten poeta usiłuje wydobyć się z poety po to, aby ruszyć z miejsca poezję.*

Et c'est précisément en 1951, au moment où Miłosz soutenu et encouragé par les proches de *Kultura* prend la parole pour crier son NON, que Giedroyc prend conscience de l'importance des voix qui lui parviennent de l'autre côté du Rideau de fer. C'est là précisément que la ligne de *Kultura* se met en place : le maintien du dialogue, coûte que coûte, l'importance primordiale de ce va-et-vient culturel.

Son ouverture d'esprit et la curiosité manifestée par le maintien des liens avec ceux qui pensaient et écrivaient là-bas, voilà la marque distinctive du rédacteur Giedroyc. Cette opposition farouche de *Kultura* à l'étanchéité du Rideau de fer culminera par l'affrontement frontal avec Grydzewski, lorsque celui-ci forcera les écrivains de l'émigration à maintenir la « splendid isolation » et à refuser les offres éditoriales qui viendront de la Pologne de l'après le « dégel » de 1956. Ce sera la grande erreur de *Wiadomości* et la grande sagesse de *Kultura*.

Miłosz et Gombrowicz par leur obstination, manifestée dans la correspondance avec Giedroyc et les fréquents bras de fer menés avec lui, ont sans doute contribué au maintien du contact avec cette fameuse « historicité » dont ils comprenaient si bien les dangers, mais dont ils percevaient aussi le souffle stimulant.

Dans un bel essai consacré à Miłosz et Gombrowicz et publié dans *Teksty*, au lendemain de l'attribution du prix Nobel, qui a maintenant la valeur d'un témoignage historique, Jerzy Jarzębski écrit ceci :

Gombrowicz et Miłosz sont sans doute fondamentalement différents, tout les oppose : l'enfance, les relations familiales, leurs caractères, leurs biographies. Mais ils sont profondément ancrés dans leur temps, ce qui crée un espace de dialogue entre eux. Cependant le lien le plus fort découle indirectement du fait qu'ils sont devenus des maîtres à penser de la génération des jeunes intellectuels en Pologne. Et c'est ainsi que le pont logique entre les positions qu'ils occupent s'élabore dans la discussion de leurs lecteurs-adeptes, pour lesquels les propositions de Gombrowicz

et Miłosz fonctionnent comme réponses alternatives aux défis de la situation historique.[1]

Ce jugement critique, écrit en pleine tourmente des années 80, a désormais une valeur de témoignage, justifiant, trente ans après, l'effort d'auto-élucidation mené par Miłosz et son importance pour les générations à venir, qui chercheront des guides dans leurs combats avec l'Histoire.

« Profondément ancrés - tous deux - dans leur temps, ce qui crée un espace de dialogue, » écrit Jarzębski, mais Miłosz reste l'*Homme qui marche* de la sculpture de Giacometti, avançant le regard fixé sur ce qui est, dans un corps à corps avec l'Histoire, alors que Gombrowicz préfère la posture du *Penseur* de Rodin, dans une attitude méta-historique, mais l'un nourri l'autre d'où l'importance de leur dialogue pour la culture polonaise. Et gloire soit rendue à Giedroyc qu'il l'ait vu et rendu possible.

1 Jarzębski, J., *Teksty* n° 4-5, Varsovie, 1981. *Gombrowicz i Miłosz są niewątpliwie różni do szpiku kości : dzieli ich urodzenie, stosunki rodzinne, charakter, życiowe przejścia. Obaj są jednak synami swojej epoki, istnieje więc pewna sfera możliwych między nimi porozumień. Jedno z istotniejszych wynika niejako pośrednio z faktu, że obaj stali się nauczycielami młodego pokolenia intelektualistów w Polsce. Zatem logiczny pomost między stanowiskami wytwarza się w środowisku odbiorców-wyznawców, dla których propozycje Gombrowicza i Miłosza funkcjonują jako alternatywne odpowiedzi na wyzwanie historycznej sytuacji.*

Paweł Rodak

La correspondance comme attitude et façon d'agir : lettres de Jerzy Giedroyc et de Gustaw Herling-Grudziński

1.

Je voudrais commencer par un constat évident : Jerzy Giedroyc était avant tout un rédacteur et un épistolographe*. Dans les deux cas, il a établi des records, et pas seulement à l'échelle de la Pologne. Si l'on ne prend en compte que son activité en exil, en excluant donc la période d'avant-guerre, où il était rédacteur de *Dzień Akademicki* [Journée académique], *Bunt Młodych* [Révolte des Jeunes] et Polityka, et la période de guerre où il dirigeait la section des périodiques et des publications du 2e Corps dans l'armée du général Anders, sa production est impressionnante : 637 numéros de *Kultura*, 512 volumes publiés dans la « Biblioteka Kultury » [Bibliothèque de la Culture], (dont 134 numéros de *Zeszyty Historyczne*) et environ 250 000 lettres échangées avec des centaines de correspondants. Ces chiffres, surtout le dernier, sont imposants, mais sa signification réelle ne peut être perçue qu'au moment où elle se concrétise sous forme d'une pratique quotidienne, matérialisée par les volumes de sa correspondance qui sont publiés successivement aujourd'hui. Parmi ceux-ci, les lettres échangées avec ses

plus proches collaborateurs dispersés dans le monde, comme Andrzej Bobkowski, Czesław Miłosz, Witold Gombrowicz, Jerzy Stempowski, Konstanty Aleksander Jeleński, Bohdan Osadczuk, Leopold Unger, Juliusz Mieroszewski et Gustaw Herling-Grudziński, sont d'une nature unique. Parmi les correspondants de Giedroyc, les deux derniers auteurs et collaborateurs de *Kultura* se distinguent plus particulièrement en raison de l'impact qu'ils ont exercé sur le contenu du périodique. Ce n'est donc pas un hasard si ces deux correspondances ont été les plus volumineuses, comme en témoignent leurs éditions imprimées. Après les cinq volumes publiés des lettres Giedroyc-Mieroszewski (environ 2 300 pages)[1], le temps était venu de publier la correspondance Giedroyc-Herling en trois volumes, bien plus épais (environ 2 700 pages).[2] Même s'il semble que tout est déjà écrit en polonais, ces volumes ajoutent de nombreuses nouveautés aux portraits du Rédacteur et de l'un de ses plus proches collaborateurs. Dans cet article, je me concentrerai en premier lieu sur la silhouette de Jerzy Giedroyc qui se dessine à travers cette correspondance.[3]

Revenons encore une fois aux chiffres. Si Jerzy Giedroyc a composé environ 250 000 lettres au cours de plus de cinquante ans, cela signifie qu'il a écrit plusieurs ou parfois plus d'une douzaine de lettres par jour. Cependant, parmi ses destinataires, il y avait des personnes avec lesquelles il correspondait non seulement de manière très régulière, mais aussi intense. Gustaw Herling-Grudziński était l'un d'entre eux. L'intensité est le premier trait qui se dégage de cette correspondance, et qui peut être perçue comme une pratique écrite de la vie quotidienne, ce qu'elle était sans doute. Les lettres entre Giedroyc et Herling n'ont pas été écrites comme un livre et peuvent difficilement être considérées comme un volume de plus dans la longue liste des « œuvres complètes ». L'œuvre, si l'on veut utiliser ce terme, était ici avant tout un certain mode de vie et de travail dont les lettres étaient, pour ainsi dire,

1 * Version révisée et abrégée de l'article paru en polonais : « Korespondencja jako postawa wobec świata. O listach Jerzego Giedroycia i Gustawa Herlinga-Grudzińskiego », paru dans : *Redaktor. 20 lat bez „Kultury"*, Lublin 2020. Giedroyc J., Mieroszewski J., *Listy 1949-1956* Warszawa 1999 ; Jerzy Giedroyc, Juliusz Mieroszewski, *Listy 1957-1975,* Kraków 2016.

2 Gustaw Herling-Grudziński, Jerzy Giedroyc, *Korespondencja,* vol. 1. 1944-1966, vol. 2. 1967-1975, vol. 3. 1976-1996, Kraków 2018, 2019, 2020.

3 Cet article se rapporte au premier volume (1944-1966).

le corrélatif matériel : un instrument de communication et d'action à la fois.

L'intensité de cette correspondance est étonnante. Les lettres de Giedroyc depuis Maisons-Laffitte et celles de Herling depuis Naples (parfois aussi depuis Rome, Pollone ou Dragonea, et dans la première période d'après-guerre Londres) sont généralement envoyées tous les trois ou quatre jours, certaines réponses du Rédacteur ne suivent que de deux jours les lettres de Herling.[1] Cette fréquence est possible à deux conditions.

Tout d'abord, il s'agit ici d'une volonté mutuelle de communication épistolographique constante, et d'un principe partagé par les deux correspondants de donner une réponse immédiate à la lettre reçue. Le *credo* attribué à Mieczysław Grydzewski, rédacteur en chef de la revue de l'émigration polonaise de Londres *Wiadomości* [Les Nouvelles], selon lequel son idéal était de répondre à une lettre… avant même de la recevoir[2], s'applique davantage à Jerzy Giedroyc. Une pause de dix jours ou de deux semaines est la raison suffisante pour utiliser la formule « Je n'ai pas écrit depuis longtemps », avec l'explication : « J'ai attrapé une grippe, pas asiatique peut-être, mais assez grave pour désorganiser mon travail[3] ». Giedroyc attendait la même chose de son correspondant. Quand la réponse de Herling arrive avec une semaine de retard, il répond violemment : « Vous êtes silencieux comme un maudit »[4], une phrase qui reviendra dans cette correspondance. D'autre part, l'absence de lettre de Giedroyc pendant environ trois semaines constitue déjà un « énorme retard » qui nécessite des excuses : « J'ai été à Londres pendant un certain temps, principalement pour discuter avec Mieroszewski ».[5] Ces excuses donnent un ton un peu plus personnel aux lettres, généralement lié à des problèmes de santé : « Je m'excuse pour un si long

1 Par exemple, la lettre de Herling-Grudziński datée du 9 avril 1960 et la réponse de Giedroyc du 11 avril 1960, *Ibidem*, p. 256-257.

2 Dans son article sur la correspondance de Mieczysław Grydzewski avec Jan Lechoń, Andrzej Urbanowski écrit : « son célèbre credo éditorial était : « mon idéal est de répondre à une lettre avant de la recevoir » (Pas une seule des phrases écrites ici n'est destinée à être imprimée, *Dekada Literacka* 2012, n° 3-4, p. 99).

3 *Ibidem*, p. 574.

4 *Ibidem*, p. 557.

5 *Ibidem*, p. 631.

silence, mais j'ai été récemment malade. Rien de dangereux, mais plutôt gênant : les dents et la main. »[1]

La fréquence de cette correspondance est aussi rendue possible par l'efficacité de la poste, tant française qu'italienne. C'est généralement le cas, bien qu'il y ait des problèmes occasionnels, comme le notent souvent les deux correspondants sur un ton de plaisanterie. Du côté français, il y a des grèves postales qui « désorganisent complètement la vie ». Du côté italien, la situation est pire, et les lettres de Giedroyc contiennent des propos assez modérés d'abord (« La Poste italienne va de mal en pis », [2]), puis des remarques plus dures (« la Poste italienne est probablement la pire du monde » ; « La poste italienne est une loterie ces derniers temps »[3]). Finalement, la désillusion des deux correspondants à l'égard des « moyens modernes de communication », qui « fonctionnent assez mal », fait naître, sous la plume de Herling, l'idée humoristique « d'installer une diligence postale entre Paris et Naples ».[4]

1 *Ibidem*, p. 174.

2 *Ibidem*, p. 473.

3 *Ibidem*, p. 575 et 655.

4 *Ibidem*, p. 709.

2.

Comme nous le savons, Jerzy Giedroyc et Gustaw Herling-Grudziński ont servi ensemble dans le 2e corps de l'Armée polonaise du général Anders. Mais ils ne se sont rencontrés qu'à Rome, après la bataille de Monte Cassino. C'est alors qu'ils ont décidé de fonder ensemble, à l'émigration, la revue *Kultura*, leurs deux noms apparaissent sur la couverture du premier numéro comme rédacteurs en chef.

| Voir *Kultura. Narodziny pisma*, Paris-Kraków 2017. Il existe un désaccord entre Giedroyc et Herling-Grudziński sur les débuts romains de *Kultura* et le rôle des deux rédacteurs. Giedroyc : *Le projet de création d'une revue est né de discussions entre Gustaw, Zosia et moi-même. Je crois que c'est moi qui ai trouvé le nom. À l'origine,* Kultura *était censé être une carte de visite, une fleur d'ornement, et elle a été conçue en conséquence comme un trimestriel plutôt littéraire. Nous avons préparé le premier numéro avec Gustaw. Mais ce qui nous importait vraiment à l'époque, c'était les livres*. Jerzy Giedroyc, *Autobiografia na cztery ręce*, Warszawa 1994, p. 125-126. Herling-Grudziński : *Lorsque nous avons décidé de ne pas retourner en Pologne, nous avons été confrontés au problème de que faire ? L'Institut Littéraire a été une réponse pratique. La réponse était également* Kultura*, le mensuel que j'ai proposé (ainsi que son nom). Au début, Giedroyc n'était pas enthousiasmé par mon idée, mais il a fini par se laisser convaincre et a même signé le premier numéro de* Kultura *publié à Rome, avec moi comme coéditeur. Naturellement, cela ne change en rien le fait que ce projet, qui se développe magnifiquement, doit être considéré comme son œuvre quasi exclusive*. Gustaw Herling-Grudziński, *Najkrótszy przewodnik po sobie samym* Kraków 2000, p. 53-54. Cette question, ainsi que la relation entre Gustaw Herling-Grudziński *et Kultura* tout au long de son existence, est décrite en détail par Zdzisław Kudelski dans : *Gustaw Herling-Grudziński i „Kultura" paryska (1947-1996). Fakty – historia – świadectwa*. Lublin 2013, p. 9-139. |

Lorsque la rédaction a déménagé peu après à Maisons-Laffitte près de Paris, Herling-Grudziński a décidé de partir pour Londres avec sa femme, Krystyna. C'est à cette époque qu'il a commencé à écrire à Giedroyc, souhaitant devenir le correspondant londonien de *Kultura*. Cela ne s'est pas concrétisé, les deux fondateurs ont par conséquent rompu leur échange pendant près de dix ans. Ils l'ont repris en 1956 alors que Gustaw Herling-Grudziński vivait déjà à Naples, après avoir épousé Lidia Croce. Leur correspondance s'est alors intensifiée et a duré jusqu'en 1996, date à laquelle - quatre ans avant la mort des deux hommes - elle s'est interrompue en raison d'une « profonde divergence de vision du monde », provoquée par l'évaluation de la situation politique en Pologne de l'un et de l'autre, par le refus de la rédaction de publier le *Décalogue* politique de Herling, faisant partie de *Journal écrit*

la nuit. La fréquence de cette correspondance n'était interrompue que par les visites de Herling-Grudziński à Maisons-Laffitte, d'abord sporadiques, puis, de la fin des années 1960 à 1990, régulières, une fois par trimestre.

La première et la dernière périodes de l'échange entre les deux hommes sont donc marquées par des tensions et finissent par s'interrompre. En aucun cas, il faut le souligner, cela n'a conduit à l'irrespect de l'un envers l'autre. La première fois, ce fait rendrait possible le retour de Herling à *Kultura* après dix ans d'absence, un retour dont Giedroyc se réjouirait, mais qu'il qualifierait lui-même de « Canossa ». Et quand revenir une deuxième fois n'était plus possible, Herling continuerait de parler de Giedroyc avec le plus grand respect[1], et Giedroyc ne permettrait pas que l'on critique Herling dans *Kultura*.[2]

Les premières lettres de Herling à Giedroyc datent encore de Rome, mais elles sont peu nombreuses. La correspondance s'est accélérée lorsque Herling a déménagé en Angleterre dans la seconde moitié de 1947. Alors qu'il rassemblait des documents pour *Kultura*, il a proposé à Giedroyc de devenir le correspondant à Londres de la revue et de l'Institut Littéraire. Giedroyc a refusé, informant Herling que « la situation financière de l'Institut est critique », et lui a proposé à la place d'augmenter la rémunération des articles, « un tarif bien plus élevé que celui d'autres auteurs ». Et bien que l'échange de lettres concernant la collaboration se soit poursuivi pendant un temps, et qu'au cours de cet

1 *La rupture avec Giedroyc après tant d'années de collaboration a été terriblement douloureuse pour moi. Et pourtant, je n'ai exigé qu'une seule chose, que Giedroyc, en tant qu'éditeur de* Kultura, *n'a pas acceptée : la publication dans mon* Journal *d'un court* Décalogue des erreurs de la politique polonaise *(...) Les gens me demandent parfois : « Pourrez-vous jamais vous réconcilier ? » Ce n'est pas une question de réconciliation, car, comme je l'ai déjà écrit à maintes reprises, je tiens Giedroyc en très haute estime, je l'admire et le respecte, mais c'est une question de différence très profonde dans la vision du monde. Et rien ne peut supprimer cette différence* (Gustaw Herling-Grudziński, *Najkrótszy przewodnik po sobie samym*, *op. cit.* p. 87-88).

2 Dans les années 1996-2000, *Kultura* n'a publié aucun texte sur l'œuvre *de* Grudziński, ni aucune polémique avec lui. Jerzy Giedroyc, comme il l'a lui-même déclaré, s'est tenu au principe suivant : « rien de négatif à propos de Herling-Grudziński, jamais » (*Gustaw Herling-Grudziński i „Kultura" paryska (1947-1996)*, *op. cit*., p. 138.-

échange l'un et l'autre aient déclaré la volonté de ne pas rompre[1], la tension dans les lettres suivantes montait, et la rupture s'est produite. Cela révèle, d'une part, la fermeté de Giedroyc et sa réticence à changer la décision une fois prise et, d'autre part, son empressement à renouer les contacts avec les personnes importantes pour lui - et Gustaw Herling-Grudziński était certainement l'une de ces personnes - même après une longue période.

Comme mentionné plus haut, le 22 mai 1956, Herling-Grudziński envoie à *Kultura* sa nouvelle *Książę Niezłomny* [Le prince inébranlable], et le 28 mai, Giedroyc l'informe que le texte a été accepté et sera publié dans le prochain numéro. Dès lors, le Rédacteur deviendra le premier lecteur des œuvres littéraires de Herling[2], un lecteur attentif, empathique et critique. Et même s'il répétait dans ses lettres qu'il ne connaissait rien à la littérature, ses opinions et ses choix éditoriaux étaient généralement très précis. Giedroyc tiendra en haute estime la production de Herling, mais il emploiera des mots prudents, l'admiration n'étant pas la marque de son style.

Avec le temps, les nouvelles de Herling ont été publiées non seulement dans *Kultura*, mais aussi sous forme de livres dans la « Biblioteka Kultury ». Une nouvelle édition de *Inny świat* [Un monde à part] sera également publiée ici, en 1965.

Mais, en fin de compte, ce n'est pas la littérature qui deviendra le moyen le plus important de la présence de Herling dans *Kultura*. Giedroyc appréciait davantage Herling le critique et le commentateur que Herling l'écrivain. Son opinion se reflétera dans la pratique qui consistait à initier, stimuler et commander des textes dans lesquels les compétences de l'auteur de Naples seraient utilisées au mieux. C'est grâce aux constants encouragements, propositions, demandes et

1 Giedroyc : « J'aimerais vraiment maintenir notre collaboration » (p. 35) ; Herling-Grudziński : *En fin de compte* Kultura*, l'époque où je l'ai conçue et celle où nous la faisions, m'est devenue très proche, et c'est avec un regret sincère que j'ai pensé et continue de penser à la possibilité, ou plutôt à la nécessité, de m'en séparer* (p. 36).

2 Un tel lecteur manque à Herling après la mort de sa première épouse Krystyna. Il en parle ainsi : *Dans mon mariage actuel, lire ensemble ce que j'écris en polonais est impossible, car ma femme est étrangère et je ne peux pas compter sur son aide. (...) La vérité est, cependant, que j'ai besoin et que je manque beaucoup de mon premier lecteur*. (Gustaw Herling-Grudziński, *Najkrótszy przewodnik po sobie samym*, *op. cit.*, p. 75-76).

suggestions que les lettres de Giedroyc contiennent, que la production de critiques, d'essais et d'articles de Herling-Grudziński s'est développée, au grand bénéfice de *Kultura* et de l'auteur lui-même. Dans cette production, les « affaires » russes constitueront une grande part. Giedroyc et Herling connaissaient tous deux la Russie par expérience, ils lisaient le russe (le premier disait même qu'il lisait plus en russe qu'en polonais), ils appréciaient fort la littérature et la culture russes, et ils étaient bien entendu critiques face à la réalité de l'Union soviétique.

Il est vraiment étonnant de constater l'importance de la question russe dans leur correspondance quotidienne. Cela montre que - comme l'écrit à juste titre Leszek Szaruga – « la lecture de la Russie par Herling était en harmonie avec la lecture de la Russie par Giedroyc », pour eux deux et pour *Kultura* en général « ce tournant vers la Russie, cette lecture persistante de celle-ci » était « l'une des conditions de base de la réinterprétation de l'identité polonaise ».[1]

Dans la partie de la correspondance que j'aborde ici (jusqu'en 1966), deux motifs russes, qui traversent des dizaines de lettres, sont particulièrement présents : l'édition de la traduction du *Docteur Jivago* de Boris Pasternak et la publication dans *Kultura* de célèbres textes d'Abram Tertz (pseudonyme d'Andrei Siniavski) et de Nikolaï Arjak (pseudonyme de Youli Daniel), suivie d'une vaste action pour les défendre, après leur arrestation.[2] Le *Docteur Jivago de* Boris Pasternak est le 44e volume de « Biblioteka Kultury », de juillet 1959. Environ six mois auparavant, Herling a écrit à Giedroyc :

Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour faire paraître l'édition polonaise du Docteur Jivago*, y tenant autant que vous, mais je ne peux évidemment pas me porter garant du résultat.* [3]

Son idée était d'obtenir les droits d'auteur auprès de l'éditeur italien Feltrinelli, ce que Herling allait réussir, à titre gratuit de plus, le fait

1 Leszek Szaruga, Między Herlingiem a Giedroyciem dans : *Jerzy Giedroyc : kultura, polityka, wiek XX. Debaty i rozprawy*. Warszawa 2009, p. 241 et 240.

2 Ces sujets sont mis en évidence dans un recueil de lettres Giedroyc-Herling : Zdzisław Kudelski, *Gustaw Herling-Grudziński i « Kultura » Paryska (1947-1996)* ; Voir : Listy o Pasternaku (1957-1959) et Trzeba organizować awanturę w obronie Siniavskiego i Daniela (1965-1966) [On doit organiser un remue-ménage pour défendre Siniavski et Daniel *(1965-1966)*], *ibidem*, p. 235-292.

3 *Ibidem*, p. 136.

pour lequel Giedroyc le remercie fort et à plusieurs reprises. Avant la parution de ce livre en polonais, Herling a publié dans *Kultura* un texte au titre marquant, « Le *Grand Livre* » (n° 12/1958), qui influencerait le succès du *Docteur Jivago* auprès des lecteurs, au cours de ses cinq rééditions (deux en 1959, et les suivantes en 1967, 1972 et 1974).

Herling-Grudziński était également très impliqué dans la publication de Tertz et Arjak. Au cours de l'été 1959, Giedroyc propose à Herling d'écrire une préface du volume qui contient la nouvelle de Tertz, *Sąd idzie* [La cour !]. C'est d'autant plus important pour l'éditeur que Tertz, qui « est prêt à devenir un Pasternak en plus modeste », est un auteur découvert par *Kultura* qui a l'intention de l'introduire dans le circuit européen. Giedroyc tient donc à ce que la préface devienne une « assistance discrète du révisionnisme soviétique ». C'est d'ailleurs la démarche habituelle du Rédacteur : quand il commande des textes qui doivent « coexister » avec d'autres (préfaces, postfaces, critiques, commentaires), il est conscient de leur importance dans la réception finale, la manière de les accueillir par les lecteurs de *Kultura*. C'est d'autant plus important que Tertz est, comme l'écrit Giedroyc, « une véritable opportunité pour notre travail chez les Soviets, et aussi pour mettre le nez en dehors du ghetto polonais, sortir à l'international ».[1] Herling écrit sa préface, la publication du livre est accélérée (un peu plus d'un mois), et Tertz devient un auteur reconnu dans le monde et, en même temps, l'un des auteurs majeurs de la « Biblioteka Kultury » (quatre autres de ses livres y sont publiés dans les années suivantes). Ainsi, le sujet de Tertz et d'Arjak, qui après leur arrestation devient « l'affaire Siniavski-Daniel », a également été l'un des fils conducteurs de la correspondance Giedroyc-Herling dans la première moitié des années 1960, thème qui atteint le sommet en 1965 et 1966, lorsque les deux écrivains ont été condamnés aux travaux forcés pour « activité antisoviétique ». C'est alors que Giedroyc, avec l'aide de Herling, s'engage dans leur défense sur plusieurs fronts (notamment dans la presse mondiale, dans les PEN Clubs, en essayant « d'orchestrer une manifestation d'étudiants à New York », « une action de protestation dans les universités italiennes »), en repoussant des craintes, justifiées par ailleurs, qu'avec le temps cette affaire ne « déraille lentement ». Cela révèle l'un des traits les plus importants du Rédacteur, à savoir sa loyauté et

1 *Ibidem*, p. 221.

son attachement à ses auteurs (il les appelle même « mes protégés »). Giedroyc est toujours prêt à les aider, peu importe le temps et les efforts que cela peut lui coûter.

Dans les années 1970 et 1980, on retrouve dans cette correspondance les noms de Mikhaïl Heller, auteur de plusieurs ouvrages publiés dans la « Biblioteka Kultury », dont le célèbre volume *Maszyna i śrubki. Jak hartował się człowiek sowiecki* [*La Machine et les rouages. La formation de l'homme soviétique* ? pour l'éd. française] et Aleksandr Soljenitsyne, dont *L'Archipel du Goulag* est paru en polonais dans la « Biblioteka Kultury » en 1974, peu après l'édition française.

3.

À gauche de l'entrée principale de la maison Kultura*, dans une petite pièce dont la porte est toujours ouverte et dont le chambranle est orné de l'inscription* Cave hominem*, un homme est assis à son bureau, penché sur un manuscrit ou une correction, ou derrière une machine à écrire : c'est ainsi que je me rappelle aujourd'hui Jerzy Giedroyc, même si je le voyais dans d'autres lieux. Il s'identifiait à son travail à tel point qu'il est impossible de l'imaginer inactif. C'est donc plus qu'un simple travail. Pour Giedroyc, être rédacteur est un mode de vie et d'action, une attitude face à la Pologne et au monde.*[1]

C'est par ces mots que commence une brève caractéristique de Jerzy Giedroyc esquissée par Krzysztof Pomian il y a près d'un quart de siècle, quelques années avant la mort du Rédacteur. Les volumes de sa correspondance confirment à la fois ces propos et les renforcent. Elles font constater l'importance de la pratique quotidienne de l'écriture épistolaire dans « son mode de vie et d'action ». En effet, Giedroyc n'a pas considéré la correspondance comme un unique outil de communication qui permet l'échange d'expériences, d'impressions et d'informations, ou le maintien des liens avec ses destinataires, elle était pour lui surtout un outil d'action.

1 Pomian, K., Giedroyc : sylwetka, dans : *W kręgu Giedroycia*, Warszawa 2000, p. 9.

C'est également le cas dans sa correspondance avec Gustaw Herling-Grudziński. Elle montre que la lettre est pour Giedroyc le plus important outil pour rédiger la revue et gérer son activité d'édition. C'est par le biais de ses lettres que le Rédacteur établit des contacts avec les auteurs, commande des textes et envoie des révisions. C'est pourquoi les lettres circulent en si grand nombre et avec une telle fréquence. Il n'est pas rare qu'un seul texte, une seule traduction et une seule affaire nécessitent plusieurs courriers. Giedroyc agit toujours de manière énergique, réagissant instantanément, ne laissant jamais les affaires une fois commencées, et s'efforçant de les terminer rapidement. Cela est possible parce qu'il dispose d'un réseau large de collaborateurs, et ce réseau émerge, s'étend et se renforce, dans une large mesure, grâce à la correspondance.

Ainsi, lorsque Herling propose de traduire la nouvelle de Tertz dans un délai de trois mois, Giedroyc juge ce délai trop long et demande à Józef Łobodowski de le raccourcir. L'accord de Łobodowski permet de publier le livre dans un délai très bref. Les lettres sont aussi un signe de la grande assiduité de Giedroyc, Herling ne lui est pas inférieur (il écrit l'avant-propos du livre de Tertz en quelques jours seulement !), mis à part les périodes d'arrêt où il traverse des états dépressifs qui rendent l'écriture impossible, ce qui sera abordé à la fin de cet article.

Ce qui est particulier dans les lettres de Giedroyc c'est que, tout en restant, dans une certaine mesure, personnelles, ou clairement personnalisées, elles servent avant tout à réaliser des objectifs professionnels. Il s'agit d'un outil de rédaction de la revue et de la « Biblioteka Kultury », puis d'un outil pour les campagnes sociales et politiques que le Rédacteur ne cessait de mener, comme il l'admet lui-même : « Il est grand temps de commencer à réduire mon travail, mais je me laisse toujours emporter ». [1] Il n'est pas surprenant qu'il répète en permanence que cette correspondance est comme un « moulinet endiablé » [dziki młynek] des affaires et des tâches, ce qui justifie la nature « télégraphique » de ses nombreuses lettres.[2]

Un autre trait caractéristique de sa correspondance est que ses lettres sont souvent accompagnées d'autres types d'écrits : manuscrits,

1 *Ibidem*, p. 603.

2 *Ibidem*, p. 572.

tapuscrits, épreuves, livres, périodiques, coupures de presse. Ce sont des exemplaires de *Kultura* et des publications de l'Institut Littéraire, mais aussi des revues et des livres de Pologne et de l'étranger, ainsi que d'autres publications étrangères. Les périodiques russes auxquels Giedroyc était abonné en grand nombre y occupent une place de taille. Avec ses lettres, Giedroyc vit dans une institution de l'imprimé, une sorte de « république épistolaire » dont le centre se trouve à Maisons-Laffitte.[1]

Les titres de périodiques polonais, russes, français, italiens, allemands, anglais, américains… qui apparaissent dans cette correspondance nous font penser avec admiration à l'étendue des activités éditoriales de Giedroyc. Nous pouvons voir à quel point il tenait à ce que *Kultura* fonctionne non seulement dans le circuit polonais, mais aussi à une échelle beaucoup plus large. Cela s'applique également à ses projets de publication et aux différentes campagnes sociales et politiques qu'il a lancées.

Giedroyc pense et planifie à l'échelle globale. Ainsi, par exemple en 1963, il écrit à Herling que « le conflit sino-soviétique doit être gagné par nous, et nous offre de grandes opportunités ». Un an plus tard, il l'incite à rejoindre Anna Akhmatova en Sicile et la persuader d'écrire un poème sur Katyn, tout en ajoutant : « Je sais que c'est fou, mais il faut toujours essayer ».[2] Ce à quoi Herling-Grudziński répond : « Un poème sur Katyn à la demande d'un émigré polonais inconnu ! Vous rêvez, cher Jerzy ».[3] « Je me rends compte que c'est une folie, mais il faut toujours essayer », telle était la devise de Giedroyc quand il élaborait ses projets.

Giedroyc est en général un maître des formules performatives dont le but est de provoquer une action, un texte ou une réaction quelconque. Il pose une simple question : « Avez-vous des projets ou des idées ? », les annonces (« une série de demandes ») et les intentions (« je voudrais vous convaincre »), puis les appels et les demandes : « S'il

1 Voir : A. S. Kowalczyk, Rzeczpospolita epistolarna, dans : Gustaw Herling-Grudziński, Jerzy Giedroyc, *Korespondencja*, vol. 1. 1944-1966, *op. cit.*, p. 854-856 ; *du* même auteur, *Od Bukaresztu do Laffitu. Jerzego Giedroycia rzeczpospolita epistolarna*, Sejny 2006.

2 *Ibidem*, p. 561.

3 *Ibidem*, p. 563.

vous plaît, faites un sacrifice » ou « Ne feriez-vous pas ce sacrifice pour nous aider ? Je vous demande vivement », (« Je vous prie d'envoyer ») jusqu'aux incantations (« Je sais que ce n'est pas facile, vous êtes occupé, mais c'est vraiment très important et je vous prie de ne pas refuser »). Le Rédacteur utilise ainsi tous les moyens pour convaincre son collaborateur d'accomplir une action demandée. Et le plus souvent, il y parvient.

L'échange de lettres entre Giedroyc et Herling prend donc la forme de projets et d'intentions d'une part, et de leur mise en œuvre, d'autre part. Lorsque l'activité est intense, Herling établit même une double liste des choses qui ont déjà été faites (« voici ce que j'ai fait ») et de celles qui restent à faire (« voici ce que j'ai encore l'intention de faire »). Et l'importance des activités entreprises fait que Giedroyc utilise parfois un langage militaire, parle des « bulletins du champ de bataille » ou « la nécessité d'une offensive générale ».

En exil où la distance du pays natal est souvent aussi, comme dans ce cas, une distance entre des personnes dispersées dans le monde, la lettre remplace dans une certaine mesure la rencontre et la conversation directe, reprenant la fonction thérapeutique qui leur est potentiellement inhérente. La correspondance permet de surmonter la solitude, les états dépressifs, les sauts d'humeur, les périodes d'impuissance créative. Il s'avère qu'ils n'ont pas manqué à Naples, et dans une certaine mesure aussi à Maisons-Laffitte. À cet égard, les lettres révèlent ces couches de la vie quotidienne en exil qui ne peuvent être déchiffrées dans les numéros de *Kultura* ou dans les publications de l'Institut Littéraire. Ainsi, de temps en temps, Herling rendait compte à Giedroyc de ses états de « dépression combinée à un dégoût d'écrire ».[1] Le Rédacteur réagissait toujours avec compréhension, d'autant qu'il n'était pas entièrement exempt d'états similaires :

Je m'inquiète pour votre forme que je comprends parce que je suis dans une situation très similaire. Mais il faut trouver une solution, d'autant qu'aujourd'hui des responsabilités folles nous incombent. L'émigration est un cadavre en pleine décomposition et, au pays, les choses bougent plus vite que je ne le pensais. [2]

1 *Ibidem*, p. 333.

2 *Ibidem*, p. 699.

Giedroyc a toujours proposé son aide pour chasser la « mauvaise forme ». Lorsque, fin janvier 1966, Herling lui écrit « qu'il est dans un très mauvais état nerveux - solitaire, éreinté, vide »[1], Giedroyc répond immédiatement par une invitation à Maisons-Laffitte : « Au lieu de vous défaire, vous devriez accélérer votre arrivée. J'essaierai de vous remonter le moral ».[2] Et plus tard, alors que la visite de Herling à *Kultura* a eu lieu, il écrit : « Je me sens en même temps raplapla et très seul. Vous devriez venir à Laffitte plus souvent ».[3]

Ce sont les visites à Maisons-Laffitte qui sont un prolongement naturel des lettres.[4] Les deux correspondants soulignent qu'elles sont d'une grande importance :

Herling-Grudziński : *J'ai beaucoup apprécié mon séjour chez vous, les conversations avec vous m'ont beaucoup apporté. Après chaque visite, je me sens revigoré et je retourne à Naples avec une admiration toujours plus grande pour votre travail.* [5]

Giedroyc*: Je garde un très bon souvenir de votre séjour. Il a été agréable, il m'a beaucoup apporté. À Paris, au sens « politique » ou en tant qu'éditeur, je vis comme dans un désert.* [6]

1 *Ibidem*, p. 634.

2 *Ibidem*, p. 636.

3 *Ibidem*, p. 638.

4 Les visites de Herling à Maisons-Laffitte contribuent à accentuer la note personnelle de cette correspondance. Ceci est particulièrement évident dans les lettres de Herling-Grudziński. Un autre aspect de cette correspondance s'exprime aussi dans la matérialité des pratiques épistolaires. Giedroyc écrit ses lettres exclusivement sur une machine à écrire. Dans le cas de Herling-Grudziński, outre les lettres dactylographiées, on trouve également de nombreuses lettres manuscrites et des cartes postales. De plus, dans les années 1990, Giedroyc et Herling-Grudziński ont commencé à utiliser au quotidien le fax, ce qui a pu avoir une certaine importance dans leur séparation. Włodzimierz Bolecki le souligne à juste titre : *Il est difficile de résister à l'impression que, si leur dernière dispute avait été menée sous la forme de « conversations et contacts directs », leur rupture n'aurait jamais eu lieu… Et cette correspondance ne se serait pas terminée en 1996.* Nota edytorska, in Gustaw Herling-Grudziński, Jerzy Giedroyc, *Korespondencja*, vol. 1. 1944-1966, *op. cit*., p. 851.

5 *Ibidem*, p. 654.

6 *Ibidem*, p. 453.

4.

Leur correspondance montre qu'il est possible d'adopter la façon de vivre les affaires polonaises au jour le jour, tout en les abordant de manière critique, sans reproduire la polonité rituelle, mythique que l'on rencontre si souvent parmi les exilés. Aller au-delà du « ghetto polonais », chercher une place en dehors de « la loi de la polonité » [zakon polskości] ne signifient pas rejeter ou nier ce qui est polonais, il s'agit de la mise en réflexion et d'un effort prospectif afin de créer de nouveaux modèles.[1] L'émigration comme disposition critique est la définition la plus courte de cette attitude. « La Pologne n'est pas un club d'émigrés »[2], écrit Giedroyc ailleurs, et il restera fidèle à cette devise jusqu'à la fin de sa vie. Il ne retournera jamais en Pologne après la guerre, mais en même temps, la Pologne de l'après-guerre - réelle et non tissée de symboles et de mythes - deviendra pour lui un point de référence permanent et quotidien.[3]

La position intransigeante et critique de Giedroyc présuppose, d'une part, l'indépendance à l'égard de tout centre institutionnel, décisionnel ou financier, et d'autre part, l'exposition aux attaques. Ce qui était considéré par Giedroyc comme une sorte de test d'indépendance (« Il est réconfortant de se voir attaqué avec la même fureur par les émigrés et par Varsovie. Je voudrais interpréter cela comme une confirmation que notre ligne est juste »[4]), il s'inquiète lorsque les attaques cèdent la place aux louanges (« Nous devons évidemment nous tromper si

1 Voir : A. Mencwel, *Przedwiośnie czy potop 2. Nowe krytyki postaw polskich*, Warszawa 2019 : Lekcja „Kultury", 2. W kwestii „zakonu polskości", p. 274-280.

2 Giedroyc, J., Lettre à Lidia Zakrzewska du 15 juillet 1953, citée dans : Andrzej Friszke, *Wprowadzenie* pour Magdalena Grochowska, *Jerzy Giedroyc. Do Polski ze snu,* Warszawa 2014. Voir aussi : A. Mencwel, *Przedwiośnie czy potop. Studium postaw polskich w XX wieku* Warszawa 1997, *Studium sukcesu. Przykład „Kultury" (1946-1956)*, *„Kultura" i jej odbiór w Polsce,* Toruń-Paris 2017.

3 Dans une de ses lettres, Giedroyc donne l'exemple de la revue russe *Sostialistischeskiï Vestnik*, qui a cessé de paraître « faute de successeurs, et parce qu'elle s'était détachée du pays. (...) Cela confirme notre thèse selon laquelle l'émigration ne peut être une fin en soi, mais doit être liée au terrain. Lénine l'a compris, mais les Américains, par exemple, ne le comprennent pas. (...) Il ne s'agit pas de donner un coup de pied à l'émigration en tant que telle, mais d'indiquer quel type d'émigration a une chance de gagner » (p. 475).

4 *Ibidem*, p. 497 et 671.

l'émigration londonienne se met à flirter avec nous »). Se soucier de sa propre indépendance signifie également se tenir à l'écart, sans exclure la collaboration, des institutions aussi puissantes que la Radio Free Europe ou le Congrès pour la liberté de la culture, qui ont joué un grand rôle dans le monde poststalinien, ces institutions soutenant les milieux démocratiques des pays satellites de l'Union soviétique et les émigrés de ces pays. Dans ses lettres à Herling-Grudziński, Giedroyc écrit à plusieurs reprises qu'il ne souhaite pas être traité comme « une filiale du Congrès pour la liberté… ». Il lui arrive même d'entrer en conflit ouvert avec le Congrès lorsque l'*Encounter*, l'une des revues éditées par le Congrès, publie une pièce de Tertz « sans la moindre mention que *Kultura* en détient les droits », ce qui est d'autant plus regrettable pour l'éditeur qu'il considère que les publications de Tertz, reconnues précisément grâce à *Kultura*, sont « une grande opportunité à la fois pour un certain type de travail auprès des Soviets et pour mettre le nez hors du ghetto polonais sur le territoire international ». Giedroyc résume la situation ainsi : « j'ai eu l'occasion pour la première fois de sortir « dans le grand monde », et on a gentiment sifflé ma sortie. »[1]

5.

Aujourd'hui, en lisant les volumes de la correspondance de Jerzy Giedroyc, il apparaît clairement que ce qui est fascinant, ce n'est pas seulement la quantité de son travail, soit des centaines de numéros de *Kultura*, de *Zeszyty Historyczne* et de livres, mais aussi - sinon plus ! - sa manière même de travailler, qui dans ce cas signifiait aussi un mode de vie, avec la rédaction comme noyau et la correspondance comme point

1 Juste avant, dans la même lettre de décembre 1959, Giedroyc informe Herling : *J'ai suscité une grande indignation au sein du Congrès, moi et mon caractère, etc. J'essaie de leur expliquer que la liberté de la culture ne doit pas consister à frapper et à exploiter les émigrés.* Cette attitude est absolument partagée par G. Herling : *Je suis de votre côté dans ce conflit contre le Congrès, à cent pour cent. Ce que* Encounter *a fait est une grossière escroquerie (...) Et le plus scandaleux est ce rejet des émigrés comme s'ils étaient compromettants : il faut arrêter de les traiter comme des parents pauvres qu'on met dans la cuisine parce qu'il n'est pas convenable de les recevoir dans le salon (même si, dans le cas de Tertz, ce sont ces pauvres parents émigrés qui ont fourni les provisions du dîner).*

central. Giedroyc était avant tout un praticien, et c'est précisément la dynamique de la pratique qui se rapporte aux efforts, aux actions et au travail quotidiens qui nous permet de percevoir la particularité de sa silhouette, mieux que les catégories du texte, de la revue ou du livre, en tant que fruits matérialisés de cette pratique. Dans un sens, la correspondance était la composante la plus importante du type de vie de Giedroyc, et de son attitude envers le monde.

« Il est grand temps de commencer à réduire mon travail, mais je me laisse toujours emporter », dit donc Giedroyc, révélant ainsi que, pour lui, le travail constitue cette partie de la vie quotidienne qui définit et dépasse toutes les autres. Ici, le travail n'est pas une des composantes de la vie quotidienne, et encore moins un ajout. Le travail est la vie de tous les jours. Jerzy Giedroyc modifie ainsi la définition du quotidien. Nous associons généralement le quotidien à nos activités les plus élémentaires, qui sont habituellement répétées tous les jours ou presque, comme les routines d'hygiène, les repas, les courses, les loisirs, etc. Ici, en revanche, les activités de lecture, d'écriture, de correction et d'envoi de lettres, de livres, de revues et d'autres documents constituent la partie la plus répétitive de la vie quotidienne. Le travail quotidien, avec la lettre comme outil le plus important, n'est dans ce cas pas seulement une des composantes temporelles de la vie, mais sa composante la plus importante, son essence.

Iwona Chabiera

Entre Giedroyc et Stempowski sur les pages de *Kultura*

Si nous voulions tracer le modèle idéal d'un rédacteur en chef et l'attacher à l'ethos d'un journalisme honnête, la plupart d'entre nous citeraient probablement l'objectivité comme partie intégrante d'un tel portrait, idiomatique de fait : l'objectivité jouit d'un respect particulier de la part du lecteur, ce lecteur qui considère la presse comme un espace de débat libre et qui est ouvert à la diversité d'opinions et de perspectives dans la présentation des faits. Je suis d'avis que, pour ceux qui ont connu et lu *Kultura*, Jerzy Giedroyc incarnait cette figure idéale de rédacteur en chef, rôle qu'il s'efforçait de remplir scrupuleusement et consciemment, faisant primer l'intérêt général sur le sien. Par principe, il publiait aussi les articles qui divergeaient de ses opinions personnelles mais étaient importants pour le débat public, puisqu'ils traitaient des affaires, selon lui, centrales, dont dépendait l'avenir géopolitique de la Pologne dans une Europe divisée par le Rideau de fer. Dans la composition de son équipe de rédaction, il s'imposait l'impartialité et l'objectivité, il s'entourait des gens qui représentaient toutes sortes d'opinions, avec qui il était en désaccord sur de nombreux points. Il commentait ainsi sa stratégie éditoriale :

Selon l'opinion courante, je suis un despote, et la rédaction de Kultura *n'existe pas, à moins qu'elle ne se compose d'une seule personne, à savoir moi-même. Mais contrairement à ce que l'on dit, je suis ouvert aux suggestions et aux critiques, et je change souvent d'avis après avoir débattu. Et la rédaction de* Kultura *a existé et existe sans qu'aucun doute ne soit possible. Elle se compose des gens dont je respecte l'opinion et dont je prends en compte l'avis. Mon rôle de rédacteur en chef de* Kultura *est*

de me mouvoir au milieu de ces personnes, d'arbitrer leurs opinions qui diffèrent les unes des autres ou qui sont parfois tout simplement incompatibles. Bien que l'équipe de Kultura *ait été pour moi un ensemble tout à fait réel, elle n'existait pas aux yeux de ses membres. Avant tout, parce qu'elle se composait d'individualités qui ne pouvaient vivre ensemble qu'à distance […] Si j'ai un quelconque talent c'est celui de metteur en scène qui sait choisir sa thématique et les gens. Il en résulte, chez moi, le sens de l'équipe et la possibilité de changer d'opinion quand je suis convaincu que cela est juste […] Je change de tactique parce que la politique n'est pas un sacrement, et lorsqu'on l'exerce, il faut adhérer à la réalité en mouvement. Il faut savoir garder les principes et changer d'opinions.*[1]

Dans cet article, je ne voudrais pas me mesurer à l'impossible. Ainsi, je ne vais pas me lancer dans le débat si la revue *Kultura*, les monographies de l'Institut Littéraire et les projets éditoriaux de Jerzy Giedroyc répondaient parfaitement aux besoins de leurs lecteurs, ni écrire sur la pertinence du choix des auteurs ni sur l'adéquation des formes d'écriture avec les questions qui ont été débattues dans *Kultura*, au cours des décennies de son existence. L'idée même d'une telle analyse est vouée à l'échec parce qu'il faut prendre en compte l'ampleur des réalisations éditoriales, tant de Jerzy Giedroyc que de tous ses collaborateurs grâce auxquels *Kultura* se développait, touchait un lectorat grandissant, gagnait le respect et l'intérêt de prestigieux médias étrangers, et remplissait son statut d'organe institutionnel, de voix et d'opinion de l'émigration polonaise. Malgré son statut politique incertain, cette partie de l'émigration a accepté la tâche rocambolesque à l'époque de promouvoir des idées démocratiques, en croyant au possible changement de l'équilibre des forces sur le continent européen, aux actions communes qui contribueraient à terme à la chute du communisme.

Je voudrais en revanche esquisser l'image de cette partie de l'entreprise éditoriale de Jerzy Giedroyc qui se rapporte à sa collaboration avec Jerzy Stempowski, essayiste polonais de renom, qui appartenait au comité de rédaction restreint et permanent, Giedroyc avait d'ailleurs tenu à s'assurer sa présence dans la revue parisienne des émigrés polonais, avant même d'en avoir complètement formulé le programme.

1 Giedroyc, J., Pomian K., Emigracja. Zespół *Kultury*, dans : *Autobiografia na cztery ręce*. Warszawa 2006, p. 232 – 233.

Dans l'*Autobiographie à quatre mains*, Jerzy Giedroyc avoue avec franchise qu'il était véritablement attaché à Jerzy Stempowski, bien que leur relation n'ait jamais franchi le cadre formel, ce qu'atteste leur longue correspondance emplie d'une réciproque attention et d'estime, indispensables lorsqu'on veille à la réalisation de projets communs. Elle est de grand intérêt pour les aventures intellectuelles des deux destinataires, mais on n'y trouve pas de gestes amicaux, spontanés et directs que les deux hommes se permettaient dans d'autres circonstances, vis-à-vis d'autres personnes du même cercle. Lorsqu'on lit les souvenirs de Giedroyc à propos de Stempowski, malgré son admiration manifeste pour l'art de l'essayiste, pour son érudition, pour sa culture de la pensée indépendante, pour son talent de conteur, on a l'impression que Giedroyc prenait Stempowski pour un personnage amusant, un peu déréalisé, pétri de bizarreries et d'obsessions, ce qui le rendait fantasque, porté à la contemplation des mécanismes régissant le monde mais incapable de s'engager dans les affaires concrètes. Il pensait même que l'activité politique de Stempowski dans les années vingt – à l'époque où celui-ci travaillait comme secrétaire du cabinet de Kazimierz Bartel, au Conseil des ministres, ou quand il était correspondant de l'Agence des télégraphes à Paris et Berlin – était liée à son appartenance à la franc-maçonnerie ; le rédacteur doutait de l'instinct politique de Stempowski, influencé par l'opinion générale sur la franc-maçonnerie selon laquelle elle aiderait à rejoindre les milieux où se décide le destin du monde.

Quant à Stempowski, il considérait avec réserve l'optimisme politique de Giedroyc qui le poussait à s'engager et à entraîner ses collaborateurs dans des projets dangereux, dépassant leurs forces. Rappelons ici, à titre d'exemple, le cas de Miłosz : Giedroyc essayait avec zèle de le convaincre de quitter la Californie pour l'Afrique où, argumentait-il, il se passait des choses formidables, autrement plus préoccupantes qu'aux États-Unis. En évoquant le scepticisme de Stempowski face à l'optimisme politique de Giedroyc, je pense avant tout à leur perception différente du monde, une perspective pessimiste de l'histoire qui voisinait, chez le premier, avec le fatalisme. Non sans raison, Miłosz trouvait que, pour Stempowski, l'histoire avait définitivement pris fin avec le début de la Seconde guerre mondiale, et il le classait parmi ces intellectuels qui, après le traumatisme de la guerre, avaient complètement

abandonné le principe hégelien selon lequel « tout ce qui est réel est rationnel ». Stempowski lui-même a préparé le terrain d'un tel avis dans son *Essai pour Cassandre* qui est considéré comme l'un de ses textes emblématiques. L'écrivain y évoque les premières années de son errance qui commence par le début de la Seconde guerre, il y reconstruit aussi les années qui ont précédé la guerre, quand surgissent des indices tangibles de l'inexorable conflit. Bien qu'il ait considéré le communisme comme phénomène passager, tout comme les doctrines produites par l'acte révolutionnaire, dépourvues par conséquent d'un ancrage solide dans la tradition, il estimait que l'émigration ne pouvait influer de manière significative sur l'évolution du *statu quo* de l'après Yalta. Je souligne toutefois que ni Giedroyc ni Stempowski ne croyaient en la possibilité de revenir à la structure géopolitique du monde d'avant la guerre. Ils prévoyaient entre autres le retour à l'indépendance complète de la Pologne et d'autres peuples qui faisaient partie de l'Union soviétique. Le scepticisme de Stempowski englobait aussi le concept de l'ULB (Ukraine, Lituanie, Biélorussie indépendantes), malgré ses nombreux voyages en Allemagne, faits à la demande de Giedroyc, qu'il entreprenait au nom de la possible fédération de ces trois pays européens de l'Est qui, unifiés, seraient capables de faire face à la Russie. Il croyait en la nécessité et le bien-fondé de l'idée même, mais il doutait de sa réalisation.

Il se peut que ses doutes aient été liés à sa déception quant à l'activité du gouvernement polonais en exil à Londres. L'absence de décisions, les divergences internes de ces élites politiques lui rappelaient les pires moments de la gouvernance de la IIe République de l'entre-deux-guerres. Cette « grande émigration », comme il la nommait, était par conséquent incapable d'établir l'autorité de l'organe qui représentait les intérêts de la diaspora. Il en parlait ainsi :

L'émigration est aujourd'hui privée de tête, elle n'est composée que de disiecta membra. *Elle ressemble à un phénomène naturel qu'on ne peut faire disparaître ni par les mots ni par les opinions. Débutera maintenant un nouveau défi, dont personne ne se rend pour l'instant compte, le défi qui se dresse devant ces centaines de milliers de personnes, donc chacune devra, de son côté, trouver sa voie […] Viendra l'époque d'un nouveau « positivisme », d'un nouveau « travail organique ».*[1]

1 *Ibidem*, p. 143.

Quand, de notre perspective, nous essayons de saisir la spécificité du fonctionnement de l'entreprise de Giedroyc et de mesurer son rôle dans les façons de concevoir les affaires polonaises ou internationales, nous avons l'impression que la vision de Stempowski s'est réalisée, mais tout en s'inscrivant dans l'activité de l'Institut Littéraire, de *Kultura*, de *Zeszyty Historyczne* (Cahiers historiques). Ses conceptions ont trouvé appui dans la vision de Giedroyc, démocratique et pluraliste, ouverte à la diversité d'opinions, prête à tout dialogue. Giedroyc, porté à la dispute, doté du caractère ample et romantique qu'il ne cessait de discipliner, était en même temps, face à la vie, pragmatique et scrupuleux ; avec Stempowski, ce « flâneur nonchalant »[1], il faisait preuve d'une patience toute paternelle, il supportait de longues périodes de silence quand l'auteur traversait des périodes de mélancolie profonde retardant ses tâches d'écrivain et de traducteur. Giedroyc savait respecter le talent littéraire de Stempowski et mettre de côté ses affaires pressantes de rédacteur, à savoir les délais, toujours trop courts.

Chacun d'eux portait un regard diamétralement opposé sur la politique polonaise de l'entre-deux-guerres, ce qui se manifestait avant tout dans leur rapport à Józef Piłsudski. Celui-ci est resté, pour Giedroyc, une autorité politique, un génial stratège et un grand homme d'État. Pour Stempowski, il a cessé de l'être après 1926. Les deux hommes comprenaient différemment la nature de sa politique et de ses obligations, chacun lui accordant d'autres valeurs. Stempowski, contrairement à Giedroyc qui se qualifiait lui-même « d'animal politique », était bien moins pragmatique dans ces questions. Il s'intéressait certes à la politique, tout en tenant à garder ses distances, il l'observait, la commentait dans une perspective sociale et historiosophique. Elle lui servait plutôt de matière à réflexion sur les questions universelles. Il l'employait souvent comme un préambule aux observations sur les mécanismes du pouvoir et de son exercice. Il avait ainsi l'impression que l'espace politique n'est rien d'autre qu'une projection de certains types de gestes et de conditions codées, parfaitement décrites dans des textes culturels, et connues avant tout de la littérature. Ses réflexions sur « l'action » se faisaient sous le patronage de Shakespeare ou de Machiavel. Chez

1 Jerzy Stempowski publiait, sous le pseudonyme de Pawel Hostowiec, « Notatnik niespiesznego przechodnia » que l'on pourrait traduire par « Journal d'un nonchalant flâneur » (n.d.t.)

Shakespeare l'intéressait le conflit entre l'action et l'inaction qui cadrait, selon lui parfaitement, avec l'image de la société de l'entre-deux-guerres, tournée sur elle-même, tiraillée entre l'ennui et une imprécise idée d'agir. *Le Prince* de Machiavel devenait actuel, quand il analysait la structure propre à la dictature, l'analyse que Stempowski a entreprise à maintes reprises lorsqu'il écrivait sur Hitler, Staline ou Piłsudski. Il estimait que la politique n'était pas un outil suprême, capable de reconstruire la vie spirituelle et intellectuelle que la Seconde guerre mondiale avait détruite. Il ne partageait pas l'opinion selon laquelle la politique pourrait jouer un rôle décisif dans le processus culturel créatif.

D'autres proportions régissaient, dans sa pensée, le rapport entre l'éthique et l'esthétique. Le monde, après le déluge, ne pouvait retrouver ses valeurs que par la parole, c'est pourquoi il accordait à la littérature le rôle primordial dans la construction d'un nouvel ordre. Dans la rubrique du « nonchalant flâneur », sa dernière note inachevée est dédiée à *Kultura* et à sa collaboration avec la revue où il confère, à la parole, une formidable capacité de reconstruire « les ponts effondrés ».

La littérature a énormément compté pour les émigrés dans leur reconquête de l'équilibre intérieur et du sentiment de la continuité de la vie. Ne nous demandons pas si la littérature de l'émigration a créé des œuvres de génie qui seront lues dans cent ans. Laissons cette tâche aux générations futures. Aujourd'hui, il nous importe de souligner le fait que la littérature de l'émigration a rempli ses fonctions à l'égard de ses contemporains, en maintenant leur lien avec le passé. À cet effet, la parole écrite est un outil incomparable. Pour les émigrés déboussolés, menacés jusque dans leur identité, une revue littéraire devient un centre inestimable d'une vie nouvelle qui relie ceux qui sont dispersés, qui assure le contact avec le réel. La rubrique littéraire de Kultura *a joué un rôle de premier plan dans la convalescence des émigrés sortis du premier choc. Sur ses pages, nous pouvons observer comment, de cette « levée en masse », surgit une bonne littérature, parfois la meilleure.*[1]

Stempowski et Giedroyc partageaient la même opinion sur cette question fondamentale. Ils étaient parfaitement conscients que la parole écrite possède une force inégalable de persuasion. Et qu'elle l'exerce indépendamment de son objectif, comme un outil de terreur et de

1 Stempowski, J. *Dwadzieścia lat później*, dans : *idem*, *Po powodzi. Eseje i dzienniki podróży*. Paris-Kraków 2015, p. 297.

propagande ou au service des causes plus humanitaires. La parole crée la réalité, sauvegarde la mémoire, elle fait naître, construit et déconstruit mythes et légendes – sans lesquels il est difficile de maintenir et faire perdurer les communautés -, elle est puissance créatrice.

Jerzy Giedroyc, qui souscrit toute sa vie au mythe de Józef Piłsudski, affirmait que « la légende joue un grand rôle dans la vie d'une nation », il ajoutait toutefois qu'il faut traiter mythes et légendes avec réalisme parce qu'« il arrive que les choses se présentant de manière romantique soient en fin de compte bien terre à terre ».[1] Mais, non sans raison, l'une des premières publications de l'Institut Littéraire fut *Les livres de la nation et du pèlerin polonais* d'Adam Mickiewicz, précédés d'une brève introduction de Gustaw Herling où nous lisons ceci :

…cette petite brochure […] qui, dans sa version originale, porte le titre « Catéchisme des pèlerins polonais », relue 114 ans après sa rédaction, bouleverse par sa pertinence douloureuse, pénible, toujours infranchissable.[2]

Herling appelle toutefois à ne céder ni à son contenu ni à son actualité, il valait mieux ne pas en faire une simple relecture, mais une nouvelle interprétation. Surtout au moment où l'émigration changeait complètement de caractère, devenant un phénomène de masse.

« Les Livres de la nation et du pèlerin polonais » ne sont plus […] un décalogue d'actions et de prescriptions, ils sont devenus plutôt un postulat poétique qui dessine, dans cette « Europe illégale » (Norwid), l'image des véritables préoccupations de ces Européens qui, parqués dans les camps militaires et les baraquements de l'UNRA, rêvent du bruissement des fleuves de leur pays natal, tout en sachant parfaitement pourquoi ils ne doivent pas retourner sur leurs rives.[3]

C'est bien entendu un des exemples de la stratégie de Giedroyc, et de sa vision de l'identité de l'émigration polonaise, la stratégie qui visait à la sortir du cercle fermé des fantasmes nationaux et se définir dans des catégories plus cosmopolites. C'est grâce à cette voie qu'il pensait

2

1 *Ostatnie lato w Maisons – Laffitte. Jerzy Giedroyc, Zofia Hertz, Henryk Giedroyc. Sierpień 2000 r. listopad 2001 r.*,Wrocław 2007, p. 26.

2 Herling-Grudziński, G., introduction : A. Mickiewicz, *Księgi narodu polskiego i pielgrzymstwa polskiego*, citation d'après : J. Giedroyc, *Autobiografia na cztery ręce…*, p. 226.

3 Herling-Grudziński, G., « Księgi narodu i pielgrzymstwa polskiego » na nowej emigracji, [dans :] J. Giedroyc, *Autobiografia na cztery ręce,* Warszawa 1994, p. 255.

élargir son action et trouver les moyens d'influer sur la démocratisation du pays resté dans la zone communiste. Le rédacteur a inscrit, dans son programme, la déconstruction des mythes et des légendes nationaux, surtout romantiques, pour guérir la conscience des Polonais, alourdie du poids de ressentiments, ce qui les condamnait à une existence provinciale et passive, à la marge des affaires courantes de l'Europe.

La même année que les *Livres de la nation et du pèlerin polonais* paraît, à l'Institut Littéraire, le *Journal du voyage en Allemagne et en Autriche* de Jerzy Stempowski (Hostowiec), la nouvelle version des livres de pèlerins, écrits cette fois à partir des expériences du XXe siècle. Stempowski enregistre scrupuleusement les impressions de son périple à travers l'Allemagne en ruines. Il essaie de suivre la topographie des villes allemandes qu'il a connues par le passé, et qu'il voit à présent à terre, bombardées par les armées alliées. L'objectif premier de ce voyage est d'entrer en contact avec les rescapés de l'Europe de l'Est, avant tout les Ukrainiens. Cette mission lui a été confiée par Jerzy Giedroyc, en accord avec Józef Czapski, avant même que ne naisse l'Institut Littéraire, en 1945. Stempowski convenait parfaitement à cette mission : il connaissait les questions allemandes pour avoir effectué de nombreux séjours en Allemagne, comme correspondant de l'agence de presse polonaise, dans les années vingt, il a aussi étudié à Munich, observé la chute l'empire, le développement de la République de Weimar, puis du III Reich. Ce ne fut pas l'unique et la dernière mission en Allemagne que le rédacteur de *Kultura* lui a confiée, Stempowski y voyagerait régulièrement par la suite, pour observer et décrire la situation politique et sociale de la République de Bonn. Il suivait attentivement les changements qui s'opéraient dans la mentalité et la culture de la nouvelle Allemagne, confrontée à l'héritage hitlérien et à son histoire criminelle. Il sondait les opinions de la jeune génération des Allemands qui, dans les années soixante, demandaient haut et fort de régler les comptes avec le passé nazi. Ses relations de voyage en Allemagne paraissaient régulièrement dans le *Journal d'un nonchalant flâneur.* L'image vive et passionnante de l'Allemagne et des changements que le pays subit a décidé de leur valeur documentaire et littéraire ; les essais de Stempowski, et donc lui-même, ont contribué ainsi à la construction du dialogue polono-allemand, de ce dialogue auquel appelait Giedroyc, avant même que cela se produise à l'échelle officielle, institutionnelle, avant les gestes de réconciliation

polono-allemands, et je pense là à la célèbre lettre des évêques polonais aux évêques allemands, qui date de 1965.

Plus généralement, Giedroyc utilisait les connaissances qu'avait Stempowski des sujets de l'Est, son savoir ne se limitant d'ailleurs nullement à la question polono-ukrainienne qui lui était proche, mais découlait de son réel enracinement dans la culture russophone. Son engagement dans la question ukrainienne datait de l'époque de l'entre-deux-guerres où il avait fait partie du cabinet du ministre Kazimierz Bartel et travaillé au Conseil des ministres. Tout d'abord, il avait été affecté au Bureau de presse, puis au Cabinet référent des affaires intérieures (dirigé par Henryk Józewski). Employé en tant qu'expert des minorités nationales, il s'était alors entièrement consacré à la question polono-ukrainienne. Il voyageait souvent à travers l'Ukraine polonaise, en raison de son « intérêt pour le peuple », disait-il, il fréquentait « des réunions des conseils communautaires et des assemblées d'entrepreneurs participatifs, dans les villages pauvres de Volhynie et de Pocutie »[1]. Giedroyc savait tout cela. Dans les années trente, il fréquentait le cercle de discussions polono-russes, la « Maisonnette de Kolomno », qui se réunissait à Varsovie, rue Chocimska. Il fut fondé par les émigrés russes en Pologne : Dymitr Filossofov, Evguenia Veber-Khiriakova, Lev Gomoulitski, et dans son conseil de direction siégeaient Józef Czapski, Rafal Blütch (un ami de Stempowski de l'Ecole de l'assemblée des commerçants) et Stempowski lui-même. Durant les deux années de son existence (1934 – 1936), le cercle a organisé treize rencontres. Stempowski y a prononcé trois communications sur André Malraux, sur Raskolnikov et Napoléon, et « Biedny Tomek », il présidait certaines réunions où venaient Stanisław Stempowski, Maria Dąbrowska, Józef Czechowicz, Bolesław Miciński, Halina Kenarowa, Julian Tuwim, Karol Wiktor Zawodziński, Władysław Tatarkiewicz, et aussi Jerzy Giedroyc.[2]

À cette époque, Giedroyc s'intéressait avant tout à Dymitr Filossofov, rédacteur et critique littéraire qui tentait de formuler, en exil, le concept de la « troisième Russie ». Celui-ci entreprit de créer à Varsovie des institutions culturelles qui devaient organiser la vie en émigration. Pour ce faire, il fonda trois revues *Za svobodou, Molva* et *Metch*. Dans sa lettre

1 Lettre de J. Stempowski à A. Zieliński, Muri bei Bern, mai 1942 dans : J. Stempowski, *W dolinie Dniestru. Listy o Ukrainie*. Warszawa 1991, p. 206.

2 Voir : P. Mitzner, *Warszawski „Domek w Kołomnie". Rekonstrukcja*, Warszawa 2014.

à Wojciech Skalmowski, datant du 9 octobre 1971, Giedroyc en parle ainsi :

Filossofov (qui entre 1919 et 1939 rédigeait à Varsovie une revue en russe Za svobodou *et qui compte parmi les plus intéressants personnages que j'ai rencontrés dans ma vie) et Savinkov étaient probablement les seuls Russes qui s'engageaient honnêtement dans la collaboration avec la Pologne. Józef Piłsudski leur faisait confiance, plus spécialement à Filossofov.*[1]

Stempowski respectait ce dernier tout autant : au début de sa participation à *Kultura*, quand il était question de publier un numéro spécial russe, il avait demandé si on y publierait un article sur Filossofov, en formulant sa question en ces termes : « ce sujet était un élément très significatif de l'histoire des relations polono-russes ». Il suggérait d'en confier la rédaction à Maria Czapski ou à son frère Józef, tous deux se considéraient élèves de Filossofov, ils disaient lui devoir leur éducation intellectuelle et spirituelle. Malgré plusieurs demandes de Giedroyc, Czapski n'a jamais écrit d'essai sur Filossofov. Le projet d'un recueil d'articles de ce dernier, l'un des projets de Giedroyc, n'a vu le jour que récemment, sous la direction de Piotr Mitzner, celui-ci est également l'auteur d'un ouvrage monographique en polonais sur le cercle de « La Maisonnette de Kolomno », qui présente l'activité des émigrés russes à Varsovie, la dynamique de leur vie intellectuelle et, en même temps, leur influence sur la vie culturelle polonaise des années vingt. Sous la direction de Piotr Mitzner paraissent également deux volumes d'articles de Dymitr Filossofov : *Pisma wybrane (Oeuvres choisies)*, tome I : *Trudna Rosja, 1902 – 1916; (La Russie difficile, 1902 – 1916); tome 2 : Rosjanin w Polsce, 1920 – 1936 (Un Russe en Pologne, 1920 – 1936)*. La lecture de ces ouvrages démontre une influence importante, décisive de Filossofov sur les futurs choix et sur l'activité de Jerzy Giedroyc, non seulement dans son travail de rédacteur, mais aussi dans ses gestes politiques, comme la création de ce que nous pouvons nommer une République d'émigrés, qui souscrivaient au concept de l'« ULB » (Ukraine, Lituanie, Biélorussie indépendantes) , au dialogue avec ces Allemands et ces Russes qui tenaient à la chute du communisme et à la démocratisation de la Russie.

1 Cité d'après P. Bem, Jerzy Giedroyc-czytelnik i wydawca literatury rosyjskiej, dans : *Literatura rosyjska w kręgu* Kultury. *W poszukiwaniu zatraconej solidarności*, Paris-Kraków 2016, p. 10.

La Russie était présente dans la correspondance de Jerzy Giedroyc et de Jerzy Stempowski sous diverses formes. Le plus souvent à l'occasion de l'actualité politique et sociale. Giedroyc n'a jamais avoué à Stempowski qu'il préférait la poésie russe à la polonaise, ce dont il parle dans son *Autobiographie à quatre mains*, en ajoutant toutefois craindre que « la Pologne se fasse engloutir par l'élément russe ». Cela ne veut pas dire naturellement qu'ils ne parlaient pas de la littérature russe. Elle était le sujet de leurs discussions qui ne touchaient pourtant pas à la sphère esthétique, du moins de la part de Giedroyc ; ce dernier s'adressait à Stempowski pour mener à bien ses projets de traduction, lui soumettait donc des livres d'auteurs russes dont la publication pouvait être favorablement accueillie. Enthousiasmé par le succès de la traduction en polonais du *Docteur Jivago* de Boris Pasternak, dont Stempowski était auteur, il s'est mis à lui confier d'autres ouvrages à traduire, notamment d'Aleksander Soljenitsyne *L'Incident à la gare de Kotchétovka* et *La Maison de Matriona* (il n'a pas terminé la traduction de cette dernière nouvelle), les extraits du voyage en Italie de Viktor Nekrassov et les nouvelles de Nikolaï Arjak. *Kultura* a publié aussi les essais de Stempowski sur la littérature contemporaine russe, celle qui s'écartait du canon littéraire du réalisme socialiste et cherchait un nouveau langage pour contrer le style idéologisé. Stempowski a ainsi écrit les articles sur Ilya Ehrenbourg, Soljenitsyne, sur Abram Tertz (Andreï Siniavski) et Nicolaï Arjak (Youliï Daniel), ces deux derniers, pour avoir nui à l'URSS en publiant dans *Kultura*, ont été déportés au Goulag. Il revenait aussi à Dostoïevski, à qui il avait consacré une large étude « Polonais dans les romans de Dostoïevski », où il cherchait à dévoiler les racines des sentiments anti-polonais manifestes de l'écrivain russe.

Sans la détermination et la ténacité de Giedroyc, certains parmi les plus beaux essais de Stempowski n'auraient probablement pas vu le jour. Celui-ci se tenait à l'écart de la vie active en émigration, il jouissait toutefois de statut d'éminence grise, ce qui fascinait Giedroyc qui faisait son possible pour que son auteur reste présent dans les pages de sa revue. Il ne s'intéressait pas seulement au large éventail des mystérieuses connaissances de Stempowski qui pouvaient toujours profiter à l'Institut Littéraire. Ce qui l'attirait c'étaient l'aura intellectuelle de l'essayiste, son extraordinaire érudition et sa façon d'incarner l'ethos de l'intelligentsia, avec ce penchant pour l'insoumission mettant en doute les évidences.

Iwona Hofman

Le journalisme de Leopold Unger dans la revue *Kultura*

Leopold Unger est né le 12 août 1922, dans une modeste famille juive de Galicie. Enfant et jeune homme, il forge sa personnalité sous l'influence de son frère aîné, Leon, qui devient officier du 2e Corps d'armée du général Władysław Anders et meurt près de Bologne, le 29 janvier 1945. Ce frère aîné lui sauve d'ailleurs la vie, puisqu'il l'amène avec lui, en septembre 1939, à Bucarest. Leurs parents périssent dans le ghetto de Lvov, à une date et dans des circonstances inconnues.

À Bucarest, Unger obtient son baccalauréat et commence ses études en 1943, dans une école supérieure Academia de Inalte Studii Comerciale. À cette époque, il habite quelque temps chez le ministre Józef Beck, interné en Roumanie, avec qui les deux frères entretiennent des relations amicales.

La vie de l'émigration se concentre à Bucarest, dans la Maison polonaise où Leopold Unger fait connaissance, entre autres, de Wacław Syruczek, rédacteur de *Kurier Polski*, le seul journal destiné aux émigrés. Ce dernier devient ainsi le mentor du journaliste débutant. Après la fin de la guerre, Unger reste dans la capitale roumaine et travaille à l'Institut polonais et dans la revue *Nowiny Polskie* (Les Nouvelles polonaises) ; en 1948, il est correspondant de l'Agence polonaise de presse (PAP). Démis de ses fonctions quelques mois plus tard, il retourne à Varsovie et, grâce à l'appui des amis journalistes, Blanka Monasterska et August Grodziecki, il retrouve un emploi dans la rédaction de *Życie Warszawy* (la Vie de Varsovie). Entre le 15 octobre 1948 et septembre 1967, il y occupe différents postes, depuis le rédacteur de dépêches au secrétaire

de rédaction. Dans sa carrière professionnelle et sa biographie, il existe un épisode important, entre 1962 et 1963 où il est correspondant à La Havane, à l'époque de la crise des missiles de Cuba.

Suite à la campagne antisémite et aux persécutions orchestrées par le parti communiste, il est licencié et contraint de quitter la Pologne ; lui et sa famille se rendent alors en Belgique, en février 1969. Privé de nationalité polonaise, il est parti avec un document de voyage qui rendait son retour impossible. À son arrivée à Bruxelles, malgré la barrière de la langue et la méfiance envers l'émigré de l'autre côté du Rideau de fer, il reprend rapidement son métier de journaliste. En avril 1969 paraît ainsi le premier article de Pol Mathil – pseudonyme choisi par Unger – dans le principal journal belge *Le Soir*.

Remarqué pour sa connaissance de la politique de l'Europe de l'Est, pour sa fiabilité professionnelle et ses analyses et prévisions politiques justes, il est invité à collaborer avec l'*International Herald Tribune*, l'un des plus prestigieux journaux américains. Ses commentaires et articles y paraissent entre 1976 et 1986. Il devient également expert de la problématique du communisme, en 1982, pour le *think tank* de renom Woodrow Wilson International Center for Scholars de Washington. Il est co-fondateur et membre de The Association of the former Fellows of the Wilson Center.

Les deux principales étapes de la vie professionnelle d'Unger sont sa collaboration avec le mensuel *Kultura* ainsi que son travail dans la Section polonaise de la Radio Europe libre. Il écrit dans *Kultura* tout d'abord sous le pseudonyme de Bruxellois, puis sous son nom, depuis 1970 jusqu'en 2000, jusqu'au dernier numéro 637 qui paraît après la mort de Jerzy Giedroyc. Sa collaboration avec la Radio munichoise est à peine moins longue, elle dure vingt-cinq ans, depuis les premiers commentaires occasionnels qu'il présente à l'époque où il commence à écrire pour *Le Soir* jusqu'au feuilleton d'adieu, du 13 juin 1993, après que les autorités américaines ont pris la décision de transférer la rédaction polonaise de la Radio Europe libre à Varsovie.

En mars 1989, Unger retourne à Varsovie pour la première fois après vingt ans d'exil, en accompagnant la visite officielle du premier ministre belge Wilfrid Martens et le ministre des affaires étrangères Leo Tindemans. Assez rapidement, ses visites et contacts avec la Pologne

deviennent plus réguliers. À partir de 1990, il écrit un article hebdomadaire dans *Gazeta Wyborcza.*

De plus, il siège dans le Conseil du Forum économique de Krynica ; il fréquente aussi des établissements d'enseignement supérieur, invité aux débats et séminaires.

Leopold Unger appartient à un cercle restreint de journalistes à la renommée internationale. Pour acquérir cette position, il a travaillé durant des décennies, son style inimitable et ses compétences étaient la clé de sa réussite dans *Le Soir*, dans l'*International Herald Tribune*, dans la *Kultura* parisienne et la Radio Europe libre. Il est difficile de rassembler ses innombrables articles, analyses et interviews. Rappelons ici l'opinion de Ryszard Kapuściński à son propos.

L'activité d'Unger est ahurissante, incroyable, elle est, pour moi, une source de complexes. Il a écrit, publié et lu à la radio plusieurs milliers d'articles, de commentaires, d'interviews et d'essais. Et, de plus, il a rencontré et discuté avec des centaines de personnes, donné des conférences, et encore il a publié des livres ! Aujourd'hui, son nom compte parmi les meilleurs journalistes de la presse mondiale. Ce n'était jamais un groupe nombreux, l'accès y a toujours été difficile. Pour ne se reporter qu'au passé récent, y appartenaient Walter Lippmann et James Reston, dans la presse américaine, Philip Knightely et John Pilger, pour la Grande Bretagne, le jeune Raymond Aron et Jean Lacouture, en France, Paolo Rumiz, dans la presse italienne, Carlos Monsivais, dans la mexicaine…[1]

Ce qui constitue la qualité principale de l'œuvre journalistique de Leopold Unger c'est son effort de sensibiliser l'opinion publique occidentale aux aspirations à la liberté des peuples de l'Europe centrale et de l'Est, et plus particulièrement de la Pologne. Les analyses et les interprétations d'Unger présentaient au lecteur occidental les problèmes sociaux et politiques de l'Est que le journaliste connaissait bien pour les avoir vécus. Et c'est précisément son expérience qui rendait ses prévisions de la chute inévitable du communisme véridiques, Unger en parlait dans la presse, conscient des risques que son travail comportait. Dans les années soixante-dix et quatre-vingts, ses articles étaient une source de renseignement pour de nombreux hommes politiques

1 Kapuściński, R., Intruz uwikłany w dramaty współczesności, dans I. Hofman (réd.), *Udało mi się mieć ciekawe życie*, Lublin 2008, p. 54.

et des personnalités de premier plan. Unger était aussi un porte-parole informel de Lech Wałęsa en Europe puisqu'il expliquait, de manière convaincante, le phénomène de « Solidarność ». Ses articles écrits dans un style caractéristique, vif et savoureux, documentés solidement et illustrés par des analogies historiques introduisaient, dans l'analyse de la grande politique, des qualités neuves. Et ce journalisme de valeur a gardé sa fraîcheur malgré le temps écoulé, malgré le réajustement historique de certaines de ses affirmations. Les relations qu'Unger entretenait avec *Kultura* et la Radio Europe libre lui ont permis de garder une sensibilité de sismographe dans tout ce qui touchait aux affaires de la Pologne qu'il analysait par le prisme du contexte international. Les articles signés « Bruxellois » ont rempli, dans une certaine mesure, le vide laissé dans la rubrique de la politique générale de *Kultura*, après la mort de Juliusz Mieroszewski, le « Londonien ». Les textes d'Unger analysaient, sous un nouvel angle, dans d'autres perspectives et associations, la voie polonaise vers la souveraineté, l'inscrivant dans les conceptions politiques des superpuissances, les changements de priorités dans le Moyen et Extrême Orient, dans le processus de l'unification européenne. A maintes reprises, les commentaires de la rubrique de *Kultura*, « Vu de Bruxelles », qui concernaient la situation intérieure de la Pologne étonnaient par les observations et les réflexions plus proches de la réalité que celles qu'écrivaient des journalistes au pays. La distance accentuait les points de vue.

Nous admettons qu'il existait le programme oriental et occidental de *Kultura*. Jerzy Giedroyc - et Unger réalisait ces idées - s'efforçait d'exclure les « morts vivants du passé », de bâtir la vision de la Pologne autonome dans l'Europe unifiée. Giedroyc tenait les compétences, l'humour et l'ouverture d'esprit d'Unger en grande estime, ce qu'il démontre en lui attribuant, en 1984, le prix Juliusz Mieroszewski.

Leopold Unger était aussi un auteur important de la Section polonaise de la Radio Europe libre. Sa rubrique hebdomadaire de quinze minutes, retransmise plusieurs fois dans le programme « Fais, événements, opinions » faisait partie des émissions les plus sérieuses, les plus écoutées partout où la Radio était audible. Elle répondait au besoin d'une information objective, d'une analyse approfondie, elle devenait un point de repère et un message politique et civique libre.

Dans *Gazeta Wyborcza*, l'écriture d'Unger a gardé toutes ses qualités. Il en parlait ainsi : *Le journalisme est un métier et une vocation, un artisanat et un art, une expérience et un talent, un savoir et une intuition. Et le scepticisme, et même la méfiance face à n'importe quel effort idéologique en vue de sauver l'humanité.*[1]

Nombreux de ses articles de *Kultura* étaient ensuite repris dans les éditions clandestines en Pologne, et après 1989, dans les recueils thématiques. Mentionnons *Le grand retour* (co-auteur Ch. Jeleń, Paris 1977), *Orzeł i reszta* (Paris, 1986), *Z Brukseli* (Pomost, 1991), *Wypędzanie szatana* (Lublin, 2005). Unger a écrit également son autobiographie *Intruz* (Warszawa 2001). Il a initié et préfacé le recueil de textes produits par la propagande communiste *Anty-Kultura* (Pomost, 1992).

En 2009, il a reçu le doctorat Honoris causa de l'Université Marie Curie-Sklodowska de Lublin. En 2010, pour avoir porté la lumière de la vérité en Pologne, le prix Karski.

Il est mort le 20 décembre 2011, à Bruxelles, et repose dans le cimetière juif Kraainem.

Dans son livre *Intruz*, Unger décrit en détail les circonstances de son départ de Pologne, à commencer par la scène de son licenciement de la rédaction de *Życie Warszawy*, son voyage en voiture, avec Marian Turski qui l'a accompagné à la frontière, à son arrivée le 2 février 1969, à Bruxelles où il a rejoint sa famille qui y avait atterri la veille. Le chapitre relatant cet événement reste parmi les plus dynamiques du livre ; la liste des biens emportés, l'attente du document de voyage, le séjour à l'hôpital (Unger a eu une crise cardiaque un an plus tôt) témoignent de la situation précaire de la famille – et par extension – des Juifs qui quittaient alors la Pologne.[2] Il est intéressant de noter que son style, habituellement emporté dans la description des faits, est ici sobre et se limite à l'enregistrement des faits. Unger y garde aussi son humour qui défait les tensions. Après son installation à Bruxelles, il décide d'écrire un livre sur l'antisémitisme. Il a du mal à rationnaliser la situation. Dans les archives, on retrouve ses lettres à Leszek Kołakowski et Jan Nowak où il présente le projet de l'ouvrage. Le contenu de cette correspondance est essentiel pour compléter sa biographie.

1 Unger, L., *Intruz*, Warszawa 2001, p. 12.

2 *Ibidem,* voir le chapitre : Warszawa 1963-1968, p. 165-198.

Kołakowski, qui séjourne à cette époque à Berkeley où il est boursier[1], répond à son courrier, le 22 octobre 1969.

Cher Poldek ! Je te remercie pour ta lettre. Je me réjouis que tu te sois remis au boulot, bien que, je me doute, tu restes dans une situation peu claire. A propos de ton livre, je pense qu'il faut absolument l'écrire et je suis content de te savoir à la tâche […] Je ne sais pas comment je peux t'aider, c'est-à-dire quels sont les documents qui te seraient utiles. Je ne pense pas connaître des choses liées au sujet de ton livre que tu ignorerais. Comme tu les sais, je suis un pur-sang arien, et je n'ai pas été persécuté pour les raisons raciales […] Pour ce qui est de ton livre – je le répète – je trouve véritablement nécessaire de l'écrire, et je pense aussi qu'il faut que tu y abordes ces quelques sujets qui ne plairont peut-être pas aux Juifs fanatiques avec qui j'ai déjà eu l'occasion de me disputer. Je voudrais dire par là que ce spectacle antisémite, pour des raisons évidentes, abominable, horrible, n'était pourtant pas un fait décisif dans l'histoire de ce système, et ne doit pas être considéré comme tel dans son analyse. Divers groupes, sous divers noms, ont subi des persécutions pendant ces derniers 25 ans : l'Armée du pays (à savoir, la clandestinité réactionnaire), les paysans (à savoir, les koulaks), les catholiques (à savoir, le clergé réactionnaire), les écrivains (à savoir, une poignée d'écrivaillons réactionnaires), etc – et aussi les Juifs (à savoir, les sionistes). Je vais dire par là que ce système était celui de bandits, même sans l'antisémitisme, et l'antisémitisme a ajouté un « flavour » particulier à son bouquet. Deuxièmement, bien que cette question exige une analyse nuancée, je pense que ce dont tu parles, à savoir la problématique de la large participation de ce qu'on appelle des personnes « d'origines juives » dans le KPP (le Parti communiste polonais), puis dans le PPR (le Parti polonais révolutionnaire) doit être traitée avec franchise […] En somme, je pense que ton livre devrait non seulement éclairer ce nouvel aspect dans l'histoire du socialisme, mais aussi te confronter à tous ceux qui considèrent l'année 1968, en Pologne, comme une simple preuve de la tradition antisémite polonaise et identifient toute sa société à la clique de Gontarz et de Kępa, (hélas, il y a eu pas mal d'opinions du genre dans la presse occidentale), mais aussi te confronter

1 Leszek Kołakowski (1927-2009) est parti de Pologne après Mars 1968. Avant, en 1966, il est exclu du parti communiste pour avoir tenu des propos trop critiques sur le pouvoir et le système. Il publie dans *Kultura* son célèbre essai « Thèses sur l'espoir et le désespoir ».

à ceux, en Pologne, qui considéraient que tout y était super, jusqu'au moment où ils ont ouvert les yeux après avoir subi un traitement racial.

Dans sa lettre du 14 novembre 1969, Jan Nowak-Jeziorański écrit ceci :

Notre station de radio mettra à votre disposition, sur place, sa bibliothèque et sa collection de presse. Je crains que vous ne trouviez, chez nous, assez d'ouvrages de caractère synthétique. Les rédacteurs qui écrivent nos émissions se servent d'extraits de presse, de documents, etc. Nous n'avons pas assez de personnes pour analyser toutes les thématiques. La question de l'antisémitisme en Pologne, plus spécialement dans sa dernière édition « à la Gomułka », ou « à la Moczar » est très complexe. On lit à ce propos, dans la presse occidentale, un tel nombre de fausses simplifications que, ne serait-ce que pour cette raison, une analyse objective, froide de ce phénomène me semble fort utile. À la condition bien entendu qu'elle parvienne à éviter des constatations générales et simplistes […] Je ne sais pas si vous partagez mon opinion, mais j'espère pour ma part que votre livre pourra contribuer à effacer des généralisations discriminantes, injustes, des préjugés réciproques qui se trouvent à l'origine de toute xénophobie et qui, pour les crimes des individus, font payer divers groupes nationaux, raciaux et religieux, rejetant sur eux le poids de la responsabilité collective.

Ce livre n'a jamais été écrit, mais la thématique juive se retrouvait en permanence dans les articles d'Unger, et Giedroyc a plus d'une fois parlé, dans son courrier au Bruxellois, des sujets dominants : russe et juif. Le premier article du cycle « Vu de Bruxelles » porte le titre « Poussez-vous, monsieur le rédacteur », et il paraît dans le numéro d'avril 1970. Il est précédé par une correspondance qui commence le 5 février 1970. Dans sa première lettre, Unger mentionne une possible collaboration.

Pendant notre rencontre, vous m'avez proposé d'écrire éventuellement pour Kultura. *Jusqu'à ce jour, j'ai eu à terminer un bon nombre de textes, mais comme, bien entendu, collaborer avec votre revue me tente grandement, je voudrais vous demander quelle est votre idée à ce sujet. Avec tout mon respect pour le « Londonien » (Juliusz Mieroszewski, n.d.t.), cela pourrait être la chronique du « Bruxellois » ? Et quels en seraient les sujets ? Les sujets internes, belges, sont quasiment inexistants, à part le conflit des Wallons et des Flamands, incompréhensible pour un Européen normal, je peux donc traiter de « l'Europe de six », le marché commun, ou*

peut-être nos affaires vues de ce coin d'Europe… Je serais reconnaissant pour vos suggestions puisque je ne suis pas capable d'écrire un summum *sur la situation post-Yalta en général.*[1]

Il a reçu de la part de Giedroyc la réponse suivante :

L'idée du « Bruxellois » est très bonne. Bien que tout le monde crie que Kultura *est trop politique, au détriment de la culture justement (ce qui est bien vrai), les éclairages européens y manquent. Je publierai peut-être le premier article dans le numéro d'avril, avec la réception jusqu'au 10 mars. Comme vous le proposez, les affaires européennes et du bloc de l'Est vues de cette perspective.*[2]

Dans une des interviews, Unger expliquait qu'il avait écrit à Giedroyc, influencé par sa conversation avec Constantin Jeleński, à l'époque où il cherchait le moyen de vivre en émigration, dans sa première difficile période en exil, après 1969.

J'ai écrit ce que je voudrais faire dans Kultura*, et j'ai reçu en réponse sa première lettre. Je garde toutes les lettres de Giedroyc, aucune ne compte plus de cinq lignes.*[3]

Et il poursuit ainsi :

De cette façon, un an après mon départ en Occident, je suis entré dans un monde tout à fait fabuleux, quelque chose du genre de kibboutz ou de monastère, je ne sais pas moi-même comment qualifier ce qui se passe à Maisons-Laffitte. Là-bas, tout ce qu'on racontait ou qu'on écrivait était parfaitement opposé à ce que j'avais laissé, en partant de Pologne.[4]

En mettant de côté la question du salaire, l'amélioration de sa situation matérielle et professionnelle, nous pouvons nous poser la question pourquoi *Kultura* a été un lieu particulier, le meilleur pour un Unger journaliste. Dans la même interview, il s'explique.

Je suis parti trop tard de Pologne pour que l'on m'inscrive sur la liste des talents découverts par Giedroyc, mais je sais qu'il avait une formidable sensibilité pour les dénicher. Je pensais que Giedroyc était de nature explosive, mais Kot (Jelenski) m'assurait que c'était un homme extrêmement

1 Giedroyc, J., Unger, L., *Korespondencja…*, p. 22.

2 *Ibidem*, p. 23.

3 Brukselczyk w Warszawie. Avec J. R. Kowalczyk, *Rzeczpospolita* 25-26. 05. 1991, p. 5.

4 *Ibidem.*

patient, même dans ses efforts, géniaux, quand il fallait trouver et attirer vers Kultura *des gens qui avaient quelque chose à dire. On raconte qu'il était autocrate. Peut-être. Mais, durant 22 ans, il n'a jamais censuré aucun de mes articles. S'il était d'un autre avis, ce qui arrivait souvent, il ajoutait une brève note à la fin de l'article.*[1]

Nous retournerons plus tard aux suggestions et corrections du rédacteur Giedroyc, quand il sera question de leur correspondance. Dans les propos d'Unger, il faut souligner la justesse de ses opinions sur le journalisme de qualité, à savoir la patience qui était nécessaire pour « découvrir et d'attirer vers *Kultura* des gens qui ont quelque chose à dire ». Attaché à l'action par l'intermédiaire de la parole, Giedroyc est conscient que les « gens qui ont quelque chose à dire » forment les bases de *Kultura*. Leur écriture garantit le succès auprès des destinataires, les force à réfléchir. Peut-être aussi à entamer un dialogue, une polémique, un débat, là où *Kultura* excellait ; elle est restée d'ailleurs pendant un demi-siècle un forum réunissant des auteurs indépendants.

Lorsque l'on se souvient du « Message » de Jerzy Giedroyc, cité à moultes reprises dans le contexte de la politique orientale et européenne de la Pologne après 1989[2], il est utile d'enrichir la caractéristique de la revue par les propos d'Unger.

1 *Ibidem,* p. 5. Dans ce même paragraphe, Unger suggère que les problèmes de communication ont conduit Giedroyc à adopter une forme très personnelle d'échange, celle de courrier, ce qui semble assez paradoxal.

2 Giedroyc, J., *Autobiografia na cztery ręce*, Warszawa 1994, p. 227-228. Pour comparer les deux textes, je rappelle les recommandations les plus importantes de Giedroyc : *Sans tomber dans la mégalomanie nationale, nous devons mener une politique indépendante, et ne pas être le client des États-Unis ou d'une autre superpuissance. Notre objectif principal devrait être de normaliser les relations polono-russes et germano-polonaises, tout en défendant l'indépendance de l'Ukraine, du Belarus et des États baltes et en collaborant avec eux étroitement. Nous devons prendre conscience que plus notre position à l'Est est forte, plus nous serons importants en Europe occidentale. L'histoire de la Pologne a pour trait saillant sa vieille tendance à affaiblir le pouvoir exécutif : le fameux* pacta conventa*, la liberté « dorée » anarchiste, le* liberum veto*. Avant tout, nous devons changer la mentalité de la nation. Il faut pour cela renforcer le pouvoir exécutif et le contrôle exercé sur lui par la Diète. Il faut reconstruire le système parlementaire pour en éliminer les factions et les intérêts privés. Ce qui exige l'instauration de l'État de droit et une lutte sans relâche contre la corruption sous toutes ses formes et variétés. Il faut une presse à la fois libre et empreinte du sens des responsabilités. Il faut aussi la séparation de l'Église et de l'État. Ainsi que le respect des droits de nos minorités nationales, nous devons nous rappeler que c'est la condition nécessaire pour entretenir de bonnes relations avec nos voisins.*

Existait-il la ligne de Kultura *? Non, elle n'existait pas. Il y avait seulement le dogme de « l'indépendance à tout prix », financière aussi, ce qui, selon Giedroyc, garantissait la totale liberté de la parole, exempte de toute influence extérieure, et la probité de la revue face à ses lecteurs. Il n'existait aucun programme codifié et obligatoire. Des programmes sont, selon Mieroszewski, « un ballon de bons mots qui s'élève au-dessus du désert intellectuel ». C'est évidemment une plaisanterie. Toutefois,* Kultura *ne proposait pas de solutions toutes faites. Les lignes, les programmes, les résolutions, tout cela était remplacé dans* Kultura*, avec succès, par discussions et débats, par les convictions bâties à l'aide de cette méthode […]* Kultura *était donc une revue dépourvue de programme écrit une fois pour toutes, sa rédaction était exempte d'illusions, de partis pris, de tabous, c'était une revue non-conformiste, parfois à la limite de l'exagération, elle combattait le nationalisme, le chauvinisme, le cléricalisme, l'antisémitisme, et toute forme de phobie nationale polonaise. Ainsi, le credo de* Kultura*, s'il avait été formulé officiellement, aurait été le suivant : la Pologne indépendante, démocratique, laïque, tolérante et éduquée, vivant en accord, sinon alliée avec les pays démocratiques voisins. La mission de Giedroyc et de son « cercle » (selon sa définition) consistait à sauvegarder la culture polonaise et l'esprit clair, tout comme ses quelques valeurs qui sont à la base de notre civilisation. Ce qui fait probablement de* Kultura *l'élément aussi important pour la formation de l'intelligentsia polonaise.*[1]

Leopold Unger a écrit 165 feuilletons dans le cycle « Vu de Bruxelles ». Jusqu'en 1989, il a publié 120 textes, après le changement de régime en Pologne, il y aura encore 51. Ces articles portent le nom informel de « Bruxellois », et il serait difficile de définir précisément leur genre. Rajoutons ici qu'il est possible de les considérer comme commentaire, proche dans sa poétique de l'article, de l'essai, du feuilleton (dans *Le Soir*, ils étaient appelés « chroniques »). Nul doute que le césure de 1989, visible dans l'histoire et les caractéristiques de *Kultura*, a aussi influencé les écrits d'Unger, tournés désormais vers le point de vue polonais qui n'était pas central jusque-là (Unger s'occupait avant tout des relations internationales).

En décrivant ses rapports avec Giedroyc, Unger soulignait l'importance des brèves lettres du Rédacteur, et le fait que ce dernier ne s'ingérait pas dans le contenu des « Bruxellois ». Les lettres, échangées

1 « Tekst », p. 7-8.

intensément jusqu'à la moitié des années quatre-vingts (puis remplacées par les échanges téléphoniques, le fax et internet), contenaient l'invariable ensemble de messages, de rappels, d'encouragements, de remarques, selon la situation de ses correspondants. Unger a défini ce style avec humour : c'était « un procédé polyphonique pour réveiller, traquer, séduire ses auteurs que Giedroyc prenait à rebrousse-poil, complimentait, mettait au défi, traitait avec ironie ou prenait par les sentiments ».[1] Faits et anecdotes témoignent du rôle de la correspondance dans le management de *Kultura* et dans l'organisation de son travail. L'édition de cette correspondance a atteint déjà plusieurs dizaines de volumes[2] et prouve qu'il s'agit dans ce cas d'une véritable « république épistolaire ».[3]

Pour le besoin de nos propos, « confrontons » le contenu de la correspondance de Giedroyc avec l'affirmation d'Unger sur la collaboration « sans pépins » du Bruxellois. Dans la correspondance de 1970, nous trouvons les remarques suivantes du Rédacteur :

1 Grochowska, M., „Giedroyc zdjął mi garb". Rozmowa z L. Ungerem, *Gazeta Wyborcza* des 24-26. 12. 2011, p. 42.

2 Indications bibliographiques sur les volumes de la correspondance parus à ce jour : J. Giedroyc, W. Gombrowicz, *Listy 1950-1969*, t. 1-2, Warszawa 1993 ; J. Giedroyc, K. Jeleński, *Listy 1950-1987*, Warszawa 1995 ; J. Giedroyc, J. Bobkowski, *Listy 1946-1961*, Warszawa 1997 ; J. Giedroyc, J. Stempowski, *Listy 1946-1969*, t. 1-2, Warszawa 1998 ; J. Giedroyc, J. Mieroszewski, *Listy 1949-1956*, t. 1-2, Warszawa 1999 ; J. Giedroyc, M. Wańkowicz, *Listy 1945-1953*, Warszawa 2000 ; J. Giedroyc, Emigracja ukraińska, *Listy 1950-1982*, Warszawa 2004 ; J. Giedroyc, Cz. Miłosz, *Listy 1952-2000*, t. 1-3, Warszawa 2008-2012 ; J. Giedroyc, T. Parnicki, *Listy 1946-1968*, t. 1-2, Warszawa 2014 ; J. Giedroyc, J. Małaniuk, *Listy 1948-1963*, Warszawa 2014 ; J. Giedroyc, J. J. Lipski, *Listy 1957-1991*, Warszawa 2015 ; J. Nowak-Jeziorański, J. Giedroyc, *Listy 1952-1998*, Wrocław 2001. Du cercle de Kultura, les publications suivantes : Z. Hertz, *Listy do Czesława Miłosza 1952-1979*, Paryż 1992 ; J. Stempowski, *Listy do Jerzego Giedroycia*, Warszawa 1991 ; Zofia Hertz, lettre à J. Giedroyc, dans : I. Chruścińska *Była raz Kultura*, Warszawa 1984 ; S. Rembek, lettres dans *Kresy* 1992, n° 9/10, S. Korboński, lettres, *Zeszyty Historyczne* 2002, n° 139. Egalement des ouvrages : Z. S. Siemaszko, *Korespondencja z Jerzym Giedroyciem (1959-2000)*, Lublin 2008 ; J. Giedroyc, A. Janta-Połczyński, *Korespondencja 1947-1974*, Warszawa 2009.

3 Voir A.S. Kowalczyk, *Od Bukaresztu do Laffittów. Jerzego Giedroycia rzeczpospolita epistolarna*, Sejny 2006. Sur le rôle de la correspondance de *Kultura* voir aussi : A. Mencwel, „Studium sukcesu", *Twórczość* 1996 n°10, p. 86, L. Szaruga, *Dzienniki Jerzego Giedroycia*, du même auteur : *Przestrzeń spotkania.* Eseje o *Kulturze* paryskiej, Lublin 2001, p. 31-37. J'aborde ce sujet dans l'article, List jako forma komunikacji politycznej, dans : *Myśl polityczna w społeczeństwie informacyjnym*, Lublin 2015, p. 559-574.

Les sujets de la prochaine chronique sont très intéressants et riches. Je vous prie donc de les aborder. J'ai la seule critique quant au point 6, c'est-à-dire au procès des « passeurs des Tatras ». Mes points d'interrogation dans cette affaire ne cessent de grandir (le 6 avril).[1]

Pour revenir au « Bruxellois » que j'ai reçu, j'aurais à son propos plusieurs remarques, ou plutôt des correctifs. Il n'est pas possible d'écrire, comme vous le faites, pages deux et trois, que les membres du gouvernement étaient assignés à résidence dans des conditions de luxe [il est question ici de la Roumanie, en 1939], (le 24 juillet).[2]

Je vous remercie pour le « Bruxellois » et je l'envoie pour correction en Italie, dans quelques jours. D'autant plus que je voudrais vous suggérer d'en enlever plusieurs passages. Comme vous le voyez, j'ai un penchant malsain allant en ce sens.[3]

Je n'ai pas eu le temps de lire votre article avant votre départ. Je ne peux malheureusement pas le publier. Il comporte plusieurs constatations avec lesquelles je ne suis pas d'accord et dont je voudrais discuter avec vous à l'occasion, mais ma principale raison est notre enquête publiée il y a peu [il est question ici de l'enquête « Emigration polonaise après 1967 »]. Je ne peux me permettre de consacrer à un seul sujet, même de telle importance, autant de place.[4]

Ainsi, prenant en compte le temps de réajustement qui est pour Unger un difficile défi, celui de la reconnaissance du terrain du journalisme à l'étranger, les remarques du Rédacteur ne sont pas, dans ce contexte, essentielles. Ce qui les motive c'est la dynamique des événements (les informations changeantes sur le procès des passeurs des Tatras), les exagérations stylistiques du journaliste, mais aussi la logique du contenu de *Kultura* (Giedroyc prenait soin d'équilibrer les proportions des textes et d'éviter les répétitions). Dans ses lettres postérieures, mais datant aussi du début de leur collaboration, les choses se confirment. À titre d'exemple :

Je vous remercie pour votre feuilleton, très amusant. J'ai dû toutefois procéder à une opération, c'est-à-dire supprimer la lettre de Pompidou

1 Giedroyc J., Unger L., *Korespondencja…*, *op. cit*., p. 34.

2 *Ibidem*, p. 48.

3 *Ibidem,* p. 55.

4 *Ibidem*, p. 58.

à Brejnev parce qu'elle a déjà été utilisée, dans l'analyse de la presse soviétique de Kruczek. Il est difficile de tout prévoir, d'où les inévitables répétitions (le 19 septembre 1971).[1]

« Vu de Bruxelles » est très bon, mais – ne vous en offusquez pas – il y a trop d'adjectifs que je voudrais atténuer. J'espère que vous allez accepter ces corrections. Je fais tout pour que cela ne change pas de sens (19 septembre 1972).[2]

Après l'analyse de la correspondance, j'ai choisi ces extraits pour montrer qu'il existait entre les deux hommes deux questions à débattre : le style fleuri et la répétition de certains sujets.

Puis, Giedroyc adresse une nouvelle demande dans sa lettre du 15 juillet 1973.

Je n'ai pas beaucoup de chance avec mes suggestions que vous mettez tranquillement à la poubelle, mais je vais essayer encore une fois. La question du sel et des achats massifs du blé soviétique a démontré que la situation alimentaire des pays développés est très fragile*, ce qui pose la question sur les opinions de Mansholt [*Sicco Mansholt dirigeait, entre 1972 et 1973, la Commission européenne et préparait la réforme de la politique agricole commune]. *Pourriez-vous développer ce sujet dans votre suivant feuilleton ? A tout hasard, je réitère mon intérêt pour la problématique des émigrés et des syndicats. Dans tous les cas, je vous prie de ne pas aborder les questions soviétiques ni juives, j'ai trop de textes à ce propos dans les prochains numéros.*[3]

Ce à quoi Unger répond dans son style habituel.

Je regrette que vous me jugiez aussi sévèrement. Mais vous vous trompez, car j'ai pris en compte vos suggestions bien des fois, entre autres pour ce qui est de Mansholt, etc, ce qui n'était pas chose aisée (…) Je vais essayer de ne pas aborder les questions soviétique et juive, mais dites-moi, s'il vous plaît, ce qui se fait aujourd'hui sans Juifs et sans Soviétiques. Mon sujet, vous le connaissez déjà, tout commence par le voyage de Brejnev

1 *Ibidem,* p. 90.

2 *Ibidem*, p. 103. Cet article complimenté qui porte le titre « Cinq cercles ensanglantés » (*Kultura* 1972, n° 10) traite de l'attentat terroriste au cours des Jeux olympiques de Munich qui a coûté la vie de onze sportifs israéliens. Cet article fait désormais partie du canon du journalisme international.

3 *Ibidem*, p. 132.

aux USA, mais à votre demande je transfère l'accent sur la conférence de Helsinki, l'attitude de l'Occident et l'excursion de Rogers à Prague.[1]

Dans l'ensemble de la correspondance, on trouve de nombreux exemples de réajustement d'articles. Unger annonçait le plus souvent son sujet, en se réservant la possibilité de le modifier et d'en distribuer autrement des accents, ce qui est compréhensible lorsqu'on prend en compte les longs délais de préparation de *Kultura*. Les articles étaient écrits au moins deux mois avant leur parution ce qui demandait aux journalistes une grande prudence, une capacité de prévision, en même temps que de l'audace.

Déjà au milieu des années soixante-dix, on note des signes de mécontentement de Giedroyc en raison de la ressemblance des « Bruxellois » avec les textes publiés ailleurs.

Giedroyc tenait à sa vision du monopole de *Kultura*. En construisant avec conséquence la position de son mensuel, il ne tolérait pas les écarts à la règle de la primauté des articles. En raison de sa mésentente avec Jan Nowak-Jezioranski, qui pesait sur toute son opinion à propos de la Radio Europe libre, Giedroyc était sensible à la violation de ce principe, et pourtant nombre d'auteurs d'émigration travaillaient dans les deux médias à la fois. Après 1989, cette question n'était pas aussi sensible pour des raisons évidentes : le changement de la situation de la presse et de la radio d'émigration après la suppression de la censure en Pologne et la libération du marché des médias.

Le Rédacteur avait une grande estime pour la plume du Bruxellois. La majeure partie de ses lettres confirmant la réception des articles commencent par des remerciements conventionnels pour avoir présenté un très bon texte ; parfois, le compliment est élargi, comme par exemple : « Votre feuilleton est excellent, il sera vraiment le clou de ce numéro » (8 août 1973).[2]

1 *Ibidem*, p. 133. Unger fait référence à la nouvelle orientation de la politique de Richard Nixon, la « nouvelle Charte Atlantique » qui élargit la collaboration des USA et de l'URSS, ainsi qu'à la réception de ces changements en Europe occidentale. Rogers, le ministre des affaires étrangères des USA, fut le premier à se rendre à Prague, après l'intervention des armées du Pacte de Varsovie, en 1968.

2 Giedroyc J., Unger L., *op. cit*., p. 136.

Il faut tout de même remarquer qu'Unger utilisait adroitement l'autopromotion, en annonçant ainsi la livraison d'un texte : « Je vous envoie un article qui comblera tous vos rêves » (8 avril 1975).[1]

Krzysztof Kopczyński caractérise ainsi le rôle d'Unger :

Ses articles ont apporté à Kultura *une poignée d'avis éphémères mais neufs, réalistes, incitant le lecteur à s'intéresser aux affaires internationales.*[2]

Dans mon introduction au volume de la correspondance entre J. Giedroyc et L. Unger, en faisant la liste des qualités des écrits politiques de ce dernier, j'ai cité, à titre d'exemple, ses interprétations des problèmes politiques et sociaux de l'Europe de l'Est, qu'il connaissait pour les avoir observés de près, ce qui rendait ces écrits crédibles aux yeux de l'opinion publique occidentale, la sensibilisant aux aspirations à la liberté de cette partie du continent. Au cours des années soixante-dix et quatre-vingts du XXe siècle, les articles d'Unger ont été une source d'informations pour de nombreux hommes politiques et personnalités, comme par exemple à l'époque où le journaliste était devenu le porte-parole informel de Lech Walesa. Ses articles ultérieurs du cycle « Vu de Bruxelles », les feuilletons de *Gazeta Wyborcza* et les chroniques du *Soir* avaient leur importance, dans la situation de profonds changements de la carte politique européenne, après 1990.

Les écrits journalistiques d'Unger dans *Kultura* peuvent être considérés comme la continuation des articles de Juliusz Mieroszewski, le « Londonien », dont la mort en 1976 a terminé une étape dans l'histoire de la revue. Mieroszewski, porte-parole de Giedroyc, à la demande de ce dernier, tout en gardant son autonomie d'expression intacte, publiait les articles avec le programme de *Kultura*. Les chercheurs du sujet, comme p.ex. Andrzej Mencwel, Rafał Habielski, Andrzej S. Kowalczyk, quand ils décrivent les relations entre les deux hommes, emploient dans leurs analyses des majuscules : le Rédacteur d'une part, l'Editorialiste de l'autre. Mieroszewski a théorisé la dislocation de l'Union soviétique, la poussée des aspirations indépendantistes, les relations de bon voisinage entre la Pologne, l'Ukraine, la Lituanie, la Biélorussie dans le contexte de la souveraineté de chacun de ces pays, l'unification de l'Allemagne

2

1 *Ibidem*, p. 171.

2 Kopczyński, K. „Przed przystankiem Niepodległość. Paryska *Kultura* i kraj w latach 1980-1989", Warszawa 1990, p. 142.

dans l'Europe unie et élargie aux pays de l'Europe de l'Est. Il était prophète car ces conceptions exprimées au milieu des années cinquante, prises au départ pour des fantaisies, se réalisaient au fil des changements politiques du monde. Unger se rapportait à la position et au mode de fonctionnement du « Londonien » en prenant, dans *Kultura*, le pseudonyme de « Bruxellois ».[1]

Unger était un journaliste international dans deux sens du terme : comme commentateur des affaires internationales et en tant que journaliste travaillant pour les médias du circuit mondial. L'idée selon laquelle les écrits du « Londonien » et du « Bruxellois » forment une continuité est fondée sur l'intérêt des deux journalistes pour la même problématique internationale. Comme il a été dit plus tôt, cette thématique avait une grande importance aux yeux du Rédacteur, et les deux éditorialistes remplissaient un manque de ce type de sujets, compréhensible de fait dans une revue d'émigration, publiée en polonais, limitée donc dans le choix de ses auteurs et dans sa zone d'influence. Cette piste de recherche a été abordée par Agata Fijuth-Dudek qui a proposé de délimiter quatre blocs problématiques dans les écrits d'Unger dans *Kultura* : « L'affrontement de deux puissances, USA et URSS », « A l'Est du Rideau de fer », « L'unification de l'Europe », « A l'Ouest du Rideau de fer ». La fréquence des sujets permet d'approuver la justesse de cette constatation. Son auteure a cité 70 articles. Elle justifie cette répartition dans son introduction.

Il écrivait très souvent sur les relations bilatérales entre les États-Unis et l'Union Soviétique, dans le contexte de la Guerre froide. Il décrivait l'engagement d'autres pays dans ce conflit, les rapports des deux super-puissances. Il relatait abondamment la politique chinoise dans les années 1971-1979, ce qui convenait tout à fait au Rédacteur qui complimentait ces textes dans sa correspondance avec Unger. Il suivait la politique globale de l'URSS dans les pays satellites, plus spécialement dans le contexte de la doctrine dite de Brejnev. Il se focalisait sur la situation interne de l'URSS et décrivait les étapes de la lutte du pouvoir. Il s'occupait aussi des problèmes de l'Europe de l'Ouest et critiquait sa politique soumise face au Kremlin, leur absence de soutien aux pays que la doctrine

1 Voir : la thèse de doctorat d'A. Fijuth-Dudek, 2016, Publicystyka Leopolda Ungera w paryskiej *Kulturze* w latach 1970-2000, UMCS, sous la direction d'I. Hofman. La thèse est à consulter à l'Institut de la Mémoire nationale, filiale de Lublin.

de Brejnev englobait, et aussi sa politique intérieure. Il n'épargnait pas les organisations internationales comme la CEE, l'ONU et l'OTAN, en leur reprochant la bureaucratie, le simulacre d'activité, la politisation. Il abordait aussi la problématique juive, il s'intéressait à la place des Juifs dans le monde contemporain, les guerres au Proche Orient, le terrorisme arabe qui visait en particulier, selon ses articles, les citoyens israéliens, la situation des Juifs en URSS, par exemple.

Le tournant de 1989 a apporté avant tout des textes sur la Pologne : sur les changements économiques et sociaux. Son intérêt se justifiait bien entendu par l'importance des événements dans son pays d'origine, facilité par la connaissance de la langue, et par l'opportunité de revenir en Pologne (après 20 ans d'exil). Avant, Unger se trouvait sur la liste des personnes qui menaçaient le régime et à qui on avait interdit l'entrée en Pologne. Il y revient dès 1989, et c'est pour lui une date importante qu'il note dans son premier texte du Pays qui date d'avril 1989. Son article était un compte-rendu des débats de la Table ronde. Après 1989, la chute du communisme en Europe centrale et de l'Est, le Bruxellois continuait d'aborder d'autres sujets que la situation en Pologne. Il suit la démolition du mur de Berlin, il travaille comme reporter en Estonie, Lituanie, Ukraine, il observe la perestroïka, puis le gouvernement de Boris Eltsine en Russie. Il revient aussi à la question juive et au conflit au Proche Orient, sans abandonner la problématique ouest-européenne.[1]

L'analyse du contenu de ses écrits permet d'établir plus d'une dizaine de sujets qu'Unger suivait en continu. Selon Fijuth-Dudek, il s'agit de : les relations bilatérales USA – USSR, la Chine, le Cuba, l'Egypte, l'Afghanistan, l'Angola, la Pologne, l'évolution l'URSS – la Russie, l'Ukraine, la Lituanie, l'Estonie, les processus de l'intégration européenne, l'Allemagne, la France, le terrorisme, la question juive, l'OTAN, l'ONU, l'UNESCO. Cette énumération suffit pour constater que le premier critère du journalisme sérieux est rempli : l'importance de la thématique. Unger présente avec brio, avec la connaissance des faits et la capacité d'association, la politique courante de divers pays, et ici Fijuth-Dudek cite une vingtaine d'articles consacrés aux relations entre les USA et l'URSS. Il faut signaler que dans la plupart des textes

1 *Ibidem*, p. 6-7.

publiés après 1989, la problématique des relations USA – URSS apparaît parallèlement, ou dans l'analyse d'autres questions.[1]

Les rapports entre les USA et l'URSS étaient souvent décrits avec la « composante » chinoise. Il est possible de rapporter une série de telles analyses, étroitement corrélées aux événements mondiaux. Parmi le plus cité de ses articles, nous trouvons celui de la rubrique « Vu de Bruxelles » qui s'intitule : « Ping-pong ou boum-boum » (K. 1971, n° 6) où l'auteur relie avec maestria l'analyse du rapprochement entre les USA et la Chine au match américano-chinois de ping-pong. Le terme de « diplomatie du ping-pong » est relié avec humour à la définition réaliste de la politique asiatique de Richard Nixon et de Mao-Tse-Toung, tout cela assaisonné de remarques naïves des sportifs donne un parfait exemple du style d'Unger. Les données statistiques soulignent la véracité du texte, les commentaires la portée des opinions qui contiennent des citations des hommes politiques de premier plan, le jeu de mots rajoute un trait d'humour. La clarté du style est aussi un attribut du journalisme sérieux.[2]

En reprenant les analyses de Fijuth-Dudek, il est possible d'ajouter que d'autres points politiques des superpuissances sont bien moins représentés : le Cuba apparait deux fois comme sujet international[3], les articles concernant le conflit de la Baie des Cochons en 1962 ; l'Egypte, à deux reprises[4], l'Afghanistan, trois fois[5] (tous sont consacrés à la guerre en Afghanistan), l'Angola, une fois[6]. Il faut donc constater que ce sont

1 Pour traiter l'ensemble des articles consacrés à la politique des super-puissances, il faudrait procéder à l'inventaire des « Bruxellois ». Il est intéressant de décrire plus concrètement le sujet de ces articles qui, bien que de forme hybride, s'apparentent à la chronique. Ainsi ses écrits remplissent-ils le deuxième critère du journalisme sérieux, à savoir l'actualité. Dans la thématique des rapports USA – URSS, Unger écrivait à propos des négociations sur le désarmement SALT (*Kultura*, 1970, n° 12), de la stratégie de la limitation de l'armement : l'accord de Moscou de 1972 (K ; 1972, n° 7), les effets économiques de la politique de détente (K. 1972, n° 12), le respect des droits des hommes en URSS (K. 1977, n° 4, 5 ; 1981, n° 6), la politique de Jimmy Carter (K. 1975, n° 1, 2 ; 1978, n° 1, 2 ; 1972, n° 12), les relations entre l'USA et les Etats nés dans les anciennes républiques soviétiques (K. 1998, n° 4).

2 Fijuth-Dudek indique six chroniques de « Vu de Bruxelles » où domine la thématique chinoise. (K. 1971 n° 6, 9, K. 1972 n° 4, K. 1973 n° 10, K. 1979 n° 3, K. 1980 n° 3).

3 K. 1972 n° 6, K. 1973 n° 1-2.

4 K. 1972 n° 4, 9.

5 K. 1980 n° 7-8, K. 1988 n° 3, 5, K. 1998 n° 9.

6 K. 1976 n° 3.

les relations entre les USA et l'URSS qui forment l'axe central de ses articles, d'autres ne font que compléter son diagnostic.

La thèse selon laquelle les textes sur les affaires internationales de *Kultura* étaient toujours abordées dans le contexte polonais se trouve, selon moi, suffisamment prouvée par la recherche à ce propos. La charpente conceptuelle de *Kultura* reposait sur la conviction des changements politiques inévitables à l'échelle globale ce qui mènera à la dégradation de l'URSS, l'indépendance et la démocratie dans les pays nés des républiques soviétiques, la souveraineté des pays de l'Europe de l'Est. La Pologne démocratique et souveraine comme projet politique était au centre de la pensée de Giedroyc, et le principal point de repères des textes journalistiques de la revue, pas forcément défini jusqu'au bout mais sous-jacent. Les affaires polonaises du « Bruxellois » se limitaient tout d'abord au Procès des passeurs de Tatras (le premier article du cycle) et à l'émigration de Mars 1968. Unger relatait aussi les visites à Varsovie du chancelier allemand Willy Brandt[1], de Stefan Jędrychowski, ministre des affaires étrangères de la République populaire de Pologne à Paris[2], de Jimmy Carter à Varsovie[3]; une nouvelle visite de Brandt à Varsovie et de Wojciech Jaruzelski à Paris[4]; il a décrit les coulisses de l'accord signé en 1975 par Helmut Schmidt (le successeur de Brandt) et Edward Gierek concernant les facilités d'obtention des visas de sortie pour les Allemands habitant la Pologne.[5] Après 1989, il est possible de noter un changement dans les publications qui touchent à la Pologne, à commencer par la célèbre interview avec Lech Wałęsa, faisant partie de l'article au titre évocateur « Vu de Bruxelles: une terre de personne ».[6] Se basant sur d'autres écrits de cette période, nous pouvons nous risquer de dire que les fréquentes opinions critiques d'Unger s'accordaient avec les opinions de Giedroyc, ce dernier a commencé, en 1994, ses « Notes du rédacteur ».[7]

1 K. 1971 n° 1-2.

2 K. 1971 n° 7-8.

3 K. 1978 n° 3.

4 K. 1986 n° 1-2.

5 K. 1975 n° 10.

6 K. 1990 n° 7-8.

7 Voir: Hofman, I., *Notatki Redaktora*. Jerzy Giedroyc o *nowej* Polsce, dans: M. Kosman (réd.), *Aere Perennius*", Poznań 2001, p. 272-284, Jerzego Giedroycia i Jana Nowaka Jeziorańskiego myślenie…

Mon expérience de collaboration avec Unger sur les archives personnelles de Giedroyc me permet de dire qu'ils utilisaient tous deux les mêmes sources de presse et de télévision (plus rarement) qui, dans le cas d'Unger, étaient approfondies par le contact direct. Ils partageaient aussi les mêmes objets de critique, comme par exemple la politique de l'Est, les élites politiques, la politique envers les minorités.[1] Dans le contexte de ce que nous nommons le journalisme sérieux, il faut souligner deux aspects, à savoir la véracité des sources, l'interprétation des événements et des thématiques que l'on présente, en associant le savoir tiré des sources et l'érudition. Ces traits du journalisme sérieux sont présents dans tous les textes d'Unger, mais acquièrent un sens approfondi dans son cycle « à l'Est du Rideau de fer ». Il est utile de se rapporter là, de nouveau, aux constatations d'A. Fijuth-Dudek qui a analysé plusieurs dizaines de « Bruxellois » consacrés à « l'évolution l'URSS – États-Unis ». Pour plus de précision, ajoutons que l'intérêt pour cette thématique croit nettement dans les années 90 du XXe siècle, plus tôt, Unger s'occupait de la politique de l'URSS dans le contexte de la division du monde et du non-respect des droits des hommes et du citoyen (ce qui est le marqueur de son œuvre). Bien que les conceptions de la politique de l'Est soient définies dans *Kultura* à partir de 1952 (après la lettre de père Józef Majewski)[2], Unger s'est consacré au sujet de l'Ukraine, de la Lituanie et de l'Estonie seulement après 1990. Les bons titres étaient toujours le point fort d'Unger. Rassemblés sous le titre générique « Vu de Bruxelles », ils précisaient le sujet des articles avec justesse, intriguaient, amusaient, semaient parfois la confusion.[3]

L'importance des titres dans le journalisme sérieux se manifeste notamment dans ses articles consacrés à l'unification de l'Europe. Sur les pages de *Kultura,* tous les scénarii qui résultaient de la perspective tant historique que contemporaine sont analysés : depuis les conceptions fédératives, l'Union de l'Entre-mers, la neutralité, à la

1 Voir : To słowo zostaje, to słowo oddziaływuje, dans : *Teczki Giedroycia*, Lublin 2010, p. 19-32 ; I. Hofman, Archiwum Jerzego Giedroycia. Pierwsze spojrzenie, dans M. Kosman (réd.), *Na obrzeżach polityki*, Poznań 2010, p. 133-146.

2 Voir : Hofman, I., *Ukraina, Litwa, Białoruś w publicystyce paryskiej Kultury*, Poznań 2003.

3 Quelques exemples : Pan Tadeusz Brazauskas, czyli najnowszy zajazd na Litwie. Historia nieszlachecka z roku 1992 we dwunastu księgach. Proza (K. 1993 n° 1-2), Na końcu czego leży Ukraina ? (K. 1994 n° 5), Ale kino (K. 1990 n° 5.

communauté économique et au projet mûri de l'Union européenne.[1] Vivant à Bruxelles, Unger entrait dans ces débats, poussé en quelque sorte par le lieu de son activité professionnelle, et aussi en sa qualité de journaliste collaborant au plus important journal belge. Il était présent aux conférences de presse, il relatait dans *Le Soir* la problématique de l'intégration européenne et tirait bénéfice de ces informations, en écrivant pour Giedroyc. La proximité du sujet, à tous les sens du terme, lui a permis de devenir un véritable expert de la problématique. On remarque nettement deux périodes où il s'intéresse plus particulièrement au sujet européen : les années 70 et 90 du XXe siècle où il analyse le fonctionnement de l'Union économique européenne de la perspective de la politique agraire, des particularismes des pays membres, puis les conséquences de l'entrée en vigueur du Traité de l'Union européenne (1993), la convention de Schengen (1995), le Traité d'Amsterdam (1999, signé en 1997) ainsi que les débuts des négociations d'adhésion entre la Commission européenne et la Pologne (1999). Les intitulés dynamiques de ses articles répondaient à leur riche thématique et à la complexité de leur problématique. Dans ses écrits „européens", Unger se focalisait sur la relation des faits, mais il analysait aussi avec bravoure les projets de la place de la Pologne dans l'Europe unifiée.[2]

Dans son découpage thématique des écrits d'Unger « A l'Ouest du Rideau de fer », Fijuth-Dudek propose six thématiques, dont deux seulement concernent les pays concrets, l'Allemagne et la France. Les autres se rapportent aux organisations internationales (OTAN, ONU, UNESCO) soumises à une critique constante sur les pages de *Kultura*

1 Voir : I. Hofman, *Zjednoczona Europa w publicystyce paryskiej Kultury*, Lublin 2001 ; *Polska, Niemcy, Europa. Program zachodni paryskiej Kultury*, Lublin 2009, p. 41 ; K. Korek, *Paradoksy paryskiej Kultury. Styl i tradycje myślenia politycznego*, Lublin 2000.

2 Certains textes qui incluent des éléments de programme portent des titres intéressants, comme : Les oies du Capitol et les vaches flamandes, (K. 1971 n° 5), Pour qui sonne le glas ? (K. 1972 n° 3), Si j'étais un jeune Viking à la chevelure blonde (K. 1972 n° 11), Donnez un taureau, l'Europe attend (K. 1974 n° 7-8), Bum-bum et bla-bla (K. 1975 n° 6), Le troisième schisme (K. 1979 n° 3), Yalta-Helsinki-Madrid (K. 1983 n° 9), Trois lettres au sujet de Madrid, entre Varsovie, Paris et Bruxelles sous le titre générique « Quand on parle du loup… » (K. 1986 n° 1-2), Comme Lénine mais en sens inverse (K. 1989 n° 11), La Pologne pour les Polonais (K. 1993 n° 11), La Pologne en Europe sans illusions ni rides (K. 1994 n° 9). Ces titres étaient conçus comme une idée simplifiée, parfois trop fleuris, mais acceptés par Giedroyc et par les lecteurs d'Unger. Les marqueurs du journalisme sérieux sont à chaque fois présents dans cet ensemble de textes.

ainsi qu'au terrorisme et à ce qu'on peut nommer « la question juive ». L'Allemagne, élément constitutif des conceptions de la politique occidentale de *Kultura* était un sujet largement dominant dans ce bloc, à commencer par le premier article de « Vu de Bruxelles »[1] qu'Unger consacre à la politique étrangère de la RFA et de la Pologne populaire, dans le contexte de l'accord signé le 12 août 1970, entre le RFA et l'URSS sur la pérennité des frontières en Europe. Ses articles sur l'Allemagne avaient pour toile de fond la politique de la RFA et de l'URSS qui se répercutait sur la situation en Pologne (on aurait pu dire : rien de nouveau quand on se rappelle le livre d'Adolf Bocheński *Entre Allemagne et Russie* publié en 1937, dans le cercle de Giedroyc). Fijuth-Dudek rapporte, à titre d'exemple, certains articles sur la frontière polonaise de l'Ouest[2] qui, selon elle, ont la même importance que les articles concernant la position de la RFA face à l'état de guerre en Pologne, en 1981, puis la chute du mur de Berlin et l'unification allemande en 1990. La perspective de l'histoire montre que l'unification allemande était le fait le plus important dans la géopolitique en Europe de l'Ouest. Elle rendait réalisables les prévisions de Giedroyc quant à la place de la Pologne dans l'Europe unifiée.[3]

Les textes mentionnés prouvent l'importance de la thématique allemande pour *Kultura* qui a préservé la continuité des analyses après la mort de Mieroszewski.[4] Rajoutons que les événements allemands ont été tout autant vivement commentés par Bohdan Osadczuk qui signait ses commentaires du nom de « Berlinois » pour les distinguer de ceux qu'il signe de son nom et qui se rapportent aux analyses de la situation en Ukraine.[5]

1 K. 1970, n° 4.

2 K. 1970 n° 11, K. 1973 n° 7-8, n° 10.

3 Dans mon livre *Pologne, Allemagne, Europe…*, j'inclus plus d'une dizaine de citations d'Unger dont certaines analyses comme : Et pourtant ça tourne (K. 1979 n° 5), L'Europe baille (K. 1982 n° 5), Deutschland, Deutschland… (K. 1982 n° 3), Comme Lénine mais en sens inverse (K. 1989 n° 11), La chanson des Nibelungen, mais sans l'anneau (K. 1990, n° 4) ainsi qu'un cycle d'articles sans titre des années 1985-1995.

4 Voir : A. S. Kowalczyk dans le livre *Wena do polityki. O Giedroyciu i Mieroszewskim*, Warszawa 2014.

5 Voir : I. Hofman, (réd.), *Ukraiński polonofil*, Lublin 2012 ; B. Kerski, A. S. Kowalczyk, *Wiek ukraińsko-polski. Rozmowy z Bohdanem Osadczukiem*, Lublin 2011 ; B. Osadczuk, *Niepodległa Ukraina*, Sejny 2006, du même auteur, *Polska-Ukraina*, Lublin 2007.

La France était souvent présente dans les écrits d'Unger, mais ceux-ci n'entrent pas dans la thématique des « Bruxellois ». C'étaient des textes occasionnels, comptes-rendus des visites de Valéry Giscard d'Estaing à Moscou, de Leonid Brejnev à Paris, d'Edward Gierek à Paris.[1] Ce qui frappe dans le mensuel édité pourtant en France est le peu d'informations françaises, ainsi la « Kronika francuska » paraissait pendant un bref moment, bien que d'autres, par exemple les chroniques de Londres, d'Allemagne, d'Ukraine aient acquis leur place et duré pendant plusieurs décennies. Les traductions en français manquent, et le seul texte sur *Kultura* pour les Français produit par K. A. Jelenski, en 1981[2] ne fait que souligner cette lacune.

La problématique du terrorisme et « les questions juives » se trouvaient donc au centre des intérêts d'Unger. Les articles du cycle « Vu de Bruxelles » comportaient des subdivisions internes ce qui facilitait la répartition hiérarchique et segmentaire des commentaires. Dans toute livraison, ou presque, Unger mentionnait des problèmes du terrorisme et les questions juives ce que – nous l'avons vu plus haut – Giedroyc lui reprocherait. Toutefois, la répétition de cette problématique dans les écrits d'Unger découle du fait que, dans les années 70 du XXe siècle, le terrorisme est devenu un outil de lutte politique et de propagande. Il est utile aussi de souligner l'aspect émotionnel de ses écrits. L'exemple le plus connu de son journalisme qui assemble de plus deux sujets est son article « Cinq roues ensanglantées »[3], écrit après l'attaque terroriste pendant l'olympiade de Munich.

Nous trouvons aussi dans les « Bruxellois », bien qu'il s'agisse d'un autre registre émotionnel, la question des organisations internationales et de leur fonctionnement. Unger écrit un article pour commémorer le 50e anniversaire du Pacte Nord Atlantique[4] ainsi que des analyses sur l'élargissement de l'OTAN. Tout comme Giedroyc, Unger avait une opinion critique sur le fonctionnement de l'OTAN et de l'UNESCO,

2

1 K. 1971 n° 328, 12, 1976 n° 4, 1980 n° 9.

2 L'article „*Kultura* – la Pologne en exil" est paru dans *Le Débat* de février 1981.

3 K. 1972 n° 10.

4 Respectivement : Un petit-déjeuner sur l'herbe mouillée, ça ira ? / Czy może być śniadanie na mokrej trawie ? K. 1997 n° 9 ; La trilogie pour l'OTAN/Trylogia do NATO, K. 1999 n° 9.

plus spécialement du point de vue idéologique et à cause du manque de transparence financière.[1]

Ainsi, les « Bruxellois », un mixte de genres, portant sur l'Europe occidentale, s'inscrivent eux aussi dans le journalisme sérieux. L'auteur utilise de nombreuses sources (voir : sa correspondance avec Giedroyc et Nowak-Jezioranski à propos d'échange de livres et de journaux), il possède aussi un sens d'observation aiguisé ce qui lui permet d'écrire des articles comportant des commentaires qu'il ajoute à chaque bloc thématique. Les délais d'impression étant longs, pour minimiser le risque d'erreurs, Unger donnait à ses articles une forme ouverte ce qui lui permettait d'écrire un *post scriptum*, après avoir fait la correction avec le Rédacteur. Unger se servait du modèle parfait de communication qui consiste à doser le sarcasme, l'humour, le jeu de styles, les anecdotes historiques qui parsèment les « Bruxellois » consacrés notamment aux visites des politiciens.[2]

Dans le dernier numéro de *Kultura*[3], publié déjà après la mort de Giedroyc, paraît l'article « Vu de Bruxelles (pour la dernière fois) » qui contient l'esquisse de la communication d'Unger pour le Forum économique de Krynica, de septembre 2000. Pour la première fois, c'est une esquisse et non pas un article terminé ou un commentaire net et classique ; cette fois, il s'agit du processus de l'élargissement de l'OTAN…

1 K. 1984 n° 4, 10, 1985 n° 7-8.

2 Quand on prend en compte tous ces aspects, ce qui intrigue ce que dans les anthologies connues de *Kultura* répondant aux blocs thématiques, les articles d'Unger ne paraissent qu'à deux reprises. Dans le deuxième volume de Basil Kerski et d'Andrzej S. Kowalczyk « Les réalistes avec imagination » / „Realiści z wyobraźnią. *Kultura* 1976-2000. (Lublin 2007), nous retrouvons dans la partie « Le monde avant et après la chute du bloc soviétique »/ Świat przed i po upadku bloku sowieckiego, « Le livre noir et rouge »/ Księga czarna i czerwona (original dans K. 1998 n° 1-2), et dans la partie « Juifs – Antisémitisme – Shoah / Żydzi – Antysemityzm - Zagłada », son article « Mon dernier avion »/Mój ostatni samolot (original dans K. 1979 n° 7-8). Ces articles voisinent avec, dans la première partie, notamment « Deux voix sur l'eurocommunisme » de Gustaw Herling et d'Adam Michnik : Niemcy Redaktora, O kontrrewolucji Ronalda Reagana de Zbigniew Byrski, Zmiana warty d'Adam Kruczek, Czy mamy życzyć Gorbaczowowi powodzenia ? De P. Znawca, Polska, Niemcy : co dalej ? ; et dans la deuxième partie : Niewiedza czy świadomy fałsz de Włodzimierz Odojewski, Polacy i Żydzi – podsumowanie dyskusji de Rafael F. Scharf, Lettre de Władysław Bartoszewski, Polscy Żydzi de Jan Józef Lipski, Żydzi i Polacy dzisiaj de M. Broński, Shoah (Zagłada) Jan Karski.

3 K. 2000 n° 10.



Partie III

Kultura : En France, en Occident

Appendix - 4 A Letter from André Malraux to "Kultura"

19bis, AVENUE VICTOR HUGO
BOULOGNE S/ SEINE

11 Janvier 1955

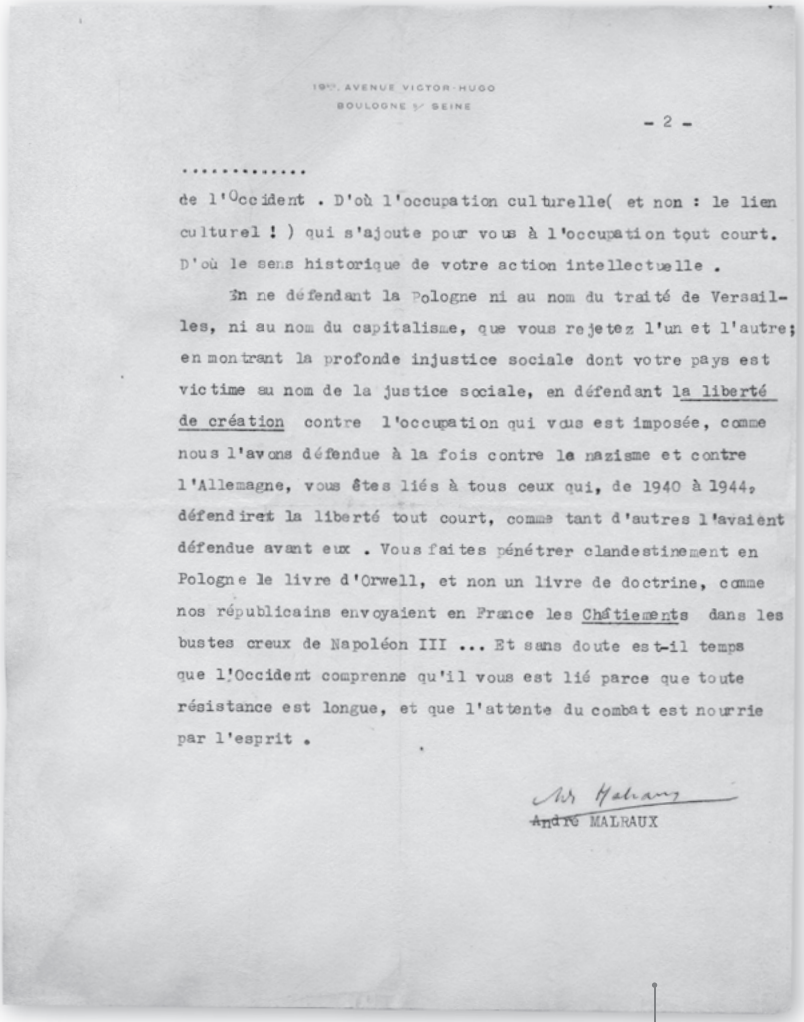
Chers Amis,

Une expérience que nous n'avons pas oubliée nous permet de reconnaître en Kultura, immédiatement et fraternellement, la revue d'un pays occupé.

Vous avez raison de dire que votre combat est mené par un groupe entouré de la solitude que rencontre quiconque dit "Non" à une oppression victorieuse; mais cette relative solitude est la rançon de ce que vous appelez, avec une fierté légitime, votre indépendance morale, politique et matérielle. Que Kultura doive quitter l'immeuble qui l'abritait depuis sept ans en semble garant; l'aide que vous rencontrez depuis la Suède jusqu'à l'Amérique latine le semble aussi, précisément parce qu'elle ne suffit pas. Peu importe: le garant de Kultura, c'est chacun de ses numéros.

Si le monde comprend mal votre drame, c'est d'abord, me semble-t-il, qu'il tient la culture polonaise pour une culture slave, parente de la culture russe. Oubliant que s'il y a un génie russe, il n'y a pas de culture russe au sens où l'on parle des cultures des nations occidentales; mais bien un lien complexe et ambivalent avec Byzance; et que la culture polonaise, liée au monde latin, ~~non au slave~~, est une des cultures

....



19bis, AVENUE VICTOR-HUGO
BOULOGNE s/ SEINE

- 2 -

.....

de l'Occident . D'où l'occupation culturelle(et non : le lien culturel !) qui s'ajoute pour vous à l'occupation tout court. D'où le sens historique de votre action intellectuelle .

En ne défendant la Pologne ni au nom du traité de Versailles, ni au nom du capitalisme, que vous rejetez l'un et l'autre; en montrant la profonde injustice sociale dont votre pays est victime au nom de la justice sociale, en défendant la liberté de création contre l'occupation qui vous est imposée, comme nous l'avons défendue à la fois contre le nazisme et contre l'Allemagne, vous êtes liés à tous ceux qui, de 1940 à 1944, défendirent la liberté tout court, comme tant d'autres l'avaient défendue avant eux . Vous faites pénétrer clandestinement en Pologne le livre d'Orwell, et non un livre de doctrine, comme nos républicains envoyaient en France les Châtiements dans les bustes creux de Napoléon III ... Et sans doute est-il temps que l'Occident comprenne qu'il vous est lié parce que toute résistance est longue, et que l'attente du combat est nourrie par l'esprit .

André MALRAUX

Lettre d'André Malraux à la rédaction de *Kultura*, janvier 1955 (Archives IL).



Maison de *Kultura*.
Juillet 2019.
photo St. Mancewicz.

Maria Delaperrière

Kultura et ses rapports avec les intellectuels français

L'histoire de l'Institut Littéraire Kultura est tellement ancrée dans le paysage français de Maisons-Laffitte qu'il ne viendrait pas à l'esprit que ce grand lieu de mémoire des exilés polonais du temps de la guerre froide puisse avoir existé ailleurs. Pour les combattants de Monte Cassino qui savaient en 1946 que le retour en Pologne ne serait plus possible, l'image de « Paris, terre d'accueil » s'imposait presque naturellement.

Toutefois, à peine installés à Maisons-Laffitte en 1947, les nouveaux exilés font face à une situation politique difficile. Ayant participé à la Résistance pendant la guerre, les forces françaises de gauche bénéficient dans le pays d'une aura incontestable et font valoir leur patriotisme face à une droite largement discréditée, d'où le soutien des élites intellectuelles aux socialistes et au Parti communiste. Dans cette situation, les réfugiés de l'armée Anders sont regardés avec d'autant plus de méfiance qu'ils ne cachent pas leur hostilité à l'égard des nouveaux régimes en Europe de l'Est. Le journal *l'Humanité* les stigmatise en les taxant de « fascistes d'Anders ».

Ces débuts décevants vont paradoxalement aiguiser la combativité du petit cercle de Kultura, notamment au moment où éclate l'affaire de l'existence des camps soviétiques. Une vague d'agressivité particulièrement violente se déclenche à l'occasion de deux procès intentés aux *Lettres françaises,* revue littéraire hebdomadaire proche du Parti communiste français. Le premier procès (1949) fait suite à une plainte de Victor Kravtchenko, transfuge soviétique, auteur en 1946 d'un livre autobiographique, *I Chose Freedom*[1], et accusé de faux témoignage par

1 En français : *J'ai choisi la liberté,* Paris, 1947.

les Lettres françaises ; le second concerne David Rousset, ex-trotskiste, résistant et prisonnier à Buchenwald, qui assimile le Goulag[1] aux camps hitlériens, d'où l'indignation véhémente des *Lettres françaises* criant à la diffamation de l'Union Soviétique.

C'est à ce moment que *Kultura* entre en action, s'engageant au cœur de la tempête politique avec d'autant plus de vigueur que Czapski et Herling, les plus proches collaborateurs de Giedroyc, rédacteur en chef de *Kultura,* avaient connu et vécu la réalité des camps soviétiques. De même, dans un article de *Kultura* paru en avril 1950, Wiktor Sukiennicki, politologue et ancien forçat du Goulag[2], s'érige contre les propos de Jean-Paul Sartre, Maurice Merleau-Ponty et Pierre Daix (devenu rédacteur en chef des *Lettres françaises*[3]), tous fervents soutiens de l'Union Soviétique (Sukiennicki rappelle notamment la célèbre phrase de Daix, selon qui « Les camps ont été l'un des plus beaux titres de gloire du régime soviétique »[4]). Le procès intenté par Rousset se déroule à la fin de 1950. Appelé en tant que témoin, Józef Czapski profite de l'occasion pour mettre en cause l'Armée rouge au sujet de Katyń, ce qui provoque de vives réactions chez les thuriféraires de l'Union soviétique.

Czapski était déjà l'auteur de *Souvenirs de Starobielsk* (1944), traduits presque aussitôt en français, ainsi que de *Terre inhumaine* [5] (1949), deux témoignages à l'avant du combat contre les mensonges de l'URSS. Mais le climat général en France était si favorable à la propagande soviétique que les affirmations des rescapés polonais restaient inaudibles. Dans ses démarches auprès des éditeurs, Czapski, malgré l'appui d'André Malraux

1 Dénomination des camps introduite par David Rousset.

2 Wiktor Sukiennicki (1901-1983), auteur de nombreuses études consacrées à l'Union soviétique. Arrêté par la NKVD, il est d'abord envoyé à Griazowietz, puis en 1941 au GOULAG dans la région de Krasnoïarsk. Après la guerre, il travaille en tant que professeur à l'université d'Oxford et collabore avec l'Institut Littéraire Kultura. Dans le texte cité, il fait allusion à ses années de captivité.

3 Pierre Daix a dirigé *Les Lettres Françaises* de 1948 à 1950 aux côtés de Claude Morgan. Ensuite cette fonction est revenue à Louis Aragon.

4 Sukiennicki W. W połowie drogi [À mi-chemin]., *Kultura*, 1950, n° 4, p. 34. Cf. aussi Pierre Daix, Pourquoi M. David Rousset a-t-il inventé les camps soviétiques ?, *Les Lettres françaises*, 24 novembre 1949. Cité d'après Pierre Grémion, *Intelligence de l'anticommunisme. Le Congrès pour la liberté de la culture*, *Paris 1950-1975,* Paris, 1995, p. 85-86.

5 Premières éditions : Czapski, J., *Wspomnienia Starobielskie,* Rome, Instytut Literacki, 1944, puis 1945 ; en français : *idem*, *Souvenirs de Starobielsk*, 1945 ; idem, *Na nieludzkiej ziemi*, Paris, Instytut Literacki, 1949, en français : *Terre inhumaine*, Paris, 1949.

et de Raymond Aron[1], avait d'abord essuyé un refus de la part des éditions Calmann-Lévy, sous prétexte qu'on avait déjà « trop parlé des Polonais » et que l'auteur était « par trop antistalinien ».[2] Publié finalement en 1949 grâce à l'intervention de Daniel Halévy, ami de longue date de Czapski[3], *Terre inhumaine* dut en plus subir la vindicte de *l'Humanité* qui bloqua la circulation du livre en achetant le stock des exemplaires disponibles. Un sort à peu près semblable fut d'ailleurs réservé à Gustav Herling-Grudziński qui dut attendre trente-cinq ans pour que son *Monde à part*[4]*,* témoignage bouleversant sur sa détention dans le camp de Yertsevo en Russie, finisse par être publié en France en…1985 !

La guerre et la nouvelle situation d'après-guerre ont cependant permis à Kultura d'établir ou de raviver des liens avec certains intellectuels français. Le témoignage de Józef Czapski est sur ce point particulièrement significatif. Lors de son séjour à Paris dans les années vingt, il avait noué de nombreux contacts, voire des amitiés, notamment avec François Mauriac et Jacques Maritain, amitiés qui n'excluaient pas certaines réticences. C'est ainsi qu'en octobre 1944, à la suite de l'insurrection de Varsovie, Czapski avait adressé à ses deux amis une émouvante « Lettre ouverte », dans laquelle il exprimait sa détresse de Polonais, correspondance restée sans réponse. Ce n'est qu'en 1949 que Mauriac, bouleversé par la lecture de *Terre inhumaine,* manifestera ouvertement son admiration pour

… ce soldat d'Anders qui s'est battu avec l'Armée rouge. N'essayez pas de le salir : je le connais, je le respecte et je l'aime, ce pèlerin polonais, qui, de douleur en douleur, avance la main tendue – comme cette statue dont Bourdelle, sur la place de l'Alma, a fixé le geste éternel – tendue vers sa Pologne indéfiniment ressuscitée et sacrifiée.[5]

Cette rhétorique élogieuse de Mauriac peut être considérée comme une sorte de réconciliation. Après la guerre, grâce à Mauriac, Czapski fit connaissance du général de Gaulle qu'il rencontra à plusieurs reprises

1 *Idem*, Umarł Malraux [Malraux est mort], *Kultura*, 1977, n° 1/352-2/353, rééd. *in idem*, *Tumult i widma*, Instytut Literacki, 1981, p. 328-332. En français : Czapski, Malraux, *in idem*, *Tumulte et spectres*, Montricher (Suisse), 1991, p. 323.

2 *Ibidem.*

3 Et préfacier de l'ouvrage.

4 Herling-Grudziński, G., *Un Monde à part*, Paris 1985.

5 Mauriac, F., Les morts sans nom, *Le Figaro,* 4 avril 1949.

durant sa période de « traversée du désert » (1947-1958).[1] En 1970, après la mort de Mauriac, il rendit hommage à son ami soulignant combien leurs affinités n'avaient cessé de s'approfondir avec le temps.[2]

Avec Maritain, les relations s'avérèrent plus complexes. Éminent cofondateur du personnalisme catholique, il avait exercé dans la période de l'entre-deux-guerres une grande influence en Pologne sur le groupe des intellectuels réunis autour de *Verbum*, revue de l'intelligentsia catholique polonaise[3]. Auteur d'un ouvrage intitulé *À travers le désastre,* traduit par Czesław Miłosz et publié en Pologne en 1942 avant de l'être en France, Maritain éveillait l'admiration de Czapski, lequel lors de leur première rencontre au lendemain de la guerre ne put s'empêcher de lui demander d'expliquer son silence après sa « Lettre ouverte ». S'ensuivit un échange qui fit l'objet d'un article de Czapski intitulé *Maritain avait-il raison* ? , Czapski y reproduit littéralement les justifications de son ami :

J'aurais été obligé d'être à l'égard des Polonais très sévère […]. Je ne peux pardonner aux Polonais leur antisémitisme et leur attitude envers la Russie. Vous affirmez avoir une mission à accomplir à l'Est, vous vous considérez comme le rempart de la chrétienté et en même temps vous regardez les Russes comme s'ils étaient des sous-hommes, vous les méprisez profondément.[4]

Czapski, russophile et philosémite, se sentit blessé. L'article qu'il rédigea fut une sorte de règlement de comptes aboutissant cependant à une reconnaissance de torts mutuels et au dépassement d'oppositions stériles[5]. Mais la plus grande déception que Maritain causa à Czapski, ce fut son attitude et plus largement celle de certains personnalistes français qui au lendemain de la guerre avaient approuvé le nouveau régime :

1 Jeleński, K., Le rôle du mensuel *Kultura* en France : in *La presse polonaise en France, numéro spécial de la Revue du Nord*, Université de Lille, 1988, p. 222.

2 Czapski, J., Śmierć Mauriaca [La mort de Mauriac], *Kultura,* 1970, n° 10.

3 Après la guerre, cette activité sera continuée par *Tygodnik powszechny* [L'Hebdomadaire universel].

4 Czapski, J., Maritain avait-il raison ?, *Tumulte et spectres, op. cit.,* p. 68. En pol. Czy Maritain miał racje ?, *Kultura*, juin 1949, n° 6, p. 59 et *Tumult i widma, op.cit.,* p. 61 : *Musiałbym być w stosunku do Polaków bardzo surowy. […] . Nie mogę darować Polakom ich antysemityzmu i ich stosunku do Rosji. Podajecie się za ludzi, którzy mają misję na Wschodzie, twierdzicie, że jesteście przedmurzem chrześcijaństwa, a z drugiej strony uważacie Rosjan za półludzi, macie do nich głęboką pogardę.*

5 *Ibidem.*

La France, écrivait Maritain, *consciente de la tragédie de la Pologne, n'a-t-elle pas pris – en reconnaissant promptement le gouvernement de Varsovie – une décision qui à l'avenir permettra d'aider la nation polonaise à préserver sa liberté politique et spirituelle ?* [1]

Par ailleurs, d'autres intellectuels catholiques, dont Emmanuel Mounier, prirent part à un voyage en Pologne[2] en 1946, misant ouvertement sur une synthèse du catholicisme et du marxisme. Deux ans plus tard, participant au Congrès de Wrocław[3], Emmanuel Mounier, qui avait repris la direction de la revue *Esprit,* décida de collaborer avec la maison d'édition polonaise *Pax*[4]*,* décision aussitôt condamnée par Czapski :

Alors qu'en 1946 un groupe de catholiques français, dont Mounier et le Père Bullier, celui-là même qui « défendait la paix » avec Ehrenburg et Fadeïev au Congrès de Wroclaw, et alors que ce petit groupe avait à son retour inondé la presse, de l'Humanité *au* Figaro*, d'articles optimistes et lénifiants, Bernanos fut le seul à s'élever avec violence dans* La Bataille *contre la phraséologie creuse utilisée par ces voyageurs pour fausser la réalité polonaise.* [5]

Ces paroles figurent dans un beau texte de Czapski consacré à Bernanos et publié dans *Kultura* en 1948. Czapski précise : « …pour cet homme [Bernanos], le combat des Polonais dans son pays et sur toutes

1 Cité d'après T. Wyrwa, Jacques Maritain w Polsce po roku 1945, *Zeszyty Historyczne,* 1988, n° 86, p. 235.

2 Mounier, E., La présence française en Pologne, *Esprit*, juin 1946.

3 Le Congrès mondial des intellectuels pour la défense de la paix a eu lieu les 20-25 août 1948. La représentation française comportait entre autres Pablo Picasso, Fernand Léger, Paul Éluard, Irène Joliot-Curie.

4 Grémion, P., *Intelligence de l'anticommunisme. Le Congrès pour la liberté de la culture*, *Paris 1950-1975 op.cit.,* p. 300-301.

5 Czapski, J., *Tumulte et spectres*, *op. cit*., p. 46. En pol., M. Sienny [pseud. de Czapski], « Pamięci Bernanosa »*, Kultura*, 1948, n° 11, p. 56 : *Gdy z 1946 roku wyjechała grupa katolików francuskich do Polski, wśród nich także Mounier oraz ks. prof. Bullier, ten sam, który wraz z Ehrenburgiem i Fadiejewem we Wrocławiu „bronił pokoju", i kiedy ten zespół wówczas wrócił, zasypując prasę od* l'Humanité *do* Figaro *artykułami optymistycznie ugodowymi, Bernanos jeden wyskoczył w* Bataille *z artykułem drapieżnym przeciwko płaskiej frazeologii, poprzez którą podróżnicy fałszowali rzeczywistość polską.*

les frontières depuis 1939, de même que la tragédie de Varsovie, avaient une vraie valeur ».[1]

Tous ces affrontements idéologiques, les membres de *Kultura* les ont pour ainsi dire vécus dans leur chair, mais ce climat hostile les a aidés à être plus sélectifs dans le choix de leurs amitiés. Dans cette première période, le soutien d'André Malraux s'avéra le plus efficace. Sa bienveillance s'exprime particulièrement dans la lettre qu'il adressa en 1955 à la rédaction de *Kultura,* où il soulignait en termes éloquents l'importance de l'Institut Littéraire en exil, ainsi que son indépendance morale, politique et matérielle : « Sans doute est-il temps, écrivait-il, que l'Occident comprenne qu'il vous est lié parce que toute résistance est longue et que l'attente du combat est nourrie par l'esprit ».[2] Le soutien de Malraux à l'Institut permit de surmonter les embûches administratives (notamment lorsque *Kultura* fut obligée de trouver un siège plus adéquat). Par ailleurs, une fois devenu ministre du général de Gaulle, Malraux révéla ses qualités d'intercesseur politique, quand Gomułka et Cyrankiewicz cherchèrent en vain à dissuader le président français de continuer à soutenir la revue *Kultura.*[3] Cette lettre prouve en même temps que *Kultura* avait dès cette époque considérablement élargi ses contacts internationaux.

Toutefois, l'appui et la bienveillance d'un certain nombre d'amis français ne constituaient pas en eux-mêmes une véritable stratégie d'ensemble. L'efficacité de l'action des sympathisants français était en grande partie et avant tout conditionnée par l'engagement et l'action persévérante de quelques acteurs essentiels de *Kultura*, en particulier Józef Czapski et Konstanty Jeleński, qui faisaient office de médiateurs entre Français et Polonais. Czapski avait en effet conservé la plupart de ses amis d'avant-guerre, auxquels il faut ajouter Daniel Halévy dont le salon, quai de l'Horloge, était devenu pour lui un lieu privilégié de rencontres dans les années d'après-guerre. C'est là par exemple qu'il avait trouvé d'autres alliés comme Gabriel Marcel[4] ou le jeune historien

1 *Ibidem*. En pol. : *Dla tego człowieka walka Polaków w kraju, na wszystkich frontach od 1939 i tragedia Warszawy, naprawdę znaczą.*

2 Lettre d'André Malraux du 11 mai 1955, *Kultura*, n° 9, 1955.

3 Giedroyc, J., *Autobiografia na cztery ręce, op. cit.,* p. 193.

4 Gabriel Marcel organisait de son côté des soirées du « vendredi » fréquentées également par Czapski, Halévy et Ariès., cf. J. Bouëssée, *Du côté de chez Marcel*, Lausanne, 1983.

Philippe Ariès qui publiera aussi dans *Kultura*[1]. Cette dernière amitié est en réalité assez surprenante, étant donné leur différence d'attitude face à la guerre d'Algérie. Ariès collaborait à l'hebdomadaire royaliste *La Nation française* dont les prises de position heurtaient souvent la sensibilité de Czapski, lequel finit par laisser éclater sa colère dans un article au titre provocant : « Lettre d'un métèque » [2], où il implorait son ami Ariès d'abandonner sa vision étroite si opposée à sa propre expérience d'exilé. En janvier 1962, Ariès se laissa fléchir et notifia dans une suite d'articles son refus de la torture. Si Czapski a réussi à influencer son ami, c'est que leurs affinités reposaient sur un socle religieux qui aussi bien pour Ariès que pour Czapski constituait la boussole de leur agir moral. Cette droiture de Czapski s'était déjà manifestée, par exemple lorsqu'il apprit avec une profonde déception que le peintre Edgar Degas, qu'il admirait beaucoup et qui était l'ami intime des parents de Daniel Halévy, avait fini par rompre avec eux à la suite de l'affaire Dreyfus !

Le Congrès pour la liberté de la culture et ses alliés

Une nouvelle dynamique s'instaure en 1950, d'abord avec la déclaration de Robert Schuman, dans laquelle Giedroyc voyait comme le soubassement de la future Union Européenne, ensuite avec le Congrès pour la liberté pour la culture auquel il participe accompagné de Czapski et Konstanty Jeleński. Un an plus tard sera créée à Paris une filiale dotée d'un organe de presse, à savoir la revue *Preuves* dirigée par François Bondy en collaboration avec Ignazio Silone, Nicola Chiaromonte, Konstanty Jeleński[3], Józef Czapski ou encore Vladimir Nabokov (introduit par Jeleński). À partir de cette date se développe un échange intense d'articles paraissant presque simultanément dans *Kultura* et dans *Preuves* ; Jeleński publie également dans *Le Monde, La Quinzaine littéraire* et *Les Lettres nouvelles*. En 1953, il fonde un « Comité pour l'Europe centrale et orientale » composé d'une douzaine d'écrivains venant de différents pays du bloc de l'Est et exilés en France. Il veille aussi à la publication en France des œuvres polonaises et étrangères,

1 Gros, G., Józef Czapski et Philippe Ariès : histoire d'une amitié (1946-1984), in *Józef Czapski, itinéraires de vérité*, Paris 2019, p. 129-140.

2 *Ibidem*, p. 134.

3 Konstanty Jeleński (1922-1987), fils de diplomate, polyglotte. En 1944-45, Jeleński combat dans la Première Division Blindée sous le commandement du général Maczek. En 1950, il rejoint le cercle de *Kultura*.

ainsi que des œuvres françaises en Pologne. Traducteur et essayiste, il devient proche de Pierre Emmanuel, alors directeur de l'Institut national de l'audiovisuel. Dans la perspective des rapports des exilés polonais avec des partenaires français, on ne peut pas oublier que Jeleński a pris l'initiative d'élaborer en français la première *Anthologie de la poésie polonaise*[1] avec le concours de très nombreux traducteurs français, pour la plupart poètes renommés, comme Jacques Audiberti, Yves Bonnefoy, Alain Bosquet, Roger Caillois, Jean Cassou, Paul Cazin, Paul Éluard, Pierre Emmanuel, Jean Grosjean, Michel Manoll, Oscar Miłosz, Francis Ponge, Armand Robin, Jean Rousselot, Manès Sperber.

L'un des faits majeurs de cette période sera en 1951 l'arrivée et le séjour à Paris de Czesław Miłosz qui demande l'asile en France. Miłosz va très vite devenir l'acteur principal de la médiation avec les milieux intellectuels français. Accueilli à Maisons-Laffitte, il contribue sans tarder à renforcer la coopération entre *Kultura* et *Preuves.* Sa présence attire l'attention de la dissidence internationale. Le 15 mai 1951, dans les locaux de la revue *Preuves* [avenue Montaigne], en compagnie d'Ignazio Silone, de Nicola Chiaromonte et de Denis de Rougemont, il livre sa confession sur le totalitarisme tel qu'il l'a vécu en Pologne. Les propos de Miłosz provoquent une tempête. Les émigrés polonais sont pour la plupart critiques et réservés. Mais le politologue Juliusz Mieroszewski précise dans une lettre à Giedroyc : « Nous autres, nous ne savons rien des drames de là-bas ! »[2] Les plus intéressés vont être les Français et le milieu international des écrivains dissidents. *Kultura* est la première à publier la confession de Miłosz : l'article s'intitule « Nie » [Non] et la version française paraît dans *Preuves* sous le titre « Un païen devant la Nouvelle Foi »[3]. Peu de temps après, François Bondy publie sous la forme d'une brochure séparée un autre texte de Miłosz intitulé *La Grande Tentation. Le drame des intellectuels dans les démocraties populaires.*[4] Encouragé par ces premiers succès, Miłosz commence à rédiger

1 Publiée en 1965 aux éditions du Seuil, l'*Anthologie de la poésie polonaise* a paru en 1981sous une forme élargie à l'Âge d'Homme dans une édition préparée avec la collaboration de Zofia Bobowicz.

2 Lettre à Giedroyc, 2 mai 1951, in J.Giedroyc – J. Mieroszewski, *Listy* [Correspondance] *1949 –1956*, Warszawa, 1999, p. 124.

3 *Preuves,* juin 1951, n° 4, p. 6 et suiv.

4 *La Grande Tentation. Le drame des intellectuels dans les démocraties populaires*, Paris. Coll. de la revue *Preuves*, 1951.

des fragments de la future *Pensée captive* qui vont paraître régulièrement dans *Preuves*, traduits par André Prudhommeaux.[1] Le succès est immense. Bondy soulignera plus tard que ces chapitres publiés dans différents numéros de *Preuves* ont bien prouvé que la revue n'était pas le fruit de la propagande américaine![2] En 1953, *La Pensée captive* paraîtra simultanément en polonais dans la « Bibliothèque de Kultura » et en français chez Gallimard. Ce sera un bestseller. Les grands thèmes de Miłosz : Nouvelle Foi, nécessité historique, Ketman, morsure hégélienne, suscitent, surtout dans les milieux de l'émigration polonaise [3], des réactions contrastées, des interprétations et des commentaires souvent schématiques qui font le désespoir de l'auteur. Dans une correspondance privée, il se plaint qu'on fasse de lui un homme politique, alors qu'il se voulait avant tout poète[4], au sens large du mot, humaniste immergé dans une problématique difficile, celle d'une mission allant bien au-delà d'un discours idéologique. Ce déchirement entre création littéraire et activité politique était d'ailleurs le lot de la plupart des écrivains exilés, qui finissaient par s'engager politiquement. Qu'il s'agisse de *La Pensée captive,* de *Terre inhumaine* de Czapski ou d'*Un Monde à part* de Herling-Grudziński, tous ces livres ont été dictés avant tout par un impératif intérieur irréductible.[5]

Il allait de soi que *La Pensée captive* serait bien accueillie par les ex-communistes comme Nicola Chiaromonte, Ignazio Silone, Manès Sperber, Artur Koestler et François Bondy, réunis dans le cadre du Congrès pour la liberté de la culture, mais en plus ce livre apportait des éléments concrets utiles à l'argumentation de tous ceux qui combattaient le totalitarisme. C'est pourquoi il attira l'attention de nombreux intellectuels et écrivains français : Denis de Rougemont, André Malraux, Claude Mauriac, Jules Romains, David Rousset et Raymond Aron, Jacques Maritain, Gabriel Marcel et, plus tard, le personnaliste Jean-Marie Domenach, lequel, impressionné par l'analyse des ressorts du totalitarisme proposée par Miłosz, prendra à l'égard du communisme

1 Cf. M. Delaperrière, Miłosz et la France : fascination ou idiosyncrasie, in *Miłosz et la France*, Paris, 2019.

2 Cf. A. Franaszek, *Miłosz, Biografia*, Kraków, 2011.

3 Cf. discussions publiées par *Kultura* 1951/5, Nie : n° 7 – 8 ; Juliusz Mieroszewski, Sprawa Miłosza [L'affaire Miłosz] et Odpowiedź Miłosza [la réponse de Miłosz], p. 95-105.

4 Miłosz, Cz., *Kontynenty* [Continents], Kraków, 1999, p. 271.

5 25 octobre 1989, *Dziennik* [Journal]…*1989-1992*, Warszawa, 1997, p. 64.

des positions bien plus tranchées que les intellectuels français qui avaient collaboré avec *Pax*.[1]

Miłosz allait plus loin que les ouvrages occidentaux de l'époque. Il se montrait par exemple très réservé à l'égard de *l'Opium des intellectuels* de Raymond Aron ; ses réticences seront même à l'origine d'un contentieux avec Giedroyc qui avait beaucoup d'estime pour Aron et appréciait son attitude tranchée face au radicalisme de Sartre. Par ailleurs, Aron fut l'un des premiers Français à avoir publié des articles dans *Kultura*. Il paraissait donc d'autant plus judicieux à Giedroyc de publier *L'Opium des intellectuels* dans la « Bibliothèque de Kultura » que le Congrès pour la liberté de la culture pouvait subventionner la traduction en polonais d'ouvrages français de qualité. Deux titres furent ainsi pris en considération : *Œuvres choisies* de Simone Weil et *L'Opium des intellectuels*. Giedroyc s'adressa donc à Miłosz, qui avait déjà fait ses preuves en traduisant en 1942 *À travers le désastre de Maritain*. Miłosz accepta immédiatement de traduire Simone Weil, mais se montra très réticent à l'égard du livre d'Aron. Dans une lettre du début de septembre 1955, il présente à Giedroyc ses arguments :

Je ne traduirai jamais L'Opium des intellectuels *d'Aron. C'est un mauvais livre. Il ne répond pas au problème, il ne convaincra aucun communiste et pourrait servir d'exemple de ce qu'il ne faut pas faire lorsqu'on se met à écrire sur le communisme. On n'écrit pas impunément dans le Figaro. Certes, les analyses sont très intelligentes, mais elles rappellent ces ouvrages sur le catholicisme écrits par des athées et dont on sent en les lisant qu'ils portent sur un autre sujet.*[2]

Pour Giedroyc qui s'était déjà engagé auprès du Congrès, la traduction était devenue nécessaire et urgente. Bon gré mal gré, Miłosz se laissa donc convaincre momentanément et se mit au travail, mais au bout de 310 pages de traduction, il ne put retenir ses critiques :

L'auteur ne s'appuie en rien sur son vécu intellectuel personnel. Tout est de seconde main. D'où ce sentiment insupportable de banalité du début à

1 Cf. Kosicki P., L'avènement des intellectuels catholiques. Le mensuel *Więź* et les conséquences polonaises du personnalisme mounierien *in* : *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, 2009, n° 102, p. 31-48.

2 *Correspondance J. Giedroyc - C. Miłosz 1952-1963, op.cit.,* p. 233-234, cité d'après Marek Kornat, Miłosz et *l'Opium des intellectuels* de Raymond Aron, *in Miłosz et la France*, Paris, 2013, p. 93-104.

la fin. Le contenu de ce livre aurait pu tenir en un seul article. Ses considérations sur les intellectuels d'Europe orientale sont également de seconde main et j'en ai bien reconnu la source : c'est la Pensée captive.[1]

Et pour atténuer l'impression de « parti pris idéologique », il ajoute :

En revanche, toute la partie du milieu est à l'évidence un collage de notes prises à des conférences, un collage horriblement lourd, confus, où l'auteur se contente de jouer avec les mots. [2]

Malgré ces commentaires peu flatteurs, le livre d'Aron parut finalement en polonais à l'automne 1956 sous le titre de *Koniec wieku ideologii* [La fin du siècle des idéologies]. Sur le conseil de Giedroyc, Aron avait ajouté à la version polonaise une introduction précisant que l'étude présentée dans son livre était destinée au public français et ne pouvait donc pas tenir compte de l'expérience du totalitarisme en Pologne ou plus globalement dans les pays l'Est : un aveu qui désamorçait à l'avance toute critique. Ce fut le quarantième volume de la « Bibliothèque de Kultura » paru à l'Institut Littéraire et la première publication française (excepté le livre de Léon Blum, *À l'échelle humaine* [3]).

Après Aron, Giedroyc publia – toujours dans la « Bibliothèque de Kultura » – les écrits de Simone Weil (1958) dont la personnalité agissait comme un aimant sur les intellectuels du cercle de Kultura et c'est à Czapski, une fois de plus, que revint le mérite de l'avoir introduite dans leurs lectures communes. Par la hauteur de ses vues Simone Weil éveillait en eux une profonde admiration, devenue bien vite contagieuse. Tout en étant éloignés géographiquement[4], Miłosz, Gombrowicz et Herling-Grudziński, s'échangeaient leurs confidences avouant que Weil avait produit sur eux une impression foudroyante.

Ce partage de « bonnes lectures » s'étendit à d'autres écrivains, comme Malraux, Camus, Aron, ainsi qu'à Jeanne Hersch, philosophe

1 Cf. M. Kornat, *ibidem* p. 97.

2 *Ibidem.*

3 Blum, L., *Na miarę człowieka*. Rzym, Instytut Literacki, 1947.

4 Gombrowicz rejoint *Kultura* en 1953 et y publie régulièrement son *Journal* (1952-1969). Herling, cofondateur de *Kultura*, y revient après une période de silence. À partir de 1971, il y publie son *Journal* qui se trouve aux antipodes de celui de Gombrowicz ! Cf. Maria Delaperrière, « Le Palimpseste d'un écrivain-lecteur », in *Gustaw Herling-Grudziński*, Paris 2019, p. 109-133.

suisse de Lausanne, dont les aspirations rejoignaient dans cet espace francophone[1] celles des gens de *Kultura*. Jeanne Hersch avait fait la connaissance de Giedroyc et de Czapski [2] en novembre 1950 lors d'une réunion du Congrès pour la liberté de la culture à Bruxelles, puis celle de Miłosz l'année suivante. Après la révolte de 1956, Hersch assista avec Manès Sperber aux procès de Poznań[3]. Le dialogue de Jeanne Hersch avec Miłosz s'avéra particulièrement fécond. Elle traduisit en français *La Prise du pouvoir* (1954*),* puis *La Vallée de l'Issa* (1956*)*. Miłosz, traduira à son tour *Politique et réalité* de Hersch, qui paraîtra dans la « Bibliothèque de Kultura » en 1957[4], suivi en 1958 de *L'Homme révolté* de Camus. L'Institut Littéraire aurait certainement voulu continuer à publier la totalité de l'œuvre de Camus qui s'était montré très généreux avec Czapski, Miłosz et Herling-Grudziński et en qui les acteurs de *Kultura* trouvaient une certaine communauté d'esprit. La mort précoce de l'auteur du *Mythe de Sisyphe* anéantit malheureusement tous les projets de collaboration.

Les ouvrages français publiés dans ces années 50 ne représentent certes qu'une petite partie de l'immense production de l'Institut Littéraire, mais ce sont des titres marquants à tout point de vue et qui illustrent de manière pertinente la stratégie de Giedroyc : guidé par une intuition exceptionnelle, celui-ci réussit, dans le maelström idéologique des années d'après-guerre, à garder le cap politique qu'il s'était fixé, sans jamais renoncer à l'espoir d'un retour à la démocratie dans l'Europe du centre-est.

Les frictions idéologiques et le bloc anti-sartrien

Ce ne fut pas une tâche simple. La rédaction dut se maintenir à l'écart des tensions et dissensions de la vie intellectuelle française que Giedroyc observait avec une distance qui lui était naturelle, sans jamais se départir de sa perspicacité. La rigueur de son jugement, ainsi que les enseignements qu'il avait tirés de son expérience de la guerre,

1 Cf. Roberta De Monticelli, « Cz. Miłosz et J. Hersch : une double renaissance », in *Miłosz et la France, op. cit.* p. 129-145).

2 Jeanne Hersch et Manès Sperber ont rencontré la délégation polonaise de *Kultura* au Congrès pour la liberté de la culture à Bruxelles (28-30 novembre 1950).

3 Les procès de Poznań, *in Preuves,* n° 70, décembre 1956.

4 Miłosz lui rendra hommage en 1954 avec un poème en forme de traité philosophique intitulé « Ce que j'ai appris de Jeanne Hersch ».

l'aidaient à garder une certaine réserve à l'égard des idéologies dominantes à l'époque, marxisme et existentialisme, et de leurs innombrables variantes qui au lendemain de la guerre avaient suscité de nombreuses et vigoureuses discussions.

Le plus facile était sans doute d'adopter envers les marxistes déclarés une attitude unilatérale. Il suffisait aux dissidents d'Europe de l'Est de se référer à leur expérience des camps pour mettre en pleine lumière les conséquences antihumanistes de l'idéologie marxiste. Mais il en allait autrement de l'existentialisme. Durant les années de guerre, Sartre avait réussi à en faire une doctrine philosophique clé qui s'opposait au marxisme d'État au nom de la liberté de l'individu. Mais après la guerre, il développa dans les colonnes des *Temps modernes* une argumentation à laquelle *Kultura* ne pouvait ni ne souhaitait adhérer, ce qu'illustre une étude publiée en 1949 sur « Les courants intellectuels en France »[1] dans laquelle le philosophe jésuite Pierre Daniélou confronte Teilhard de Chardin avec Sartre, confrontation nettement défavorable à ce dernier.

Avec ses articles consacrés à Sartre, Giedroyc montre qu'il se situe au cœur de la polémique déclenchée en France autour des *Temps modernes* et de journaux ou revues comme *Combat*[2], *Esprit* [3], c'est-à-dire une presse de tonalité intellectuelle empruntant ses arguments à des conceptions expressément philosophiques. Pour sa part, Giedroyc n'aurait pas donné d'autres fondements que philosophiques à sa revue. Dès le premier numéro de *Kultura* paru en 1947, un long article de Tadeusz Kroński met en regard l'existentialisme et l'humanisme[4], type même de problématique qui éveillait en France les réactions les plus vives, dans la perspective de la « querelle de l'humanisme ».[5]

1 R.P. Jean Danielou, Prądy intelektualne we Francji, *Kultura* n° 8, 1949 p. 7-19.

2 *Combat* fut fondé par Camus à la fin de la guerre. Parmi ses rédacteurs figuraient Sartre, Malraux, Mounier, Aron.

3 La revue *Esprit* a dès le début revêtu un caractère international et conformiste. Après la mort de Mounier (en 1950), la rédaction a été reprise par Albert Béguin, puis par Jean-Marie Domenach à partir de 1957.

4 Dans le même numéro ont été publiés des articles de Benedetto Croce et de Paul Valéry sur la Première Guerre mondiale.

5 Le débat sur la crise de l'humanisme après la Première Guerre mondiale se transforme en une querelle après la parution de *l'Existentialisme est un humanisme* de Sartre publié en 1946, ouvrage attaqué d'une part par les existentialistes chrétiens et de l'autre par les marxistes qui y voient le « quiétisme du désespoir ». L'argument essentiel de Sartre était que l'existentialisme accorde à l'homme le rôle de législateur de lui-même. Sur ce débat, voir : Jean Kanapa, *L'existentialisme n'est pas un humanisme*, Paris, 1947.

Dans le conflit qui oppose Sartre et Camus, *Kultura* se prononce clairement contre Sartre[1] dont les tendances prosoviétiques sont mises en parallèle avec l'admiration béate d'André Gide dans l'entre-deux-guerres pour les réalisations communistes (Herling-Grudziński le brocardera dans son *Journal écrit la nuit,* publié dans les années 70, déplorant que les désillusions de l'auteur des *Faux-monnayeurs* avant la guerre n'aient pas découragé la nouvelle génération d'adeptes français du système soviétique[2]).

Les articles publiés sur Sartre dans *Kultura* n'étaient pas d'un intérêt purement politique, car le débat avec Sartre a ouvert une réflexion très utile sur le sens et le rôle de la responsabilité et de l'engagement. En 1950, Wiktor Sukiennicki[3], ancien prisonnier du Goulag, se mêla à la polémique avec Sartre, menée entre autres par Artur Koestler, Ignazio Silone, André Gide, Richard Wright, mais il le fit en se référant à ses épreuves personnelles :

Que Sartre aille jusqu'au bout du chemin, tranquillement assis dans son cabinet, dans la capitale de la « douce France », appelée autrefois « Ville Lumière », et considérée comme la capitale du monde. En wagon à bestiaux roulant vers la « troisième Rome » et ses « maisons de santé », ça va beaucoup plus vite, mais dans des conditions beaucoup moins agréables. Je le sais d'expérience.[4]

Miłosz avait déjà critiqué le principe même de l'existentialisme en tant que création mentale :

Je ne suis pas étonné que Sartre connaisse le succès. Ne fabrique-t-il pas une philosophie à l'usage de gens qui à chaque seconde se font un devoir de se couper de leur propre passé ? Sartre dit qu'il n'a pas de mémoire. L'homme qui raconte ce qu'il a vu ou vécu ne fait qu'inventer une fable sur lui-même et par habitude, il finit par y croire. [5]

1 La confrontation entre Sartre et Camus a commencé, lorsque ce dernier a déclenché un véritable orage en 1947 en dénonçant l'existence des camps soviétiques.

2 *Kultura* 1974, n° 1-2.

3 Cf. note 3.

4 Sukiennicki, W., W połowie drogi, *op.cit*., p. 56.

5 Méditations dans le hall d'un hôtel, Washington 1946-1950, *in* Czesław Miłosz, *W cieniu totalitaryzmów, Publicystyka rozproszona z lat 1945-1950 oraz teksty z okresu II wojny* światowej, [Dans l'ombre du totalitarisme. Textes divers des années 1945-50 et de la période de la Seconde Guerre mondiale]. Kraków 2018, p. 360-370.

Dans ses essais, Miłosz vise encore Sartre, lorsqu'il ironise sur les intellectuels français « occupés par la discussion sur « l'en-soi » et « le pour-soi » et par les aventures de la dialectique » ou bien encore qui se demandent si « la critique des camps de travaux forcés n'est pas contradictoire avec les intérêts de l'humanité » [1] !

Sartre agace et même indigne, mais il inspire aussi, comme le montre l'attitude équivoque de Witold Gombrowicz : éloigné physiquement du groupe des écrivains polonais engagés dans la réalité politique française, ce dernier trouve en Sartre un adversaire particulier dont les propos souvent contradictoires provoquent en lui de vives réactions tout en le fascinant. Sans participer à la querelle idéologique anti-sartrienne, il la rejoint en profondeur dans la mesure où il dévoile l'insuffisance de la pensée très abstraite propre à l'existentialisme sartrien face à la pragmatique douloureuse qui émanait alors des œuvres des exilés de l'Est.

Le point sur lequel portait son opposition la plus vive à l'existentialisme était le pessimisme et le désespoir qui naît inévitablement d'une liberté conçue comme une libération à l'égard des contraintes culturelles, son corollaire étant la mise en question de toutes les valeurs. Lorsqu'on lit dans *Kultura* que pour Sartre mourir sur un champ de bataille est un acte faux, inauthentique [2], comment douter de l'impact de cette affirmation sur des gens qui avaient fait la guerre, imprégnés de la tradition polonaise romantique, voire de la tradition conradienne, comme c'était le cas notamment pour Giedroyc ? Si ce dernier ouvrait aux existentialistes les pages de sa revue, ce n'était pas pour défendre ou propager leurs idées, mais seulement dans la mesure où l'existentialisme constituait un ferment pouvant s'opposer au déterminisme historique au nom de la liberté historique.

Au moment de la rupture entre Sartre et Camus[3], Gombrowicz, Czapski, Herling-Grudziński, Miłosz et toute la pléiade des écrivains en exil se rangèrent du côté de l'auteur de *La Peste*. Si l'autorité de Camus avait fini par s'imposer à tous, c'est qu'elle était humainement la plus proche de leurs aspirations. Dans un essai sur *L'Homme révolté* paru en 1974, Herling citera ces paroles significatives de Gombrowicz :

1 Miłosz, Cz., *Kontynenty*, Paris, Instytut Literacki, 1958, p. 307-308.

2 Kroński T., Filozofia egzystencjalna Sartre'a, *Kultura,* 1947, n° 1, p. 42.

3 La rupture entre Camus et Sartre a eu lieu suite à la publication par Camus de *l'Homme révolté* en 1951.

« Suspendue dans le néant, la race des moralistes agonise, l'homme leur file entre les doigts ».[1] À l'évidence, pour les gens de *Kultura*, Camus n'était pas de cette race.[2]

Avec la mort de Staline en 1953 s'ouvrit un nouveau chapitre dans l'histoire des relations de *Kultura* avec les intellectuels français : les communistes français, ainsi que Sartre, modifièrent leurs points de vue. En 1955, dans un texte bref mais dense, Jeleński proposa une synthèse des polémiques orageuses qui s'étaient déroulées dans les colonnes des *Temps modernes* et d'*Esprit*. Il y analyse l'attitude complexe de Dyonis Mascolo (auteur en 1953 d'un ouvrage sobrement intitulé *Le Communisme*), en qui il voit davantage un révolutionnaire isolé qu'un véritable communiste. Quant à Maurice Merleau-Ponty, malgré ses inclinations pro-marxistes, il finit par critiquer aussi bien l'existentialisme que le marxisme ! À maintes reprises, Giedroyc et ses collaborateurs, surtout dans cette première période, reprochent aux intellectuels français de promouvoir une pensée détachée de l'histoire et des drames du XX^e^ siècle.

Les années 50 furent incontestablement les plus importantes pour l'enracinement de *Kultura* dans le paysage français. Pierre Grémion note que la coopération de *Preuves* avec *Kultura* a constitué l'un de ses plus grands atouts[3], ajoutons : aussi bien pour les uns que pour les autres ![4] Avec le recul du temps, ce qui ressort de cette époque, c'est l'intensité des affrontements idéologiques, de même que l'émergence d'un regard nouveau sur la contemporanéité. Car c'est bien à cette époque-là que s'est formé l'ethos moral et intellectuel de *Kultura*. Peut-on dire pour autant que Giedroyc ait alors réussi à convaincre les Français de la pertinence de ses vues ? Quoi qu'il en soit, on ne peut manquer de

1 Herling-Grudziński, G., *Dziennik pisany nocą* [Journal écrit la nuit] », *Kultura*, 1974, n° 1-2 ; *Dziennik pisany nocą 1973-1979*, Warszawa 1990, t. 2, p. 183.

2 En 1960, la mort de Camus, l'un des alliés les plus dévoués mais aussi le partenaire d'un dialogue exceptionnel, laisse un grand vide, qui ne sera qu'en partie compensé par les nombreuses évocations dans les textes de Czapski, Herling, Giedroyc.

3 Grémion, P., *Intelligence de l'anticommunisme. Le Congrès pour la liberté de la culture, Paris 1950-1975, op. cit.,* p. 405.

4 On pourrait sans doute mentionner également François Laloy et Paul Duhamel (deux personnalités que Giedroyc évoque avec sympathie dans son *Autobiographie à quatre mains*) mais aussi rappeler l'initiative du poète Pierre Emmanuel, nommé en 1960 membre du secrétariat international du Congrès pour la liberté de la culture, engagé avec Kot Jeleński dans une collaboration qui allait durer presque vingt ans.

relever que Giedroyc a toujours fait preuve d'une remarquable intuition dans le choix de ses amitiés et dans sses jugements sur les autres, une intuition dont le temps n'a pas démenti la justesse. Qu'il s'agisse de Raymond Aron, Albert Camus, Emmanuel Mounier, François Mauriac, André Maritain, Gabriel Marcel, Jeanne Hersch ou André Malraux, Daniel Halévy ou Philippe Ariès, tous occupent aujourd'hui une place éminente dans l'histoire de la pensée française, voire européenne.

Nouvelle période, nouvelle ouverture

Cette période exceptionnellement propice aux relations culturelles polono-françaises dans les années 50 et 60 va cependant s'estomper. En revanche, vers la fin des années 70, l'action de la dissidence en Europe de l'Est s'intensifie : la Charte 77 signée par les intellectuels tchèques[1], la naissance en Pologne du KOR en 1978[2], puis en 1980 la parution de « Solidarité »[3] apportent un nouveau souffle à *Kultura* qui multiplie les recueils de documents sur la situation des pays de l'Est et publie dans sa série « hors-censure » les textes interdits en Pologne. Mais elle n'est plus la seule. D'autres revues comme *Spotkania*[4], *Kontakt*[5], et surtout les *Cahiers littéraires*[6] profitent d'une conjoncture particulièrement favorable en France qui attire l'attention de nombreux intellectuels français comme Maurice Nadeau, Paul Thibaud, Alain Touraine, Jacques le Goff, Alain Besançon. Lorsque l'état de guerre est proclamé en 1981, la Pologne et la France s'unissent dans un élan d'exaltation dont la température émotionnelle n'est pas loin de celle qui les avait déjà unies …

1 Parmi les signataires se trouvent Václav Havel, Jan Patočka, Ludwg Vaculík, Jiří Kolář.

2 Comité de Défense Ouvrière fondé notamment par Kuroń et Michnik qui publient en France leurs textes.

3 Solidarité trouve une résonance immédiate dans *Kultura*.

4 La revue indépendante *Spotkania* créée en 1977 à Lublin aura à partir de 1978 une filiale parisienne grâce à l'activité de Piotr Jegliński qui fonde à Paris sa maison d'édition « Spotkania ».

5 Le mensuel *Kontakt* de Mirosław Chojecki est fondé en 1981 à Paris.

6 Les *Zeszyty literackie* [*Cahiers littéraires*] se développent à partir de 1982 à Paris sous la direction de Barbara Toruńczyk. Créés dans le prolongement de la revue *Zapis* fondée en 1977 par les étudiants de l'université de Lublin, ils délestent, dans le domaine de la nouvelle littérature dissidente, la revue *Kultura* davantage centrée sur l'actualité socio-politique.

en 1830.[1] Pour les élites intellectuelles françaises qui nourrissaient à l'époque des sympathies pour le communisme (Montand, Besançon), le rapprochement avec « Solidarité » constitue une chance de redéfinir la notion de gauche, que la révolte de mai 1968 avait singulièrement obscurcie. Par ailleurs, après l'extinction de *Preuves* en 1974, puis la dissolution du Congrès pour la liberté de la culture, d'autres revues comme *Le Débat* ou *Commentaire* et surtout *Les Temps modernes* (après la rupture de Sartre avec le régime soviétique) s'imposent dans le paysage politique intellectuel et assurent un regain d'intérêt en faveur de la Pologne et d'autres pays de l'Est. Qui plus est, en 1981 *Esprit* publie un numéro presque entièrement consacré à la situation en Pologne[2]. Un an plus tard, *La Quinzaine littéraire* fera de même[3]. L'autorité de *Kultura* dans cette décennie était celle qu'apportent la constance, la clairvoyance, la capacité à s'en tenir à un projet et à le réaliser.

La victoire de 1989 est vécue triomphalement. Entre dans la vie active une nouvelle génération dite « sans frontières ». On pouvait penser qu'avec le phénomène de mondialisation les relations privilégiées avec la France allaient s'estomper. En réalité, elles ont changé de nature.

Inscrite sur la liste « Mémoire du monde » de l'UNESCO, *Kultura* confirme sa vocation de lieu de mémoire et se grave dans la conscience collective française. Au cours des dernières décennies, plusieurs colloques et publications françaises ont été consacrés aux grandes figures de *Kultura* : Miłosz, Wat, Herling, Czapski, Gombrowicz ; la recherche sur *Kultura* se poursuit dans les universités françaises (Sorbonne, Inalco, Université de Cergy-Pontoise, Institut d'études slaves), où se multiplient maîtrises et doctorats. *Kultura* s'affirme ainsi en tant que référence

1 La coopération avec *Kultura* se développe harmonieusement. Les noms de Wojciech Karpiński, Iosif Brodzki, Tomas Venclova, Adam Zagajewski Józef Czapski, Czesław Miłosz, Leszek Kołakowski, Zbigniew Herbert, Tomasz Różycki, Timothy Garton Ash, Jacek Woźniakowski paraissent dans *Kultura* et dans les *Cahiers littéraires*. Aucune concurrence n'ombrage pourtant cette activité, chacune d'elles développant sa propre spécificité.

2 *Esprit,* mars 1981. Ce numéro contient entre autres l'article de Paul Thibaud, rédacteur en chef d'*Esprit* sur l'état de guerre à Varsovie et les essais de François Dubet, Alain Touraine, Michel Wieviorka *et alii*.

3 Le numéro polonais de la *Quinzaine littéraire* a paru en mars 1982, rédigé par Maurice Nadeau, premier éditeur de Gombrowicz, Schulz. Il contient des informations sur la littérature polonaise, le cinéma et aussi des interviews avec Agnieszka Holland, Jacek Kaczmarski, Andrzej Seweryn et Marian Brandys et enfin une présentation des silhouettes de Jan Lityński, Anka Kowalska et Mirosław Chojecki.

ultime d'une période sombre que ses acteurs ont ennoblie et rendue héroïque. Aujourd'hui, l'Association « Institut Littéraire Kultura », avec son remarquable site informatique, continue à faire vivre cette aventure qui appartient désormais à la mémoire politique, culturelle et littéraire de l'Europe.

Veronika Durin-Hornyik

Kultura séduit l'élite américaine (1948-1958)

Je ne mets nullement en doute le fait que le Comité [américain pour l'Europe libre] ait fourni une large aide à l'émigration qui était inestimable dans un sens. Mais, en même temps, il faisait preuve d'ingérence. Il est dommage que les archives du Comité ne soient pas accessibles aux chercheurs ; si c'était le cas, il serait possible de dire dans quelle mesure mes réserves sont justifiées, ce qui contribuerait aussi à dissiper certaines légendes. Jerzy Giedroyc.[1]

Au cours de la dernière année de guerre, Jerzy Giedroyc songea à créer une université pour les jeunes Polonais au sein de l'Europe libérée, afin de faire face à la mise au pas de la Pologne par l'Union soviétique. Ce projet était tout aussi important pour lui que de fonder une maison d'édition et de créer une revue à vocation politique et littéraire. Or, ces deux initiatives connurent des destins différents. L'Institut Littéraire *Kultura*, fondé à Rome en 1946, connut un succès exceptionnel tout au long de ses cinquante-quatre années d'existence, tant et si bien que ses archives entrèrent au Registre « Mémoire du monde » de l'UNESCO en 2009 en reconnaissance du rôle qu'il a joué dans la chute du communisme. De son côté, l'université fondée à Strasbourg en 1951, sous le nom de Collège de l'Europe libre, par le Comité américain pour l'Europe libre (*National Committee for a Free Europe*, NCFE) à l'initiative de

1 Giedroyc J., Pomian K., *Autobiografia na cztery ręce* [Autobiographie à quatre mains], Warszawa, 2006, p. 344. Jerzy Giedroyc décéda en 2000. Les archives de la *Radio Free Europe* (RFE), déposées aux Hoover Institution Archives à Stanford, en Californie aux États-Unis, ont été ouvertes à la recherche en 2004. Je tiens ici à remercier les présidents de l'ILK *Wojciech Sikora*, Anna et André Bernhardt, Leszek Czarnecki ainsi que mes traducteurs Magdalena Bazeli et Jan Bernhardt, pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans mes recherches.

Giedroyc et de Józef Czapski, dont l'objectif était de secourir les « jeunes évadés de l'Est » afin de sauver l'intelligentsia des pays d'Europe centrale et orientale de la soviétisation, ferma ses portes sept ans seulement après son ouverture et tomba dans l'oubli.

S'imposant comme l'organisation incontournable de la croisade anti-communiste pendant la guerre froide, le NCFE soutint de nombreuses initiatives en faveur des exilés non-fascistes et non-communistes, « dans leurs efforts pacifiques pour restaurer les libertés sociales, politiques et religieuses de l'Europe de l'Est ».[1] Parmi ses initiatives, la plus connue demeure indiscutablement Radio Free Europe. Cette dernière diffusa des émissions radiophoniques à partir de l'Allemagne de l'Ouest à destination des pays situés de l'autre côté du Rideau de fer à partir de 1950 et jusqu'au lendemain des changements démocratiques dans le bloc de l'Est, afin de contrecarrer la presse communiste et de maintenir l'esprit de résistance face aux régimes totalitaires en place.

Le NCFE et ses activités constituèrent secrètement le « principal programme de contre-attaque politique en Europe de l'Est » du gouvernement américain afin de déstabiliser les régimes communistes et de libérer des nations captives de l'orbite de l'URSS, conformément aux intérêts de sécurité nationale des États-Unis.[2] Il s'agissait d'opérations clandestines de guerre psychologique grâce auxquelles le gouvernement américain put secrètement interférer dans les affaires internes des pays étrangers, sans mettre au jour son implication, et en pouvant ainsi nier toute responsabilité. Une organisation secrète, appelée *Office of Policy Coordination* (OPC) et dirigée par Frank G. Wisner, fut créée au sein de la toute nouvelle Agence centrale de renseignement (*Central Intelligence Agency*, CIA) afin de mener, de surveiller et de financer ces opérations clandestines.[3]

Kultura, qui devint rapidement le seul journal de la Pologne libre distribué clandestinement derrière le Rideau de fer et qui rassemblait

1 Mémorandum du NCFE sur l'organisation et les opérations, du 25 juillet 1949 (en anglais). Hoover Institution Archives (ci-après « HIA »), fonds RFE/RL Corporate Records, série « Alphabetical File ».

2 Lettre d'Adolf A. Berle, Jr. à Averell Harriman du 27 juillet 1950. Bibliothèque présidentielle de Franklin D. Roosevelt (ci-après : « FDRPL »), fonds Adolf A. Berle, Jr. Document déclassifié le 18 mai 2012.

3 Pour plus de détails en français, voir François David, *La Naissance de la CIA : l'aigle et le vautour 1945-1961*, Paris, 2016.

des exilés et des Occidentaux de premier rang, attira l'attention du comité américain. Réciproquement, *Kultura* recherchait également une collaboration avec le NCFE. Il suffit de lire la correspondance entre la rédaction et ses plus fidèles compagnons, tels que Jerzy Stempowski, ou de dépouiller d'autres archives à Maisons-Laffitte afin d'en trouver la preuve. Giedroyc et Czapski connaissaient la véritable mission du NCFE et ses liens avec l'OPC mais ils ne le révélèrent jamais.

Le présent article, tiré de recherches exposées dans une thèse de doctorat, relate la manière dont *Kultura* séduisit le NCFE avec son projet d'université en faveur des jeunes exilés des pays soviétisés.[1] L'objectif de cet article est de remplir un vide concernant l'histoire du Collège de l'Europe libre et son importance au sein de la rédaction de *Kultura*, entre la conceptualisation du projet d'université au début de la guerre froide et le décès de Giedroyc, en adoptant une approche rétrospective de l'institution.

Fondée le 23 juillet 1951, l'Université en exil est la seule activité que le NCFE créa sous son égide et qui ne figurait pas dans son programme politique initial, daté du 25 juillet 1949. Ainsi, il n'est peut-être pas exagéré d'affirmer que si Giedroyc n'avait pas eu cette idée, le Collège de l'Europe libre n'aurait jamais existé.

Le projet d'université de Jerzy Giedroyc

Au début de l'année 1945, Giedroyc se trouvait au sud de l'Italie. Il y fut transféré après la bataille de Monte Cassino, à l'automne 1944, après avoir été renvoyé de son poste de directeur de la section de la presse et des éditions du Département de propagande et d'information du 2e corps polonais. Pour Giedroyc commença alors une période « marquée par une profonde inquiétude face à un avenir incertain » au regard de l'avancée de l'Armée rouge en Europe centrale et de la crainte générale de ne plus pouvoir rentrer en Pologne.[2] Czapski, qu'il connaissait déjà avant la guerre et qui l'avait recruté en Irak en 1942 pour le poste de directeur de section des revues et des publications militaires, devint son

1 Durin-Hornyik V., *Le Collège de l'Europe libre : une opération de guerre psychologique américaine menée en France à l'égard de la jeunesse des pays communistes de l'Europe de l'Est (1948-1958)*, thèse de doctorat de l'université Paris-Est Marne-la-Vallée, sous la dir. de Fabienne Bock, à paraître.

2 Zahorski, W., Józef Czapski et Jerzy Giedroyc en Italie, face à un avenir incertain (1944-1945), *Józef Czapski : Itinéraires de vérité*, Paris 2020, p. 85.

confident. Bien que Czapski fût gradé et plus âgé que l'officier Giedroyc, ils éprouvaient l'un pour l'autre un respect et une confiance mutuels. Czapski, qui se trouvait à Rome à l'époque, finissait la rédaction de *Souvenirs de Starobielsk* (*Wspomnienia starobielskie)* et attendait que le général Władysław Anders lui confiât une nouvelle mission.

Suite à l'Insurrection de Varsovie et à la « libération » de la ville de l'occupation allemande par l'Armée rouge le 17 janvier 1945, un retour en Pologne devint invraisemblable. Dans son isolement, Giedroyc se mit à imaginer des plans pour répondre à l'avenir incertain qui attendait non seulement les soldats polonais mais également des dizaines de milliers de Polonais évacués de l'URSS ou déplacés à cause des mouvements générés par la guerre, et auxquels se joignirent bientôt les déportés libérés des camps d'extermination. Pour lui, le sort de ses compatriotes à l'étranger représentait un enjeu à la fois politique et social.[1] Dans une lettre datée du 9 février 1945, il parla de nouveau à Czapski de son projet de fonder une université pour les jeunes Polonais ainsi qu'une maison d'édition :

Je vois que tu montres peu d'enthousiasme pour le projet d'université. Là, il faut presser les Domaradzki et les Maurer. Comprends donc que l'université, c'est la création d'une nouvelle élite, et l'influence sur celle-ci. Faites-le et consultez-moi pour tout ce qui concerne les personnes. Comme ce serait bien d'avoir à Rome une revue et une maison d'édition.[2]

La jeunesse importait à Giedroyc. Au sud de l'Italie, il fut chargé de la formation des soldats polonais qui continuaient à se battre dans le pays et il les encouragea à faire des études.[3] Déjà en Irak, en 1943, il travaillait au service de l'éducation de l'état-major de l'armée polonaise. Czapski comprenait toute la portée du projet d'université. En fait, lorsque l'armée polonaise, reconstituée à partir des soldats prisonniers, fut évacuée de l'URSS, accompagnée par des dizaines de milliers de Polonais déportés en Russie, les officiers du 2e corps polonais – y compris Giedroyc et Czapski – mirent en place des écoles à leur intention en Palestine, en

1 Lire la lettre de Jerzy Giedroyc à Józef Czapski du 10 mars 1945, citée dans Zahorski, *ibidem*, p. 95-96.

2 Lettre de J. Giedroyc à J. Czapski du 9 février 1945 (en polonais). Archives de l'Institut Littéraire Kultura (ci-après : « AIL Kultura »), fonds Correspondance entre Józef Czapski et Jerzy Giedroyc, PoJCz 19/01.

3 Lire la lettre de Giedroyc à Czapski du 19 février 1945, citée dans Zahorski, *op. cit*., p. 93.

Égypte, au Liban et en Italie, tout au long de leur cheminement vers le continent européen.[1] Dans une autre lettre à Czapski, datée du 11 juillet 1945, Giedroyc proposa de placer Władysław Żeleński – ancien avocat et alors militaire de l'armée polonaise, ami d'avant-guerre de Giedroyc – à la tête de la fondation qui se chargerait de fonder l'université.[2]

Czapski se montra toutefois réticent à l'idée proposée par Giedroyc, non pas parce qu'il ne la trouvait pas pertinente, mais parce que l'avenir de l'armée polonaise, qui dépendait du gouvernement polonais en exil, était en cause. En mars 1945, Czapski fut officiellement nommé représentant du 2e corps polonais et du ministère de l'Information du gouvernement polonais en exil à Paris par le général Anders. Ce dernier le choisit pour ses « grandes relations dans le milieu intellectuel français »[3] qu'il estimait utiles afin d'influencer les dirigeants français en faveur du gouvernement de Londres au regard de l'influence gagnée par le Comité communiste de Lublin. Face au rapport de force, qui commençait à régner entre les deux représentations de la Pologne au détriment du gouvernement en exil, Czapski eut du mal à se positionner. Son inquiétude ressort dans ses lettres adressées à l'époque à son cercle intime de correspondance : « Personne ici n'a pitié de nous, la situation politique devient telle que prendre des positions pour l'avenir et faire des projets devient de plus en plus fictif ».[4]

Toutefois, Giedroyc réussit à obtenir l'accord du chef de l'armée polonaise à Londres en mars 1945 pour créer une maison d'édition, grâce à l'entremise de Czapski. Au mois de mai, Giedroyc partit à Rome en tant que directeur de la section européenne au ministère de l'Information et de la Documentation du gouvernement polonais en exil. Là-bas, il retrouva Zofia et Zygmunt Hertz, militaires du 2e Corps polonais. Ce fut avec ces derniers qu'il fonda l'Institut Littéraire nommé tout d'abord Casa Editrice Lettere, et qui deviendra plus tard l'Institut Littéraire *Kultura*.

1 Lire à ce sujet le chapitre « En Irak » dans *Terre inhumaine* que Czapski a complété en 1977 par des récits évoquant la période allant de son évacuation de l'URSS à la fin de la guerre. Józef Czapski, *Terre Inhumaine*, Paris 1991, p. 220-226. La description des écoles, p. 221-222.

2 Lettre de Giedroyc à Czapski du 11 juillet 1945. AIL Kultura, PoJCz 19/01.

3 Karpiński W., *Portrait de Czapski*, Genève 2003, p. 75.

4 Lettre de J. Czapski à Zofia Hertz du 1er mars 1945, citée dans Zahorski, *op. cit*., p. 95.

Il ne fait aucun doute que Czapski fut « l'accoucheur » des projets politiques de Giedroyc, dont le plus important a été la fondation d'une maison d'édition.[1] Il ne pouvait en aller autrement avec le projet d'université. Ce dernier commença à se concrétiser au sein de l'équipe de *Kultura* à Paris à la fin de l'année 1947 et au cours de l'année 1948, compte tenu des changements rapides au cœur des relations internationales au lendemain de la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Lorsque Giedroyc décida de déménager la maison d'édition de l'Italie en France, à l'automne 1947 – « un saut dans le noir » comme il s'en souviendra plus tard[2] –, la guerre froide commençait. La France vivait particulièrement mal la confrontation totale que ce conflit avant tout idéologique imposait dans toutes les sphères non-militaires entre l'URSS et les États-Unis. Confronté à de sérieux problèmes économiques et sociaux, le pays était en déséquilibre entre trois forces politiques hostiles. La coalition gouvernementale nommée « Troisième force » était fragilisé, d'un côté, par le Parti communiste français, qui fomentait des mouvements sociaux violents et ayant même fait craindre une escalade vers la guerre civile en 1947, et, de l'autre, par le Rassemblement du peuple français (RFP), fondé le 14 avril 1947 par le général Charles de Gaulle. Ce dernier était plus une « sorte d'entreprise générale de mobilisation en cas de catastrophe, extérieure ou intérieure »[3] qu'un parti politique et proclamait être la seule force capable de s'opposer au communisme. Afin de rassembler les Français autour de son programme politique, le général de Gaulle effectua de nombreux déplacements dans le pays, pendant lesquels il prononçait toujours une allocution devant les monuments aux morts de guerre et « Le » discours devant le peuple assemblé.[4] Ces déplacements étaient soigneusement préparés et organisés par le service de presse-propagande du RPF, dirigé par l'intellectuel et homme politique André Malraux.

Czapski avait fait la connaissance de Malraux lors de son séjour parisien dans l'entre-deux-guerres. À l'époque, Malraux fut un compagnon de route communiste du mouvement révolutionnaire, puis un militant antifasciste lors de la guerre civile espagnole. Engagé dans la Résistance,

1 Nowinowski, S. M., Autoportraits inédits de Józef Czapski dans sa correspondance avec Jerzy Giedroyc, *Jozef Czapski : Itinéraires de vérité, op. cit.,* p. 103.

2 Giedroyc J., *op. cit*., p. 140.

3 Touchard, J., *Le gaullisme (1940-1969)*, Paris 1978, p. 97.

4 Friang B., Le service de presse-propagande d'André Malraux, au temps du RPF, *De Gaulle et le Rassemblement du peuple français (1947-1955)*, Paris 1998, p. 165.

il devint farouchement anticommuniste après la guerre en raison de la brutale mise au pas soviétique en Europe centrale et orientale. Ministre de l'Information au sein du deuxième gouvernement provisoire de de Gaulle entre novembre 1945 et janvier 1946, il restera parmi les plus fidèles compagnons du général tout au long de son parcours politique.

Connaître Malraux fut d'une grande aide pour l'équipe de l'Institut Littéraire *Kultura* à compter de son installation en France. Lorsque Czapksi fut désigné à Paris en mars 1945, il alla voir Malraux qui l'écouta avec « fraternité » et l'assura de son soutien personnel.[1] Cette protection permit à *Kultura* de fonctionner dans un environnement hostile et dangereux et d'affronter les actions d'intimidation permanentes de la part du régime communiste polonais et soviétique ainsi que les attaques menaçantes du quotidien communiste français *L'Humanité*, alors que la police politique soviétique kidnappait des gens en pleine rue.[2]

Si Malraux vint en aide à l'Institut Littéraire, c'est parce qu'il comprenait son importance et croyait à la portée de sa mission. C'est Czapski qui lui fit connaître la revue *Kultura* fin juin 1947. Il lui envoya le premier numéro ainsi que le manuscrit de *Terre inhumaine,* son témoignage sur les souffrances des Polonais en URSS. Malraux trouva les extraits du manuscrit de Czapski « extrêmement saisissants » et le premier numéro de *Kultura* « extrêmement intéressant ».[3] En dépit de son emploi du temps chargé à la tête du service de presse du tout nouveau RPF, il signa un essai dans le double numéro de *Kultura* de 1947 et envoya le manuscrit de *Terre inhumaine* à la maison d'édition Calmann-Lévy.[4]

C'est à cette époque-là que, par « fraternité », Malraux organisa une rencontre entre Czapski et l'icône intellectuelle de l'anticommunisme américain, le philosophe James Burnham. Ce dernier avait publié aux États-Unis, en 1941, son livre intitulé *The Managerial Revolution* (L'Ère des organisateurs). Cet ouvrage, dans lequel il présente sa théorie sur la technocratie, à contre-courant du capitalisme et du communisme, justifie sur le plan théorique sa rupture idéologique avec le marxisme.[5]

1 Czapski, J., Malraux, *Tumulte et spectres*, Montricher 1991, p. 324.

2 Giedroyc J., *op. cit*., p. 154 et p. 193.

3 Lettre d'André Malraux à J. Czapski du 19 juillet 1947. Musée national de Cracovie, fonds Józef Czapski.

4 La traduction française de *Terre inhumaine* paraîtra aux éditions Cerf en 1949.

5 Romano, J., James Burnham en France : l'import-export de la « révolution-managériale » après 1945. *Revue française de science politique*, 2003, N° 2, p. 269.

Il connut un énorme succès et permit à Burnham de se bâtir une réputation à l'échelle mondiale.

En France, c'est le philosophe et journaliste Raymond Aron qui ouvrit « les voies de la renommée » à Burnham.[1] Il édita les œuvres de l'intellectuel américain en sa qualité de directeur de la collection « Liberté de l'Esprit » de la maison d'édition Calmann-Lévy et prépara des interviews avec celui-ci pour le compte du quotidien *Le Figaro*. Sur le plan personnel, Aron était un ami de longue date de Malraux.[2] Il fut son chef de cabinet au sein du ministère de l'Information du deuxième gouvernement provisoire de de Gaulle avant d'adhérer au RPF en 1947 sur les conseils de Malraux.[3]

À partir de 1947, Burnham, qui nourrissait un intérêt particulier pour les relations internationales, effectua plusieurs voyages en Europe occidentale, « désireux d'observer sur place les événements internationaux (…) [et] afin de prendre contact avec les personnes officielles et non officielles activement anticommunistes et de travailler avec elles ».[4] En décembre 1947, il voyagea en Europe pour la première fois depuis 1932.[5] Il s'arrêta d'abord en France. Le jour du Noël à Paris, Burnham s'entretint avec Aron à propos de son livre *L'Ère des organisateurs*.[6]

Burnham accorda une interview à Aron pour *Le Figaro littéraire* et fut également invité au rassemblement politique du général de Gaulle du 4 janvier 1948 à Saint-Étienne. C'est à cette occasion que Czapski rencontra Burnham.[7] Pendant la visite de l'intellectuel américain en

1 *Ibidem*., p. 270.

2 Aron, R., *Mémoires. 50 ans de réflexions politiques*. Paris 1983, p. 77.

3 Chaubet, F., Malraux et les paradoxes du *héros libéral* dans la guerre froide, *in* : *André Malraux et le rayonnement culturel de la France*, Bruxelles 2004, p. 251, R. Aron, *Mémoires*, *op. cit*., p. 218.

4 Postface de Raymond Aron pour la traduction française de l'ouvrage de James Burnham, *Contenir ou libérer ?* Paris 1953.

5 Kelly, D., *James Burnham and the Struggle for the World : A Life*. Wilmington, Del.2002, ISI Books, p. 134.

6 *En causant avec James Burnham* par Raymond Aron, paru dans le suppléant du journal *Le Figaro* le samedi 10 janvier 1948.

7 Czapski indique dans ses témoignages recueillis par Piotr Kłoczowski (*Świat w moich oczach*, Paris-Ząbki 2001, p. 157) - et Giedroyc y fait également allusion dans son récit sur Burnham dans *National Revew* (11 septembre 1987, n° 17, p. 35) – que Burnham apprend l'existence de *Kultura* lors de sa rencontre avec Czapski, pendant la conférence du général de Gaulle à Saint-Étienne.

France, la communication entre le chef de propagande du RPF et son camarade polonais fut traitée avec la plus haute prudence.[1]

L'invitation de Burnham à Saint-Étienne ne semble pas être une coïncidence. C'est dans cette ville que le général de Gaulle a prononcé son discours sur l'Association capital-travail, dans lequel il présentait dans le détail sa vision socio-économique et optait pour une troisième voie entre le capitalisme et le collectivisme.[2] Ce discours eut lieu devant une foule enjouée de cinquante à soixante mille personnes qui réserva au général de Gaulle un accueil digne d'un chef d'État, alors qu'il n'était officiellement que chef de parti.[3] Malraux était à sa droite tout au long de la visite.[4]

C'est au moment de cet événement important à Saint-Étienne que Czapski eut l'occasion de discuter avec Burnham. Si Malraux réussit à organiser leur rencontre dans ces circonstances exceptionnelles, ce fut sans doute avec l'accord du général du Gaulle. Ce dernier connaissait personnellement le militaire polonais et avait déclaré à la fin de la guerre qu'il serait toujours prêt à recevoir trois Polonais : le général Anders, l'ambassadeur de la Pologne libre Kajetan Morawski et Czapski.[5] Ce

1 À ce sujet, aux Archives de l'Institut Littéraire *Kultura* (fonds Congrès pour la liberté de la culture, dossier « Malraux »), une lettre écrite au « Capitaine » Czapski, par un assistant du commandant Gaston de Bonneval – aide du général de Gaulle – trois ans après la conférence à Saint-Étienne : *Capitaine, le commandant Bonneval me prie de vous faire savoir, de la part de M. Malraux, que vous pourrez remettre ce soir à son destinataire, 5 rue de Solférino à 19h45, la lettre dont vous êtes chargé. Dès la réception de ma lettre, je vous demande de bien vouloir vous mettre en communication avec le commandant de Bonneval, à INV-81-44.* Bien que l'identité du « destinataire » de la lettre de Czapski soit inconnue, l'adresse indiquée, notée aussi à la main par Czapski sous la signature illisible de l'auteur de la lettre, était le siège du RPF et du bureau du général de Gaulle. Lettre au « Capitaine » du 7 janvier 1948. AIL Kultura, KOR RED KWK 07.

2 *Pour [de Gaulle], l'association [du travail et du capital] a deux vertus essentielles : stimuler la productivité, donc augmenter la production ; mais aussi et surtout faire reculer le communisme en faisant disparaître les antagonismes sociaux et la lutte des classes.* Touchard, *op. cit.,* p. 127.

3 « Charles de Gaulle à Saint-Étienne », podcast mis en ligne le 17 juin 2021 : https://www.petit-bulletin.fr/saint-etienne/animations-connaitre-article-69184-De+Gaulle+x+Saint-Étienne+un+hommage+avec+expo+buste+et+podcast.html

4 À ce sujet, regarder l'enregistrement visuel de la visite du général Charles de Gaulle à Saint-Étienne le 4 janvier 1948 : https://www.youtube.com/watch?v=FWnbZ5NdF6M.

5 Giedroyc, J., *op. cit*., p. 126-127.

dernier arriva à Saint-Étienne en compagnie de Władysław Wolski, spécialiste de la Roumanie et de l'Europe de l'Est.[1]

La discussion entre Czapski, Wolski et Burnham porta essentiellement sur le dernier livre de l'Américain intitulé *Pour la domination mondiale* (*The Struggle for the World*, 1947).[2] Dans cet ouvrage, Burnham donnait une vision « apocalyptique » du monde d'après-guerre.[3] Selon lui, l'Occident faisait face à une menace immédiate de destruction, celle de l'agression et de la subversion soviétiques avec pour objectif de dominer le monde, et le conflit entre les deux grandes puissances serait inévitable à cause de la détention de la bombe atomique. Wolski écrivit un article fondé sur cette discussion avec Burnham dans le numéro suivant de *Kultura*, qu'il signa sous un pseudonyme par crainte d'être surveillé par le service de sécurité polonaise.[4]

La discussion de Saint-Étienne, qui porta essentiellement sur le livre de Burnham et la formulation d'une politique américaine offensive vis-à-vis l'URSS, constitua la première ébauche orale du projet d'université porté par l'équipe de *Kultura*. C'est ainsi que débuta l'histoire du Collège de l'Europe libre. Burnham et la rédaction de *Kultura* entretinrent à compter de cette rencontre une correspondance qui durera toute leur vie.[5]

Le projet d'université de *Kultura*

Le 9 avril 1948, Czapski écrivit sa première lettre à l'intellectuel américain rentré à New York : « cher monsieur, vous vous souvenez peut-être de notre rencontre à St Étienne, où vous avez bien voulu donner une interview à mon ami Wolski ».[6] Il indiqua que l'article paru

1 Ancien assistant de Czapski au 2e Corps polonais, Wolski croisa Giedroyc à Paris, après la guerre, et il rejoint aussitôt *Kultura*. *Ibidem*, p. 143.

2 La traduction française intitulée *Pour la domination mondiale* parut chez Calmann-Lévy en 1947.

3 Kelly, D., *op. cit*., p. 121.

4 Wolski, W. alias « Gamma », Preliminaria trzeciej wojny światowej, *Kultura* n° 4, 1948, p. 19-31.

5 Czapski et Giedroyc correspondaient essentiellement en français avec Burnham, mais aussi en anglais, comme en témoignent les brouillons de traduction trouvés dans les archives de la correspondance de *Kultura* avec Burnham. Ce dernier comprenait le français mais répondait toujours en anglais.

6 Lettre de Czapski à James Burnham du 9 avril 1948 (en français). AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1

dans *Kultura* avait été « lu et discuté passionnément » en Pologne.[1] Dans une lettre datée du 15 juin, Burnham répondit à Czapski qu'il se remémorait « souvent, avec plaisir et intérêt » la discussion qui avait eu lieu « cet après-midi à Saint-Étienne » et lui transmit une lettre de recommandation à l'attention de William G. Casey, conseiller général d'Averall Harriman au sein de l'*Economic Cooperation Administration*, une institution chargée de l'exécution du plan Marshall.[2] Il espérait que Czapski pourrait discuter avec celui-ci à Paris, « avec franchise et en toute confiance », de son travail et de ses projets.[3]

Dès ce premier contact, Burnham mit Czapski en rapport avec des Américains influents et proches du gouvernement des États-Unis. Il lui révéla en outre petit à petit ses propres liens avec des agences gouvernementales secrètes. C'est sans doute grâce à l'entremise de Malraux que l'intellectuel américain fit confiance à Czapski. Ce dernier avait laissé une impression très profonde sur Burnham : il personnifiait pour lui la résistance militante d'Europe de l'Est contre le communisme.[4] Grâce à des échanges de contacts, *Kultura* fut mis en relation avec le cercle intérieur de l'establishment américain tandis que Burnham réussit à entrer en contact avec des exilés et à obtenir des nouvelles de première main concernant l'Europe de l'Est.

En septembre 1948, Czapski eut l'occasion de rencontrer Casey à deux reprises. Dans une lettre du 23 septembre 1948 adressée à Burnham, il expliquait que le fonctionnaire américain voulait surtout savoir de quelle manière les États-Unis pourraient diffuser « une propagande positive » en Europe de l'Est.[5] Czapski, après une discussion avec ses amis à *Kultura*, répondit que pour gagner les pays d'Europe de l'Est à leur cause, les États-Unis devaient contrebalancer « l'énorme propagande de haine et de dénigrement » de Moscou.[6] À cette fin, ils devraient créer des centres pour qu'« une pensée, une science, un travail

1 *Ibidem.*

2 Lettre de Burnham à Czapski du 15 juin 1948. AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1

3 *Ibidem.*

4 Kelly, D., *op. cit.*, p. 134-135.

5 Lettre de Czapski à Burnham du 23 septembre 1948. AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

6 *Ibidem.*

intellectuel puissent exister pour les hommes là-bas ».[1] Czapski continua ainsi sa lettre à Burnham :

…c'est cela qui nous a donné l'idée d'une Université américaine en Europe pour la jeunesse des DP [Displaced Personnes] et pour la jeunesse qui fuit les pays derrière les rideaux. Je me permets de vous envoyer le projet.[2]

Le projet d'université de *Kultura* consistait à « former une élite des peuples de l'Europe centrale qui non seulement représenterait les valeurs culturelles de leurs pays mais qui serait également guidée par l'idéal de démocratie américaine et constituerait à l'avenir des cadres nécessaires à la formation de la Pax Americana », dans la mesure où ils sont conscients des difficultés que connaissent les pays communistes enfermés derrière le Rideau de fer à la suite de leur « complète soviétisation » et de « l'anéantissement de leurs milieux intellectuels ».[3] L'idée était de la créer en France auprès d'une université déjà existante et sous le patronage d'une institution ou fondation américaine. Elle disposerait de trois facultés en sciences humaines et sociales, d'une bibliothèque et d'un bulletin spécialisé sur les problèmes de l'Europe centrale et orientale. Une bourse d'études serait attribuée aux réfugiés politiques de la Pologne, de la Roumanie, de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie, de l'Ukraine, des pays baltes ou balkaniques, en fonction du nombre total d'exilés. Concernant les professeurs, il était prévu que l'Université embauche à la fois des enseignants d'origine américaine et des enseignants ayant fui les pays situés au-delà du Rideau de fer. Il était prévu de les sélectionner soigneusement, afin qu'ils n'encouragent pas les tendances nationalistes et les « incroyables intrigues et querelles politiques » qui existaient entre les nations d'Europe de l'Est, dans le but de créer une « organisation académique commune […] non nationale » et neutre.[4]

1 *Ibidem.*

2 *Ibidem.*

3 Plan détaillé du projet d'université, sans titre, sans date. À noter que Czapski envoya à Burnham deux plans concernant le projet d'université. Le premier plan, daté du 23 septembre 1948, reflète les principaux points discutés avec Casey tandis que le deuxième, envoyé en pièce jointe de sa lettre du 31 janvier 1949 à Burnham, contient plus de précisions quant à la localisation, la structure et le fonctionnement de l'institution. C'est ce deuxième plan qui est cité dans l'article. AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

4 *Ibidem.*

Burnham « admira » le projet dès le début de sa correspondance avec Czapski.[1] « J'ai continué à réfléchir au projet d'Université, et plus j'y réfléchis, plus j'en suis convaincu », s'enthousiasma-t-il dans sa lettre en date du 8 décembre 1948. Il ajouta : « même s'il n'accomplit qu'une partie de ses objectifs, même s'il ne se réalise jamais complètement, ce projet aura néanmoins une grande valeur indirecte ».[2] Czapski écouta attentivement les remarques de l'intellectuel américain sur le projet d'université, même s'ils s'entendirent sur les principes. Le Polonais reconnaissant « trop peu connaître l'Amérique, le jeu de ses forces et ses influences pour pouvoir juger » par lui-même, il invita Burnham à devenir aux États-Unis le « défenseur, le propagateur de ce projet, voire à en devenir le recteur, justement pour garantir que ce ne sera pas une institution mort-née, académique pour les *American Fellow-Travellers* ».[3]

Burnham suivit ce conseil et éveilla l'intérêt de certains de ses collègues universitaires, tels que Sidney Hook, ainsi que « d'un ami qu'il avait dans une certaine branche du gouvernement ».[4] Ces personnes étant déjà familiarisées avec le projet, leur jugement constituerait un « test décisif » selon Burnham.[5] Néanmoins, il tenta d'anticiper les difficultés liées à l'établissement de l'université, en raison de la « complexité du gouvernement [américain] » et du processus de prise de décisions.[6]

Alors que Czapski correspondait avec Burnham, Giedroyc parlait du projet d'université au sein de l'émigration polonaise. Jerzy Stempowski, journaliste et essayiste polonais installé en Suisse, qui devint un collaborateur étroit de *Kultura* à partir de 1946, « aimait beaucoup » le projet.[7] Il raconta à Giedroyc qu'il avait conçu, en petit comité, un projet

1 Lettre de Burnham à Czapski du 20 octobre 1948 (en anglais). AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

2 Lettre de Burnham à Czapski du 8 décembre 1948 (en anglais). AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

3 Lettre de Czapski à Burnham du 9 novembre 1948 (en français). AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

4 Lettre de Burnham à Czapski du 10 février 1949 (en anglais). AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

5 *Ibidem.*

6 Lettre de Burnham à Czapski du 2 janvier 1949 (en anglais). AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

7 Lettre de Stempowski à Giedroyc du 13 janvier 1949. *Jerzy Giedroyc, Jerzy Stempowski, Listy 1946-1969*, Warszawa 1998, t. I, p. 83. Stempowski indiquait que la création d'un centre de recherches pour l'Europe de l'Est avait été envisagée en Espagne, auprès de l'institut local d'histoire arabe.

similaire trois ans auparavant, après avoir établi un premier contact avec les Américains. Le projet avait fini dans « les archives de Washington », sans aboutir à des résultats.[1]

L'équipe de *Kultura* contacta, par l'intermédiaire d'Anatole Mülhstein, Sidney Hook, professeur de philosophie et ancien ami de Burnham. Mülhstein, diplomate polonais ayant fui aux États-Unis à la suite de l'invasion allemande de la France, vivait entre les deux pays après la guerre. Dans une lettre datée du 7 mars 1949 et adressée à Czapski, Mülhstein dressa le bilan d'une conversation avec Hook à New York. Le moins qu'il pût en dire, c'est « qu'elle ne fut pas très encourageante ».[2] Selon Hook, le financement constituait le principal problème. La mise en place d'une université exigerait des fonds importants. Or, les grandes fondations américaines n'en disposaient pas d'autant. Quant au plan Marshall, suggéré par Czapski, il ne pouvait financer que des projets purement économiques. Hook évoqua le cas de l'Université baltique, fondée récemment pour les émigrés de l'Est réfugiés en Allemagne et qui était déjà au bord de la faillite.

Après avoir échoué à son premier « test », le projet d'université semblait selon Czapski avoir peu de perspectives de l'autre côté de l'Atlantique, sous l'administration démocrate de Harry S. Truman : « Je crains que s'il est vrai que Burnham était très lié aux républicains, aujourd'hui il ait extrêmement peu d'influence sur le cours des événements concernant notre université ».[3]

L'insertion du projet d'université au cœur de la guerre psychologique américaine

James Burnham retourna en Europe aux mois de mars et d'avril 1949 pour un nouveau voyage d'exploration. À cette occasion, il revit Joseph Czapski à Paris – en compagnie de Jerzy Giedroyc. Après le retour de Burnham aux États-Unis, Czapski tenta de recontacter l'intellectuel américain au cours de l'été 1949, mais n'obtint pas de réponse. Il lui envoya trois lettres, afin de l'informer de ses rencontres avec différentes

1 *Ibidem.*

2 Lettre de Mülhstein à Czapski du 7 mars 1949 (en français). AIL Kultura, fonds Congrès pour la liberté de la culture, KOR RED KWK 07.

3 Lettre de Czapski à Mülhstein du 24 mars 1949 (en polonais). AIL Kultura, KOR RED KWK 07.

personnes qui lui avaient été recommandées au sujet de l'université.[1] Mais surtout, Czapski lui demanda des nouvelles d'une certaine « fondation en création » que Burnham avait évoquée lors de leurs entretiens parisiens :

…je suis en peu inquiet de ce qui se passe avec vous, vous êtes peut-être malade. C'est en juin que vous espériez parler du projet de l'Université à ces personnages de la Fondation en création. Vous vouliez aussi écrire un article sur le projet de l'Université.[2]

Cette « fondation en création » dont Burnham avait parlé en personne à Czapski et à Giedroyc à Paris au printemps 1949 était le Comité américain pour l'Europe libre (*National Committee for a Free Europe*, NCFE). Si l'Américain était au courant de la mise en place de l'une des plus importantes opérations clandestines par la top-secrète *Office of Policy Coordination* (OPC) au sein de la CIA, c'est parce qu'il travaillait officieusement au sein de l'OPC. Ce sont ses convictions anticommunistes qui amenèrent Burnham à travailler pour le gouvernement américain.[3] Burnham fut recruté au sein de l'OPC au cours de la première moitié de l'année 1949. En août 1949, il déménagea à Washington avec sa famille après vingt ans d'enseignement à l'Université de New York. Officiellement, il expliqua qu'il avait eu envie d'effectuer des recherches et de travailler en tant qu'écrivain indépendant. Officieusement, il fut chargé, au sein de l'OPC, de trouver des sources d'information, de recueillir des informations, de rédiger des analyses politiques et de proposer des projets de propagande anticommuniste dans le cadre de la guerre psychologique.[4]

Il est difficile de savoir si Burnham avait déjà révélé les liens entre le comité américain en cours de création et l'OPC à Czapski et Giedroyc lors de leur rencontre à Paris au printemps 1949. En revanche, il est

1 Les trois lettres susmentionnées sont datées du 8 juin, du 21 juin et du 12 juillet 1949. AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

2 Lettre de Czapski à Burnham du 12 juillet 1949 (en français). AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

3 En 1944, Burnham avait déjà écrit une étude sur les objectifs soviétiques d'après-guerre à l'usage du service de renseignement américain en temps de guerre appelé *Office of Strategic Services* (OSS). Cette étude servira plus tard de base à son livre publié aux États-Unis en 1947 sous le titre de *Pour la domination mondiale* (*The Struggle for the World*). Kelly, *op. cit*., p. 121.

4 Pour plus de détails sur le recrutement et sur la mission de Burnham à l'OPC, lire : Kelly, *op. cit*., pp. 149-156.

évident qu'au cours de l'été 1950 Czapski et Giedroyc savaient que le NCFE était une opération clandestine de l'OPC et qu'Allen W. Dulles était l'homme de liaison entre le comité américain et l'agence secrète dirigée par Frank G. Wisner. Il reste à savoir si Burnham avait révélé à Giedroyc et à Czapski sa propre affiliation à l'OPC. La suite de l'histoire ne laisse pas de place au doute.

La réponse de Burnham se fit attendre jusqu'au 17 octobre 1949. Il expliqua à Czapski qu'il avait dû « drastiquement arrêter toute correspondance », car il avait été entièrement occupé par la rédaction de son nouveau livre dont il venait d'envoyer le manuscrit à son éditeur.[1] Il se contenta d'annoncer à son correspondant polonais qu'il avait inséré le projet d'université dans son ouvrage :

…j'ai inclus dans mon livre une réflexion sur le projet de l'Institut de l'Europe de l'Est. Je n'ai nullement perdu espoir, et maintenant que je vis à Washington, je vais être en mesure de suivre le projet plus concrètement et plus largement.[2]

Czapski devant bientôt partir au Canada et aux États-Unis afin de donner une série de conférences au sujet de l'URSS et de ses témoignages sur Katyn, Burnham lui proposa de le revoir à cette occasion afin de discuter des questions politiques et d'organiser des rencontres aux États-Unis « avec d'autres parties intéressées ».[3]

Czapski remercia Burnham pour sa lettre et plus encore de ne pas avoir oublié leur projet d'Université.[4] Il joignit à sa lettre celle de Giedroyc, qui écrivait pour la première fois à l'intellectuel américain. Le fondateur-éditeur de *Kultura* se dit « très heureux d'apprendre » que Burnham avait continué de s'intéresser à cette question et qu'il l'avait

1 Lettre de Burnham à Czapski du 17 octobre 1949. AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

2 *Ibidem.* L'intellectuel américain publia *The Coming Defeat of Communism* aux États-Unis, en 1950, paru en France la même année chez Calmann-Lévy sous le titre de *Pour vaincre l'impérialisme soviétique*. Dans cet ouvrage, Burnham milite pour le durcissement de la politique américaine à l'égard de Moscou et recommande une guerre politico-subversive. Entre autres, il propose la création d'un « Institut ou d'une Université d'Europe orientale », à l'initiative « des réfugiés actuellement rassemblés à Paris » – faisant implicitement allusion à *Kultura* –, qui recruterait parmi les « cadres de la Libération » des pays satellites de l'URSS (p. 275-278 dans la traduction française).

3 *Ibidem.*

4 Lettre de Czapski à Burnham du 3 novembre 1949 (en français). AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

développée dans son livre.[1] Selon Giedroyc, l'escalade de la guerre froide rendait plus pertinent que jamais le projet d'université pour la jeunesse exilée des pays communisés :

Ayant une réserve de jeunesse dynamique, pourvue d'une idéologie, désireuse d'action et de réalisation, on pourrait faire beaucoup, non seulement du point de vue préparatif au conflit mais, ce qui est encore plus important, au point de vue d'aménagement du monde d'après-guerre. (…) Ces jeunes gens seront plus faciles aussi à s'accorder entre eux et à aplanir ces gouffres nationalistes, si caractéristiques pour l'Europe orientale.[2]

En terminant ses propos, Giedroyc souhaita également savoir si Burnham avait eu l'occasion d'aborder la question du projet d'université avec « les représentants de la fondation » dont il avait parlé auparavant lors de sa visite à Paris.[3]

La réponse à la question de Giedroyc fut finalement apportée par Czapski lui-même. À l'occasion de son voyage en Amérique du Nord, Czapski put rencontrer en personne les plus importants représentants du NCFE. Giedroyc en profita pour demander à Czapski de trouver des abonnés et de récolter de l'argent pour le compte de l'Institut Littéraire. Ce voyage servit également à promouvoir une variété de projets conçus au sein de *Kultura*, y compris le projet d'université pour la jeunesse exilée d'Europe de l'Est. Czapski partit pour six mois. Il débuta sa visite au Canada le 23 novembre, où il resta jusqu'au 1er janvier, et partit ensuite aux États-Unis. Il visita inlassablement de nombreux groupes et associations d'émigration polonaise, des organisations anticommunistes et des universités américaines. Il tenait Giedroyc continuellement informé de ses visites et rencontres tandis que ce dernier lui indiquait la ligne de conduite à tenir à l'étranger.

Czapski fut ébloui par l'Amérique. Il ne cessa d'écrire et de dessiner en s'émerveillant du nouveau monde. Une sélection de dessins fut publiée à deux reprises dans *Kultura* et ses récits parurent dans le

1 Lettre de Giedroyc à Burnham du 1er novembre 1949 (en français). AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

2 *Ibidem.*

3 *Ibidem.*

nouveau bulletin de la revue, intitulé *Notatki Amerykanskie* (Notes américaines).[1] Grâce au soutien de Burnham, toutes les portes lui furent ouvertes sur le sol américain. Il se retrouva rapidement dans les bureaux et dans les salons des Américains les plus importants de l'époque, il passa sur la chaîne radiophonique *Voix d'Amérique* et rencontra la rédaction du magazine *Life*.

À Washington, Burnham l'invita à séjourner chez lui. Il l'amena partout, même au Pentagone, pour qu'il puisse parler de la Russie soviétique.[2] À New York, Czapski fit connaissance avec les dirigeants du NCFE. Il commença sa visite chez Frank Altschul, « un personnage très important » et « protecteur des finances de *Free Europe* », qui l'accueillit dans son appartement situé au 22e étage d'un gratte-ciel à Manhattan, « avec une vue incroyable et des Renoir dans le salon ».[3] Altschul introduisit ensuite Czapski auprès d'autres membres du comité américain. Ils rendirent visite ensemble au président du NCFE, Dewitt C. Poole, au siège du comité situé dans *l'Empire State Building*, tour emblématique de la ville de New York. Poole était un ancien diplomate et, pendant la guerre, chef d'unité au service de renseignement américain en temps de guerre appelé *Office of Strategic Services* (OSS). Czapski rencontra également le directeur du comité exécutif du NCFE, Allen W. Dulles – ancien chef de l'OSS en Suisse et alors officieusement homme de liaison entre le comité américain et l'OPC – lors d'une réception dans la maison de campagne d'Altschul.

Toutefois, sa rencontre tant attendue avec les représentants du NCFE déçut profondément Czapski. Sa visite chez le président Poole lui laissa une « impression abominable ; les secrétaires et les secrétaires des secrétaires, un local situé dans la plus haute des tours et, à l'intérieur, un ex-diplomate médiocre qui ne savait pas trop quoi faire avec son temps libre ».[4] La réception chez Altschul, bien que Czapski fût « accueilli avec respect », ne fut pour lui qu'une occasion de « rencontrer des gens

1 *Kultura* publia les dessins de Czapski sur la ville de New York en avril 1950 (N° 4, p. 78-81) et d'autres dessins sous le titre de « Paysages américains » (*Pejzaz amerykanski*) lors de l'été 1950 (N° 7-N° 8, p. 86-91). En parallèle, le livre de Burnham (*Pour la domination mondiale*) fut publié sous forme de feuilletons dans la revue, entre janvier et mai 1950. Sa traduction polonaise par l'IL Kultura sortira la même année.

2 Kłoczowski, P., *op. cit*, p. 157.

3 Lettre de Czapski à Giedroyc du 28 janvier 1950. AIL Kultura, PoJCz 19/03.

4 *Ibidem*.

notables ».[1] Lorsqu'il discuta avec Poole et Altschul au cours d'un entretien à trois et « exigea » qu'ils soutiennent plusieurs projets de la revue *Kultura* (publication de numéros en langue anglaise, envoi en Pologne de numéros contenant des articles rédigés avec la collaboration de Burnham), ceux-ci « fuirent leurs responsabilités en expliquant que cela ne relevait pas de leurs devoirs ».[2] Czapski discuta aussi en tête-à-tête avec Dulles. « On avait tellement entendu parler de Dulles, de sa puissance (…) en Suisse [pendant la guerre] », rappela-t-il à Giedroyc dans sa lettre.[3] Bien que Czapski ait abordé tous les sujets et projets proposés par Giedroyc avec Dulles, ce dernier ne réagit « que faiblement aux idées concernant l'université et la chaîne de radio américaine *Voice of America* ».[4]

Au beau milieu de ses entretiens avec les responsables du NCFE, Czapski apprit par le biais du *New York Times* que des étudiants de l'Université Columbia à New York avaient pris l'initiative d'offrir des dons à l'Université libre de Berlin (*Freie Universität Berlin*), fondée à Berlin-Ouest en 1948 sur le principe de la liberté académique en réponse aux persécutions subies au sein de l'*Universität Unter den Linden* dans le secteur communiste. Empli d'excitation, Czapski écrivit une lettre à l'éditeur du *New York Times* en attirant son attention sur la jeunesse exilée des pays communistes. Ce fut une sorte de lettre ouverte rédigée dans le but de trouver une fondation américaine susceptible de porter son assistance aux jeunes réfugiés et de créer une université est-européenne ou institut est-européen. Cette lettre, que Burnham trouva « splendide », resta cependant sans réponse.[5]

Czapski ne cacha pas à Giedroyc que le projet d'université allait « de pire en pire et devenait de moins en moins réel » aux États-Unis : « tout le monde hoche la tête, dit que l'idée est excellente, mais je ne vois

1 Lettre de Czapski à Giedroyc du 3 février 1950. AIL Kultura, PoJCz 19/03.

2 Lettre de Czapski à Giedroyc du 28 février 1950. AIL Kultura, PoJCz 19/03.

3 Lettre de Czapski à Giedroyc, sans date (en polonais). AILK, PoJCz 19/03.

4 Lettre de Czapski à Giedroyc du 3 février 1950, *op.cit*.

5 Lettre de Czapski à l'éditeur du *New York Times* du 1er mars 1950 (en anglais). AILK, KOR RED KWK 07. Lettre de Czapski à Giedroyc du 10 mars 1950. AILK, PoJCz 19/03. Quant à la *Freie Universität Berlin*, elle reçut un don d'un montant s'élevant à 1,3 million de dollars de la part de la Fondation Ford le 16 juillet 1951, exactement une semaine avant la création du *Free Europe University in Exile*, organisation mère du Collège de l'Europe libre.

aucun fil conducteur auquel on pourrait réellement s'accrocher ».[1] Face à l'inaction et au recul général, une seule personne crut en *Kultura* et en ses projets : James Burnham. Czapski put ainsi réconforter Giedroyc : « invité à la radio pour participer à une des émissions les plus connues ici, Burnham a parlé pendant dix minutes de ton projet de l'Institut-université ».[2] Il raconta avoir eu une discussion confidentielle avec Burnham sur un projet qu'il avait demandé à Czapski de « garder secret » :

Burnham pense construire un groupe d'à peu près une dizaine de personnes, sans un seul opportuniste, qui pourrait démarrer une affaire antisoviétique à grande échelle. À prévoir : une exposition sur les camps [soviétiques], (ton idée), et un cinéma documentaire, dramatique. D'après lui, on pourrait faire venir des gens et, si tout se passe bien, il se peut que cela soit un début… de l'institut.[3]

Cette « affaire antisoviétique à grande échelle » était le Congrès pour la liberté de la culture (*Congress for Cultural Freedom*, CCF). Il s'avère que l'effort majeur de Burnham au sein de l'OPC consista à organiser cette manifestation culturelle afin de rallier des intellectuels non-communistes à la cause de la lutte antitotalitaire. Aux États-Unis, Burnham et Sidney Hook furent responsables de l'organisation du congrès, financé secrètement par l'OPC, à condition que Burnham reste dans l'ombre.[4] Czapski avertit Giedroyc : « c'est très confidentiel, on ne peut donc pas en parler surtout avec lui, parce que l'affaire est censée ne pas être liée à lui ».[5]

La première réunion du congrès, appelée *Kongress für kulturelle Freiheit*, eut lieu dans la zone d'occupation américaine de Berlin entre le 26 et le 29 juin 1950. Czapski, à peine rentré à Paris, et Giedroyc participèrent à la réunion, sur invitation officielle du secrétaire général Melvin Lasky. Lors de la cérémonie d'ouverture, laquelle coïncida avec le déclenchement de la guerre de Corée, quatre mille personnes écoutèrent les quatre intervenants sélectionnés, et parmi eux, Czapski. Il fut le seul à traiter de l'Europe centrale et orientale dans son discours,

1 Lettre de Czapski à Giedroyc du 10 mars 1950, *op.cit*.

2 Lettre de Czapski à Giedroyc du 28 février 1950, *op.cit*.

3 Lettre de Czapski à Giedroyc du 10 mars 1950, *op.cit*.

4 Saunders, F. S., *Qui mène la danse ? La CIA et la guerre froide culturelle.* Paris 2003, p. 83.

5 Lettre de Czapski à Giedroyc du 16 avril 1950 (en polonais). AIL Kultura, PoJCz 19/03.

lequel fut « la révélation de la session d'inauguration » selon Giedroyc.[1] Au cours des journées de débats, Czapski prononça un deuxième discours intitulé « Pour les jeunes évadés de l'Est ». Après avoir dressé un bilan dramatique sur la soviétisation des cultures est-européennes, il annonça son projet d'université en faveur de la jeunesse vivant derrière le Rideau de fer :

Est-ce que nous ne comprendrons pas que notre indifférence envers une irrévocable barbarisation de toute une génération de la moitié de l'Europe est une condamnation à mort de l'Europe et de nous-mêmes ? Sauvons cette jeunesse qui est peut-être le sel de la terre. Donnons ici à ce projet un début concret. Alors seulement nous pourrons espérer susciter un intérêt pour cette cause et même obtenir une aide matérielle comme celle apportée à l'Université libre de Berlin, qui a aussi été créée de rien.[2]

Les efforts de *Kultura* et le discours de Czapski portèrent leurs fruits : le projet d'université fut sélectionné pour constituer l'un des projets à long terme du CCF.[3] La deuxième réunion du congrès, qui eut lieu à Bruxelles du 27 au 30 novembre 1950, réunit vingt-trois membres du Comité international du CCF et seize invités, afin de définir les statuts de l'organisation et de discuter des projets et des moyens d'action approuvés à Berlin. Après discussion, la « motion de la commission pour l'étude d'un projet de création d'Université » fut votée le 30 novembre 1950.[4] Une commission d'université composée de six membres fut formée afin d'étudier les possibilités de création et d'organisation de l'université, avec Czapski pour principal appui en Europe et Burnham aux États-Unis. Après avoir participé à quelques réunions avec les membres du comité exécutif du CCF et tout en informant continuellement le Secrétariat international du congrès de ses démarches afin d'appuyer le projet, Czapski entama des travaux exploratoires en janvier et en février 1951 en France, pays qu'il trouvait le plus approprié pour accueillir la future université.

1 Giedroyc, *op. cit.*, p. 188.

2 Le discours de Czapski, prononcé en français, fut publié dans *Kultura* dans le double numéro de juillet-août 1950 (*Biada urzędnikom*, p. 3-11), puis dans la revue *Liberté de l'Esprit* en novembre 1950 (N° 15, p. 217-221).

3 Grémion, P., *L'intelligence de l'anticommunisme : Le Congrès pour la liberté de la culture à Paris (1950-1975*), Paris 1995, Fayard, p. 44.

4 Br. Doc n° 16 : Motion de la commission pour l'étude d'un projet de création d'Université (en anglais). AIL Kultura, KOR RED KWK T.1

La création de l'Université en exil, sans *Kultura*

Il s'avère que le projet d'université avait suscité l'intérêt du NCFE dès le printemps 1950, lors de la visite de Czapski aux États-Unis. En dépit du « faible intérêt » qu'il avait témoigné lors de son entretien en tête-à-tête avec Czapski, Allen W. Dulles fut d'emblée captivé par le projet d'université. Dulles commença alors à réfléchir à un programme pour les jeunes réfugiés dans le cadre des activités du comité américain, lesquelles ne concernaient jusque-là que des exilés politiques établis. Le projet de *Kultura* visant à mettre en place une université pour la jeunesse exilée d'Europe centrale et orientale et à former une future élite en cas d'effondrement du bloc soviétique s'insérait parfaitement dans le programme politique du NCFE. En conséquence, le comité américain intégra le projet d'université dans ses activités en s'appuyant sur l'ébauche de *Kultura*, sans toutefois mentionner Giedroyc, Czapski, *Kultura*, Burnham et le CCF dans ses documents.[1]

Lorsque le projet d'université fut annoncé au *Kongress für kulturelle Freiheit* fin juin 1950 et reconnu comme projet à long terme du CCF, Dulles eut hâte de rencontrer Czapski en Europe. Ce dernier étant en déplacement, il avait informé Giedroyc de sa deuxième rencontre avec « D. » – c'est-à-dire Dulles – dans une lettre codée, par crainte qu'elle soit interceptée par les services secrets de polices politiques polonaise ou soviétique. Selon Czapski, il s'agissait d'une rencontre « plutôt prometteuse » car Dulles lui avait promis de financer le projet d'université avec l'aide de son « patron », c'est-à-dire Frank G. Wisner, directeur de l'OPC :

D. [Dulles] a lu attentivement toutes les notes que je lui avais passées. Il va les envoyer tout de suite à Washington et nous donnera une réponse, probablement avant son arrivée. De tous les sujets, l'université l'intéressait le plus. Il a refait sa demande pour que B. [Burnham] discute après son retour avec son patron [c'est-à-dire le patron de Dulles] qui pourrait non seulement nous donner environ vingt mille [dollars] pour les

1 Le rapport annuel d'une division du NCFE, couvrant l'année 1950, contenait un indice quant aux origines de l'intérêt du comité américain à l'égard de la jeunesse des nations dépendantes. Il convient de noter qu'il coïncidait avec la visite de Czapski à New York : « Au cours de sa première année d'existence, le [NCFE] a travaillé avec les exilés les plus avisés et les plus connus. (...) Au printemps 1950, il fut décidé que le Comité National élargirait son programme d'aide pour les jeunes réfugiés à compter du 1er juillet 1950. » Rapport de la Division de la Coopération intellectuelle de l'année 1950 (en anglais). FDRPL, fonds Adolf A. Berle, Jr.

dépenses organisationnelles, mais sa fondation pourrait aussi nous faire de la publicité.[1]

En outre, Dulles avait demandé à Burnham de contacter son patron, Frank G. Wisner, à ce sujet dès son arrivée à Washington : « Burnham fut très excité par cette information et promit de réaliser sa mission sans tarder ».[2] Burnham avait donc informé Czapski des « développements très favorables en relation avec l'Université » avant la deuxième réunion du CCF à Bruxelles fin novembre 1950 et après le congrès.[3]

Entre-temps, le NCFE avait entamé des démarches bien concrètes en faveur de la création de la future université. Peu après un entretien à la hâte entre Dulles et Czapski fin juillet, en France, le comité américain approcha l'Université de Strasbourg au milieu du mois d'août et lui transmit un projet d'université proche de celui développé par *Kultura*. Dans l'attente de la réponse de l'université française, le NCFE continua à concevoir des plans concernant son programme d'éducation en faveur des jeunes réfugiés. Dulles, de son côté, chercha des financements auprès des fondations américaines. Bien que le Comité des Doyens de l'Université de Strasbourg rejetât le « Projet de création d'un centre d'études universitaire en faveur des jeunes gens réfugiés d'Europe orientale » lors de sa réunion du 2 octobre 1950, le NCFE poursuivit son plan appelé projet de Strasbourg, lequel n'avait circulé que de manière « extrêmement limitée » au sein du comité américain.[4]

Burnham était au courant des principales démarches du NCFE en rapport avec le projet d'université, ce qui lui permit de donner régulièrement des nouvelles à Czapski. Toutefois, il fut très pris par les affaires du tout nouveau CCF dont il était l'un des organisateurs. Pour cette raison, lorsque le 4 janvier 1951, Bolesław Wierzbiański – exilé polonais installé

1 Lettre de Czapski à Giedroyc du 24 juillet 1950. AIL Kultura, PoJCz 19/03.

2 Lettre de Giedroyc à Czapski du 1er août 1950. AIL Kultura, PoJCz 19/03.

3 Lettres de Burnham à Czapski du 19 octobre 1950 et du 15 décembre 1950. AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

4 Procès-verbal de la réunion du Comité des Doyens de l'Université de Strasbourg du 2 octobre 1950. Archives départementales du Bas-Rhin (ci-après « ADBR »), fonds Université de Strasbourg, 1161 W 43. Lettre d'Edgar P. Dean à Poole du 9 novembre 1950 (en anglais). HIA, fonds RFE/RL Corporate Records, série « Alphabetical File ».

à Londres – l'informa que le NCFE était en train de mettre en place un « centre universitaire à Strasbourg », il fut certainement étonné.[1]

Wierzbiański, alors président de la Fédération internationale des journalistes libres (*International Federation of Free Journalists*), était impliqué dans diverses organisations d'exilés d'Europe centrale et orientale au Royaume-Uni depuis la fin de la guerre. Depuis le printemps 1950, il travaillait sur un projet similaire à celui de *Kultura* – il s'agissait de fonder un institut de recherche est-européen avec un financement américain – avec l'exilé polonais Dr. Zygmunt Nagórski, en collaboration avec une autre organisation anticommuniste américaine appelée Comité d'aide international (*International Rescue Committee*). Wierzbiański consulta plusieurs fois Burnham à ce propos au cours de l'année 1950. L'intellectuel américain mit Czapski et Giedroyc au courant du projet, lesquels le considérèrent comme étant « complètement irréaliste ».[2] Wierzbiański réussit cependant à mobiliser de nombreuses personnes et institutions pour son projet et à obtenir « l'approbation du Département d'État ».[3]

Après avoir lu la lettre de Wierzbiański, Burnham écrivit à Czapski le 10 janvier 1951 que l'organisation de la future université était « loin d'être une tâche facile étant donné que beaucoup de personnes et de groupes y ont été impliqués ».[4] Le 13 février 1951, il alerta Czapski « des tentatives de contournement du Congrès, de *Kultura* et de lui-même » concernant le projet d'université : « l'intérêt du NCFE pour le projet s'est brusquement réveillé. Ils ont travaillé sur le projet. Par contre, j'ignore avec qui ils travaillent sur le sujet ».[5] Après avoir échangé quelques lettres avec Burnham – et cela dans une atmosphère particulière en raison de la défection de Czesław Miłosz et de son installation clandestine à Maisons-Laffitte, qui mettait toute l'équipe dans une situation dangereuse –, l'Institut Littéraire *Kultura* reçut le 5 mars 1951 un télégramme de New York qui changea irrévocablement le destin du

1 Lettre de Bolesław Wierzbiański à Burnham du 4 janvier 1951 (en anglais). HIA, fonds James Burnham, série « Subject File ».

2 Lettre de Giedroyc à Burnham du 29 décembre 1950. AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

3 Lettre de Wierzbiański à Czapski du 27 décembre 1950. AIL Kultura, KOR RED KWK 07.

4 Lettre de Burnham à Czapski du 10 janvier 1951. AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

5 Lettre de Burnham à Czapski du 13 février 1951. AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

projet d'université : le NCFE avait décidé d'apporter son concours et le président Poole se rendrait à Paris afin de discuter du projet avec le Secrétariat du CCF et Czapski.

La raison pour laquelle le NCFE s'engagea soudainement dans le projet d'université fut notamment le projet concurrent de Wierzbiański. En fait, non seulement ce projet ressemblait à celui développé par *Kultura*, mais il semblait également avoir reçu une promesse de financement de la part de la Fondation Ford, d'après les renseignements dont disposait le NCFE.[1] C'est pour cela donc que le président du NCFE se rendit à Paris à la hâte et commença à organiser la mise en place de la future université, prenant ainsi de l'avance sur la concrétisation du projet concurrent.

À son arrivée à Paris, le 16 mars 1951, Poole rencontra d'abord Czapski et donna à ce dernier « l'impression d'avoir beaucoup de bonne volonté et une conception encore vague de l'université ».[2] Le 21 mars, ils rentrèrent ensemble au Quai d'Orsay où Czapski avait préalablement mené des conversations exploratoires, en s'appuyant sur son réseau de connaissances avec des diplomates, tels que Jean Laloy ou Robert Rochefort. Toutefois, ce fut la première et la dernière fois que Czapski – en tant que délégué de *Kultura* et membre de la commission universitaire du CCF – et le NCFE se présentèrent ensemble au cours des négociations. Le 26 mars, Czapski se plaignait déjà d'avoir été « pratiquement (…) éliminé du travail essentiel » dans une lettre adressée à son ami d'avant-guerre, le compositeur et émigré d'origine russe Nicolas Nabokov, qui venait d'être nommé secrétaire du bureau parisien du CCF.[3] Poole et le représentant du NCFE en Europe, Royall Tyler, entamèrent des négociations intenses avec les autorités concernées en France pendant que le NCFE, aux États-Unis, parvint à s'imposer auprès de l'IRC, qui abandonna le projet concurrent.

Bien que ni Czapski ni Giedroyc ne fussent impliqués dans les négociations – Burnham ne fut quant à lui consulté par le NCFE que quelques fois –, le président du comité américain, Poole, les tint régulièrement informés. Pour des raisons de faisabilité tant sur le plan juridique que

1 Lettre de Poole à C.D. Jackson du 22 mars 1951. HIA, fonds RFE/RL Corporate Records, série « Alphabetical File ».

2 Lettre de Czapski à Burnham du mars 1951. AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1.

3 Lettre de Czapski à Nicolas Nabokov du 25 mars 1951 (en français). AIL Kultura, KOR RED KWK 07.

pratique, le projet d'université commença à s'éloigner des principes établis par *Kultura*. Au lieu de recruter de jeunes réfugiés dynamiques et explicitement arrivés des pays situés derrière le Rideau de fer – pour que le projet ne finisse pas par devenir « un bonbon philanthropique pour des vieux messieurs [émigrés], professeurs privilégiés où il y aura de tout hormis la jeunesse » – et de construire un programme académique sérieux, dédié aux questions de l'Europe centrale et orientale, le NCFE avait plutôt « des idées hautement philanthropiques avec une sourdine sur le côté politique »[1], ce que Czapski désapprouvait.

Au-delà des désaccords quant au caractère de la future université, le NCFE tenta aussi de réduire l'influence du CCF et surtout celle de *Kultura*. Czapski parvint à faire rentrer quelques membres du congrès au sein de l'institution, notamment Nicolas Nabokov et Denis de Rougement, secrétaire général du CCF. Burnham et Sidney Hook, en raison de leur notoriété et de leur influence, ne purent être écartés par le NCFE. Par contre, la candidature de Czapski lui-même fut refusée sous prétexte qu'elle constituerait « une provocation envers les Russes ».[2] Burnham, qui faisait de son mieux pour faire évoluer le projet d'université du NCFE dans le sens développé par *Kultura*, plaida auprès de Poole pour que Czapski devienne un consultant spécial du comité américain concernant le projet d'université : « Je pense que cela présentera, directement et indirectement, un véritable intérêt et, en même temps, ce sera un beau symbole »[3]. La demande de Burnham resta sans écho. Dans cette ambiance tendue, *Kultura* et le NCFE se mirent à se méfier l'un de l'autre, comme en témoignent leurs correspondances internes.[4]

La rupture définitive entre le CCF et le NCFE eut lieu le 17 mai 1951 lorsque Czapski se rendit pour une deuxième fois à New York grâce au financement obtenu du CCF, afin de faire progresser les négociations

1 *Ibidem.*

2 *Ibidem.*

3 Lettre de Burnham à Poole du 18 mai 1951 (en anglais). HIA, fonds James Burnham, série « Subject File ».

4 Czapski confia à Nabokov, dans sa lettre du 13 avril 1951, que « Poole lui paraissait maintenant plus malin » qu'au début de leurs relations et que les responsables des autorités françaises concernées « dansaient autour de lui ». AIL Kultura, KOR RED KWK 07. Quant à Poole, il traita les délégués du CCF chargés du projet d'université, notamment Czapski, de « casse-pieds ». Lettre de Poole à Levering Tyson et à Spencer Phenix du 21 avril 1951. HIA, fonds RFE/RL Corporate Records, série « Alphabetical File ».

au sujet du projet d'université sur le sol américain. La commission d'université, réunie en présence de Czapski, Hook et du philosophe américain Arthur Schlesinger Jr., décida d'abandonner le projet en raison de l'absence de financement de la part du CCF qui, en conséquence, n'aurait pas été en mesure d'exercer la moindre influence sur la mise en place de la future université. Ils décidèrent également que la commission d'université ne devait pas être dissoute afin qu'elle puisse conseiller l'organisation qui réaliserait finalement la future institution. Toutefois, selon des notes prises par Czapski à l'époque, le CCF abandonna le projet d'université « du point de vue tactique » : le NCFE étant considéré « comme une branche du *State Department* », une collaboration avec le comité américain aurait été « incommode » pour le CCF.[1]

Le 21 mai 1951, le Conseil de l'Université de Strasbourg accepta la « proposition formulée par le Comité national américain pour l'Europe libre en faveur des étudiants réfugiés originaires des pays d'Europe centrale et balkanique »[2]. Cette approbation donna le feu vert à la création de l'Université en exil. Dans son organigramme, les deux plus importantes entités étaient l'Université de l'Europe libre en Exil (*Free Europe University in Exile*, FEUE), fondée à New York le 23 juillet 1951 et dirigée par un conseil d'administration composé de membres américains, et son centre d'études nommé Collège de l'Europe libre, situé au Château de Pourtalès dans le quartier de Robertsau de la ville de Strasbourg.

Le Collège de l'Europe libre ouvrit ses portes le 12 novembre 1951 afin d'accueillir des réfugiés originaires d'Albanie, de Bulgarie, d'Estonie, de Hongrie, de Lettonie, de Lituanie, de Pologne, de Roumanie, de Tchécoslovaquie et de Yougoslavie.[3] Selon l'objectif déclaré ouvertement par l'institution, ces jeunes gens, choisis « en raison de leurs performances académiques, de leur caractère et de leurs capacités potentielles en matière de *leadership* dans une société libre, retourneraient dans leurs pays d'origine dès que possible pour y remplir des rôles utiles et

1 Ébauche de notes, rédigée par Czapski à New York en mai 1951. AIL Kultura, KOR RED KWK T.2.

2 Procès-verbal de la séance du Conseil des doyens de l'Université de Strasbourg du 21 mai 1951. ADBR, fonds Université de Strasbourg.

3 Le projet d'université de *Kultura* consistait à accueillir aussi des étudiants d'origine russophone (Russes, Ukrainiens, Biélorusses, Géorgiens, etc.). Bien que le conseil d'administration de l'Université en exil laissât cette question ouverte lors de sa réunion du 25 septembre 1951, ni la FEUE ni le Collège de l'Europe libre, préoccupés par la mise en place de l'opération, n'offriront de bourses à des personnes de ces nationalités.

constructifs ».[1] Dans ce but, l'institution dispensa des cours spécifiques aux boursiers au Château de Pourtalès, en plus du cursus académique à l'Université de Strasbourg. Ces études spéciales comprenaient des séminaires nationaux sur la culture générale des pays concernés par la bourse de la FEUE, d'une part, et des conférences d'été consacrées aux questions d'actualité d'ordre politique, économique et social dans le « monde libre » et derrière le Rideau de fer, d'autre part.

Malgré la décision de ses membres, la commission d'université du CCF n'exerça plus aucune fonction à partir de l'abandon du projet d'université. De ce fait, Giedroyc et Czapski recoururent à *Kultura* afin d'exprimer leurs observations et critiques sur le Collège de l'Europe libre.[2] Ils le firent car, dépourvus de la moindre « ombre d'ambition personnelle », ils croyaient véritablement en la vocation de l'université en exil et éprouvaient une responsabilité morale envers le Collège de l'Europe libre que le NCFE avait fondé à leur initiative.[3] Malgré leur éviction – ils ne furent même pas invités à l'ouverture, contrairement à Burnham –, Giedroyc et Czapski proposèrent sans cesse des enseignants exilés et des étudiants réfugiés à l'attention de la direction. Le verso de la couverture du numéro spécial de l'année 1952 de la revue fit la publicité de la campagne de prospection pour l'année 1952-1953. Les boursiers pouvaient lire *Kultura* et d'autres éditions de l'Institut Littéraire à la bibliothèque de l'institution.

Alors que l'équipe de *Kultura* suivait avec intérêt les affaires de l'université en exil, ses rapports avec le NCFE se dégradèrent.[4] Le

1 Free Europe University in Exile, brochure en anglais de l'année 1951-1952. HIA, fonds RFE/RL Corporate Records, série « Alphabetical File ».

2 Czapski et Giedroyc s'appuyaient sur des informations directement obtenues auprès de la direction de l'institution, de rares visites effectuées à Robertsau ou bien encore des discussions menées avec des boursiers. Quant à la présentation du Collège de l'Europe libre à la lumière de la correspondance de la rédaction de *Kultura* avec des exilés polonais, lire : Miroslaw A. Supruniuk, « Les Polonais au Collège de l'Europe libre de Strasbourg », *Les exilés polonais en France et la réorganisation pacifique de l'Europe (1940-1989)*, Frankfurt am Main 2017, p. 215-236.

3 Lettre de Czapski à Burnham du 24 octobre 1950. AIL Kultura, KOR RED Burnham T.1

4 Dans son autobiographie, Giedroyc évoque plusieurs épisodes illustrant les rapports entre l'Institut Littéraire et le NCFE, et notamment entre la RFE et le directeur du département polonais, Jan Nowak-Jeziorański. Quant au Collège de l'Europe libre, Giedroyc raconte comment la recherche d'étudiants potentiels, lors du 3e Festival mondial de la jeunesse à Berlin-Est en août 1951, avait échoué à cause du NCFE qui avait voulu recruter des agents parmi les jeunes de l'Est au lieu des boursiers. Giedroyc, *op. cit.*, p. 165.

premier article sur le Collège de l'Europe libre parut dans le numéro de janvier 1952 de la revue *Kultura*.[1] Il fut signé par Paweł Zdziechowski – sous le pseudonyme Józef Ursyn –, ancien militaire du 2e corps polonais, journaliste et ami de Giedroyc de l'avant-guerre. Ce reportage, bien qu'il émît certaines critiques, résumait les antécédents de la création de l'université en exil et son fonctionnement. Mais à peine deux ans plus tard, *Kultura* attaqua frontalement l'institution sous deux aspects – l'expérience des étudiants réfugiés à Robertsau et le Collège de l'Europe libre dans le système d'enseignement supérieur français – dans deux articles, publiés dans des numéros successifs de la revue et précédés par un avant-propos de la rédaction expliquant les motifs de ces publications.[2] La réponse du président du Collège de l'Europe libre, John Pelenyi, ne se fit pas attendre.[3]

En 1953, Burnham critiqua lui aussi le Collège de l'Europe libre dans son nouvel ouvrage. Il démontra l'échec de la politique d'endiguement (*containment*) des États-Unis au regard de la politique de libération à travers l'exemple de la FEUE. Selon Burnham, au lieu de former de futurs cadres en cas de libération des pays satellites de l'URSS, « l'influence de la politique d'endiguement a étouffé le dynamisme de l'Université en Exil avec sa timidité et son négativisme ».[4] Il remarqua :

La couleur politique de la désignation des professeurs, des relations avec les autorités françaises neutralistes, du choix des conférenciers extraordinaires et de la direction des études spéciales a été diluée dans l'eau stérile de l'endiguement. L'Université tend à devenir une institution charitable au lieu d'un instrument de combat pour la guerre politique. (Je suis membre de son Conseil d'Administration et j'en parle en connaissance de cause).[5]

Le début de l'année 1955 fut marqué par un désintérêt total et l'abandon du suivi des affaires du Collège de l'Europe libre de la part de *Kultura*. En effet, le conseil d'administration de la FEUE à New York

1 Zdziechowski, P., alias « Józef Ursyn », Kolegium Wolnej Europy, *Kultura* n° 1, 1952, p. 71-79.

2 Różycki, Z., Kolegium Wolnej Europy, *Kultura*, n° 12, 1953, N° 12, p. 65-74 ; W. Zaleski, *Uwagi i wnioski m sprawie Kolegium Wolnej Europy*, Kultura, n° 1/2, 1954, p. 125-135.

3 Pelenyi, J., *et alii*, Jeszcze o Kolegium Wolnej Europy, *Kultura*, n° 6, 1954, p. 101-110.

4 Burnham, J., *Contenir ou libérer*. Paris 1953, p. 211-212. L'Institut Littéraire publia la même année la traduction polonaise (*Bierny opór czy wyzwolenie ?*)

5 *Ibidem*.

décida de transformer le centre d'études à Robertsau en externat à partir de l'année 1955-1956, donnant ainsi la possibilité aux boursiers réfugiés de choisir librement le lieu de leurs études en Europe occidentale, à condition qu'ils participent aux universités d'été organisées au Château de Pourtalès. Pour les initiateurs du projet d'université, cette décision revenait à abandonner les pays de l'Europe centrale et orientale à leur sort.

Burnham indiqua dans sa lettre à Giedroyc que ces « changements drastiques » avaient été motivés par l'arrivée de l'ère de la coexistence pacifique dans les relations internationales et par la politique neutraliste en France : « seules très peu de choses ont été sauvées [du Collège de l'Europe libre]. On peut considérer au mieux qu'il reste un squelette qui pourrait théoriquement reprendre chair en cas de changements dans le climat politique ».[1] Ce fut la dernière allusion faite à l'Université en exil dans la correspondance de la rédaction avec Burnham, laquelle était toujours alimentée – dès le début et pendant des décennies à venir – par des discussions d'ordre politique et des projets en commun. Quant à *Kultura*, il fit ses adieux au Collège de l'Europe libre dans un article signé par Wojciech Zaleski – essayiste, éducateur, ancien employé du plan Marshall à Paris et ancien enseignant à l'université pour les réfugiés d'UNRRA à Munich – paru en mars 1955.[2]

Trois ans plus tard, la FEUE et le Collège de l'Europe libre mirent définitivement fin à leurs activités. Ce furent des considérations géopolitiques (la consolidation des régimes communistes après l'échec de la révolution hongroise et, en conséquence, l'évaporation de l'espoir d'une libération proche des pays satellites de l'URSS) et des considérations internes au sein du comité américain (le refus de la CIA de continuer à financer une institution d'ordre purement académique) qui amenèrent le conseil d'administration de l'Université en exil à prendre cette décision.

En guise d'explication, le président du conseil d'administration, Adolf A. Berle Jr. émit un communiqué officiel, daté du 1er juillet 1958. Modifiant de manière rétroactive la mission de l'institution et restant muet sur son objectif principal de former une élite intellectuelle est-européenne, le communiqué affirmait que « dans l'esprit des fondateurs,

1 Lettre de Burnham à Giedroyc du 31 janvier 1955 (en anglais). AILK, KOR RED Burnham T.2.

2 Zaleski, W., Jeszcze o Strasburgu, *Kultura*, n° 3, 1955, N° 3/89, p. 89-92.

cette entreprise, par sa nature, ne devait avoir qu'un caractère temporaire ».[1] Cette institution aida plus de mille jeunes réfugiés originaires des pays situés derrière le Rideau de fer à « continuer dans le monde leurs études universitaires » et ainsi à « s'intégrer utilement dans la vie de leur pays d'accueil » : « il convient maintenant d'annoncer que notre objectif a atteint son but et que les activités de FEUE et du Collège arrivent à leur terme ».[2]

Épilogue

James Burnham, à la fin de sa vie, reçut la plus haute distinction civile aux États-Unis : la Médaille présidentielle de la liberté. C'est Ronald Reagan qui le décora le 23 février 1983 à la Maison-Blanche en déclarant : « depuis les années 1930, Monsieur Burnham a formé la pensée de dirigeants mondiaux ; ses observations ont changé la société et ses écrits sont devenus des repères qui ont éclairé l'humanité dans sa quête de la vérité ».[3]

Lorsqu'il décéda le 28 juillet 1987, la revue conservatrice *National Review* – à laquelle Burnham s'était consacré dès sa parution en 1955 avec William F. Buckley –, lui rendit hommage dans un dossier hagiographique exemplaire. *Kultura* fut contacté par la revue afin de contribuer au numéro spécial. Giedroyc résuma les principaux moments de la collaboration entre Burnham et *Kultura*, pour lequel l'intellectuel américain éprouvait une grande admiration.[4] Il s'agissait, entre autres, du Congrès pour la liberté de la culture et de la création d'une université en exil pour les jeunes réfugiés d'Europe de l'Est.

Quelques années plus tard, Giedroyc rédigea son autobiographie en décrivant des personnes, des lieux et des événements qui avaient marqué sa vie. S'agissant de l'Amérique, il mentionnera plusieurs fois que le « seul ami » américain qu'il s'était fait était James Burnham. Il en profita pour s'exprimer, non sans regrets, sur son projet d'université :

1 Communiqué d'Adolf A. Berle Jr., émis à Strasbourg le 1er juillet 1958 (en français). FDRPL, fonds Adolf A. Berle, Jr.

2 *Ibidem*.

3 *National Review*, 11 septembre 1987, n° 17, p. 53.

4 Témoignage de Jerzy Giedroyc sur James Burnham, *National Review*, 11 septembre 1987, n° 17, p. 35-36. Pour la traduction française du texte anglais, nous avons cité Romano, *op. cit.*, p. 266.

Le Collège de l'Europe Libre à Strasbourg était une de mes propres initiatives conçues durant les premières années du Congrès [pour la liberté de la culture]. Le but était de fonder une université pour les réfugiés, étudiants de l'Europe de l'Est, bénéficiant des privilèges d'une école supérieure et d'un pensionnat. Ce projet a beaucoup enthousiasmé Burnham qui le patronnait et faisait tout son possible pour qu'il réussisse. Hélas, le résultat fut minable. J'espérais que Burnham serait à la tête de cette université mais en guise de réponse, il a juste éclaté de rire et dit qu'il était lié à Washington et qu'il n'avait pas envie de quitter l'Amérique. Finalement, Potulicki[1]* *en est devenu l'administrateur. Le Collège [a fonctionné] pendant quelques années et il a joué un rôle important, car grâce à lui, quelques centaines de personnes ont pu finir leurs études et atteindre un certain niveau dans leurs métiers. Cependant, mon idée de fonder un établissement à caractère scientifique qui pourrait également unifier l'Europe de l'Est a échoué.*[2]

1 Michael Potulicki, d'origine polonaise et naturalisé Français, occupa le poste de conseiller général du Collège de l'Europe libre de 1952 à 1958. Il dirigea l'institution en intérim deux fois : après le départ du doyen américain Malcolm W. Davis en été 1953, puis après le départ du président du Collège de l'Europe libre, John Pelenyi, entre 1957 et 1958.

2 Giedroyc, *op. cit*., p. 189. Regarder à ce sujet l'interview enregistrée avec Giedroyc, disponible sur le site de Kultura : https://kulturaparyska.com/pl/collection/media/show/kongres-wolnosci-kultury.

Joanna Nowicki

Kultura, la France et la Pologne : la circulation des idées, malgré tout

Plusieurs articles ont déjà été consacrés à l'apport de l'Institut Littéraire *Kultura* à la culture européenne, à l'importance des débats menés au sein de ce laboratoire d'idées, maison d'édition mais avant tout un milieu de penseurs, de philosophes, d'écrivains exilés dont l'influence, que nous qualifierons d'indirecte, ne saurait être sous-estimée.[1] L'analyse faite par Maria Delaperrière sur l'asymétrie des échanges entre la France et les auteurs de *Kultura,* publiée dans l'ouvrage *L'Autre Francophonie*[2], a mis en évidence l'ambivalence de ces échanges, souvent teintés de méfiance et d'incompréhension.

Avec le recul du temps, ce qui ressort de l'histoire des contacts de l'Institut Littéraire avec les milieux intellectuels français, c'est l'intensité des affrontements idéologiques dans la première période, de même que l'émergence d'un regard nouveau sur la contemporanéité. Car c'est bien à cette époque-là que s'est formé l'éthos moral et intellectuel de Kultura. *Peut-on dire pour autant que dans cette période d'exception Giedroyc ait réussi à convaincre les Français de la pertinence de ses vues ? Répondre par l'affirmative serait pure démagogie.* [3]

1 Voir l'article : Nowicki J., L'Institut Kultura de Maisons Laffitte : la bibliothèque des exilés polonais, dans *Bibliothèques d'écrivains*, lecture et création, histoire et transmission. Ed. 2019, p. 415-432 ; L'apport des exilés du cercle de *Kultura* à la pensée européenne après 1945, dans : *Les exilés polonais en France et la réorganisation pacifique de l'Europe, (1940-1989)*, p. 282-292.

2 Delaperrière, M., *Kultura* et les intellectuels français : stratégies, affinités, inspirations, dans : *L'Autre Francophonie*, Paris, 2012, p. 230-241.

3 *Idem*, p. 240.

Malgré ce constat peu optimiste, il nous semble que, *a posteriori,* on peut aussi soutenir la thèse d'une circulation des idées malgré tout, ce que nous allons essayer de démontrer en nous appuyant sur un phénomène intéressant de résonance mutuelle, d'une pénétration et interconnexion de certains débats d'idées entre la revue *Preuves* et *Kultura*, avec le rôle particulièrement important de Kot Jeleński qui a contribué à un véritable transfert entre les deux cultures, tout en le situant au sein des débats sur l'Europe.

Pour ce faire, passons en revue quelques thèmes majeurs, quelques débats ou controverses dont nous pouvons aujourd'hui mesurer la portée, qui ont préoccupé le milieu de *Kultura* et celui de *Preuves,* pas toujours au même moment, parfois avec un accent mis sur un autre aspect de la même problématique, pour mieux mettre en évidence ce « concours de circonstances » (pour reprendre le titre d'un volume préparé et préfacé par Wojciech Karpiński et consacré à Konstanty Jeleński[1]), qu'était l'existence de ces deux revues particulières avec des passeurs exceptionnels.

Il n'est pas difficile d'imaginer que *Preuves* - une revue résolument anticommuniste et pro-européenne - ait pu rencontrer l'Institut Littéraire *Kultura* sur plusieurs plans, comme le montre Juliusz Mieroszewski, considéré parfois comme le porte-parole politique du cercle de *Kultura*, qui résume ainsi le programme de rapprochement mental entre ses compatriotes et l'Occident : « au lieu d'être une nation en ghetto, nous devons devenir une nation en diaspora ».[2]

Cela voulait dire avant tout combattre l'esprit de clocher, un entre-soi national, qui pouvait prendre en Pologne la forme de ce que Krzysztof Pomian appelle à juste titre *mentalność endecka* (la mentalité d'Endecja).[3]

Ce parti pris antinationaliste, s'érigeant contre un *entre-soi culturel* et contre l'ouverture insuffisante à l'altérité, est devenu une des pierres d'angle de l'action du cercle *Kultura*. Il s'accompagnait d'un désaccord très clairement exprimé contre la soviétisation d'une moitié de l'Europe. Et là encore, Mieroszewski a vu très tôt quel était l'aspect fondamental de la mentalité de *l'homo sovieticus* auquel il fallait opposer *une culture de la liberté*.

1 *Zbiegi okoliczności, Konstanty Jeleński, Instytut Literacki Kultura*, Paris-Kraków, 2018.

2 Pomian, K., *W kręgu Giedroycia*, Warszawa, 2000, p. 26.

3 *Ibidem*.

Il considérait qu'il fallait combattre la soviétisation réalisée entre autres à travers la routine de la vie quotidienne, une soviétisation dont l'objectif est de faire accepter non pas le système, mais sa propre impuissance (…), par un conditionnement profond faisant croire que le système est une situation sans issue dans laquelle il faut vivre et que, pour survivre, il vaut mieux s'y résigner.[1]

Face à ce danger vu comme mortel pour la culture européenne, *Kultura* a forgé un ethos que l'on peut qualifier de défense et d'illustration du non-conformisme avec le mot d'ordre du rédacteur en chef Giedroyc: « Trzeba umieć zachować zasady i zmieniać poglady » (Il convient d'être capable de garder ses convictions tout en modifiant ses opinions),[2] les opinions sur l'identité nationale, mais peut-être avant tout la compréhension de cette revendication répétée d'appartenance à la civilisation occidentale - souvent convoquée comme évidente - et pourtant problématique.

Kot Jeleński a compris la nécessité de dire clairement de quel Occident on voulait parler. Que la Pologne fasse partie de la civilisation occidentale ne faisait pas de doute, mais tout le monde ne s'accordait pas dans les différents milieux des exilés sur les partenaires et les modèles à suivre: la France, les USA, la Grande Bretagne ou l'Espagne de Franco et le Portugal de Salazar.[3]

Giedroyc lisait des textes écrits par des Français, des textes traduits du français, Mieroszewski apportait sa connaissance de textes anglo-saxons: anglais et américains. Ce débat si vif à l'époque n'est toujours pas épuisé, il continue à être mené sous la forme de l'interrogation sur *les attitudes polonaises* à l'égard de la communauté nationale et européenne, comme le fait par exemple Andrzej Mencwel dans: *Przedwiośnie czy Potop, Studium postaw polskich*, (ouvrage dans lequel un chapitre traite de *Kultura*), ou Andrzej Stasiuk réfléchissant sur *l'orientalisation de l'Europe centrale* [4], ou encore Juliusz Mieroszewski qui a pu anticiper ce qu'il appelait « *rétrogradation de la mentalité polonaise* » à propos de 1956, et qui paraissait paradoxal sous un régime qui se voulait ultra-progressiste.

1 *Ibidem* p. 133.

2 Giedroyc, J., *Autobiografia na cztery ręce*, Warszawa 1996, p. 233.

3 Pomian, K., *op. cit*. p. 105.

4 Orientalisation de l'Europe centrale: Andrzej Stasiuk par P. Czapliński. *La vie de l'esprit en Europe centrale et orientale après 1945.* Paris 2021, p. 362-365.

La pression du système totalitaire de type communiste n'éveille pas dans les masses une réaction démocratique, libérale, mais c'est tout le contraire qui se produit : il renforce des sentiments nationalistes de droite (…) S'il en est ainsi, le communisme polonais remplit son rôle historique d'une étrange façon.[1]

Et voilà que Kot Jeleński décide d'en parler en français, à destination du lecteur francophone.

J'ai commencé à écrire en français non pas spontanément mais sur commande : autour de 1952, certains mensuels français tels que Preuves, Saturne, Évidence *ont commencé à me solliciter pour des articles sur des sujets précis concernant les affaires polonaises. J'acceptais ces commandes pour différentes raisons. J'étais déjà à l'époque proche de* Kultura, *et exprimer certains points de vue sur les affaires polonaises dans la presse étrangère me semblait important.*[2]

Il importait avant tout de participer au débat sur le projet européen dont la Pologne sous le régime communiste était écartée, pas seulement par la politique qu'elle menait mais aussi par les ravages faits par la mise en doute du bien-fondé de la construction européenne, et comme conséquence, la valorisation des penchants provinciaux reléguant la Pologne en périphérie, ce qui inculquait la peur de l'avenir et de l'étranger et pouvait légitimer la conviction selon laquelle il était toujours nécessaire de « mener des combats pour éliminer l'ennemi. »

Redéfinir ensemble le projet européen comme l'antidote aux nationalismes correspondait aussi à une ambition de *Preuves* qui voulait devenir une plateforme de débat européen, débat empêché par la partition de l'Europe, mais trouvant ici un lieu d'échange. C'est ainsi que, entre mars 1951 et l'automne 1969, cette revue aux origines « Mitteleuropa » et américaines, était devenue avant tout, selon son rédacteur en chef, « une revue française pas comme les autres »[3], avec une sensibilité européenne ouvertement revendiquée dont une des illustrations est l'enquête lancée par Pierre Emmanuel « Pourquoi je suis européen ? », ou encore les rencontres de Lourmarin qu'il avait organisées en septembre 1959,

1 Mieroszewski, J. *Dialog*, p. 5, cité par K. Pomian, *op. cit.* p. 112.

2 Kot Jeleński, Czworojęzyczne kłopoty, *Zbiegi okoliczności*, *op. cit*. p. 113.

3 Titre de la postface de Bondy, dans l'ouvrage consacré à la revue *Preuves*, *op. cit*., p. 555.

pour conduire une réflexion intellectuelle sur l'Europe au lendemain du traité de Rome.

Pierre Emmanuel s'inquiétait de la condition de l'Europe :

« L'Europe du demi-siècle ? » Une notion très précaire. « La conscience européenne » ? Une farce sinistre. « L'esprit européen » ? Un failli dont les valeurs n'ont pas cours. Ce pessimisme est une réaction salutaire contre la maladie des « absolus » à laquelle nous avons presque tous succombé. Il devrait nous mener à quelque honnête et solide pragmatisme travaillant à modifier le réel dans la limite du possible : et d'abord à éliminer les risques de déséquilibre, en partant de la situation de fait où notre moitié d'Europe se trouve. [1]

Il dénonçait l'absence d'intérêt pour l'Autre Europe, exclue de fait de la construction européenne.

À la séance intitulée « Europe des techniciens » en succédait une autre autour du thème : « Est et Ouest : une seule Europe ». Il est significatif que celle-ci ait été presque entièrement consacrée à poursuivre la critique de la « petite Europe », mais non point à s'interroger sur le sort de l'esprit en Europe de l'Est. Que les esprits libres et la liberté de l'esprit souffrent en régime totalitaire une épreuve qui peut mener à une véritable « transvaluation des valeurs », et que toute information au sujet de cette épreuve, des façons de l'endurer, des conversations intellectuelles qu'elles déterminent, soit nécessaire aux hommes de pensée qui, de ce côté-ci des choses, vivent en vase clos dans une liberté toute abstraite, cela se comprend en théorie : en pratique, hélas ! Notre absence de curiosité est totale.[2]

Dans ce contexte, la présence et la production intellectuelle de Konstanty Jeleński, aussi bien dans la revue *Preuves* que dans *Kultura,* étaient très importantes. Il jouait le rôle « d'un intermédiaire dans les échanges entre les cultures, en tant que traducteur, non pas seulement d'œuvres particulières, mais aussi de conventions sociales et nationales » [3]. On peut dire qu'il animait le dialogue Est/Ouest des intellectuels, en proposant les enquêtes sur l'art et la littérature, sur

1 Emmanuel, P. « Les intellectuels et l'absolu (réflexions sur la rencontre de Lourmarin) », in : P. Grémion, *Preuves, une revue européenne*, Paris 1989, p. 356.

2 *Ibidem*, p. 358.

3 Karpiński, W., *Zbiegi okoliczności*, *op. cit*. p. 7.

l'urbanisme, ce qui a fait dire à Bondy : « son rôle dans la revue ne saurait être estimé assez haut. »[1]

Vu du côté polonais, par exemple par Karpiński qui lui rend hommage, Kot Jeleński a été le plus grand critique de la littérature et de la culture polonaises au XX siècle, tout en étant l'organisateur et l'acteur d'un « combat aérien » mené contre les totalitarismes dans la culture européenne du XX siècle.

Ce combat a mené à une véritable renaissance de la culture polonaise dont Jeleński a été une figure de toute première importance : en tant que membre actif du Congrès pour la liberté de la Culture, cette « conspiration libérale » contre les idéologues fous de gauche comme de droite.[2]

Kultura de son côté souhaitait promouvoir une culture européenne sans la réduire à la chrétienté et certainement pas au catholicisme. Ses patrons spirituels étaient Benedetto Croce et Paul Valéry, avec l'idée d'une Europe liée à la tradition méditerranéenne, mais aussi aux valeurs séculières et républicaines, à la rationalité et à la clarté se revendiquant de l'esprit cartésien.[3]

Il n'est pas étonnant dans ce contexte qu'une certaine porosité entre les deux revues, malgré leurs différences soit facile à trouver. Ainsi, les lecteurs de *Kultura* intéressés par la France étaient tenus au courant des débats culturels, littéraires et politiques qui animaient la vie intellectuelle française, par exemple dans la rubrique « Nowości francuskie », (Nouveautés françaises), les articles de Czapska sur les expositions, les essais de Bobkowski, et on pourrait multiplier ces exemples.

Les lecteurs de *Preuves*, de leur côté, découvraient « en direct » des textes majeurs pour la vie de l'esprit en Pologne et plus largement en Europe du Centre-Est, tels que *La Pensée captive* de Miłosz, le *Transatlantique* de Gombrowicz. Bondy adopte comme sienne l'opinion sur le premier texte de Miłosz publié dans sa revue : « Un païen devant la Nouvelle foi » paru dans le numéro 4 : « C'était le premier grand texte à la hauteur des ambitions littéraires et politiques qui seront celles de la revue. » [4]

1 *Ibidem*, p. 558.

2 *Ibidem*, p. 7.

3 Ce que démontre notamment K. Pomain, dans : *W kręgu Giedroycia*, *op. cit*.

4 Propos de P. Grémion présentant la revue *Preuves*, « Preuves, une revue européenne à Paris », Paris 1989, p. 559.

On connaît une double controverse autour de Miłosz qui venait de rompre avec la Pologne Populaire. Il était attaqué bien sûr par le régime qu'il avait mis en cause, mais également par Londres qui l'a accusé de ne pas s'être déclaré partisan d'une fraction précise de l'émigration. Iwaszkiewicz a traité l'attitude de Miłosz de collaboration avec un périodique pro-hitlérien, en se référant à *Der Monat*. On était loin à l'époque de la reconnaissance de l'apport de la revue *Preuves* à la reconstruction de la culture européenne, malgré la Guerre froide. *Esprit* parlait à propos de la revue qu'elle était d'un lieu de « propagande anticommuniste et de défense de l'Amérique ».

Et c'est là où l'on peut apprécier une sorte de complicité intellectuelle entre *Preuves* et *Kultura* qui répond clairement à ces accusations : « Nous n'avons pas le droit de demander à un émigré qu'il se déclare partisan de l'un des nombreux groupements politiques en exil. »[1]

Donner à Miłosz la possibilité de publier ce texte, et ensuite bien d'autres sur le même sujet, était d'une importance capitale. L'écrivain a contribué à mieux faire comprendre ce qu'on appelle depuis *la morsure hégélienne* ou *la pensée captive* et à faire admettre que, pour mieux combattre la soviétisation, il convient de défendre avant tout une culture de liberté de pensée. Cette volonté a été parfaitement comprise car c'est précisément la liberté de penser, plus importante sans doute que la liberté d'expression, qui était mise à mal.

On en trouve l'écho dans d'autres débats sur la foi communiste, comme en témoignent ces propos de Nicola Chiaromonte qui dirigeait, à Rome, avec Ignazio Silone *Tempo presente.*

Notre époque n'est ni de foi ni d'incrédulité. C'est une époque de mauvaise foi, c'est-à-dire de croyances imposées par la force, par la haine contre d'autres croyances et surtout par le manque de croyance véritable. C'est l'époque des « mensonges utiles », des fictions parfaitement conscientes chez ceux qui les fabriquent et qui les acceptent, mais qui prennent vite la place de la vérité, simplement parce qu'elles finissent par constituer un langage dans lequel l'homme véridique se trouve fatalement pris au piège. [2]

Roselyne Chenu, dans un de ses textes consacrés au Congrès pour la liberté de la culture, rappelle la déclaration de l'écrivain italien Ignazio Silone, par ailleurs un des membres fondateurs du Congrès.

1 *Preuves,* op.cit. 559.

2 Chiaromonte, N., Le temps de la mauvaise foi, in. *Tempo presente*, novembre 1952.

*Vous savez que le mouvement libéral de l'âge moderne a commencé par la reconnaissance de l'*habeas corpus. *En ce moment, le mot d'ordre de la nouvelle résistance contre les totalitarismes devrait être l'*habeas animam *: le droit de chaque créature à son âme.* [1]

Face au désarroi que cette révolution a provoqué chez de nombreux intellectuels européens, il n'est pas étonnant que les deux milieux en question se soient tournés vers les penseurs qui ont consacré leur œuvre au rôle de la culture précisément, pour sauvegarder l'essentiel de la civilisation européenne. Miłosz, qui qualifiait la Nouvelle Foi de païenne, montre la difficulté pour un écrivain de *penser* (par ce mot « penser », il désigne « non seulement la fonction strictement intellectuelle, mais aussi le sens d'une vision et la faculté de donner une forme à nos passions »), car on lui demande seulement de comprendre :

Toutes les idées qui naissent dans notre tête sont du domaine de ce qu'on nomme « philosopher », exercice que pratiquaient volontiers les écrivains des époques révolues. Et c'est ici qu'apparaît la différence absolue entre la civilisation dans laquelle nous avons été élevés spirituellement et la civilisation de la Nouvelle Foi. (…) Parce que la Nouvelle Foi est une méthode purement scientifique destinée à supprimer les imperfections du monde, le rôle traditionnel de l'écrivain, tel que l'Histoire nous le présente, est terminé.[2]

Ce texte s'adresse clairement aux Occidentaux :

Mais ce qui est le plus difficile à supporter, c'est de penser à tous ces hommes qui, se trouvant en dehors de l'empire de la Nouvelle Foi, croient en elle et espèrent. [3]

La revue *Preuves* partageait ce point de vue. Accusé de se consacrer surtout sur *à la besogne de propagande anticommuniste*, son rédacteur en chef exprimera plus tard sa satisfaction devant les effets de ce travail, en parlant d'un « rôle limité qu'a joué *Preuves* comme avant-coureur en opposant une réflexion critique au martèlement et au fanatisme. On pardonnera à un survivant de l'équipe de ne pas le considérer comme insignifiant ». [4]

1 Chenu, R., Congrès pour la liberté de la culture, *La vie de l'esprit, op. cit*. p. 114.

2 Miłosz, Cz., Un païen devant la Nouvelle foi. *Preuves*, *op. cit*. p. 33.

3 *Ibidem*, p. 42.

4 *Ibidem*, p. 574.

Il serait toutefois réducteur de parler ici surtout de la circulation des idées anticommunistes et européennes. Un autre volet, sans doute plus universel, se dégage de ces échanges, à savoir une certaine vision du lien de la culture et de la tradition.

Karpiński l'analyse en évoquant sa rencontre avec Jeleński en 1963 :

… j'avais un sentiment prégnant d'avoir la chance de rencontrer, pour la première fois, un Polonais moderne, à âme souveraine (…) est-il donc possible, en utilisant la langue polonaise, de toucher aux questions ultimes et de rester décontracté ? Peut-on laisser de côté les ressentiments, les ketmans, les démons, une célébration du style, le jeu de masques et les pièges de la sincérité ?

Je me suis senti plus riche, plus à l'aise, en voyant qu'un tel esprit, portant un tel regard sur le monde de la culture, est apparu à mon époque (et dans ma langue) et était à ma portée, ce qui m'a marqué à vie.

Le plus cosmopolite de nos écrivains d'émigration, présent dans plusieurs langues et plusieurs traditions culturelles, a produit une généalogie de l'intelligentsia polonaise (…) Sans doute la distance renforçait une certaine acuité de son regard. Peut-être que les seuls liens qui ont été pérennes avec sa culture natale, étaient ceux qui se sont avérés importants pour se retrouver dans un monde en plein chamboulement ? Un traditionaliste malgré lui, libéré des complexes et des contraintes ?[1]

Tout comme l'est l'œuvre de Gombrowicz, découvert et ensuite promu, défendu par Bondy et Jeleński, qui correspond bien à cette posture tournée vers la modernité, pour réinventer la forme moderne de la culture polonaise.

Karpiński appelle leurs œuvres « école ontologique polonaise », « école de la réalité ».

Un petit groupe d'exilés, la minorité de la minorité a relevé les défis lancés par la modernité et la tradition. On peut les définir ainsi : après la guerre la réalité a été soumise au contrôle officiel, prise entre les guillemets de l'idéologie et de la politique ; la cerner demandait un effort particulier et du courage. Il a fallu se tourner vers les fondamentaux, vers la conscience individuelle. C'est une problématique éternelle de la littérature : parmi les écrivains polonais, seuls resteront ceux qui parviendront à créer leur propre réalité, à se forger une voix propre. À l'époque romantique,

1 *Zbiegi okoliczności*, *op.cit*. p. 7-8.

en Pologne, la menace était perçue avant tout à l'extérieur, venant d'une communauté envers une autre. La littérature d'exil constituait une forme de protestation nationale. À notre époque, le combat concerne la liberté d'esprit individuelle. La littérature d'exil contemporaine défend l'individu, sa mémoire et son imagination.[1]

En parlant de l'exil de Miłosz, Kot Jeleński, « traditionaliste malgré lui », a saisi cette réalité en apparence paradoxale des relations intellectuelles Est/Ouest où émigrer en Occident, c'est-à-dire dans le passé [2], signifiait retrouver ce qui avait été détruit dans l'Autre Europe, des pans entiers de la tradition commune : architecturale, mentale, sociétale. En effet, ce que la prise de pouvoir par les régimes de type soviétique a opéré de l'autre côté du mur de Berlin, c'était précisément la destruction délibérée du passé, dont les traces, malgré le déluge de la guerre, s'étaient mieux conservées à l'Ouest. Jerzy Stempowski dans son texte « Po powodzi » en a pressenti les conséquences les plus intimes.

Quand l'actualité d'une mode arrive à sa fin, les revues littéraires et les vitrines des librairies font penser à des lieux inondés. Tout est couvert d'une vase grise et collante qui pèle au soleil. Il est difficile d'imaginer qu'une semaine plus tôt s'alignaient les murs blancs ou ocre des maisons, les parterres de fleurs, les bouquets d'arbrisseaux et qu'un ruisseau tintait gaiement contre les pierres. Tout regard vers le passé, de même que toute nouveauté exigent un effort d'imagination. (…) Tous, ceux qui écrivent comme ceux qui se taisent, nous cherchons les mots incontournables pour reprendre contact avec un monde bouleversé où tout ce dont nous disposions hier est devenu obsolète aujourd'hui. Nous savons tous que nous ne pourrons pas le conquérir par des phrases toutes faites, que la fiction n'est qu'un rideau de fumée, qu'il nous faut admettre sa réalité et trouver une langue propre à le décrire, une langue précise, concrète, claire et adhérant parfaitement à nos expériences.[3]

D'où l'importance donnée par *Kultura* et par *Preuves* à quelques textes fondateurs de la philosophie politique : ceux d'Aron, Camus,

1 *Ibidem*, p. 10.

2 *Gdy na skutek zbawczego odruchu psychicznej samoobrony zrywa z systemem wcielająca owa matematyczna konieczność i emigruje na Zachód (czyli w przeszłość), pozostaje zatruty « heglowskim ukąszeniem » z którego leczy go stary mędrzec, wierny temu co JEST, mędrzec, który nigdy nie był wygnany.* [Dans :] *Zbiegi okoliczności*, *op. cit.*, p. 396.

3 Stempowski, J., *Notes pour une ombre*, Montricher 2004, p. 27.

Malraux, Hannah Arendt. Ces idées circulaient et ont contribué à la formation intellectuelle de l'opposition démocratique en Pologne : l'importance de Camus et de son *Homme révolté* dont parlent entre autres Henryk Woźniakowski [1] ou Adam Michnik.

Mais cette circulation n'allait pas dans un sens seulement, c'est pourquoi il me semble que l'on peut parler d'un *transfert culturel.* La conscience du tragique, fondatrice pour la vie de l'esprit dans l'Autre Europe, en est une belle illustration :

Déjà dans mon enfance, écrit Miłosz dans Rodzinna Europa *(Une Autre Europe), je nourrissais un sentiment de supériorité de mes propres réflexions sur l'omniprésence de la mort : ceux autour de moi n'y songent pas, moi j'y pense, et c'est ainsi que je les dépasse.*[2]

Jeleński déniche ici la conviction que le poète développe « de faire partie des initiés » : « Notre fierté était d'avoir acquis une sagesse diabolique au prix d'un malheur collectif ». [3] Cette sagesse diabolique acquise sur le terreau d'un malheur commun a poussé certains à prendre part au débat français. Nous en avons parlé à l'occasion des travaux sur « l'Autre francophonie »[4] dont Jeleński fait entièrement partie. Son texte « La Pologne en exil » publié en français après la fermeture de *Preuves*, dans la revue *Débat* en 1981[5] qui a continué certains de ses thèmes, est une tentative d'expliquer au lecteur français l'importance du cercle de *Kultura* pour la culture polonaise, mais surtout pour la préservation de la culture européenne.

En exil, Kultura *fut accusée de cryptocommunisme, tandis qu'en Pologne la presse lui attribuait des liens avec les services secrets américains, allemands, etc. (…)*

1 Voir à ce propos le texte de Henryk Woźniakowski : Inspirations françaises dans « la pensée libérée » en Pologne, dans *La vie de l'esprit*, *op. cit*., p. 271.

2 Kot Jeleński, Zbiegi okoliczności, *op. cit*. p. 190 : *Już we wczesnym dzieciństwie, pisze Miłosz w Rodzinnej Europie, czerpałem poczucie wyższości z moich rozmyślań nad powszechnością śmierci : ci naokoło mnie się nie zastanawiają, ja się zastanawiam, tym samym góruje nad nimi.*

3 *Ibidem*, p. 397, citation d'un texte de Miłosz, La Combe, paru dans *Kultura* n° 10, 1958 : *Nasza dumna ze zdobycia diabelskiej mądrości za cenę zbiorowego nieszczęścia.*

4 *L'Autre Francophonie*, Paris 2012.

5 Kot Jeleński, La Pologne en exil, *Le Débat* 1981 https://www.cairn.info/revue-le-debat-1981-2-page-58.htm.

Bref, c'est dans une large mesure à Kultura *que l'intelligentsia polonaise doit d'avoir préservé une continuité de la pensée politique, un modèle non conformiste de la culture nationale, un étalon indépendant qui nous permet d'évaluer les attitudes et les valeurs.*[1]

Ce texte qui parle de l'importance de la revue *Kultura* propose toute une série d'analogies, de comparaisons qui rapprochent l'expérience politique et culturelle polonaise de celle connue et reconnue par le lecteur français. Il y est question d'un pèlerinage à Maisons Laffitte, « une sorte de Colombey-les-deux-Eglises en exil », on y évoque deux modèles chers à Giedroyc : celui de Piłsudski et celui de de Gaulle. C'est aussi une tentative d'explication des incommunications franco-polonaises, car Jeleński y aborde aussi l'image qui est véhiculée en France de l'antisémitisme polonais, de sa supposée haine de la Russie. Face à quoi, il souhaite défendre la qualité de la culture polonaise, malgré l'asservissement, et évoquer l'opposition intellectuelle polonaise qui s'est produite dans le pays, mais aussi à l'étranger, et dont la production littéraire devrait être de retour dans le canon national. Pour Jeleński *Kultura* était :

Une manière de mener une communication collective avec quelques personnes éparpillées partout dans le monde, avec qui l'on ne peut pas se rencontrer une fois par semaine dans un café.[2]

Il considérait Paris comme une des capitales de la culture polonaise, le centre de la culture française et plus largement mondiale. C'est sans doute la raison pour laquelle il s'est engagé ensuite dans l'action de la « Fondation pour une entraide intellectuelle européenne », qui a abouti à la traduction de nombreux livres où le dialogue malgré tout a pu être mené, par exemple la traduction en français de Michnik *Kościół, lewica, dialog,* qui a permis de casser certains stéréotypes français sur les relations de l'opposition démocratique avec l'Église catholique polonaise.

Quand on regarde plus en détail quels sont les textes dont on peut dire, avec le recul que nous avons maintenant, qu'ils ont contribué à la circulation des idées européennes, que la revue *Preuves*[3] – autrement dit « Cahiers mensuels du Congrès pour la liberté de la culture » - a décidé de publier, leur liste non exhaustive est tout de même significative.

1 *Ibidem*.

2 Kot Jeleński, *Zbieg okoliczności*, *op. cit*. p. 161.

3 *Preuves, Une revue européenne à Paris,* Paris 1989, Introduction de Pierre Grémion, postface de François Bondy.

Prenons quelques exemples qui concernent les relations Est/Ouest :

- Czesław Miłosz, « Un païen devant la nouvelle Foi ».
- Georges Orwell, « La littérature engagée ».
- André Malraux, « Ligne de force ».
- Alice Esterhazy, « Une jeune fille de Budapest ».
- Raymond Aron, « Aventures et mésaventures de la dialectique », « Le fanatisme, la prudence et la foi ».
- Jeanne Hersch, « Les procès de Poznan ».
- Hannah Arendt, « Autorité, tyrannie et totalitarisme ».
- Pierre Emmanuel, « Les intellectuels et l'absolu ».
- Numéro consacré à Camus en avril 1960, trois mois après sa mort : « Albert Camus et la tentation de l'innocence ».
- Czesław Miłosz, « L'interlocuteur fraternel ».
- Konstanty Jeleński, « L'Aigle d'hier, aujourd'hui (sur octobre 1956) ».
- François Bondy, « Le socle vide » (le cinéma tchèque).
- François Furet, « Les intellectuels français et le structuralisme ».
- Czesław Miłosz, « L'Occident » et K. Jeleński « Destin de l'Église en Pologne ».
- Witold Gombrowicz, « Pages du Journal de Berlin ».
- François Bondy, « Witold Gombrowicz ou les duels d'ombre d'un gentilhomme polonais ».
- Jan Kot, « La famille de Mrożek ».

La revue n'avait pas de protecteurs, de grands hommes intouchables, comme Mounier pour *Esprit*, Sartre pour *Les Temps Modernes* ; la figure de proue était Raymond Aron qui a joué un très grand rôle dans la pensée libérée de l'autre côté du mur de Berlin.

La revue sous sa forme mensuelle sort encore le numéro 219-220 de juillet-septembre 1969. Au premier trimestre 1970, au terme d'un accord entre l'Association internationale pour la Liberté de la Culture, on trouve une nouvelle formule et *Preuves* devient un trimestriel. Ce format reste stable jusqu'à 1974, mais le titre disparaît en 1975. Bondy

pensait qu'une certaine continuation de *Preuves* était assurée par *Commentaires*, *Esprit* et le *Débat*.

Il est également intéressant de voir les titres qui apparaissaient dans ce qui a été groupé dans la revue sous la dénomination « la Bibliothèque de la liberté » : *Tout abonné à* Preuves *qui nous fera parvenir le nom et l'adresse d'un nouvel abonné en y joignant le montant de la souscription pour un an recevra gracieusement un des volumes proposés.*

Il est certain que les échanges entre les intellectuels français et ce qu'on nomme désormais « Le cercle de *Kultura* » n'étaient pas symétriques. Nous nous sommes intéressés aux résonances entre la revue francophone *Preuves* et la revue polonaise *Kultura* qu'il serait abusif de traiter de dialogue. Toutefois, la pertinence et la pérennité de certains débats d'idées, de certaines controverses soulevées par les contributeurs de ces deux revues engagées ou les auteurs dont elles rendaient compte, permettent d'affirmer qu'à un certain niveau une circulation des idées libres et non conformistes a bien eu lieu, ce qui est admirable à une époque que l'on peut qualifier d'époque de *mauvaise foi,* car dominée par les rancunes, les susceptibilités multiples, les hostilités idéologiques et les barrières psychologiques dues aux souffrances et à l'incompréhension. Sans doute mieux que les contemporains, nous pouvons d'en mesurer la portée, grâce à notre recul dans le temps et une atmosphère à bien des égards inquiétante de notre époque.

Sławomir M. Nowinowski

La France de Jerzy Giedroyc

À Mme et M. le Maire Claude Jeanlin

L'idée de publier un volume intitulé *Moja Francja* (Ma France) qui comprendrait des récits de représentants polonais du monde scientifique, culturel et politique sur leurs premiers, ou les plus importants, contacts avec la patrie de Voltaire, a été formulée par le professeur Jerzy W. Borejsza, à l'époque où il était directeur du Centre parisien de l'Académie polonaise des sciences à Paris. Il était alors évident qu'un tel volume devait contenir les souvenirs de Jerzy Giedroyc, rédacteur en chef de *Kultura*.

Si notre projet et la forme vous conviennent, l'encourage W. Borejsza, dans une lettre du 18 décembre 1992, *nous vous remercions pour votre accord et la confirmation dans de brefs délais. Le texte ne devra pas dépasser 15 pages*.[1]

Jerzy Giedroyc a trouvé l'initiative intéressante. Il a seulement regretté que Józef Czapski n'ait pu y participer. Il a aussi suggéré d'autres noms, de Jan Lebenstein, du père Zenon Modzelewski et de Krzysztof Pomian.

En ce qui me concerne, répond-il, *je ne pourrais écrire que sur la situation de* Kultura *en France, sur l'attitude des Français à notre égard, ce serait donc un sujet extrêmement étroit, et je doute de pouvoir écrire plus de deux pages du format standard*.[2]

1 *Mam na Pana nowy zamach… Wybór korespondencji Jerzego Giedroycia z historykami i świadkami historii 1946-2000*, t. 1., *Łódź – Paryż 2019*, p. 160.

2 *Ibidem*, p. 162.

Il a tenu sa parole[1]. Son texte de 57 lignes contient des informations intéressantes mais plutôt générales[2], aucune n'avait le goût de la proverbiale « madeleine » proustienne. Il ne nous reste donc rien d'autre que d'essayer d'en trouver la recette nous-mêmes, dans les récits, lettres et les documents du rédacteur.

Il est bien entendu impossible de savoir quand le jeune Giedroyc a appris l'existence de la France, ce qui est arrivé sans doute avant qu'il ne commence ses cours de géographie. En effet, le milieu dans lequel il a grandi considérait la France comme le centre culturel de l'Europe, tandis que la légende napoléonienne continuait d'exercer son influence sur l'imaginaire national polonais. Il est fort probable que le jeune homme, lecteur assidu de romans historiques[3], ait été influencé lui aussi. Il a certainement appris les bases du français à la maison. Il l'étudiera ensuite pendant sept ans dans des écoles secondaires à Moscou, Minsk et Varsovie. Son baccalauréat, délivré en 1924, montre qu'il le maîtrisait bien. Il a obtenu une note identique en histoire, et des notes plus élevées en éducation civique, philosophie et religion.[4]

Sa connaissance de la langue de Molière n'influencera pourtant pas ses préférences juvéniles de lecteur. Son amitié avec Stanisław Żeleński, fils de « Boy », l'emblématique traducteur de poésie et de prose françaises ne fléchira pas non plus ses lectures. À l'époque, Jerzy Giedroyc admirait Fiodor Dostoïevski, Joseph Conrad et Gilbert Chesterton. Il n'aimait pas les romanciers catholiques français, notamment François Mauriac. En revanche, des années plus tard, il allait admirer son *Bloc-notes*.[5]

Lorsque Giedroyc rejoint la rédaction de *Warszawianka* au milieu des années 1920, rien ne permet de penser qu'il partageait la fascination pour la culture française du rédacteur en chef de la revue, Stanisław Stroński. Cet éminent romanisant n'a pas non plus transmis son amour pour la « sœur France » qu'il partageait avec la grande majorité des

1 Sa contribution «Ma France» figure dans la dernière partie du volume, n.d.r.

2 Archives de l'Institut Littéraire Kultura (AILK), PoJG 03.03.03, J. Giedroyc, *Moja Francja*, mps. Un large extrait du texte se trouve sur https://kulturaparyska.com/pl/search/searched-article/11/57838/%22moja%20francja%22.

3 Giedroyc, J. et Pomian K., *Autobiografia na cztery ręce*, Warszawa 1994, p. 9.

4 Supruniuk, M. A., *Uporządkować wspomnienia. Nieautoryzowane rozmowy z Jerzym Giedroyciem*, Toruń 2011, p. 16 ; M. Żebrowski, *Jerzy Giedroyc. Życie przed „Kulturą"*, Kraków 2012, p. 111.

5 Giedroyc, J., *Autobiografia na cztery ręce*, *op. cit.*, p. 16–17, 21.

dirigeants de la démocratie nationale.[1] Quoi qu'il en soit, Giedroyc a rapidement rejoint le camp de Sanacja, et y est resté (à des conditions particulières) jusqu'en septembre 1939. Certes, les partisans de Piłsudski considéraient, eux aussi, l'alliance franco-polonaise comme le fondement de la sécurité de la IIe République, mais ils exigeaient qu'elle en soit partenaire. Les élites politiques et militaires en étaient toutefois incapables.[2] *Bunt Młodych* et *Polityka*, deux périodiques publiés par Jerzy Giedroyc dans les années 1930, remarquent non seulement l'égocentrisme français, mais aussi les concessions excessives envers Berlin et l'évaluation erronée des intentions de Moscou. Le modèle de démocratie parlementaire française n'a pas été considéré, dans ce camp, comme une source d'inspiration pour solutionner les problèmes socio-politiques de la Pologne.[3]

Cette attitude envers la IIIe République française n'empêche pas Jerzy Giedroyc de participer aux négociations sur le traité de commerce et de navigation franco-polonais, en qualité de fonctionnaire du ministère de l'Industrie et du Commerce. Ceci est attesté à la fois par sa présence à la cérémonie du 22 mai 1937, à Paris, où ce document est paraphé ; à cette occasion, Giedroyc reçoit la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur. Il la portera fièrement, au mépris du règlement interdisant d'accrocher des décorations civiles sur un uniforme, pendant son service militaire dans le 2e corps de l'Armée polonaise, entre 1943 et 1946.[4] Quasiment 60 ans après l'avoir reçue, il est compté parmi les officiers de cette décoration. Après 1945, il a en revanche toujours refusé d'accepter une quelconque décoration polonaise.

De ses brefs séjours officiels en France, Jerzy Giedroyc retient, outre les réceptions et les banquets, l'Exposition universelle (« notre pavillon est pas mal ») et le spectacle d'un ballet polonais au Théâtre Mogador. Il a aussi apprécié les qualités architecturales de l'Hôtel de Monaco, où l'ambassadeur de Pologne venait de prendre récemment ses fonctions. « Je ne

1 *Mam na Pana nowy zamach… op. cit.*, t. 3, p. 158–159. Voir : M. Pasztor, *Polska w oczach francuskich kół rządowych w latach 1924–1939*, Warszawa 1999, p. 154–155.

2 Voir : P. S. Wandycz, *The Twilight of French Eastern Alliances 1926–1936. French-Czechoslovak-Polish Relations from Locarno to the Remilitarization of the Rhineland*, Princeton University Press, 1988, *passim* ; M. Pasztor, *op. cit.*, p. 81–87.

3 Voir : R. Habielski, *Dokąd nam iść wypada? Jerzy Giedroyc od „Buntu Młodych" do „Kultury"*, Warszawa 2006, p. 41–75, 129–173.

4 AIL, PoJCz, 19/01, Lettre de J. Czapski à J. Giedroyc, le 30 III 1946.

pensais pas à l'époque, dira-t-il par la suite, que tout cela allait bientôt s'effondrer comme un château de cartes ».[1] Il aurait pu prévoir encore moins qu'il passerait la majeure partie de sa vie au bord de la Seine.

Il n'a pas suivi le même chemin que la plupart des réfugiés qui étaient venus de Pologne en France, au tournant de 1939 et 1940. Ses efforts pour obtenir un visa français ont été torpillés par les opposants au régime de Sanacja qui soutenaient le gouvernement du général Władysław Sikorski.[2] Quelques mois plus tard, la Troisième République française n'existait plus. Ayant terminé sa mission diplomatique à Bucarest, Jerzy Giedroyc se rend donc au Moyen-Orient, où il rejoint l'armée polonaise, au printemps 1941. Cela peut sembler paradoxal, mais c'est alors qu'il connaît une période intense d'éveil intellectuel. Dans ses moments de repos, il réfléchit à la politique ou lit. Même dans le Tobrouk assiégée, il garde le volume de *Polska Jagiellonów* / (La Pologne des Jagellon) de Ludwik Kolankowski.[3] Il est rare de trouver des ouvrages aussi ambitieux dans les bibliothèques des soldats. Son besoin de lecture est satisfait aussi par les volumes en français, facilement disponibles en Orient et dans le bassin de la Méditerranée.

Jerzy Giedroyc note méticuleusement leurs titres dans les agendas qu'il tient entre 1942 et 1946. Ainsi sait-on qu'il a lu à cette époque, entre autres, *La onzième heure* et *L'Âge de raison* de Claude Farrère, *Le Sursis* de Jean-Paul Sartre et *L'Invitée* de Simone de Beauvoir. Il reviendra par la suite souvent aux *Hommes de bonne volonté* de Jules Romains.[4] Après avoir lu l'un des volumes de *L'Empire libéral* d'Émile Ollivier, il décide de connaître les dix-sept autres.

D'ailleurs, dira-t-il*, le personnage de Napoléon III m'a toujours attiré. Je pense avoir de grandes similitudes avec lui en matière de caractère (entêtement), d'intelligence (beaucoup), d'indécision (énormément).*[5]

Un volume des *Elégies* de Paul Verlaine, acheté en Égypte, fait toujours partie de la collection privée de Jerzy Giedroyc. Elle contient également

1 AIL, PoJG, 03.03.03, J. Giedroyc, *Moja Francja…*

2 AIL, PoJG, 08.01. Lettre de J. Giedroyc à K. Smogorzewski, 11 I 1940 ; Lettre de J. Giedroyc à B. Celiński, 9 II 1940 ; Lettre de J. Giedroyc à W. Wasiutyński, 26 II 1940. Voir : A. S. Kowalczyk, *Od Bukaresztu do Laffitów. Jerzego Giedroycia rzeczpospolita epistolarna*, Sejny 2006, p. 15–44.

3 Giedroyc, J., *Autobiografia…*, *op. cit.*, p. 186.

4 Supruniuk, M. A., *op. cit.*, p. 104.

5 AIL, PoJG, 03.02.09, Agenda 1945, note du 1er II.

de nombreuses éditions originales de livres d'écrivains et de journalistes français. En premier lieu, Stendhal (*L'Abbesse de Castro*, *Aux âmes sensibles*) et Roger Martin du Gard (*Jean Barois*, *Les Thibault*), mais aussi Marguerite de Navarre (*Les contes de la reine de Navarre*), Nicolas Restif de la Bretonne (*Monsieur Nicolas*), Arthur de Gobineau (*Nouvelles asiatiques*, *La Renaissance*, entre autres), Pierre Drieu la Rochelle (*Gilles*, *Chroniques politiques (1934-1943*), André Malraux (*L'Espoir*, *La Lutte avec l'ange*), Emmanuel Berl (*Mort de la pensée bourgeoise*, *Histoire de l'Europe*), Albert Camus (entre autres, *Le Malentendu*, *Le Mythe de Sisyphe*), Simone Weil (*La Connaissance surnaturelle*), Daniel Halévy (*La Fin des notables*), Raymond Abellio (*Les Yeux d'Ézéchiel sont ouverts*)... Afin de se faire une idée de l'ampleur de l'influence française sur la formation intellectuelle du rédacteur de *Kultura*, il est utile aussi de dresser la liste des auteurs dont il a pris connaissance en traduction française. Cette liste comprend les noms de Hermann von Keyserling (*Le Journal de voyage d'un philosophe*, *Le Monde qui naît*, entre autres), d'Oswald Spengler (*Années décisives*) et d'Friedrich Nietzsche (*Ainsi parla Zarathoustra*, *La Généalogie de la morale*, entre autres), puis Aldous Huxley (*L'Art de voir*, *La Science, la Liberté, la Paix…*), James Joyce (*Ulysse*), Henry Miller (*Max et les Phagocytes*, *Tropique du Capricorne*), George Orwell (*Tragédie birmane*), Arthur Koestler (*Spartacus*, *Le Zéro et l'Infini…*) ou encore Curzio Malaparte (*Le Bonhomme Lénine*, *Kaputt*).

Cette énumération va à l'encontre de l'opinion selon laquelle Jerzy Giedroyc maîtrisait mal le français. Il semble que le fond du problème ne soit pas son ignorance du vocabulaire, de la grammaire ou de la prononciation, mais la peur de commettre des erreurs. « Essaie au moins une fois de surmonter tes complexes », dit Józef Czapski à son ami, « tu parles mieux français qu'une centaine de personnes qui ne se gênent pas et causent ».[1] L'auteur de *Souvenirs de Starobielsk* avait ses raisons quand il essayait de persuader le Rédacteur de vaincre sa timidité parce que celui-ci utiliserait sans scrupule les relations, le pouvoir de persuasion et les talents linguistiques de Czapski, dans ses rapports avec les étrangers. « Giedroyc, se lamente Czapski des années plus tard, n'a des relations avec des gens que lorsqu'ils viennent à lui. Mais qu'un noble aille lui-même en personne chez des gens, ça non… ? C'était à moi de le faire ».[2]

1 AIL, PoJCz. 19/01, Lettre de J. Czapski à J. Giedroyc, du 1er VII 1946.

2 Czapski, J., Świat w moich oczach. Rozmowy przeprowadził Piotr Kłoczowski, éd. du Dialogue, Ząbki – Paris 2001, p. 146–147.

Jerzy Giedroyc arrive dans la capitale française (pour quelques jours seulement) en juillet 1945. Durant des mois suivants, il y séjourne de plus en plus souvent, principalement pour discuter avec des émigrés polonais. Une chambre dans les combles de l'Hôtel Lambert lui servait de pied-à-terre. Vers la fin de sa vie, il avoue n'avoir pas été gêné par des sentiments historiques. Ses lettres prouvent qu'il ne se dissociait nullement de l'héritage et de la légende de la Grande émigration. Faut-il spéculer sur le fait qu'il songeait à jouer un rôle comparable à celui d'Adam Jerzy Czartoryski au XIXe siècle ? Ce qui est certain ce qu'il s'est sans doute souvenu de l'expérience de ce camp politique et de ses adversaires. L'hebdomadaire qu'il voulait publier devait faire référence (et pas seulement par son titre) à *La Tribune des Peuples* publiée par Adam Mickiewicz[1], durant le Printemps des peuples. Mais ce n'était pas le seul projet de Giedroyc dont il ne resterait rien, ou presque, effacé par la dure réalité des choses.

L'Institut Littéraire a été fondé à Rome en 1946 puisque le 2e corps de l'Armée polonaise y stationnait. Après l'évacuation militaire en Grande-Bretagne, l'Institut n'avait plus de raison de rester dans la Ville éternelle. Pour Jerzy Giedroyc, le choix de la France pour y établir le nouveau siège était une évidence. La Pologne était plus proche de Paris que de Londres et surtout New York. L'accès aux cercles polonais occidentaux semblait également plus facile, et la distance du Londres du gouvernement polonais en exil était optimale. Dans aucun autre pays du Vieux continent, la tradition d'accueil des émigrés politiques n'était aussi solidement ancrée qu'en France. La devise Liberté - Égalité – Fraternité, visible sur les bannières tricolores était (pas seulement aux yeux des réfugiés polonais) l'expression des véritables valeurs. Les contacts avec les représentants de l'élite politique et intellectuelle de la IVe République française, que Józef Czapski (à partir de 1945, chef du poste d'information parisien du 2e Corps) avait établis, étaient d'une valeur inestimable.[2]

1 Nowinowski, S. M., *Jerzy Giedroyć w 1946 roku*, słowo/obraz terytoria, Gdańsk 2018, p. 13–24, 71–72 ; AIL, PoJG, 03.02.09, Agenda 1945, *passim*. Voir : *Supruniuk, M. A., op. cit., p. 95 ; M. Żebrowski, op. cit., p. 445–468 ;* Voir : P. Kłoczowski, *„Pan jest naszym księciem Czartoryskim"*, in : *Czartoryscy – Polska – Europa. Historia i współczesność, Kraków 2003, p. 286–290.*

2 Giedroyc, J., *op. cit.*, p. 140–141; M. A. Supruniuk, *op. cit.*, p. 111 ; B. Toruńczyk, *Rozmowy w Maisons-Laffitte 1981*, Warszawa 2006, p. 19, 21 ; J. Giedroyc, Z. Hertz, H. Giedroyc, *Ostatnie lato w Maisons-Laffitte. Sierpień 2000 r. – listopad 2001 r.*, Wrocław 2007, p. 46.

Nous nous imagions souvent de savoir quasiment tout sur l'installation de l'Institut Littéraire à Maisons-Laffitte. Personne ne s'étonne que toutes les informations à ce sujet proviennent exclusivement de sources polonaises. Jerzy Giedroyc a décrit à plusieurs reprises et avec force détails les nombreux problèmes qu'il a fallu surmonter pour rendre habitable la maison de l'avenue Corneille. Il est en revanche laconique sur les relations avec ses hôtes.

En ce qui concerne la France, dit-il dans une interview de 1981, *nous n'avons eu ici qu'un seul contact vraiment amical à qui nous devons d'ailleurs beaucoup, c'était André Malraux. (...) Grâce à lui, nous avons par exemple évité de problèmes avec l'administration française*. [1]

Il l'a confirmé dans son *Autobiographie à quatre mains*, ajoutant qu'il devait ses entrées au Quai d'Orsay surtout à Anatol Mühlstein, conseiller à l'ambassade de Pologne à Paris dans les années trente, qui était « en civil » le mari de Diana de Rothschild.[2] Dans ses mémoires enregistrées à la même époque, il qualifie ses relations brièvement : « Nous avions bénéficié d'une sorte de tutelle invisible ».[3] Cela était important à l'apogée de l'influence du Parti communiste français et du règne des services secrets de l'URSS au bord de la Seine.

Comme preuve de ce traitement spécial de la part des autorités françaises, Jerzy Giedroyc cite l'obligation de se présenter deux fois par jour au poste de police, obligation que l'on a imposée aux membres de l'Institut Littéraire, en mars 1960, à l'occasion de la visite de Nikita S. Khrouchtchev à Paris. Plusieurs centaines d'émigrés d'Europe centrale et orientale avaient été alors déplacées préventivement en Corse.[4] Il aimait aussi rappeler les paroles du général de Gaulle, qui aurait dit pendant la Seconde guerre mondiale, qu'il accueillerait volontiers trois Polonais : le général Władysław Anders, l'ambassadeur Kajetan Morawski et Józef Czapski. Il ajoutait que les deux premiers n'ont hélas pas su en tirer parti, mais il a

1 Toruńczyk, B., *op. cit.*, p. 21.

2 Giedroyc, J., *op. cit.*, p. 193–194. Voir : AIL, PoJG, 03.03.03, J. Giedroyc, *Moja Francja…*

3 Supruniuk, M. A., *op. cit.*, p. 141.

4 Il ne s'est toutefois pas privé de noter cet événement, peu glorieux pour l'administration française, dans : J. Laskowski, Nad Korsyką wieje wiatr od wschodu, *Kultura* 1960, n° 4, p. 3–44.

omis Czapski ce qui peut donner lieu à bien de spéculations sur les relations de ce dernier avec le chef de la France libre, au fil des décennies.[1]

Ce n'est qu'après des recherches approfondies dans les archives françaises qu'il sera possible un jour d'apporter un début de réponse à la question suivante : Jerzy Giedroyc a-t-il conclu une alliance avec les autorités de la IVe République ? Si oui, à quel niveau et à quoi ce pacte obligeait-il les deux parties ? Il semble non moins important d'éclaircir la place de l'Institut Littéraire (en tant que centre politique, et pas seulement une maison d'édition), dans les conceptions et les activités françaises à l'égard de la Pologne, de l'Europe centrale et orientale, et de l'Union soviétique. Les résultats obtenus par les chercheurs à ce jour ne permettent pas d'avancer des hypothèses, même très prudentes.[2]

Jerzy Giedroyc n'a pas parlé de la France comme d'une seconde patrie ou d'une patrie d'adoption. Il n'a jamais non plus demandé la nationalité française. Le statut d'émigré qui lui avait été accordé en mai 1949 a été régulièrement prolongé par l'administration, même après le retour de la Pologne à la souveraineté. Pour la dernière fois en octobre 1999.[3]

Pendant plus d'un demi-siècle passé au bord de la Seine, principalement dans une villa de style anglais à la frontière entre Maisons-Laffitte et Le Mesnil-le-Roi, le rédacteur en chef de *Kultura* n'est pas devenu plus « français » qu'il ne l'était en 1947. Il préférait le whisky au cognac et au vin. Il ne fumait que des cigarettes américaines. Il appréciait davantage les ravioles à la lituanienne et les champignons marinés que le foie gras. Il n'est pas allé à Mont-Saint-Michel, à Chamonix non plus. Il n'a passé qu'une seule fois ses vacances au bord de l'Atlantique (où il a manqué de se noyer). Mais il se rendait souvent à Paris, presque toujours « pour affaires ». Il n'y flânait pas et ne visitait pas la ville de façon programmée. Il adonnait toutefois à sa passion de glaner chez les antiquaires des livres polonais et russes, des cartes de l'ancienne République de Pologne et des gravures avec les portraits de ses héros préférés. Il fuyait les théâtres et les

1 Giedroyc, J., *op. cit.*, p. 126–127; M. A. Supruniuk, *op. cit.*, p. 141–142; B. Toruńczyk, *op. cit.*, p. 21–22; PoJG, 03.03.03, J. Giedroyc, *Moja Francja…*

2 Voir : D. Jarosz, M. Pasztor, *Stosunki polsko-francuskie 1944–1980*, Warszawa 2008 ; *Polska – Francja 1970–1980. Relacje wyjątkowe ?* Warszawa 2006 ; Z. Girzyński, *Polska – Francja 1945–1950*, Toruń 2005.

3 AIL, PoJG, 04.01, Office français de protection des réfugiés et apatrides, Certificat n° 74321, 16 V 1949 ; Ministère des Affaires étrangères, Certificat de réfugié ou apatride, 4 X 1999 – 22 IX 2004.

cabarets. Il a admis avoir assisté à quelques vernissages. Il n'a pas accompagné Józef Czapski au Louvre. Nous ne savons pas s'il a franchi le seuil de la cathédrale Notre-Dame. Il fréquentait cependant l'église polonaise de la rue Saint Honoré pour y assister aux messes dédiées à ses amis disparus. Ces amis qu'il retrouvait de leur vivant invariablement chez Weber (à quelques pas de la Madeleine) ou au Café Cluny, à l'angle des boulevards Saint-Michel et Saint-Germain. Il rencontrait des inconnus venus de Pologne (pour ne pas perdre de temps) dans des cafés, près de la gare Saint-Lazare, où les trains de Maisons-Laffitte terminaient leur trajet. Pour être reconnu, il plaçait un exemplaire de *Kultura* sur le pupitre de la table.[1]

Contrairement aux numéros russe, allemand et tchécoslovaque, le numéro français de la revue n'a jamais été publié. Jerzy Giedroyc n'a pas non plus présenté au lecteur francophone d'anthologie de principaux textes publiés dans *Kultura*. On peut seulement supposer qu'il craignait d'attirer trop de curieux sur place, d'autres raisons existaient peut-être aussi. Quoi qu'il en soit, pendant des années, les plus nombreux Français qui avaient une idée plus claire de la production de l'Institut Littéraire étaient les employés de la poste de Maisons-Laffitte, ils expédiaient des milliers de colis contenant le périodique et les livres, avec le caractéristique dessin de la colonne ionienne brisée sur la page de couverture. À l'échelle réduite, certains diplomates en mission à Varsovie, et peut-être aussi à Moscou, faisaient le même type de distribution. Mais, ceux-ci, contrairement aux postiers, étaient bien conscients du contenu qu'ils transportaient. Notons l'exemple de Jacky Challot, jeune fonctionnaire des impôts qui, dans les années 1980, a fait entrer clandestinement du matériel d'imprimerie et des publications de l'émigration en Pologne, dans un camion acheté par l'Institut Littéraire, lui aussi était conscient de leur importance. Il était l'ambassadeur de la « France de Jerzy Giedroyc », au sens strict du terme. Pour cette raison, un tribunal de la République populaire de Pologne l'a condamné à deux ans d'emprisonnement.[2]

Les relations de l'Institut Littéraire avec le Ministère français des affaires étrangères devraient encore être analysées. On ne connaît donc

1 Toruńczyk, B., *op. cit.*; M. A. Supruniuk, *op. cit.*; J. Giedroyc, Z. Hertz, H. Giedroyc, *op. cit.*; I. Chruślińska, *Była* raz KULTURA. *Rozmowa z Zofią Hertz*, Lublin 2003; J. Abramow-Newerly, *W cieniu paryskiej* Kultury, Warszawa 2016; E. Berberyusz, *Książę z Maisons-Laffitte*, Gdańsk1995; M. Grochowska, *Jerzy Giedroyc. Do Polski ze snu*, Warszawa 2014.

2 Voir : R. Ptaszyński, *Jacky Jean Etienne Challot. Przyjaciel Solidarności*, Warszawa 2013.

que le nom de quelques fonctionnaires avec lesquels Giedroyc ou Józef Czapski étaient en contact personnel. Les propos qu'ils échangeaient ne sont connus que grâce aux lettres que les membres de *Kultura* adressaient aux plus fiables de ses amis.[1] On ne sait toujours pas à quel niveau, au Quai d'Orsay, il a été décidé, au début des années 1950, de mettre à disposition de l'Institut Littéraire la valise diplomatique pour faire entrer clandestinement en Pologne quelques exemplaires, une dizaine, puis plusieurs dizaines de chaque numéro de la revue, et des livres ensuite. Il n'est pas clair non plus qui, quand et pourquoi s'est ensuite opposé à cette décision. Il est à savoir également si divers services qu'ont accordés à Jerzy Giedroyc Jean Laloy, Philippe Legrain, François de Liancourt ou Georges Sidre (plus connu sous le nom de Georges Sédir en tant que traducteur des œuvres de Witold Gombrowicz), entraient dans les directives de leurs supérieurs ou relevaient de leurs initiatives privées.

La correspondance entre l'éditeur et Georges Sidre, qui a occupé entre 1953 et 1960 un poste diplomatique à Varsovie, donne un aperçu de l'aide précieuse que le diplomate français a pu apporter à la collecte, par l'Institut Littéraire, des éléments qui servaient à dresser le bilan de la situation sociale, politique et économique de la Pologne populaire. Son aide a aussi grandement facilité des contacts avec les amis qui vivaient en Pologne, permettant aussi de porter secours aux personnes réprimées par les autorités communistes.[2] Les demandes pressantes de Jerzy Giedroyc ne manquent pas dans ses lettres à Georges Sidre. Le rédacteur était conscient que l'envoi des publications de Maisons-Laffitte, depuis des bureaux de poste de Varsovie en 1954, comportait d'importants risques. Il formule toutefois la demande suivante :

Serait-il possible, par exemple, de se renseigner sur le coût de l'affranchissement d'un exemplaire de Kultura*, puis d'emballer les exemplaires, comme on le fait pour les périodiques en Pologne, c'est-à-dire dans du papier d'emballage ordinaire, puis d'y coller un timbre et de les déposer discrètement dans des boîtes aux lettres [?]*[3]

1 Voir : AIL, PoJCz, 19/07, Lettre de J. Giedroyc à J. Czapski, 13 VIII 1958 ; 19/08, Lettre de J. Giedroyc à J. Czapski 29 VI 1960 ; J. Giedroyc, J. Mieroszewski, *Listy 1949–1956*, Warszawa 1999, partie 2, p. 114. Voir : M. A. Supruniuk, *op. cit.*, p. 108–109, 156.

2 AIL, KOR RED Sidre Georges, Lettres de J. Giedroyc à G. Sidre, 5 III 1953, 28 VI 1954, 4 I 1955, 20 VII 1957, 7 I 1958, 17 I 1958.

3 *Ibidem*, Lettre de J. Giedroyc à G. Sidre, 14 I 1954.

Les contribuables français seraient-ils convaincus par l'importance de la cause s'ils savaient que la participation de leurs diplomates dans cette audacieuse distribution du mensuel interdit assurait aussi la promotion de la culture de leur pays ? Car il faut noter que *Kultura* (surtout pendant la première décennie de son existence) consacrait une place notable à l'analyse approfondie des œuvres littéraires et artistiques françaises. On y a publié notamment des essais de Raymond Aron et d'André Malraux, des extraits de romans d'Albert Camus et de Georges Bernanos, des écrits de Simone Weil et d'Antoine de Saint-Exupéry.[1] Et ce n'était pas par la courtoisie envers ses hôtes, mais par le sens du devoir envers ses compatriotes du pays et ceux qui étaient dispersés sur plusieurs continents. Il y avait aussi l'espoir de les convaincre que la Pologne, une fois débarrassée du joug soviétique, ne peut être une copie (et encore moins une caricature) de la Pologne de l'entre-deux-guerres. Elle doit être une démocratie moderne fondée sur le droit, où il n'existe ni le fondamentalisme idéologique ni le nationalisme, ni la xénophobie. Une démocratie capable de se souvenir du passé et d'en tirer les leçons. Un pays prêt à remanier ses relations avec les voisins, à participer activement à l'intégration du Vieux continent.[2] Notons que, déjà à l'automne 1951, nous lisons, sur les pages de *Kultura*, les propos suivants :

…dans l'esprit, aucun d'entre nous n'est plus seulement Polonais, mais un Européen du canton nommé Pologne. (...) Tout ce qui renforcera l'Europe, quelle que soit la façon dont tel ou tel Européen d'autres cantons considère notre affaire cantonale, est en même temps notre intérêt local, polonais.[3]

1 Aron, R., Mit społeczeństwa bezklasowego, *Kultura* 1948, n° 8, p. 3–18 ; *idem*, Wielka schizma, *Kultura* 1949, n° 14, p. 3–17; A. Malraux, Wstęp do psychologii sztuki, Kultura 1947, n° 2–3, p. 55–68 ; *idem*, Do Redakcji „Kultury", *Kultura* 1955, n° 9, p. 3–4 ; A. Camus, Kazanie i śmierć ojca Paneloux, *Kultura* 1948, n° 4, p. 63–71 ; G. Bernanos, Brat Marcin, *Kultura* 1954, n° 4, p. 14–22 ; S. Weil, Czy istnieje doktryna marksistowska ?, *Kultura* 1956, nr 2, p. 3–22; *eadem*, Medytacje o posłuszeństwie i wolności, *Kultura* 1957, n° 1–2, p. 41–45 ; A. de Saint-Exupéry, Co powiedzieć ludziom ?, *Kultura* 1948, n° 12, p. 3–7.

2 Voir : A. S. Kowalczyk, *Wena do polityki. O Giedroyciu i Mieroszewskim*, Warszawa 2014, t. 1, p. 14–25, 189–192, 261–266 ; J. Korek, *Paradoksy paryskiej „Kultury". Styl i tradycje myślenia politycznego*, Katowice 2008, p. 139–146.

3 Bocheński, I.M., *Zarys Manifestu Demokratycznego*, *Kultura* 1951, n° 9, p. 10. Voir : K. Pomian, Europejskie wizje „Kultury", *Aktualność przesłania paryskiej „Kultury" w dzisiejszej Europie. Zbiór studiów*, Lublin 2007, p. 157–166.

En gardant à l'esprit cette déclaration, il est facile de comprendre la présence, dans la production de l'Institut Littéraire, de tels volumes que : *À l'échelle humaine* de Léon Blum, *L'Homme révolté* d'Albert Camus, *L'Opium des intellectuels* de Raymond Aron et une sélection de textes de Simone Weil.[1] Et personne ne s'étonnera non plus en voyant la page de titre de la revue *Le Combat,* accrochée au mur du cabinet de Giedroyc où l'on lit, dans ce dernier numéro paru, l'avertissement « Silence, on coule ! ».

Les auteurs de *Kultura* font aussi preuve de retenue dans leurs opinions sur la politique intérieure française, ce qui montre leur respect des règles de l'hospitalité. Jerzy Giedroyc les respecte aussi en soutenant David Rousset, au début des années 1950, lors de son procès intenté aux *Lettres françaises*, les compagnons de route du Parti communiste français. Il y voyait bien entendu l'occasion de condamner de manière symbolique le totalitarisme soviétique et l'opportunité d'informer l'opinion publique internationale sur le nombre de ses victimes polonaises. Ces objectifs n'ont pas été réalisés, même partiellement.[2]

En été 1954, Giedroyc a affirmé avec fierté qu'un bon nombre d'articles de presque tous les numéros de *Kultura* étaient traduits en français au Quai d'Orsay. Bien qu'il n'ait pas précisé quel type de textes suscitait le plus d'intérêt, il avait sans doute des raisons pour qualifier les relations avec la diplomatie de la IVe République française de « plus qu'amicales ». Il a toutefois ajouté : « il est difficile (...) de parler d'une étroite collaboration parce que, malheureusement, la France ne montre pas beaucoup d'intérêt pour l'Est européen en ce moment ».[3] L'espoir d'un changement n'apparaît que quatre ans plus tard, avec le retour du général Charles de Gaulle sur la scène politique.[4]

Jerzy Giedroyc a considéré le chef de la France libre comme l'un des plus éminents hommes d'État du XXe siècle. L'inébranlable position de

1 Blum, L., *Na miarę człowieka*, Instytut Literacki, Rzym 1947 ; R. Aron, *Koniec wieku ideologii*, Instytut Literacki, Paryż 1956 ; S. Weil, *Wybór pism*, Instytut Literacki, Paryż 1958 ; A. Camus, *Człowiek zbuntowany*, Instytut Literacki, Paryż 1958. Voir : M. Ptasińska-Wójcik, *Z dziejów Biblioteki Kultury 1946–1966*, Warszawa 2006, p. 61, 168–170, 178–181.

2 Voir : A. M. Jackowska, *Sowiety na ławie oskarżonych. Polskie uczestnictwo w propagandowej zimnej wojnie we Francji w latach 1947–1952*, Warszawa 2018, p. 234–238, 246–254.

3 AIL, KOR RED Sidre Georges, Lettres de J. Giedroyc à G. Sidre, 28 VI 1954.

4 *Ibidem*, Lettres de J. Giedroyc à G. Sidre, 23 VI et 7 VII 1958.

de Gaulle pendant la Seconde Guerre mondiale était, pour Giedroyc, une source d'admiration. Le service militaire que de Gaulle avait accompli en Pologne dans les années 1919-1921 a également joué son rôle. Sachant que cette période est abordée dans ses mémoires inédites, le rédacteur s'est efforcé d'en faire publier un extrait dans *Kultura*. Il pensait que cela contribuerait à la popularité du général parmi les Polonais et serait « une piqûre de rappel à l'adresse de Khrouchtchev ».[1] Pendant des années, il n'a cessé de rappeler que la Loi fondamentale polonaise de 1935[2] était une source d'inspiration pour le système de la Ve République.

Jerzy Giedroyc était un passionné du passé, mais c'est la politique qui est restée son élément premier. C'est sur ce feu qu'il a essayé de « faire cuire sa madeleine ». Il était parmi ceux qui s'attendaient à ce que la présence de la France sur la scène internationale devienne plus importante après l'arrivée au pouvoir de Charles de Gaulle. Ce phénomène permettra de vaincre la division bipolaire du monde en élevant le Vieux Continent au rang de « troisième puissance ». Mais contrairement à d'autres observateurs des relations internationales, il ne pense pas qu'elle y parviendra en poursuivant sa politique de minimalisme à l'égard de l'Europe centrale et orientale. Ce faisant, il était prêt à servir de guide au Premier ministre (et plus tard au Président) de la Ve République à travers les complexités de la région. Pour commencer, il lui soumet un plan de neutralisation et de démilitarisation de la zone située entre le Rhin et le Bug.[3]

L'audace et l'originalité du concept proposé par Aleksander Kawałkowski dans *Kultura*, en septembre 1962 (et développé avec conséquence dans les numéros suivants), ont suscité le véritable intérêt de la presse française.[4] Peu de temps après, le secrétaire général de la

1 AIL, KOR RED Kawałkowski Aleksander, Lettre de J. Giedroyc à A. Kawałkowski, 6 X 1963.

2 Toruńczyk, B., *op. cit.*, p. 21–22 ; J. Giedroyc: J. Giedroyc – L. Mandeville; I. Chruślińska, La France n'a pas vraiment de politique à l'Est, *Le Figaro*, 17 VII 1992. Voir: H. Roos, Józef Piłsudski i Charles de Gaulle, *Kultura* 1960, n° 5, p. 11–20.

3 Voir: J. Korek, *op. cit.*, p. 320–323 ; I. Hofman, *Polska – Niemcy – Europa. Program zachodni paryskiej „Kultury"*, Lublin 2009, p. 186–188.

4 Kawałkowski, A., Alternatywa, *Kultura* 1962, n° 9, p. 75–92 ; *idem*, Potwierdzona alternatywa, Kultura 1963, n° 3, p. 86–99 ; *idem*, Bitwa o Europę, *Kultura* 1963, n° 9, p. 104–115. Voir: S. M. Nowinowski, Aleksander Kawałkowski – „francuski łącznik" paryskiej „Kultury" [sous presse].

Chancellerie présidentielle, Étienne Burin de Rosier, invite l'auteur et Józef Czapski au palais de l'Élysée pour un entretien.[1] Son contenu n'a pas encore été divulgué. Nous pouvons seulement supposer que c'est à ce sujet que le rédacteur écrivait à Juliusz Mieroszewski ceci : « Nous sommes à un important tournant des événements internationaux et polonais, et des opportunités intéressantes s'ouvrent pour nous et pour *Kultura*. »[2] Il semble toutefois qu'il ne se rendait pas compte que la France n'accepterait pas ses propositions. Ce n'est qu'en été 1964 qu'il abandonne la ligne qui ne contribuait pas du tout à démanteler l'influence soviétique en Europe centrale et orientale.

En Amérique, écrit-il, avec amertume, à Alexandre Kawałkowski, *la question polonaise appartient exclusivement à Free Europe, en France pratiquement à la police. C'est une analyse brutale, mais probablement juste, si l'on passe sur quelques slogans électoraux ou des interprétations de quelques propos sibyllins*.[3]

Malgré sa bonne recette, la « madeleine » a brûlé avant que la pâte ne lève. Sans laisser des souvenirs à évoquer.

La distance qu'a prise *Kultura* avec la politique de la Ve République ne signifie pas que Jerzy Giedroyc a cessé d'en suivre les méandres. Il observait avec passion le conflit croissant entre de Gaulle, partisan des anciennes vertus, et la société qui commençait à se fasciner pour bien d'autres valeurs. Après la démission de l'homme d'État, au printemps 1969, il note : « Je crains que le rôle de la France en Europe, sans parler du monde, ne s'arrête avec de Gaulle ».[4] La mort du président l'a profondément touché.[5] Il n'avait plus d'estime particulière pour les suivants locataires de l'Élysée.

Jusqu'à la fin de sa vie, il a toutefois été reconnaissant à tous ceux qui avaient permis et facilité la mission de *Kultura* au bord de la Seine.

1 AIL, PoJCz 19/09, Lettre de J. Giedroyc à J. Czapski, 27 IX 1962 ; J. Giedroyc, J. Mieroszewski, *Listy 1957–1975*, partie 1, p. 442–443, 450–451 ; partie 2, p. 13–14.

2 AIL, KOR RED Mieroszewski J., Lettre de J. Giedroyc à J. Mieroszewski, 7 XII 1962.

3 KOR RED Kawałkowski A., Lettre de J. Giedroyc à A. Kawałkowski, 25 VII 1964.

4 Giedroyc, J, J. Mieroszewski, *Listy 1957–1975,* cz. 3, p. 27.

5 *Ibidem*, partie. 3, p. 124 ; G. Herling-Grudziński, *Dzieła…*, t. 13, G. Herling-Grudziński, J. Giedroyc, *Korespondencja 1967–1975*, vol. 2, Kraków 2019, p. 412.

Paweł Bem

« Ce phénomène me passionne ». Jerzy Giedroyc face aux événements de Mai 1968 en France

Le 5 avril 1968, peu après les événements de mars en Pologne, Jerzy Giedroyc écrit, excité, à Gustaw Herling Grudziński : « Je vis parfois dans une atmosphère de guerre ou de révolution, et j'ai l'impression de devenir fou » [1]. Le lendemain, il ajoute ceci : « Si la situation est pré- ou réellement révolutionnaire, il faut y aller carrément [2] », mais il ne disait pas ce que ce « carrément » signifiait. C'était, rappelons-le, l'époque des bouleversements en Tchécoslovaquie que Giedroyc suivait attentivement, aussi par l'intermédiaire d'un correspondant qu'il avait dépêché sur place. Trois semaines plus tard, « l'atmosphère révolutionnaire » était à tel point palpable que le rédacteur a ressenti ses effets à Maisons-Laffitte même.

« La révolution de Mai en France a empêché de publier notre mensuel de juin », annonce la rédaction de *Kultura*, en introduction à son numéro double de juin-juillet 1968 qui est parti sous presses seulement le 19 ou le 20 juin. L'absence du numéro de juin était la première dans l'histoire de la revue qui sortait sans interruption depuis ses débuts. La grève de la poste en était la raison première. En mai, Jerzy Giedroyc transmettait son courrier avant tout par des voyageurs, ou bien il demandait qu'on écrive des lettres à sa place, en dehors de la France. La poste n'a recommencé à fonctionner qu'en juin. C'est à ce moment que des lettres et des colis s'étaient mis à affluer à Maisons-Laffitte, mais, pour

1 Giedroyc, J. G. Herling-Grudziński, *Korespondencja vol. 2. 1967–1975*, Kraków 2008, p. 156.

2 *Ibidem*, p. 157.

débloquer la situation, la poste a temporairement suspendu la réception des colis ce qui a de nouveau paralysé partiellement le fonctionnement de l'éditeur. Le frère du rédacteur, Henryk Giedroyc a écrit à la date du 18 mai : « La grève, pas de communication avec M.L.[1] » Deux jours plus tard, il notait qu'il avait voyagé de Paris au siège de l'Institut Littéraire en camion militaire et que cela avait duré deux heures. Il n'avait plus le moyen de retourner chez lui, il avait donc dormi à *Kultura* et était revenu le lendemain à son appartement parisien de nouveau en camion. Les jours suivants, il avait pris ce même moyen de transport pour aller travailler. Pendant ce temps, les grèves ont paralysé la ville. Jerzy Giedroyc n'avait cessé de s'activer : plus encore, la situation le motivait davantage.

Dans la perspective du chef de *Kultura*, les événements européens de 1968, bien que diversifiés, étaient fortement reliés entre eux. Et selon lui, ils avaient l'importance capitale pour la suite des transformations sociales, non seulement sur le vieux continent. Dans « l'Appel de *Kultura* », dans ce même numéro retardé, nous lisons ce qui suit :

Le frisson révolutionnaire a parcouru l'Europe de long en large. Il existe des différences multiples et énormes entre les mouvements étudiants de France, de la RFN ou d'Italie d'une part, et de la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie de l'autre, mais une certaine ressemblance sous-jacente les relie : ici et là-bas, la jeunesse mondiale a pris toute la parole (y compris américaine et soviétique). La crise des deux côtés de la ligne idéologique de partage du monde est profonde, au point d'avoir touché, en France, en même temps le gouvernement et les communistes. [2]

Les événements antérieurs polonais datant du mois de mars avaient été, pour Giedroyc, importants au point qu'il n'excluait pas la visite en Pologne, ce qui était dans son cas sans précédent. Le 14 mars 1968, excité et irrité à la fois, il annonçait à Jerzy Stempowski :

Je suis plongé jusqu'au cou dans les événements de Varsovie. Nous verrons comment les choses vont se dérouler. Qui sait s'il ne me faudra pas y aller. Il faut toujours tout payer dans la vie, un jour, et je manque de force, psychique aussi, de regarder une fois de plus ce « noble crétinisme ».[3]

Depuis le début des bouleversements français de mai, Giedroyc remarquait une continuité dans cette suite d'événements et la nécessité

1 Kalendarz Henryka Giedroycia za rok 1968, Archives IL, Maisons-Laffitte.

2 *Kultura* 1968, n° 6–7, p. 3.

3 Giedroyc, J. Stempowski, *Listy 1946–1969,* Warszawa 1998, p. 433.

de les analyser dans une perspective plus large. Le 27 mai, il écrivait à Juliusz Mieroszewski :

Je ne sais pas quand vous aurez ma lettre, je pourrai l'envoyer probablement par Bruxelles. Je suis complètement coupé de tout, sauf le téléphone et les lignes automatisées.

…Mais là je voudrais parler des questions majeures. Ce n'est pas la peine d'écrire – du moins pour le moment – de la situation intérieure politique en France. Je voudrais en revanche procéder à l'analyse de la crise actuelle de la structure sociale (dans la plus large perspective) et me tourner, pour ce faire, à plusieurs sociologues français de renom tels que Fourastié, Raymond Aron, Gaston Bouthoul, Papaïoannou : une espèce de « table ronde ». J'espère pouvoir les contacter malgré les communications interrompues.[1]

C'était la première ambition de Giedroyc : essayer d'extraire ces événements de la particularité de la politique française pour les situer dans le contexte du problème sociologique global du premier plan. Nous y reviendrons par la suite. Dans sa lettre à Mieroszewski, Giedroyc signale tout de suite son deuxième projet conçu en parallèle :

…je voudrais […] entrer en contact avec des groupes d'étudiants qui inspirent les mouvements actuels. Il est difficile de les démêler sur le terrain français, allemand et hollandais : en gros, il s'agit des groupuscules trotskistes, maoïstes, « cubains » et (les plus forts) anarchistes. C'est important non seulement du point de vue journalistique, mais il faut s'informer comment « transporter » ça en Pologne et en Russie. C'est très difficile, mais j'aurai peut-être certaines possibilités. Je préfère ne rien écrire avant que ça se fasse. Je vous tiendrai « au courant », gardez la chose pour vous.[2]

Pendant quelque temps, il semblait que cela « se ferait ». Le Rédacteur était fort animé : la révolte parisienne, qui l'empêchait de travailler, le stimulait ainsi à envisager de nouveaux projets. Comme souvent, il y voyait une chance pour la Pologne. Il sentait qu'il devait se tenir cette fois près des événements, de leurs acteurs et témoins. « J'espère que, dans ma longue vie, j'aurai l'occasion d'assister à une nouvelle révolution. Tout cela me passionne au plus haut point… », écrivait-il à Mieroszewski.[3]

1 Giedroyc, J., Mieroszewski, J. *Listy 1957–1975*, Warszawa 2016, Warszawa, p. 388–389.

2 *Ibidem*, p. 389.

3 *Ibidem*, p. 390.

Limité dans son action par la grève de la poste, Giedroyc envisageait même d'installer une filiale temporaire de *Kultura* à Bruxelles.[1]

Dans le numéro de *Kultura* cité précédemment, le rédacteur annonçait de manière assez énigmatique que son Institut allait « élargir son activité ».[2] De quelle manière ? Les lecteurs n'avaient aucune certitude. Ils comprenaient toutefois en lisant « l'Appel » que la réalisation de ses projets secrets exigeait de nouvelles rentrées financières. La rédaction informait ses lecteurs que *Kultura* allait émettre des timbres spéciaux dont la vente devait renflouer les fonds de la revue, et ajoutait dans son appel : « *Kultura* désire accélérer […] les idées et devenir le foyer des forces prêtes à l'action ».[3] Giedroyc écrivait aussi à Miłosz : « J'ai l'intention de m'engager assez activement dans cette révolte de la jeunesse et, plus généralement, me mettre à une activité plus large si les possibilités s'y prêtent ».[4] Le rédacteur prévoyait un moment de changement majeur dans le monde, et dans son travail aussi.

Il semble, ce que les lecteurs ne pouvaient savoir, qu'il s'agissait là surtout de ses tentatives de contacter des étudiants, ce dont parle le rédacteur dans la lettre précédemment citée à Mieroszewski. Giedroyc voulait confier la réalisation de ce projet au sociologue polonais Witold Jedlicki qui travaillait, à partir de 1964, à l'Université de Californie et qui disposait d'un large cercle de relations parmi les dissidents polonais et dans la gauche américaine. Dans son agenda, sous la date du 27 mai 1968, Giedroyc note : « L'utilisation des événements, Jedlicki »[5], et le 8 juin, il écrivait dans la lettre à Jedlicki même :

L'actuelle révolte d'étudiants est un phénomène très complexe, pas très compréhensible mais hautement intéressant. Elle est sans doute en lien avec des mouvements d'étudiants en Pologne et en Russie. Nous assistons à l'ébranlement des structures sociales capitalistes et communistes. Ce phénomène me passionne. Même s'il est indéniablement trop tôt d'y participer d'une manière ou d'une autre, il faut s'y intéresser et trouver des contacts directs. Je ne peux le faire personnellement […] Je pense que vous êtes seul à pouvoir le faire avec succès […] Je voudrais donc vous proposer de venir

1 Voir : *Ibidem*, 390.

2 Apel Kultury, dans *Kultura,* 1968, *n°* 6–7, p. 4.

3 *Ibidem.*

4 Giedroyc, J. Miłosz, Cz., *Listy 1964–1972*, Warszawa 2011, p. 183 ; lettre du 1er juin 1968.

5 Archives IL.

en Europe dans le rôle de correspondant spécial de Kultura*, pour que vous puissiez trouver des contacts en Belgique, aux Pays-Bas, en Allemagne, et bien entendu avant tout en Pologne. Qu'est-ce que j'attends de ce voyage : que vous obteniez une vision claire de ces mouvements, plusieurs articles pour* Kultura *ainsi qu'un livre […] Si ma proposition vous intéresse, il serait bon, je crois, de contacter avant Marcuse.*[1]

Par la suite, dans sa lettre, Giedroyc s'exprime directement : « Il faut donc orienter ces mouvements sur l'Europe de l'Est où se déroulera sûrement, en automne, son nouvel acte »[2].

En réponse, Jedlicki accepte immédiation d'écrire un article, et même un cycle d'articles sur les révoltes d'étudiants. Il exprime l'idée de relier ses phénomènes « à la révolte des Noirs, de très jeunes » puisque, comme il dit « cela permettra de montrer la question étudiante dans un contexte plus large ».[3] Il avertit toutefois qu'il va limiter son analyse aux pays démocratiques occidentaux, sans y inclure le système totalitaire. Ce qui l'amène à définir la problématique fondamentale de son futur travail :

Quelles sont les caractéristiques structurelles d'un état démocratique contemporain qui entraînent le fait que la majeure partie de personnes, au lieu d'employer des moyens légaux et non-violents pour produire des changements sociaux, s'empare de moyens illégaux et violents ?[4]

Jedlicki répond tout de suite à sa propre question : c'est le paternalisme qui en est responsable.

Pour ce qui est de la proposition de son voyage en Europe, Jedlicki note aussi ses disponibilités. Il ne pourrait s'y rendre que pendant les vacances libres de cours universitaires, mais c'est aussi le moment où il serait vain de rechercher les étudiants dans des établissements européens. Giedroyc explique, dans sa réponse, qu'il tient à l'analyse de la situation du point de vue est-européens et souligne qu'il est avant tout important de convaincre les futurs interlocuteurs que l'Institut Littéraire est un bon partenaire, un partenaire qui vaut contacts et dialogue. « Je voudrais participer fortement dans ces questions, ne pas rester en

1 Giedroyc, W. Jedlicki, *Listy 1959–1982*, Warszawa 2017, p. 604–605.

2 *Ibidem*, p. 606.

3 *Ibidem*, les deux citations, p. 607.

4 *Ibidem*.

dehors ».[1] Aussi demande-t-il son correspondant d'analyser les livres de Herbert Marcuse, d'entrer avec lui en relation, de le convaincre d'écrire « une sorte d'interviews ou de « message » à la jeunesse est-européenne, le mieux polonaise et russe. »[2] Jedlicki répond qu'il est d'accord d'élargir les perspectives de son article, d'analyser les ouvrages du philosophe français populaires parmi les étudiants, mais il n'est pas convaincu de la nécessité des relations avec Marcuse. Giedroyc insiste en ces termes :

Les contacts personnels avec les chefs des mouvements d'étudiants sont importants parce qu'il faut compter sur la nécessité de les mobiliser dans les cas où de nouveaux événements se produisent en Pologne ou en Tchécoslovaquie. [3]

Il est ainsi clair que le Rédacteur prenait en compte sérieusement une suite possible des manifestations d'étudiants en Pologne et qu'il s'efforçait de se préparer à une action de soutien.

Dans chaque lettre ou presque, Giedroyc souligne que les mouvements d'étudiants le passionnent. Il en parle aussi dans son courrier à Miłosz où il ajoute ceci : « Dans l'avenir proche, je consacrerai aux questions étudiantes en Europe beaucoup de place, et même peut-être un ouvrage à ce sujet ».[4] Malheureusement, toute l'action avec Jedlicki a avorté. Marcuse se trouve hors de portée, il se cache poursuivi par les menaces publiques de mort émanant du Ku-Klux-Klan lequel lui ordonne de quitter le territoire des USA. Jedlicki n'a pas pu non plus abandonner ses devoirs universitaires, le voyage en Europe s'est avéré exclu, et il n'a pas écrit d'articles sur les livres de Marcuse qu'il a considérés comme faibles et mal argumentés. Il s'en expliquait à Giedroyc.

Dans les conditions américaines, Marcuse appartient à l'époque révolue, à la génération des critiques de la société qui croyaient que le problème fondamental est la corruption de l'âme humaine par un « système » : la critique sociale d'aujourd'hui s'occupe plus des problèmes du corps que de l'âme. Et partant des principes de Marcus, il est terriblement difficile de trouver un cas qui argumente la nécessité d'employer des moyens

1 *Ibidem*, p. 609.

2 *Ibidem*, p. 610.

3 *Ibidem*, p. 613.

4 Giedroyc, J., Miłosz, Cz., *Listy 1964–1972*, *op. cit*., p. 182 ; lettre du I 1968. Le livre sur les événements de Mai n'est pas paru ; il n'y a pas eu non plus, sur ce sujet, beaucoup d'articles dans *Kultura*.

révolutionnaires ou terroristes. Malheur aux mouvements sociaux que dirigent de tels prophètes.[1]

Revenons à la réaction de Giedroyc aux événements parisiens de Mai 1968, à son deuxième aspect qui lui permet de remarquer un signe d'une profonde fissure sociale qui, à son avis, dépasse les frontières françaises et même européennes. Juliusz Mieroszewski en était lui aussi convaincu et il en parlait au nom de Giedroyc sur les pages de *Kultura* ; il voyait dans ce phénomène la fin de la stabilité de l'Europe qui se fractionnait en deux unités antinomiques :

En limitant le champ d'analyse à notre continent, il faut considérer que la ligne de partage court aujourd'hui à travers toute l'Europe. Il existe deux France, deux Angleterre, deux Tchécoslovaquie, deux Pologne et deux Russie. La nomenclature politique diffère mais la ligne de partage est partout la même. D'un côté de la barricade, nous avons des paternalistes, des conservateurs et des bureaucrates, de l'autre les partisans des réformes, de l'émancipation, de l'autonomie.[2]

Le diagnostic de Mieroszewski était donc très sérieux, et il est facile de reconnaître dans quel camp il se situe lui-même. L'auteur soutien donc ce mouvement paneuropéen, tout comme « la dynamique des forces et des objectifs dont le potentiel et l'élan ont surpris les politiciens professionnels ».[3] Mieroszewski affirme qu'il est nécessaire de réformer de nombreux pays, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Tchécoslovaquie, mais le bénéficiaire de ces changements, suggère-t-il, devrait être l'Est de l'Europe. « Il faut avant tout réformer le *statu quo* européen de façon à permettre de satisfaire les désirs d'émancipation des nations est-européennes ».[4]

Mieroszewski soutient par la suite que les Américains ne peuvent plus donner la préférence à leurs relations avec la Russie car, comme l'ont démontré les événements des premiers six mois de 1968, la paix en Europe ne dépend pas uniquement de la situation sur la ligne Washington – Moscou. Maintenir la politique qui consiste à ne pas irriter Moscou est, selon lui, une erreur que l'on commet à cette nouvelle époque mouvementée, cette ligne de la protection de la paix ne peut

1 Giedroyc, J., Jedlicki, W. *Listy 1959–1982*, *op. cit*., p. 614 ; lettre du 19 juillet 1968.

2 Mieroszewski, J., *Druga Europa*, *Kultura* 1968, *n°* 6–7, p. 14.

3 *Ibidem*, p. 15.

4 *Ibidem*, p. 16.

plus être une stratégie de l'avenir. Il a des mots durs à l'adresse des partisans de cette option, les conséquences de leurs actions auront, selon lui, des effets néfastes : « cela bâtit un décor pour d'autres événements de printemps qui, un jour, déclencheront un incendie. Comparé à cette catastrophe, le Vietnam aura tout d'un feu de camp allumé par des boy-scouts ».[1] Ces propos catastrophistes étaient tout à fait réels aux yeux de Giedroyc, et les paroles de Mieroszewski – écrites durant les événements de Mai – n'ont pas été, semble-t-il, exagérées.

Le sérieux de cette situation exigeait, de la part de l'émigration, une posture adéquate. Giedroyc insistait pour que ses plus proches collaborateurs prennent publiquement la parole au sujet des événements qui s'étaient déroulés en Tchécoslovaquie, Pologne, puis en France. Les plus importants écrivains de Kultura, Czesław Miłosz et Witold Gombrowicz, s'y refusaient craignant la politisation, malgré l'insistance de Giedroyc qui leur reprochait cette indifférence. De l'entêtement de Giedroyc, Miłosz parle, dans une lettre à Jan Gośicki, en ces termes :

Il ne s'intéresse qu'à la politique, et nous devons tous éviter qu'il ne nous éreinte ; l'herbe et l'avoine, qui sont notre nourriture, ne l'intéressant guère. Mais Kultura *publie aussi bien Gombrowicz que Simone Weil, etc.*[2]

Toutefois, après Mars 1968 en Pologne, Miłosz a signé une lettre de protestation (il en a été l'un des instigateurs) de professeurs américains qui a été publiée dans « New York Times » et envoyée à l'Ambassade de la République de Pologne à Washington[3] ; mais pour Giedroyc ce n'était absolument pas suffisant. Il encourageait le poète à condamner publiquement la campagne antisémite en Pologne. Miłosz n'a pas été convaincu :

J'ai honte au point que je ne sais pas si je répondrai à ta demande et si j'en écrirai quoi que ce soit. Au fond, de quels arguments peut-on se servir dans cette situation évidente, face aux hors-la-loi munis de bâtons ; chaque personne qui prendra la parole ne ressemblera-t-elle pas à un curé qui prêche devant une bande de gorilles ? [4]

Peu après, le rédacteur a demandé au poète de traduire du français quelques poèmes écrits en Sorbonne, durant la révolte de Mai, mais

1 *Ibidem.*

2 Lettre du 10 février 1969, archives de J. Gośicki, Kraków.

3 Réimpression de la version polonaise : *Kultura* 1968, *n°* 5, p. 107–108.

4 Giedroyc, J., Miłosz, Cz., *Listy 1964–1972*, *op. cit*., p. 175, lettre du 29 avril 1968.

pour Miłosz c'était du charabia. Il a rencontré Marcuse, personnage culte des étudiants – et son collègue de l'Université de Californie - et ayant compris la haine que le philosophe nourrissait envers tout système politique, il a exprimé son inquiétude et finit par prendre ses distances avec les mouvements qui ont choisi Marcuse pour leur patron. Bientôt Miłosz consacrera à Marcuse un chapitre dans *Les Visions de la baie de San Francisco.* Il ne sous-estimait pas son influence sur les étudiants d'Europe et d'Amérique, mais il dévoilait une supercherie fondamentale dans l'argumentation de Marcuse. L'Essai de Miłosz comporte aussi les allusions aux événements du Mai 68 :

Les écrits de Marcuse aident certains à retrouver leur équilibre. L'impuissance face à une structure, qui fonctionne efficacement et dans laquelle on vit, provoque le rejet de la responsabilité de ses propres ***échecs*** *et des lacunes de sa propre volonté.*[1]

Le reproche principal de Miłosz est pourtant plus sérieux, bien que lié au précédent propos. Il s'agit de la relation de Marcuse à l'homme, à « sa rage dirigée contre l'Être ».[2] Dans les conceptions de Marcuse qui portent sur les biens matériels et la culture de masse retirant aux ouvriers leur capacité de révolte, Miłosz discernait une manifestation de paternalisme et d'esprit de supériorité.

Il n'y a pas de raison de tourmenter des gens simples à cause de leur stupidité ou parce que leur horizon est limité par le travail quotidien et les distractions ; il ne faut pas qu'ils se lamentent, à chaque instant de jour et de nuit, sur le monde […] Transformé en un ange politisé, l'homme ne serait que colère sainte contre l'existant, ce qui en ferait - on est en droit de le supposer - un excellent candidat pour un inquisiteur, ou son serviteur.[3]

Miłosz évitait des gestes *stricte* politiques, il tenait à cultiver son jardin dans *Kultura*, tout comme Gombrowicz qui a non seulement refusé la demande de Giedroyc, mais il a repoussé d'autres propositions de s'exprimer au sujet de Mai 1968, dans la presse. À Giedroyc qui s'en offusquait, il répondait ceci :

Je suis un homme qui appartient à une autre réalité, et ma production s'inscrit dans une longue distance et sur un autre plan. La littérature

1 Miłosz, Cz., *Widzeniach nad Zatoką San Francisco*, Kraków 1989, p. 173. L'essai de ce volume (1969) a probablement été écrit en 1968.

2 *Ibidem,* p. 179.

3 *Ibidem,* p. 179 – 180.

polonaise est d'importance secondaire parce qu'elle n'a pas su s'extraire des choses immédiates et, pour ma part, je ne peux commettre cette erreur.[1]

Dans ses « Notes sur la révolution de Mai » publiées dans *Kultura*, Constantin Jeleński faisait les liens entre les événements parisiens et l'œuvre de Gombrowicz.[2] Les Français, selon Jeleński, portaient sur ces événements un regard ambivalent. Il leur a été difficile au début d'accepter le « rajeunissement » de la France et le souffle révolutionnaire. D'un autre côté, disait Jeleński – et Andrzej Bobkowski analysait ce phénomène avec perspicacité dans ses *Esquisses à la plume* -, les Français ont un impératif quasi atavique de préserver un ancien ordre, de maintenir un *statu quo* que leur garantissait de Gaulle, « le grand Charles ». Cette dichotomie ne concernait pas que les étudiants, c'était un dilemme de Paris entier, les communistes y compris, qui auraient été, comme on le sait, dans une situation bien délicate s'ils devaient prendre le pouvoir après cette époque de crise. Parce qu'ils seraient obligés d'appliquer son programme et retirer la France du marché commun ou renoncer à leur programme et provoquer des choses pires encore du point de vue économique, à savoir les nationalisations massives. Jeleński, qui habitait Paris depuis des années, qui était bien ancré dans la réalité française et disposait de nombreux contacts dans le milieu intellectuel de la capitale, notait à chaud les caractéristiques de cette révolte « utopique et sans compromis », « complètement détachée de la réalité sociale et économique, dépourvue d'un programme concret, condamnée à l'inévitable échec de ses rêves ».[3]

Jeleński comprenait aussi pourquoi les Polonais regardaient ces événements avec distance : deux mois plus tôt, les étudiants polonais avaient combattu pour ce que les Français tenaient pour acquis, à savoir la liberté de la parole. Ils trouvaient sans doute que, lors des événements parisiens, on revendiquait le droit à une sorte de luxe d'une part, et de l'autre qu'il s'agissait de « la nostalgie à l'anarchie et au nihilisme ». Jeleński remarque des différences fondamentales entre les événements de France et de Pologne : en bref, à Paris, on luttait contre la répression de l'État, on se révoltait contre des formes sociales anachroniques, contre la structure hiérarchisée de la société et le pouvoir de la bureaucratie. Les

1 J. Giedroyc, J. Gombrowicz, W., *Listy 1950–1969*, Warszawa 2006, p. 664 ; lettre du 28 juin 1968.

2 *Kultura,* 1968, *n°* 6–7.

3 *Ibidem*, p. 17.

Français se révoltaient donc contre un système centralisé mais démocratique tout de même, ils s'opposaient à la France des établissements de prestige et des privilèges. Certes, ils exigeaient du gaullisme la réforme de l'éducation, des impôts, l'égalité sociale, mais les postulats de Cohn-Bendit pouvaient paraître étranges pour nombre de Polonais, en 1968, parce que les Français réclamaient « le pouvoir aux ouvriers » ou « la destruction de la société de consommation », l'arrêt donc de l'économie libérale dont on ne pouvait même pas rêver en Pologne, à cette époque.

Jeleński admet honnêtement qu'il ressentait un certain hiatus et qu'il lui était difficile d'avoir une position univoque face au Mais 68. Puisqu'on assistait aussi à de beaux moments de solidarité, par exemple quand la *Minute* fasciste a appelé Cohn-Bendit « provocateur juif », et *L'Humanité* communiste, « l'Allemand », les jeunes gens répondaient dans les rues parisiennes « nous sommes tous des Juifs allemands », en raillant ainsi l'antisémitisme d'une partie de la bourgeoisie française et sa xénophobie. Rappelons aussi que, pendant un des discours de de Gaulle, on appelait à déporter Cohn Bendit à Dachau (ce qui a noté dans *Le Monde*).

Jeleński commence son article ainsi :

Personne n'avait prévu « la révolution » des étudiants, c'est vrai. Personne parmi les[1] *politiciens, les sociologues, aucun de nombreux spécialistes des mouvements de jeunes. Il existe pourtant une œuvre littéraire qui, depuis une trentaine d'années, annonce cette révolution. Il s'agit bien entendu de celle de Gombrowicz. Avant que la critique savante ne découvre cette analogie, remarquons ses traits principaux :*

- *L'éloge de l'immaturité, le refus de la forme définitive et du « rapetissement », la critique de la culture dominante, Mientus qui fraternise avec le valet de ferme (Ferdydurke)*
- *La lutte de « filistrie » contre « la patrie » (Trans-Atlantique),*
- *La solidarité de la jeunesse qui s'affirme dans la violence (Pornographie).*

Qu'en disait-il Gombrowicz lui-même ? Son opinion sur Mai 1968 était critique, mais il a fait avec plaisir l'usage de la parole de Jeleński. Il s'est servi d'un extrait de cet article pour en faire une note dans ses

1 *Ibidem.*

Entretiens avec Dominique de Roux. Au cours de cet échange, à la question s'il retrouve sa pensée dans les événements parisiens, il répondait :

Peut-être. Comme je l'ai dit il n'y a pas si longtemps, pour moi, la jeunesse, c'est l'infériorité en tout, sauf en une seule chose : en ceci qu'elle est jeune, qu'elle est la jeunesse « en soi ». Rien d'étonnant donc que leur action en tant que programme politique, social ou idéologique, soit de si mauvaise qualité. Mais ce qui attire, c'est précisément que ces émeutes sont plutôt un déchaînement aveugle, hors de l'idéologie, une espèce d'explosion. Cela oui, c'est la jeunesse. Pour comprendre mon attitude, il faut regarder ces choses plutôt avec les yeux d'un artiste que d'un moraliste. Un garçon qui jette des pierres, c'est bien, cela ne choque pas. Un garçon qui prononce des discours et se propose de changer le monde, non, c'est naïf et prétentieux. Ce n'est pas bon.

Hélas ! À côté d'une certaine authenticité, quelle ambiance irrespirable, mensongère et grotesque se détache de cette crise ! Et pourquoi ? Parce que cette révolte des jeunes est en vérité l'œuvre des adultes. Voilà : quelques centaines de jeunes commencent une bagarre pour des raisons quelconques à Nanterre, ou ailleurs, et ils défoulent à l'occasion leur rancune contre la société. Rien là d'important. C'est plutôt sot. Mais alors la presse, la radio s'emparent d'un thème excitant (…) Et à cet âge, il est difficile de ne pas se croire un instrument de l'Histoire quand on se voit à la première page de toutes les revues. Les jeunes ont cru. Ils se sont gonflés. Et les adultes, dans leur frousse, se sont dégonflés. Le monstre de la jeunesse, tel qu'il nous apparaît maintenant, est de notre propre (et adulte) fabrication (…) En tout cas, l'homme mûr a perdu en face du jeune sa supériorité, qui, hors de tout concept rationnel, est due tout simplement au fait qu'il est plus « développé ».

C'est drôle de voir tous ces professeurs, penseurs et autres, ahuris, effrayés, chercher à tout prix à comprendre (…). Au lieu de prendre ces révoltes pour ce qu'elles sont, un défoulement, une explosion…[1]

Gombrowicz avait une opinion bien peu optimiste sur l'usage constructif de la révolution. Il la séparait distinctement des révoltes qui ont eu lieu de l'autre côté du Rideau de fer. Dans le même entretien, il ajoutait :

Nul doute, cependant, que les renards de la politique vont faire l'impossible pour s'emparer de cette force qui est quand même efficace dans

1 Roux de, D. Entretiens avec Gombrowicz. Paris 1968, p. 186, 187.

les rues. Ces tristes coquetteries vont falsifier encore plus la relation jeune-adulte. C'est pourquoi je suis pessimiste ; il faut s'attendre à une longue période de sottises, de phraséologie écœurante (…) Je voudrais encore ajouter : les révoltes des jeunes dans les pays de l'Est n'ont rien à voir avec celle de l'Occident ; c'est une autre paire de manches.[1]

Déjà dans le numéro août-septembre de *Kultura*, quand la fièvre des événements de Mai 1968 eut à peine le temps de retomber, Juliusz Mieroszewski écrivait ceci :

La révolution des étudiants a emporté un succès. Les universités et les établissements de l'enseignement supérieur en Europe occidentale, et plus spécialement en Angleterre et en France, verront au cours des années à venir des changements plus importants que durant trois derniers siècles.

La révolution des étudiants a démontré que la violence paie, que la tradition n'est qu'un mythe et que les organisations d'étudiants sont un nouveau type de syndicats.

[…] Il est absurde de considérer que l'action organisée par Cohn-Bendit en mai a provoqué la grève de dix millions d'ouvriers et la « révolution française ». Quand la bâtisse est minée, il n'est pas important de savoir qui allume la mèche […] Si la bâtisse n'était pas minée, la mèche allumée par Cohn Bendit se serait consumée sans trop de conséquences.[2]

Puis, Mieroszewski avoue – comme bien d'autres éditorialistes – que les jeunes n'avaient aucun programme. Mais il dit la même chose à propos de sa propre génération qui, de plus, n'arrive plus à suivre les évolutions civilisationnelles : « chacun de nous, vieux messieurs, aurait plus facilement trouvé le langage commun avec un grenadier napoléonien qu'avec son propre fils ».[3] Selon Mieroszewski, la difficulté d'assimiler des changements rapides qui se sont produits au cours du XXe siècle désoriente sa génération, provoque qu'elle se sent perdue dans le monde, ce qui conduit à la perte de l'autorité. En ce sens, il est donc possible de penser que cette révolution avait un caractère universel.

L'analyse de Mai 1968 d'une perspective plus éloignée est parue dans *Kultura* très précisément au moment du premier anniversaire des événements. Dans ses « Réflexions post-révolutionnaires », Paweł

1 *Ibidem*, p. 189.

2 Mieroszewski J., Czyja krowa ?, *Kultura* 1968, *n°* 7–8, p. 92

3 *Ibidem*, p. 93.

Zdziechowski, lui aussi Parisien, parle ainsi des causes de la révolte : « l'ennui pesait sur la France, et le mouvement marxiste a su manipuler l'insatisfaction permanente de la jeunesse. Après c'était une avalanche ».[1] L'opinion de Zdziechowski diffère de celle de Jeleński. Le premier remarque la carnavalisation de la ville, l'ambiance festive qui compromet l'authenticité des idéaux.

Tous les jours arrivait devant la Sorbonne occupée une superbe voiture, un chauffeur en livrée en descendait et, en enlevant sa casquette, il ouvrait la portière à une jeune femme, un heaume sur la tête et un bâton à la main. C'était la fille du banquier connu Lazare, qui venait tous les jours participer à l'occupation de la Sorbonne, pour rompre avec l'ennui d'une existence prospère.[2]

Tout comme Gombrowicz, Zdziechowski n'est pas tant dégoûté par les actions de la jeunesse mais par la gesticulation de la vieille génération qui « au lieu de chercher une issue ne fait que ramper devant les jeunes ».[3] Zdziechowski trouve aussi des raisons tout à fait réalistes de l'insatisfaction des jeunes : un mauvais système d'enseignement dans les établissements universitaires, les mauvaises conditions de travail des universitaires, le manque des infrastructures modernes, la difficulté de trouver un emploi une fois le diplôme obtenu. Il trouve inopportun, tout comme Jedlicki et Miłosz, le patronat de Marcuse, et surtout son postulat de combattre la société de consommation, il pose à ce propos la question rhétorique suivante :

L'objectif de mener la classe ouvrière, contrairement à ses envies et ses options, de provoquer la chute du système politique qui lui apporte bénéfices et satisfactions, ne s'apparente-t-il pas au combat contre les moulins à vent ? [4]

Les propositions chimériques de Marcuse – ou *de facto* son manque de programme – ainsi que le retrait des communistes qui ont compris que la prise du pouvoir, et leur programme, auraient fait baisser le niveau de vie des ouvriers, tout cela a produit, selon le journaliste, le fiasco de la révolte. Quant aux conséquences des événements de Mai, écrit Zdziechowski en ce premier anniversaire, elles sont nulles dans le

1 *Kultura* 1969, n° 6, p. 5.

2 *Ibidem.*

3 *Ibidem,* p. 7.

4 *Ibidem*, p. 10.

monde, et en France presque nulles.[1] Ce sont, poursuit-il, les gauchistes du Parti socialiste unifié qui ont le plus bénéficié de la révolution, des gens appartenant à l'extrême droite, révolutionnaires, en conflit avec le parti communiste, qui ont réussi à élargir leurs rangs et influences dans les universités. Zdziechowski termine son article par un mémento âpre et controversé parce qu'il établit la comparaison entre Mai 1968 et l'action de la jeunesse hitlérienne avant la prise du pouvoir par le national-socialisme, il parle des « méthodes de la jeunesse du PSU, les éléments français du parti communiste chinois ou l'ancien mouvement du 22 mars ».[2]

Le volume *Événements de Mars 1968* – édité par Giedroyc dans la série « Documents » et préfacé par Zygmunt Bauman – contient un commentaire à propos de Mai 1968 qui associe les voix de Gombrowicz, de Jeleński et de Zdziechowski. Dans son introduction, en accord avec la perspective de Giedroyc, Bauman remarque le lien entre « le mouvement étudiant de mars en Pologne et l'effervescence générale de la jeunesse universitaire, un trait particulier de la politique contemporaine »[3]. De plus, le chercheur explique les différences fondamentales entre les conditions et les fonctions sociales de ces mouvements. Tout comme Gombrowicz, il attire l'attention sur la large présence des jeunes Français dans les médias. Leurs mots d'ordre ont tout de suite été connus par la société, ils sont devenus des héros populaires parmi les foules. Par rapport à Gombrowicz, Bauman va plus loin dans sa réflexion :

L'activisme des étudiants est devenu l'une des voix institutionnelles vers le prestige et la popularité, et cette circonstance fait d'une certaine manière partie de la motivation de certaines stars parmi les étudiants occidentaux.[4]

Ainsi, Bauman met en doute l'authenticité des motivations, ce qui est une critique assez sévère. En contraste, il présente la situation en Pologne où, au lieu des caméras de télévision, il y avait la milice et ses bâtons.

Et c'est la première différence : le mouvement étudiant en Pologne exigeait – donc sélectionnait – les personnalités pourvues d'autres traits de caractère et d'autres motivations.[5]

1 *Ibidem,* p. 11 – 12.

2 *Ibidem.*

3 *Wydarzenia marcowe 1968*, Paryż 1969, Instytut Literacki, p. 15.

4 *Ibidem,* p. 16.

5 *Ibidem.*

Tout comme d'autres commentateurs polonais, Bauman remarque les différences de la situation extérieure. Les manifestations occidentales, soutient-il, se sont déroulées dans la situation du pluralisme qui permettait la protestation sociale, puis le mouvement français d'étudiants pouvait rester à l'intérieur du même milieu, se limitait à la lutte des étudiants pour les changements au sein de l'université. Les étudiants polonais, qui ne protestaient de fait pour leurs propres intérêts, exprimaient la voix de toute la nation à qui le régime interdisait la pensée indépendante. La responsabilité des étudiants polonais, continue Bauman, était donc bien plus importante que celle de leurs collègues occidentaux.

Cohn Bendit doit faire un sacré effort pour qu'on lui mette sur le dos le poids de l'histoire. Cette charge est portée sur les épaules des étudiants varsoviens sans qu'ils le demandent. [1]

Malgré ces différences fondamentales, Bauman montre le trait commun de tous les mouvements d'étudiants, en 1968 :

Cette caractéristique consiste en une particulière propension à la révolte du milieu étudiant laquelle prend des formes violentes et radicales. C'est un trait commun, puisqu'ancré dans des particularités structurelles de la civilisation contemporaine, peu importe la différence des systèmes sociaux, économiques et politiques.[2]

Il est utile de remarquer une autre voix de l'émigration polonaise à propos des événements de Mai 1968, commentée dans *Kultura*, mais exprimée ailleurs : dans un ouvrage publié par Gallimard, en 1969, dont l'auteur est Piotr Rawicz, collaborateur du *Monde*, écrivain polonais reconnu installé à Paris depuis 1947. Il porte le titre *Bloc-notes d'un contre-révolutionnaire ou La gueule de bois.* Rawicz y relate ses entretiens avec les Parisiens, certains d'adoption comme lui. Il rapporte notamment les voix des émigrés arrivés de l'Est qui avaient eux-mêmes un certain bagage révolutionnaire et pour qui le printemps parisien était une plaisanterie et un drôle de jeu. Il remarque aussi que les ouvriers français n'ont pas trouvé – ou n'ont pas voulu faire - l'alliance avec les étudiants. Contrairement aux relations de Jeleński, les Parisiens n'étaient ni univoques ni solidaires, mais, dans ce livre, se sont aussi exprimés les enthousiastes du Mai 1968.

1 *Ibidem,* p. 18.

2 *Ibidem.*

Czesław Miłosz, qui a analysé le livre de Rawicz dans *Kultura,* a mentionné aussi la situation californienne de la même époque. Pour les Européens de l'Est, le comportement de la jeunesse américaine en révolte ressemblait à un carnaval, un jeu des riches déguisés en mendiants. Ici Miłosz rejoint l'opinion de Zdziechowski. L'image des « révolutionnaires qui montent dans leur Porsche » faisait prendre les événements de Berkeley pour un théâtre de hippie, pour un spectacle. L'analogie avec Paris était, selon Miłosz, de ce point de vue tout à fait juste :

J'exagère peut-être, mais la rébellion parisienne sans la prise du pouvoir (peu importe les obstacles de la politique française) prend un aspect symbolique. La difficulté de gouverner, de choisir inévitablement entre une décision meilleure ou pire s'avérait tout à fait inintéressante. Seule la Révolution comptait, mais à condition que ça soit *un autre qui gouverne et qu'il devienne l'objet de la haine.*[1]

Aujourd'hui, nous pouvons affirmer plus nettement que les ressemblances des révoltes de jeunes de 1968, dans différents pays, étaient assez superficielles, les fonctions de ces mouvements divergeaient. Les analogies induisent plus en erreur qu'elles n'*éclairent le phénomène, soutient* Miłosz[2], il affirme même ceci :

Les mouvements des jeunes dans les pays occidentaux sont fondés sur une nostalgie totalitaire inavouée. Dans les pays au-delà de l'Elbe en revanche, l'expérience de la terreur, dans ses versions d'avant et d'après 1945, dépouille l*a solution totalitaire de son attrait.*[3]

La critique de la révolte a été mal vue dans bien des milieux parisiens. Le livre de Rawicz n'a pas eu d'écho dans la presse et, comme il a été dit dans l'introduction de sa traduction russe, Rawicz a évité le lynchage médiatique uniquement parce qu'il avait été le prisonnier d'Auschwitz.[4] Józef Czapski soutenait que ce livre « a scandalisé les gauchistes de première ligne parce que, derrière le happening de 1968, l'auteur a remarqué une intolérance totalitaire. »[5] La Rive gauche bienveillante jusque-là envers Rawicz s'est mis à grimacer. « Il a fallu une âme

1 Miłosz, Cz., Lepsze zabawy, *Kultura* 1969, *n° 10*, p. 133.

2 *Ibidem,* p. 132.

3 *Ibidem.*

4 *Kontinient* 1982, *n°* 34. Cité d'après : W. Maksimow, Mój przyjaciel – Piotr Rawicz, w : *Kultura i emigracja rosyjska. W poszukiwaniu zatraconej solidarności*, Paryż–Kraków 2016, p. 125.

5 Czapski, J. Pozgonne – zbyt osobiste, *Kultura* 1982, *n°* 7–8, p. 123.

courageuse pour se permettre de dire ce que Rawicz a dit dans ce livre »[1], écrivait Vladimir Maximov. Souvenons-nous que Rawicz est l'auteur du *Sang du ciel* (1961) couronné du Prix Rivarol que l'on décerne au meilleur livre francophone écrit par un étranger. Cet ouvrage a emporté un succès d'édition en France, il a été traduit dans de nombreuses langues.[2] Rawicz fréquentait les salons parisiens. Ses « notes de mai » ont sonné le glas du statut de l'auteur.

Il semble aujourd'hui que certaines prévisions à propos de 1968 de Mieroszewski et de Giedroyc n'ont pas été justes. Comme dit plus haut, Juliusz Mieroszewski prévoyait notamment que les universités occidentales vivront des changements plus importants que les mutations des trois derniers siècles, ces changements n'ont pas eu lieu. Contrairement aux pronostics de Giedroyc, la mobilisation des mouvements révolutionnaires en vue d'autres protestations en Pologne n'a pas été nécessaire. Certes, dans cette partie de l'Europe, l'histoire aura un déroulement dynamique, il y aura de nombreuses manifestations, protestations, on les réprimera brutalement, on arrêtera des protagonistes, la violation des droits de l'homme se produira, mais la révolte étudiante ne se répétera pas, comme le supposait Giedroyc. Les révoltes prendront d'autres formes.

Cette analyse rapide démontre le trait caractéristique de Jerzy Giedroyc dans ses prises de position : tout en prenant en compte des événements à l'échelle locale, il ne faisait pas l'abstraction du contexte global. Est-ce une perspective juste ou est-elle trompeuse ? Sans émettre d'opinion ni généraliser, il convient de constater que Jerzy Giedroyc avait le mérite (ou le talent) d'enregistrer les processus en cours, il essayait aussi de prévoir leurs effets à court et à long terme, leur suite simplement. Son activité immédiate s'accompagnait invariablement d'une réflexion sur l'avenir. Giedroyc voulait faire partie d'une avant-garde politique. Ses analyses, comme nous l'avons vu, n'ont pas toujours été justes. Toutefois, dans la mesure des possibilités de ce lieu de la pensée libre à l'émigration créé à Maisons-Laffitte, il souhaitait se tenir prêt à réagir. Il faisait donc des projets, pour lui et pour les autres. C'est en cela que consiste la première leçon politique que nous pouvons tirer de l'activité de Maisons-Laffitte. En 1968, Giedroyc a tout de suite compris

1 Katz-Hewetson, J. Piotr Rawicz, pisarz zapomniany, *Kultura 1990, n° 3, p. 126.* Des extraits du livre de Rawicz, en russe, dans : *Kontinient. 1980, n° 25.*

2 Voir : Z. Romanowiczowa, Czy istnieje życie poobozowe, *Kultura* 1999, *n°* 1–2, p. 33.

que les mouvements étudiants, qui ont eu lieu dans différents pays, dans diverses circonstances, ont été reliés par une révolte générale contre « les formes figées de la vie sociale et politique ». Cette paralysie prenait bien entendu diverses facettes. Tout le monde ne partageait pas ses opinions, et les voix qui mettaient en doute de manière plus ou moins importante sa vision étaient publiées dans *Kultura*. Est-ce que la vision globale de Giedroyc était plus exacte de celle que proposaient les personnes ne voyant, dans les manifestations de mai, que des problèmes d'étudiants français et des conflits internes de la politique française, sans aucun lien avec les événements qui se déroulaient à l'époque ailleurs dans le monde ? Difficile à juger. Ce « frisson révolutionnaire » qui a précédé la révolte de mai, et dont parlait Giedroyc dans *Kultura* était sous-jacent et traversait l'époque sous la surface. Il s'agit là d'une question d'interprétation. La France, qui a connu un grand essor économique à cette époque, était aussi le pays où l'on ressentait réellement l'oppression de l'État. Pour de Gaulle, la révolte étudiante est restée incompréhensible jusqu'au bout, il l'a considérée comme une manifestation d'un déclin de la société de l'abondance.[1] Jerzy Giedroyc comprenait les différences des oppressions dans différents pays, mais il n'en mettait en cause aucune.

La deuxième leçon que l'on peut tirer de la posture de Giedroyc résulte de l'ouverture de *Kultura* à la diversité d'opinions : les propos rapportés ici prouvent que les commentaires sur Mai 1968 convergeaient mais n'étaient pas identiques et, à bien des reprises, les auteurs mettaient en doute la conviction du rédacteur en chef sur les liens internationaux des révoltes étudiantes.

Jerzy Giedroyc était un politicien et observateur averti, il était donc pleinement conscient des différences entre les révoltes étudiantes de 68, dans différents pays. Mais il y apercevait la communauté des rêves et des aspirations. C'était, peut-on dire, une aspiration à la liberté. Dans les pays où la jeunesse se révoltait, on rejetait les entraves. Elles étaient certes douloureuses partout, même si aujourd'hui nous pouvons probablement dire avec objectivité que dans bien des pays elles laissaient moins de place à l'essentiel, c'est-à-dire *à* la liberté. En reliant les événements de *1968* dans divers pays, Giedroyc faisait l'usage de sa faculté de prévoir. Il ressentait que la même situation pourrait se répéter bientôt. Et puis - suivant sa mission première – il souhaitait que la Pologne en

1 Voir : A. Hall, *Naród i państwo w myśli politycznej Charlesa de Gaulle'a*, Warszawa 2005, p. 525.

sorte gagnante cette fois. Sa pensée s'inscrivait dans un long terme. À la fin du mois de mai 1968, il écrivit à Miłosz ceci :

Je ne dispose pas encore de distance suffisante face aux événements qui se déroulent ici, je ne sais donc pas quelle importance ils auront pour les démocraties populaires, ni comment les utiliser. [1]

C'était – et cela reste – la principale leçon de la pensée politique de Jerzy Giedroyc, cette interrogation constante sur l'utilité pour son pays des conjonctures et événements mondiaux.

1 Giedroyc, J., Miłosz, Cz., *Listy 1964–1972*, *op. cit*., p. 180 ; lettre du 24 mai1968.

Rafał Stobiecki

Jerzy Giedroyc et Daniel Beauvois : dialogue du rédacteur polonais et de l'historien français sur l'Europe centrale et orientale

1.

Comment une rencontre entre deux hommes issus des mondes très différents peut-elle se produire ? Qu'est-ce qui en décide, le hasard, le destin ? Ou, au contraire, l'idée de collaborer est-elle prise consciemment, avec l'intention de discuter des affaires auxquelles les deux parties s'intéressent ? Et que peut-il résulter d'un tel dialogue ? Un accord ou plutôt une acceptation commune d'une liste des divergences ? Est-il possible, au cours d'un tel dialogue, de réduire l'écart lié à l'éducation dans une culture différente, dans des réalités politiques et sociales différentes aussi ?[1]

1 La relations entre Giedroyc-Beauvois a été décrite par : A. Brzezińska, Historycy zagraniczni na łamach *Zeszytów Historycznych* [dans :] Zeszyty Historyczne *z perspektywy półwiecza,* Warszawa 2017, p. 109-121 ; *Idem*, *Le noble, le serf et le révizor* : *Daniel Beauvois dans* „Biblioteka „Kultury", *Klio Polska. Studia i Materiały z Dziejów Historiografii Polskiej*, 2020, t. 12 ; M. Willaume, Dzieje Polski w badaniach Daniela Beauvois *[dans :] O nas bez nas. Historia Polski w historiografiach obcojęzycznych*, Poznań 2007, p. 69-78.

Tout en apparence sépare les *dramatis personae* de mon article. À l'époque de la Guerre froide, de la division de l'Europe en deux blocs politiques et militaires ennemis, se rencontrent un émigré politique polonais, aristocrate, anticommuniste qui trouve en France une terre d'accueil et un Français de souche, issu de la classe populaire, sympathisant de gauche, enseignant, représentant de l'élite intellectuelle à l'âme républicaine. D'une part, le rédacteur d'une revue, politicien aux larges ambitions de transformer la mentalité polonaise, d'autre part, un historien universitaire, éloigné de la vie politique, fasciné par le passé d'un pays étranger et, de son point de vue, exotique.

Daniel Beauvois se remémore ainsi son premier contact avec la revue :

Quand je me suis pour la première fois abonné à Kultura*, je ne me suis pas rendu compte de l'importance de cet événement ni du rôle que ce mensuel allait jouer dans mon avenir. La revue faisait l'objet de rumeurs désagréables, divulguées abondamment par la propagande de Varsovie. Le jeune polonisant de gauche que j'étais à l'époque ne pouvait qu'adopter envers ce périodique un sentiment de réserve et de méfiance. Ce premier abonnement était un cadeau d'un ami de longue date, un Français d'origine polonaise, avec qui je partageais un banc dans l'école de Béthune […] Ce cadeau m'a été offert avec sarcasme parce que j'allais occuper mon premier poste à Varsovie, en qualité de directeur du Centre de civilisation française.*[1]

Dans un autre texte de souvenirs, écrit après la mort du Rédacteur, Daniel Beauvois attire l'attention sur l'isolement de la revue sur le marché français.

Le prince régnant à Maisons-Laffitte s'intéressait très peu aux Français, il n'a d'ailleurs jamais publié de numéro en français. Il ne travaillait que pour la Pologne et pour la « Polonia » disséminée dans le monde. Et la France ne savait pas jusqu'à il y a peu, que sur son territoire, vivait cette poignée d'hommes dont l'action rayonnait dans le monde pour transformer, patiemment, 50 ans durant, l'Europe centrale et de l'Est.[2]

1 Beauvois, D., Z perspektywy sympatyka, [dans :] *O „Kulturze". Wspomnienia i opinie*, Londres.

2 Beauvois, D. Czy Francuz mógł pozyskać indygenat w Księstwie*?* [dans :] *Jerzy Giedroyc; kultura, polityka, wiek XX*, Warszawa 2009, p. 87.

Quant à Jerzy Giedroyc, il n'a remarqué, semble-t-il, cet historien français que bien plus tard. Cela s'est produit seulement après que ce dernier eut publié en français un ouvrage monographique sur l'Université de Vilnius. Dans une lettre à Czesław Miłosz, il en parle ainsi :

Je voudrais attirer ton attention sur un ouvrage vraiment sensationnel sur l'Université de Vilnius. Ce livre se base sur des documents qui présentent l'université d'une assez sinistre perspective et non dans un contexte uniquement polono-russe, mais de l'Europe de l'époque […] Qui sait s'il ne faut pas songer à un séminaire spécial polono-russo-lituanien à ce sujet ? Je ne peux pas t'envoyer ce livre, je l'ai passé à Sukiennicki pour analyse, ou plutôt pour qu'il commence un débat à son propos […] Je ne sais rien encore de son auteur (période de vacances), mais il est étonnant que cette publication ait paru en France, en 1977, et non dans un de nos pays. Mais le manque de distanciation et les nationalismes obscurcissent parfaitement tout.[1]

Un article critique vaste et positif - écrit par l'un des proches collaborateurs du Rédacteur, ce même Wiktor Sukiennicki, sous le titre significatif « La vérification d'une légende », paru dans *Kultura* et non pas dans *Zeszyty Historyczne* à l'impact moindre – a ouvert la possibilité d'une collaboration entre les deux protagonistes de cet article. Toutefois, il n'a pas initié de débat plus large dans les périodiques publiés par Maisons-Laffitte. Le livre a été bien moins commenté dans l'historiographie polonaise, les articles critiques ont été écrits par, notamment,

1 Lettre de J. Giedroyc à C. Miłosz du 29.VIII.1977, *J. Giedroyc – C. Miłosz, Listy 1973-2000,* Warszawa 2012, p. 223. Comme nous le savons, rien n'en a résulté pour deux raisons, une fois de plus. D'une part, la question financière et, de l'autre, le manque d'envie de la partie polonaise, lituanienne et russe émigrée de mener un dialogue sur les sujets historiques. Ajoutons que le même type d'obstacles, à plus petite échelle, a assombri les recherches de l'historiographie polono-ukrainienne. Plus à ce sujet dans B. Berdychowska, „kraina w *Kulturze,* [dans :] *Kultura – Ukraina. Zamiłowanie do spraw beznadziejnych. Ukraina w* Kulturze *1947–2000*, Paryż–Kraków 2016. Voir aussi : *Jerzy Giedroyc. Emigracja ukraińska. Listy 1950–1982,* Warszawa 2004 ; O. Avramchouk *Pisząc historię narodu „niehistorycznego". Powstanie studiów ukraińskich i polsko-ukraiński dialog historyczny w USA (1939–1991)*, mps de la thèse de doctorat ; *Giedroyc a Ukraina. Ukraińska perspektywa Jerzego Giedroycia i środowiska paryskiej* Kultury, Warszawa-Lublin-Szczecin 2014.

Andrzej Zahorski, Jerzy Skowronek, Jerzy Michalski et Marceli Kosman.[1] Une relation directe entre les deux hommes n'a commencé qu'en 1981, au temps de Solidarność. D. Beauvois a envoyé, en avril 1981, une lettre au Rédacteur pour l'informer du colloque qu'il organisait à Lille (15 mai 1981), consacré au 150e anniversaire de l'Insurrection de novembre.[2] C'est ainsi qu'a débuté une correspondance, accompagnée d'entretiens téléphoniques et de rares rencontres. Dans un des textes sur *Kultura*, Beauvois écrit ceci :

… le contact direct avec le Rédacteur était en accord avec la description de ceux qui l'avaient approché. Une statue ! Une politesse à peine exprimée, la rigidité du Commandeur pour une poignée de main.[3]

L'ensemble de la correspondance, déposé dans les Archives de l'Institut Littéraire, se compose de 44 lettres écrites par Daniel Beauvois et de 14 lettres de Jerzy Giedroyc, qui datent des années 1981 – 1999. Leur lecture est d'une certaine façon décevante. Il y domine des questions rédactionnelles concernant la publication des *Polonais en Ukraine*…, ainsi que d'autres travaux de l'historien français où, de temps à autre, on retrouve des éléments polémiques, comme lorsque D. Beauvois fait une leçon à Giedroyc sur la manière de lire Roman Dmowski.[4] De longues lettres manuscrites en polonais ou en français que D. Beauvois écrit s'accompagnent de brefs « communiqués » du Rédacteur. A. Brzeziński y remarque :

… une personnalité égotiste, fréquente chez de grands auteurs, persuadée d'avoir raison […] et même parfois – pour défendre ses principes – conflictuelle comme le fait d'avoir démissionné du poste de directeur du Centre d'histoire des Slaves en Sorbonne, ou lors de sa collaboration avec

1 La liste complète d'articles parus à propos de l'ouvrage se trouve dans D. Beauvois, *Autobiografia i teksty wybrane*, Warszawa 2017, p. 375. Le séjour de D. Beauvois, entre 1969 et 1972, à Varsovie, a eu une grande influence sur la réception de son livre. Beauvois y a rencontré des historiens, spécialistes de la Pologne du XVIIIe et XIXe siècle.

2 Lettre de D. Beauvois à J. Giedroyc du 13 avril 1981, AIL. À cette rencontre ont participé entre autres J. Skowronek, S. Kalembka, W. Zajewski ainsi que le spécialiste allemand de la Grande émigration H. Hahn. Cf, D. Beauvois, *Autobiografia*…, p. 110-111.

3 Beauvois, D., *Czy Francuz…*, *op. cit.*, p. 91.

4 Voir A. Brzezińska, *Le noble…*, *op. cit.,* p. 167.

des éditeurs, ou encore quand il accuse J.M. Kłoczowski « d'avoir trahi leur amitié. »[1]

Leur correspondance, bien moins abondante que celle que J. Giedroyc entretenait avec les historiens polonais, est comparable toutefois à son échange avec Norman Davies. Cette ressemblance ne se limite pas aux caractéristiques de leur contenu (en majeure partie consacrée aux questions éditoriales), on y voit aussi une certaine distance, l'absence de l'échange plus profond d'idées, un éloignement des auteurs. Cela ne veut pas dire qu'il soit impossible d'y trouver des trames plus sérieuses, importantes pour leur échange.

Ces lettres permettent avant tout de saisir les circonstances de la publication, dans « Biblioteka Kultury », du deuxième volet de la trilogie de D. Beauvois *Polonais en Ukraine, 1831 – 1863. La noblesse polonaise en Volhynie, en Podolie et en région de Kiev*, publié en version originale en 1986.[2] Nous y apprenons que le Rédacteur a eu le projet d'en publier la première partie consacrée à l'Université de Vilnius, projet abandonné pour des raisons financières.[3] L'ouvrage a paru dans la traduction d'Ewa et Krzysztof Rutkowski, préfacé par Krzysztof Pomian[4], ami de l'auteur de longue date, collègue du CNRS. Dans son texte, le préfacier attire l'attention sur deux aspects avant tout.

Les chercheurs qui analysent des époques révolues découvrent parfois des civilisations dont le nom a disparu de la mémoire de leurs contemporains. Mais les historiens des temps modernes ne parlent que très rarement de ce qui a complètement été oublié. Ce livre est exceptionnel parce qu'il révèle un fragment de l'histoire qui n'est jamais entré dans la mémoire

1 *Mam na Pana nowy zamach… Wybór korespondencji Jerzego Giedroycia z historykami i świadkami historii 1946–2000*, t. 1, Łódź 2019, p. 107–116.

2 Son premier ouvrage est *Lumières et Société de l'Est : l'Université de Vilna et les écoles polonaises de l'Empire russe 1803-1832*, t.1-2, Paris 1977, le dernier étant : *La bataille de la terre en Ukraine : les Polonais et les conflits socio-ethniques 1863-1914*, Lille 1993.

3 Dans la lettre à D. Beauvois du 5 décembre 1987 J. Giedroyc écrit : *Je suis vraiment désolé de ne pas pouvoir éditer votre ouvrage sur l'Université de Vilnius, bien que je le trouve réellement important. La question financière m'empêche cette publication* (d'après « Mam na Pana nowy zamach »…, p. 109).

4 Beauvois, D., dans son *Autobiografia*…, p. 121-122 mentionne avec gratitude le rôle de K. Pomian, l'intermédiaire dans ses relations avec J. Giedroyc ; dans le texte *Czy Francuz*…, p. 91 : K. Jeleński était lui-aussi favorable à la publication de cet ouvrage dans « Biblioteka Kultury ».

collective des Polonais, bien que d'avoir fait périr 340 000 personnes mérite que l'on s'en souvienne.[1]

Pomian soulignait que l'historien français « n'idéalisait pas les Polonais » et que l'histoire qu'il racontait n'a rien de « réconfortant ». Suivant les intentions de Beauvois, il accentuait les répressions qu'avaient connues les paysans ukrainiens de la part de la noblesse (szlachta), il notait que la szlachta aisée avait renoncé à la solidarité avec les pauvres de sa classe, la rejetant hors de ses rangs, et la laissant finalement à son propre sort.[2]

Tout comme pour son ouvrage précédent sur l'Université de Vilnius, un débat sur ce livre n'a malheureusement pas eu lieu sur les pages des publications de l'Institut Littéraire. Aucun article critique sur cet ouvrage n'est paru, seules deux lettres le commentant sont arrivées à la rédaction.

Dans l'une d'elles, Józef Lewandowski, l'un des principaux historiens collaborant avec *Kultura* loue les qualités de l'ouvrage :

…fruit d'une grande érudition et de recherches d'archives approfondies où l'auteur attire l'attention sur les structures sociales, c'est-à-dire sur les moteurs sous-jacents des événements historiques […], ces principes méthodologiques qui différencient positivement l'appareil scientifique de Daniel Beauvois des attitudes qui règnent actuellement parmi les chercheurs polonais.[3]

J. Lewandowski remarquait toutefois des erreurs dans la traduction de termes russes.

L'ouvrage de l'historien français finit par être largement et positivement commenté dans *Zeszyty Historyczne* (Cahiers historiques), après la mort du Rédacteur, par Emmanuel Halicz, émigré polonais de mars 1968.[4]

1 K. Pomian, Przedmowa [dans :] . D. Beauvois, *Polacy na Ukrainie… op. cit.*, p. 10.

2 *Ibidem*, p. 11.

3 *Kultura* 1988, n° 9. S. Toper polémique ensuite avec Z Lewandowski : *Face à un ouvrage à tel point original et intéressant, il vaut mieux débattre d'autres questions que de l'orthographe de dieło, delo ou dełło. Mais pour ce faire, il faut réfléchir à ce qu'on lit, et non pas à ce qu'on va écrire à ce propos. Kultura* 1988, n° 11.

4 Halicz, E., Trójkąt ukraiński Daniela Beauvois*, Zeszyty Historyczne* 2005, p. 154.

Mais *Les Polonais en Ukraine…* a connu, comme l'ouvrage précédent, un retentissement plus vif en Pologne.[1]

Après cette publication, au cours des années suivantes, des informations sur l'activité de Daniel Beauvois paraissaient dans la revue *Kultura*, et J. Giedroyc s'engageait vivement dans la popularisation des écrits de D. Beauvois en Ukraine, notamment par la traduction de ses ouvrages en ukrainien. C'est aussi le Rédacteur qui a servi d'intermédiaire entre Beauvois et Krzysztof Czyżewski, directeur de l'édition « Pogranicze » de Sejny[2] où est paru *Le combat pour la terre…*

2.

Dans la rencontre des deux protagonistes, c'est l'interprétation semblable, voire identique, du concept de la Pologne des Jagellon qui est devenue le point principal de convergence.

La pensée historique polonaise de l'émigration connaît deux visions concurrentes de « l'idée jagellonienne ». Au risque de simplifier, nous pouvons considérer que la première, appelons-la ici « classique », se rapportait directement à la réalité de la IIe République (1918 – 1939, n.d.t.) La majeure partie de l'élite polonaise émigrée s'y identifiait, avant tout - mais pas exclusivement - celle qui restait liée au « Londres polonais ».

La seconde conception, que je propose de nommer ici « révisionniste », est née dans le milieu de l'Institut Littéraire de la *Kultura* parisienne. L'ambition de Jerzy Giedroyc et de ses collaborateurs les plus proches était l'analyse critique de l'héritage de l'idée jagellonienne telle qu'elle était expérimentée durant la IIe République de Pologne, au cours des conflits nationaux sur ses terres pendant la Seconde guerre mondiale, ou après que s'y installe un nouvel équilibre des forces après 1945. La conception ULB (Ukraine, Lituanie, Biélorussie libres), élaborée par Jerzy Giedroyc et son porte-parole Juliusz Mieroszewski en constitue l'expression.

1 Plusieurs dizaines d'analyses sont parues suite aux traductions anglaise, française, ukrainienne et russe, leur liste se trouve dans : *Autobiografia…*, p. 376-379.

2 Kłoczowski, P., Adam Czartoryski, Jerzy Giedroyc i tradycje jagiellońskie, *Rocznik Instytutu Europy Środkowo-Wschodniej* 2012, n°. 4, p. 58.

Jerzy Giedroyc, « l'homme de l'Est », était sans doute proche de l'héritage de la Pologne des Jagellon. Pourtant, il en faisait une analyse objective et s'efforçait de l'adapter à la réalité contemporaine. Cette transformation, comme le remarque avec justesse Piotr Kłoczowski, s'inscrit dans le concept hégelien d'*aufhebung* qui signifie à la fois : supprimer, conserver, élever à un niveau supérieur, c'est-à-dire à une nouvelle étape de la spirale historique.[1]

Dans sa correspondance privée, Giedroyc souligne souvent la nécessité de procéder à la transformation de la tradition de la Pologne jagellonienne, ce que les circonstances politiques imposent par ailleurs. Les modifications de la structure sociale de nos voisins de l'Est, la montée de la conscience nationale des peuples ukrainien, lituanien et biélorussien en constituent des points décisifs. Dans sa lettre du 6 octobre 1962 à Jerzy Stempowski, Giedroyc écrit ceci :

L'idée de la Pologne jagellonienne n'est aujourd'hui, sans doute, que rodomontade, et la dernière occasion du prométhéisme s'est achevée avec le Traité de Riga (1921, n.d.t.). La question de Vilnius et de Lvov est ainsi pour nous résolue. On ne peut toutefois se limiter à la conception de la Démocratie nationale (endecja) de l'État ethnique […], oublier nos possibilités, notre devoir d'unir les forces pour reconquérir notre indépendance, tout en influant sur la Biélorussie, l'Ukraine et la Lituanie, sans parler de la Russie elle-même. C'est une conception réaliste.

| Kłoczowski, P., *Adam Czartoryski…*, p. 59. Deux lettres de la correspondance entre J. Giedroyc et J. Stempowski sont intéressantes à ce propos, l'échange ayant eu lieu à l'occasion du projet de publier l'évocation de Symon Petlioura. J. Stempowski écrit dans sa lettre du 25 juin 1958 : *L'alliance avec Petlioura et la Lituanie centrale était « ultimos podrigos » (…) du jagellonisme. Ses tentatives ont fait long feu à cause de l'incompréhension de ces idées parmi la plupart des Polonais. La Pologne s'est enfermée dans les frontières des Piast, anticipant ainsi l'an 1945. Les frontières d'aujourd'hui répondent mieux que celles du Traité de Riga aux concepts, au savoir et aux compétences des Polonais de l'époque de l'entre-deux-guerres.* Dans sa réponse, trois jours après, Giedroyc écrit : *Il n'est nullement question pour moi de reprendre l'idée jagellonienne qui est révolue, sans aucun doute. J'ai été plus optimiste que vous, j'y croyais jusqu'à la fin de l'entre-deux-guerres. Aujourd'hui, ce qui m'importe, c'est la normalisation des relations et l'aide à ce que l'on nomme le « révisionnisme ukrainien ».* Dans : Jerzy Giedroyc, Jerzy Stempowski. *Listy…*, partie II, p. 50 et 53-54. Au cours des années suivantes, Giedroyc exprime son opinion critique de « l'idée jagellonnienne » : dans sa lettre au sociologue polonais Alexandre Gelli vivant aux USA, du 18 mars 1970, il écrit : *Nous ne manquons pas de mégalomanie, nous manquons en revanche d'idée sur la mission historique de notre pays. Nous ne serons pas un état national comme les Tchèques, et les*

1 Giedroyc J., J. Stempowski. *Listy 1946-1969*, Warszawa 1998, p. 208. Voir également des propos de J. Giedroyc, sur http://www.kulturaparyska.com/pl/obrazy-glosy/jg-o-ulb-i-r.

rêves de la république jagellonienne sont une chimère détachée de la réalité. Archives de l'Institut Littéraire. |

D'après Kłoczowski, lequel s'appuie sur deux auteurs proches du Rédacteur, Adolf Bocheński et Juliusz Mieroszewski, dans cette situation neuve : *le seul emploi du terme « idée de la Pologne jagellonienne » est devenu contre-productif parce que pour ces peuples [voisins de l'Est], elle s'associait souvent soit avec l'impérialisme polonais, soit avec le servage féodal. Si nous tenons à l'amitié avec l'Ukraine, la Lituanie et la Biélorussie, et si leur indépendance s'inscrit dans l'intérêt de la Pologne, il faut cesser d'employer ce terme.*[1]

L'adaptation de cette idée aux réalités contemporaines exigeait d'une part de changer le paternalisme en partenariat, et d'autre part de modifier l'attitude par rapport au Traité de Riga. Le milieu de *Kultura*, déjà en 1953, déclarait la nécessité de réviser la frontière de Riga et la prise en compte, dans cette question, « des décisions libres des peuples polonais et ukrainien » et, au cours des années qui suivent, l'abandon des revendications polonaises de Vilnius et de Lvov.[2] Le contenu idéologique du concept ULB était doublement révolutionnaire et doublement ouvert. Non seulement il donnait l'opportunité d'ouvrir, entre Pologne, Ukraine et Biélorussie, un dialogue neuf du point de vue qualitatif, mais aussi ce concept brisait, ce que l'on oublie souvent, l'anticommunisme dogmatique du « Londres polonais ». Il constituait aussi une offre de collaboration adressée aux Russes, ce que Mieroszewski souligne, à condition qu'ils renoncent à leur héritage impérial qui comprenait entre autres l'idée de domination sur le territoire ULB.[3]

Dans le concept ULB, le rôle le plus important revenait à l'Ukraine. Jerzy Giedroyc était, déjà dans les années trente, fasciné par l'Ukraine et, après 1945, il y voyait la clé de l'avenir de l'Europe de l'Est, influant indirectement sur le continent européen.

Le Rédacteur s'efforçait de soutenir ces interprétations du passé qui, passant outre les schémas idéologiques qui accentuaient la complexité de l'histoire nationale et religieuse des « confins » (Kresy), étaient ouvertes

1 Voir à ce sujet : J. Korek, *Paradoksy paryskiej Kultury. Styl i tradycje myślenia politycznego*, Lublin 2000, p. 138-142.

2 Mieroszewski, J., Rosyjski „Kompleks polski" i obszar ULB, *Kultura* 1974, n° 9, p. 3-14. Réimpression [dans :] *Idem*, *Materiały do refleksji i zadumy*, Paris 1976, p. 175-186. D'autres citations proviennent de cette édition.

3 Kot, S., *Jerzy Niemirycz. Inicjator ugody hadziackiej,* Paris 1966.

au dialogue, à l'entrecroisement des narrations diverses sur l'histoire du territoire ULB. C'est à dessein que la « Biblioteka Kultury » publie la biographie de Youri Nemyrych, le porte-parole du dialogue polono-ukrainien et du Traité d'Hadiach (1658), écrite par Stanislaw Kot.[1] L'influence du concept ULB est aussi visible dans la synthèse de l'histoire de la Pologne de Piotr Wandycz, proche de *Kultura*, où l'historien émigré présente le pays entre 1795 et 1918, dans le contexte de l'histoire des nations, succédant à l'ancienne République des deux nations et des conflits grandissants des nationalismes polonais, ukrainien, lituanien et biélorusse.[2] Il est intéressant de se souvenir aussi des efforts soutenus, compliqués par des animosités réciproques, d'animer le dialogue entre les historiens de Pologne et d'Ukraine.[3]

En même temps, Giedroyc était proche, semble-t-il, des opinions de Jerzy Stempowski, l'auteur des *Essais pour Cassandre.* Comme ce dernier, le Rédacteur se considérait lui-même comme héritier de la République des deux nations, « élevé dans une certaine mesure par sa singulière culture ». Tous deux avaient une pénible conscience que « la civilisation des Jagellon » était une vision d'un monde qui s'en était allé, qui avait déjà rejoint l'histoire, ne laissant qu'un « vague bruit dans la mémoire […], le bruit qui murmure à travers les cordons des frontières, depuis les anciennes terres de la République ». Ils y portaient donc tous deux un certain attachement éthique, mi-sentimental, mi-imaginaire. Pour les deux, c'était une tradition qu'il fallait préserver au nom de la tolérance et de l'unité avec nos frères de l'Est, compagnons d'un destin historique commun.

Pour des raisons évidentes, nous devons analyser d'un autre point de vue l'intérêt que Daniel Beauvois portait à l'héritage de la Pologne des Jagellon. Comme pour beaucoup d'autres chercheurs, son chemin vers l'histoire de la Pologne a commencé par les études russes. La perspective, fortement ancrée dans l'historiographie occidentale, de considérer

1 Wandycz, P., *Pod zaborami. Ziemie Rzeczypospolitej w latach 1795-1918,* Warszawa 1994.

2 Berdychowska, B., Ukraina w *Kulturze,* [dans :] *Kultura – Ukraina. Zamiłowanie do spraw beznadziejnych. Ukraina w* Kulturze *1947–2000*, Paris–Kraków 2016, p. 8. Voir aussi ; Berdychowska B., Giedroyc i Ukraińcy, [dans :] *Jerzy Giedroyc. Emigracja ukraińska…* p. 31–37.

3 P. H. [Jerzy Stempowski], Nagroda Literacka *Kultury* za rok 1961, *Kultura* 1961, n° 12, p. 120. K. Okulicz polémique avec J. Stempowski dans : O Łobodowskim i cywilizacji jagiellońskiej, *Kultura* 1962, n° 3.

les questions d'Europe centrale et de l'Est du point de vue russe était pour lui une aporie à surmonter. Des années plus tard, il en parlait ainsi : *ceux comme moi ont contre eux, en France, tout un troupeau de russisants qui, en règle générale, défendent le point de vue de la Russie.*[1]

Son intérêt pour la Pologne date de l'époque de son enfance et de sa jeunesse. Daniel Beauvois est né à Annezin-les-Béthune, dans le Pas-de-Calais, le département le plus polonais de France avant la guerre, disait-il, aux paysages couverts d'omniprésents puits de mines. Dans l'enfance, il entendait parler le polonais, il avait des amis polonais. Ce fut sa première impulsion. Des années plus tard, il répondait ainsi à la question si son intérêt pour les « confins » polonais était fruit d'un hasard ou d'un choix conscient :

*Je pense que l'un et l'autre ont agi. Le destin joue naturellement un rôle important, mais j'ai toujours eu dans la vie ce fil rouge parce que j'avais beaucoup d'occasions de tourner dans une autre direction. Je me souviens que, après mon séjour à Varsovie, on m'a proposé un poste en Sicile. Le soleil, une belle ambiance de culture antique, tout cela m'attirait fortement, et plus encore ma femme. Elle a durement réagi quand je lui ai dit que j'étais slavisant et que je ne pouvais pas interrompre les recherches que j'avais commencées. Nous sommes revenus en France, je suis entré au CNRS, je suis devenu membre de la commission historique, mes travaux ont pris de l'ampleur. Il existait par conséquent une certaine logique dans mes travaux. Je dois beaucoup à Wacław Godlewski qui m'a incité à continuer les études polonaises [*il s'agit du lecteur de la langue polonaise à l'Université de Lille.] *Mon séjour à Varsovie a joué un rôle déterminant. Il m'a permis non seulement le contact avec la langue et la culture, mais avant tout avec le milieu local, très intéressant et inspirant. C'est seulement à ce moment que j'ai compris la chance qui se présentait à moi. C'est là aussi que j'ai fait le projet de travailler sur l'éducation dans les confins de Pologne. Quand j'ai enfin acquis « la gueule », comme le dit Gombrowicz, tout me poussait vers le sérieux. Quand j'avais étudié les lettres russes en France, je passais pour un original ce qui me convenait parfaitement. En étudiant le polonais, je me suis senti encore plus original. Puis enfin – c'est même étrange – cela est devenu mon métier. Ma femme d'origine polonaise a eu, sur tout cela, une grande influence […], elle m'aidait beaucoup par nos discussions, en traduisant aussi mes textes.*

1 Bywam głosem wołającym na puszczy. Z Danielem Beauvois rozmawia Jan Strękowski, *Odra* 2000, n° 7-8. Voir aussi : D. Beauvois, *Autobiografia…*, p. 98.

Tout est donc apparemment le fruit du hasard, mais pas jusqu'au bout, puisque mon choix de la problématique des « confins » me situait précisément entre deux grandes cultures : polonaise et russe. Il y a donc dans cela un certain fil conducteur.[1]

Le regard de l'historien français sur le concept jagellonien, sur le mot d'ordre « libres parmi les libres, égaux parmi les égaux », était depuis le début fort critique et, au fil du temps, on a l'impression que ce criticisme s'accroît. Au milieu des années quatre-vingt, D. Beauvois rejette le concept des « confins », présent dans l'imaginaire historique polonais. Tout en notant l'existence de cette mythique Arcadie, il constatait son aspect nuisible pour la société. Il définissait le « mythe » de manière assez traditionnelle, comme synonyme du faux, d'une fable, d'une vérité historique falsifiée. Sa critique concernait sa sémantique (« *confins* » *ne peuvent être que polonais, et ce terme mettra toujours un grain de sel dans les rapports de la Pologne avec ses voisins de l'Est qu'il convient de respecter. L'honneur de ces nations empêchera toujours de les considérer comme périphérie),* tout comme les fonctions mêmes du mythe. Il était, selon lui, « l'expression du narcissisme polonais qui heurte ses voisins », le symbole « d'une belle fable toute en couleurs » qui passe outre, de manière naïve mais intentionnelle, sur les plus importants problèmes sociaux, ethniques et religieux de l'histoire des territoires lituaniens et ruthènes.[2] L'historien français n'hésitait pas, quitte à outrager un bon nombre de Polonais, à décrire l'impérialisme polonais, le colonialisme des confins, en les comparant à l'action française en Algérie (la « mission civilisatrice » sur un territoire étranger), il parlait de l'exploitation de classe du paysan ukrainien.[3] Il décrivait l'emprise dominatrice de la

1 Trzeba o tym mówić. Rozmowa z Danielem Beauvois. Rozmawiał W. Bereś, *Zeszyty Literackie* 1990, n°. 31, p. 117.

2 Beauvois, D., Mit „Kresów Wschodnich", czyli jak mu położyć kres [dans :] *Polskie mity polityczne XIX i XX wieku*, Wrocław 1994, p. 93-105 ainsi que : Anielstwo i imperializm. Rozmowa z Danielem Beauvois, *Zeszyty Historyczne* 1988, n° 85. Beauvois lui-même cesse d'utiliser le terme „confins" (kresy) et note, dans sa lettre à L. Szaruga, que Giedroyc aussi suggère que l'on cesse de l'employer pour désigner les peuples lituaniens et ruthènes (D. Beauvois, *Czy Francuz…*, p. 94.)

3 Beauvois, D., *Z perspektywy sympatyka… op. cit*., p. 96. Ajoutons que, actuellement, D. Beauvois est devenu le patron des études postcoloniales polonaises, en accord avec ses intentions ou pas, ses opinions vont pourtant souvent en ce sens (D. Beauvois, *Autobiografia…,* p. 206). Voir entre autres : J. Sowa, *Fantomowe ciało króla. Peryferyjne zmagania z nowoczesną formą,* Kraków 2011. Cette approche de l'histoire de la République des deux nations est souvent critiquée par des historiens polonais.

culture polonaise qui réduisait, aux XVIe et XVIIe siècles, les éléments ukrainien et lituanien, il portait un regard critique sur l'Église uniate.[1] Il convient tout de même de mentionner son empathie envers les hobereaux polonais. À la fin de son ouvrage *Les Polonais en Ukraine…*, il écrit ceci :

L'Ukraine était un laboratoire, et les Polonais des lapins de laboratoire dans la première expérimentation russe qui consistait à avaler un grand groupe humain.[2]

Pourtant, en règle générale, ses interprétations du passé polonais étaient contraires autant aux conceptions développées en émigration (Oskar Halecki) que, plus tard, après 1989, par des historiens polonais qui les critiquaient.[3]

Du point de vue actuel, on voit clairement que l'analyse critique du concept de la Pologne des Jagellon était nécessaire. Pour Giedroyc, la grande politique était la plus importante et il y soumettait sa réflexion historique. Piotr Kłoczowski écrit ceci à juste titre :

… il voulait donc briser cette carapace (c'est-à-dire la lecture de l'idée jagellonienne par le prisme des exploitations de classes, nationale ou religieuse) et en préserver l'essence (à savoir l'idée jagellonienne comme un synonyme de la meilleure tradition de la tolérance polonaise). Il est possible de dire que la Démocratie nationale attaquait l'idée jagellonienne pour son libéralisme et son fédéralisme outranciers alors que Giedroyc la critiquait précisément pour les failles de son libéralisme et de son fédéralisme,

1 Anielstwo i imperializm. Rozmowa z Danielem Beauvois, *Zeszyty Historyczne* 1988, n°. 85, p. 6.

2 Beauvois, D., *Polacy na Ukrainie…*, *op. cit.*, p. 287.

3 Aux différentes facettes de la réception des ouvrages de D. Beauvois, L. Zasztowt consacre le texte : Profesor Daniel Beauvois – niepokorny uczony w nowej Europie [dans :] D. Beauvois, *Autobiografia…*, p. 13-14. Dans ce contexte frappe la comparaison entre N. Davies et D. Beauvois. L'auteur du texte écrit : *Il est intéressant de noter que c'est le professeur Norman Davies, Britannique, Gallois, qui a indiscutablement endossé le rôle de notre historien « à l'export ». Daniel Beauvois est en comparaison, dans l'opinion des conservateurs polonais, un enfant pas vraiment voulu, celui qui pose problème. Eh bien, pourrons-nous dire, il est impossible d'imposer à l'autre un sentiment amoureux, tout comme on ne peut pas se débarrasser de sa haine. Nous pouvons affirmer que Davies – dans ses interprétations – se situe dans le mouvement dominant des recherches historiques polonaises, qu'il est continuateur de la lignée traditionnelle, alors que Beauvois se place dans le cercle – ancien et actuel – décidément indépendant, anticonservateur. Cela influe sûrement sur la réception de son œuvre en Pologne. Ibidem*, p. 14.

parce que ni la Ruthénie ni l'Ukraine n'étaient jamais devenues le troisième partenaire égal au sein de la République des deux nations.[1]

Daniel Beauvois regardait ces questions autrement. Sa perspective était dictée par son travail d'archives qui dévoilait souvent l'illusion de la collaboration entre les peuples composant l'ancienne République des deux nations. Il plaçait les accents autrement. Il ne doutait pas que le mythe des confins a empoisonné, durant des années, l'imaginaire historique polonais, et qu'il fallait rompre avec lui. Dans son regard sur la présence polonaise dans les confins, il ne s'intéressait pas aux grandes idées ou à la politique, mais aux relations sociales, religieuses à une plus petite échelle. Il regardait plus largement la réalité polonaise du XIXe siècle et prenait en compte ce que nous appelons aujourd'hui la perspective transnationale.

L'émigré polonais et l'historien français partageaient tous deux la conviction de l'importance de l'expérience historique dans le présent et de la nécessité de sa réactualisation. Le passé tenait un rôle important dans le grand projet que Giedroyc avait construit pour moderniser la mentalité des Polonais. Il répétait souvent que l'histoire de la Pologne est « falsifiée comme nulle part dans le monde ».[2] Il exigeait que l'on en repense des pans entiers, ce qui lui semblait primordial pour définir la place de la Pologne dans l'Europe du XXe siècle. L'héritage du concept jagellonien en faisait sans doute partie. La même motivation animait et anime Daniel Beauvois. Lui aussi souscrivait au besoin d'éduquer la société. En réponse à la remarque critique d'Irena Rychlikowa à propos du ton moralisateur de ses écrits, il écrivait :

Je partage son opinion. Mais j'en suis fier. J'essaie de ne pas déformer. Mes remarques moralisatrices […] sont offertes en plus, en passant. Je n'y réajuste pas les faits historiques. Mais je prononce, à la marge, mon opinion. Je dis que, selon moi, ceci ou cela me semble insupportable ou produit des résultats désastreux. Pourquoi l'historien ne pourrait-il pas

1 Kłoczowski, P., *Adam Czartoryski…*, *op. cit.*, p. 59.

2 Giedroyc, J., *Autobiografia na cztery* ręce, Warszawa 1994, p. 199. P lus à ce sujet dans : R. Stobiecki, S. M. Nowinowski, O polityce historycznej Jerzego Giedroycia słów kilka [dans :] *W poszukiwaniu innej historii. Antologia tekstów opublikowanych na łamach periodyków Instytutu Literackiego w Paryżu*, Łódź-Paris 2015, p. 11-26.

exprimer son avis ? C'est dans cela que réside le rôle éducateur de l'histoire. Il faut profiter de l'opportunité et relier la réalité aux principes moraux.[1]

Ils étaient tous deux loin d'écrire l'histoire « pour le réconfort des âmes ».[2] Ils se prononçaient pour l'histoire critique, révisionniste, pour l'histoire qui détruit l'imaginaire en cours à destination de son usage futur.

Daniel Beauvois s'exprimait maintes fois, en public et dans sa correspondance privée, sur *Kultura*, son Rédacteur et sur Jerzy Mieroszewski. En 1987, dans le volume consacré à l'anniversaire du périodique, il écrivait ceci : « Je me sens l'héritier spirituel de Juliusz Mieroszewski. Aucune autre idée élaborée par *Kultura* ne m'est plus proche que le concept ULB. »[3]

3.

La lecture critique de l'héritage de l'idée jagellonienne n'a pas été la seule plateforme de connivence intellectuelle entre le rédacteur polonais et l'historien français. D'autres idées créaient d'autres espaces potentiels du dialogue. Enumérons ici brièvement ce qui était important pour les deux : la pensée selon les critères européens, la défense de son héritage qui s'appuie sur les valeurs libérales et démocratiques. Beauvois appréciait aussi l'ouverture du milieu de *Kultura*. Il en parle ainsi :

1 Bywam głosem…, *op. cit*. Il est question de l'article : Deklasacja drobnej szlachty polskiej w Cesarstwie Rosyjskim. Spór o „Pułapkę na szlachtę" Daniela Beauvois, *Przegląd Historyczny*" 1988, n° 1.

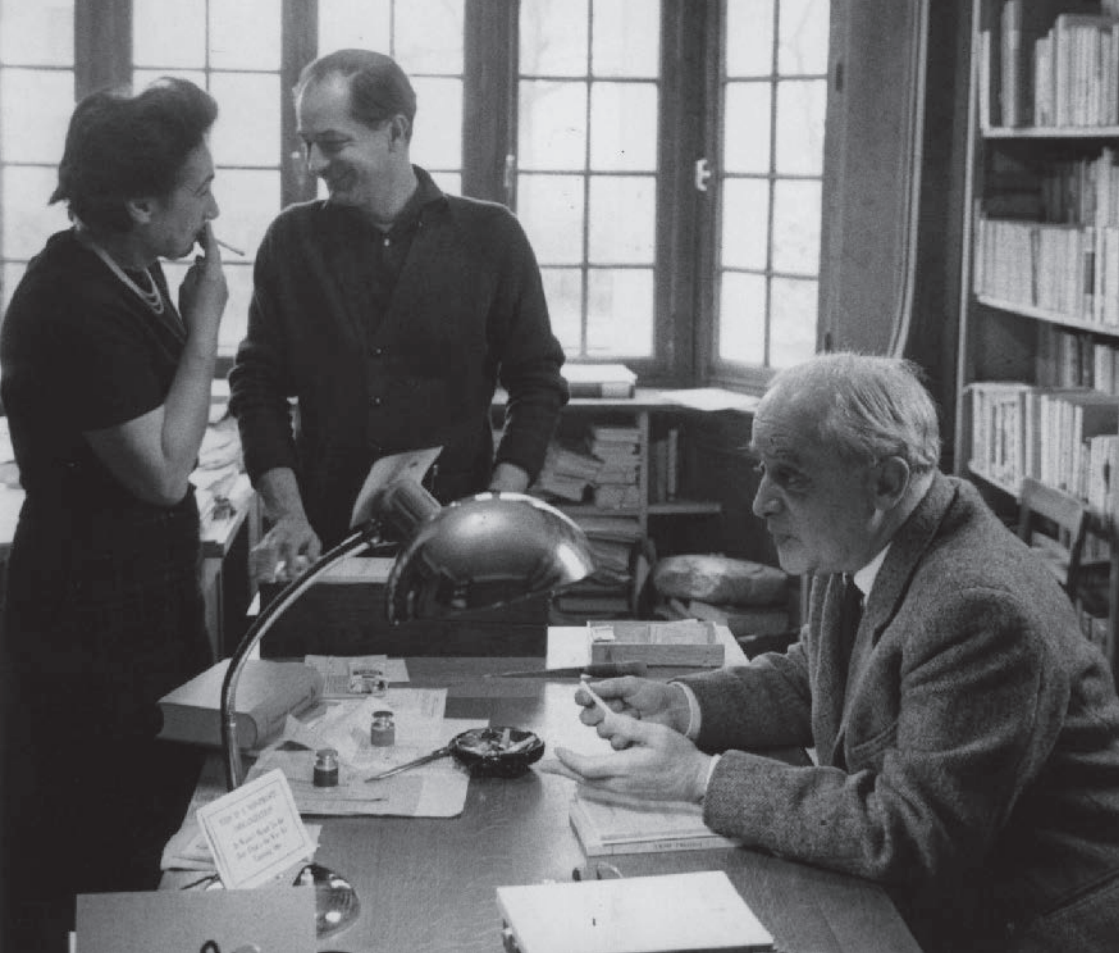
2 Beauvois, D., *Z perspektywy sympatyka…*, *op. cit.*, p. 97. Dans ce même texte, il ajoute : *Le fédéralisme de Pilsudski était une conception belle mais irréalisable parce que les Ukrainiens, les Lituanies et les Biélorussiens habitaient le territoire de Pologne où l'erreur permanente polonaise consistait à leur imposer des lois et de l'ordre qui leur étaient étrangers. Un fatal concours de circonstances a fait que les frontières orientales de la Pologne ont été fixées par les Russes. Il faut donc accepter le fait que (enfin) les frontières ethniques de la Pologne procurent aux Polonais une excellente opportunité de nouer un dialogue et un partenariat sincères avec les voisins de l'Est. Il est nécessaire de renoncer à Vilnius et à Lviv, mais ne pas renoncer à l'étude du passé de ces villes et du rôle qu'elles ont joué dans la culture polonaise, tout en créant de nouveaux liens dépourvus d'anciens complexes. Ibidem*, p. 98.

3 Beauvois, D., *Z perspektywy sympatyka…*, *op. cit*., p. 97.

Pour un Français, admirateur de Voltaire et l'ennemi de tout fanatisme, ce qui est particulièrement précieux dans Kultura, c'est d'y retrouver l'image de la Pologne éloignée de tout nationalisme, l'antisémitise ou le catholicisme intolérant. La participation égale des athéistes et des catholiques dans l'élaboration des idées fait de Kultura une plateforme idéale de rencontres de toutes sortes d'orientations et d'opinions.[1]

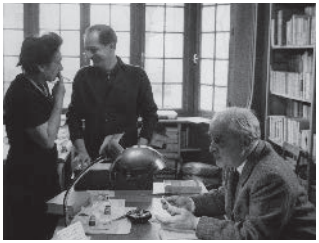
Il est difficile de tenir Daniel Beauvois pour un proche collaborateur de l'Institut Littéraire. Mis à part le livre dont il a été question, il n'y a publié que quatre textes. C'étaient les extraits de son ouvrage *Les Polonais en Ukraine…*, une interview, une notice nécrologique d'Ambroise Jobert et une lettre à la rédaction. Ses relations avec l'Institut Littéraire étaient d'une autre nature. Dans ses rapports avec le Rédacteur, il a gardé une grande dose d'autonomie, il est resté, comme il a voulu, un agent rebelle de la polonité.

1 Dans l'*Autobiografia* de D. Beauvois, p. 206-207, nous lisons : *L'Europe centrale et orientale m'a offert une deuxième vie, très différente de celle que j'ai connue dans ma jeunesse, le monde de remplacement où j'ai trouvé beaucoup de joie mais aussi de difficultés. Je pense que j'ai bien remboursé ma dette aux pays que j'ai étudiés, en leur ouvrant les yeux sur le passé plus complexe qu'au premier abord, en analysant leur histoire sans émotions, avec un grand engagement intellectuel et moral (…) Certains Polonais me seront reconnaissants d'avoir placé leur culture au centre de mes recherches, certains Ukrainiens d'avoir élevé leur culture au rang qu'ils ignoraient, et certains Russes d'avoir découvert qu'ils diffèrent de ce qu'ils croient sur eux-mêmes. Ce sont des pierres que j'ai arrachées, avec beaucoup d'efforts, à cette étoile, la planète slave lointaine pour la plupart des Français, mes pierres de lune.*



Partie IV

Les supports de la pensée libre



Zofia Hertz, Henryk Giedroyc,
Jerzy Giedroyc au travail.
Maisons-Laffitte, 1965.

Anna Bernhardt

Les pistes françaises dans les Archives documentaires de *Kultura*

« Je désigne pour organiser l'Institut d'édition à Rome… » puis, dans le même style militaire quelques lignes de plus et le nom de Jerzy Giedroyc : c'est ainsi qu'il y a soixante-quinze ans, par l'ordre du général Władysław Anders[1], a débuté l'aventure nommée « Kultura paryska » ou « Maisons-Laffitte ». Lorsque le général Anders formulait son ordre par écrit, pouvait-il savoir qu'il inaugurait à ce moment l'un des plus importants foyers intellectuels où s'écriraient l'histoire de la Pologne de l'après-guerre et celle de l'Europe centrale et orientale ? Répondre à de telles interrogations est superflu, ce qui compte ce sont les accomplissements de Jerzy Giedroyc et de ses collaborateurs qui ont suivi l'ordre de leur supérieur. Le Rédacteur a déclaré un jour dans une interview : notre rôle était de stimuler la réflexion. Et aujourd'hui, la majeure partie des Polonais associent le nom de cette banlieue parisienne à l'Institut Littéraire.

Les participants du premier colloque français dédié à Jerzy Giedroyc, « Mémoire d'un combat » (décembre 1999), parlent de l'Institut Littéraire en ces termes :

Pour tous les Polonais, mais aussi pour toutes les populations des anciens pays de l'Europe centrale et orientale Kultura *a incarné trois espérances : l'espérance dans la démocratie, l'espérance dans l'unification de*

1 L'ordre du général W. Anders, chef du 2e Corps polonais d'armée, qui signe la création de l'Institut d'édition, le 11 février 1946. Voir : https://staticnowyportal.kulturaparyska.com/photoimageweb/79/23/jpg-60240b100636d.jpeg

l'Europe et l'espérance dans le respect de valeurs humanistes dignes de ce nom.[1]

Fondé à Rome en 1946, l'Institut a été transféré en France un an plus tard, à son siège[2] qui a perduré, dans une forme quasiment inchangée, jusqu'à nos jours. S'y trouvent les archives que Jerzy Giedroyc et ses collaborateurs ont constituées et qui documentent plus de cinq décennies de l'activité de l'Institut. L'UNESCO, reconnaissant leur importance, les a inscrites dans son Registre « Mémoire du Monde », en 2009. Ces archives, documents, analyses, œuvres littéraires se rapportent aux majeurs événements de la seconde partie du XXe siècle en Europe centrale et orientale, elles décrivent la vie des sociétés et des élites de cette partie du continent, permettant de suivre la naissance de la pensée politique et des concepts géopolitiques, dont ceux que Jerzy Giedroyc, ses rédacteurs et ses auteurs ont inspirés.

Aujourd'hui, il est possible de se déplacer dans ces archives, qui comptent 180 mètres de rayonnages, en empruntant diverses thématiques, et notamment les pistes françaises : des documents peu connus et jamais analysés y sont sauvegardés.

Entrons-y, en suivant tout d'abord les pas de Józef Czapski, sans lequel ce « Soplicowo[3] près de Paris » n'aurait sans doute jamais existé. À l'époque de l'entre-deux-guerres, Czapski, alors jeune peintre, se rend avec un groupe d'amis nommé « capistes » (abréviation du Comité de Paris) à la conquête de la capitale française. Au cours de ces années, il fait connaissance du monde intellectuel français, y lie des amitiés. C'est à cette époque qu'il tombe, en 1924, sur un volume de Proust, mais cette lecture s'avère pour lui trop ardue, sa maîtrise du français n'était pas encore suffisante. Un an plus tard, il ouvre par hasard *A la recherche du temps perdu* et, comme il le décrit des années plus tard, « je me suis plongé

1 Colloque organisé par l'IFRI et l'Ambassade de Pologne en France. Voir : les actes du colloque *Mémoire d'un combat : 1946-2000,* « Cahiers d'IFRI » 2001, sous la réd. de Stefan Meller et de Thierry de Montbrial.

2 Le premier siège de *Kultura* est une villa, louée pour servir d'entrepôt, pour le compte du Département de la culture et de la presse du 2e Corps polonais d'armée, sise au 1, avenue Corneille de Maisons-Laffitte. En 1954, l'équipe de *Kultura* achète la maison au 91, avenue de Poissy, à Mesnil-le-Roi qui, à l'époque, dépendait de l'administration de la ville de Maisons-Laffitte.

3 Soplicowo : le manoir où se déroule l'action de *Messire Thadée* d'Adam Mickiewicz, l'archétype d'un foyer de hobereaux polonais du début du XIXe siècle, synonyme de l'hospitalité, d'un havre de paix où l'on cultive les valeurs et les traditions patriotiques.

dans cette lecture avec l'admiration qui grandissait à chaque page, de la première à la dernière ».[1] Le roman le touche profondément au point que, emprisonné dans le camp soviétique de Griazovietz entre 1940 et 1941, il parle à ses codétenus de Proust sans aucun support écrit, dans le cadre des cours de conversation en français qui étaient permis par les gardiens du camp.[2] Ses leçons notées par des amis, et traduites en polonais, paraissent dans *Kultura*, accompagnées du texte « Que faut-il dire aux hommes ? » d'Antoine de Saint-Exupéry. Czapski décrira aussi son séjour sur la « terre inhumaine » dans le livre au titre éponyme, son manuscrit se trouve dans les Archives de l'Institut Littéraire.[3]

En 1942, Czapski est libéré suite à l'amnistie des prisonniers polonais, qui a lieu après le pacte de Sikorski-Mayski, puis il s'enrôle dans l'Armée du général Anders que les amnistiés forment en URSS, il y est nommé chef du Département de la propagande et de l'information. Le hasard fait qu'il y rencontre Jerzy Giedroyc, à qui il confie la direction de la presse et des éditions. C'est ainsi que débute leur amitié sans laquelle l'Institut Littéraire n'aurait pas existé ; à partir de ce moment, ils parcourent ensemble la trajectoire de l'armée polonaise qui combat auprès des Alliés, depuis Tobrouk jusqu'en Italie. Nous pouvons à présent retracer ce chemin sur les cartes de l'état-major qui sont déposées dans les Archives de l'Institut, certaines ornent les murs de la Maison *Kultura*, parmi les tableaux de Czapski et de ses amis les capistes.

Arrêtons-nous un instant en Italie, le 5 octobre 1944, au moment où prend fin l'Insurrection de Varsovie. À cette date, dans les éditions du 2e Corps d'armée polonaise dirigées par Jerzy Giedroyc paraît une longue lettre ouverte (en français) que Józef Czapski adresse à Jacques Maritain et François Mauriac :

J'ai eu le bonheur de vous connaître dans mes années d'apprentissage à Paris.

J'admirais votre intégrité de penseur, d'écrivain, votre courage.

1 *Kultura* 12/1948 ; p. 25 et les p. suivantes.

2 Czapski, J., *Proust contre la déchéance. Conférences au camp de Griazovietz*, Montricher 1987.

3 Archives de l'Institut Littéraire (plus loin : AIL), cote : PoJCz 09, version électronique : https://static.kulturaparyska.com/attachments/31/8b/01bb0b69ec6b69cd0471dbcffa3f33e53b8dd19e.pdf

Pour moi, étranger, vous n'étiez pas seulement Maritain ou Mauriac, vous étiez la France, une tradition d'intégrité intellectuelle, une atmosphère qu'on ressentait chez les écrivains et les penseurs français, depuis les conservateurs jusqu'aux révolutionnaires (avec des exceptions, bien entendu).

Toute l'opinion de la France a été chauffée à blanc pour la défense d'un seul homme injustement condamné, parce que vous jugiez bien qu'il s'agît alors d'un principe dont la violation acceptée entraînerait un abaissement, un affaissement de la morale française. Vous avez eu alors Zola, et vous avez eu Péguy.

Puis Józef Czapski fait l'état du sort que les combattants de Varsovie subissent tant de la part des nazis que des soviétiques, et il termine son appel ainsi :

… c'est à vous, écrivains et penseurs français, qui rentrez aujourd'hui dans votre patrie blessée, éprouvée, mais libérée, dans votre Paris presque intact, c'est à vous que s'adressent notre espoir et notre confiance, notre espoir que vous allez refaire la conscience mondiale, continuer une tradition qui est la vôtre…

La cause de la Pologne et tous les peuples de l'Europe asservis comme elle, après cinq ans de guerre mondiale, est une cause de la morale et la conscience du monde.

Si par un jeu de soi-disant exigences politiques, la France, comme d'autres, se désintéresse de leur sort, vous cesserez d'être aux yeux du monde ce que vous étiez – les porteurs d'un patrimoine commun, les défenseurs des idées universelles…

Cet appel réimprimé dans la revue *Orzeł biały* du 15 octobre se trouve aujourd'hui à Maisons-Laffitte, dans l'abondante collection des revues militaires et dissidentes et des publications étrangères sur l'Europe de l'Est que Jerzy Giedroyc a constituée des années durant. Nous ne trouverons pas, dans ces archives, de réponse de Maritain ni de Mauriac.[1]

Son action militaire achevée, mais toujours en uniforme, Józef Czapski reçoit du général Anders l'ordre d'organiser, à Paris, le Département de la culture et de la presse du 2e Corps. Son premier siège se situe à l'Hôtel Lambert, au 2, rue Saint-Louis-en l'Île.

1 Voir : Bernard Marchardier : Józef Czapski, Jacques Maritain et François Mauriac, https://czapskifestival.pl/Józef-czapski-jacques-maritain-et-francois-mauriac/

D*ans une soupente, contre un loyer minime, on a pu disposer d'un espace assez large et confortable pour installer nos bureaux, de la place pour y déposer des livres et aménager des appartements pour employés, soldats et officiers.*[1]

Dans son compte-rendu de 1946, Czapski notait :

Sans se lancer dans des prophéties pessimistes ou optimistes, nous devons défendre sans nul doute tout terrain où nous nous trouvons. La France, qui occupe aujourd'hui politiquement la place de second plan, peut pourtant jouer son rôle, en prenant des positions plus ou moins dures. Et, si nous décidons de lutter d'une quelconque manière pour ce continent, il ne faut pas inciter à la panique mais informer le plus largement possible l'opinion publique ce que sont les Soviets.[2]

Dans la suite de son compte-rendu, Czapski énumère ses « contacts personnels français » et ses efforts, plus ou moins réussis, de placer des articles de Polonais dans diverses éditions et revues. Ici, apparaît de nouveau le nom de Mauriac dont Czapski parle ainsi :

Il a complètement changé de ton et, pour l'Humanité*, il est devenu réactionnaire de grand cru, tout se faisant violemment attaquer par la droite pour son bolchevisme… Quant à Malraux et Raymond Aron, ils comprennent tout dans les entretiens privés, profondément antisoviétiques, mais ils se sont totalement abandonnés au scepticisme et ne croient plus en Europe.*

Dans son compte-rendu annuel suivant adressé aux autorités militaires et civiles à Londres, nous lisons ceci :

Des contacts permanents sont maintenus avec des journalistes, des éditorialistes et des écrivains, parmi les plus importants en France. Ces contacts ont pour l'objectif de neutraliser les influences de l'ambassade de Varsovie dans la presse et dans l'édition françaises ainsi que de faire connaître aux Français la véritable situation en Pologne… Notre institution maintenait des contacts proches avec des journalistes de revues socialistes d'une part et, de l'autre, avec des journalistes et des politiciens

1 Les documents à ce propos se trouvent dans : Placówka (cote : Plac) et dans les documents personnels de J. Czapski (cote : PoJCz) ainsi que dans les documents laissés par Andrzej Bobkowski (cote : SAB). Cité d'après le compte-rendu de 1947 (cote : PoJCz 07.04).

2 AIL, cote : PoJCz 07, version électronique : https://staticnowyportal.kulturaparyska.com/attachments/39/8b/pdf-60acd1cbd42d8.pdf

de l'entourage du général de Gaulle… La situation politique a provoqué des difficultés imprévues et des dépenses souvent importantes, supplémentaires et inédites que notre institution doit supporter. Sous l'influence des Anglais et des Français, suivant aussi la volonté des propriétaires, nous avons dû en décembre l'an passé quitter l'Hôtel Lambert… Il a été alors décidé de déplacer les dépôts de nourriture et les livres dans une maison louée à proximité de Paris… Il y a eu une attaque virulente contre le major Czapski, dans le journal communiste l'Humanité[1]*, où l'on a donné son adresse, non valide depuis un bon moment à l'Hôtel Lambert et la nouvelle adresse de son bureau, ce qui nous a contraints à quitter l'appartement que nous avons loué.*[2]

C'est en effet un journaliste communiste qui informe ses lecteurs que « les bandits d'Anders » se sont installés à Maisons-Laffitte. Le rapport de Czapski se termine pourtant par une note optimiste :

Malgré toutes ces difficultés, il convient de dire que les conditions de travail sont aujourd'hui plus faciles que deux ans auparavant, spécialement du côté français. L'accès à la presse et à l'édition françaises est plus aisé, le nombre d'articles qui y sont placés plus grand et la possibilité d'influer sur l'opinion française bien plus large.[3]

Cette situation est, dans une large mesure, le mérite d'Andrzej Bobkowski qui, toutes les deux ou trois semaines, à partir de juin 1946, écrivait en français des rapports sur la situation en Pologne, s'appuyant sur la presse du pays, sur la presse étrangère ou sur les récits des personnes qui revenaient de Pologne. Ces rapports intitulés « Pologne » se trouvent aujourd'hui dans les Archives d'IL, avec la liste détaillée des personnes qui les recevaient en France.[4] Quel était leur impact dans la presse française ? Et où leurs extraits paraissaient-ils ? Ce sujet demande à être analysé.

En 1948, on procède à la démobilisation des soldats du 2e Corps, aussi les initiatives et les financements y afférents perdent-ils leur raison d'être. L'équipe de l'Institut Littéraire, installé pour de bon près de Paris,

1 *L'Humanité*, Hôtel Lambert dans l'Ile Saint-Louis, « Grand Quartier Général des bandits d'Anders ».

2 AIL PoJCz 07. Version électronique : https://staticnowyportal.kulturaparyska.com/attachments/d8/94/dac6174256fbb2f62c96f7428c0efabf9daccb77.pdf

3 *Idem.*

4 AIL, PoJCz 07, version électronique : https://staticnowyportal.kulturaparyska.com/attachments/72/ac/36fd7ed7cad8a687093b078f4010c5c8f5387718.pdf

se consacre entièrement à l'édition et aux nouveaux projets. Bien que Jerzy Giedroyc ne fût ni archiviste ni bibliothécaire, il rassemblait scrupuleusement, dans caisses et dossiers, tous les documents et les copies de sa correspondance avec leurs réponses, des extraits de presse, etc. Cette documentation cataloguée est déposée dans les Archives d'IL.[1]

Les premiers rayonnages des Archives sont constitués des « Dossiers de la rédaction » : le recueil quasiment complet des manuscrits et des tapuscrits des articles qui sont parus dans *Kultura*, dans *Zeszyty Historyczne*[2] ainsi que les livres de la collection « Biblioteka Kultury » (de 1955 à 2000). Ces publications paraissaient avec, sur la couverture, la caractéristique colonne et la lettre R pour les premiers ouvrages parus à Rome, la lettre P la remplace rapidement, pour désigner Paris. Les originaux sont préservés en l'état ; durant des années, Jerzy Giedroyc les portait lui-même à l'imprimerie. Nous pouvons ainsi suivre ce qui a été modifié ou supprimé (par le Rédacteur sciemment ou dans l'impression, par erreur). Il n'est donc pas étonnant que les chercheurs tant en histoire qu'en littérature consultent ces archives fréquemment.

Les originaux des premiers numéros de *Kultura* n'ont pas été préservés, dont le tout premier qui commence par le texte de Paul Valéry[3] « La crise de l'esprit » et qui s'ouvre par les mots : *Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.* Les manuscrits ont été détruits dans l'inondation de la cave du premier siège de Maisons-Laffitte. Par chance, certains documents originaux ont été épargnés, notamment ceux qui concernent la fondation et l'activité du Congrès pour la liberté de la culture[4], la plupart sont en français, la langue qui dominait alors dans les contacts internationaux, et là, nous retrouvons

1 L'inventaire du fonds est disponible en ligne. https://katalogi.bn.org.pl/discovery/search?vid=48OMNIS_NLOP:48OMNIS_NLOP&sortby=rank&lang=pl De même : *Przewodnik po zasobie Archiwum Instytutu Literackiego Kultura*, Wyd. Biblioteka Narodowa, 2018.

2 Entre 1947 et 2000 sont publiés 637 numéros du mensuel *Kultura* qui arrête de paraître, suivant les volontés de Jerzy Giedroyc, avec sa disparition, le 14 septembre 2000. Les *Zeszyty Historyczne* (Cahiers historiques) continuent de paraître jusqu'en 2010 (à partir de 1962), il en existe au total 171 numéros.

3 *Kultura* 1/1947, p. 2. Tous les numéros de *Kultura* et de *Zeszyty Historyczne* sont disponibles dans la version électronique : kulturaparyska.com, ainsi que sur les pages de la BNF.

4 AIL, cote : KOR RED KWK contient 9 unités (3 volumes), 700 feuillets (dont 110 lettres), la documentation imprimée du Congrès et la correspondance qui se rapporte à la participation au Congrès et au IIIe Festival des jeunes et des étudiants à Berlin.

la précieuse correspondance de Józef Czapski. Pour les fondateurs de l'Institut Littéraire, la collaboration avec divers milieux français était importante et, semble-t-il, le Congrès pour la liberté de la culture et ses éditions ne pouvaient que faciliter ces contacts, ce qui a sûrement motivé la décision du Rédacteur de terminer les numéros par un résumé en français.[1]

Notons à la marge que l'ensemble des publications concernant le Congrès pour la liberté de la culture se trouve à l'étage, au-dessus de la pièce des Archives IL, y compris le mensuel *Preuves* qui, entre 1953 et 1955, promouvait *Kultura* avec la mention : *La plus importante revue mensuelle des Polonais libres, traite des problèmes littéraires, politiques et sociaux touchant l'Europe centrale et orientale*. On peut également consulter des publicités recueillies dans le dossier des extraits de presse qui ont été soigneusement préservés depuis la naissance de l'Institut Littéraire. Parmi ces documents se trouvent notamment des extraits de journaux français, par exemple du *Point* (n° 414 du 28 août 1980) avec les propos de Jerzy Giedroyc au moment des grèves de Gdansk, l'interview du *Figaro* (du 17 juillet 1992) intitulé « La France n'a pas vraiment de politique à l'Est » ou l'article dans le trimestriel local de Maisons-Laffitte, de décembre 2020 « Les adieux du prince de la liberté ». [2]

Revenons aux « Dossiers de la rédaction ». Parmi les premiers manuscrits recueillis se trouvent les originaux du numéro de *Kultura* de septembre 1955, qui commence par une lettre d'André Malraux à la rédaction. Cet ami de Józef Czapski y réconforte ses amis polonais, en terminant ainsi : « Et sans doute est-il temps que l'Occident comprenne qu'il vous est lié parce que toute résistance est longue, et que l'attente du combat est nourrie par l'esprit. »[3]

Dans ce même numéro, nous lisons un catalogue raisonné d'ouvrages et de périodiques français, signé KAJ, Konstanty Aleksander Jeleński qui, à partir de 1953, informe régulièrement les lecteurs polonais des

1 À partir du numéro 4 de 1951 jusqu'au 7/8 de 1955 (interrompu en 1952). Voir dans J. Kowalik : *Kultura 1947-1957. Bibliografia zawartości treści*, p. 11, tous les numéros contenant les résumés en français sont mentionnés.

2 Les extraits de presse, que J. Giedroyc a soigneusement recueillis entre 1946 et 2000, se trouvent aujourd'hui dans 143 tomes (23 085 documents) qui sont à présent scannés et figurent sur le site de *Kultura*. La publicité de *Preuves* de 1953 : https://staticnowyportal.kulturaparyska.com/attachments/2f/c1/d9d6e39b40a0012f16ec6f08717d0136b55c049e.jpg

3 Lettre du 11 janvier 1955, cote : TR K 9/95-1955.

nouveautés de l'édition française. À titre d'exemple, dans le numéro 2/3 de 1953 : *Le plus important événement éditorial de ce mois est sans doute la réapparition de la* Nouvelle Revue Française[1].

L'apport des écrits de K. A. Jeleński pour *Kultura* est de premier plan.

Dans ses essais et son activité, il réalise les deux pôles de la mission de la revue, il fallait d'une part influer sur les affaires polonaises, rester en relation active avec le pays, enrichir le savoir des Polonais par la pensée mondiale et, de l'autre, parler à l'Occident et rendre compte des expériences historiques polonaises, et plus largement de celles des Européens de l'Est (si éloignées de la conscience d'un Occidental de l'après-guerre) ; il fallait ainsi jouer le rôle de médiateur et d'influenceur en quelque sorte.[2]

C'est principalement à Jeleński, à ses idées et suggestions que nous devons les traductions du français, il est aussi l'auteur de la première analyse perspicace du phalanstère polonais de Maisons-Laffitte, « La Pologne en exil », parue dans *Le Débat*, en février 1981.[3] Une partie des écrits de Jeleński, dont sa correspondance avec ses amis français, ses traductions et les originaux de ses articles, se trouve aussi dans les Archives d'IL.[4]

D'autres parties des archives « françaises » se composent des pièces qui documentent l'aide des organisations françaises apportées à Solidarność[5], la correspondance à propos des difficultés que rencontraient des Polonais pour obtenir un visa français en 1977 (dont une lettre de Raymond Barre) ou des lettres de soutien de l'enseignement de polonais en France, entre 1961 et 1980.[6] La partie administrative et financière comporte notamment des lettres qui documentent les efforts pour éditer en français des auteurs de l'Institut Littéraire, des noms des abonnés, et (depuis 1948) les factures pour le papier, l'impression, l'envoi postal des ouvrages, les dépenses domestiques…

1 Cote : TR K 9/95-1955.

2 L'Introduction à *Konstanty Aleksander Jeleński w wydawnictwach Instytutu Literackiego w Paryżu. Bibliografi*a. Warszawa 2007.

3 Il existe l'édition bilingue des textes de K.A. Jeleński, Warszawa 2020.

4 Les archives de K. A. Jeleński (cote : SKAJ) comportent 5 volumes soit 1 200 feuillets (dont 180 lettres), 16 photographies, un dessin. À Maisons-Laffitte se trouve également une partie de sa bibliothèque, notamment des volumes polonais dédicacés.

5 AIL, partie : Okruchy Historii, cote : OH 07.

6 AIL, partie : Sprawy i troski, cote : SiT 01.08.

Parmi les documents et les archives qui ont été déposés à *Kultura* (ce département compte 400 unités), il serait intéressant de choisir et d'analyser les pièces suivantes : les mémoires de France, de 1940, écrites par Bolesław Pietraszewski, le commandent adjoint du 1er Détachement d'Artillerie de la Division de grenadiers[1], les documents sur la Résistance en France et la participation des Polonais.[2] Il serait peut-être aussi utile de relire les manuscrits des ouvrages et les propositions éditoriales qui n'ont jamais été publiées.[3] Parmi ces dernières, nous trouvons un dépôt particulier, un volume de poèmes écrits sur du papier à cigarettes par Lech Piwowar, compagnon d'incarcération de Józef Czapski à Starobielsk. Piwowar est mort à Katyn, et Czapski a sauvé les poèmes de son ami et les a préservés dans les archives de Maisons-Laffitte.

Dans les Archives d'IL ont aussi été déposés les documents personnels des habitants de Maisons-Laffitte et, entre autres, les agendas de Jerzy Giedroyc de 1943 à 2000 ; le Rédacteur y notait ses rendez-vous (avec les endroits, Continental, Minerva, Saint-Germain, Café Flore, Terminus…), les noms des visiteurs d'IL, différentes idées éditoriales avec les noms d'Aragon, Billy, Apollinaire, Castex, Supervielle.[4]

Les derniers rayonnages comportent des dossiers avec la correspondance touchant aux travaux éditoriaux, environ 150 mille copies de lettres que Jerzy Giedroyc a envoyées, ainsi que des réponses. Parmi ses correspondants français et francophones figure le nom de Georges Sidre qui, entre 1953 et 1960, occupait le poste de secrétaire de l'Ambassade de France à Varsovie : la lecture de leurs courriers prouve que ce dernier passait beaucoup de temps à régler les affaires que Jerzy Giedroyc lui confiait, et ceci malgré l'interdiction formelle de son supérieur, l'Ambassadeur de France à Varsovie.[5] Pragmatique jusqu'au bout, le Rédacteur utilisait la valise diplomatique française, surtout au moment où se déroulait en Pologne le procès de Hanna Rewska, accusée de collaborer avec *Kultura*. Le Quai d'Orsay tolérait ces pratiques.

1 AIL, cote : DmatPow 061.

2 AIL, cote : DmatPow 072.

3 AIL, cote : DMatPow 289, Leon Cierniawski, *Un dimanche*, une lettre de K. Pomian jointe (1994), ainsi que la note manuscrite : « l'ouvrage ne correspond pas du tout à ce que nous recherchons et ne peut être retenu ».

4 L'Agenda de Jerzy Giedroyc, le 13 mars 1948.

5 La correspondance de G. Sidre (et quelques lettres de Philippe Legrain), entre 1953-1968, soit 208 feuillets, contient 83 lettres et 74 réponses de J. Giedroyc.

Nous restons en très proche contact avec Messieurs Laloy et Villelume, et M. Laloy est même l'ami de mon collaborateur Józef Czapski. Nous sommes fiers que, de chaque numéro de Kultura *ou presque, le Ministère traduit une série d'articles en français. Nos relations sont bienveillantes, mais il est difficile de parler d'une collaboration plus large, probablement parce que la France ne manifeste pas à l'heure actuelle beaucoup d'intérêt pour l'Est européen*[1], écrit Giedroyc à George Sidre.

Dans ses lettres envoyées par la valise diplomatique, le Rédacteur pouvait parler sans craindre que son courrier tombe entre les mains du personnel de la Sûreté polonaise et, ayant confiance et de la sympathie pour le secrétaire de l'ambassade de France, Giedroyc partageait avec lui ses opinions politiques. Malheureusement, George Sidre a été renvoyé de Varsovie, sans doute sous la pression des autorités communistes polonaises, mais il resterait en contact avec le milieu de *Kultura* pendant des années. Il n'existe pas encore d'analyse de relations entre l'administration française et Maisons-Laffitte, mais une fois écrite, l'échange entre ces deux hommes y trouvera une place à part.

Il en est de même avec la discrète protection dont la maison a bénéficié en 1951, alors que Czesław Miłosz y habitait, après qu'il « avait choisi la liberté », ou encore quand l'équipe de *Kultura* a évité d'être « exilés » en Corse, le temps de la visite de Nikita Khrouchtchev en France.[2] Après la première période d'ostracisme, Jerzy Giedroyc parle avec beaucoup de gratitude de l'aide et de la bienveillance des autorités françaises envers la revue.[3]

Et, pour terminer, citons la lettre de Raymond Aron au professeur O. William Perlmutter, l'auteur en ayant envoyé la copie à Jerzy Giedroyc :

Je connais depuis le début les dirigeants de la revue Kultura *et leur effort de réflexion et de publication. J'ai le plus grand respect pour la qualité de leur travail et une confiance entière dans leur intégrité morale et politique. Ils ont toujours gardé le contact avec les Polonais de Pologne sans aucune compromission lorsqu'il s'agissait des valeurs fondamentales.*

1 Copie de la lettre de J. Giedroyc à Geoerge Sidre du 28.06.1954, AIL, cote : Kor Red Sidre.

2 Mancewicz, S., Zsyłka po francusku (traduit en français sur le site : La déportation à la française, https://kulturaparyska.com/pl/search/searched-article/8/50758/Zsyłka)

3 Giedroyc, J. Moja Francja.

Ils ont été pour tous les intellectuels émigrés d'Europe orientale un exemple et une inspiration.[1]

En vous invitant à consulter les Archives de l'Institut Littéraire, je voudrais ajouter que Maisons-Laffitte abrite la bibliothèque qui compte près de 50 mille titres, notamment des volumes en français. Jerzy Giedroyc parlait de sa collection de livres ainsi :

Encore au Moyen-Orient, à l'époque où j'étais en Égypte, je fréquentais les librairies, et comme l'Égypte était alors francophone, on pouvait y acheter beaucoup de livres français, y arrivaient même des livres publiés aux États-Unis ; j'y ai acheté entre autres Les hommes de bonne volonté *de Jules Romains. C'est un des plus intéressants ouvrages que je connaisse : plus d'une vingtaine de volumes, un portrait de la France du XIXe siècle. Je relis souvent ce livre…*[2]

Comment tous ces volumes ont pu entrer dans un sac à dos militaire ? Cela reste un mystère, mais ils se trouvent toujours sur les rayonnages de la bibliothèque de Maisons-Laffitte, près des *Voix* d'André Malraux, ce dernier volume comporte la dédicace adressée à Jerzy Giedroyc.

1 Aron R. à O. W. Permutter, 14.02.1967, AIL, cote : Kor Red Aron. J. Giedroyc a remercié R. Aron pour ses propos.

2 Supruniuk, M., *Uporządkować wspomnienia*, Toruń 2010, p. 89.

Cecylia Kuta

Kultura et le circuit clandestin du livre en Pologne, entre 1976 et 1990

Avant la naissance du circuit clandestin de la parole libre

Le circuit clandestin de livres s'organise de manière coordonnée en Pologne, entre 1976 et 1990. Pour désigner ce phénomène, on emploie également les termes suivants : deuxième circuit, édition indépendante, non censurée, publiée hors la censure, hors circuit officiel, ou encore « bibuła »[1] et « samizdat »[2]. Indépendamment de la terminologie adoptée, il s'agit toujours des livres, de la presse et d'autres imprimés qui étaient

1 *Wielki słownik języka polskiego en-line* (https://wsjp.pl/haslo/podglad/49839/bibula/5155819/w-konspiracji) désigne par le terme « bibuła » les publications non approuvées par les autorités d'un État, éditées et distribuées illégalement dans les pays où la censure politique était en vigueur. Ce terme fait référence à une brochure « Bibuła » publié en 1903 par Józef Piłsudski, qui était à l'époque rédacteur de la revue *Robotnik*, associée au Parti socialiste polonais. Dans cette brochure, il expliquait : « Bibuła, dans le jargon révolutionnaire, désigne tout imprimé illégal non accompagné de la sacro-sainte formule « dozwoleno cenzuroju » (en russe *permis par la censure*). » Il y décrivait le fonctionnement des maisons d'édition clandestines, les secrets de l'édition et le réseau d'éditeurs et de distributeurs clandestins, ainsi que leurs méthodes pour faire passer clandestinement des publications à travers la frontière de la partie russe de la Pologne. Voir Piłsudski, Józef, *Lutte révolutionnaire dans la partition russe. Faits et impressions des dix dernières années*, Vol. 1. *Bibuła*, Kraków 1903, p. 3.

2 Samizdat, en russe samodiejatielnoje izdatielstwo : auto-édition. Le terme a été utilisé pour la première fois par le poète Nikolai Glazkov dans les années 1940 du XXe siècle, pour désigner la distribution de recueils de ses poèmes sous forme dactylographiée. Voir Kasack, Wolfgang, *Leksykon literatury rosyjskiej XX wieku. Od początku stulecia do roku 1996*, Wrocław 1996, p. 546–548.

publiés sans l'aval du pouvoir, souvent critiques à son égard, concernant le domaine politique, historique, littéraire, socio-culturel, religieux.[1]

Dès la prise du pouvoir en Pologne, les communistes s'emploient à contrôler toute parole publique, y compris la presse écrite. Le 19 janvier 1945, le Bureau central de contrôle de la presse, des publications et des spectacles est créé sous la tutelle du Ministère de l'intérieur, puis, à partir du 15 novembre de la même année, il est subordonné au Président du Conseil des ministres.[2] Le 5 juillet 1946, on fonde l'Office principal de contrôle de la presse, des publications et de la radiodiffusion, subordonné au Premier ministre.[3] L'Office répond aux directives émanant d'abord du Comité central du PPR (Parti ouvrier polonais), puis du Comité central de la PZPR (Parti ouvrier unifié de Pologne), et il s'acquitte parfaitement de ses tâches, en inspire d'autres. La censure doit ainsi contrôler toutes les activités de publication, elle est un outil des autorités pour lutter contre toute manifestation « d'attitudes hostiles ». La production et la distribution de papier et de l'équipement qui sert à l'impression passent aussi sous le contrôle et le monopole d'État.[4] Les tentatives d'éditer librement finissaient par des arrestations. Dans les services secrets communistes, dans le département de lutte contre la clandestinité ou l'opposition, il existe, à différentes époques, des cellules distinctes chargées de la « lutte contre la propagande écrite hostile ».[5]

1 Kuta, C., *Niecenzurowane. Z dziejów drugiego obiegu wydawniczego w Krakowie w latach 1976–1990*, Kraków 2019, p. 8.

2 *Główny Urząd Kontroli Prasy 1945–1949*, Warszawa 1994, p. 27. Voir : Frazik, W., Struktura organizacyjna Urzędu Bezpieczeństwa w województwie krakowskim w latach 1945–1956 w świetle aktów normatywnych, [dans] : *Strażnicy sowieckiego imperium…* Kraków 2009, p. 13.

3 Histoire de GUKPPiW (Office central de contrôle de la presse, des publications et de la radiodiffusion) plus d'informations, voir : Ciećwierz, M., Kształtowanie się państwowego aparatu nadzoru i kontroli prasy w latach 1944–1948, *Kwartalnik Historii Prasy Polskiej* 1983, n. 4, p. 63–83 ; Rudka, Sz., *Poza cenzurą. Wrocławska prasa bezdebitowa 1973-1989*, Wrocław-Warszawa 2001, p. 15–25 ; Kostecki, J., Cenzura, in: *Literatura polska XX wieku. Przewodnik encyklopedyczny*, vol. 1, Warszawa 2000, p. 83-84.

4 Wyrozumska, B., Wbrew cenzurze, *in* : *Wydawnictwa podziemne w powojennym Krakowie.* Kraków 1993, p. 12 ; Pilecki W. [Wojciech W. Wiśniewski], Polska prasa konspiracyjna, *in* : *Miesięcznik Małopolski* 1983, n° 5/6, p. 66 ; Kondek, S., Kontrola, nadzór, sterowanie. Budowa państwowego systemu wydawniczego w Polsce w latach 1945–1951, *in* : *Piśmiennictwo – systemy kontroli – obiegi alternatywne*, vol. 2, Warszawa 1992, p. 203–204 ; Roliński, A., Cenzura i „resy", in: *Solidarność – Kruszenie muru. Katalog wystawy*, Kraków 2000, p. 137–156.

5 Voir : Frazik, W., *Struktura organizacyjna…*, *op. cit.*, p. 25, 43, 69.

Les textes et les informations non censurés proviennent principalement de l'étranger, sont publiés en exil, notamment par l'Institut Littéraire de Paris, passent aussi en Pologne sous forme des émissions en langue polonaise de la Radio Free Europe, BBC Radio, Voice of America, ainsi que de Radio Madrid, Radio France International et Radio Tirana, leur réception en Pologne est brouillée.[1]

La distribution des ouvrages publiés en exil est passible de sévères sanctions, y compris les peines de prison. En 1950, le Bureau principal de contrôle de la presse interdit la distribution de la *Kultura* parisienne en Pologne.[2] En 1958, Hanna Rewska, l'ancien soldat de l'Armée de l'intérieur et de l'Insurrection de Varsovie, est condamnée à trois ans d'emprisonnement pour avoir distribué les publications de l'Institut littéraire de Paris.[3] Au printemps 1961, Andrzej Markiewicz, écrivain débutant et ancien employé de l'association PAX, qui a publié un reportage dans les pages de *Kultura* et entretient une correspondance avec Jerzy Giedroyc, est arrêté et condamné à trois ans de prison.[4] Quelques mois plus tard, début septembre 1961, Anna Rudzińska, secrétaire du club Krzywe Koło, est arrêtée, inculpée pour avoir eu des contacts avec *Kultura* et signé, avec Jerzy Giedroyc, un contrat qui prévoyait la traduction du livre de Feliks Gross *The Seizure of Political Power in a Century of Revolutions*. En février 1962, elle est condamnée à un an de prison.[5] « Frapper les contacts de la *Kultura* parisienne au pays devait la couper

1 Wyrozumska, B., *Wbrew cenzurze…*, *op. cit*. p. 12 ; Burnetko, K., Do plecaka i przez Tatry, Promieniści 1989, n° 16, p. 1. Voir : Machcewicz, P., *„Monachijska menażeria". Walka z Radiem Wolna Europa 1950–1989*, Warszawa 2007 ; Tarka, K., *Emigranci na celowniku. Władze Polski Ludowej wobec wychodźstwa*, Łomianki 2012; *idem*, *Na emigracji i w kraju*, Łomianki 2015.

2 Kamińska-Chełminiak, K., Stefana Kisielewskiego związki z paryską *Kulturą*, in: *Zeszyty Prasoznawcze*, 2017, Vol. 60, p. 583.

3 Plus d'informations : *Sąd orzekł…*, Paryż 1972; Friszke, A., Sprawa Hanny Rewskiej, in: *Zeszyty Historyczne* 1996, n°. 117, p. 185–191.

4 Tarka, K., Wyrok za tłumaczenie. Sprawa Anny Rudzińskiej, in: *Wolność i Solidarność* 2016, n° 9, p. 69 ; Ptasińska-Wójcik, M., *Z dziejów Biblioteki Kultury 1946–1966*, Warszawa 2006, p. 302.

5 Rudzińska, A., *O moją Polskę. Pamiętniki 1939–1991*, Łódź–Warszawa 2003, p. 159–174, 316 ; Friszke, A., *Opozycja polityczna w PRL 1945–1980*, Londyn 1994, p. 176 ; Jedlicki, W., *Klub Krzywego Koła*, Paryż 1963, p. 144–148 ; Tarka, K., *„Wyrok…"*, *op. cit.* p. 61–71.

de la Pologne, la priver de l'influence sur l'intelligentsia ».[1] Les répressions de ceux qui possédaient ou colportaient des exemplaires de *Kultura*, et surtout les procès cités ont joué un rôle important dans la consolidation de la légende de la revue parisienne, « tant en Pologne que (très spécifiquement) à Maisons-Laffitte ».[2]

Malgré la dureté des représailles, bien avant l'apparition du deuxième circuit, les publications de l'Institut littéraire de Paris parviennent aux lecteurs en Pologne, par divers canaux. Les volumes sont passés en contrebande par des écrivains, artistes, diplomates, bibliothécaires et même des marins.[3] À la fin des années 1960, des alpinistes, surnommés « taternicy » (les alpinistes des montagnes des Tatras), ont fait passer depuis la Pologne, par les montagnes, des manuscrits dactylographiés que l'Institut Littéraire imprimait par la suite, et ils rapportaient des publications interdites en Pologne. Leur activité est interrompue par une série d'arrestations. Près d'une cinquantaine de personnes sont emprisonnées, cinq sont jugées lors du procès principal qui se déroule entre 1969 et 1970 : Jakub Karpiński, Maciej Kozłowski, Małgorzata Szpakowska, Krzysztof Szymborski et Maria Tworkowska. Des peines de prison allant de 3 à 5 ans sont prononcées.[4]

Le mouvement de l'édition indépendante, qui se développe en Pologne à partir de la seconde moitié des années 1970, doit son origine à l'émigration, tout comme à l'époque des partages du XIXe siècle. Dès les débuts et tout au long du fonctionnement de l'édition libre, *Kultura* est sa source d'inspiration et son soutien essentiel. Les éditeurs clandestins

1 Ptasińska-Wójcik, M., Inwigilacja Instytutu Literackiego przez Służbę Bezpieczeństwa w czasach Gomułki, in: *Aparat bezpieczeństwa wobec emigracji politycznej i Polonii*, Warszawa 2005 p. 137.

2 Supruniuk, M., *Zobaczyć inną Polskę. Pomoc paryskiego Instytutu Literackiego dla Polski w latach 1946–1990. Koncepcje i realizacja*, Toruń 2011, p. 107 ; Tarka, K., Wyrok…, *op. cit.* p. 69.

3 Ptasińska-Wójcik, M., *Z dziejów Biblioteki Kultury…, op. cit.* p. 126-127; Sowiński, P., *Zakazana książka. Uczestnicy drugiego obiegu 1977–1989*, Warszawa 2011, p. 84 ; Gawłowicz, J., *Byłem kurierem Giedroycia*, Szczecin 1998, p. 20, 25, 30, 52-53.

4 Plus d'informations dans : Archives de l'IPN, (AIPN, 0204/23, vol. 1–41), SOR Touriste ; (AIPN, 0582/20, vol. 1–20). Dossier d'enquête contre Maciej Kozłowski et autres; AIPN, 1666/493, vol. 1-3, Acte d'accusation contre Maciej Kozłowski, Maria Tworkowska, Krzysztof Szymborski, Jakub Karpiński, Maria Małgorzata Szpakowska, Warszawa, 1969 ; AIPN, 01334/698, Jugement dans l'affaire Maciej Kozłowski et autres du 24 février 1970 ; Voir aussi *Kultura* 1971, n° 11, p. 98-113 ; Karpiński, J., *Alpinisme en plaine*, Lublin 2002, p. 21-31 ; Kaliski, B., dans *Karta* 2004, n° 40, p. 99-131 ; Proces taterników, in : *Zeszyty Historyczne* 1997, n° 121, p. 89 -97.

se rendaient bien compte que sans l'apport financier de l'émigration, l'essor de l'édition indépendante serait difficile, voire impossible.[1]

Avant que le deuxième circuit de l'édition ne soit organisé, certains écrivains publient déjà dans *Kultura*. Au début, il s'agit d'un groupe modeste, les contacts avec l'émigration étant bien plus difficiles que lors des décennies suivantes. Tous ne signaient pas de leur nom, mais sous pseudonyme. Parmi les précurseurs, citons Stanisław Cat-Mackiewicz, January Grzędziński, Stefan Kisielewski (pseudonyme Tomasz Staliński), Jerzy Działak (Flemming), Zbigniew Florczak (Pelikan).[2]

Dès les années 1950, Stefan Kisielewski, écrivain, journaliste, compositeur et critique musical, catholique et militant de l'opposition, associé à la revue *Tygodnik Powszechny*, collabore avec *Kultura*, fournissant de précieuses informations sur la situation en Pologne. Il devient le critique littéraire régulier. En novembre 1971, il écrit à Jerzy Giedroyc ceci :

Je voulais vous dire cette chose qui est vraiment importante pour moi. Ce que je vous dois c'est le fait que, « au crépuscule de ma vie » (excusez le pathos), s'est ouverte devant moi une perspective dont je n'avais même pas rêvé : celle d'écrire et de publier ce que je veux.[3]

Sa collaboration régulière avec *Kultura* date de 1976, il y a publié plusieurs de ses romans.

Les contacts avec les maisons d'édition en exil nécessitaient une prudence particulière. Parfois, cette collaboration devait rester secrète, même pour les personnes les plus proches. L'écrivain et traducteur Zbigniew Florczak en parle ainsi, après des années :

Même ma femme ne savait pas que j'écrivais pour Kultura. *Le plus souvent je le faisais tard dans la nuit, sur une machine à écrire installée sur la table de cuisine. En utilisant du papier le plus fin et l'écriture fine pour rendre le colis le plus léger possible.* [4]

1 Sowiński, P., *Zakazana książka…*, *op. cit*. p. 75.

2 *Ibidem*, p. 79.

3 Archives de l'Institut Littéraire, Maisons-Laffitte, Lettre de Stefan Kisielewski à Jerzy Giedroyc du 13 XI 1971. Citation après Kamińska-Chełminiak, K., Związki Stefana Kisielewskiego z *Kultura* paryską, in: *Studia prasowe*, 2017, vol. 60, p. 582.

4 Florczak, Z., *Grypsy i reminiscencje*, Londyn 1995, p. 12.

Naissance d'une industrie graphique indépendante

Des contacts plus vifs avec l'Institut Littéraire commencent au milieu des années 1970, lorsque des groupes d'opposition émergent en Pologne. En été 1974, Piotr Jegliński, avec d'autres étudiants de l'Université catholique de Lublin, Bogdan Borusewicz et Janusz Krupski tentent de lancer leur maison d'édition indépendante ; Jegliński part donc à l'Ouest avec l'intention d'importer en Pologne le matériel d'impression. Au début, Jerzy Giedroyc et Jan Nowak-Jeziorański, responsable de Radio Free Europe, avec qui Jegliński est entré en contact, considèrent l'initiative des étudiants de Lublin trop risquée. Jegliński en parle en ces termes :

Ils m'ont soutenu quand il s'agissait d'expédier des livres parce qu'ils le faisaient déjà *eux-mêmes par divers moyens, mais quand je leur ai parlé de mes projets d'imprimeur, ils m'en ont* énergiquement *dissuadé.* [...] *Ils avaient peur que le lancement de l'impression clandestine en Pologne provoque des arrestations massives, et qu'une autre génération de jeunes idéalistes soit emprisonnée pour des années. Ils pensaient que l'imprimerie libre était, à cette époque, comme des armes dont on se servait contre l'ennemi dans les années 1940* [...] *Tout a changé lorsqu'ils ont vu nos imprimés bleus (issus de l'alcool distillé), que je leur ai envoyés, après les avoir reçus de Pologne. Ils se sont rendu compte que les autorités harcèlent, confisquent et parfois arrêtent, mais qu'il n'y a pas de grands procès politiques pour les publications clandestines.*[1]

Giedroyc et Nowak-Jeziorański avaient leurs raisons, tout à fait concrètes. Bien que souvent idéalistes dans leurs objectifs, ils restaient réalistes sur le plan politique et comprenaient bien que la simple utilisation d'une machine à imprimer pouvait être sévèrement punie par les autorités communistes.[2]

Ce n'est qu'après plusieurs mois d'efforts que Jegliński réussit enfin à acheter un duplicateur à l'alcool. Au printemps 1976, la machine est transportée à Lublin par Wit Wojtowicz, membre du théâtre académique de l'Université de Lublin, qui revenait d'une série de représentations. Selon certains, c'est la *Ferme des animaux* de George Orwell qui est le premier texte sorti. En été 1976, Wojtowicz se rend de nouveau à Paris. Il parle de son séjour à Maisons-Laffitte ainsi :

1 Jegliński, P., Placówka w Paryżu, in: *Scriptores* 2011, n°. 39, p. 65–66.

2 Olaszek, J., Rewolucja powielaczy. Niezależny ruch wydawniczy w Polsce 1976–1989, Warszawa 2015, p.22.

En respectant toutes les règles de la conspiration, nous sommes arrivés avec Piotr Jegliński dans cette superbe maison, pour rencontrer Jerzy Giedroyc. Nous avons parlé de la situation, du duplicateur qui était en notre possession, de la nécessité de construire une imprimerie indépendante. […] . *Et M. Jerzy Giedroyc a donné à Piotr l'argent pour acheter un autre duplicateur, pour l'opposition en Pologne*.[1]

Notons qu'une partie importante de l'aide financière accordée par l'Institut Littéraire de Paris à divers milieux d'opposition en Pologne a été utilisée pour les besoins du mouvement d'édition indépendante, y compris le matériel d'impression.[2]

La contrebande de ces équipements devait être soigneusement planifiée et organisée. Giedroyc partage ses opinions sur les opportunités de transporter des machines d'imprimerie en Pologne, dans sa lettre du 11 décembre 1977, à Jan Nowak-Jeziorański.

La question des duplicateurs pour le pays est la plus importante. Malheureusement, il y a un problème avec l'argent et leur transport. Le plus simple serait de nous servir d'une entreprise américaine ou suédoise qui opère dans le pays. Mais comment les joindre ?[3]

Les personnes impliquées dans le transport du matériel d'impression étaient d'une grande ingéniosité, recherchant de nouveaux canaux de transport, des moyens de dissimuler ces équipements. On démontait les machines, dissimulaient des pièces dans des voitures, trains, bateaux, au milieu des livres et parfois à l'intérieur.[4]

Ce matériel n'atteignait pas toujours ses destinataires. Une partie tombait entre les mains du Service de sécurité qui travaillait à démasquer et contrôler les canaux de cette contrebande. Le général communiste Czesław Kiszczak le confirme :

Les informations étaient précieuses. On décryptait pour nous les structures clandestines, leurs plans et intentions. Il en était de même avec les

1 Wojtowicz, Wit K., Francuzka w Lublinie, *Scriptores* 2011, n° 39, p. 231.

2 Tyrchan, M., *Paryska Kultura: wobec konfliktów politycznych w Polsce (1976-1989)*, Poznań 2011, p. 199.

3 *Lettre de Jerzy Giedroyc à Jan Nowak Jeziorański*, 11 XII 1977, in: Nowak-Jeziorański, Jan, Giedroyc, Jerzy, *Lettres 1952–1998*, Wrocław 2001, p.420.

4 Choma-Jusińska, M.,Współpraca środowiska *Spotkań* z emigracją na Zachodzie, in: *Pamięć i Sprawiedliwość* 2010, n°. 1, p. 192–194; Sowiński, P., *Zakazana książka*…, *op.cit.*, p. 91.

équipements. Nous attachions des balises à certaines pièces, nous savions ainsi où se trouvaient les imprimeries. Nous en avons découvert un certain nombre [1].

Irena Lasota, qui a organisé l'aide aux clandestins en Pologne, en parle ainsi :

C'était un secret de polichinelle [...] *que des offsets avec des émetteurs permettant leur localisation étaient livrés en Pologne. On m'a informé d'un tel cas en 1984.*[2]

Au milieu des années 1980, la presse clandestine diffusait aussi l'information sur les émetteurs installés par le Service de sécurité.[3]

Les découvertes des canaux de contrebande étaient d'ailleurs rentables pour les Services secrets communistes, cela leur permettait de confisquer des équipements occidentaux d'une très haute qualité et de les utiliser pour leurs besoins.[4] Le travail pour découvrir les moyens de transport du matériel et de l'argent de l'étranger était d'ailleurs l'un de principaux objectifs de la lutte du Service de sécurité contre le deuxième circuit d'édition. On estime que, grâce à ses agents, le Service de sécurité a réussi à contrôler environ 80 % des transports acheminés de l'Ouest, pour le besoin du mouvement clandestin Solidarność.[5]

Lignes éditoriales

Kultura suivait avec attention le développement du circuit libre d'édition en Pologne. Au début de 1978, la rédaction déclarait :

Croît le nombre d'intellectuels qui ont assez de la censure et décident de dire la vérité dans les journaux et des publications libres. À leurs côtés, travaillent ces collègues qui, « s'abstenant de certains gestes », font leur possible pour élargir la relative indépendance des sciences humaines dans

1 Bereś, W., Skoczylas, J., *Generał Kiszczak mówi… prawie wszystko*, Warszawa 1991, p. 203.

2 Milewski, czyli tajemnica poliszynela. Wywiad z Ireną Lasotą, in: *Nowy Świat*, 26 V 1992, p. 2.

3 Mieszanka informacyjna: Ubeckie nadajniki do namierzania drukarni, in: *Baza* 1985, n°. 6, p. 27.

4 Zając, E., Głębocki, H., *Ketman* i Monika – żywoty równoległe, in: *Aparat represji w Polsce Ludowej 1944-1989* 2005, n° 1, p. 101.

5 Błażejowska, J., *Papierowa rewolucja. Z dziejów drugiego obiegu wydawniczego w Polsce 1976–1989/1990*, Warszawa 2010, p.230.

les limites de la censure. Sans nier les mérites des seconds, faut-il s'étonner que les premiers suscitent chez nous un intérêt plus vif et de plus grands espoirs pour l'avenir ? Puisque (et c'est probablement essentiel) l'existence de la presse non censurée en Pologne est, pour nous, bien plus « qu'un fait prouvant la spécificité de la Pologne, un simple fait parmi d'autres ». Pour nous, c'est un phénomène qui a une tout autre valeur. [1]

Sur les pages de *Kultura* paraît l'information sur les titres majeurs de la presse clandestine en Pologne.[2] Outre de brèves descriptions du contenu de chaque numéro, *Kultura* publiait également des articles de synthèse plus longs, menait parfois des débats avec des auteurs du pays.[3] Dans une des revues de la presse du deuxième circuit, Jakub Święcicki écrit que malgré le harcèlement et les répressions du Service de sécurité contre les acteurs de l'édition indépendante, « les tirages augmentent, la technologie et la lisibilité de l'impression s'améliorent, et le réseau de distribution grandit. C'est un essor absolument extraordinaire de la circulation de l'information indépendante, du journalisme et des œuvres littéraires dans un laps de temps très court, un développement dont personne ne rêvait ».[4]

La maison d'édition indépendante NOWA, la plus importante dans le circuit clandestin, collaborait avec l'Institut Littéraire et, en 1978, elle a publié une sélection d'articles de *Kultura*. Dans l'introduction, nous lisons :

…dans une large mesure, l'intelligentsia polonaise doit à Kultura *[...] la préservation et la continuité de la pensée politique, le modèle non-conformiste de la culture nationale, c'est la « bourse de Hambourg » des positions et des valeurs.*[5]

Cette sélection d'écrits devait donc être « non seulement une lecture fascinante pour le lecteur au pays », mais aussi « un témoignage de gratitude de l'opposition démocratique polonaise envers ces quelques personnes [appartenant à la rédaction de *Kultura*] ; sans leurs efforts, la vie intellectuelle polonaise aurait été autrement plus pauvre »[6].

1 Obserwatorium. Listy z Kraju, in: *Kultura* 1978, n° 3, p. 67-68.

2 Święcicki, J., Polskie periodyki poza cenzurą, in: *Kultura* 1980, n° 10, p. 60-65.

3 Broński M. [W. Skalmowski], Zapis, *Kultura* 1977, n° 10, p. 99-104; W. Odojewski, Głos młodego pokolenia, *Kultura* 1978, n° 3, p. 119-123.

4 J.Ś.[Jakub Święcicki], Niecenzurowana prasa krajowa, in: *Kultura* 1978, n° 10, p. 99-101.

5 Krajowe wydanie *Kultury*, in: *Kultura* 1979, n° 9, p. 82.

6 *Ibidem*, p. 82-83.

En Pologne, les publications étrangères étaient réimprimées alors que l'Institut Littéraire publiait des œuvres d'auteurs polonais. En 1977, la collection de « Bibliothèque de Kultura » lance une nouvelle série intitulée « Non censurée » qui comprend entre autres des œuvres de Stanisław Barańczak, Kazimierz Brandys, Ryszard Krynicki et Bogdan Madej. La série s'interrompt après l'introduction de l'état de guerre en Pologne, quand nombre d'écrivains vivant dans le pays choisissent l'exil et que la division entre la littérature du pays et la littérature de l'exil cesse d'opérer.[1]

Rappelons aussi que de nombreux titres de la presse libre faisaient référence aux sujets développés en émigration et aux activités de l'Institut littéraire. Par exemple, la revue *Res Publica*, qui a existé entre 1978 et 1981, présentait des entretiens avec Giedroyc et Zofia Hertz, des textes de Józef Czapski, discutait du journalisme de Juliusz Mieroszewski[2].

Durant l'activité légale du syndicat Solidarność, entre août 1980 et l'état de guerre introduit le 13 décembre 1981, on note un essor important du mouvement éditorial indépendant en Pologne. Les possibilités de recevoir en Pologne la littérature imprimée en exil se sont également élargies. Dans une lettre du 2 mai 1981 adressée à Jan Nowak-Jeziorański, Jerzy Giedroyc écrit :

En ce moment, il existe d'énormes possibilités d'envoyer des livres en Pologne. Cela est dû en grande partie au prix Nobel de Miłosz. Il a été *comme un rouleau compresseur, et pas seulement en ce qui concerne la Pologne.* […] *Les besoins sont si grands que je n'arrive plus à suivre.*[3]

Quelques mois plus tard, il écrit la même chose, dans sa lettre à Jan M. Ciechanowski :

Je vois en Pologne un grand intérêt pour les questions historiques, mais je ne suis malheureusement pas en mesure de répondre à ces demandes. Maintenant, la maison d'édition indépendante « Krąg » reprend la

1 Tyrchan, M., Paryska Kultura…, *op. cit*. p, 203; Toruńczyk, B., *Rozmowy w Maisons-Laffitte, 1981*, Warszawa 2006.

2 Leopolita [R. Zimand], All that jazz, in: *Kultura* 1985, n° 7/8, p. 92-97; J. Andrzejewski [Andrzej Paczkowski], O poprzednim wcieleniu *Res Publiki*, czyli klerk i polityka w socjalizmie", in: *Res Publica* 1988, n. 8, p. 9-17; Tyrchan, M., *Paryska Kultura…*, *op.cit*., p. 200.

3 List Jerzego Giedroycia do Jana Nowaka-Jeziorańskiego*, 2 V 1981.*, in: Nowak-Jeziorański, Jan, Giedroyc, Jerzy, *Listy 1952-1998…*, *op.cit*., p. 573.

publication de nos Cahiers historiques *à partir du premier numéro, ce qui pourrait satisfaire un peu cette demande.*[1]

Après l'introduction de l'état de guerre en Pologne, *Kultura* participe à la création, en exil, du Fonds d'aide à la littérature et à la science polonaises indépendantes, dont la mission était de publier des livres d'auteurs polonais et des études au sujet de la Pologne, notamment sur l'histoire récente.[2] Jerzy Giedroyc a apporté un soutien financier à NOWA, CDN, *Tygodnik Mazowsze* et aux périodiques traitant des questions d'Europe centrale et orientale auxquelles il tenait beaucoup, tels que *Niepodległość*, *ABC* et *Obóz*. Il soutenait également de nombreuses bibliothèques clandestines au pays qui rassemblaient des écrits indépendants.[3]

Les éditeurs du circuit clandestin en Pologne ont abondamment utilisé la production de l'émigration et l'ont réimprimée. Les publications les plus fréquentes étaient celles de l'Institut Littéraire de Paris qui a cédé ses droits d'édition et ses droits d'auteur à la maison d'édition NOWA, en vertu d'un accord conclu en octobre 1981. Conformément à cet accord, seules les éditions d'œuvres individuelles de Gombrowicz et de Miłosz nécessitaient un accord séparé. Les autres éditeurs, qui souhaitaient réimprimer, étaient obligés de payer à NOWA une quote-part de 3 % de la valeur de l'édition réimprimée. Les montants devaient être versés au Fonds de Kultura parisienne en Pologne.[4]

Les publications d'autres centres d'édition en exil ont également été réimprimées : les Editons Spotkania de Paris, Annex de Londres, Puls, Polonia Book Fund Ltd, la Fondation culturelle polonaise, Kontra, Odnowy, Veritas, etc.[5] Il y a eu des cas où des maisons d'édition indépendantes n'ont pas inclus d'informations sur la réimpression, ce qui

1 Lettre de Jerzy Giedroyc à Jan M. Ciechanowski, 15 X 1981, in: *Mam na Pana nowy zamach,* Łódź–Paris 2019, p. 301.

2 Fundusz Pomocy Niezależnej Literaturze i Nauce Polskiej, in: *Kultura* 1982, n° 6, p. 35-36.

3 Tyrchan, M., *Paryska Kultura…op. cit.*, p. 294; Bielecki, Cz., Książę Witold w podziemiu in: *Jerzy Giedroyc. Redaktor – Polityk – Człowiek*, Lublin 2001, p. 96-106.

4 Umowa z Nową, in: *Kultura* 1981, n° 11, p. 4 -5.

5 Kamińska J. [Władyslaw Chojnacki, Wojciech Chojnacki], *Bibliografia publikacji podziemnych w Polsce 13 XII 1981 – VI 1986*, Paryż 1988, p. 23 ; Chojnacki, W., Jastrzębski, M., *Bibliografia publikacji podziemnych w Polsce,* vol. 2, Warszawa 1993, p. 17–18.

leur a été signalé par l'Institut Littéraire en 1988. Dans un article publié dans *Kultura*, on lit ceci :

Les maisons d'édition indépendantes commencent de plus en plus fréquemment à réimprimer des livres publiés par l'Institut Littéraire non seulement sans demander l'autorisation, mais même, assez souvent, sans préciser qu'il s'agit d'une réimpression de l'édition de l'Institut Littéraire. Ce sont des mauvaises manières. [...] *Nous sommes très heureux que nos livres soient réimprimés dans notre pays, mais seulement après notre autorisation.*[1]

En général, on essayait de respecter les droits d'auteur. Les grandes maisons d'édition réputées ne pouvaient se permettre d'être arbitraires à cet égard. Le respect des droits d'auteur et de l'éthique professionnelle était l'une des conditions indispensables pour bénéficier du soutien financier du Fonds d'édition indépendante. Habituellement, les auteurs renonçaient à leurs droits d'auteur ou les offraient à des éditeurs clandestins.[2]

Le circuit indépendant publiait le plus souvent des livres sur la situation politique et sociale du moment, l'histoire récente, des déclarations de leaders de l'opposition et des essais. Les belles-lettres se plaçaient en second plan parce qu'au fil du temps, les œuvres littéraires ont commencé à susciter moins d'intérêt de la part des éditeurs clandestins. Cela était dû à l'apparition dans le circuit officiel des textes de certains écrivains en exil et ceux du pays dont les œuvres avaient été précédemment bloquées par la censure.[3] En comparant les publications en exil et clandestines éditées en Pologne, on voit que l'exil, libéré des problèmes courant de la réalité de la République populaire de Pologne, s'intéressait au développement de divers concepts idéologiques et politiques tandis que la clandestinité polonaise était plutôt - mais pas exclusivement - axée sur la pragmatique de l'action dans la réalité oppressive de la vie quotidienne. En même temps, il convient de noter que la littérature publiée et recherchée dans la clandestinité exposait largement l'essence du système communiste, ou plus largement totalitaire (*Ferme des animaux, Archipel du Goulag, Pensée captive*), tout comme les publications

1 Redaktor, Do naszych autorów w kraju in: *Kultura* 1988, n° 10, p. 2.

2 Kuta, C., Niezależny ruch wydawniczy 1980–1989 in: *NSZZ Solidarność 1980–1989*, vol. 2, Warszawa 2010, p. 297.

3 *Ibidem*, p. 289.

dans le domaine de la philosophie ou de la pensée politique (*Troubles avec le socialisme* de Leszek Kołakowski, *Petit traité du soviétisme* d'Alain Besançon, *Impuissance du journalisme* de Stefan Kisielewski), qui avaient également une dimension pragmatique évidente.[1]

On publiait le plus fréquemment (au moins 20 positions) les auteurs suivants : Czesław Miłosz, Leszek Kołakowski, Witold Gombrowicz, Józef Mackiewicz, Jakub Karpiński, Leszek Moczulski, prêtre Jerzy Popiełuszko, Aleksander Soljenitsyne, George Orwell, Adam Michnik, Leszek Nowak, Gustaw Herling-Grudziński, Stanisław Barańczak, Marek Hłasko, Stefan Kisielewski, Ryszard Zieliński, Vladimir Boukovski, Tadeusz Żenczykowski, Ryszard Kukliński, Michał Heller, Józef Kuśmierek, Władysław Bruliński, Roman Dmowski, Sławomir Mrożek, Jan Paweł II (Karol Wojtyła), Władysław Bartoszewski, Jan Józef Lipski, Jan Nowak-Jeziorański, Józef Piłsudski, Adam Ciołkosz, Jerzy Łojek, Stefan Bratkowski, Marek Nowakowski, Stefan Kurowski, Aleksander Niekriecz, Piotr Wierzbicki, Stefan Żeromski, Alain Besançon, Krystyna Kersten, Stefan Wyszyński, Paweł Zaremba.

La plupart d'entre eux étaient des exilés, étrangers ou morts. Seuls quelques auteurs vivaient en Pologne. La popularité de Miłosz (131 publications) est compréhensible, compte tenu du prix Nobel qu'il avait reçu en 1980. Les œuvres d'écrivains en exil qui ont été effacées de la littérature à l'époque de la République populaire de Pologne et interdites occupent aussi une place remarquable : Witold Gombrowicz (71 publications), Józef Mackiewicz (61), Gustaw Herling-Grudziński (41), Marek Hłasko (38), Sławomir Mrożek (28).[2] Cela ne surprend point car leurs publications étaient très populaires. Wojciech Karpiński, dans sa lettre du 29 octobre 1981 adressée à Jerzy Gieroyc, écrit ceci :

La curiosité à l'égard de la production intellectuelle de l'émigration est immense chez les jeunes, elle est probablement égale à leur ignorance. La faim est grande, et il faut faire presque tout.[3]

En ce qui concerne les titres du circuit indépendant les plus populaires, les œuvres d'émigrés arrivent en tête. La première place occupe

1 Kuta, C., *Niecenzurowane…*, *op. cit.*, p. 369.

2 Sowiński, P., *Zakazana książka…*, p. 299–300; Kuta, Cecylia, *Niezależny ruch wydawniczy…*, p. 286–289; voir : Błażejowska, J., *Papierowa rewolucja…*, p. 282–283.

3 Lettre de Wojciech Karpiński à Jerzy Giedroyc, 29 X 1981 in: *Mam na Pana nowy zamach…*, *op. cit.*, p. 25.

l'interview avec Ryszard Kukliński, « La guerre avec la nation vue de l'intérieur », publiée dans *Kultura* et reproduit en Pologne sous forme de brochure (26 éditions). En tête du classement se trouvent : le *Journal* de Witold Gombrowicz (25 éditions), *l'Esprit captif* de Czesław Miłosz (22 éditions). Il y a eu 12 éditions du *Journal écrit la nuit* de Gustaw Herling-Grudziński et du *Massacre de Katyn à la lumière des documents* de Józef Mackiewicz. Le *Courrier de Varsovie* de Jan Nowak-Jeziorański, *Un autre monde* de Gustaw Herling-Grudziński et *Mémoires de Starobielsk* de Józef Czapski comptent une dizaine d'éditions.[1]

La nouvelle politique orientale, élaborée par *Kultura* et formulée dans la première moitié des années 1970 par Juliusz Mieroszewski[2], s'est retrouvée dans des écrits du circuit libre.[3] Le point de départ était l'hypothèse de la permanence et de l'invariabilité des frontières existantes et la reconnaissance du droit à l'autodétermination de tous les peuples. L'objet de discussion a été la question de la position géopolitique de la Pologne après la Seconde guerre mondiale et le sort des pays et nations d'Europe centrale et orientale restant sous la domination soviétique, au moment où la Pologne retrouverait son indépendance et commencerait à établir des relations avec d'autres nations de la région. La prise de conscience de l'existence d'un ennemi commun a conduit à réfléchir à l'établissement d'une coopération entre les nations asservies d'Europe centrale et orientale et les pays de l'URSS.

Dans la seconde moitié des années 1970, les membres de l'Alliance pour l'indépendance de la Pologne ont écrit sur les questions géopolitiques. Le premier programme, publié en mai 1976, prône la voie de l'unification allemande et le soutien de la lutte pour la liberté des Ukrainiens, des Lituaniens et des Biélorusses. Le programme de l'Alliance prévoyait l'inviolabilité des frontières et la renonciation à toute

1 Les titres les plus publiés, voir Baza Biblioteki Narodowej, *Książki polskie podziemne (1976–1989)*, http://mak.bn.org.pl/cgi-bin/makwww.exe?BM=2; Jarska, N., Olaszek, J., Co czytała opozycja? Książki drugiego obiegu jako wyraz tożsamości politycznej, ideowej i kulturowej opozycji w PRL (1976–1989), in: *Drugi obieg w PRL na tle samizdatu w państwach bloku sowieckiego po 1956 roku*, Warszawa 2016 p. 159–161.

2 Voir Mieroszewski, J., Rosyjski kompleks polski i obszar ULB, in: *idem*, *Finał klasycznej Europy*, Lublin 1997, p. 352-361.

3 Voir les articles de J. Skórzyński et A. Fiszke dans *W poszukiwaniu programu. Studia i szkice z dziejów opozycji politycznej w PRL,* Warszawa-Wrocław 2020 ; *Przystosowanie i opór. Studia z dziejów PRL,* Warszawa 2007 ; l'article de K. Łabędź dans *Solidarność i opozycja polityczna w Europie Środkowo-Wschodniej w latach 80. XX wieku. Wybrane zagadnienia*, Wrocław 2012.

revendication territoriale. Bien que la discussion sur l'Europe de l'Est ait été plutôt en marge des débats de l'opposition, l'approche de cette question, dans divers périodiques, coïncidait en général avec les principales thèses de Mieroszewski.

Dans ses déclarations officielles, le NSZZ Solidarność n'a pas abordé la question de l'Europe centrale et orientale. La seule exception était le « Message aux travailleurs d'Europe de l'Est », formulé par la 1re Assemblée nationale des délégués, en septembre 1981, qui constituait un point de référence important pour les discussions de programme qui avaient lieu dans les périodiques du mouvement clandestin.

Après l'instauration de la loi martiale, le mot d'ordre de la collaboration des nations d'Europe centrale et orientale a été répété dans des périodiques clandestins et dans des déclarations, suivant la conviction que seule une action commune des nations soumises à l'URSS pouvait effectivement changer la situation. Ces postulats ont été avancés principalement par les organisations indépendantistes créées après le 13 décembre 1981, qui avait pour point de départ l'irréformabilité du système communiste et anticipaient l'effondrement de l'URSS.

En bref

La lutte contre le communisme par l'expression libre n'était pas une idée polonaise. Connue en Union soviétique et en Tchécoslovaquie plus tôt qu'en Pologne, elle s'est développée par la suite dans d'autres pays du bloc soviétique, notamment en Hongrie et en RDA. C'est toutefois en Pologne que la circulation de la parole libre a pris les plus larges proportions. Les données statistiques témoignent de l'étendue du phénomène en Pologne dans les années 70 et 80. Il y existait près de 5 500 périodiques clandestins. Dans d'autres pays du bloc soviétique, des périodiques indépendants étaient bien moins nombreux : en Tchécoslovaquie, il y en avait environ 800, en Hongrie 40, en RDA 30. S'il s'agit des livres, environ 6 500 positions ont été publiées en dehors du circuit officiel en Pologne, environ 900 en Tchécoslovaquie, et encore moins dans d'autres pays.[1]

La Pologne a été le seul pays où l'on utilisait des techniques d'impression avancées à grande échelle, ce qui a permis de réaliser d'importants

1 Olaszek, J., *Rewolucja powielaczy…, op.cit.,* p. 332.

tirages. L'emploi de duplicateurs était généralisé dans le milieu de l'opposition anticommuniste polonaise. Ainsi, les publications indépendantes atteignaient non seulement des cercles étroits, comme dans d'autres pays du bloc communiste, elles avaient un public beaucoup plus large. Le circuit clandestin polonais différait du samizdat en ce sens qu'il fonctionnait non seulement dans les grandes villes, mais aussi dans de petits centres.

En brisant le monopole des communistes sur l'information, en libérant l'accès au contenu incompatible avec l'idéologie dominante, le circuit clandestin d'édition en Pologne révélait la vérité qui dérangeait les autorités et jouait un rôle important dans la lutte pour préserver l'identité polonaise. Ces maisons d'édition ont aussi grandement contribué à la diffusion de la littérature des auteurs en exil. Elles ont apporté aux lecteurs polonais des œuvres des classiques mondiaux, absentes dans le circuit officiel, en révélant des contenus gênants pour les autorités et restaurant la conscience historique. Les œuvres d'écrivains polonais, des auteurs en exil ainsi que d'auteurs étrangers, publiées dans le deuxième circuit, constituaient une alternative à l'offre des librairies, limitée par la censure et la politique culturelle des autorités communistes. Les éditeurs clandestins se sont rendu compte que sans le soutien financier et matériel de l'émigration, le développement du mouvement de l'édition indépendante serait difficile, voire impossible. D'autre part, grâce aux contacts avec les éditeurs clandestins en Pologne, les centres en exil ont pu rester en contact avec le pays, recevant des informations sur sa situation politique, sociale et culturelle. Tout cela participait à la vie intellectuelle clandestine.

Le deuxième circuit d'édition était largement discuté dans *Kultura*. En outre, on y publiait les écrits fondateurs et les programmes des groupes d'opposition apparus en Pologne ainsi que des lettres de contestation, des appels et des déclarations, des résolutions et des jugements de tribunaux condamnant des militants de l'opposition. Les revues en exil ont non seulement enregistré et commenté les événements en cours, mais ont grandement influencé la pensée politique de l'opposition anticommuniste en Pologne.

Michał Wenklar

De la présence de *Kultura* en Pologne, à l'époque du « dégel » politique de 1956

L'époque du « dégel politique » de 1956 a été l'une des périodes les plus importantes dans l'histoire de la Pologne d'après-guerre. C'était le temps de grands espoirs, puis de grandes déceptions. Pendant quelques mois, il semblait envisageable que l'État polonais puisse exister, certes, dans le bloc soviétique, mais qu'il se démocratise, élargisse la sphère des droits et des libertés civiques, redéfinisse ses relations avec l'URSS.[1] La transition d'Octobre, et le « dégel » qui l'a précédé, ont été forcément très suivis par les cercles d'émigrés, y compris les rédacteurs de la revue parisienne *Kultura*.

L'attitude de Jerzy Giedroyc et de ses proches collaborateurs face aux événements d'Octobre 1956 a été le sujet d'analyse des historiens, notamment dans l'ouvrage en polonais de Paweł Ziętara, sur la position de l'émigration face aux changements survenus en Pologne, à cette époque.[2] Évoquons ici certaines pistes pour présenter ce sujet, dont celle de la présence d'écrivains associés à *Kultura* et à l'Institut Littéraire, et de leurs œuvres, dans le circuit officiel d'édition en Pologne. L'Octobre et le « dégel » post-octobre - appelés à juste titre par Jakub Karpiński « une part de liberté »[3] – ont permis aux périodiques légaux en Pologne

1 Dans la vaste littérature à propos de l'année 1956 en Pologne sont à remarquer : M. Tarniewski (J. Karpiński), *Porcja wolności (październik 1956)*, Paris 1979 ; P. Machcewicz, *Polski rok 1956*, Warszawa 1993 ; P. Codogni, *Rok 1956*, Warszawa 2006 et J. Kochanowski, *Rewolucja międzypaździernikowa : Polska 1956–1957*, Kraków 2017.

2 Ziętara, P., *Emigracja wobec Października. Postawy polskich środowisk emigracyjnych wobec liberalizacji w PRL w latach 1955–1957*, Warszawa 2001, p. 209–229.

3 Tarniewski M., (J. Karpiński), *Porcja wolności… op.cit.*

de publier des textes d'écrivains exilés, y compris les extraits de *Kultura*, et même de faire paraître certains livres de ces auteurs sur le marché de l'édition. La mission, notamment celle de préserver et de mettre à la disposition du public la culture polonaise indépendante, a pu se réaliser légalement au pays.

Le présent article est donc consacré à la présence des écrivains de *Kultura* dans la presse et dans l'édition de la Pologne de cette époque : les auteurs et les œuvres publiés, les revues qui les ont accueillis, le contexte de ces parutions et les circonstances qui ont accompagné la fin de cette « part de liberté ». Quelle était la position de Jerzy Giedroyc sur la question de la publication de ses proches auteurs en Pologne ? Quelle était l'attitude du cercle de *Kultura* face aux transformations d'Octobre 1956 ? Et quels étaient leurs espoirs et attentes liés à la politique du nouveau premier secrétaire du parti, Władysław Gomułka ?

Kultura et Octobre 1956

Jerzy Giedroyc et ses proches collaborateurs ont accueilli les changements d'Octobre 1956 avec beaucoup d'espoirs et d'attentes, y voyant un pas vers l'affaiblissement du caractère répressif du système. Ils ont immédiatement manifesté leur confiance en Władysław Gomułka. Selon eux, sa dictature personnelle créait des circonstances favorables pour démocratiser le pays et pour redéfinir ses relations avec l'Union soviétique. En témoigne, entre autres, la publication par *Kultura* d'une brochure avec la communication de Gomułka au huitième congrès du KC PZPR [Comité central du Parti ouvrier polonais unifié].[1] Giedroyc a suivi aussi la proposition de sa première plume, Juliusz Mieroszewski, qui suggérait d'éviter l'emploi des termes tels que « pays satellite » ou « reżym » dans les publications sur la Pologne (en polonais, ce mot signifiant « dictature » est péjoratif).[2]

Les journalistes de *Kultura* remarquent à maintes reprises le sens historique de ces événements, et les nouvelles tâches qui se présentent en Pologne, devant l'émigration. Juliusz Mieroszewski, dans sa *Kronika angielska* [*Chronique anglaise]* de décembre 1956, écrit que les affaires

1 *Przemówienie Władysława Gomułki na VIII Plenum 21 X 1956*, série « Dokumenty », Paris 1956.

2 Lettre de Jerzy Giedroyc à Juliusz Mieroszewski du 25 XI 1956, [dans] *Jerzy Giedroyc Juliusz Mieroszewski. Listy 1949–1956.* Warszawa 1999, p. 465.

nationales se décident désormais en Pologne, que la société polonaise, jusqu'alors « muette », a enfin parlé. Puisque les Polonais du pays peuvent à présent influencer la situation politique, ils n'ont plus besoin que l'émigration s'exprime en leur nom.[1]

Le rôle de l'opinion nationale a donc été souligné, il s'agissait d'exercer une pression sur le pouvoir pour forcer le maintien ou, de préférence, pour continuer les changements. Encore en février 1956, Giedroyc essayait de convaincre l'écrivain Andrzej Bobkowski, plus réservé à l'égard de ces changements, que les émigrés étaient capables d'influer sur l'opinion publique, et par-là, sur Gomułka en personne.[2] Exercer cette influence sur les opinions et les débats en Pologne était, par conséquent, leur rôle principal. Ce qui a été d'autant plus aisé que l'appareil de répression et de censure a cessé momentanément son activité. Sans prévenir, puis officiellement, on a arrêté de brouiller les ondes qui assuraient la réception des émissions des radios occidentales, puis la Poste a commencé la distribution des colis de livres qui avaient été envoyés en Pologne par Maisons-Laffitte. En décembre 1956, Jerzy Giedroyc écrit à Jan Nowak-Jeziorański[3] qu'ils avaient obtenu un précieux avantage, d'autant plus précieux qu'on ne savait pas combien de temps il allait durer : la censure de *Kultura* et de ses publications avait été pratiquement supprimée. À ce moment, il ne tenait pas tant que l'on publie et vende la revue en Pologne, mais que l'on distribue ses exemplaires aux destinataires en Pologne sans crainte de confiscation. Une telle tactique - certes moins rentable financièrement - permettrait de préserver en même temps l'indépendance de la revue et son influence sur les élites au pays même. Le programme minimal, comme le précise Giedroyc dans une lettre adressée à l'écrivain Jerzy Zawieyski, consistait à lutter « pour que la presse et les livres étrangers puissent atteindre librement les rédactions, les universités, les écrivains, les artistes et les journalistes ».[4] Ce qui était en effet le cas. L'écrivain Stefan Kisielewski le confirme dans

1 Londyńczyk, *Kronika angielska*, *Kultura* 1956, n° 12, p. 98.

2 *Jerzy Giedroyc Andrzej Bobkowski. Listy 1946–1961*, Warszawa 1997.

3 Jan Nowak-Jezioranski : (1914 à Berlin - 2005 à Varsovie), journaliste et homme politique, le célèbre « courrier de Varsovie » pendant la guerre et, après l'Insurrection de Varsovie de 1944, émigré. Il était directeur de la section polonaise de la Radio Free Europe et, pendant les présidences de Jimmy Carter et de Ronald Reagan, consultant auprès du Conseil de sécurité nationale des États-Unis (n.d.réd.)

4 Lettre de Jerzy Giedroyc à Jerzy Zawieyski, juillet 1956, [dans :] *Jerzy Giedroyc – Jerzy Zawieyski, Z listów 1956–1957*, *Zeszyty Historyczne* 2003, vol. 144, p. 22.

sa chronique de mars 1957, de *Tygodnik Powszechny* : « Maintenant, je lis toujours la revue parisienne *Kultura*, je la reçois enfin après toutes ces années où elle parvenait, mais pas jusqu'à moi », et il ajoute qu'il la considère comme la meilleure revue publiée en langue polonaise.[1]

Dans une tentative d'influencer l'opinion publique en Pologne, les auteurs de *Kultura* ont encouragé les Polonais à obtenir ce qui était possible, mais ils formulaient aussi des avertissements contre les slogans qui allaient trop loin. On soulignait que les demandes devaient être prudentes, équilibrées, afin de ne pas exagérer, de ne pas compromettre la position de Gomułka, de ne pas provoquer une réaction défensive des autorités au pays ou de l'URSS, ce qui pourrait supprimer les résultats déjà obtenus. Par exemple, disaient-ils, il serait préférable de reporter la demande des élections libres, de commencer par revendiquer la liberté de la presse ou le rapatriement des Polonais qui restaient toujours retenus en URSS. La « leçon hongroise », comme Juliusz Mieroszewski a intitulé l'un de ses articles, y avait son importance.[2] La répression sanglante des aspirations des Hongrois par les troupes soviétiques a montré aux Polonais l'issue des attentes trop optimistes. Mais, d'un autre côté, il était également important que l'expérience dramatique de Budapest ne décourage pas les gens de revendiquer les réformes possibles. On peut remarquer qu'il existait une certaine convergence dans l'évaluation de la situation par l'équipe de *Kultura* et par deux cercles qui soutenaient le courant principal des changements en Pologne : ceux qu'on qualifiait de gauche révolutionnaire en Pologne (comités formés surtout d'étudiants, mais aussi d'ouvriers) et de la rédaction de *Tygodnik Powszechny*. Tout en reconnaissant la nécessité de continuer les transformations, on misait sur la personnalité de Władysław Gomułka, garant de changements, on craignait cependant que tout affaiblissement de sa position n'entraîne une réaction du milieu dogmatique, stalinien, nommé le groupe de Natolin, et l'abandon des réformes déjà réalisées. Cette position s'est renforcée lors des élections à la Diète, en janvier 1957, lorsque les cercles déjà cités se sont ralliés au mot d'ordre du vote « sans rayer de nom » de la liste électorale, afin de plébisciter l'équipe de Gomułka. Czesław Miłosz, par exemple, expliquait publiquement cette position dans une déclaration à la BBC - citée en Pologne, ce que nous évoquerons plus

1 Kisielewski, S., *O Gombrowiczu żałosnym i o Hannie Malewskiej w Londynie*, *Tygodnik Powszechny*, 12 III 1957.

2 Mieroszewski J., Lekcja węgierska, *Kultura*, 1956, n° 12, p. 89–94.

loin - en admettant évidemment que, sur les listes électorales, il y avait des noms de personnes qui n'éveillaient pas la sympathie et que l'on aimerait rayer, mais… : « Le sentiment que, en radiant des noms, on nuit à Gomułka, devrait être un frein ».[1]

Il s'est toutefois avéré que, contrairement à ses déclarations d'octobre, Gomułka a non seulement cessé l'élan des réformes, mais il a commencé lui-même à revenir sur les acquis apparemment déjà introduits. En mars 1957, Giedroyc écrivait, dans une lettre à Witold Gombrowicz, qu'il était vrai que certaines répressions envers le monde de la littérature et de la presse reprenaient, qu'il y avait un durcissement, ce qui était dû à la pression russe, mais que la tactique de Gomułka – antirusse, et toujours communiste - était la seule raisonnable.[2] Trois mois plus tard en revanche, en juin 1957, il écrivait à Jerzy Stempowski que le « dégel », dans le cas de *Kultura* était terminé : « En ce moment, la censure de *Kultura* et de nos publications est plus lourde que pendant la pire période stalinienne ».[3] Le temps de l'espoir était révolu, tout comme l'ouverture de la presse et des maisons d'édition du pays aux écrivains en exil. *Kultura* devait redéfinir son rôle en Pologne.

Publier ou ne pas publier en Pologne

Lors du congrès de l'Association des écrivains polonais (ZLP), qui a eu lieu entre novembre et décembre 1956, c'était Henryk Rozpędowski, du groupe de Szczecin, qui a pris l'initiative de soumettre au vote la résolution d'accueillir des publications de l'émigration, surtout de *Kultura*, sur le marché polonais. Toutefois, les autorités n'ont pas répondu à cet appel. Certains écrivains polonais étaient trop optimistes quant aux changements en cours, comme le témoigne, par exemple, le télégramme de Stefan Kisielewski à Jerzy Giedroyc dans lequel il l'invitait au congrès du ZLP, où des « choses importantes et intéressantes » devaient

1 Znamienny głos, *Życie Warszawy*, 16 I 1957. *Kultura* a encouragé la participation aux élections et l'usage de la possibilité de rayer les candidats indésirables. Ces propos étaient toutefois tenus avant que Gomułka n'appelle au vote sans radiation. Plus tard, *Kultura* n'a plus fait de déclaration directe sur les élections. Voir : P. Ziętara, *Emigracja wobec Października…*, *op. cit.*, p. 265–266.

2 Lettre de Jerzy Giedroyc à Witold Gombrowicz du 14 III 1957, [dans :] *Jerzy Giedroyc Witold Gombrowicz. Listy 1950–1969*, Warszawa 1993, p. 216.

3 Lettre de Jerzy Giedroyc à Jerzy Stempowski du 3 VI 1957, [dans :] *Jerzy Giedroyc, Jerzy Stempowski. Listy 1946–1969*, Warszawa 1998, p. 446.

avoir lieu.[1] Le rédacteur de *Kultura* a alors répondu dans son style succinct : « Cher Stefan, votre télégramme me touche énormément. Je ne peux malheureusement pas accepter l'invitation ».[2]

Dans le milieu de l'émigration, il existait un litige quant à la publication au pays des auteurs exilés. L'Union des écrivains polonais en exil de Londres a maintenu sa résolution de 1947 interdisant aux écrivains de publier leurs œuvres en Pologne.[3] Giedroyc et Mieroszewski, qui s'opposaient fermement à cette interdiction, la jugeant nuisible tant pour les auteurs que pour la société, ont décidé d'organiser une enquête auprès des écrivains, et non seulement auprès des membres de l'Union. Cette enquête contenait une référence laconique à la résolution de l'Union, elle était un contrepoids aux propos catégoriques du milieu londonien, représenté notamment par Tymon Terlecki ou Zygmunt Nowakowski. Les résultats de l'enquête ont été publiés dans le numéro de décembre de *Kultura*[4], accompagnés d'un article intitulé « Dialogue » de Juliusz Mieroszewski, où celui-ci définissait la position de la revue dans cette question.[5] Mieroszewski écrivait que *Kultura* ne s'opposait pas à une présence dans la presse du pays, mais qu'il fallait poser et respecter certaines conditions. La première était l'intégrité du texte, l'absence de toute modification ou commentaire. Il souhaitait aussi que des écrivains du pays soient présents dans la presse en exil. Le chroniqueur de *Kultura* a jugé inacceptable que les écrivains en exil reçoivent des droits d'auteur du pays et déclarait que même les pages du mensuel parisien seraient fermées à ces auteurs. En présentant la position de *Kultura*, Mieroszewski a également précisé que les écrivains en exil ne devaient pas apparaître officiellement en Pologne, tant que les raisons de l'existence de l'émigration politique n'avaient pas disparu, c'est-à-dire tant que le régime violant les droits de l'homme et la liberté d'expression perdurait.

Comme prévu, la plupart des participants se sont opposés à la résolution de l'Union des écrivains en exil et prononcés en faveur de la possibilité de publier en Pologne, sous réserve des conditions suivantes :

1 Télégramme de S. Kisielewski à Giedroyc, de Zakopane, du 23 X 56 à Zofia Hertz [dans :] *Jerzy Giedroyc Stefan Kisielewski. Listy 1946–1991*, Warszawa 2020, p. 83.

2 Lettre de Jerzy Giedroyc à Jerzy Kisielewski du 25 X 1956, *Ibidem*, p. 84.

3 Plus d'information, voir : R. Moczkodan, *Uchwały Związku Pisarzy Polskich na Obczyźnie – stosunek emigracji do kraju*, Poznań 2020.

4 Literatura emigracyjna a Kraj. L'enquête de « Kultura », *Kultura* 1956, n° 12, p. 49–71.

5 Mieroszewski, J., Dialog, *Kultura* 1956, n° 8-9, p. 3–11.

l'intégrité du texte, le refus des honoraires en devises étrangères. Il était bien intéressant d'entendre Witold Gombrowicz qui, en théorie, n'a pas voulu prendre la parole, refusant de manière plutôt mégalomane d'appeler « écrivain » la plupart des participants à la discussion, mais qui, en pratique, a protesté vivement contre la résolution de Londres.[1] D'autre part, l'une des trois personnes, sur 35 votes, qui a appuyé la résolution de Londres était Andrzej Bobkowski ; il a annoncé clairement qu'il y avait des situations dans lesquelles le monde se présentait en noir et blanc et que, si l'on ne pouvait pas publier en Pologne ce que l'on voulait, mais seulement ce que la censure autorisait gentiment, alors un écrivain en exil ne devrait rien publier en Pologne.[2]

La position de Giedroyc, dans le conflit sur les conditions de la présence des auteurs de *Kultura* sur le marché de l'édition en Pologne, est très bien illustrée par l'échange de courrier entre les deux écrivains Gombrowicz et Bobkowski.

La discussion entre Giedroyc et Gombrowicz a déjà commencé en juin 1956, après les premières informations sur la possibilité d'une réédition de *Ferdydurke* en Pologne (publié à l'origine en 1937), voire d'une édition de ses œuvres, et elle s'est accélérée au cours du mois d'Octobre. S'opposant au ton de la résolution de Londres, Gombrowicz a défendu la position selon laquelle il avait le devoir moral d'écrire pour les Polonais, dans leur pays. Entre-temps, Giedroyc a essayé de refroidir quelque peu l'attitude positive de l'auteur à l'égard de l'édition en Pologne. Il écrivait :

Je suis partisan d'une plus étroite collaboration avec la Pologne, et même de la publication des écrivains en exil, mais je crois que cette collaboration ne peut être acceptée à n'importe quel prix, c'est-à-dire sans aucune condition. Sinon, on devient un collaborateur malgré soi, un outil involontaire de la propagande du régime. Les personnes qui gouvernent la Pologne sont, pour autant que je sache, des communistes lucides et pas du tout stupides. Ils savent ce qu'ils font. Il est difficile d'imaginer qu'ils vont défendre une œuvre anticommuniste avec leur propre argent.[3]

Gombrowicz a rejeté les accusations que, en publiant ses livres en Pologne, il soutenait la propagande du régime ; il affirmait qu'aucune

1 *Ibidem*, p. 51– 52.

2 *Ibidem*, p. 50.

3 Lettre de Jerzy Giedroyc à Witold Gombrowicz du 30 VI 1956, [dans :] *Jerzy Giedroyc Witold Gombrowicz…*, p. 165–66.

propagande ne rendrait communiste la littérature anticommuniste, et tant mieux si les bolcheviks voulaient financer des livres antibolcheviques.[1] Giedroyc lui a écrit à plusieurs reprises qu'il était évidemment favorable à la publication dans le pays, mais sous certaines conditions, pas de contrôle du Service de sécurité, pas de provocation ni de propagande. Ces principes s'appuyaient sur certaines exigences : la publication de l'œuvre intégrale, sans aucune modification, la publication des œuvres dont le tirage a été épuisé en exil, il suggérait que le surplus du tirage étranger soit admis à la vente en Pologne. Ainsi voulait-il éviter une situation où il existait deux éditions parallèles, pour ne pas renier le sens de l'existence des maisons d'édition en exil. En même temps, les auteurs en exil - afin d'éviter l'accusation d'être financés par le régime et de ne pas altérer leur autorité tant à l'égard des Polonais en Pologne qu'à l'égard de l'émigration - devraient renoncer à leurs honoraires en devises étrangères et faire don de leurs honoraires en zlotys, par exemple pour aider les rapatriements de l'Est. Ce principe a été respecté à plusieurs reprises par les auteurs associés à *Kultura*. Teodor Parnicki, en signant le contrat de publication de *Aecjusz* [*Aétius*] et *Srebrne Orły* [*Aigles d'argent*], n'a pas accepté les honoraires en devises étrangères, et ses honoraires en zlotys devaient être offerts aux jeunes écrivains polonais qui s'intéressaient à l'Antiquité.[2] Dans le cas de la publication de *Spotkanie* [*Rencontre]* de Bobkowski, dans la revue *Przemiany*, on a décidé - à l'insu de l'auteur - que les honoraires seraient versés aux rapatriés de l'URSS. La même chose a eu lieu avec les honoraires de Stanisław Vincenz pour un extrait de *Na wysokiej połoninie* [*Sur les hauts plateaux*] publié dans *Tygodnik Powszechny*. Lorsque Vincenz a envisagé de publier d'autres volumes de sa tétralogie sur les Houtsouls, il prévoyait, conformément à l'appel de Wit Tarnawski de l'enquête de *Kultura*, de transmettre les éventuels droits d'auteur à la disposition du Primat de Pologne, le cardinal Stefan Wyszyński.[3] Ajoutons que, dans sa discussion avec Gombrowicz, outre les arguments concernant l'importance politique de l'édition dans le pays, Giedroyc n'a fait que défendre

1 Lettre de Witold Gombrowicz à Jerzy Giedroyc du 1 VIII 1956, [dans :] *Ibidem*, p. 174.

2 Londyńczyk, *Kronika angielska*, *Kultura* 1956, n° 11, p. 105.

3 Avec quelque réticence pourtant, parce que Vincenz écrit : « malgré mes amitiés personnelles, je recommande la réserve envers le clergé ». Voir : *Lettre de Stanisław Vincenz à Jerzy Giedroyc*, 13 I 1957, [dans :] *Jerzy Giedroyc Stanisław Vincenz. Listy 1946–1969*, Warszawa 2021, p. 314.

fermement ses droits sur les textes publiés dans son mensuel ou par sa maison d'édition. Par exemple, le droit à la réimpression en Pologne.

Dans sa correspondance avec Gombrowicz, Giedroyc prévenait contre une trop grande ouverture à la publication en Pologne alors que, dans sa discussion avec Andrzej Bobkowski, il défendait l'idée qu'il était juste de publier dans le pays. La nouvelle de Bobkowski, *Spotkanie*, publiée à l'origine dans le numéro de mars de *Kultura*, a été réimprimée dans plusieurs numéros de l'hebdomadaire socioculturel *Przemiany* de Katowice, créé en octobre 1956. Bobkowski, comme nous l'avons déjà mentionné, défendait la résolution de Londres qui interdisait l'impression en Pologne, en précisant plus tard dans une lettre à Giedroyc que si l'on décidait d'être un écrivain en exil, il fallait être prêt à en assumer les conséquences, et si le contact avec les lecteurs était la raison dominante, il fallait en ce cas retourner en Pologne. Giedroyc lui a répondu qu'il avait reçu cette déclaration avec une grande tristesse, il avait l'impression de ne pas avoir été assez convaincant.[1] Quatre mois plus tard, Giedroyc a donné son accord, à l'insu de Bobkowski, à la publication de la nouvelle *Spotkanie* dans la revue *Przemiany*. Il en a informé l'auteur après un certain temps, en écrivant : « c'est une surprise que, j'espère, vous me pardonnerez ». De plus, minimisant clairement l'importance de cette affaire, il a prétendu qu'il s'agissait d'un oubli.[2] Cette lettre a suscité une réaction vive de la part de Bobkowski, qui a eu du mal à pardonner cet abus de confiance : « Jerzy, on ne traite personne de cette façon, même ses amis ». Dans une lettre non dénuée de malice (« Et je vous en supplie, ne vous laissez pas persuader que l'Octobre était l'œuvre de *Kultura* », écrivait-il), l'auteur des *Esquisses* à *la plume* a maintenu sa position ; il a également envoyé à *Kultura* une lettre de protestation officielle. Dans le numéro de mai 1957, sa note est parue : il y expliquait que c'étaient les rédacteurs de *Kultura*, et non Bobkowski, qui avaient donné l'autorisation de publier *Spotkania*, et que l'auteur, opposé à la publication en Pologne, en avait été informé trop tard.[3]

1 Lettre d'Andrzej Bobkowski à Jerzy Giedroyc du 12 XI 1956, [dans :] *Jerzy Giedroyc Andrzej Bobkowski. Listy 1946–1961*, Warszawa 1997, p. 391 ; Lettre de Jerzy Giedroyc à Andrzej Bobkowski du 26 XI 1956, *Ibidem*, p. 392–393.

2 Lettre de Jerzy Giedroyc à Andrzej Bobkowski du 7 II [en fait III] 1957, *Ibidem*, p. 429.

3 *Wyjaśnienie*, *Kultura*, n° 5, 1957, p. 161-162.

Giedroyc était donc partisan d'une approche réaliste qui rejetait les extrêmes, à la fois l'ouverture inconditionnelle et la fermeture totale. Il encourageait la publication dans le pays, mais sous certaines conditions. Il essayait d'encourager la parution des œuvres « sûres » (p.ex. exemple, les œuvres d'avant-guerre ou celles qui ne se référaient pas directement à la situation sociale et politique de l'époque), et voulait que leur publication soit conditionnée à l'autorisation d'éditer d'autres œuvres, plus importantes du point de vue de leur influence sur la société. Ainsi, il a encouragé Gombrowicz à faire dépendre son accord pour l'impression de *Ferdydurke* de la publication de ses œuvres d'exil, surtout le *Trans-Atlantique*.[1] D'autre part, il a suggéré à Czesław Miłosz de subordonner son consentement pour l'impression du *Traité poétique* à la possibilité de publier, en Pologne, de *La Pensée captive*.[2] Il est bien intéressant de noter que Stefan Kisielewski soutenait exactement le contraire (lors du congrès du ZLP en décembre 1958) demandant une ouverture à *Kultura*. Dans les nouvelles conditions, tout en défendant le droit des Polonais aux contacts avec l'œuvre en exil et en affirmant avec force que couper la société de cette œuvre serait contraire « à la raison d'*É*tat de la République populaire de Pologne, à la propagande, à tout en général », Kisielewski écrit en même temps :

Le fait est que Czesław Miłosz a envoyé La Pensée captive*, un livre qu'aucune personne consciente ne voudrait voir publié en Pologne, parce que les conséquences seraient incalculables. Cependant, il n'y a aucune raison pour que les poèmes d'occupation de Miłosz ne soient pas publiés.*[3]

Il convient également d'ajouter le cas de Stanisław Vincenz, qui montre la préoccupation de Giedroyc de faire figurer en Pologne les œuvres importantes dépourvues de contexte politique. Le premier volume de l'ouvrage de Vincenz *Na wysokiej połoninie* fut publié avant la guerre, en 1936. Vingt ans plus tard, en 1956, la maison d'édition londonienne « Veritas » l'a réimprimé, mais il n'existait plus aucune perspective en Occident de publier d'autres volumes de la tétralogie

1 Lettre de Jerzy Giedroyc à Witold Gombrowicz du 15 VI 1956, [dans :] *Jerzy Giedroyc Witold Gombrowicz…*, p. 157.

2 Lettre de Jerzy Giedroyc à Juliusz Mieroszewski du 25 XI 1956, [dans] *Jerzy Giedroyc Juliusz Mieroszewski…*, p. 465.

3 Citation d'après : M. Woźniak-Łabieniec, Strategia zacierania śladów. Krajowa polityka wydawnicza wobec Miłosza w latach pięćdziesiątych [dans] *Miłosz i Miłosz*, Kraków 2013, p. 868.

écrits pendant la guerre. Giedroyc a donc fortement encouragé Vincenz à profiter du « dégel » et publier son œuvre en Pologne – pour les motifs artistiques et non politiques. Entre 1956 et 1957, il essayait de convaincre lui-même les écrivains associés à l'éditeur polonais PIW, Jan Kott et Paweł Hertz, quand ceux-ci lui rendaient visite en France, de publier tous les volumes de l'œuvre de Vincenz. Plus tard seulement, il en a informé l'auteur, dans une lettre du 13 janvier 1957.

Personnellement, je considère que la publication de Na wysokiej połoninie *dans son intégralité est une chose si importante, et les chances en exil sont si faibles, que si quelque chose en sort, je vous inciterai très fortement à le publier en Pologne.*[1]

En même temps, les amis polonais de Vincenz avaient établi un contact avec l'éditrice de la littérature polonaise au PIW, Irena Szymańska. Une fois la collaboration nouée, Giedroyc a essayé de superviser en personne cette publication, et il a également incité Vincenz à publier tous les volumes en Pologne en une seule fois. L'auteur pensait imprimer les volumes ultérieurs et avait l'intention de réviser d'abord en profondeur le premier volume, publié avant la guerre. Giedroyc, anticipant à juste titre la nature temporaire du « dégel » post-Octobre, écrivait :

Si je puis me permettre, je serais favorable à la publication de toute l'œuvre. Il s'agit d'une opportunité unique pour le moment, et la situation en Pologne n'inspire pas confiance quant à la normalisation des relations à long terme. Votre livre peut être publié aujourd'hui, mais pourra-t-il l'être l'année prochaine ? [2]

La réalité a confirmé ces craintes. Bien que Szymańska de PIW ait personnellement rendu visite à Vincenz dans sa résidence alpine de La Combe, bien que l'écrivain ait déjà envoyé des versions révisées à l'éditeur, l'affaire n'a pas abouti. La publication a été relancée au printemps 1959, il a même été question des droits d'auteur (en parallèle, un autre éditeur, PWN, a été intéressé par la publication de *Na wysokiej połoninie)*, mais, pendant deux décennies, rien n'a été fait. Les volumes suivants ont été publiés en exil, à Londres, dans les années 1970, et la première édition complète en Pologne n'a été réalisée qu'en 1980-1983, par l'édition « PAX ».

1 *Lettre de Jerzy Giedroyc à Stanisław Vincenz du 13 I 1957,* [dans] *Jerzy Giedroyc Stanisław Vincenz…*, p. 312.

2 Lettre de Jerzy Giedroyc à Stanisław Vincenz du 11 III 1957, *Ibidem*, p. 319.

Jerzy Giedroyc a donc encouragé les auteurs qui lui étaient proches à publier leurs livres en Pologne, et les a aidés dans la mesure de ses possibilités, tout en veillant à ce que cette collaboration se fasse dans de bonnes conditions : empêcher les autorités d'utiliser ces publications à des fins de propagande, ne pas affaiblir l'autorité des auteurs. Il est intéressant de noter que, dans le cas de Teodor Parnicki, Giedroyc l'a incité à publier ses livres chez l'éditeur « PAX », même s'il considérait que le PAX, en particulier après Octobre 1956, et le célèbre *Instynkt państwowy* [*Instinct d'État*] de Bolesław Piasecki s'inscrivaient dans le récit de l'aile stalinienne du parti, comme une institution « moralement et politiquement répugnante ».[1]

Les auteurs de *Kultura* en Pologne

Comme nous l'avons signalé, la période de « dégel », qui s'est installée avant même le mois d'Octobre, a permis l'apparition en Pologne des œuvres écrites en exil, auparavant absentes pour des raisons politiques, y compris celles publiées par l'Institut Littéraire *Kultura* de Paris. Évoquons le déroulement de ce processus.

Tout d'abord, la censure fortement restreinte a presque disparu pendant un temps. Cela a permis d'évoquer le nom de *Kultura* et ses publications dans les débats de la presse du pays et, surtout, de publier en Pologne des extraits - ou la totalité dans le cas de la poésie - d'œuvres créées en exil, ayant une valeur artistique incontestable et une grande importance pour la culture polonaise en général. Il s'agit ici des auteurs liés à *Kultura* tels que Witold Gombrowicz, Czesław Miłosz, Marian Pankowski ou Andrzej Bobkowski.

La présence de *Kultura* dans le pays s'est manifestée dans la collaboration directe avec les rédacteurs de plusieurs revues, y compris ceux qui surgissaient sur la vague de changements d'Octobre. L'idée était de promouvoir la revue parisienne parmi l'élite intellectuelle et culturelle. Giedroyc prenait des contacts avec les rédactions en leur proposant

1 *Jerzy Giedroyc, Teodor Parnicki. Listy 1946–1948*, Warszawa 2014, p. 8. L'opinion de Giedroyc sur l'association PAX (« une institution moralement et politiquement répugnante ») correspond à celle de Jacek Woźniakowski du milieu de *Tygodnik Powszechny*, qu'il exprime quand on l'accuse de traduire pour le « PAX ». Dans la presse, Woźniakowski déclare brièvement : « Tout en restant une institution nuisible et dégoûtante, c'est une bonne maison d'édition » (J. Woźniakowski, W sprawie tłumaczenia, *Dziennik Polski*, 14 XII 1956).

l'envoi de *Kultura* en échange des exemplaires de leurs revues. On a eu aussi l'idée d'approfondir cette collaboration, d'imprimer des articles simultanément avec *Przegląd Kulturalny* [Revue culturelle]. *Kultura* devait publier les textes de *Przegląd*, et *vice versa*. La seule chose que Giedroyc souhaitait était que *Przegląd* soit imprimé plus tôt, ce qui permettrait d'éviter les problèmes.

... qu'on ne nous fasse pas de blagues. Ce qui, après tout, ne dépend pas de ces bons garçons, mais de la censure et de l'appareil de sécurité. D'une part, il y a Gomułka et la révolution, et de l'autre, cet appareil qui est toujours là, j'en ai bon nombre de preuves.[1]

Après les premiers échanges téléphoniques enthousiastes, l'affaire se tasse en mars 1957.

La correspondance concernant l'échange de numéros avec les revues du pays avait, pourrait-on dire, un caractère confidentiel. Mais l'hebdomadaire de Szczecin *Ziemia i Morze* [Terre et Mer] a décidé de la rendre publique, lançant ainsi une discussion ouverte sur la collaboration éventuelle entre le pays et l'exil. Dans le numéro 21 du 6 octobre 1956, c'est-à-dire juste avant les événements marquants de ce mois, *Ziemia i Morze* a publié le contenu de sa lettre aux rédacteurs de *Kultura*. Après les remerciements, on a annoncé que, à partir de ce numéro, seraient publiés des extraits de *Journal* de Witold Gombrowicz et que l'on espérait une collaboration, dans l'esprit de l'article de Juliusz Mieroszewski, « Dialogue ».[2]

Witold Gombrowicz reste l'auteur majeur de *Kultura*, publié pendant le « dégel » en Pologne. On a édité à quatre reprises des extraits de son roman le plus important de l'après-guerre, le *Trans-Atlantique*. En juillet 1956, un mois après les événements de juin de Poznań, un extrait de *Trans-Atlantyk* est paru dans l'hebdomadaire *Przekrój* [Revue], à l'insu de l'auteur et sans avoir mentionné *Kultura.* [3] D'autres extraits du roman ont été publiés en 1956 dans le supplément culturel du quotidien de Kielce *Słowo Ludu* [Parole du peuple], et plus tard, en février 1957, dans le magazine de Łódź *Kronika*, puis en mars dans *Nowiny Literackie*

1 Lettre de Jerzy Giedroyc à Witold Gombrowicz du 1 XI 1956, [dans] *Jerzy Giedroyc Witold Gombrowicz…*, p. 192.

2 Boniecka, M. [lettre à la rédaction de *Kultura*], *Ziemia i Morze*, 6 X 1956.

3 Gombrowicz, W., *Trans-Atlantyk (extrait)*, *Przekrój*, 22 VII 1956, p. 12–15.

i Wydawnicze [Nouvelles littéraires et éditoriales] et en octobre dans le mensuel graphique et littéraire *Zebra* [Zèbre].[1]

Le « dégel » a également permis de publier, dans la presse officielle, l'œuvre politiquement la plus importante de Gombrowicz, son *Journal*. En octobre 1956, il a été publié en trois parties par l'hebdomadaire de Szczecin *Ziemia i Morze*.[2] D'autres fragments sont apparus dans le numéro *Przegląd Kulturalny* entre 1956 et 1957, d'autres encore dans le numéro d'avril du bihebdomadaire de Gdańsk *Uwaga* [Attention] ainsi que dans l'hebdomadaire de Cracovie *Życie Literackie* [Vie littéraire] du 13 octobre 1957. Ajoutons qu'en été 1958, un extrait de *Journal* a été publié dans un contexte plutôt surprenant. À l'occasion d'un débat sur l'aide à la fin de vie des personnes atteintes de maladies incurables, dans l'hebdomadaire *Prawo i Życie* [Droit et Vie], la rédaction a publié les réflexions de Gombrowicz sur l'euthanasie.[3]

À plusieurs reprises, dans des périodiques du pays, on a publié les poèmes de Czesław Miłosz, totalement interdits en Pologne depuis sa fuite en Occident, et rejetés par certains émigrés en raison de sa collaboration avec l'État communiste de l'après-guerre. Dans le premier numéro de *Tygodnik Powszechny* [Hebdomadaire universel] paraît en première page le poème *Świat* [*Monde*] du cycle *Poema naiwne* [*Poèmes naïfs*].[4] En janvier 1957, la revue de Szczecin *Ziemia i Morze* publie des extraits du *Traité poétique*, et en mars - à l'occasion d'un article sur la forme du dialogue avec l'émigration - *Ode* provenant du même traité.[5] *Ode* dédiée à l'Octobre contient des sujets politiques. En mai, *Zebra* de Cracovie a publié un fragment du poème *Antigone*.[6] En juin 1957 encore, *Tygodnik Powszechny* a publié un extrait d'un important poème de guerre *Campo*

1 *Ibidem*, *Trans-Atlantyk* (extrait), *Słowo Tygodnia* (supplément au quotidien *Słowo Ludu*) 1956, n° 49 ; *Kronika :* 1–15 II 1957 ; *Nowiny Literackie i Wydawnicze*, 11 III 1957, (avec l'annonce qu'une édition complète du livre est en cours de préparation dans « Czytelnik ») ; *Zebra* 1957, n° 13.

2 *Idem*, *Dziennik*, *Ziemia i Morze*, 6 X 1956 ; 13 X 1956 ; 20 X 1956.

3 *Idem*, *O prawo do ludzkiej śmierci* [extraits de *Dziennik*], *Prawo i Życie* 1958, n° 23.

4 Miłosz, Cz., Świat. Poema naiwne, *Tygodnik Powszechny*, 6 I 1957.

5 *Idem*, *Traktat poetycki. Ziemia i Morze*, 26 I 1957 ; *idem*, *Oda*, *Ziemia i Morze*, 2 III 1957.

6 Six mois plus tôt, un extrait de « Antigone », dédié par Miłosz à la mémoire des ouvriers, étudiants et soldats hongrois, ouvrait le numéro de décembre 1956 de *Kultura* (n° 12). Dans l'édition de Zebra, il n'y avait plus de référence directe au soulèvement hongrois.

di Fiori, faisant référence au Soulèvement du ghetto juif de Varsovie.[1] Les poèmes de l'époque de la guerre sont parus dans l'*Anthologie de la poésie polonaise clandestine 1939-1945*, publiée en 1957 par « Wspólna Sprawa », et la même année 1957, dans le magazine *Praca świetlicowa*. Le poème Kołysanka [*Berceuse*] est paru parmi d'autres poèmes de guerre, tels que *Bagnet na broń* [*Baïonnettes à l'attaque*] de Broniewski, *Alarm* [*Alarme*] de Słonimski ou *Żądamy amunicji* [*Nous demandons des munitions*] de Jasiński - en encourageant les groupes d'amateurs ruraux à les utiliser pour préparer des soirées consacrées à l'Insurrection de Varsovie, rappelée pour la première fois d'une manière digne de l'événement.[2]

Certains textes de Miłosz publiés en Pologne étaient directement liés à des actions ou des débats politiques. Avant les élections de janvier 1957, *Życie Warszawy* [La Vie de Varsovie] a publié la déclaration du poète faite à la radio BBC, dans laquelle il encourageait les gens à voter « sans rayer », conformément à l'appel de Władysław Gomułka, voyant en lui l'unique chance réelle pour continuer les transformations d'Octobre. L'appel a été reproduit dans les quotidiens suivants : *Dziennik Bałtycki*, [Journal Bałtycki], *Dziennik Polski* [Journal Polonais] de Cracovie, *Trybuna Robotnicza* [Tribune des ouvriers] de Katowice, *Ilustrowany Kurier Polski* [Courrier polonais illustré] et *Sztandar Ludu* [Etendard du peuple]. Miłosz, dans sa lettre à Giedroyc, a décrit la nature de son discours comme suit : « Le ton n'avait rien de doux pour le Parti, mais il était positif »[3]. Deux autres textes de Miłosz que les lecteurs en Pologne ont pu lire, faisaient référence de manière critique au milieu de la PAX, considérée comme l'une des forces les plus rétrogrades de la période d'Octobre. Dans le dernier numéro de 1956 de *Życie Literackie* [Vie littéraire] on a publié un extrait de *La prise du pouvoir* – l'extrait choisi présentait le chemin de collaboration avec le régime d'un personnage identifié comme Bolesław Piasecki.[4]. En revanche, le périodique de

1 Miłosz, Cz., Giordano Bruno, extrait de *Campo di Fiori*, *Tygodnik Powszechny*, 30 VI 1957.

2 *Idem*, *Kołysanka*, *Praca świetlicowa*. Le mensuel du Ministère de la culture et des arts, Association d'entraide paysanne, consacré aux questions culturelles et éducatives 1957, n° 9.

3 Lettre de Czesław Miłosz à Jerzy Giedroyc, janvier 1957 [dans :] *Jerzy Giedroyc, Czesław Miłosz. Listy 1952–1963*, Warszawa 2008, p. 271.

4 Miłosz, Cz., *Zdobycie władzy.* Trois chapitres du roman, *Życie Literackie*, 23–30 XII 1956.

PAX *Życie i Myśl* [Vie et Pensée], parmi les voix polémiques à propos de la PAX, a repris une critique de Miłosz du livre écrite pour *Kultura* : *Dieu contre Dieu. Drame des catholiques progressistes dans une église du silence, écrit* sous le pseudonyme de Claude Naumoir par Maria Winowska, en exil en France.[1]

La poésie d'un autre auteur lié à « Kultura », Marian Pankowski, lauréat du prix littéraire de la revue en 1955, apparaissait en Pologne relativement fréquemment. Ses poèmes ont été publiés en 1957 par *Przemiany* de Katowice[2] et *Nowe Sygnały* de Wrocław[3], et en 1958 – aux côtés de jeunes poètes du groupe londonien « Merkuriusz » – dans *Życie Literackie*[4]. En 1957, dans cinq numéros consécutifs de la revue *Zebra* de Cracovie, on a publié le poème *Smagła swoboda* [*Liberté basanée*].[5] La revue *Nowa Kultura* (juin 1957) a publié un court essai de Pankowski sur la poésie de Staff, tandis que la revue *Dialog* a publié la pièce sur la nativité de Pankowski, intitulée *Biwak pod gołym niebem* [*Bivouac à la belle étoile*].[6]

Parmi les auteurs proches de *Kultura*, on peut noter l'apparition occasionnelle des écrivains tels que Andrzej Bobkowski et Stanisław Vincenz.[7]

Mentionnons aussi l'apparition dans la presse des œuvres d'avant-guerre des auteurs qui ont ensuite rejoint *Kultura*. Il en était de même avec certains poèmes des années 30 dont ceux de Józef Łobodowski - l'un des derniers lauréats du prix littéraire de *Kultura* – qui paraissent, entre 1956-1958, dans le magazine littéraire de Lublin *Kamena*.[8] Quant à *Dialog*, cette revue théâtrale a réédité l'essai de Jerzy Stempowski, *Pełnomocnik recenzenta* [*Mandataire du critique littéraire*].[9]

1 *Idem*, *Naumoir Claude, Dieu contre Dieu ? Drame des catholiques progressistes dans une église du silence. Paris 1957*, *Życie i Myśl* 1957, n° 1, p. 211–217.

2 Pankowski, M., O latach rozmaitych. O smagłej swobodzie jaką ją poczuć można. Poezja. Wnętrze sadu, Przemiany, 3 II 1957.

3 *Idem*, Corrida. Espagne. Patio. Wielki Piątek, *Nowe Sygnały*, 19 V 1957.

4 *Idem*, Homer. Powrót, *Życie Literackie*, 19 X 1958.

5 *Idem*, Smagła swoboda, *Zebra*, n° 3,1957, n° 4, 1957; n° 5, 1957; n° 6, 1957; n° 7, 1957.

6 *Idem*, Biwak pod gołym niebem. Jasełka w jedenastu scenach, *Dialog* 1959, n° 10.

7 Vincenz, S., Leśny Żyd, *Tygodnik Powszechny*, 3 II 1957. La même revue a publié en février 1957 un fragment du troisième volume de *Na wysokiej połoninie* de Vincenz.

8 Łobodowski, J., Z Dumy żołnierza, *Kamena* 1956, no12; *idem*, Noce lubelskie, *Kamena* 1957, n° 19 ; *idem*, Ojczyzna, *Kamena* 1958, no10/12.

9 Stempowski, J., Pełnomocnictwa recenzenta, *Dialog* 1958, n° 8, p. 127–136.

On reprenait également la traduction des auteurs étrangers qui avaient été publiés par *Kultura*. Ainsi, *Kroniki* de janvier 1957 font paraître six poèmes de poètes américains contemporains, dont cinq traduits par Czesław Miłosz. Ils étaient accompagnés d'un essai sur l'œuvre de Miłosz, et des regrets du rédacteur[1] de la revue sur le silence autour de la littérature en exil qui régnait en Pologne ainsi que sur la résolution interdisant aux auteurs en exil de publier en Pologne. *Życie Literackie* a publié la traduction d'un poème du poète juif Nachim (Nachum) Bonze.[2] *Tygodnik Powszechny* a publié un extrait de l'ouvrage inachevé de Georges Bernanos sur Martin Luther, *Frère Martin*.[3] En automne 1957, la *Ballade* de Jean Genêt a paru dans le *Dialogue*.[4] Dans la revue *Zebra*, on a publié la nouvelle *L'odeur du sapin* de Michel de Ghelderode, traduite par Marian Pankowski.[5] De plus, la revue *Życie Literackie* a publié la nouvelle *Mucha* de Luigi Pirandello.[6] On associe rarement Herling à des tentatives de publication en Pologne, et pourtant, en septembre 1959, dans *Życie Literackie* paraît son essai sur les thèmes sexuels dans la littérature, inspiré par le succès de *Lolita* de Nabokov.[7] Herling a également été, avec Marian Pankowski, l'un des participants de l'enquête de *Nowe Sygnały* destinée à montrer comment les auteurs en exil évaluaient la littérature du pays.[8]

Outre les œuvres littéraires, on trouve du journalisme, soit provenant directement de *Kultura*, soit écrit spécialement pour la presse du pays. Peu avant l'Octobre, *Życie Literackie* cite d'après *Kultura*, l'article de Zdzisław Broncel (*Les échos polonais du congrès du Pen-Club*) qui contient des attaques adressées aux écrivains en exil, toujours méfiants envers les

1 Aiken, C., dans la trad. de Cz. Miłosz, Rimbaud i Verlain, *Kronika*, 24–31 I 1957, et dans ce même numéro : W. Merwin, Corps de ballet ; T. Roetke, *Partner* ; D. Schwartz, *Ballada o dzieciach cara* ; W. Stevens, *O nowoczesnej poezji* ; M. Piechal, *O poezji Czesława Miłosza*.

2 Bonze, N., Modlitwa mojej matki przed zmrokiem, trad.du yiddish Cz. Miłosz, *Życie Literackie*, 4 III 1957.

3 Bernanos, C., Brat Marcin, trad. M. Czapska, *Tygodnik Powszechny*, 28 IV 1957.

4 Genêt, J., Ballada, trad. K. A. Jeleński, *Dialog* 1957, n° 10.

5 Ghelderode M. de, Grzech śmiertelny, trad. M. Pankowski, *Zebra* 1957, n° 11.

6 Pirandello, L., Mucha, trad. G. Herling-Grudziński, *Życie Literackie*, 26 X 1958.

7 Heling-Grudziński, G., Na tematy pornograficzno-literackie, *Życie Literackie*, 6 IX 1959.

8 Pisarze polscy za granicą o literaturze w kraju. Ankieta literacka „Sygnałów", *Nowe Sygnały*, 28 IV 1957, (G. Herling Grudziński) ; 16 VI 1957, (M. Pankowski).

transformations en Pologne.[1] En novembre 1956, juste après la répression du soulèvement de Budapest par les soviétiques, *Życie Literackie* publie l'essai de François Feitö *République indépendante d'écrivains hongrois*.[2] En 1957, on publie dans *Przegląd Kulturalny* deux critiques de Zdzisław Broncel et, en janvier 1958, *Nowa Kultura* fait paraître son essai sur Conrad.[3] En septembre 1957, *Twórczość* réimprime après *Kultura* une polémique entre Konstanty Jeleński et Artur Sandauer.[4]

Notons aussi que dans la revue *Znak* paraissaient les textes de Józef et Maria Czapska. Par exemple, les *Dialogi karmelitanek* [*Dialogues des Carmélites*] de Georges Bernanos précédés d'une critique de Maria Czapska sur leur mise en scène au Théâtre Hébertot à Paris.[5] Un an plus tard, la même revue publie l'essai sur Rozanov et Mauriac de Józef Czapski.[6] Ce dernier présente également la figure du jeune peintre français, décédé prématurément - Jean Colin d'Amiens.[7] Des reproductions de trois tableaux de Józef Czapski, ainsi que son essai sur la peinture sont parus dans un hebdomadaire très populaire *Świat*.[8]

Notons les caractéristiques des périodiques qui ouvraient leurs pages aux écrivains de *Kultura* : à part les périodiques culturels ayant une longue tradition (*Przekrój*, *Przegląd Kulturalny*, *Twórczość Życie Literackie, Tygodnik Powszechny*), il s'agissait surtout de la presse dite éphémère, des journaux socioculturels régionaux. Ces magazines abordaient avec audace des sujets sociaux et culturels jusqu'alors absents dans le journalisme. La présence d'auteurs en exil sur leurs pages témoignait du courage et de l'indépendance des rédacteurs et attirait les lecteurs. La vie de ces revues a toutefois été brève.

1 Broncel, Z., Polskie echa Kongresu PEN Clubu, *Życie Literackie*, 23 IX 1956.

2 Feitö F., Niezależna republika" węgierskich pisarzy, *Życie Literackie*, 25 XI 1956. (trad. K. Jeleński).

3 Broncel, Z., Historia religii w trzech aktach, *Przegląd Kulturalny*, 20 XII 1956 – 2 I 1957; *idem*, Powrót Oliviera, *Przegląd Kulturalny*, 22–28 VIII 1957; *idem*, Jądro faszyzmu, *Nowa Kultura*, 1958, n° 1.

4 Jeleński, K., O potrzebie „złytoptaków", *Twórczość* 1957, n° 9.

5 Czapska, M., Dialogi o śmierci, *Znak* 1957, n° 2/3.

6 Czapski, J., Sprzeczne widzenie : Rozanow-Mauriac, *Znak* 1958, n° 3.

7 Idem, Jean Colin d'Amiens, *Tygodnik Powszechny*, 22 III 1959.; Idem, Jean Colin, *Znak* 1960, n° 6. Les extraits des notes de Colin avec le commentaire de Czapski ont été publiés en mars 1959 dans *Tygodnik Powszechny*, et dans le numéro de juin 1960 de *Znak*.

8 Wyznanie Józefa Czapskiego, *Świat*, 1957, n° 29.

Le « dégel » a également suscité des espoirs non seulement pour les publications individuelles dans les revues littéraires, mais aussi pour l'édition des auteurs en exil, y compris ceux de *Kultura*. La réédition de livres publiés avant la guerre était relativement plus facile. Le PIW a publié *Ferdydurke* en 1957 et, en 1958, la pièce de Gombrowicz *Yvonne, princesse de Bourgogne*. Un recueil de nouvelles du même auteur, *Bakakaï* par Wydawnictwo Literackie. Teodor Parnicki, encouragé par Giedroyc, a réédité en Pologne (dans le PAX) ses romans d'avant-guerre *Aétius* et *Aigles d'argent (*publié en Pologne pour la première fois en 1949 mais interdit par la censure plus tard).

La situation était plus difficile avec les œuvres écrites en exil. Dans le cas de Gombrowicz, on a réussi à publier son drame *Le Mariage*. Quand en mars 1957 la revue *Nowiny Literackie i Wydawnicze* a publié un fragment de *Trans-Atlantyk*, elle a informé ses lecteurs de la publication prévue de ce livre dans une grande maison d'édition, mais aucun ouvrage n'en a résulté. La publication des poèmes et de *La vallée d'Issa* n'a pas eu lieu non plus, malgré les discussions préliminaires entre Czesław Miłosz et les éditeurs potentiels. Parnicki a eu plus de chance : en 1957, le PAX publie *La fin de l'Entente des peuples*, écrit en exil deux ans plus tôt.

Entre piraterie et dialogue

Nous pouvons donc constater comment, à partir de la moitié de 1956 et jusqu'en 1957, 1958, des œuvres de certains des auteurs de *Kultura* ont pu être publiées en Pologne, soit dans des magazines littéraires, soit sous forme de publications séparées. Ceci avait une grande importance. Outre le contenu, qui généralement était plus culturel que politique, seule l'information sur la provenance des textes avait une importance remarquable. Le lecteur polonais, n'ayant pas accès à *Kultura*, pouvait apprendre son existence à Paris et le nom de ses auteurs. En lisant le nom de Czapski, il a pu découvrir que celui-ci collaborait à *Kultura* de Maisons-Laffitte. En lisant la note accompagnant la déclaration de Herling-Grudziński, dans le sondage apparu dans *Nowe sygnały*, il apprenait la parution d'*Un monde à part* qui, pour des raisons évidentes, était couvert de silence en Pologne communiste. Ces publications avaient à la fois une valeur culturelle, permettant de rétablir un lien entre l'écrivain en exil et le lecteur polonais, et faire connaître l'existence de ce cercle d'artistes qui sont restés en exil.

Du point de vue du lecteur, peu importait de savoir si une revue polonaise avait l'autorisation de publier le texte d'un tel ou tel auteur. Mais du point de vue de l'auteur et de la rédaction de *Kultura,* c'était important. L'époque du « dégel », pleine d'actions spontanées, de faits accomplis se prêtait peu au concept du droit d'auteur. Certains textes étaient publiés à l'insu des écrivains et de *Kultura,* souvent sans noter la provenance (comme pour *Trans-Atlantyk* en juillet 1956). Giedroyc ou Mieroszewski ont qualifié ceci de *piraterie,* s'y opposaient et incitaient les auteurs à exprimer leur désaccord.[1] Cette ferme contestation a bloqué, entre autres, la publication des extraits du *Journal* de Gombrowicz dans *Twórczość*, précédemment annoncée sur les pages de la revue.

Parfois, la réimpression d'un texte de *Kultura* comportait au moins une information sur la provenance, comme dans le cas de l'article de Broncel ou d'un extrait de *La prise du pouvoir* de Miłosz dans la revue *Życie Literackie*. De telles situations ont également suscité une réaction négative de la part du milieu de *Kultura*. Mieroszewski, en racontant que l'article de Broncel a été publié à l'insu de son auteur, dit ce qui suit : « À l'époque où les éditeurs du pays tiennent tant à normaliser leurs relations avec les écrivains en exil, ce genre de piraterie littéraire est difficile à comprendre ».[2]

Il arrivait aussi que la réimpression polonaise se fasse avec le consentement de Giedroyc, mais contre l'auteur, comme dans le cas de Bobkowski déjà mentionné. Le rédacteur de *Kultura* a affirmé sans équivoque qu'il détenait les droits d'auteur des textes de sa revue, ce qui lui donnait le droit d'autoriser leur réimpression.[3]

Il arrivait aussi que l'auteur accepte la publication de son texte précédemment publié par *Kultura*, sans en informer la rédaction ce qui provoquait l'indignation, voire l'irritation de Jerzy Giedroyc. Parfois, la rédaction de *Kultura* et l'auteur donnaient tous deux leur accord de publication. Pour de nombreux auteurs, Giedroyc n'était pas seulement un éditeur en exil, mais aussi un conseiller politique, travaillant avec les écrivains pour trouver la meilleure voie à la fois pour l'auteur et le lecteur en Pologne, et pour la cause de la culture polonaise. Lorsque Miłosz

1 Voir p.ex. Lettre de Jerzy Giedroyc à Andrzej Bobkowski du 19 III 1957, [dans :] *Jerzy Giedroyc Andrzej Bobkowski…*

2 Londyńczyk, Kronika angielska, *Kultura* 1956, n° 11, p. 105.

3 Lettre de Jerzy Giedroyc à Andrzej Bobkowski du 19 III 1957, [dans :] *Jerzy Giedroyc Andrzej Bobkowski…*

a signé un contrat avec Wydawnictwo Literackie concernant la publication de sa poésie et de *La Vallée d'Issa*, il a veillé à ce que les conditions soient - comme il l'a écrit à Giedroyc - « telles que discutées à Maisons-Laffite ».[1] Lorsque le Rédacteur a appris qu'il était question de rééditer *Ferdydurke* de Gombrowicz en Pologne, il lui a écrit ceci :

Si je peux me permettre, je vous suggère d'abord de prendre votre temps pour décider et, si vous n'avez pas de meilleurs conseillers, de me parler du plan tactique. C'est un jeu assez subtil pour gagner un lecteur en Pologne ou pour y maintenir votre position (et elle est très élevée) et, en même temps, pour ne pas vous exposer à l'accusation de collaborer, ce qui ne serait pas bien vu par le public du pays pendant la période du dégel.[2]

La politique des autorités du pays et des maisons d'édition envers les auteurs associés à *Kultura* pendant le « dégel », peu claire et souvent contradictoire, a provoqué l'irritation de Giedroyc. Cela se voit nettement dans la lettre adressée à Jerzy Zawieyski, en juillet 1956, alors que les premiers signes d'une ouverture aux artistes en exil apparaissent déjà, en même temps que perdurait le blocus sur les publications provenant de l'Ouest.

Il est difficile de comprendre des idioties de ce type, p.ex. que M. Parnicki obtient des propositions de publication alors que son livre La fin de l'Entente des peuples *n'est même pas parvenu à sa famille et ses amis, bien qu'il ait été envoyé par courrier recommandé. Et pourtant, c'est un livre totalement apolitique. La publication de* Trans-Atlantique *de Gombrowicz est annoncée, et même* Przekrój *a commencé à le publier en feuilletons, mais si vous l'envoyez d'ici, il n'arrive pas non plus [...] Enfin, c'est une question de bonnes manières. Vous ne pouvez pas faire comme* Przekrój *qui, en publiant* Trans-Atlantique*, n'a pas dit dans sa note de rédaction un seul mot que ce livre avait été publié par nous. D'après cette note, le lecteur non averti pourrait supposer que le livre est imprimé à partir du manuscrit.*[3]

Répétons donc que Giedroyc et ses collaborateurs qualifiaient de piraterie la publication gratuite des œuvres publiées en exil. Mais

1 Lettre de Czesław Miłosz à Jerzy Giedroyc, juillet 1957; [dans :] *Jerzy Giedroyc Czesław Miłosz…*, p. 281.

2 Lettre de Jerzy Giedroyc à Witold Gombrowicz du 15 VI 1956, [dans :] *Jerzy Giedroyc Witold Gombrowicz…*, p. 158

3 Lettre de Jerzy Giedroyc à Jerzy Zawieyski, juillet 1956, [dans :] M. Ptasińska, *Jerzy Giedroyc – Jerzy Zawieyski*…, p. 23–24.

répétons aussi que les conditions étaient loin d'être normales et, pour le lecteur du pays, la question de l'accord éditorial était sans importance. Ce qui était important ce qu'il puisse lire les œuvres de Miłosz ou de Gombrowicz dans le circuit officiel. Une telle approche a été approuvée par Stefan Kisielewski, en mars 1957, quand il discutait directement avec la position de *Kultura* : « Personnellement, je suis un partisan de la piraterie ; il faut, sans être contraint par les droits d'auteur capitalistes (ha, ha), réimprimer en Pologne ce dont le Pays et la Nation ont besoin ». [1]

Il existe donc clairement un conflit entre l'exil, déjà habitué aux normes d'édition occidentales, et la voix du pays où la question des droits d'auteur était secondaire par rapport à la possibilité de briser la barrière qui séparait la Pologne de l'art libre et indépendant.

« La parcelle de liberté », notamment en termes de journalisme culturel indépendant et d'ouverture à la création en exil, a rapidement pris fin. D'abord, le courrier de Maisons-Laffitte a cessé de parvenir à ses destinataires. Ensuite, les jeunes magazines du « dégel » qui avaient le courage d'imprimer des artistes en exil ont commencé à disparaître.

Lors d'une réunion du Comité central du parti communiste avec des journalistes, le 10 décembre 1956 déjà, c'est-à-dire moins de deux mois après l'historique 8e Congrès, le président de l'Association des journalistes polonais et rédacteur de *Trybuna Ludu* [« Tribune du peuple »], Stanisław Brodzki parlait de ces revues « dont personne ne savait d'où elles venaient », « dont personne ne savait par qui elles étaient rédigées », souvent étudiantes ou locales, qu'il appelait ironiquement, en se référant à l'hebdomadaire de *Ziemia i Morze* (La Terre et la Mer) « pas de cette terre ni de cette mer ». Il a hurlé que le mot « irresponsable » n'était pas suffisant, qu'il y avait là un travail presque ouvertement réactionnaire.[2]

Ces déclarations ont été suivies de décisions concrètes. L'hebdomadaire *Ziemia i Morze* de Szczecin fut fermé dès juillet 1957, *Przemiany* de Katowice ont cessé de paraître en octobre, *Kronika* de Łódź, en novembre, et *Nowe Sygnały* de Wrocław, ainsi que les prestigieux *Nowiny Literackie i Wydawnicze*, en décembre 1957. La revue de Cracovie *Zebra* et *Uwaga* de Gdańsk ont survécu jusqu'en juin 1958. Leur indépendance ne cadrait pas avec le durcissement de la politique

1 Kisielewski, S., *O Gombrowiczu żałosnym…*

2 AAN, Microfilm n° 49244, KC PZPR, Secrétariat, Rencontre avec des journalistes, membres du présidium de l'Association des journalistes polonais 10 XI 1956.

envers la presse, la publication des textes de *Kultura* n'était qu'une raison de plus. Le cas de *Zebra* était exceptionnel : on fermait le journal parce qu'il préparait un numéro entier consacré à la poésie en exil.[1]

Les conséquences du durcissement ont également touché les maisons d'édition. Irena Szymańska, rédactrice littéraire du PIW, a été démise de son poste pour avoir, entre autres, publié des écrivains émigrés. Elle nous le rappelle ainsi :

*La décision a été prise lors d'une réunion du Comité central, où Andrzej Werblan, après s'être occupé des renégats, a brandi les preuves de mes péchés : un exemplaire d'*Yvonne, princesse de Bourgogne *de Witold Gombrowicz - un livre que je venais alors de publier avec des illustrations de Kantor.*[2]

Et Henryk Rozpędowski, l'initiateur de la résolution du ZLP demandant la présence de *Kultura* en Pologne, était lui aussi, déjà en exil en 1957…

La confiance envers Gomułka s'est très vite épuisée. La censure est revenue avec une force redoublée, rendant impossible la publication en Pologne des auteurs émigrés. Cependant, ces quelques mois autour de l'Octobre 1956 ont permis au lecteur du pays de connaître, au moins de cette manière restreinte, la richesse des publications de *Kultura*. Giedroyc a eu tort en considérant que Gomułka, un homme politique à l'attitude antirusse, pourrait, sous la pression de l'opinion publique, entraîner la démocratisation du pays et l'élargissement de sa souveraineté. Mais n'oublions pas qu'il n'a pas été le seul à commettre cette erreur, et encore moins le seul à connaître cette déception. De la même manière, les attentes du primat Wyszyński, du milieu de *Tygodnik Powszechny*, et surtout les espoirs d'une grande partie de la société polonaise, si clairement manifestés sur le Place Defilad de Varsovie, lors des centaines de rassemblements d'Octobre, n'ont pas été satisfaits.

1 Wenklar, M. Czarno na Białym/Zebra. Krakowskie pismo graficzno-literackie [dans :] *Nie tylko „Po Prostu"*…, p. 427–446.

2 Szymańska I., *Miałam dar zachwytu*, Warszawa 2001, p. 87.

Notices sur les contributeurs

Contact avec les auteurs par l'intermédiaire de : kultura@kultura.fr

Paweł Bem, docteur ès lettres, éditeur et traducteur de l'anglais, exerce à l'Académie polonaise des sciences de Varsovie, ses travaux portent sur Czesław Miłosz et les auteurs de *Kultura*.

Anna Bernhardt, présidente de l'Association Institut Littéraire Kultura, ses intérêts documentaires portent sur les archives de l'IL. Elle est rédactrice et auteure pour le présent volume, la co-organisatrice du colloque sur Jerzy Giedroyc et *Kultura*, Sorbonne, 2021.

Magdalena Chabiera, docteure ès lettres, rédactrice scientifique (de l'œuvre de Jerzy Stempowski, notamment), exerce en tant qu'enseignante de lettres à l'Université Stefan Wyszyński de Varsovie.

Anna Ciesielska-Ribard, rédactrice et traductrice pour le présent volume, est ingénieure d'étude au Centre de civilisation polonaise de Sorbonne-Université, la co-organisatrice du colloque sur Jerzy Giedroyc et *Kultura*, Sorbonne, 2021.

Maria Delaperrière, professeure émérite de l'Institut national de langues et civilisations orientales de Paris, est une spécialiste reconnue de la littérature comparée, polonaise et est-européenne, historienne des idées du XXe siècle. Rédactrice de nombreux volumes scientifiques.

Veronika Durin-Hornyik est docteure de sciences historiques, chercheuse affiliée à l'Université Gustav Eiffel. Ses travaux portent sur l'histoire du communisme, de la dissidence et sur l'histoire de la Hongrie du XXe siècle.

Andrzej Franaszek est docteur habilité ès lettres, il est également écrivain et essayiste. Ses nombreux ouvrages, notamment biographiques, portent sur les auteurs majeurs polonais du XXe siècle. Il exerce en tant qu'enseignant chercheur à l'Université pédagogique de Cracovie.

Rafał Habielski, professeur de l'Université de Varsovie, il est éditeur et rédacteur de nombreux ouvrages, notamment de documents de l'Institut Littéraire. Auteur, il est spécialiste reconnu de l'histoire des idées et de l'émigration polonaise du XXe siècle. Il est co-organisateur scientifique du colloque sur Jerzy Giedroyc et *Kultura*, Sorbonne, 2021.

Ola Hnatiuk, professeure à l'Université de Varsovie ; au moment de la rédaction du présent volume, elle continue ses cours à l'Académie Mohyla de Kiev dont elle est également professeure. Ecrivaine et traductrice, ses ouvrages portent sur l'histoire de l'Ukraine et sur le voisinage polono-ukrainien.

Iwona Hofman est professeure de l'Université Maria Skłodowska-Curie de Lublin, auteure, éditrice, ses domaines d'intérêt sont l'histoire de Pologne, le journalisme polonais du XXe siècle, et notamment la biographie des fondateurs de *Kultura* à qui elle a consacré des ouvrages monographiques.

Basil Kerski, docteur en sciences historiques, auteur, médiateur culturel, est spécialiste des relations polono-allemandes du XXe siècle. Il exerce les fonctions de directeur du Centre européen de Solidarność à Gdańsk.

Andrzej S. Kowalczyk est professeur de l'Université de Varsovie, éditeur, essayiste, spécialiste de la littérature polonaise, et aussi européenne du XXe siècle, dont celle de l'émigration et du cercle de *Kultura*. Il a collaboré avec l'Institut pour le classement de ses archives.

Piotr Kłoczowski est écrivain et historien de la littérature polonaise du XXe siècle. Il a interviewé et édité les auteurs du cercle *Kultura* et corédigé les *Zeszyty Literackie*. Il dirige actuellement le Musée de la littérature de Varsovie.

Cecylia Kuta, docteure habilitée en sciences historiques. Spécialiste du XXe siècle, de l'histoire du communisme polonais, elle exerce à l'Institut de la Mémoire nationale et enseigne à l'Université Jean-Paul II de Cracovie.

Piotr Mitzner, professeur à l'Université Cardinal Stefan Wyszyński de Varsovie, est éditeur et traducteur du russe. Ses nombreux ouvrages,

dont monographiques, portent sur l'histoire de la Russie du XXe siècle, l'émigration russe et sur les relations polono-russes.

Andrzej Mencwel, professeur émérite de l'Université de Varsovie, est un spécialiste reconnu dans le domaine de l'anthropologie culturelle, littérature polonaise et l'histoire des idées du XXe siècle. Il est également écrivain et essayiste.

Joanna Nowicki est professeure, enseignante chercheure à Cergy-Paris Université, éditrice et auteure. Elle dédie ses recherches à la politique et l'histoire des idées en Pologne et en Europe centrale et orientale au XXe siècle.

Sławomir M. Nowinowski est docteur habilité en sciences historiques, il exerce en tant que chercheur et enseignant à l'Université de Łódź. Ses travaux portent sur l'histoire de la diplomatie polonaise et sur l'évolution des sciences historiques.

Małgorzata E. Ptasińska est docteure en sciences historiques, chercheuse au sein de l'Institut de la Mémoire nationale de Varsovie, spécialiste de l'histoire de l'émigration polonaise du XIXe et XXe siècle. Elle a coorganisé le colloque sur Jerzy Giedroyc et *Kultura*, Sorbonne, 2021.

Iwona H. Pugacewicz est professeure d'histoire à Sorbonne-Université et à l'Université de Varsovie, spécialiste de l'histoire de l'émigration polonaise au XIXe siècle. Co-organisatrice du colloque sur Jerzy Giedroyc et *Kultura*, Sorbonne, 2021, elle est co-rédactrice du présent volume.

Paweł L. Rodak est professeur de lettres, enseignant chercheur de l'Université de Varsovie, rédacteur, éditeur. Ses recherches portent principalement sur la littérature autobiographique polonaise et est-européenne ainsi que la correspondance du XXe siècle.

Ewangelina Skalińska est docteure en sciences historiques de l'Université Cardinal Stefan Wyszyński de Varsovie. Elle se spécialise dans l'étude de la Russie et de l'émigration russe du XXe siècle.

Małgorzata Smorag-Goldberg est professeure à Sorbonne-Université, éditrice et traductrice, ses recherches comparatistes portent sur les

lettres polonaises et est-européennes du XXe siècle. Co-organisatrice du colloque sur Jerzy Giedroyc et *Kultura*, Sorbonne, 2021.

Rafał Stobiecki est professeur en poste à l'Université de Łódź. Il est spécialiste de l'histoire polonaise du XIXe et XXe siècles, de l'émigration, dont du cercle de *Kultura*, ainsi que de l'historiosophie de cette période.

Michał Wenklar est docteur en sciences historiques et politiques, il exerce en tant que chercheur à l'Institut de la Mémoire nationale de Cracovie et enseigne à l'Académie *Ignatianum* de la même ville.

Maciej Zakrzewski est docteur habilité en sciences historiques, chercheur à l'Institut de la Mémoire nationale et enseignant à l'Université Jean-Paul II de Cracovie, spécialiste de l'histoire des idées politiques du XXe siècle.

Marek Żebrowski est éditeur, critique et journaliste. Ses écrits portent principalement sur la littérature et la biographie des écrivains du XXe siècle, ceux de l'émigration, et plus spécialement de Kultura.





Partie V

À propos de *Kultura* par ses rédacteurs et auteurs



Maisons-Laffitte, intérieur.



L’Agenda de Jerzy Giedroyc,
le front libyen, 1942.

Krzysztof Pomian

Kultura a cessé de paraître il y a presque un quart de siècle. Le dernier numéro sorti déjà après la mort de Jerzy Giedroyc, son fondateur et directeur, mais préparé encore par lui, porte la date d'octobre 2000. L'Institut Littéraire, maison d'édition dont *Kultura* était le navire amiral, arrêta la publication des livres quelques années plus tôt. Mais l'intérêt que suscitent la revue et l'Institut ne faiblit pas. Le flot de travaux qui leur sont consacrés apporte chaque année plusieurs publications nouvelles, livres et articles, et il ne semble pas devoir se tarir. Le présent volume en est une manifestation de plus.

Cette vie posthume de Giedroyc et de *Kultura* est un phénomène étrange, sans équivalent connu. En général, quand une revue cesse de paraître, son histoire se termine. Ici, ce n'est visiblement pas le cas. Il est vrai que *Kultura* elle-même était un phénomène étrange. Miłosz a remarqué qu'un pareil animal, encore plus invraisemblable qu'une girafe, n'aurait jamais dû exister. Et pourtant *Kultura* est non seulement née, mais elle a réussi tout au long de sa longue vie à défier les lois qui régissent le sort des revues. Sa parution dans l'immédiat après-guerre, quand les anciens combattants qu'elle devait, pour survivre, impérativement mobiliser en tant qu'abonnés et lecteurs, étaient en train de se disperser sur tous les continents et d'organiser leur nouvelle vie, pouvait sembler une folie. Et sa longévité – plus de cinquante ans ! – incroyable pour une revue des émigrés adressée aux émigrés et publiée des décennies durant dans des conditions de misère, tient du miracle. Ou, mieux, d'une victoire de la volonté d'un petit groupe d'hommes et de femmes réunis et animés par Giedroyc, qui, en surmontant des obstacles matériels, politiques et psychologiques apparemment infranchissables, ont réussi à assurer la parution régulière de *Kultura*, à la compléter par l'édition des livres et à faire rayonner leur modeste pavillon de la banlieue parisienne partout dans le monde où se trouvaient les Polonais y compris en Pologne même dont l'accès était pourtant interdit à leurs idées par le puissant appareil répressif de l'État communiste.

Tout cela est vrai. Mais cela n'explique pas comment est possible ce phénomène étrange qu'est la survie de *Kultura* vingt-cinq ans après l'arrêt de sa parution. Revenons à la longévité de la revue. Elle va de pair avec un éventail très large de l'âge de ses auteurs. Giedroyc était né en 1906. Parmi ses premiers auteurs, il y en avait qui, plus vieux que lui de vingt, voire vingt-cinq ans, ont grandi dans une Pologne déchirée entre trois empires et participé à la reconquête de l'indépendance. Et parmi les derniers, certains étaient plus jeunes que lui de soixante ans, sinon plus ; ils ont passé toute leur vie dans la Pologne populaire. Il en allait semblablement des lecteurs de *Kultura* : entre les plus jeunes et les plus vieux, il y avait environ un siècle de distance. Un succès de Giedroyc qui passe en général inaperçu, est d'avoir su faire de *Kultura* un pont entre les générations. Et d'avoir rédigé les 637 numéros de la revue d'une manière telle que les générations successives pouvaient s'y reconnaître, comme si son directeur rajeunissait au fur et à mesure qu'elles entraient l'une après l'autre sur la scène publique.

Au physique, ce n'était évidemment pas le cas. Mais cela l'était au moral. Giedroyc qui était émotionnellement enraciné dans le passé, qui accordait une très grande importance à la préservation de la mémoire et qui consacrait une partie de son temps à la collecte des souvenirs et des archives, était mû non seulement par la piété à l'égard des ancêtres et des aînés mais aussi - sinon d'abord et surtout - par son ouverture sur l'avenir. Il s'agissait pour lui de mettre le passé au service de l'avenir, en quoi il renouait avec la tradition vieille de presque un siècle et demi de la princesse Izabela Czartoryska et de son musée de Puławy portant cette dédicace dont le français ne permet pas de rendre la concision : *Przeszłość przyszłości* (Le passé offert à l'avenir). C'est sur ce terrain que se situait peut-être la strate la plus profonde de son rejet du communisme, sa conviction que celui-ci est condamné à perdre la lutte pour la domination des esprits parce qu'il rompt brutalement, dans chaque pays, à commencer par l'URSS, avec ses traditions nationales et partout, avec les composantes essentielles de la tradition européenne, ce qui le rend irrémédiablement illégitime.

Tout au long de la parution de *Kultura*, Giedroyc cherchait à donner la parole aux collaborateurs jeunes qui apportaient de nouvelles perspectives. C'était logique : il devait assurer l'avenir de la revue, recruter ses futurs auteurs et ses futurs lecteurs. De leur côté, les jeunes étaient attirés par *Kultura* non seulement parce qu'elle était rapidement devenue

prestigieuse, mais d'abord parce qu'elle annonçait une Pologne qui n'existait pas et qu'on voulait voir advenir. Une Pologne qui n'aurait pas rétabli tel quel le régime d'avant 1939. Qui aurait gardé ce qu'il y avait de juste dans les transformations sociales effectuées depuis. Une Pologne pluraliste, démocratique, respectueuse du droit, avec un État séparé de l'Église. Une Pologne réconciliée avec ses voisins, ce qui supposait un nouveau tracé de ses frontières, fût-ce au prix des renoncements douloureux, et intégrée dans une Europe durablement pacifiée. À l'époque de la division du monde entre deux blocs antagonistes et de l'inclusion de la Pologne dans le bloc soviétique cimenté par la force de l'Armée Rouge, tout cela semblait n'être qu'un rêve. Mais pour Giedroyc, ce n'était pas un rêve. C'était un programme à réaliser. Et il agissait en conséquence.

Il eut la chance d'en voir l'accomplissement partiel suite à l'implosion des régimes communistes en Europe centrale et orientale suivie par la désintégration de l'Union soviétique. Plusieurs acquis de cette vague libératrice ont été depuis remis en question en Pologne avec l'arrivée au pouvoir d'une droite nationaliste, autoritaire, xénophobe et cléricale, hostile à ce qui est le cœur même du programme de Giedroyc. Et la guerre contre l'Ukraine déclenchée par Poutine fait planer un danger mortel sur l'Europe en tant qu'une union porteuse et propagatrice des valeurs libérales. Le message de *Kultura* garde aujourd'hui toute son actualité.

Antony, le 12 juin 2022.

Daniel Beauvois

Témoignage

On m'a souvent demandé pour quelles raisons j'avais été un lecteur régulier du mensuel *Kultura* de 1969 à 2000. J'appartiens, en effet, au très petit nombre de Français natifs qui ont attendu, avec curiosité et impatience, tous les mois, chaque numéro de cette revue et pour qui cette lecture a constitué un aliment pour sa formation politique et, plus encore, a orienté ses recherches historiques.

Mon premier abonnement, en 1969, était un cadeau de mon camarade de lycée, Stanislaw Zygart, plus tard médecin, qui, sachant que je venais d'être nommé directeur du Centre de Civilisation Française de l'Université de Varsovie, voulait me procurer des lectures impossibles à trouver dans la Pologne gouvernée par les communistes où régnait la censure.

Il ne se trompait pas. Cet abonnement était, dans la capitale polonaise où il me parvenait, sans danger de confiscation, par la valise diplomatique, attendu non seulement par moi mais aussi par l'intelligentsia assoiffée de publications libres. Il arrivait que certains numéros, empruntés, par exemple, par Jerzy Lisowski, le célèbre traducteur de littérature française et secrétaire de la rédaction de *Twórczość*, alors dirigée par J. Iwaszkiewicz, disparaissent sans retour, tellement ils circulaient dans de larges cercles.

Dans les années et décennies suivantes, que je passai au CNRS, puis dans les universités de Nancy II, Lille III, Paris I, cette habitude ne fut jamais interrompue. La masse d'informations et de documents que j'en retirais s'enrichit encore à Nancy où se trouvait la collection complète des *Zeszyty Historyczne* (Les Cahiers historiques) que Jerzy Giedroyc, le rédacteur de *Kultura*, publiait parallèlement à sa revue depuis 1962.

Ces Cahiers avaient pour moi une importance capitale car ils me permettaient de nourrir ce que dans les sections universitaires françaises de langues étrangères on appelle les cours de « civilisation ». En tant que responsable de la « polonistyka » (les études polonaises), j'aurais dû, sans cette aide précieuse et providentielle, me contenter d'enseigner la linguistique et la littérature, c'est-à-dire amputer la culture polonaise de sa dimension historique. Chose peu envisageable pour l'historien que j'étais et qui menait un peu clandestinement ses propres recherches dans les archives d'Europe de l'Est dès que l'occasion se présentait. Mes étudiants – pour la plupart des Français d'origine polonaise ou des émigrés de fraîche date – n'avaient pratiquement aucune idée de l'histoire du XXe siècle. Je pus ainsi tenter de combler les taches blanches de leur culture, leur parler sans trop d'erreurs ou de lacunes, de la fin des partages du pays, de l'action antagonique entre 1918 et 1939, de Pilsudski et de Dmowski, de la Seconde guerre mondiale et des bouleversements qu'elle entraîna pour la Pologne, de la mainmise soviétique et de l'évolution de la République Populaire. Tout était magnifiquement traité, et éclairé de différents points de vue, dans les articles toujours inspirants des deux revues, sans parler des volumes de la « Biblioteka Kultury » (la Bibliothèque de *Kultura*) que J. Giedroyc publiait concomitamment. Je me rappelle avec quel étonnement mes étudiants découvrirent le témoignage de G. Herling-Grudziński dans son livre *Un Autre monde*, pourtant publié en 1947, mais jamais bien connu jusque-là, à cause de la mauvaise foi de la critique française. L'horreur du Goulag avant Soljenitsyne était terriblement méconnue en France.

La préparation de ma thèse d'habilitation sur l'université de Vilna (Vilnius, Wilno) aurait pu m'amener à contacter la rédaction de *Kultura*. Je n'ignorais pas que Giedroyc était de ceux, et même l'un des tout premiers, qui abandonnèrent l'idée d'un retour polonais à cette ville (ainsi qu'à Lviv) mais que, descendant lui-même d'une grande famille lituanienne, il restait très intéressé par les liens du passé. Pourquoi ce rapprochement n'eut-il pas lieu ? Je ne m'explique aujourd'hui cette réserve de ma part que par l'intimidation que provoquait, à mes yeux, la figure austère et quelque peu inaccessible du personnage. Il avait été informé de la publication de ma thèse (1977) par Krzysztof Pomian et l'avait au moins rapidement parcourue, mais je n'osais pas imaginer que, dans sa « principauté de Maisons-Laffitte », dans ce monde clos

et mystérieux qui pourtant s'adressait à tous les Polonais du monde, le Rédacteur pût nourrir à mon égard une curiosité, voire une bienveillance certaine. Ce n'est que trente ans plus tard que je m'en aperçus (en 2012, lors de la publication de sa Correspondance) et que j'appris qu'il avait alors développé un grand projet pour faire connaître mes travaux. Il les avait recommandés à Czesław Miłosz (pas encore prix Nobel) à Berkeley en termes flatteurs et, dans le cadre du quatrième centenaire de l'Académie jésuite de Wilno, avait suggéré d'organiser aux États-Unis une session spéciale du Congrès des Études slaves qui devait se tenir à Harvard. J'ignorais tout de ces intentions qui, du reste, ne donnèrent rien car, en Amérique, les professeurs d'origine lituanienne et ceux d'origine polonaise ne purent se mettre d'accord sur une quelconque session dont le centre de gravité eût forcément été les identités nationales et les attitudes à cet égard de l'université que j'avais étudiée. J'eus néanmoins une preuve plus modeste de l'intérêt que m'accordait Giedroyc. Il demanda au prof. Sukiennicki, ancien de l'université Stefan Báthory (nom adopté dans les années de l'entre-deux-guerres) de me rencontrer et de préparer une recension pour *Kultura*. Celle-ci parut rapidement, mais les modestes moyens de la revue ne permettaient pas une traduction, ni une publication en polonais des 912 pages de ma thèse.

Pendant les années suivantes qui furent celles de la montée de Solidarność, puis de l'état de guerre, je n'eus toujours pas de rapport direct avec le rédacteur. Les articles de Mieroszewski, de Czapski, de Wandycz orientaient toutefois de plus en plus nettement mes recherches historiques et je me mis alors à préparer une mission de recherche dans les archives de l'Ukraine qui étaient encore soviétiques. En 1981, pour le 150e anniversaire de l'insurrection polonaise de 1831, je tentai une première fois d'inviter J. Giedroyc à Lille, mais la montée de la menace soviétique contre la Pologne l'occupait totalement. C'est en 1984 qu'il répondit enfin à ma demande de venir présenter son activité dans le cadre d'un colloque sur l'histoire de la presse polonaise en France. Il ne vint évidemment pas lui-même, mais délégua le plus compétent et le plus francophone de ses collaborateurs, Constantin Jeleński.

Celui-ci présenta ce qui est sans doute la première synthèse en français sur « Le rôle du mensuel *Kultura* en France » (publiée par moi à Lille en 1988), ainsi que sur les sympathies discrètes que J. Czapski, grâce à sa longue participation, avant-guerre, au groupe des peintres *Kapistes*,

avait su se ménager dans le monde intellectuel français, de Malraux à Bernanos, en passant par Mauriac, Maritain ou Daniel Halévy. Il donna des détails sur l'installation de *Kultura* à Maisons-Laffitte, rendue possible par un prêt du milliardaire chilien Arturo Lopez-Wilshaw, sur l'intervention de Stefan Zamoyski, époux d'une des filles du défunt prince Czartoryski. Il montra aussi comment, par l'intermédiaire de K. Morawski, ancien ambassadeur du Gouvernement en exil à Londres, le général de Gaulle témoigna souvent de son amitié à Józef Czapski. Il insista sur le rôle d'Anatole Mühlstein qui fit beaucoup pour gagner la bienveillance de Pierre Mendès-France et de René Meyer à *Kultura* et rappela que J. Laloy, P. Emmanuel, M. Sperber ou R. Aron furent tous des amis de la revue. Lui-même membre de la rédaction de *Preuves* de 1953 à 1967, C. Jeleński marqua le rôle qu'il avait joué dans la transmission de la *Pensée captive* de C. Miłosz et pour sa traduction en français et enfin il rappela que c'est par *Kultura* qu'Hélène Zamoyska introduisit en France le *Docteur Jivago* de Pasternak, ainsi que les dissidents russes Siniavski et Daniel.

Après la publication en français, en 1984, du premier de mes trois livres sur les rapports polono-russo-ukrainiens, Giedroyc m'apporta un soutien inestimable. En 1986, dans le n° 77 des *Zeszyty Historyczne*, il publia en guise d'amorce un chapitre séparé, puis, en 1987, la totalité de ce premier volume sous le titre (changé) de *Polacy na Ukrainie* (Les Polonais en Ukraine) dans la prestigieuse « Biblioteka Kultury ». Ce fut mon premier livre en polonais, traduit par Ewa et Krzysztof Rutkowski. En 1988, Giedroyc publia aussi dans ses *Zeszyty Historyczne* mon article très inspiré des idées de J. Mieroszewski « L'angélisme et l'impérialisme ». Je pouvais désormais me considérer comme accepté dans le cercle de *Kultura*. Ces publications équivalaient pour moi à une sorte d'indigénat dans la Principauté de Maisons-Laffitte.

En 1993, la Pologne avait recouvré son indépendance. Giedroyc m'expliqua que désormais il valait mieux que je sois publié en Pologne. Il me mit en contact avec le Centre *Pogranicze* de Sejny où je publiai en polonais ma *Bataille de la terre en Ukraine*. Mais sa sympathie ne me quittait plus. Il intervint plusieurs fois dans ses *Notatki redaktora*, rubrique très lue de sa revue, pour soutenir mon action de défense de la langue polonaise dans les écoles secondaires de France ou pour s'élever contre les chicanes que cherchaient à mon centre de Paris I les

russophiles de la Sorbonne traditionnellement peu enclins à favoriser les études polonaises.

Sa mort en 2000 ne permit pas qu'il vît l'achèvement de mon *Triangle Ukrainien* (la réunion en un gros volume de mes recherches sur l'ensemble de la période des partages et sur le territoire de la rive droite du Dniepr), mais son esprit animait sans aucun doute Andrzej Peciak, éditeur de Lublin qui l'avait bien connu et qui se chargea, en 2005, de réaliser cette somme si conforme aux visions prophétiques de *Kultura*. Les six éditions qu'a connues ce *Triangle* à ce jour montrent assez que la pensée de Giedroyc et de Mieroszewski est toujours vivace. Ces grandes ombres m'ont indiqué le chemin. Je suis heureux qu'un Français ait pu apporter cette vision radicalement nouvelle des Kresy (Confins de l'ancienne République polono-lituanienne). C'est ma modeste offrande à ces glorieux devanciers.

En Sorbonne, octobre 2021,
colloque consacré à Jerzy Giedroyc et *Kultura*

Norman Davies

Témoignage

Je suis venu pour la première fois à Maisons-Laffitte en 1982 avec ma femme. Nous nous sommes rencontrés en France et, pour nous, c'était un « pèlerinage » évident, celui de venir en ce lieu et de rendre hommage à Jerzy Giedroyc et à l'Institut Littéraire. À cette époque, toute personne qui vivait dans le monde libre et s'intéressait à la Pologne lisait *Kultura* qui était une source indépendante d'informations, peu disponible en Pologne. Pendant la Guerre froide - c'est difficile de l'imaginer aujourd'hui - *Kultura* était l'une des rares sources fiables d'information à propos de la politique, de la culture et de l'histoire polonaise. Et chaque personne qui lisait *Kultura* savait qu'elle avait affaire à un lieu très rare, une forteresse de pensée indépendante. Jerzy Giedroyc était l'auteur et le pilier de cette entreprise extraordinaire. J'ai appris plus tard qu'il était soldat de l'armée d'Anders et avait derrière lui de nombreuses années d'activité dans le domaine de l'information.

Vingt ans après la mort de Jerzy Giedroyc, quand je suis revenu à Maisons-Laffitte, j'ai eu un sentiment extraordinaire en voyant que l'Institut fonctionne toujours, qu'il est toujours un lieu d'information et de documentation important et que de nombreux chercheurs polonais viennent en ce lieu pour travailler, pour rendre compte du grand rôle que ce lieu a joué pendant la Guerre Froide. Quand je me suis rendu à Laffitte pour la première fois, presque personne n'y venait de Pologne, c'était une enclave assez mystérieuse et attirante par son exclusivité. Aujourd'hui, on peut y rencontrer de jeunes gens, faisant des recherches au sujet de la Pologne, et ils travaillent, libres et indépendants. Pour moi, il est extraordinaire de penser que je fais également partie de cette Histoire.

Un de ces derniers jours, j'ai accueilli une jeune fille qui écrit un livre sur Antony Kruszewski du Texas, un homme que j'ai rencontré il y a une cinquantaine d'années. Il était pionnier dans les affaires polonaises aux États-Unis. Quand je l'avais rencontré, nous avions discuté de la situation à la frontière mexicaine en 1920. Et maintenant ces évènements font l'objet de recherches académiques. Cela me rend très heureux. La Pologne vit enfin dans un monde libre. Mais nous devons nous souvenir que la vigilance constante est le prix à payer pour la liberté.

De nombreux aspects de la pensée de Jerzy Giedroyc et de son équipe sont pertinents dans le monde d'aujourd'hui. Il avait une vision vaste de ce que signifie la Pologne. Il est né à Minsk en Biélorussie, mais je suis certain qu'il voyait ces terres comme faisant partie du Grand-duché de Lituanie. C'est une part historique de la Pologne qui s'est éteinte, mais qui a laissé un riche héritage : un grand nombre de personnes perçoivent la Pologne de façon plus large et plus riche que la Pologne diminuée d'aujourd'hui.

Le Rédacteur s'intéressait toujours non pas seulement aux affaires de la Pologne, mais aussi aux relations entre la Pologne et l'Ukraine, la Pologne et la Lituanie, la Pologne et la Biélorussie, la Pologne et la Russie. En d'autres termes, il avait une vision de la Pologne historique, une vision qui est toujours vivante et d'actualité.

En Sorbonne, octobre 2021, lors du colloque consacré
à Jerzy Giedroyc et *Kultura* (la transcription autorisée)

Constantin Jelenski

Kultura, la Pologne en exil[1]

C'était en 1956 ou 1957, quelques mois après l'« Octobre polonais » et le retour de Gomulka au pouvoir. Avec quelques amis venus de Pologne nous parlions de la marge réduite d'influence que peut exercer un individu sur l'évolution du pays malgré le bouleversement qui venait de se produire. Curieux du fonctionnement concret du système, je proposai un jeu : que chacun inscrive sur un bout de papier le nom de quinze Polonais dans l'ordre de leur poids individuel relatif, réel ou potentiel. Deux noms se retrouvaient, bien sûr, en tête de liste, ceux du Premier secrétaire du Parti et du cardinal primat de Pologne (parfois *ex aequo)*. Suivaient deux ou trois membres du Bureau politique, et puis, en ordre dispersé, le chef de la police politique, le directeur de *Po prostu,* l'hebdomadaire contestataire de l'époque, tel général, soupçonné de nostalgies nationalistes, Jan Nowak, chef de la section polonaise de Radio-Free-Europe (la station américaine de Munich), le poète libéral Antoni Slonimski, alors président de l'Union des écrivains polonais, quelques autres intellectuels indépendants dont le prestige avait survécu au stalinisme. Parmi les derniers noms inscrits (mais sur chaque papier sans exception) figurait celui de Jerzy Giedroyc, directeur de *Kultura,* revue mensuelle d'émigrés fondée en 1947, publiée en quelques milliers d'exemplaires à Maisons-Laffitte. Proche collaborateur de *Kultura* depuis ses débuts, parfaitement conscient de son niveau littéraire et de l'attrait de fruit défendu qu'elle pouvait exercer sur les milieux intellectuels de Varsovie, cette unanimité me parut néanmoins disproportionnée et incompréhensible.

1 L'article de C. Jelenski dont l'original est paru dans *Le Débat,* n° 9, février 1981.

Après un quart de siècle, en 1979, voici que NOW-a (maison d'édition indépendante proche du K.O.R.), qui publie et distribue en Pologne des ouvrages refusés par la censure (et qui, fonctionnant en dehors de tout circuit économique, constitue paradoxalement l'unique enclave authentiquement communiste du pays), consacre un de ses premiers volumes à une anthologie de textes de *Kultura* dont voici la préface :

Kultura *paraît depuis trente-deux ans et mérite une monographie entière ; cette revue a déjà son histoire et sa légende. Elle accompagne l'intelligentsia polonaise à travers ses heurs et ses malheurs comme le font les livres qu'elle publie sous leur inconfondable couverture. La mesure de l'importance de la revue et de la maison d'édition - traquées par la douane et par le service de sécurité - peut être donnée par la liste des livres et des auteurs dont la présence dans la vie intellectuelle polonaise est due à une rédaction composée de quelques personnes* à peine, travaillant dans la banlieue parisienne. Cette liste est longue, *elle contient notamment les noms et les* œuvres *de Gombrowicz, Miłosz, Kołakowski, Stempowski, Herling-Grudziński, Vincenz, Czapski, Jeleński, Hirszowiczowa, Wierzyński, Bieńkowski, Hłasko. Nous devons* à Kultura *les mémoires intégrales de Witos, les écrits de Stawar, les documents et les souvenirs publiés dans ses* Cahiers historiques. *Ajoutons une longue liste de traductions : Koestler et Orwell, Aron et Camus, Simone Weil et Djilas, Le Docteur Jivago de Boris Pasternak.*

Kultura *fut la première à publier les ouvrages de dissidents russes, dont Soljenitsyne, Sakharov, Amalrik, Siniavsky. Elle apporte régulièrement une abondante documentation sur la situation en Lituanie, en Ukraine, en Biélorussie. Une entente avec ces nations relève de la ligne de cette revue qui fut encore la première à déclarer que les Polonais doivent renoncer à leurs revendications concernant Vilnius et Lvov.*

C'est une ligne réaliste, non pas pour capituler face à l'asservissement arbitraire indéniable, mais en vue des aspirations à l'indépendance et à la démocratie que suscitent les réalités nouvelles. C'est pour les mêmes raisons que Kultura *s'opposa à la perpétuation de l'« État en exil ». Dès l'origine, elle estima qu'il est indispensable de maintenir le contact avec le pays, c'est-à-dire avec les milieux qui visent ici, sur les bords de la Vistule, à élargir l'espace des libertés démocratiques. Mais on y proclamait aussi que « la Pologne n'est pas seulement là où coule la Vistule », que l'émigration fait partie de la communauté polonaise.*

En exil, Kultura fut accusée de cryptocommunisme, tandis qu'en Pologne la presse lui attribuait des liens avec les services secrets américains, allemands, etc. Lorsqu'en 1968 la revue flétrissait la campagne antisémite, on l'accusa par-dessus le marché de sionisme.

Bref, c'est dans une large mesure à Kultura *que l'intelligentsia polonaise doit d'avoir préservé une continuité de la pensée politique, un modèle non conformiste de la culture nationale, un étalon indépendant qui nous permet d'évaluer les attitudes et les valeurs.*

Ceci n'est pas un panégyrique. Kultura *nous bouleverse souvent, elle provoque souvent le désaccord. Une bonne part d'opinions et de jugements qu'on y voit exprimés est due à une méconnaissance des réalités polonaises. Mais il faut se rendre à l'évidence, en comparant les réalisations de l'émigration contemporaine avec celles de la « Grande Émigration » du siècle passé, que celle d'antan avait bien ses « bardes » mais n'avait pas de* Kultura. *L'auteur de ces lignes a vu de près à quel point le mode de vie de ces présumés « agents de tous les services secrets » est modeste, carrément ascétique, il a pu prendre la mesure de l'abnégation généreuse, de l'isolement qu'exige la poursuite de leur* œuvre.

La ligne de Kultura *fut d'abord exprimée par Juliusz Mieroszewski (jusqu'à sa mort en 1976), ensuite par Gustaw Herling-Grudziński. Cette ligne fut toujours conçue et déterminée par le directeur de la revue, Jerzy Giedroyc. Les plus proches collaborateurs du directeur sont - dès l'origine - Zofia et Zygmunt Hertz.*

Ce choix de textes n'est pas seulement une proposition de lecture passionnante, il témoigne aussi de la reconnaissance de l'opposition polonaise démocratique envers ces quelques personnes, car sans leur effort notre vie intellectuelle serait incomparablement plus pauvre.

Si je cite cette préface *in extenso* dans le texte, sans la renvoyer en marge comme le permet la mise en page du *Débat,* c'est que tout y est dit de façon succincte, dans une publication représentative de l'aile gauche de l'opposition polonaise et de surcroît par un homme jeune, né après la guerre, issu d'une famille de la vieille élite du parti communiste.

Il me reste à élucider ce processus vraiment mystérieux à la suite duquel une revue et des livres interdits en Pologne, qui ne peuvent y pénétrer que clandestinement, en nombre d'exemplaires forcément réduit signés de noms qu'on ne pouvait, avant les accords de Gdańsk, même pas mentionner dans les médias, arrivent à susciter une

« légende » dont le rayonnement atteint toute l'Europe orientale, l'URSS incluse. Cela tient, bien sûr, à la qualité des textes que *Kultura* véhicule, cela tient encore davantage - nous y reviendrons - aux structures spécifiques de l'intelligentsia polonaise, mais le mérite principal revient à un homme - Jerzy Giedroyc - quasiment inconnu de ses compatriotes quand il se lança dans cette aventure.

La principauté souveraine de Maisons-Laffitte

Le directeur de *Kultura* est issu d'une ancienne famille princière lituanienne, dont certains descendants furent russifiés, d'autres polonisés. Il appartient à une branche ruinée au XIXe siècle qui renonça à un titre que l'on ne portait guère à l'époque si l'on était réduit à devenir médecin ou ingénieur. Né avant la Première Guerre mondiale, il passa son enfance et son adolescence en Russie et ne s'établit en Pologne que quelques années après la Révolution de 1917. Je crois que son destin exceptionnel fut déterminé par un paradoxe initial : Giedroyc est un animal politique né, mais né sans la plupart des qualités qui font un homme politique. Il est timide, ombrageux, solitaire, incapable de faire un discours, il a des difficultés considérables à communiquer avec les autres (d'où sa prodigieuse correspondance), il ne parle aucune langue étrangère sauf le russe (même son français est resté sommaire, après un séjour de trente-cinq ans ici). Quelle chance pour la culture polonaise que ces difficultés ! Il serait peut-être aujourd'hui ministre du gouvernement en exil à Londres, *Kultura* n'aurait jamais vu le jour. Or, que fait un jeune homme passionné de politique si l'univers politique lui est inaccessible ? Il fonde une revue, bien sûr. C'est ce que fit Giedroyc en 1929 en publiant *Polityka,* qui rassemblait des jeunes intellectuels pilsudskistes non conformistes (qu'ils soient de gauche ou conservateurs). Notons ici qu'il est tout de même curieux que les titres des deux principaux hebdomadaires de la Pologne communiste d'après-guerre - *Polityka* et *Kultura* - aient été empruntés aux deux revues fondées par Giedroyc, de sorte qu'en se référant à la première *Kultura* (la « vraie ») il faut dire en Pologne « *Kultura* de Paris ». La première *Polityka,* elle, portait déjà en germe une des idées maîtresses qui guideront *Kultura* en exil. Le rêve du vieux maréchal Pilsudski d'une fédération avec les voisins de l'est (Lituanie, Ukraine, Biélorussie) était proche à Giedroyc et à ses amis, mais ils étaient conscients des relents colonialistes de toute

nostalgie de l'empire des Jagellon, cette union « d'égaux à égaux » qui, sous le sceptre d'une dynastie lituanienne, avait en fait polonisé les élites des autres partenaires pour créer en fin de compte une situation du type irlandais (sinon algérien). Un des collaborateurs de Giedroyc écrivait en 1937 dans sa revue :

Le recours à l'idée jagellonienne recèle des illusions qu'il est urgent de liquider dans notre propre intérêt. Il nous faut admettre que ni les Lituaniens, ni les Ukrainiens, ni les Biélorusses n'ont la moindre envie de devenir Polonais - et respecter leur volonté. On voit que la renonciation définitive à Vilnius et à Lvov, prônée dès le début par *Kultura* contre l'immense majorité de l'émigration polonaise - qui l'accusait carrément de « trahison », a d'autres racines qu'une simple opportunité politique.

Si j'ai raison de penser que Giedroyc est devenu directeur de revue faute de pouvoir accéder directement à l'action politique, ses qualités dans ce rôle sont éblouissantes. Je crois qu'il n'a jamais écrit d'article de sa vie (ses interventions dans *Kultura,* signées « Le directeur », réservées aux grandes circonstances, aux cas où une mise au point s'impose, sont rares, courtes, précises). Il a un flair exceptionnel pour détecter le moindre signe de talent ou d'originalité, la patience et l'obstination qu'il faut pour gagner les collaborateurs qu'il désire avoir et de les inspirer, et - surtout - un véritable génie de la surprise, du coup de théâtre, tout en poursuivant toujours les mêmes objectifs. Il a eu aussi beaucoup de chance, surtout au début, mais ces circonstances favorables, il a su les saisir, les multiplier, les harmoniser, pratiquement sans quitter son minuscule bureau encombré de livres et de dossiers, assis derrière sa machine à écrire (à tisser ses réseaux). On dit qu'il n'a pas d'amis, qu'il utilise ceux qui subissent sa fascination certaine, qu'il méprise ses compatriotes. C'est vrai que son orgueil est immense et qu'il n'a pas l'admiration facile (je ne lui connais que deux modèles - Pilsudski et de Gaulle). Mais ces défauts qu'on lui attribue se révèlent des qualités providentielles dans son destin d'émigré. C'est d'abord sa passion d'indépendance qui le conduit tout de suite à se démarquer de tout pouvoir établi, à refuser toute forme d'aide financière qui aurait pu lui poser des problèmes par la suite.

En 1947, il y a encore à Londres un véritable État polonais en exil, avec son gouvernement « légitime » (la Constitution présidentielle de 1935 avait donné au chef de l'État le droit de nommer son successeur

en cas de guerre, donc de s'auto-perpétuer), des ambassades à l'étranger encore reconnues (j'ai voyagé souvent en Europe jusqu'au début des années cinquante avec un passeport polonais, prolongé par l'ambassade du gouvernement de Londres auprès du Saint-Siège), un parlement, d'innombrables institutions, une union des écrivains, une presse. L'émigration politique était formée dans son immense majorité d'anciens combattants ayant quitté leur pays pour continuer à se battre contre les Allemands sur tous les fronts de l'Occident (deux corps d'armée, une aviation, une marine de guerre, une brigade de parachutistes). Ils auront tous longtemps le sentiment d'avoir (contre l'adage polonais) « emporté la patrie collée aux semelles de leurs souliers ». Ce sentiment se traduit jusque dans le langage. On ne dit jamais « la Pologne », mais « le Pays » (la République, elle, est à Londres), on dit le « gouvernement de Varsovie » (le gouvernement polonais, lui, est à Londres). Ce sentiment très fort de légitimité donne une certaine cohésion et une force certaine à l'émigration polonaise dans l'immédiat après-guerre. En certaines circonstances, il constitue un atout non négligeable. Le premier directeur de la section polonaise de Radio-Free-Europe, établie à Munich par les Américains au moment de l'apogée de la guerre froide, Jan Nowak, héros de la Résistance, courrier secret entre Londres et l'Armée de l'Intérieur, issu d'un mouvement d'étudiants d'opposition de gauche démocratique d'avant-guerre, fut « nommé » à ce poste par son gouvernement légitime. Fonctionnaire salarié par les Américains, il se considérait « détaché » auprès d'eux, ce qui renforçait son sentiment d'indépendance vis-à-vis de ses « supérieurs » immédiats et l'aida sûrement à les convaincre, par exemple, qu'il fallait soutenir Gomulka à fond en octobre 1956 et éviter ainsi à la Pologne le sort de la Hongrie.

Pour Giedroyc, le problème se posait autrement. Il n'est pas inutile de rappeler ici qu'un journal d'émigrés est formé d'habitude par des gens qui quittent leur pays pour combattre de l'extérieur un régime dont ils ont eux-mêmes souffert et qu'ils récusent. Ni Giedroyc, ni aucun de ses collaborateurs initiaux n'a vécu un seul jour sous le régime communiste. Dès l'accord de Yalta, il prévoit pourtant qu'une longue émigration attend les Polonais qui se trouvent à l'étranger à la suite des vicissitudes de la guerre et il conçoit le projet de fonder une maison d'édition avec le concours de quelques amis, dont Józef Czapski, Zofia et Zygmunt Hertz, Gustaw Herling-Grudziński. Ils sont tous, à l'époque, soldats du 2e corps d'armée polonais, commandé en Italie par le général Anders.

Un prêt du « Fonds du soldat » (établi par le commandement polonais pour aider le passage à la vie civile à l'étranger) finance l'achat d'une petite imprimerie à Rome, et l'Institut littéraire commence à fonctionner en 1946. L'année suivante, la vente de l'imprimerie permet à l'équipe de l'Institut de se transférer à Paris où ils louent un pavillon à Maisons-Laffitte et commencent la publication de *Kultura.* Il est caractéristique de Giedroyc d'avoir tenu à rembourser au plus tôt le prêt qui lui fut accordé, afin de pouvoir critiquer à sa guise les positions de l'*Establishment* politico-militaire polonais en exil, sans être taxé d'« ingratitude ». L'organisation économique est, dès le début et jusqu'à ce jour, celle d'un kibboutz ou d'un phalanstère. Les frais de logement et de nourriture sont couverts, le directeur et ses quatre collaborateurs reçoivent (vingt ans avant *Libération)* le même salaire, situé au niveau du Smic. Ce minimum vital est assuré par les abonnements qui atteignent vite une dizaine de milliers (le prix de l'abonnement annuel en 1980 est de 210 F, les abonnés sont dispersés dans une vingtaine de pays où *Kultura* dispose d'une cinquantaine de représentants bénévoles). Tout excédent est investi dans la publication de livres (que l'Institut ne commence à publier qu'en 1953, une fois ses dettes payées). Czesław Miłosz évoque dans un article consacré à Zygmunt Hertz, mort en octobre 1979, « cette première maison de *Kultura*, un pavillon loué avenue Corneille, laid et inconfortable, le froid de cet hiver, la banlieue parisienne (on avait beau bourrer de charbon les chaudières ventrues) et ce quartier d'allées bordées de marronniers sur des kilomètres, ça tenait du XIXe siècle à Tver ou à Sarajevo… Ceux qui prennent en main la collection reliée de la revue et les livres publiés par l'Institut Littéraire, ceux qui le feront un jour, devraient penser un instant aux casseroles, aux repas préparés par les mêmes trois ou quatre personnes responsables de la rédaction, de la correction des épreuves, de l'administration, penser au ménage, à la vaisselle, au marché (heureusement facile en France) et multiplier les travaux domestiques de cet ordre par journées, mois et années. Et aussi aux ficelles, au papier d'emballage, au transport des paquets, à leur expédition du bureau de poste ». Tout cela est vrai, mais il ne faut pas l'attribuer, comme le fait le jeune préfacier polonais que je viens de citer (et comme le ferait tout Français de sa génération) à une « abnégation généreuse ». Les fondateurs de *Kultura* venaient de passer cinq ou six ans dans l'armée, et certains d'entre eux n'ont pu s'y engager qu'après un séjour dans un goulag sibérien. Leurs habitudes de confort ou de luxe,

pourtant récentes, n'avaient plus aucune force, aucune réalité. Mais il y a une autre raison pour laquelle l'expérience de *Kultura* ne pourrait sans doute être répétée aujourd'hui. Nous appartenions à une génération et à un pays où tout projet de fonder une petite revue littéraire prestigieuse exigeait des sacrifices matériels, où l'écriture sérieuse n'assurait l'existence que dans quelques cas exceptionnels. Seul le huis clos de l'émigration aura d'ailleurs permis à *Kultura* de durer si longtemps en préservant le même niveau, sans être ni détruite par les hebdomadaires ou les suppléments des grands journaux, ni subventionnée par la publicité ou un grand éditeur (à moins de l'être par l'État).

Je profite de cette occasion pour rectifier ici pour la première fois, mais une fois pour toutes, la thèse que les autorités polonaises ont voulu accréditer dans des articles, dans un pamphlet policier consacré à *Kultura* et au cours de plusieurs procès d'opposants politiques que l'on présentait comme des agents inspirés - à travers *Kultura* - par la CIA. Proche collaborateur de la revue, j'ai travaillé depuis 1952 au secrétariat du Congrès pour la liberté de la culture (et au comité de rédaction de la revue *Preuves)* dont on a su par la suite qu'il était, par le truchement de petites fondations américaines « respectables », secrètement financé par la CIA. Le lien était tout trouvé pour la version officielle polonaise qui me présentait comme un agent secret international de haut vol, « au centre du triangle formé par Washington, Bonn et Tel-Aviv ». Comme dans un roman de Gérard de Villiers, j'étais censé recevoir Giedroyc dans un bureau luxueux pour lui transmettre les directives de mes commanditaires et lui passer des liasses de dollars. Ce n'est pas le moment d'évoquer ici le Congrès et son rôle dans les années cinquante et soixante (ce serait pourtant un grand sujet pour la rubrique « Lieux et milieux » du *Débat).* Dans ce cas précis, l'ironie du sort réel dépassait pourtant la fiction policière. C'est grâce à mes amis de *Kultura,* Giedroyc et Czapski, qui figuraient parmi les fondateurs du Congrès pour la liberté de la culture lors du grand rassemblement à Berlin-Ouest en 1950 (Czapski était lié dès les années vingt avec Nicolas Nabokov, le secrétaire général du Congrès) que j'y suis entré, non sans difficulté d'ailleurs, car il avait fallu toute l'autorité de Raymond Aron pour m'y imposer. Nous espérions - il faut bien le dire - que ce rassemblement de grands intellectuels antifascistes et antistaliniens, qui ressemblaient de si près à l'image que *Kultura* avait d'elle-même, pourrait venir en aide à la revue. Il n'en fut rien et ce n'est pas sans mal que j'ai obtenu du Congrès un don qui ne

s'élevait qu'à deux ou trois cent mille anciens francs, lorsque *Kultura* fut expulsée de son pavillon et que Giedroyc lança une collecte publique auprès de ses lecteurs qui lui rapporta miraculeusement les quinze millions nécessaires pour acheter une maison, également à Maisons-Laffitte (ce don - comme tous les autres - fut d'ailleurs dûment rendu public par la revue). Tous mes autres efforts pour obtenir quoi que ce soit du Congrès pour *Kultura* se soldèrent par un échec. Des années plus tard, le scandale du financement secret éclata et le secrétaire exécutif du Congrès, Michael Josselson, en assuma l'entière responsabilité. Comme la plupart des amis et des collaborateurs du Congrès, une fois le choc initial passé, je gardai toute mon amitié et mon estime pour cet homme qui sut assurer une liberté totale à toutes les revues et autres entreprises du Congrès (Hannah Arendt me disait un jour que sa vraie lutte, il l'aura menée pour sauvegarder cette liberté face à la CIA). Au cours d'une de nos nombreuses conversations ultérieures à ce sujet, il m'a dit : « Tu comprends maintenant pourquoi je n'ai jamais voulu aider *Kultura.* Pour une revue d'émigrés, cela pouvait, un jour, se révéler dangereux… » Quant à donner des « directives » à Giedroyc dont les convictions démocratiques et libérales sont impeccables, il s'est toujours comporté en parfait autocrate en ce qui concerne la revue. J'en sais quelque chose, car je fus, un certain temps, avec trois autres amis, membre d'un « collectif » de *Kultura*, qu'il avait coopté, sans doute pour donner aux lecteurs l'image d'un fonctionnement de la revue conforme à ses idées. Mais aucun des membres du collectif n'eut jamais connaissance du prochain sommaire qui est toujours resté un des secrets les mieux gardés dans notre monde où tout finit par se savoir, ne serait-ce que par quelques-uns. Je suis persuadé que Giedroyc souffre toujours du fait qu'au moins un de ses trois collaborateurs les plus proches, qui partagent sa vie, finit par en être informé. Rien d'étonnant à ce que ce premier et unique collectif se soit vite évaporé, sans qu'il n'en soit jamais question ni dans la revue, ni entre nous. Rien n'annonçait alors la prodigieuse réussite de *Kultura,* mais nous savions déjà que la passion exclusive de cet homme, dénué de toute ambition personnelle, mais déterminé à peser sur le destin de son pays, de toute l'Europe orientale (je suis prêt à penser : sur le destin du monde) était une force motrice plus considérable que tout effort collectif. Les Polonais s'en rendent bien compte, eux qui affluent maintenant à Maisons-Laffitte presque en pèlerinage, comme s'il s'agissait d'une sorte de Colombey-les-Deux-Églises en exil. Et il y a de l'admiration dans

l'ironie affectueuse de ce jeune écrivain polonais qui parle, dans une des nouvelles revues « indépendantes », de la « principauté souveraine de Maisons-Laffitte ».

Les chauvins et les autres

Pour saisir le dénominateur commun du milieu apparemment si hétéroclite des collaborateurs de *Kultura* à ses débuts, composé de pilsudskistes et d'ex-communistes, d'hommes de gauche et de conservateurs libéraux, issus de la petite ou de la haute noblesse, de la bourgeoisie (souvent d'origine juive), rarement de la paysannerie, plus rarement encore de la classe ouvrière, une archéologie sommaire de l'intelligentsia polonaise s'impose. Tous les sociologues s'accordent pour dire qu'elle a longtemps véhiculé des stéréotypes dérivés de la *szlachta*, cette noblesse qui ressemble si peu à ses équivalents occidentaux, ne serait-ce qu'à cause de son nombre - 12 % de la population à la fin du XVIIIe siècle. Une noblesse qui cultive des mythes libertaires et égalitaires (le royaume de Pologne n'était-il pas une *res publica* de la szlachta ?) et qui devient perméable à des idées de gauche au cours du XIXe siècle, car seule la gauche occidentale soutient les Polonais dans leurs luttes pour l'indépendance. Ruinés, exilés ou déportés en Sibérie à la suite d'insurrections successives, d'innombrables petits nobles sont arrachés à leurs terres, s'urbanisent et se fondent dans l'intelligentsia. Celle-ci fonctionne à partir d'un principe implicite de cooptation, qui s'étend jusqu'aux communistes (à vrai dire peu nombreux), au point que l'on pourrait tracer une filiation ininterrompue d'un *establishment* polonais (« pouvoirs » et « oppositions » confondus) au moins depuis l'échec de l'insurrection de 1863, et bien au-delà de la prise de pouvoir par les communistes. Ce n'est que l'accession de Gierek à la tête du parti en 1970 qui marque enfin une rupture, due à la relève, assurée par une classe nouvelle, homogène, issue effectivement d'une promotion sociale, formée dans les écoles de cadres ou sur le tas, peu portée sur l'idéologie, hostile aux intellectuels, qui tâche de fonder sa légitimité sur la « raison d'État » et sur une vague « solidarité morale et politique de la nation » (le terme resurgit en force dans les années soixante-dix et - ironie du sort - sera repris contre les gouvernants par les ouvriers de Gdańsk). *Res Publica* (la revue - « hors de la portée de la censure », bien sûr - des jeunes intellectuels polonais qui se réclament de Tocqueville et de

Raymond Aron) décrit ainsi cette « image figée du passé », que projetait, hier encore (car les événements de l'été dernier bouleversent désormais toutes ces données), la rhétorique du régime : *C'est la vision de la noble histoire d'un pays dont les dirigeants passés faillirent souvent et qui vient seulement d'obtenir des dirigeants appropriés. Une vision de la société où tous - croyants et incroyants, gauche et droite - n'auront jamais voulu que le bien.*

À la veille de la guerre, les divisions entre gauche et droite étaient bien vivantes en Pologne, mais sur le plan passionnel la coupure passait, entre la droite nationaliste, héritière de Roman Dmowski (le principal adversaire de Józef Pilsudski) et les autres formations politiques, de gauche ou de droite. Rassemblée dans le grand parti national-démocrate, cette droite chauvine et antisémite avait deux visages : un visage niais, celui du « Polonais-catholique » (ça se prononce d'une traite), incarnation petite-bourgeoise du « juste » sartrien, et un visage plus sinistre encore, celui des bandes fascistes d'O.N.R.-Falanga qui en dérivent et dont le dirigeant, Bolesław Piasecki, se rallia au régime après la guerre, en fondant le groupe PAX des catholiques asservis. Si, après la mort du vieux maréchal Pilsudski en 1935, une partie de la mafia des « colonels », ses successeurs désemparés, esquissa une petite danse de séduction à l'adresse de l'extrême droite, les liens entre pilsudskistes et hommes de gauche, personnels et intellectuels, restèrent innombrables. Ils étaient d'ailleurs profondément enracinés dans le passé, les vieux pilsudskistes étant, pour la plupart, issus, comme Pilsudski lui-même, du parti socialiste (et il ne faut pas oublier que le coup d'État de Pilsudski de mai 1926 contre le régime parlementaire fut soutenu par le parti communiste polonais). Dans ses passionnants entretiens avec Czesław Miłosz (deux gros volumes intitulés *Mon siècle),* le poète Aleksander Wat, fondateur de *Miesięcznik Literacki* (le mensuel littéraire), la revue intellectuelle du parti communiste d'avant-guerre (il collabora à *Kultura,* bien sûr, quand il quitta la Pologne en 1963) décrit avec humour ce chassé-croisé entre communistes et pilsudskistes :

Lorsque des écrivains de gauche venaient de l'Ouest, d'Allemagne ou de France, par exemple Priacel, le secrétaire de Barbusse, ils n'en revenaient pas de nous voir ainsi attablés dans un café comme le Ziemiańska, en compagnie des colonels (...). Un jour, le secrétaire d'État à l'Intérieur s'est assis à notre table (...). Tu vois, nous avions des relations curieusement

idylliques avec le gouvernement, et cela faisait enrager les petits-bourgeois. Dans les couches supérieures de la société, cela était très bien vu.

Wat évoque aussi un souvenir à la limite du grotesque. Après la fermeture de *Miesięcznik Literacki* par le gouvernement, Wat et ses camarades sont arrêtés et écroués en prison, où ils reçoivent de Wieniawa-Długoszowski (aide de camp et confident de Pilsudski) deux caisses de chez Hirszfeld (le Fauchon de Varsovie) « vodka de première qualité », caviar…

Cet aperçu n'a bien sûr aucune prétention historique ou sociologique, il est sûrement marqué par des passions d'adolescence (j'ai quitté la Pologne à dix-sept ans, en 1939). Un de mes jeunes amis de Pologne (un « néo-conservateur » de l'opposition) me disait récemment : « Un des méfaits des *Endeks* (les nationaux-démocrates) est d'avoir figé à jamais tant de Polonais de ta génération dans une sensibilité de gauche ». Mais j'espère avoir pu faire apparaître ainsi le seul dénominateur commun au « milieu de *Kultura* » : son hostilité à cet aspect nationaliste de la tradition polonaise, dont je craignais tant - avant les événements de Gdańsk - la résurgence en Pologne et qui aurait été, cette fois, un des principaux méfaits du régime communiste. Et aussi, je l'espère, d'expliquer la nature « extra idéologique » de tant de relations sociales en Pologne d'avant-guerre, où presque chaque famille « de droite » avait des cousins « de gauche » (et *vice versa*). Élevé par ma grand-mère, une célèbre beauté 1900 qui s'habillait à Paris et partageait son temps entre Karlsbad et Biarritz, je déjeunais souvent chez elle avec son frère, Stefan Czarnowski, anthropologue marxiste qui forma la plupart des intellectuels communistes polonais. Issu, lui, d'une famille aristocratique et cosmopolite, Józef Czapski - un des hommes les plus proches de Giedroyc - est le neveu de Tchitcherine, le premier commissaire aux Affaires étrangères de l'URSS.

Cela permet de comprendre pourquoi les liens entre le pays et l'émigration ne furent jamais coupés. Les contacts étaient rares en pleine époque stalinienne, car seuls les privilégiés du régime étaient autorisés à se rendre à l'étranger et craignaient, bien sûr, des initiatives de cet ordre qui auraient pu être retenues contre eux (surtout s'ils étaient membres du Parti), à l'occasion du moindre tournant dans la ligne politique du bloc soviétique. Il y avait pourtant des exceptions, et plusieurs amis d'enfance ou amis de mes parents, devenus dignitaires du nouveau

régime, de passage à Paris, ont toujours cherché à me voir. Après le tournant d'octobre 1956, ces liens furent complètement rétablis et aucune pression ultérieure du régime ne réussit à les couper. Il n'est pas étonnant que la plupart des écrivains polonais qui devaient par la suite quitter leur pays (de Miłosz à Marek Hłasko et à Leszek Kołakowski) collaborèrent d'emblée à *Kultura* et qu'un des intellectuels communistes les plus prestigieux, Andrzej Stawar, gravement malade, se soit rendu à Maisons-Laffitte pour y mourir après avoir confié à *Kultura* son dernier livre. Depuis plusieurs années, une dizaine d'écrivains de renom, domiciliés en Pologne, publient leurs livres aux éditions de *Kultura* et leurs textes dans la revue en les signant de leurs propres noms (la plupart d'entre eux sont bien sûr interdits de publication en Pologne), tandis que beaucoup d'autres, les jeunes surtout, y écrivent sous un pseudonyme.

Il faut ajouter à cela que *Kultura* refusa d'emblée tout ostracisme à l'égard de Polonais qui sortaient de l'exil intérieur pour s'insérer dans le nouvel appareil culturel, économique ou social ou à l'égard d'exilés qui décidaient de retourner en Pologne - ostracisme initialement prôné par l'ensemble de l'émigration. Elle refusa également de reconnaître la décision de l'Union des écrivains polonais en exil, qui interdisait à ses adhérents de publier leurs œuvres en Pologne.

Un non-conformisme à l'échelle de l'Europe orientale

En relisant les vieux numéros de *Kultura*, on constate que la revue a « collé » aux réalités du moment d'une façon précise et souvent prémonitoire. On aura deviné qu'à part un large consensus en ce qui concerne les principes de démocratie et d'égalité sociale, à part une attitude extrêmement vigilante envers tout relent de chauvinisme et surtout d'antisémitisme, ni Giedroyc, ni aucun de ses collaborateurs n'étaient encombrés de considérations idéologiques, ce qui permettait à la revue de prendre des virages souvent surprenants. Ainsi, après avoir appuyé dans un premier temps la politique américaine de « libération », *Kultura* fut le premier milieu intellectuel en Europe à dénoncer la complicité « objective » des États-Unis et de l'URSS et à interpréter la « guerre froide » comme une feinte destinée à perpétuer la partition du monde issue de Yalta. Un des collaborateurs de *Kultura* de l'époque, d'une intelligence brillante mais sujette à extrapoler ses fantasmes, maintenait même, dur comme fer, qu'il existe un accord secret dans ce sens, connu

seulement du premier secrétaire du parti en URSS et du président des États-Unis, et transmis à leurs successeurs respectifs, qui n'en reviennent pas. Plus sérieusement, avant même les conceptions « neutralistes » du *Monde* de l'époque, *Kultura* avait lancé le projet d'un « club de la Troisième Place » visant à former un bloc de nations « non alignées ».

En ce qui concerne les réalités polonaises, *Kultura* s'opposa dès le début à tout retour vers une société capitaliste et visait à promouvoir des conceptions autogestionnaires, coopératives et syndicales. Ce point de vue était inlassablement exposé par Juliusz Mieroszewski, qui vivait à Londres et préconisait la construction en Pologne d'un *welfare state* socialiste. Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'une entente s'établît assez vite entre certains révisionnistes polonais et *Kultura* et que celle-ci ait soutenu Gomułka à fond en 1956.

On a du mal à savoir (à moins d'un travail d'archiviste et d'historien que je n'ai ni la compétence ni le temps d'assurer pour cette esquisse) si les virages de *Kultura* en matière de politique intérieure polonaise ont précédé ou suivi les mouvements d'opinion de l'opposition intérieure. Certes, la plupart de ces virages sont parfaitement rationnels. Ainsi, si *Kultura* soutient d'abord Gomułka, elle rompt avec lui définitivement dès qu'il liquide l'hebdomadaire contestataire de l'époque, *Po prostu,* en 1957, alors que certains révisionnistes continuaient à le soutenir, faute d'alternative réaliste valable. La réaction immédiate de *Kultura* contre la campagne antisémite déclenchée en Pologne en 1967-1968 sous couvert d'« antisionisme » est due, elle - on l'aura compris -, à l'un des traits les plus constants de sa politique. C'est un peu le destin d'une revue d'exilés (à condition, bien sûr, qu'elle soit désintéressée et indépendante) d'avoir raison plus tôt que les autres, mais aussi à moindres frais - car elle fonctionne en dehors de toute pesanteur sociale, en dehors de la viscosité de tout enracinement politique. Giedroyc pourrait me répondre qu'il a payé cher cette indispensable indépendance et ce crédit de désintéressement, en livrant ses premières batailles contre l'*establishment* polonais en exil, contre « les siens » en quelque sorte. C'est ainsi que j'interprète également, sans savoir au juste s'il s'agissait de sa part d'une stratégie parfaitement lucide ou d'une « ruse de l'inconscient », la guerre permanente, souvent injuste, qu'il livra à la puissante Radio-Free-Europe de Munich. Cette guerre lui valut, d'une part, l'hostilité des Américains et d'une grande partie de l'émigration polonaise et, d'autre part, l'incompréhension de ses lecteurs en Pologne dont c'était la principale source

d'information quotidienne. Quoi qu'il en soit, ce travail persévérant de sape et de provocation tenait d'une « épreuve » qu'il lui fallait sans doute passer pour établir sa crédibilité. Cela n'allait certes pas sans risques, et *Kultura* aura connu beaucoup de désabonnements à la suite d'incartades de cet ordre. Mais chaque nouvelle vague d'émigration apportait de nouveaux abonnés pour remplacer les traditionalistes écœurés, alors que d'autres restaient malgré tout fidèles à la revue, car - il faut bien le dire - le non-conformisme de *Kultura* se situe dans une tradition polonaise, minoritaire, certes, mais à références culturelles, sociales, politiques si impeccables que la plupart des conformistes polonais bon teint hésitent à s'en désolidariser, s'ils pensent rétrospectivement à Mickiewicz, Słowacki, Norwid, qui ont tous blasphémé de leur vivant, avant d'être embaumés en saintes reliques par l'enseignement scolaire.

On ne peut négliger, enfin, cette « chance » qui a été favorable à Giedroyc au cours des premières années de *Kultura*. « L'histoire des peuples - écrit Czesław Miłosz dans *La Terre d'Ulro* - a des mystères qui lui sont propres ; ainsi la vocation du verbe polonais forgé en dehors de nos frontières. » Au XIXe siècle, les plus grands poètes polonais vécurent et publièrent leurs œuvres les plus importantes à Paris, dans les sombres années qui suivirent l'échec de l'insurrection de 1830 contre la Russie des tsars. Il en fut de même après la dernière guerre, et c'est dans *Kultura* que les deux plus grands écrivains polonais contemporains - Witold Gombrowicz et Czesław Miłosz - publièrent leurs œuvres capitales. Mais au-delà même de leur importance intrinsèque, ces œuvres renforçaient l'attitude contestataire et novatrice de *Kultura* face à la Pologne communiste asservie et face à la Pologne en exil figée. Le seul dénominateur commun de Gombrowicz et de Miłosz a été précisément de dénoncer les stéréotypes de la culture polonaise, également valables (quoique interprétés de façon diamétralement opposée), en Pologne et en exil. Et aussi de le faire à partir de la revendication d'une « polonité » fondamentale que la culture de l'*establishment* polonais occultait honteusement, se réclamant obstinément (un peu à la façon d'un parent pauvre) de son appartenance à un « Occident » idéalisé. « Ce n'est pas de l'art pour l'art, c'est de l'art pour l'Occident », écrivait Gombrowicz, et il lançait son défi :

Je démontrerai un jour que l'homme le plus anachronique, le gentilhomme campagnard polonais, peut devenir l'être le plus moderne, à condition de poser les problèmes de façon moderne.

Quant à Miłosz, il dénonçait mieux que personne le provincialisme polonais, toujours à l'affût du « dernier cri » occidental. Tous deux se posaient en rivaux de l'Occident et réclamaient leur droit à l'autonomie : Gombrowicz en défendant l'individu qu'il était (« L'individu est plus important que la nation. Je passe avant la nation »), Miłosz, au nom de sa propre vision du monde et de l'histoire polonaise. L'accueil haineux fait à l'un et à l'autre, tant par la majorité de l'émigration que par la Pologne « officielle », contribua énormément à définir *Kultura* et à renforcer ultérieurement son prestige, à la suite de celui, immense, dont jouissent ces deux écrivains dans leur pays et qui est aujourd'hui affirmé par les médias eux-mêmes. Faut-il rappeler qu'avant le prix Nobel accordé à Miłosz en 1980, Gombrowicz, lui, on le sait, manqua ce prix d'une voix en 1968 (avant de mourir l'été suivant) au bénéfice de l'écrivain japonais Kawabata. Ce rare concours de circonstances concernant deux écrivains publiés par une revue d'exilés contribua à renforcer encore le caractère exceptionnel du destin de *Kultura*.

Dans une lettre que Giedroyc m'écrivit en juin dernier, après que je l'eus informé du projet de cet article, il plaça au premier plan des acquis de *Kultura* sa lutte pour une normalisation des relations de la Pologne avec l'« ULB » (terme forgé par Mieroszewski pour définir les pays issus de l'ancien grand-duché de Lituanie : Ukraine, Lituanie, Biélorussie) et ses efforts pour établir toujours une distinction entre l'URSS (son régime et sa vocation impériale) et la Russie.

Le mérite de *Kultura* d'avoir, dès le début, réagi contre la haine irrationnelle des Russes, si répandue en Pologne, est d'autant plus grand que sur les six personnes qui constituaient le « noyau initial » de la revue, quatre avaient été déportés en URSS après l'annexion de la partie orientale du pays : Józef Czapski, Gustaw Herling-Grudziński, Zofia et Zygmunt Hertz. Les deux premiers ont d'ailleurs écrit d'excellents livres sur cette expérience, à une époque où l'opinion intellectuelle occidentale niait, dans sa majorité, l'évidence du goulag. Czapski, lui, n'échappa d'ailleurs que par miracle au massacre de Katyn.

Le texte de Vladimir Maximov de 1977[1] montre à quel point les efforts de *Kultura* ont porté fruit dans ce domaine. Les relations polono-russes et l'avenir des nations situées entre ces deux pays sont d'ailleurs indissociables pour le directeur de *Kultura : Je considère comme notre plus grand succès, que je qualifierais d'historique - m'écrit-il dans sa lettre - d'avoir obtenu que les principaux dissidents russes exilés signent une déclaration commune où ils reconnaissent le principe de l'indépendance de l'Ukraine et des autres républiques non russes de l'Union.*

Après Gdańsk : Pologne, année zéro

Chaque fois que je rencontrais, ces dernières années, un jeune intellectuel polonais de l'opposition, je lui parlais d'un paradoxe qui m'était incompréhensible. Comment se fait-il que sous ce régime tant honni la culture polonaise ait atteint, à peu près dans tous les domaines, un niveau bien supérieur à celui d'avant-guerre ? On me répondait que j'attache une importance démesurée à ce qu'une toute petite élite artistique et intellectuelle a su accomplir en dépit d'immenses difficultés, que je ne peux me rendre compte de la situation désastreuse de tout un peuple : une couche professionnelle incapable et opportuniste, une paysannerie aliénée, une classe ouvrière démoralisée et brisée. Depuis les événements électrisants de l'été dernier, il est évident pour tous que ce pessimisme était sans fondement. Leur analyse dépasserait de loin le cadre de cet article, je n'en signalerai donc que quelques aspects qui me semblent relever de mon propos.

1 J'entendis parler de la revue *Kultura* pour la première fois dans des circonstances peu ordinaires. Un jour, en 1958, deux camarades taciturnes, habillés en civil, frappèrent à la porte de mon appartement de Sokolniki : leur visite avait pour seul but de me mettre en garde contre un messager de cette revue qui chercherait à me voir. Mes hôtes ajoutèrent que, si je ne suivais pas leurs conseils, je pourrais avoir « certains ennuis ». Une longue expérience m'avait appris qu'il faut toujours interpréter à rebours des conseils de cet ordre, mais la visite annoncée n'eut pas lieu. Depuis, j'entendis parler de plus en plus souvent de *Kultura* en termes extrêmement positifs et, peu de temps après, je reçus le numéro spécial russe de cette revue. Ce numéro témoignait d'un engagement si chaleureux, d'une amitié si attentive pour les écrivains russes, d'une telle sensibilité au sort de la littérature russe en général que je reconnus immédiatement en *Kultura* une revue qui m'était proche…, ma propre revue. C'est pourquoi, quand je me trouvai en Occident, et projetai la publication de *Continent,* je m'adressai en premier lieu (c'était également le vœu de Soljenitsyne) au rédacteur de *Kultura,* Jerzy Giedroyc, et à ses collaborateurs les plus proches, Józef Czapski et Gustaw Herling-Grudziński. Je n'eus jamais à le regretter car je trouvai en eux des alliés fidèles et conséquents. (Vladimir Maximov, 1977)

En 1972, *Kultura* fêtait son vingt-cinquième anniversaire et consacrait un article à un bilan de son action.

On entend dire parfois y lisait-on - que la Pologne n'a que faire d'un samizdat, car elle dispose de Kultura *et de ses publications. Nous ne partageons pas ce point de vue. L'ambition de* Kultura *serait de servir d'appoint à un samizdat polonais.* Et, plus loin : Kultura *n'est longtemps parvenue qu'à un cercle restreint d'intellectuels. Aujourd'hui, à la suite des événements de décembre 1970 (...), elle voudrait pouvoir élargir le cercle de ses lecteurs aux couches professionnelles, qui pourraient lui assurer un contact, aussi restreint qu'il soit, avec la classe ouvrière.*

L'opposition intellectuelle polonaise suscita mieux qu'un *samizdat* : un Comité de défense des ouvriers (K.O.R.) après les événements de 1970 ; une maison d'édition et au moins quarante-quatre revues et périodiques « en dehors de la portée de la censure » (dont la plupart refuse l'anonymat en se réclamant des droits théoriquement garantis par la Constitution et les accords d'Helsinki) ; une université volante. La revue du K.O.R., *Robotnik (L'Ouvrier)* qui paraît depuis 1977 et dont le titre renoue avec le journal du parti socialiste polonais fondé au début du siècle, a un tirage qui se situe entre dix et vingt mille exemplaires.

Dans un article daté du 27 août 1980, publié dans le numéro d'octobre de *Kultura*, Kisiel (célèbre journaliste et écrivain qui y collabore sous ce même pseudonyme dont il signe ses papiers dans le grand hebdomadaire catholique de Cracovie, *Tygodnik Powszechny)* écrit : *On n'a pas rendu pleinement justice aux héros silencieux du bouleversement que nous traversons : Kuroń, Michnik, Lipski, Chojecki, Lityński et les autres. Ils ne sont pas, comme il a été commode d'insinuer, les protagonistes d'une quelconque intrigue politique (c'est ailleurs qu'on les trame, ces intrigues-là), ils ont été tout simplement les premiers à semer l'indispensable graine de la liberté spirituelle.*

Que ces « héros silencieux », proches du K.O.R., aient à plusieurs reprises publiquement reconnu ce qu'ils doivent, intellectuellement et moralement, à *Kultura,* serait en soi une ample justification de l'œuvre accomplie par Giedroyc et par sa revue. Il est significatif, enfin, que, dès le troisième point de leur charte (acceptée par le gouvernement), les grévistes de Gdańsk demandent « que l'on respecte la liberté de la parole et des publications imprimées, garantie par la Constitution de la République populaire de Pologne ». Et aussi, qu'en élaborant

les implications de ce troisième point, l'Union des écrivains polonais demande, dans sa déclaration du 9 septembre 1980, « la restitution de la présence dans la vie publique, conformément à la Constitution, des œuvres et des écrivains qui en furent exclus : la culture polonaise est une totalité intégrale, quels que soient les idées, les opinions et le domicile de ses créateurs ».

Alors, « mission accomplie » pour *Kultura ?*

Le numéro d'octobre 1980 montre que la revue reste bien vivante. Dans un article de fond, signé « La rédaction », *Kultura* tire les conclusions de la nouvelle situation polonaise. Elles correspondent, pour l'essentiel, à celles de l'excellent article d'André Fontaine dans Le Monde du 18 octobre :

« *La dernière chance de la Pologne* » serait aussi la dernière chance *du régime et celle de Moscou, si on ne la saisit pas à temps pour réaliser de bonne foi les réformes nécessaires. Mais c'est une critique sévère, dans l'article de Kultura, du sermon prononcé le 26 août par le cardinal Wyszyński (son premier sermon télévisé), qui fera dire à tous les amis de Pologne ou d'exil que j'ai rencontrés depuis : il n'existe pas une seule publication polonaise dans le monde (y compris, et en premier lieu, la presse officielle du Parti) qui aurait osé dire - à quelque propos que ce soit - même respectueusement, ses quatre vérités au Cardinal primat.*

Décidément, *Kultura* est encore irremplaçable.

Quelques chiffres pour terminer. En octobre 1980, *Kultura* a publié son 397e numéro (176 pages). En trente ans d'existence, *Kultura* a publié 321 livres (dont les collections : « Documents », consacrés aux textes polonais officiels secrets et aux textes d'opposition clandestins, et « Cahiers historiques » consacrés à l'histoire contemporaine). On peut évaluer à quelque 5 millions de volumes la production de cette maison d'édition, sans doute une des plus petites et des plus pauvres du monde.

Piotr Kłoczowski

« La liberté est indivisible »

Alors que vers la fin des années soixante-dix, Pierre Nora, Krzysztof Pomian et Marcel Gauchet préparaient chez Gallimard une nouvelle revue, *Le Débat,* le sujet de *Kultura* et de Maisons-Laffitte comme lieu significatif et centre de pensée politique dans l'Europe divisée de l'après Yalta leur est venu à l'esprit, et ils ont tout de suite su qu'ils allaient demander à Constantin Jeleński un grand article sur *Kultura.* Cela représentait également un geste établissant la filiation non dite avec le mensuel *Preuves* rédigé dans les années cinquante et soixante à Paris par François Bondy et Constantin Jeleński, et avec toute l'équipe du « complot pour la liberté », contre les « pensées captives » de droite et de gauche. Dans le monde français, les maillons de ce complot étaient entre autres, et avec toutes leurs différences, Raymond Aron, François Furet et Pierre Nora lui-même. Maisons-Laffitte et *Kultura* pourraient constituer un chapitre encore non écrit des Lieux de mémoire, le grand ouvrage de Pierre Nora, devenu la pierre de touche de l'histoire de la mémoire française et européenne. Dans un volume consacré aux lieux de mémoire dans une Europe divisée et aux traditions d'hospitalité de la France pour les exilés des « sphères d'influence ». *The Reconstruction of Nations : Poland, Ukraine, Lithuania, Belarus. 1569-1999,* dont Jerzy Giedroyc est le héros caché, en est une première esquisse que nous devons à un historien de Yale, Timothy Snyder.

Le premier numéro du *Débat* est paru il y a maintenant quarante ans, en mai 1980. L'article de Jeleński sur *Kultura* et son rôle dans l'histoire de la Pologne et de l'Europe d'après-guerre a été écrit en grande partie avant août 1980 à Gdańsk et le début de Solidarność sur la scène. Jeleński écrivait les dernières pages après.

Nous sommes aujourd'hui 40 ans après ce moment clef de l'histoire de l'Europe post-Yalta. Ce titre à la Dumas en appelle un autre, vingt ans après, avec la mort du rédacteur de *Kultura*, Jerzy Giedroyc, et la publication en septembre 2000 du 637e et dernier numéro du mensuel *Kultura*.

Dans ses entretiens exceptionnels avec Tony Judt, *Thinking the Twentieth Century,* Timothy Snyder écrit :

Giedroyc fut sans doute le plus important parmi les libéraux de la guerre froide, même s'il a peu écrit et si presque personne n'a entendu parler de lui en dehors de la Pologne. Il a réussi à créer dans la maison de Maisons-Laffitte une vie intellectuelle polonaise et est-européenne alternative. Il a élaboré une politique à l'Est ou plutôt une grande stratégie qui a guidé la Pologne dans les années quatre-vingt-dix. Personne en France où il vivait et travaillait ne savait vraiment tout ce qu'il avait fait depuis les années cinquante et jusque dans les années quatre-vingt. Il y a dans ses entretiens avec Barbara Toruńczyk en 1981 un passage très drôle où Toruńczyk lui demande si l'Occident a exercé une influence sur lui, et où il répond catégoriquement que non. Après quoi elle lui demande s'il a un jour essayé d'exercer une influence sur la France. Giedroyc répond quelque chose du genre : « Ma chère, ça n'aurait aucun sens, les seules choses que peuvent te donner l'Occident, ce sont des larmes et de l'argent ».

L'article de Jeleński dans *Le Débat* a d'une certaine manière servi d'inspiration à Barbara Toruńczyk pour ses *Entretiens à Maisons-Laffitte 1981* avec Giedroyc dans la première moitié de 1981, et plus tard pour *l'Autobiographie* [de Jerzy Giedroyc] *à quatre mains* de Krzysztof Pomian. Sa traduction allemande publiée dans la revue *Der Monat* a intéressé un autre grand historien, Karl Schlogel qui a placé la figure de Jeleński dans une postface - *Vom Eros der Freundschaft in fi nsteren Zeiten (De l'Eros de l'amitié aux heures noires)* en référence aux *Men in Dark Times* de Hannah Arendt. Karl Schlogel a écrit sur l'élaboration d'un « consensus antitotalitaire » que nous devons à toute une constellation européenne qui va de Hannah Arendt, Nicola Chiaromonte, Czesław Miłosz, Leszek Kołakowski, Isaiah Berlin à justement Constantin Jeleński. Le consensus « qui contribua à entretenir la conscience de ce que la liberté est indivisible, ce qui signifiait que tôt ou tard elle devrait régner sur l'ensemble de l'Europe post-Yalta ». Constellation où Jerzy Giedroyc et *Kultura* ont leur place marquée.

Trad. Erik Veaux

Czesław Miłosz

De la part d'un convive reconnaissant

Les premiers jours de février 1951, j'ai fait mon apparition à *Kultura*, à savoir dans la maison de l'avenue Corneille où se trouvait la rédaction, et habitaient les trois personnes qui publiaient la revue. La villa, de style *pavillon* de banlieue française, était délabrée et se dressait au milieu d'un jardin tout aussi abandonné… Ce trio, c'est-à-dire Jerzy Giedroyc, Zofia et Zygmunt Hertz, traversait alors – j'ose le dire – une profonde défaite. Ils étaient devenus les ennemis de l'Empire, lequel Empire avait tous les atouts de son côté : une guerre victorieuse, des prisonniers par millions dans le Goulag, le contrôle de la moitié de l'Europe et le contrôle des esprits de son autre moitié, l'argent pour mener la propagande, pour rémunérer l'appareil de répression et l'espionnage. Il est difficile aujourd'hui d'imaginer l'ampleur du triomphe de cet État. Comme, en Pologne, les gens s'en rendaient tout à fait compte, l'émigration est devenue le synonyme de l'inexistence ce qui produisait des effets paralysants. Mais à peine y avait-on réussi à s'accommoder de sa place dans le ventre de ce moloch que vinrent l'an 1949 et les illusions perdues, pour ceux qui les avaient nourries.

Je concevais les choses comme mes collègues en Pologne de sorte qu'en atterrissant à *Kultura*, je pensais me joindre à la défaite. Si je continuais à écrire, je le faisais de la perspective, comme le disait Gombrowicz, de « l'homme renversé ». Mon milieu de Pologne cultivait ses ambitions sociales et tenait à un code tacite de bonne conduite. Émigrer signifiait descendre dans la hiérarchie sociale. Annoncer son anticommunisme équivalait simplement à un manque de tact. Je le rappelle là parce que cela décrit la vérité que personne n'a plus envie de reconnaître. Ma morosité de l'époque, une sorte d'hystérie et mes provocations venaient de mes ambitions rabaissées qui me faisaient souffrir

le martyre. Aujourd'hui, dans toute cette discussion sur le communisme, on accorde trop peu d'attention au prestige social. Plus tard, à l'époque de Solidarność, l'orientation de ce prestige a changé de cap. En 1951, j'ai été empoisonné non seulement par l'hégélianisme, mais aussi par la solitude de l'individu qui rompt avec sa confrérie, la seule qu'il possède au monde. Il devient ainsi un être autonome, et même courageux, mais contre son gré.

Jerzy Giedroyc était issu d'autres milieux et vivait un autre type de pression sociale. En entrant dans l'opposition, il s'affranchissait de l'orthodoxie ethnocentrique des patriotes. Sa vision d'une possible collaboration polono-ukrainienne, polono-lituanienne et polono-biélorussienne était (à cette époque !) - folle, son idée d'exercer de loin une influence en Pologne – rocambolesque. Je me sentais toutefois proche de lui parce qu'il y avait en lui cette composante de l'homme de « là-bas », venu des confins de l'Est et, comme Jerzy Stempowski ou Stanisław Vincenz, il comprenait ces autres problèmes nationaux. Cela créait un véritable lien de communication.

Je haïssais le monstre soviétique et j'étais conscient d'avoir par miracle réussi à échapper au Goulag. En partant de Pologne, j'endossais l'obligation de lutter. Mais cela ne veut pas dire que je croyais en la victoire, je n'ai d'ailleurs aucune intention de me joindre à ceux qui affirment aujourd'hui avoir toujours su ce qui allait se passer.

Du fait de sa constance, Jerzy Giedroyc était pour moi une énigme. Croyait-il vraiment que le partage de l'Europe prendrait fin avant une centaine d'années ? Ou bien, face à l'impossible succès de ses actions, il les poursuivait en vertu des principes stoïques, parce qu'il fallait se comporter ainsi, sans calculer les chances de réussir. Ses efforts obstinés et le choix du but unique auquel il a dédié sa vie m'inspiraient le respect et, à contrecœur, de l'admiration. À contrecœur, puisque des analyses réalistes le contredisaient. Dans sa poursuite absolue d'un seul dessein, il a pourtant été accompagné : derrière lui se tenait comme un rempart celle sans qui *Kultura* n'aurait pas existé, Zofia Hertz, rédactrice qui relisait chaque page de la revue, secrétaire et la cheffe de leur phalanstère en une seule personne. Tout aussi vainement, j'ai tenté de saisir la nature de la force qui la rendait capable de travailler quatorze heures par jour. Et au nom d'une idée ? Était-ce la même endurance qui lui avait permis de scier le bois dans la forêt, en déportation dans la République soviétique

des Maris ? Ou était-ce la profonde foi dans le sens de toute cette entreprise ? Pour ce qui est de Zygmunt Hertz – disons-le franchement - il trimait, emballait les livres, les transportait sur un chariot à main à la Gare Saint-Lazare non pas parce qu'il croyait en cette cause. Il se sacrifiait sciemment, par amour pour sa femme, loyal à la mission qu'elle avait choisie. Comme il était sceptique de nature, il était plus accessible à mon esprit tout aussi sceptique.

Maintenant, après la mort de Giedroyc, si je reviens à ces premières années de *Kultura*, c'est parce que, autrement, je ne peux saisir l'ampleur de l'œuvre qu'il a laissée. Il a gagné au jeu qui incluait le risque de perdre et qui était une épreuve de caractères. Bien entendu, nous pouvons rendre hommage à sa clairvoyance ; à l'époque, il manquait toutefois d'éléments logiques pour prévoir la chute du soviétisme ; et, aujourd'hui encore, son implosion échappe à l'enchaînement des causes et des effets, et s'apparente plutôt à un miracle. Ayant publié durant des décennies dans *Kultura* et dans l'Institut littéraire, je prends une petite part, imméritée toutefois, au prestige dont jouissent légitimement Giedroyc et ses proches collaborateurs. Et il me semble que montrer la misère de leurs débuts remet à une juste échelle mon apport, celui d'un homme de lettres qui a bénéficié de l'hospitalité et de la protection d'un éditeur fort désargenté.

Giedroyc est l'un des grands personnages de notre histoire. Les opinions sur sa *Kultura* vont sans doute évoluer, mais lui sera toujours présent dans le débat sur la liquidation du douloureux héritage de la Deuxième République de Pologne, il restera cette personne qui a très tôt compris que les relations entre les nations qui l'avaient autrefois composée doivent désormais suivre d'autres principes. Sa mort est une perte pour les Lituaniens, les Biélorussiens, les Ukrainiens. Et espérons que, grâce à Giedroyc, nous ne verrons plus jamais la pensée ethnocentrique polonaise s'épanouir.

(Après la mort de Jerzy Giedroyc, en 2000).

Leopold Unger

Le sceau européen de *Kultura*

Sous le document inaugurant la présidence polonaise de l'Union Européenne devraient figurer la signature de Jerzy Giedroyc et le sceau de *Kultura* dont il était rédacteur en chef.

Les morts survivent aussi longtemps que les vivants se les rappellent. Le souvenir de Jan Kułakowski ne s'éteindra donc pas de sitôt. Le hasard probablement - je ne sais pas – a fait que l'enterrement du premier négociateur de l'entrée de la Pologne dans l'UE s'est déroulé le premier jour de la présidence polonaise de l'UE. Ce qui a sans doute symbolisé l'époque, comme l'a dit Tadeusz Mazowiecki au cimetière de Powązki. Parce que Kułakowski refermait un cycle de cette manière « inattendue » au moment même où s'accomplissait cet événement aux conséquences profondes, le jour le plus important dans l'histoire de la Pologne de l'après-guerre.

On avait déjà tout dit à son propos. Il avait une longue vie. Belge, secrétaire de la Confédération mondiale du travail, il luttait pour la liberté des syndicalistes – prisonniers de diverses dictatures et satrapies, la Pologne populaire y compris –, portant ainsi à travers le monde le principe de la liberté et l'image forte de la Belgique démocratique. En tant que Belge et Polonais, au cours de l'état de guerre, il organisait l'aide à destination de Solidarność, accueillait chez lui ceux qui avaient réussi à fuir le pays. Et enfin, après 1989, il est devenu le premier ambassadeur et architecte de la présence de la République de Pologne dans la communauté européenne.

Dans toutes ses entreprises, Kułakowski personnifiait le concept même de « citoyen de l'Europe ». À son époque, et aujourd'hui aussi

d'ailleurs, peu nombreux savaient semer largement ces idées. Kułakowski avait ce savoir-faire.

Le hasard, de nouveau, ou plutôt la politique (Solidarność, l'état de guerre) nous a rapprochés, a fait naître notre amitié, nous sommes ainsi devenus ensemble conspirateurs et contrebandiers des choses et des idées. Mais, auparavant, tous deux Belges (lui catholique, moi juif), nous avons été Européens depuis longtemps, bien avant que ce concept soit accepté et se répande sur notre continent. Là, il n'est plus question de hasard, nous ne l'avons pas inventé.

Quand, le 9 mai 1955, Robert Schuman, ministre français des affaires étrangères, s'apprête à prononcer son discours à l'occasion du dixième anniversaire de la fin du IIIe Reich, et qu'il reçoit un instant avant de monter sur l'estrade un mot de Jean Monnet avec le projet de la création de la Communauté du charbon et de l'acier – celle qui accouchera l'Union Européenne -, un groupe de Polonais y pensaient depuis un bon moment dans leur petite villa de Maisons-Laffitte près de Paris. Et ils agissaient en ce sens.

On n'avait pas glissé un mot écrit à Jerzy Giedroyc. Sa philosophie était simple, mais révolutionnaire pour l'époque. Cinq ans avant la signature du Traité de Rome, sa revue *Kultura* - tribun illégal de l'opposition démocratique polonaise – considère que l'avenir de la Pologne, prisonnière du soviétisme, ne pourra s'accomplir que dans l'Europe unie. Que les guerres européennes étaient des guerres civiles. Et que, sans la chute pacifique des frontières politiques et économiques, l'Europe ne parviendra ni à sauvegarder ce qui lui reste des valeurs judéo-chrétiennes, pas plus qu'à faire face aux défis futurs.

Aujourd'hui, alors que la Pologne prend la présidence du Conseil de l'Union Européenne, il est utile de rappeler que l'idée européenne de *Kultura* n'était pas une simple nostalgie. C'était un programme politique visionnaire. *Kultura* soutenait que :

…la véritable alliance européenne, contrairement à ce que disent les démagogues de toutes sortes, ne supprimait ni la souveraineté ni la démocratie, mais les valorisait (…) L'Europe devait montrer au monde l'idéal de l'union et de la collaboration. Dans l'impitoyable monde des défis globaux, seule peut compter l'Europe unifiée. Autrement, elle succombera à la finlandisation, au suicide nationaliste, ou pire encore.

Première sur notre continent, *Kultura* a montré le chemin pour contrer ces menaces. Allant à contre-courant de quasiment toute la société polonaise, celle au pays et celle en émigration, la revue a publié, en 1952, la lettre de père Józef Majewski où il demande que les Polonais renoncent consciemment, et non pas sous le diktat soviétique, à Lvov et Vilnius. On expliquait dans la revue que les Polonais devaient comprendre que leur destin est indissociable du destin des Ukrainiens et des Lituaniens, qu'ils n'étaient pas en mesure de défendre leur frontière sur l'Odra et Nysa qu'à la condition d'accepter le bien-fondé des revendications de leurs voisins ukrainien et lituanien.

Mais *Kultura* ne se limitait pas à la géopolitique. Une autre idée importante l'inspirait :

…la thèse de Bismarck selon laquelle la souveraineté absolue est le but ultime de chaque nation est aujourd'hui anachronique. Kultura *estime que c'est la liberté qui est le but suprême auquel tout doit être subordonné. La principale question de l'abécédaire politique n'est pas celle de savoir si la Pologne sera indépendante, mais si le monde de demain appartiendra aux hommes libres. L'indépendance de la Pologne (entre la Russie et l'Allemagne) que l'on traiterait en dehors du problème de la reconstruction radicale du système mondial, et en particulier du système européen, n'est que pure chimère.*

C'est précisément pour cette raison que le document signant l'alliance de la Pologne avec l'Europe - maintenant que vient sa présidence dans l'UE - devrait porter la signature de Jerzy Giedroyc et le sceau de *Kultura*.

Gazeta Wyborcza, 7 novembre 2011

Bohdan Osadczuk

Confessions et révélations d'un polonophile ukrainien

À ce que l'on raconte, les journalistes, les hommes politiques et les moines ne sont pas autorisés à parler de leur intimité en public. Comment donc, tout en respectant les limites de ma profession, expliquer les raisons de ma polonophilie ? Comment raconter pourquoi j'aime bien les Polonais, et comment l'idée m'est venue de m'impliquer autant dans la cause de la réconciliation polono-ukrainienne ? Il est assez vrai qu'un journaliste dispose rarement de l'occasion de faire une confession personnelle. Puisqu'il traite des affaires publiques, il doit rester dans l'univers des opinions et des arguments au nom de tel ou de tel autre fil conducteur. Puisqu'il s'occupe de formuler, de manière plus ou moins juste et compréhensible, des exposés destinés à un large public, lui-même doit rester une figure anonyme. Habituellement, ce sont ses collègues qui le déchargent de cette obligation, mais seulement dans sa nécrologie. Pareille à toute chose en ce monde, cette tradition d'assistance professionnelle n'est pas parfaite. Parce que cette lugubre occasion incite souvent les personnes de nature optimiste à rendre des jugements terriblement convenus. D'autres disposent, à ce moment, de l'unique opportunité de régler enfin leurs comptes qu'ils n'ont pas eu le courage de régler du vivant du malheureux. Mais l'essentiel est que, suivant la nature de ce bas monde et de l'au-delà, l'intéressé n'est plus en mesure d'apporter ses correctifs.

Le seul moyen de se prémunir soi-même contre de telles complications est de célébrer les anniversaires, non pas les siens bien entendu, mais les jubilés des revues pour lesquelles on a écrit quelque chose. Saisissant cette opportunité qui se présente dans la vie de *Kultura* - même si je

ne dis pas encore adieu à mes collègues, à mes lecteurs non plus - j'ai décidé de prendre la parole. Mais une fois que je m'y suis mis, j'ai tout de suite compris que c'est une affaire terriblement difficile. Non pas à cause d'une quelconque pusillanimité, de la menace de dépasser la « raison d'État » ou autre ligne du parti. De telles précautions ne me concernent pas. Le savent parfaitement des Polonais de l'Est et de l'Ouest qui m'ont longtemps qualifié « d'ataman » écrivant selon ses propres opinions et sa propre plume. Ceux de mes compatriotes qui lisent *Kultura* le savent probablement aussi. La difficulté se trouve ailleurs : c'est l'impossibilité de rassembler et départager ce qui, tout au long de ma voie insouciante, hardie, remplie de nombreuses satisfactions, mais aussi d'erreurs et de déceptions, a été important ou insignifiant, d'en faire un classement, d'évaluer les facteurs émotionnels ou purement rationnels pour dresser un bilan de ce qui m'a réellement conduit à aimer les Polonais comme mes frères, et pourquoi, depuis un quart de siècle, je prends leur parti sur la scène du journalisme international comme de mes proches, raconter comment une alliance polono-ukrainienne est devenue le but de ma vie. Il est impossible d'enfermer tout cela dans la rigueur des dates, d'en faire un mix et d'extraire de ce mélange, à la manière d'un ordinateur, une brève définition de la chose.

À la recherche des traces

Pour reconstituer la généalogie de mon amour pour la Pologne et les Polonais, je retourne dans l'esprit aux années de mon enfance passées dans la région de Pińczów-Proszów, chose qui n'a pas été décidée par mes parents, mais par les autorités polonaises qui, avec bien d'autres, avaient relégué dans cette région mon père, enseignant et homme de gauche. Là-bas, entre Skalbmierz, Kazimierza Wielka, Chrobrze, Wiślica et Kościelec, je me suis mis à apprendre la Pologne. La pauvreté et la ténacité de ses paysans, la morgue de sa noblesse, la peur dans le cercle communiste, l'idéalisme du mouvement populaire, la stupidité parmi les policiers. Mes premières leçons, je les ai prises auprès des bergers sur les prés, dans les bagarres pendant les noces ivres et chantantes, aux foires et sur les marchés, dans les pauvres bourgades juives aux environs de Kielce, mais aussi dans la sérénité d'un manoir aux murs blancs où vivait une extravagante propriétaire de Boszczynek, qui enseignait le français à ce garnement sale aux pieds nus que j'étais. Et ensuite, sur

les traces du passé, nous nous trouverons à Wiślica et Kościelec, dans ses sombres églises et synagogues, sur le banc du lycée installé dans le palais Wielopolski à Pińczów, puis il y aura les premières batailles pour préserver mon identité nationale contre les chantres de l'assimilation de l'endecja, mais aussi la lecture des romans et le journalisme de Burek, Skuza, Morton, partisans du mouvement populaire.

Même la guerre, qui avait noyé nombre de relations polono-ukrainiennes dans le sang et la haine, n'a pas réussi à briser mes anciennes amitiés. Bien au contraire, dans le cercle des jeunes, majoritairement de gauche, de nouveaux liens se sont tissés qui, malgré les divisions ultérieures, ont résisté à l'épreuve du temps. Tout comme ceux de la période d'après-guerre dans la Mission militaire polonaise à Berlin qui, durant plusieurs années, est devenue un asile et en même temps un observatoire qui m'a permis de voir de près l'étrange mixité des Juifs internationaux et des néonationalistes, y déceler les premiers signes des changements à venir et l'approche de la tragédie des Juifs polonais.

Le rôle de *Kultura*

Après mes leçons de polonité à l'enfance, après l'école de la guerre et de l'après-guerre arrivent des années de longues explorations pour trouver un cercle de personnes qui partageraient avec moi l'idée et la conviction que face à une Ukraine brisée et une Pologne asservie, il n'existe à cette époque - ni à Varsovie ni à Kiev - aucune possibilité de discuter de la période la plus récente de notre histoire commune, le fondement de notre future alliance. Ce que les deux décennies suivantes n'ont fait que confirmer. À ce jour, aucun ouvrage sérieux sur les relations polono-ukrainiennes depuis la Première guerre mondiale n'a été publié à Varsovie. Il n'existe pas non plus de manuel sur l'histoire de l'Ukraine au XXe siècle ni d'équivalent ukrainien sur l'histoire récente de la Pologne. Et la façon d'aborder les questions majeures de l'époque - comme en témoignent les discours de Łukaszewicz, Motyka, Syczewski, Tronko ou Malantchouk, à l'occasion des Journées polonaises en Ukraine, au printemps 1977 - est d'une gênante lâcheté. Après cette parenthèse, reprenons le fil conducteur. Les aléas de mes recherches étaient difficiles et tortueux. Pendant la Guerre froide, plusieurs représentants de la vie politique polonaise se sont exilés à Berlin-Ouest. Ils ont presque tous compris qu'il était nécessaire de faire

face aux problèmes et blessures du voisinage polono-ukrainien. Mais il s'est rapidement avéré que cette voie n'allait conduire à rien de nouveau. Quelque temps plus tard, j'ai eu l'occasion de participer à des discussions à Munich, où avait été créée la section polonaise de la Radio Free Europe. C'étaient des débats utiles, agréables, d'autant plus qu'un homme aussi compétent que feu Stanisław Paprocki y a pris part. Et pourtant, après chacune de ces discussions, une frustration persistait. Plus tard, j'ai saisi de quoi il retournait. Notre dialogue a manqué d'audace pour prendre de véritables décisions et, surtout, pour lancer une vision créatrice. Les raisons en étaient nombreuses : l'ancienne génération issue de la Pologne de la « sanacja » était composée d'épigones, la crainte de chercher un nouveau modèle de relations était visible, et manquait la compréhension de ce qui s'était réellement déroulé en termes de bouleversements historiques, sur les plaines entre l'Oder, la Vistule, le Bug et le Dniepr. Et il m'est devenu clair que les personnes qui travaillaient dans la Radio Free Europe restaient, somme toute, des fonctionnaires au service des Américains, et ils ne disposaient pas de cet élément subtil, mais décisif pour la vie publique, qu'est la pleine autonomie. Eux aussi ne jouissaient que d'une souveraineté limitée, bien entendu dans une mesure incomparable à celle de leurs collègues de Varsovie ou de Kiev. Jan Nowak-Jeziorański, le directeur de cette rédaction, a su rompre ce schéma, c'était un maquisard averti, avec les bons et les moins bons traits de ce genre de caractères. Dans le rapport de force qu'il avait trouvé, il a su faire beaucoup pour la cause commune. Il comprenait l'importance de l'entente polono-ukrainienne et n'avait pas peur, ce qui était essentiel, des conséquences du statut de souveraineté limitée, c'est-à-dire la solution polonaise. Bien que, pour une tout autre raison et plus tard, j'aie eu à croiser mon sabre cosaque avec son épée polonaise, pour ce qui concerne les relations polono-ukrainiennes je salue sa « tête brulée » de mon couvre-chef ukrainien. Mais même Jan Nowak n'a pu vaincre tous les carcans que faisaient peser, sur le groupe de Munich, les changements de la politique américaine. Nul ne pourra le faire tant qu'il restera au service d'une puissance. L'exemple de la Varsovie « souveraine » ou la Kiev « égale » - qui fait rire les citoyens du bord la Vistule et du Dniepr depuis pas mal de temps – n'est bien entendu que celui du plus inquiétant syndrome de l'esclavage. Mais le partenariat avec la rédaction de Munich comporte, hélas aussi, des éléments clairs de

servage. La faute n'incombe pas seulement à la partie polonaise, mais aussi à la partie américaine.

Et voilà que, par hasard plutôt, au début des années 1950, je fais la rencontre de *Kultura*. Plus concrètement de son rédacteur Jerzy Giedroyc et de son chevalier en armure, Józef Czapski. Jusque-là, Giedroyc restait pour moi une figure anonyme et mythique. Au cours de mon adolescence débraillée, j'avais lu ses revues *Bunt Młodych* et plus tard *Polityka* que j'empruntais à un vendeur de journaux de Pińczów, un philosophe juif bossu. Nous nous connaissions donc en quelque sorte, tout comme, dans une bien moindre mesure, me connaissent aujourd'hui certains lecteurs de *Kultura*. Dans notre premier entretien, il y avait quelque distance et un peu de méfiance. Mais en ce qui me concerne, par rapport à mes recherches précédentes, c'était un événement décisif. Il m'est devenu clair que j'avais enfin affaire à un cercle de personnes conscientes de leurs buts, indépendantes dans leurs concepts, créatrices de nouveaux contenus, autonomes dans leurs défis présents et futurs. C'est ainsi que notre collaboration a débuté, elle a été d'abord sporadique, plus intense ensuite, récemment pour le moment, un peu défaillante. Nous avons souvent été en désaccord, et nous le sommes encore. Il y a eu de la confrontation, et nous nous disputons toujours, mais ce conflit permanent est créatif. De sorte que nous nous contrôlons réciproquement, mais par rapport aux autres systèmes nous restons autonomes, aucun coup de fouet ne nous menace.

Ici, dans *Kultura*, j'ai trouvé ce pour quoi je m'étais battu dans mes discussions avec mes collègues polonais pendant et après la guerre. J'ai voulu qu'il y ait de l'audace dans les nouvelles propositions, que l'on dépasse des préjugés séculaires et récents, que l'on comprenne nos intérêts communs et nos nécessités communes, au nom de la liberté partagée.

Giedroyc, cet homme étrange qui mêle la ferme obstination de ses ancêtres lituaniens à la fantaisie polonaise est, du moins pour moi, un phénomène similaire à Piłsudski, Cat-Mackiewicz ou même Félix Dzerjinski. Il y en a eu sûrement bien d'autres mais, malgré leur caractère unique, ces bisons-là restent inconnus.

Ce Polonais-Lituanien, distant et peu loquace dans ses lettres, veille sur le manoir de la liberté près de Paris, mais il n'est pas seul. Il était et reste l'organisateur, l'architecte et le superviseur de l'ensemble. Mais passer du dialogue à la formulation de buts communs ne donnerait

pas de réalisations concrètes sans Mieroszewski, le pilier du journalisme polonais indépendant, sans Łobodowski, le fidèle compagnon de la cause ukrainienne, sans Hostowiec-Stempowski le savant, spécialiste des affaires orientales, sans Czapski, l'éternel jeune optimiste et romantique, sans Herling-Grudziński, le rationaliste suivant pourtant la même ligne, et probablement sans ces écrivains, universitaires et journalistes ukrainiens engagés, comme Kochelivets, Lavrinenko, Levytski et Cherekh. Il s'agit là de questions sérieuses qui comptent déjà dans l'ouverture de nouveaux horizons. Deux objectifs priment sur tous les autres : le premier est de continuer de semer des graines dans la Pologne satellite telle qu'elle est aujourd'hui, d'éveiller, chez la jeune génération qui réfléchit en termes politiques, un intérêt et même un engagement dans les idéaux et les concepts forgés par *Kultura* ; le second est le rôle que joue *Kultura* dans cette question fondamentale qui consiste à bâtir une plateforme de discussion entre les démocrates russes et ukrainiens. La récente déclaration des Polonais, des Russes, des Tchèques et des Hongrois sur la liberté de l'Ukraine, sur la nécessité de la défendre contre l'impérialisme russe et de ses « nouveaux tsars » n'aurait pas été possible sans l'engagement têtu, allant au fond des choses, de l'équipe de *Kultura* et de son rédacteur en chef.

Kultura 1977, n° 7 - 8

Vladimir Maximov

Gratitude. Pour les 40 ans de la revue *Kultura*

Dans ses vœux prononcés à l'occasion du trentième anniversaire de *Kultura*, la rédaction de *Kontinient* (Continent) écrit ceci :

Depuis le premier jour de son existence, la revue soutient et développe, par tous les moyens, une belle tradition de liens spirituels et de solidarité politique avec les meilleurs représentants de la littérature et des sciences sociales russes, aussi bien en Russie qu'au-delà de ses frontières. Soyez persuadés que nous l'apprécions pleinement et à sa juste valeur et nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour rendre la pareille avec la même sincérité et avec autant de persévérance. Nous espérons que nos objectifs et idéaux communs garantiront notre unité indéfectible et entière. L'existence de la revue Kultura *dans le monde contemporain est la preuve même que la Pologne et la culture polonaise ne sont pas mortes et ne mourront jamais.*

Dix années se sont écoulées. Dix années de collaboration et d'amitié. Naturellement, notre collaboration et notre amitié n'ont pas toujours été une idylle sans le moindre nuage. Nous avons eu des débats houleux, des discussions sur les principes. Mais nous avons convenu d'un commun accord de ne pas afficher nos dissensions en public, persuadés que la bonne volonté et la tolérance réciproques triompheraient et nous permettraient d'aboutir à un accord. C'est qui arrivait la plupart du temps.

La revue *Kultura* fut créée juste après la fin de la Deuxième guerre mondiale par un groupe d'intellectuels polonais qui, pour diverses raisons, se sont retrouvés en exil politique. Leurs noms sont, aujourd'hui en Pologne, connus de chaque élève. Ce sont tout d'abord Jerzy Giedroyc,

Joseph Czapski, illustre peintre et écrivain polonais, et enfin l'excellent écrivain et essayiste – Gustaw Herling-Grudziński.

Depuis le début de son existence, les fondateurs de la revue s'opposent à la pensée politique polonaise traditionnelle. En effet, les principes qui régissent la politique de la rédaction touchent à l'hérésie :

1. Renoncer à tout espoir de voir l'Occident aider la Pologne. Ne compter que sur le potentiel interne polonais.
2. Briser les « axiomes » développés pendant des siècles ; reconnaître sans conditions le droit de la Lituanie et de l'Ukraine à leur indépendance nationale.
3. Normaliser les relations avec les Allemands, en abandonnant tous les préjugés historiques.
4. Rechercher par tous les moyens l'unification des forces d'opposition et de libération en Europe de l'Est, et surtout inclure les forces équivalentes en Russie.

Tout cela paraît évident aujourd'hui, mais pour en arriver là, il a fallu travailler, souvent de façon inhumaine et ingrate, pendant des dizaines d'années, combattre les préjugés politiques nationalistes et les complexes intellectuels – aussi bien en Pologne qu'en exil.

D'année en année, pas à pas, *Kultura* a progressivement élargi son influence sur les esprits des Polonais pour, finalement, acquérir une reconnaissance et une autorité nationales.

Les idées que prône *Kultura* ont eu un fort retentissement, principalement sur l'intelligentsia polonaise d'après-guerre qui, par son amère expérience, avait compris à ses dépens qu'une authentique liberté ne peut être conquise que par un effort commun de toutes les nations asservies d'Europe de l'Est, et ce, en alliance avec la meilleure partie de la Russie, celle qui arrive à réfléchir.

C'est justement *Kultura* qui fait connaître à l'Occident les auteurs aujourd'hui appréciés dans le monde entier : Czesław Miłosz, Marek Hłasko, Leszek Kołakowski, Witold Gombrowicz et bien d'autres. C'est cette revue qui fait découvrir aux lecteurs polonais (et pas uniquement aux polonais) des auteurs russes - Alexandre Soljenitsyne, Iouri Daniel, Andreï Siniavski, Joseph Brodsky, ou le poète lituanien Tomas Venclova - et qui continue à proposer de nouveaux noms.

Si nous examinons l'histoire de l'opposition politique en Pologne, nous constaterons que l'influence de *Kultura* y est visible depuis le début, qu'elle se renforce constamment à partir des revendications de l'intelligentsia polonaise après 1956, jusqu'à l'émergence et l'essor du syndicat Solidarność. Ces années de labeur des membres fondateurs de cette magnifique revue ne sont pas perdues ; la graine semée il y a quarante ans a donné et continuera à donner, j'en suis persuadé, ses fruits.

Kultura a donc eu une influence importante sur Solidarność, mouvement qui a marqué une réelle rupture et a, ne serait-ce que pour cette raison, une place de choix non seulement dans l'histoire de la Pologne, mais aussi dans l'histoire des combats antitotalitaires en général. Ce n'est pas un hasard si nous - exilés de Russie et de l'Europe de l'Est - sommes nombreux à considérer que cette revue n'est pas uniquement polonaise, mais qu'elle est aussi la nôtre.

Le credo de *Kultura* fut exprimé de façon très claire dans un article de Joseph Czapski publié dans le numéro 12 de notre revue *Kontinient* (Continent) : la situation internationale évoluant sans cesse, les changements en Pologne exigent des analyses toujours renouvelées. *Kultura* a pris part et continue à prendre part à tout ce qui pourrait éveiller le sentiment de responsabilité et aviver la conscience politique de la société polonaise. Chaque crise du système totalitaire est l'occasion de cristalliser une opposition politique stable. *Kultura* veut être l'un des points de ralliement de cette opposition, et, dans la mesure du possible, pas le seul. Instinctivement, *Kultura* s'oppose à tous les jugements et toutes les opinions portés *a priori*, laissant même à ses adversaires la liberté d'expression et la possibilité de participer à la lutte commune.

Dès les premiers jours d'existence de la revue, nous nous sommes opposés à tous les nationalismes en Pologne y compris à l'antisémitisme auquel le régime actuel a fait appel en 1968, déshonorant ainsi le nom de la Pologne.

Nous combattons pour la « Res Publica » libre de tout fanatisme national, nous cherchons à développer le sentiment que notre patrie commune n'est pas uniquement la Pologne, mais est aussi toute l'Europe centrale et orientale.

Il y a une douzaine d'années, suivant un conseil d'Alexandre Soljenitsyne, je suis allé rencontrer la rédaction de *Kultura* pour enfin entamer un dialogue sérieux entre nos deux peuples. Douze ans c'est

peu par rapport à un projet qui doit changer le destin de nos pays, mais quelque chose fut initié, le dialogue continue, et tôt ou tard - j'en suis persuadé - amènera à une pleine compréhension mutuelle.

La bonne volonté des deux parties, chose la plus importante dans chaque discussion, en est la garantie.

En pensant à nos amis de *Kultura* la veille du quarantième anniversaire de leur revue, je définirais mon sentiment à leur égard par un seul mot : gratitude.

Andrzej Brzeziecki

Giedroyc, un homme de l'Est

« Je suis un homme de l'Est », écrivait, en 1966, Jerzy Giedroyc à Juliusz Mieroszewski. Et le lecteur qui supposerait que cette déclaration ne se rapporte qu'à ses racines lituaniennes commettrait une erreur.

Bien que Giedroyc soit né à Minsk, c'est de fait Moscou qui est devenu la ville de son enfance ; une partie de sa famille avait des origines russes (il allait aussi se marier avec une Russe), il avait aussi du sang géorgien. « Je pense donc avoir une certaine intuition de leurs affaires », poursuivait le rédacteur de *Kultura* à l'adresse de son principal journaliste politique. Ce disant, il ne se trompait pas. Depuis des décennies, la silhouette de Jerzy Giedroyc est invariablement associée aux affaires de l'Europe de l'Est, faisant d'ailleurs de l'ombre à d'autres aspects de son activité, comme la découverte et la diffusion de l'œuvre des plus éminents écrivains polonais de la seconde moitié du XXe siècle ; ses concepts, ou « la ligne » de Giedroyc, sont toujours présents dans la presse quand on discute de la politique polonaise de l'Est.

Ukraine, pour la première fois

La fascination de Jerzy Giedroyc pour l'Est ne découlait donc pas uniquement de ses attaches familiales. La structure de la IIe République de Pologne et sa situation géopolitique imposaient à toute personne qui se tournait vers l'activité politique de se confronter à la problématique ukrainienne, à celle de la minorité biélorusse, ou encore à la question des relations avec l'Union soviétique. Il en était de même avec Giedroyc, ne serait-ce qu'à l'époque où il étudiait l'histoire pour éviter de faire son service militaire. Il fréquentait le séminaire du professeur Miron Korduba, consacré à l'histoire de l'Ukraine et, comme il l'avouerait dans

son autobiographie, il a vécu un véritable tournant lorsque, employé au Ministère de l'agriculture, il s'est trouvé en contact avec la culture des Houtsoules (les montagnards ukrainiens des Carpates, n.d.t.) Ce qui l'a conduit à la question ukrainienne. Les problèmes des relations entre les nations polonaise et ukrainienne étaient fréquemment abordés dans les journaux édités par Giedroyc avant la guerre, dans *Bunt młodych* (La Révolte des jeunes) ou dans *Polityka*. À la demande du ministre des affaires étrangères, il a même fondé le journal intitulé *L'Est*. Au départ, dans les sujets de ses publications, la bonne entente avec ces minorités ne dépasse pas le cadre du territoire polonais et la voie des négociations ; ce n'est qu'à partir de 1934 que la problématique de l'Ukraine commence à concerner la question de son indépendance. Par ses prises de position, Giedroyc s'inscrivait dans la politique « prométhéenne » et « jagellonienne » que le camp des continuateurs de la ligne de Piłsudski poursuivait, avec plus ou moins de succès.

Les revues autonomes Bunt młodych*, puis* Polityka *n'ont pas initié cette question, mais continué de l'aborder, suivant l'évolution des relations polono-ukrainiennes et de la situation internationale*, écrit l'historien Rafał Habielski.

La guerre et le déplacement des frontières polonaises ont bien entendu imposé à Jerzy Giedroyc, déjà en exil, des rectificatifs de son positionnement face à l'Est, mais ce qui est resté intact c'est l'esprit, à savoir la recherche d'une entente.

L'espace ULB (Ukraine, Lituanie, Biélorussie)

En 1952 déjà, *Kultura* publie un article de Józef Łobodowski où l'auteur prône une entente entre Polonais et Ukrainiens, mais le plus important reste la parution de la lettre de père Józef Z. Majewski où nous lisons les paroles suivantes :

Tout comme nous, Polonais, avons le droit à Wrocław, à Szczecin et Gdańsk, les Lituaniens réclament à juste titre Vilnius, et les Ukrainiens, Lvov (…) Que les Lituaniens, qui se trouvent dans une pire posture que la nôtre, se réjouissent de Vilnius, et que le drapeau bleu et jaune flotte au-dessus de Lvov.

Pour les Polonais de l'émigration qui rêvaient toujours du retour aux frontières d'avant la guerre (mais aussi pour ceux qui vivaient dans le

pays où l'on colportait les poèmes du style « Une bombe atomique de plus, et nous reviendrons à Lviv »), le postulat d'accepter la perte de ces deux villes saintes pour les Polonais signifiait blasphème et injure. Des voix indignées fusaient donc de partout. En guise de réponse, *Kultura* a brièvement présenté sa position :

La Pologne ne peut recouvrer et maintenir son existence indépendante qu'au sein d'une Europe fédérée. Nous affirmons que le droit d'appartenance à la future union fédérale européenne doit être accordé aux nations qui formaient des États indépendants avant 1939, mais aussi aux Ukrainiens et aux Biélorusses. En raison du danger actuel et futur de l'impérialisme russe, la naissance de l'Ukraine indépendante et sa participation à l'union européenne fédérée sont, pour la Pologne, de première importance.

« La Renaissance fusillée »

Giedroyc ne s'est jamais écarté de cette ligne, et les questions de l'Est ont toujours trouvé leur place sur les pages de *Kultura*. Il s'efforçait en permanence d'entrer en contact avec les émigrés ukrainiens et russes, il les incitait à travailler en commun. Ainsi l'Ukrainien Bohdan Osadczuk est-il devenu l'un des principaux contributeurs de *Kultura*, facilitant en même temps des relations de Giedroyc avec d'autres chefs de file de l'émigration ukrainienne.

À la fin des années cinquante du XXe siècle, Giedroyc a aussi édité l'anthologie de la poésie ukrainienne qui portait le titre *La Renaissance fusillée*. Cette publication lui a attiré de la sympathie des émigrés ukrainiens et au-delà de leur cercle. La vision de Jerzy Giedroyc s'est exprimée de la manière la plus complète dans les écrits de Juliusz Mieroszewski. Dans son article de 1974, « Le complexe polonais de la Russie et le territoire d'ULB », ce dernier écrivait que la Pologne devait renoncer à l'idée jagellonienne laquelle, pour les Lituaniens et les Ukrainiens, ne pouvait s'associer qu'à l'impérialisme polonais. La Pologne avait le devoir de collaborer avec les Ukrainiens, les Lituaniens et les Biélorusses (d'où l'abréviation ULB), car seule la souveraineté de ces nations protégerait la Pologne de l'impérialisme russe. De plus, Mieroszewski estimait que les Russes devraient eux aussi renoncer à leur politique impérialiste :

L'idée de l'autodétermination et de la liberté des peuples frères qui nous séparent de la Russie – par le renoncement sincère à tout projet impérialiste,

y compris l'espoir de conclure un arrangement avec Moscou sans prendre ces nations en compte – une telle idée marquerait le retour, dans la politique polonaise, de cette haute valeur morale qui lui manque aujourd'hui.

Kultura réalise de manière concrète le concept d'ULB, notamment en publiant, en 1977, la « Déclaration au sujet de la question ukrainienne » que signent des intellectuels russes, entre autres Andreï Amarlik, Vladimir Boukovski, Natalia Gorbanevskaïa, et les Polonais, dont Jerzy Giedroyc, Józef Czapski, Gustaw Herling-Grudziński, manifestant ainsi leur solidarité avec les Ukrainiens qui « luttent pour l'indépendance de leur pays et pour la fin de l'impérialisme soviétique ». Le fait que Giedroyc a réussi à obtenir les signatures des Russes, qui renonçaient ainsi aux prétentions territoriales en Ukraine, était un exploit exceptionnel (de nos jours encore, de nombreux démocrates russes refusent à l'Ukraine le droit à la pleine indépendance). Mais ce n'était pas pour la première fois que Giedroyc s'engageait dans les rapports entre les nations de l'Union soviétique. En 1966 notamment, il essayait d'inciter les intellectuels ukrainiens qui travaillaient dans les universités occidentales à signer la pétition contre les répressions que l'écrivain russe Andreï Siniavski subissait en URSS. Le rédacteur de *Kultura* tentait de convaincre Ivan Roudnytski, en lui écrivant ceci : « la participation des Ukrainiens dans une action de protestation serait d'une grande importance politique ».

Dans l'intérêt de la Pologne

Le concept d'ULB s'est durablement installé dans la langue polonaise, et nous retrouvons ses traces dans la pratique politique, l'ULB ne se limitant donc pas à ces seuls trois pays puisqu'il englobe toute l'Europe de l'Est et le Caucase. En 1981, Solidarność fait manifestement référence à l'esprit de Maisons-Laffitte dans son « Message aux travailleurs de l'Europe de l'Est » ; entre 1989 et 1991, alors que l'Union soviétique existe encore, la Pologne mène une politique de « deux voies », entretenant des relations avec Moscou d'une part et, de l'autre, avec les républiques russes qui poursuivent le processus de détachement de l'URSS ; en 1991, la Pologne devient le premier État qui reconnaît l'indépendance de l'Ukraine (ce qui n'a malheureusement pas été le cas avec la Lituanie), et les trois présidents successifs de Pologne, Aleksander Kwaśniewski,

Lech Kaczyński et Bronisław Komorowski se sont référés aux concepts de Mieroszewski.

La question russe dans la politique polonaise fait partie intégrante du concept ULB. Certains estiment que le programme ULB est dirigé contre la Russie, ce qui est faux. Jerzy Giedroyc n'a jamais été antirusse, il comptait au contraire sur une alliance avec une Russie non impérialiste. Selon l'opinion d'Adam Daniel Rotfeld, qui compte parmi les majeurs intellectuels et diplomates polonais, c'est le rapprochement avec la Russie qui permettra de réaliser, un jour, la vision de Giedroyc dans sa totalité. « J'ai toujours été passionné par la littérature russe. Je lisais en russe autant qu'en polonais, c'est-à-dire beaucoup », écrivait le prince de Maisons-Laffitte, dans son autobiographie.

Kultura cherchait en permanence des contacts et la collaboration avec l'émigration russe, et l'Institut Littéraire publiait des livres d'auteurs russes. Dans son travail de rédacteur, Giedroyc prenait pour modèle Alexandre Herzen, intellectuel russe du XIXe siècle, et sa revue *Kolokol*.

Il faut être comme la levure qui provoque la fermentation, nous devons faire germer des idées. Personne n'a mandaté Herzen non plus. Nous sommes plus habiles et plus heureux dans notre action que Herzen qui avait trébuché sur l'affaire polonaise, alors que nous n'avons (jusque-là) rien perdu, ne serait-ce qu'en mettant en avant la question de l'appartenance de Vilnius et de Lvov, écrivait-il à Jerzy Stempowski.

Dans les idées de Maisons-Laffitte, le concept ULB était fonction d'une plus vaste politique étrangère. On y estimait – avec grande justesse – que l'entente des nations est-européennes est la clé de la sûreté de la future Pologne indépendante.

Il est dans nos premiers objectifs de normaliser les rapports polono-russes et polono-allemands en même temps que de défendre l'indépendance de l'Ukraine, de la Biélorussie et des pays baltes, et de collaborer avec ces nations, affirmait Giedroyc dans son *Autobiographie à quatre mains.*

Dans son interview avec Barbara Toruńczyk, il disait que la Pologne a besoin de la Russie indépendante autant que de l'Ukraine indépendante, ne serait-ce que pour jouer, de temps en temps, un partenaire contre l'autre. Giedroyc était attiré par l'Est, mais tous ses concepts passaient par le prisme de l'intérêt polonais. Il propageait le concept ULB parce qu'il sympathisait avec les pays de l'Est, mais avant tout parce que cela répondait aux intérêts de la Pologne. Il affirmait aussi que la forte

position de la Pologne en Occident dépendait des relations polonaises stables avec l'Est. Pour cette raison, après 1991, il défendait le maintien des relations avec les pays ULB, même si leurs hommes politiques ne répondaient pas à tous les critères. Selon lui, la collaboration avec le Bélarus d'Alexandre Loukachenko faisait partie des intérêts polonais.

Cela ne signifie pas qu'il fermait les yeux sur les questions des droits de l'homme. Jusqu'aux derniers jours de sa vie, il s'engageait dans diverses actions en faveur de la démocratie en Europe de l'Est, comme en 1998 où *Kultura* a publié la « Déclaration bélarusse de la liberté » signée par les intellectuels biélorusses et, du côté polonais, par Andrzej Wajda entre autres. Un an avant sa mort, il essayait de convaincre Czesław Miłosz et Wisława Szymborska de proposer au comité du Prix Nobel l'écrivain biélorusse Vassil Bykau. « Je n'ai pas besoin de t'expliquer que décerner ce prix à un écrivain biélorusse fera, sans exagération, une révolution dans son pays », écrivait-il à l'auteur de la *Pensée captive*.

Giedroyc était, certes, le partisan de l'entente polono-ukrainienne, et il critiquait les Polonais pour leur animosité envers ce voisin, mais il protestait aussi lorsque les Ukrainiens travestissaient la vérité. En 1976, après avoir trouvé dans une revue ukrainienne de fausses informations, il s'adressait à Ivan Kedryn-Roudnytski ainsi :

Il existe bien des problèmes entre Polonais et Ukrainiens, des affaires pénibles ou très dures. Je ne pense toutefois pas qu'il faille se servir d'informations imprécises. L'intérêt de nos nations demande que nous normalisions nos rapports, et cela exige que nous nous disions toute la vérité, droit dans les yeux, la vérité seule.

Quoi faire après Giedroyc ?

Il ne faut pas considérer les concepts de Giedroyc comme un ensemble figé dans le temps. Dans une des interviews, il en parlait en ces termes :

Notre positionnement – ce que l'on voit dans les articles de Mieroszewski – passait par des revirements constants. Dans certaines conjonctures, il existait des opportunités pour neutraliser les problèmes. D'autres opportunités existaient dans d'autres situations. Il est clair qu'il faut s'adapter à chaque changement, même si le succès complet n'est pas au rendez-vous. Parce que si l'on ne peut pas influencer le cours des événements, il est au

moins possible de contraindre les gens à penser, à réfléchir. C'est, selon moi, le premier rôle de Kultura. *Qu'une telle conception ou telle autre se confirme n'a pas grand intérêt. Ce qui importe c'est d'adhérer au réel. Et aussi il faut compter avec l'opinion internationale.*

De quelle manière les destinataires de Giedroyc perçoivent-ils aujourd'hui ses concepts ? Sa personne et l'œuvre de *Kultura* sont hélas peu connues en Europe de l'Est. En revanche, les élites de ces pays connaissent et respectent Giedroyc, et elles considèrent ses idées comme un point de départ. Il y a quelques années, Jaroslaw Hrycak, historien ukrainien de premier plan, s'est exprimé à ce propos.

Je crains que Giedroyc finisse bientôt par partager le sort des classiques : on en parle beaucoup, mais peu de personnes lisent leurs œuvres, et encore moins les comprennent. Après la fin de son époque, nous avons toujours réellement besoin de comprendre Giedroyc. Ses actions s'inscrivent dans les contextes historiques qui ne reviendront plus. Bien de ses opinions positives ou négatives ont perdu de leur sens dans le nouveau monde qui a surgi après 1989, puis après le 11 septembre 2001, et après la Révolution orange de 2004. Les relations polono-ukrainiennes se sont heureusement améliorées, mais les deux nations se trouvent face à de nouveaux défis et menaces. Nous devons donc nous poser honnêtement la question suivante : quoi faire maintenant, après Giedroyc ?

Jerzy Giedroyc

Message

Quand on observe l'histoire de la Pologne à vol d'oiseau, on est frappé par la quantité de ses contradictions. L'État et la nation sont fondés à partir de tribus très proches les unes des autres, réunies de force par les premiers rois Mieszko Ier et Boleslas le Vaillant. C'est au début un ensemble assez incohérent, les divisions et les particularités de ses différentes provinces ayant longtemps perduré. De plus, le pays est déchiré entre l'Est et l'Ouest. Ce qu'illustre l'histoire de la dynastie des Piast à laquelle se réfèrent volontiers les nationalistes polonais. Les souverains se mariaient, tour à tour, avec des princesses ruthènes ou allemandes qui disposaient d'une importante influence, y compris en politique. Ainsi Richezza de Lorraine, mère de Casimir le Rénovateur, sauve-t-elle la dynastie des Piast et la couronne de son fils, mais son rôle est peu connu et dévoyé au point que le cardinal Wyszyński s'oppose au transfert de sa dépouille en Pologne, lorsque les Allemands le proposent.

Tout au long de son histoire, la Pologne fait preuve d'un étonnant libéralisme : elle accueillit les Juifs et leur octroie des droits à une époque où ils sont pourchassés dans le reste de l'Europe ; de même, quand la Contre-réforme triomphe ailleurs, les protestants, même les antitrinitaires, jouissent du droit de pratiquer leur culte en Pologne ; et elle étend aussi sa protection sur l'Académie orthodoxe Mohyla de Kiev. Mais, en même temps, la Pologne a manifesté son fanatisme religieux ce qui a provoqué une croisade contre les hussites, rendant impossible le rapprochement avec le Royaume de Bohême, provoquant ensuite des persécutions des mouvements religieux dissidents.

Notre politique étrangère a été marquée par la constante dépendance d'autres centres, comme le Vatican ou les Habsbourg, tout en se révélant

en même temps bien provinciale. Inutilement, nous nous sommes mêlés de la guerre contre la Turquie. La victoire de Vienne (1683) est autant un grand exploit militaire qu'une erreur politique. Plus tard, au cours de tout le XIXe siècle, c'est précisément la Turquie qui deviendra le foyer de notre action indépendantiste.

Et avec tout cela, l'attractivité de la Pologne était stupéfiante. Nous avons réussi à absorber l'afflux des colons allemands, ceux-là mêmes qui fonderont la bourgeoisie polonaise. Nous avons assimilé une partie de l'intelligentsia juive et polonisé des élites de Lituanie et d'Ukraine. Nous sommes un pays qui partage avec ses voisins les mêmes héros : Adam Mickiewicz est un grand poète polono-lituanien ; Tadeusz Kościuszko et Romuald Traugutt appartiennent à la fois aux Polonais et aux Biélorusses. On pourrait allonger cette liste.

Cet étrange puzzle contient, pour nous, de belles opportunités. Comme la politique de l'Est. Tout en évitant la mégalomanie nationale, nous devons mener une politique autonome, sans devenir le client des États-Unis ou de toute autre superpuissance. Nous devrions avoir, pour notre principal objectif, la normalisation des relations polono-russes et polono-allemandes, et en même temps la défense de l'indépendance de l'Ukraine, de la Biélorussie et des Pays baltes, dans une étroite collaboration avec ces pays. Nous devrions prendre conscience du fait que plus nous renforcerons notre position à l'Est, plus nous compterons en Europe de l'Ouest.

Dans l'histoire de la Pologne, on reprend toujours la même vieille tendance qui consiste à affaiblir le pouvoir exécutif : les célèbres « pacta conventa », l'anarchie de la pleine liberté, le « liberum veto » en sont des exemples. Il faudrait tout d'abord changer la mentalité de notre nation. Cela exige que l'exécutif soit renforcé et plus étroitement contrôlé par la Diète. Cela demande de rebâtir le système parlementaire pour en éliminer ceux qui ne servent que l'esprit partisan de leur camp ou leur intérêt privé. Cela exige l'instauration d'un État de droit et un combat intransigeant contre la corruption sous toutes ses formes. Ce qui implique la presse libre et consciente de sa responsabilité. Cela exige aussi la séparation de l'Église et de l'État. Et le respect des droits des minorités nationales qui est la condition indispensable au maintien des bonnes relations avec nos voisins. Tout en sachant que le catholicisme est la confession de la majorité, nous devons protéger les Juifs, les Musulmans, les Protestants,

tout comme l'orthodoxie qui est la religion de nos citoyens polonais et qui domine en Russie, en Ukraine, en Biélorussie.

Voici, dans les grandes lignes, ma vision de la Pologne ; pour la réaliser j'ai lutté toute ma vie.

Extrait de *Autobiografia na cztery ręce*
(L'Autobiographie à quatre mains) de J. Giedroyc et K. Pomian, 1994

Jerzy Giedroyc

Ma France

Mon premier contact avec la France date des années trente. J'ai travaillé à l'époque au Ministère de l'industrie et du commerce pour lequel j'ai fait plusieurs voyages à Paris. Le dernier, avant la guerre, en 1937, à l'occasion de la signature du traité commercial franco-polonais, a été comme un adieu à un monde qui s'en allait. Euphorique, j'avais alors le sentiment que la Pologne devenait un pays qui comptait : un bon traité, une pénétration plus importante sur le marché français : le chocolat de la marque « Wedel » et même nos cigarettes « Hel » ou « Mewa » avaient du succès ! Une très belle ambassade, des réceptions, des banquets, une exposition internationale avec le pavillon polonais qui n'était pas mal du tout, des représentations du ballet polonais et, bien sûr, une satisfaction dissimulée de la Légion d'Honneur dont j'avais été décoré. Je ne pensais pas alors que tout cela s'écroulerait bientôt, comme un château de cartes.

Ma deuxième rencontre avec la France a eu lieu après la guerre. J'ai fait le trajet de Rome à Paris et Londres en tant qu'organisateur de la présentation du Deuxième corps de l'Armée polonaise à Paris et membre du Ministère de l'information. Ces deux délégations étaient dirigées par Józef Czapski. J'ai emménagé en France, à Maisons-Laffitte, en l'automne 1947 et, avec moi, l'Institut Littéraire fondé à Rome. La France nous a accueillis avec une vague de grèves et des attaques du parti communiste français qui nous traitait de fascistes du général Anders. *L'Humanité* a même publié une photo de notre siège frappé d'une croix.

Le NKVD faisait la loi dans les rues de Paris en y pratiquant des enlèvements. Leur influence était si forte que lors de ma démobilisation on me conseilla de mettre comme lieu de naissance Varsovie, et non

Minsk où je suis véritablement né, pour ne leur donner aucun prétexte. Car mes activités anticommunistes d'avant-guerre étaient bien connues. Cette période d'ostracisme a duré assez longtemps. Mais petit à petit les habitants de Maisons-Laffitte nous ont acceptés, on s'est fondu dans le paysage de cette ville et on a commencé à être connus. Pour preuve, pendant la visite de Khrouchtchev à Paris, les émigrés ont été déportés en Corse, et nous, nous avons simplement été obligés de nous présenter deux fois par jour au commissariat de Police, et les policiers étaient très gênés par cette mesure. De même, durant tout notre séjour, le pouvoir qui pourtant changeait, nous manifestait de la bienveillance.

C'était surtout grâce à Józef Czapski, grâce à son amitié avec Malraux, Halévy, Fabre-Luce, Mauriac, etc. et surtout grâce à la bienveillance exceptionnelle de de Gaulle que Czapski voyait souvent durant la longue « traversée du désert » du général. De Gaulle a déclaré qu'après son retour au pouvoir, il recevrait à tout moment le Général Anders, l'ambassadeur Morawski et Józef Czapski. C'est grâce à cette protection que j'ai pu devenir chef de maison d'édition et acheter un bien immobilier, choses à cette époque inaccessibles pour un étranger. Nous avons aussi été aidés par Anatol Mühlstein qui occupait de hautes fonctions en France.

Le général de Gaulle nous a donné la preuve de sa bienveillance lors de deux interventions de Cyrankiewicz et de Gomułka au pouvoir en Pologne et de l'ambassade soviétique que réclamaient notre expulsion de France. Avec son attitude hautaine habituelle, il rejetait ces demandes et nous le faisait savoir de manière informelle. Le Quai d'Orsay et l'ambassade de France à Varsovie nous ont aussi beaucoup aidés. Nous pouvions utiliser leur valise diplomatique pour acheminer *Kultura* en Pologne. Lorsque Czesław Miłosz, futur prix Nobel de Littérature, « a choisi la liberté », il a tout de suite obtenu l'asile politique et des gardes qui le protégeaient quand il habitait chez nous, à Maisons Laffitte.

C'est avec beaucoup de gratitude que je me souviens de tout cela après un séjour de quarante ans en France.

(1993)

Jerzy Giedroyc

Dans le cercle polonais

Dans mon histoire privée de *Kultura*, trois événements les plus dramatiques sont la maladie et la mort de Juliusz Mieroszewski, la maladie et la mort de Zygmunt Hertz et la mort de Józef Czapski.

La maladie de Mieroszewski était vraiment effroyable. Il avait le cancer de la gorge et souffrait le martyre : la radiothérapie lui avait brûlé les joues, on lui avait fixé un tuyau dans le larynx. Ce qui a duré plusieurs mois. Nous nous efforcions de lui faire plaisir. Il avait toujours rêvé d'un manteau de mouton. Quelques mois avant sa mort, nous avons réussi à faire venir de Pologne une superbe pièce de Zakopane, ce qui l'a beaucoup réjoui.

Mieroszewski restait pour moi le plus important interlocuteur. Il était le seul avec qui je me sentais en complète confiance. Non seulement parce que je savais qu'il me comprenait, mais aussi parce que j'ai été assuré de sa complète loyauté. Personne n'a pu le remplacer. Dans un certain sens, après sa mort, je me suis retrouvé seul.

Puis est arrivée l'inattendue maladie de Zygmunt que nous avons durement vécue. Au début, il espérait encore s'en sortir mais, vers la fin, il se rendait compte de sa situation. Pendant tout ce temps, il a gardé un très bon moral, il ne se faisait du souci que pour sa femme Zofia. Ils formaient en effet un couple extraordinaire.

Józef s'est mis à limiter sa participation aux affaires de *Kultura* plusieurs années avant sa mort, pour ne se concentrer que sur sa peinture. C'est à cette époque, avec un sérieux retard, qu'il a rencontré ses premiers succès. Il s'est plongé dans l'organisation de ses expositions. Il a du reste restreint non seulement son travail dans *Kultura* mais abandonné aussi ses autres centres d'intérêt, et ses interlocuteurs – outre sa

famille – se composaient désormais principalement d'Adam Zagajewski et de Wojciech Karpiński. Mes rencontres avec lui sont devenues plus rares au cours de ses dernières années. Lui était plongé dans sa peinture et, moi, dans mon travail, de plus en plus intense. Avant, nous nous parlions quotidiennement. À la fin, tous les quelques jours, puis nos échanges sont devenus fugaces. Mais ils existaient. Sa mort a clos un important chapitre de ma vie.

Dans l'histoire de l'Institut Littéraire et de *Kultura*, Zofia et Zygmunt Hertz ont joué le rôle capital. Ils étaient au courant de toutes les affaires, y compris celles qui exigeaient une discrétion maximale. Cela concerne avant tout Zofia, devenue la principale protagoniste de cette histoire non seulement grâce à son énergie, mais aussi parce qu'elle a entièrement épousé notre cause et était prête à courir tous les risques. L'apport de Zygmunt était très grand, mais il ne travaillait que pour elle. Avant la guerre, il occupait un haut poste dans l'entreprise Solvay. Après avoir quitté l'armée, il aurait pu retrouver facilement, en Occident, un travail prestigieux et bien rémunéré. Il avait d'ailleurs reçu beaucoup de propositions de son ancienne firme, il avait aussi pu bénéficier des larges relations de son père dans les sphères économiques. Mais il s'est voué à Zofia.

En Italie, l'activité de Zygmunt était phénoménale : nous n'aurions pu nous débrouiller sans lui. L'Institut Littéraire lui doit ses bases matérielles. Par la suite, Zygmunt a mis au service de *Kultura* sa grande force de travail et son esprit d'entreprendre, et il exécutait des tâches quotidiennes souvent fatigantes et monotones, sans lesquelles nous ne pourrions pourtant pas fonctionner. Il avait la curiosité de l'autre et des facilités relationnelles irremplaçables. Si Józef (Czapski) et Kot (Jeleński) étaient nos ministres des affaires étrangères, Zygmunt était notre ministre pour les affaires des Polonais. Il faisait venir les Polonais du pays, leur trouvait des bourses. Il nouait et entretenait des relations sociales. Il jouait très souvent le rôle de paratonnerre dans mes relations avec Miłosz, qui n'étaient pas toujours au beau fixe. Il prenait soin de Hłasko, de Polański, de cette multitude de gens qui passaient par notre maison. C'est à lui que je dois mon amitié avec père Sadzik et les frères Pallotins. Quand ceux-ci étaient venus de Zurich pour fonder leur foyer à Paris, ils nous ont rendu visite. C'était certes un moment agréable, mais nous en serions restés là si Zygmunt n'avait pas maintenu ses relations avec Sadzik.

Depuis le début, Zofia portait sur ses épaules tout le travail administratif de *Kultura*. Mais son influence sur la politique de la revue était toujours très importante. Elle a beaucoup de bon sens ; à maintes reprises, elle a réussi à me refréner quand je m'apprêtais à trop élargir le front ou quand je voulais me lancer dans de nouvelles entreprises à risque ; ses interventions n'ont pas toujours été efficaces, mais elles ont plusieurs fois évité à *Kultura* de graves idioties. Elle parvenait aussi à régler des choses grâce à sa facilité relationnelle. Zofia est l'incarnation de ma théorie selon laquelle ce sont les femmes qui ont, en Pologne, le plus d'importance.

Le rôle de Zofia et de Zygmunt Hertz est inestimable. Je pense que, sans eux, *Kultura* n'aurait pu naître ni survivre.

À l'époque où nous travaillions ensemble dans le Département de la Propagande (du 2e Corps d'Armée), Józef Czapski est devenu pour moi l'une des personnes les plus proches. Nous n'avons connu aucun conflit. Le premier grincement dans nos relations s'est produit au moment du transfert de l'Institut à Paris, ce à quoi Józef était assez défavorable. Mais son apport était bien plus large : il diffusait cette ambiance d'amitié et de générosité qui donnait à tout ce travail une aura et un caractère particulier. Il y avait en lui de la bonté pour les autres. On le sentait empli d'une vie spirituelle intense ce qui frappait et attirait vers lui des personnalités très diverses, depuis Kot Jeleński jusqu'à Jeanne Hersch.

Il a vécu des expériences religieuses profondes. Sa foi s'exprimait aussi dans sa longue collaboration avec Antoni Marylski, avec Laski, dans la lecture d'auteurs comme Berdiaev, Péguy ou Jacob ; j'ai pu d'ailleurs grâce à lui connaître leur œuvre. Péguy a produit sur moi une impression plus vive que Berdiaev, peut-être parce que sa pensée ne se limitait pas aux questions religieuses ou philosophiques. De même, c'est grâce à Józef que j'ai approfondi ma connaissance de la littérature russe qui m'a d'ailleurs toujours intéressé. Cela concernait avant tout Dostoïevski. Avant, j'appréciais surtout *Les Frères Karamazov*, ses autres ouvrages m'indifféraient ou m'étaient inconnus. Józef, qui s'intéressait particulièrement à Dostoïevski, m'a conduit à cette lecture et m'a fait complètement changer d'avis.

Il a été d'un grand soutien dans les travaux rédactionnels de *Kultura*. Je lui dois beaucoup. Nos échanges désintéressés détendaient, inspiraient, faisaient naître des projets éditoriaux. Nous commencions par

l'analyse d'un ouvrage, et il en résultait souvent quelque chose. Je suis peu attiré par la peinture, mais Józef m'a emmené plusieurs fois à des expositions d'art ce qui m'a beaucoup apporté. J'avais par exemple une aversion pour les tableaux de Picasso. Józef m'a aidé à les comprendre. Je ne dirai pas qu'il m'a convaincu, mais il m'a permis de les comprendre. J'ai vu avec lui, et plusieurs fois, l'exposition de Waliszewski et Pirosmaniszwilli. Nous sommes aussi allés à l'exposition de l'art polonais au Petit Palais et étions frappés par le peu d'originalité de cet art, nous étions complètement d'accord sur ce point.

Nous ne discutions pas de la ligne éditoriale de *Kultura*. Dans nos débats – parfois même assez vifs – nous abordions d'autres thèmes : des ouvrages, des auteurs. Je me rappelle avoir beaucoup débattu à propos d'Abellio qui nous fascinait tous les deux. Quant à nos divergences personnelles, elles découlaient principalement de l'esprit de loyauté de Józef : quand nous entrions dans un conflit plus sérieux avec Anders, Józef ne me contredisait pas mais essayait d'adoucir mes options.

Notre conflit le plus dur a porté sur le Congrès pour la liberté de la culture et sur Kot Jeleński. Un jour, je ne sais plus à quelle occasion, Mieroszewski avait écrit à propos du Congrès que c'était un cirque. Kot Jeleński s'est alors terriblement fâché. Je ne me souviens plus de quoi il s'agissait au juste. J'ai pris bien entendu le parti de Mieroszewski. Et Józef a tellement défendu Kot qu'il était prêt à déménager de chez nous. Cela m'a profondément troublé. J'estimais que le Congrès était, dans nos rapports, une affaire de second plan. Mais il s'est avéré que le Congrès et Kot étaient plus importants que notre collaboration et notre amitié. Par la suite, tout s'est équilibré.

Józef est retourné à la peinture il y a des années ce qui, au début, n'a pas influé sur ses autres multiples centres d'intérêt. Par la suite, ses passages entre le travail pour *Kultura* et la peinture devenaient de plus en plus laborieux ; à chaque fois, c'était comme s'il devait recommencer à peindre, à chaque fois, de zéro. Se remettre ainsi à la peinture était comme « scier », disait-il. Il reprenait alors par des natures mortes, très travaillées, qui amorçaient son démarrage artistique.

Après la mort de Józef, j'ai demandé que l'on coule son masque mortuaire et le moulage de sa main. Je tenais à préserver sa mémoire. Non seulement pour nous. Un exemplaire du masque a été déposé à la Bibliothèque Polonaise de Paris, un autre acheté par son cousin, Janusz

Przewłoch. Pour *Kultura*, et pour moi à titre personnel, Józef était essentiel. Plus généralement, selon moi, il est un grand personnage de la culture polonaise. Ce n'était pas un provincial. Il disposait d'une large perspective européenne ce qui est assez rare chez les Polonais. Józef avait des occupations et des intérêts multiples. Il était plongé dans la peinture, la littérature, les relations avec les autres et, par sa foi, dans la vie spirituelle. De ce point de vue, il était un personnage extraordinaire.

Pour ce qui est de Mieroszewski, j'ai fait sa connaissance dans l'armée, de manière assez superficielle. Notre relation s'est approfondie quand il habitait déjà Londres. Avant qu'il ne rompe avec la vie sociale et ne tombe dans ses bizarreries, nous nous rencontrions chez Auberon Herbert et Józef Zielicki. Nous nous sommes revus, je crois, pour la première fois à Londres, chez Auberon. J'allais à Londres habituellement deux fois par an et rendais à chaque fois visite à Mieroszewski. Par la suite, je ne voyageais que pour le voir.

Les débuts de nos relations étaient sympathiques, mais rien encore ne présageait la suite. Je ne me souviens pas quand notre connaissance s'est transformée en une collaboration plus proche. Elle a commencé sans doute avec ses chroniques de Londres qui ont donné lieu à une vraie œuvre journalistique. C'est aussi « l'affaire Miłosz » qui a été le moment capital dans nos rapports, parce que Mieroszewski a pris la même position que nous, les habitants de la maison *Kultura* et nos amis les plus proches, comme Jeleński. L'affaire Miłosz était importante parce que, d'une part, elle a obligé à prendre parti, ce qui a resserré les liens de notre équipe et, de l'autre, elle a conduit à certaines ruptures, comme de mon amitié avec Niezbrzycki qui m'était très proche pendant des années.

Je suppose que Mieroszewski était, avant la guerre, quelqu'un de très sociable. Il l'était encore pendant la guerre, au Caire, sauf qu'il buvait à outrance ; je ne suis pas abstinent non plus, mais lui dépassait toute mesure. Nous avons remarqué, Zofia et moi, qu'il avait vécu un profond bouleversement déjà en Italie avec la fermeture de sa revue *Parada* et que tout s'est mis à lui paraître comme suspendu en l'air. Il s'enfermait à cette époque dans sa chambre et buvait. Aussi à cause de la rupture avec sa femme. Par chance, il a retrouvé Inka qu'il avait connue autrefois, ils sont tombés amoureux ce qui l'a sauvé. Au début, à Londres, Mieroszewski voyait les Wierzyński et Auberon, il fréquentait souvent ce dernier.

Puis, il s'est de plus en plus isolé. Il vivait dans une petite maison bi familiale. La sœur d'Inka et son mari occupaient le rez-de-chaussée ; les Mieroszewski habitaient l'étage, un deux-pièces, cuisine et une salle de bain. Ils étaient tous deux de nature méticuleuse, mais partout chez eux il y avait des livres et des journaux. Mieroszewski n'était pourtant pas collectionneur dans l'âme : il n'archivait pas et distribuait probablement ses livres après les avoir lus. Au milieu de l'appartement régnait son teckel Puzio qui était très attaché à son maître et lisait même dans ses pensées. Mieroszewski avait toutes sortes de manies. Il prisait par exemple le tabac. Il adorait les lampes à pétrole qui, disait-il, donnaient une excellente lumière, et le jour où nous lui avons apporté une de ces lampes, il en était ravi.

Il était très attaché à sa femme ; sa femme, ses livres, son chien et sa maisonnette, c'était l'univers qu'il rechignait à quitter. Il recevait pourtant des propositions alléchantes, comme cette invitation à la télévision allemande très bien rémunérée ; Mieroszewski a accepté l'offre, mais il a failli à la dernière minute. Il ne s'est ainsi jamais résolu à quitter l'Angleterre. Sa vie sociale était devenue minimaliste : il ne voyait que ses amis les Wierzyński, Paweł Zaremba et Zdzisław Broncel.

Ce dernier était un curieux personnage. Il avait commencé une belle carrière avant la guerre : de vendeur de journaux à Varsovie, il s'était transformé en rédacteur du supplément littéraire de *ABC* qu'il dirigeait avec brio. Puis, en Palestine, il avait pris la rédaction d'une très bonne revue *W drodze* (En chemin). Mais à Londres, il a gaspillé son énergie. Il a décidé d'abord d'assurer ses bases matérielles, il s'est donc acheté une petite maison, il l'a équipée avec luxe, trouvé de parfaits locataires. Puis, il a jugé qu'il en avait besoin d'une autre. Il a pris ensuite la décision de rédiger en anglais. Et il a ainsi gaspillé son talent. Il habitait près de Mieroszewski, mais ils ne se voyaient qu'à l'occasion de mes visites.

Il m'est difficile de distinguer des pistes particulières de l'œuvre de Mieroszewski parce que je m'y sens trop lié pour disposer d'une distance suffisante. En revanche, il m'est plus facile de dire quand je n'étais pas d'accord avec ses opinions. Eh bien, ce qui me faisait à la fois sourire et m'irritait, c'était le fait qu'il soulignait son appartenance socialiste. Dont je n'ai jamais eu de preuves. Selon moi, c'était une pose due à ses lectures anglaises. Si je devais qualifier ses opinions, je dirais qu'il était plus libéral que socialiste. Non pas du point de vue économique, bien entendu.

L'économie l'intéressait relativement peu. De formation, il était proche de Raymond Aron : une analyse à froid et peu d'intérêt pour l'idéologie.

Sans aucun doute, Mieroszewski a eu sur moi beaucoup d'influence. Il m'a permis de m'ouvrir au monde occidental que je connaissais bien moins que l'Est, l'univers que Mieroszewski ignorait en revanche. La littérature anglaise par exemple m'était inaccessible quand elle n'était pas traduite en français ou en polonais. Et Mieroszewski l'étudiait scrupuleusement. Mais, en dépit des apparences, ce n'est pas lui qui m'informait des questions touchant au Londres polonais, il ne m'a pas non plus inspiré à ce propos. Même si, durant les premières années de son séjour à Londres, il fréquentait pas mal de personnes et participait assez activement à la vie de l'émigration, il s'en est par la suite éloigné. Il puisait des informations sur l'émigration dans *Dziennik Polski* (Le Quotidien polonais) et dans d'autres journaux. Pourtant, nous partagions, et ce depuis le début, une opinion très critique à propos du Londres polonais.

Je ne me rappelle pas avoir eu de conflit avec lui. Il nous arrivait d'échanger des propos assez tranchants, mais il est impossible de les comparer à ce qui a pu se passer entre Jeleński et moi, ou avec Józef Czapski. Nous avons sûrement été plus accordés du point de vue politique. Je ne pense certes pas avoir des opinions socialistes, mais mes opinions sont sans aucun doute de gauche.

Le plus important apport de Mieroszewski à *Kultura* était son écriture de journaliste, sans quoi, la revue n'aurait pas eu une couverture politique aussi large. D'ailleurs, il avait non seulement des opinions originales mais aussi, ce que je tiens en haute estime, la bonne manière de les exprimer : succincte, économe dans la formulation des pensées, sans ces fioritures propres aux écrits des Polonais, et non seulement. C'est une qualité rare. Je considère le concept ULB comme la plus importante part de son œuvre. D'autres écrits concernaient des sujets qui se rapportaient à une scène politique mouvante et finissaient par perdre leur actualité. Mais cette idée est durable. Je suis donc persuadé que Mieroszewski méritera sa place dans la pensée politique polonaise de l'après-guerre, ne serait-ce qu'à ce titre.

Au début, pendant près d'une décennie, il n'y a pas eu de relation entre Gustaw Herling et moi. Il ne m'a pas proposé de publier son *Monde à part*. Il m'a envoyé son premier texte destiné à *Kultura*, dans une lettre. Nous avons eu notre première conversation à l'occasion de

mon voyage à Rome. Je me suis arrêté chez lui ; Gustaw avait à l'époque un appartement à Rome qu'il a vendu ensuite. Cet entretien n'avait rien d'essentiel. Comme si rien ne s'était passé entre nous. Nous avons parlé de Silone, de divers journaux, avant tout des rapports de Reale, l'ambassadeur d'Italie à Varsovie de l'après-guerre, que Gustaw connaissait et avec qui il m'a mis en relation. Rien à propos de nos affaires privées. Mais cette conversation a permis un certain rapprochement. Toutefois nos rapports les plus proches datent de l'époque où Gustaw avait fréquenté une école d'officier. Ce qui m'irrite maintenant un peu c'est que Gustaw se positionne comme conseiller ou collaborateur, mais qu'il ne se sent pas responsable de la ligne de *Kultura*.

Suivant notre partage du travail, Gustaw s'occupe de la littérature, tant de la poésie que de la prose. C'est lui qui décide de notre ligne dans ce domaine, je me repose presque entièrement sur ses avis et opinions. Cela concerne principalement les textes que la revue publie, les livres dans la moindre mesure. Il nous arrivait souvent de diverger dans nos opinions à propos de certains auteurs, parce que Gustaw suit souvent ses antagonismes personnels. Par exemple, il n'aime pas du tout Miłosz, et il a du mal à le dissimuler. Il est plus que négatif envers Brandys. Il a rayé aussi de sa liste Żukrowski, tant humainement que du point de vue littéraire, bien que ce dernier ait commis deux ou trois bons livres. Gustaw applique des critères extrêmes qui ne me conviennent pas toujours.

J'ai toujours dit que s'il fallait mesurer les écrivains avec une échelle politique et morale rigoureuse, la littérature polonaise aurait cessé d'exister. C'est pourquoi j'estime qu'il faut distinguer l'auteur de son œuvre et prendre séparément la mesure de l'œuvre. Sans quoi, nous vivrions dans la perpétuelle « affaire Brzozowski ». Pour ma part, j'émets des opinions à propos de ce que celui-ci ou celui-là a écrit, et non pas sur ce qu'il est ou était. La position de Gustaw est trop puritaine. Et ce n'est pas une question d'une évidente différence d'attitudes, celle de l'écrivain qui a le droit à sa particularité et celle de l'éditeur qui doit rester éclectique. C'est, chez moi, une posture générale : je donne la priorité à l'œuvre.

Gustaw est aussi pour moi un partenaire de discussions politiques bien que nos échanges à ce propos n'aient jamais été de même nature que les débats que j'avais pu avoir avec Mieroszewski. Ce dernier représentait mes positions. Gustaw a un autre point de vue. Il n'est pas impartial dans ses observations, il est passionné. Il n'est pas un politicien mais

un moraliste. Pour cette raison aussi, nos débats sur la politique étaient pour moi aussi précieux, tout autant que pour *Kultura*.

Le respect pour l'œuvre de Gustaw, non seulement au pays mais aussi à l'émigration, est arrivé trop tard. En ce qui me concerne, malgré toutes nos divergences et nos malentendus, je l'ai toujours considéré comme un écrivain de grand talent. J'ai été impressionné par *Un monde à part*. Je reste toutefois assez distant face à certaines de ses autres textes, comme *La Tour* dont je note la virtuosité, mais cette prose est trop ciselée pour moi. Cette remarque ne s'applique qu'à ses premières nouvelles. J'apprécie hautement les suivantes – à peu d'exceptions près. Toutefois, je considère que le *Journal écrit la nuit* reste sa meilleure réussite littéraire. C'était son initiative mais, peut-être dans une certaine mesure, il a été inspiré par nos conversations sur le journal comme forme littéraire, sur l'importance des journaux pour *Kultura* et sur la difficulté de remplacer Gombrowicz en ce domaine. Je sais que ma prédilection pour le journal découle de sa forme, ouverte aux contenus journalistiques. Mais aussi parce que le journal ne s'y limite pas, et il les situe dans un ensemble varié ce qui permet d'éviter l'ennui et d'attirer des lecteurs. Le *Journal écrit la nuit* de Gustaw rassemble avec brio journalisme, critique, essai et fiction.

Je suis entré en relation avec Kot Jeleński grâce à Józef Czapski, à Paris, encore avant notre déménagement à Maisons-Laffitte, puis nous nous sommes rapprochés davantage durant le séjour à Rome où nous avons fait une plus ample connaissance. Puis, Józef a littéralement forcé la main de Nabokov pour inviter Kot Jeleński au Congrès pour la liberté de la culture ; et là, Kot a charmé tout le monde, il est rapidement devenu irremplaçable. C'est à partir de ce moment qu'il a commencé à collaborer systématiquement avec *Kultura*. Il était sans aucun doute le plus éminent critique culturel de l'émigration. Nous étions toujours d'accord dans le domaine de la culture. Nous n'avons connu des divergences que dans un seul cas, divergences qui n'étaient par ailleurs pas essentielles : il s'agissait de Bobkowski qui, humainement et du point de vue littéraire, restait pour Kot assez étranger. C'est aussi à Kot Jeleński que je dois ma connaissance de la littérature mondiale que je lis relativement peu, et de la culture occidentale, depuis la poésie à la peinture. L'étendue de son érudition était exceptionnelle.

Mais je reprochais à Kot de se charger en permanence de multiples obligations, aussi n'avait-il jamais le temps. À une époque, il a rédigé le

compte rendu des publications culturelles françaises et italiennes, mais il devait abandonner cette tâche, il n'y arrivait plus. À maintes reprises, je l'ai prié d'écrire une analyse de l'œuvre de Jurgis Baltrusaitis qu'il connaissait et appréciait, jamais je n'ai réussi à l'obtenir.

Kot était un homme très loyal, mais il vouait sa loyauté tout d'abord au Congrès pour la liberté de la culture. C'est à ce sujet que nous avons connu le plus dur des conflits, je l'ai déjà mentionné. Nous divergions aussi dans nos rapports aux personnes qui venaient de Pologne. Le comportement de Kot était dicté par ses sympathies personnelles ou par son estime pour le talent artistique, il s'intéressait peu à l'attitude politique ou morale. Prenons à titre d'exemple l'admiration qu'il vouait à Iwaszkiewicz en tant qu'écrivain et poète, mais aussi sa faiblesse pour l'homme. Il appliquait à Iwaszkiewicz un tarif préférentiel. Un jour, il a même défendu une des nouvelles d'Iwaszkiewicz, écrite dans le style exaspérant du réalisme socialiste. Pour ma part, je trouvais qu'il existait deux Iwaszkiewicz : l'homme et le militant que je blâmais, et l'écrivain, auteur de nombreux ouvrages de valeur qui allaient sûrement traverser l'épreuve du temps. Kot ne faisait pas de telles distinctions.

À mon goût, il était trop détaché de la réalité polonaise. J'avais l'impression, et Józef la partageait, que les racines polonaises de Kot s'étaient affaiblies d'une certaine manière. Il était trop cosmopolite. Je ne suis nullement de ceux qui appliquent le mot d'ordre « l'éléphant et la cause polonaise »[1]. Mais les affaires polonaises se situent, pour moi, à la première place. Ce n'était pas le cas de Jeleński. Peut-être parce qu'il se sentait chez lui aussi bien en Italie qu'en France. Mais je ne mets absolument pas en question son patriotisme durant la guerre et, par la suite, quand il traduisait la poésie polonaise et promouvait la littérature. Ici, ses mérites sont incontestables. Toutefois, malgré son amitié pour Józef à qui il était très attaché, il se sentait plus à l'aise dans le milieu des écrivains et des peintres qui fréquentaient Léonor Fini, que dans les cercles polonais. Ils lui étaient plus proches. Il disait d'ailleurs, à moi et aux autres, que s'il devait arrêter d'écrire pour *Kultura*, il cesserait d'écrire en polonais.

1 L'expression « l'éléphant et la cause polonaise » a été popularisée par Stefan Żeromski, dans son roman *L'Avant-printemps*. Un Polonais, à qui l'on a demandé d'écrire une dissertation sur l'éléphant, compose un écrit qui porte ce titre, manifestation d'un attachement obsessionnel aux sujets polonais, à « la cause indépendantiste » en particulier (n.d.t.)

Il était très serviable, il facilitait des contacts, réglait des affaires, même si cela le barbait parfois, et là, il m'était d'une grande aide. Mais, en même temps, il doutait profondément de ma politique en direction du pays. Il me reprochait de mettre des gens en danger et, selon lui, l'envoi des livres ou des impressions miniatures était nuisible. Il évitait toutefois un débat franc à ce propos. Il confiait ses critiques à Zygmunt Hertz et essayait de m'influencer par l'intermédiaire de Józef, qui lui était semblable en ce qui concerne ces questions. Nous divergions aussi dans notre approche de l'émigration de Londres, Kot la traitait avec une certaine sympathie et mansuétude. Grydzewski et son cercle de *Wiadomości* (Nouvelles) lui étaient très proches.

Jerzy Stempowski était pour moi une personne importante. Il rendait visite à *Kultura* plus ou moins une fois tous les trois mois, nous avons correspondu durant des années, je lui étais très attaché. Je tenais ses essais en grande estime. En revanche, je ne comptais pas toujours avec ses opinions dans le domaine littéraire parce qu'elles étaient souvent très partisanes. Par exemple, il portait des jugements condescendants sur la littérature féminine. Je lui envoyais parfois des textes pour connaître son avis ; et quand il n'avait rien à dire, il répondait que c'était parfaitement écrit, comme sorti d'une machine à coudre. Il traversait des crises de persécution.

Avant la guerre, Stempowski avait d'abord occupé le poste de correspondant de PAT à Paris (l'Agence polonaise des télégraphes), ce qui était probablement une bonne sinécure. Puis il était devenu secrétaire du Conseil des ministres auprès de Bartel, ce qui aussi était une sinécure. Mais, pour Bartel, Stempowski, qui maintenait des relations avec l'opposition, était utile. Ses efforts de se rallier le parlement passaient de fait par Stempowski. Juste avant la guerre, Stempowski a occupé le poste de bibliothécaire dans la Banque agricole, poste qu'il devait à Ludkiewicz, en raison de ses relations avec la franc-maçonnerie. Cette fois, il s'agissait d'une totale sinécure. La franc-maçonnerie en Pologne servait, à cette époque, à se procurer des sinécures et ne jouait aucune fonction politique plus sérieuse. Le seul franc-maçon actif dans la politique était Henryk Kołodziejski, directeur de la Bibliothèque de la Diète. Mais, plus généralement, la situation en Pologne se présentait tout à fait différemment qu'en France de la IIIe République, que Jules Romains a si bien décrite dans deux volumes de son cycle *Les hommes de bonne volonté*.

Jamais je n'ai pu apprendre quels étaient les rapports de la franc-maçonnerie avec Piłsudski, et à l'époque de son coup d'État de mai 1926. Je sais seulement que Stempowski était venu à Varsovie quelques jours avant le coup d'État et s'était mis tout de suite au travail, au commandement de police de Varsovie. D'où venait-il et quelle était la nature de son poste ? Il n'a jamais répondu à mes questions. En tout cas, il était à l'époque dans le camp de Piłsudski, dans la fraction de Bartel. Il était donc partisan d'un Piłsudski démocratique. Par la suite, son attitude est devenue hostile, nous avons eu à ce propos des discussions et de sérieuses disputes.

À un moment, à l'époque où Stempowski travaillait comme bibliothécaire à la Banque agricole au Ministère de l'agriculture, s'est tenue une assemblée de producteurs de sucre, et Ludkiewicz a eu une idée diabolique : il a confié à Stempowski la tâche de prononcer une communication sur l'histoire du sucre. La salle était remplie de terribles capitalistes qu'on pouvait soupçonner de tout, sauf d'appétits intellectuels, et Stempowski a parlé deux heures durant, et il n'a même pas terminé, il est à peine arrivé à la culture de la canne à sucre dans l'Égypte antique. J'ai observé l'assemblée avec étonnement. Je me disais que des protestations allaient fuser et une dispute éclater dans la salle. Mais non, tout ce monde l'écoutait très attentivement. Plus personne n'a eu toutefois l'idée de confier à Stempowski cette sorte de tâches.

Inspiré par ses lettres, j'ai suggéré à Stempowski le genre qui prendrait ensuite la forme de ses « Notes de flâneur ». Ses diverses idées naissaient souvent dans les lettres qu'il adressait à moi et aux autres. Elles se recoupaient souvent avec sa correspondance à Józef ou à Gustaw. On voyait que Stempowski auscultait une idée qui, à l'avenir, allait prendre la forme d'un essai, et que ses lettres n'en étaient que des brouillons lui permettant de polir son sujet, d'y introduire toutes sortes de modifications. En fait, il avait des difficultés à écrire. Peut-être parce qu'il avait une phénoménale érudition et une mémoire tout aussi exceptionnelle.

Dans ses conversations, Stempowski était très intéressant, mais il glissait vers un monologue. Un jour, nous débattions la question du plagiat. Avant la guerre, il y avait eu un retentissant scandale que la revue *Prosto z mostu* (Droit dans les yeux) avait sorti : Wincenty Rzymowski avait publié sous son nom un article composé dans une large mesure de citations de Bertrand Russell. L'évocation de cette affaire a fortement irrité Stempowski qui, avec emphase, s'est mis à expliquer que

les plagiats n'existaient pas. Cette dispute a eu lieu avenue Corneille, et je me rappelle être monté à l'étage pendant que Stempowski continuait d'une voix de crécelle à argumenter son opinion que les plagiats n'existaient pas.

Dans les affaires politiques, sa fantaisie touchait à l'affabulation. Il racontait par exemple que, avant la guerre, dans le café « Oaza », on empoisonnait les activistes du camp de la Sanacja avec des tartines à la nicotine, et quand j'ai voulu savoir qui en était l'auteur et qui avait été empoisonné de la sorte, il s'est énervé et n'a pas répondu. Il racontait aussi l'histoire d'un certain mystérieux Turc qui connaissait parfaitement les coulisses des affaires politiques, des services secrets, etc. Il n'était pas courageux. Une fois, il est arrivé en France le jour où se déroulaient des manifestations liées à la révolte algérienne, et il a décidé de repartir le lendemain matin. Et quand la guerre d'Algérie a éclaté, il m'a envoyé une lettre où il expliquait que la situation allait devenir très difficile, qu'il y aurait sûrement la censure postale et que nous devrions introduire un code secret pour communiquer. Il a écrit quelque chose de si complexe que c'était à n'y rien comprendre.

Il aimait parfois jouer le trublion. Un jour, dans un café littéraire parisien s'est tenue une conférence de Malaparte qui nous y avait invités. Nous sommes allés à trois : Józef, Stempowski et moi. L'assemblée était très à gauche, et la chose concernait la censure. Stempowski a pris la parole et donné une conférence sur la censure à l'époque tsariste qu'il disait très libérale. Du point de vue contemporain, il avait raison, mais tout le monde s'est jeté sur lui. Stempowski l'avait prévu et s'y était préparé.

Il avait donc ses manies. Mais au-delà, c'était un homme exceptionnel en raison de sa colossale érudition et de l'étendue de ses intérêts intellectuels. Nombre de ses projets n'ont jamais vu le jour, comme celui d'écrire un ouvrage sur Ovide, le premier émigré ; pendant longtemps il avait rassemblé des documents pour écrire ce livre. Un jour, au cours de son séjour à Vienne, il a découvert des écrivains galiciens, dont Sacher-Masoch, et il a formulé des conclusions très intéressantes après cette lecture. Mais il n'a pas fini cet écrit non plus.

Selon certaines opinions à mon sujet, je suis un despote, et la rédaction de *Kultura* n'a jamais existé, à moins d'admettre qu'elle se soit depuis toujours composée d'une seule personne, à savoir moi-même. Contrairement à cet avis, je suis ouvert aux suggestions et critiques et je

change fréquemment d'avis après avoir débattu. Et sans qu'aucun doute ne soit permis, la rédaction de *Kultura* a existé et existe. Elle se compose de personnes dont je respecte le jugement et je le prends en compte. Faire mon travail de rédacteur consistait à me mouvoir, à devoir arbitrer entre ces personnes et entre leurs avis, parfois divergents, parfois opposés au point qu'il était impossible de les accorder.

Et bien que la rédaction de *Kultura* ait été pour moi quelque chose d'absolument réel, elle n'existait point pour ses membres. Non pas parce qu'elle ne se réunissait pas, mais avant tout parce que ces individualités ne pouvaient se supporter qu'à distance. Stempowski n'aimait pas Mieroszewski. Il ne m'en a pas parlé, mais il le disait aux autres qui me le répétaient. Entre Józef Czapski et Mieroszewski, il n'y avait presque pas de relation. De même, entre Mieroszewski et Kot. Gustaw avait des rapports chaleureux avec Józef et Kot, corrects avec Mieroszewski, pas très bons avec Stempowski. Quant à Mieroszewski, personne à part moi ne lui était proche, c'était un ermite. Et, mis à part moi, tout le monde s'entendait uniquement avec Zofia et Zygmunt Hertz.

Si j'ai donc un talent, c'est celui d'un metteur en scène capable d'assembler gens et sujets. J'ai par conséquent un penchant pour le travail d'équipe, et si l'on me convainc, je change d'avis. Non pas comme dans les reproches de Kisiel qui disait que je tourne à 180 degrés. Je change de tactique parce que la politique n'est pas un sacrement ; si l'on a envie de la pratiquer, il faut adhérer à la réalité qui est en mouvement. Il faut savoir préserver les principes et modifier les opinions.

J'ai toujours été très loyal envers mes collaborateurs, bien que cela m'ait souvent exposé à des conflits entre les personnes qui se disputaient, et je devais prendre le parti de l'une ou de l'autre. J'ai toujours été pleinement loyal envers mes chefs. Je pense que le général Anders avait commis une erreur de ne pas avoir essayé de travailler avec moi. J'aurai été pour lui un collaborateur loyal. Parce que la loyauté est pour moi très importante. Son absence ou le soupçon d'en manquer constitue, selon moi, la plus grave des accusations.

Extrait de *Autobiografia na cztery ręce*
(L'Autobiographie à quatre mains) de J. Giedroyc et K. Pomian, 1994

Jerzy Giedroyc

Au-delà du cercle polonais

Je ne suis pas un homme sociable et je n'ai pas de don pour les langues étrangères. Même mon français est d'un niveau assez faible ce qui m'a beaucoup gêné. Mais *Kultura* disposait de ses deux ambassadeurs ou – mieux encore – de deux ministres des affaires étrangères : Józef Czapski et Kot Jeleński. Nous leur devions presque toutes nos relations dépassant le cercle polonais. Nous avons par exemple fait connaissance de James Burnham parce que Józef avait attiré son intérêt et, au cours d'un séjour à Paris, il est venu le voir. C'est à ce moment que nous nous sommes vus pour la première fois. J'étais intéressé par ses livres, nous avons mené à leur propos d'interminables débats, et *Kultura* les a publiés. Selon moi, le meilleur est *l'Ère des organisateurs* qui a été pour moi une révélation.

Mes relations américaines sont inexistantes. Le seul ami américain que j'ai eu, même au sens strictement personnel, était Burnham. Nous le voyions, lui et sa femme, souvent parce qu'ils séjournaient fréquemment en Europe. Nous parlions français. Puisqu'il s'exprimait dans un français pas meilleur que le mien, cela ne me posait pas de problème. Et quand Józef est allé aux États-Unis quémander l'aumône, au moment le plus difficile pour nous, Burnham l'a beaucoup aidé.

En sa qualité d'un des principaux organisateurs du Congrès pour la liberté de la culture, Burnham nous a aussi fait inviter à Berlin, Józef et moi. J'y étais allé avant, en 1930, longuement avant l'arrivée de Hitler au pouvoir, pour des raisons purement personnelles : les parents de ma future femme, qui avaient décidé de s'installer en France, se sont arrêtés un moment à Berlin. Je m'y suis donc rendu pour la voir et nous nous sommes fiancés. Vingt ans plus tard, Berlin était méconnaissable :

entièrement en ruines. Au Congrès régnait une atmosphère de peur, bon nombre de participants craignaient de se faire enlever par le NKVD. Je ne partageais pas ces angoisses et suis même allé faire un tour à Berlin Est pour voir la ville. La différence entre les deux Berlin n'était pas à l'époque aussi prononcée.

La salle du Congrès était comble. Les propos de Józef sont devenus le grand événement de la session inaugurale. Soudain, il est devenu la star du Congrès ce que les organisateurs n'avaient pas prévu. Son discours était très émouvant, comme d'habitude, chez Józef. Au début, il a prononcé deux phrases en allemand. La suite, en polonais. Mais le Congrès était bien organisé, et les traductions assurées. Ce qui a particulièrement frappé le public allemand c'étaient les propos sur la nécessité de la réconciliation entre la Pologne et l'Allemagne. Par la suite, Józef sera le précurseur des initiatives allant en ce sens.

Je ne me souviens pas d'autres interventions. Ce qui m'importait avant tout c'étaient les coulisses, j'y ai fait connaissance des Ukrainiens, d'Osadczuk et de Levytsky, et des Russes : Nikolaïevski de « Sotsïalistitcheskiï Vestnik » (Le Journal socialiste) et de Wanda Pampuch-Brońska, par l'intermédiaire d'Osadczuk. À Berlin, j'avais aussi connu Irving Brown avec qui j'ai par la suite maintenu de très bons rapports. Nous nous sommes entretenus notamment de l'université des émigrés. Et je le revoyais encore à l'époque de la naissance de Solidarność. Mais pour *Kultura*, ces relations n'ont pas eu d'impact concret. J'y ai aussi fait connaissance de Boroukhovitch, il me semble avoir bien retenu son nom. Il était trotskiste, ancien secrétaire de Lénine, il a joué un rôle important dans les syndicats. Il parlait parfaitement polonais, et tout indiquait que nous allions collaborer étroitement, un peu de la même manière qu'avec Burnham. Malheureusement, peu après notre rencontre à Berlin, Boroukhovitch est mort subitement.

Durant les premières années de l'existence du Congrès, l'une de mes initiatives concernait le Collège d'Europe libre de Strasbourg. Il s'agissait de créer une université pour les émigrés, étudiants de l'Europe de l'Est, qui aurait le statut d'établissement d'enseignement supérieur et disposerait d'un pensionnat. Burnham a reçu cette idée avec enthousiasme, il l'a adoptée et fait des efforts pour la réaliser. Tout cela a hélas accouché d'un monstre. Je m'attendais à ce qu'il dirige l'établissement, mais il a éclaté de rire quand je lui en ai parlé, et il m'a répondu que,

installé à Washington, il n'avait aucune intention de quitter l'Amérique. C'est donc Potulicki qui en a pris la direction. Le Collège a existé plusieurs années, joué un certain rôle, plusieurs centaines de personnes y ayant reçu un diplôme et travaillé dans leur métier, à de bons postes. Toutefois, mon projet de créer un centre qui aurait non seulement un programme scientifique mais deviendrait un foyer unificateur pour l'Europe de l'Est a échoué.

J'ai aussi pris part à la réunion du Congrès à Bruxelles ce qui m'a permis de faire connaissance de Jeanne Hersch et Manès Sperber, dont je parlerai par la suite. Je fréquentais aussi les événements organisés par le Congrès à Paris, dans le cadre du festival « L'Œuvre du XXe siècle ». Je garde en mémoire un opéra moderne, le « Consul » sauf erreur de ma part, ce qui est d'autant plus bizarre que je n'aime pas les opéras. C'était le premier à me faire une aussi forte impression.

Au départ, nos rapports avec le Congrès étaient tout à fait corrects. Józef y jouait un rôle assez important, surtout à Berlin. Grâce à son ancienne relation avec Nicolas Nabokov – compositeur et parent du célèbre écrivain, qui était à l'époque chef du Congrès et que Józef avait autrefois rencontré à Pétersbourg – nous avons pu faire entrer au Congrès Kot Jeleński. Nabokov l'a admis avec quelques réticences. Nous maintenions aussi des rapports corrects, mais distants, avec Josselson, le cerveau du Congrès ; il s'est révélé par la suite qu'il y représentait la CIA ; c'était un homme très intéressant, doté d'une intelligence supérieure, très solide.

Je n'ai jamais su s'il parlait polonais. Il affirmait que non. Mais je me souviens qu'il est passé prendre un thé chez nous, avec Jeleński, et qu'il est sorti à un moment dans le jardin, notre chien Black sur ses talons. Il s'est penché et lui dit en polonais « viens ici, mon chien, viens ». Une autre fois, alors que je me trouvais dans le bureau du Congrès et que je montrais à Jeleński un article qui m'avait enthousiasmé, Josselson s'est mis à y jeter des coups d'œil par-dessus nos épaules. « Mais vous ne connaissez pas le polonais », lui dis-je. Il a fait un sourire contraint et s'est éloigné. Toujours est-il que Josselson était le plus intéressant parmi les hommes du Congrès. Jeleński le tenait en grande estime et le voyait même après qu'on a appris que le Congrès avait été financé par la CIA.

C'est aux membres du Congrès que nous devions la promotion de Miłosz, ils l'ont bien aidé. Ils publiaient ses essais et, comme ils

disposaient d'un large budget, leurs honoraires étaient, sans comparaison aucune, plus attractifs que les nôtres. Nous étions aidés aussi par François Bondy avec qui j'entretenais de bonnes relations qui touchaient même la sphère privée. Nous allions chez lui, il venait chez nous. Mais nous n'abordions que des affaires culturelles et littéraires. Grâce à Jeleński et le Congrès, grâce plus précisément à Bondy et aux *Preuves*, il a été possible d'éditer Gombrowicz. Cela fait partie de leurs grands mérites. Là, un rôle de taille revient à Bondy. Avant qu'il ne parte pour l'Argentine, nous avons insisté pour qu'il y fasse connaissance de Gombrowicz. Il est revenu enchanté par l'écrivain et, par la suite, c'est Kot qui suivait de près les affaires de Gombrowicz.

En revanche, nous n'avons reçu, de la part du Congrès, aucune aide financière. J'y ai compté pendant un moment, à l'époque où nous vivions dans une situation matérielle particulièrement précaire, mais cela ne s'est jamais produit. Le Congrès nous a seulement aidés à financer la traduction de deux livres, de Simone Weil et de Raymond Aron, les deux ont été traduits par Miłosz. Pour cette raison, il est en fait difficile de parler d'une collaboration de *Kultura* avec le Congrès. Il a été question, à un moment, du projet de transformer *Kultura* en une revue du Congrès, mais cela n'a jamais dépassé de simples conversations et je pense que cette idée n'avait aucune chance d'aboutir, ne serait-ce qu'en raison de notre volonté de garder une totale indépendance. Nous n'entretenions pas de relations suivies avec les revues du Congrès. Nous leur soumettions des textes, surtout venant des *Preuves*. Dès ma première rencontre de Melvin Lasky, à Berlin, se sont installées entre nous une certaine froideur et une animosité, réciproque je crois. Cela ne m'empêchait pas d'envoyer des textes à *Der Monat*, avec un succès inégal. Nous avons eu un conflit avec l'*Encounter*, le journal du Congrès, à cause de Łabędź qui s'est comporté à notre égard de manière bien déloyale. J'ai fait sa connaissance par l'intermédiaire de Kot. Tout d'abord, nous avons été très amis, et Łabędź s'est beaucoup intéressé à Tertz et Arjak, les pseudonymes de Siniavski et Daniel. Puis, il y a eu l'affaire des minutes de leur procès. Je les ai obtenues, et il a absolument voulu en connaître le contenu et les publier. Je les ai donc passées à Łabędź à condition qu'il me les renvoie rapidement et qu'elles soient publiées en anglais, mais seulement après leur parution en polonais. Łabędź n'a pas tenu sa parole, puis il n'a jamais essayé de s'expliquer, je ne sais pas pourquoi il s'est comporté de la sorte.

Dans nos relations avec les personnes que nous rencontrions au Congrès, nous devions au début briser de nombreuses antipathies, surtout de la part des Juifs. À Bruxelles a eu lieu une rude confrontation avec Jeanne Hersch, devenue notre grande amie par la suite, à cause de son attitude très négative envers l'émigration et les Polonais qu'elle tenait pour antisémites. Des scènes dramatiques s'y sont déroulées. En règle générale, je suis très posé, mais là nous avons crié à travers toute la salle, j'ai même tapé du poing sur la table. Mais comme cela arrive souvent, les personnes hostiles au départ deviennent amicales, une fois les contacts approfondis.

Il en était ainsi avec Jeanne Hersch avec qui nous avons eu par la suite des liens amicaux, en grande partie grâce à Józef parce qu'elle est simplement tombée amoureuse de lui. Elle venait nous rendre visite, Zofia allait la voir à Genève quand elle se rendait en Suisse. Jeanne Hersch nous écrivait, attirait notre attention sur de nouveaux livres, elle prenait soin du vieux Vincenz qui était dans une situation matérielle difficile ; quand elle a acheté un appartement à Paris, Vincenz a habité chez elle durant quelques bons mois. Elle traduisait aussi Miłosz.

Il en a été de même avec Manès Sperber qui, au début, avait eu une réaction très négative envers *Kultura*, non pas à cause des opinions exprimées dans la revue, mais parce qu'il était méfiant envers les Polonais. Par la suite, nous avons eu des relations proches, voire amicales. Il était très bienveillant à notre égard. C'est grâce à lui que nous avons obtenu les droits d'auteur de Koestler ; son premier livre était sorti encore à Rome, dans la traduction de Gustaw Herling, mais nous devons les droits de *L'Obscurité à midi* précisément à Sperber. Koestler a créé aussi une fondation qui nous donnait de temps à autre des petites sommes d'argent.

Sperber nous aidait à pénétrer dans les milieux français de l'édition et de la culture. C'est lui qui a permis de lancer, et avec un grand succès, Paweł Zdziechowski. J'ai fait connaissance de Paweł encore avant la guerre ; il a collaboré à *Bunt Młodych* (La Révolte des jeunes). Il était à l'époque, comme on dirait aujourd'hui, un playboy. Il était issu d'une famille de propriétaires terriens, il vivait dans l'aisance et avait le don des relations publiques. Par son intermédiaire, j'ai pu faire connaissance de bon nombre de personnes, de futurs collaborateurs, dont Straszewicz par exemple. Il était à la fois très intelligent et talentueux dans bien des

domaines, mais il n'a pas réussi sa vie en émigration. Calmann-Lévy a publié son livre *Torricola* qui a emporté un large succès et l'éditeur a tout de suite signé avec lui un contrat pour trois autres titres ; mais Paweł était paresseux, il ne les a jamais écrits. Quand, des années après, il est revenu à l'écriture, il n'avait plus aucun succès.

Tous ces contacts nous permettaient de sortir du ghetto polonais et d'agir dans le monde de la culture et de l'édition. Dans nos relations avec les autorités françaises et les milieux politiques, nous avons été grandement aidés par Malraux, l'une des bonnes connaissances de Józef, tout comme par une autre personne Anatol Mühlstein. Malraux nous a aidés à résoudre les problèmes administratifs au moment de l'achat de la maison. Il nous a aussi soutenus à l'époque où les autorités de Pologne protestaient contre l'existence de *Kultura*. Grâce à lui, de Gaulle ignorait les interventions de Cyrankiewicz, de Gomułka, des Soviétiques aussi, on nous en prévenait d'ailleurs officieusement. C'est aussi grâce à Malraux que les Français ont toujours gardé un comportement très correct à notre égard, que nous n'avons jamais rencontré d'obstacles de leur part. Mais mes rencontres avec Malraux étaient très sporadiques, c'est Józef qui le voyait.

Anatol Mühlstein a été la deuxième personne qui nous a bien aidés dans nos contacts français. Józef avait fait sa connaissance encore avant la guerre et me l'a présenté par la suite. Mühlstein est venu un jour voir Józef avenue Corneille où nous habitions à l'époque. C'est là que nous nous sommes vus pour la première fois et avons eu une longue et intéressante conversation à bien des propos, notamment sur Beck que Mühlstein ne supportait pas alors que je le défendais, sur Sikorski qu'il défendait devant moi à son tour, sur la situation en France. Une relation fort agréable s'est installée entre nous. Il venait nous voir, nous allions avec Józef dîner chez lui. Nous nous voyions une fois par mois, une fois toutes les six semaines, relativement souvent pour les habitudes parisiennes. Nous devions à Mühlstein la bienveillance du Quai d'Orsay et le fait que l'on nous informait de diverses attaques contre nous. Un autre ami de Józef, Jean Laloy, directeur de département dans le Ministère des affaires étrangères y a joué aussi son rôle.

Mühlstein était un homme blessé. En raison de son antagonisme envers Beck, il avait contribué dans une large mesure, agissant en coulisses, à asseoir la position de Sikorski. Il comptait obtenir le poste

d'ambassadeur en France. J'ai même l'impression que Sikorski le lui avait promis. Mais cela n'a pas eu lieu. On lui a alors proposé Bruxelles ou un autre lieu de second plan. Il s'est senti bafoué et a rompu ses relations avec Sikorski (qu'il avait largement lancé). Peut-être des intrigues purement personnelles y avaient joué, peut-être Mühlstein avait-il déplu au professeur Kot ? Je n'exclus pas ici quelques raisons antisémites.

Mühlstein s'intéressait beaucoup aux affaires de Pologne. Il était ami avec René Mayer, créateur de la Communauté européenne du charbon et de l'acier. En 1956, je lui ai suggéré l'idée d'octroyer à la Pologne un grand prêt pour moderniser les mines, remboursable par le charbon dont les Français avaient alors bien besoin. Mühlstein devait même se rendre en Pologne pour le négocier. Mais Jędrychowski, chef de la Commission polonaise au plan, a torpillé tout le projet.

Par Józef, j'ai aussi fait connaissance de Daniel Halévy. Celui-ci était, pour Józef, quelqu'un de proche, nous le voyions donc très souvent. Nous menions chez lui toutes sortes de discussions, plus particulièrement au sujet de la littérature française ; ces échanges m'ont permis de me faire une idée sur l'histoire et sur la vie culturelle française. Nous y voyions aussi Laloy. C'est aussi là que j'ai connu Gafencu, ancien ministre roumain des affaires étrangères qui a habité pendant un temps dans le même immeuble que Halévy. Par Józef de nouveau, j'ai fait connaissance, mais assez superficielle, de Philippe Ariès, et grâce à Kot Jeleński, j'ai rencontré Raymond Aron. Nous avons assisté plusieurs fois à des réunions en sa présence, *en petit comité*, chez Bondy. Nous y avons parlé de son livre *L'Opium des intellectuels*[1], que nous avons publié ce qui le réjouissait, de l'Europe de l'Est et de la Russie. Nous n'avons pourtant pas entretenu de relations personnelles. Je tenais en grande estime ses articles, et mes analyses de la situation internationale lui devaient beaucoup. Il était dans tous les cas l'un de ces écrivains que je suivais de près.

Quant à David Rousset, je l'ai rencontré durant son procès contre les *Lettres françaises*. Je n'ai pas été présent au procès même, mais j'ai pris part aux discussions avec les avocats qui se sont adressés à moi pour expertise. L'existence du Goulag était donc au centre du procès. À cette époque, j'aimais fréquenter les librairies et fouilleur leur fonds. C'est ainsi que j'ai trouvé dans la librairie russe de la rue de l'Eperon un livre publié dans un camp que j'ai transmis aux avocats de Rousset : pour eux,

1 Aron, R., *Koniec wieku ideologii*, Instytut Literacki, 1956 (n.d.t.)

c'était une grande découverte, ils en ont fait usage pendant le procès. Claude Mauriac était un autre personnage avec qui j'ai eu des rapports sympathiques, mais de courte durée, je l'ai rencontré pendant l'organisation du Congrès. Il se trouvait dans la même situation que moi parce qu'il éditait une revue qui avait des difficultés financières, et lui aussi comptait sur de bonnes sommes d'argent, il ne les a d'ailleurs pas obtenues, sa revue a cessé de paraître.

Dans la presse française, nous n'avions personne. Quand je voulais placer un article dans *Le Monde*, je l'envoyais simplement par la poste. Dans ce journal, j'ai fait connaissance avec deux de ses correspondants à Varsovie. J'avais rencontré Philippe Ben en Palestine encore, je crois. Il était éditorialiste de *Maariv*, et nous nous revoyions quand il venait d'Israël en Europe. Après qu'il soit devenu correspondant du *Monde* à Varsovie, nous avons entamé des relations proches, il nous rendait visite à chacun de ses retours à Paris. Des années plus tard, quand *Le Monde* a envoyé à Varsovie Bernard Margueritte, nous avons eu au début de très bons rapports, il venait s'informer, chercher chez nous des contacts polonais ; mais cela a pris fin quand il s'est rapproché du PAX, par l'intermédiaire de sa femme.

Il me faut évoquer aussi une autre connaissance de Józef qui date encore de l'époque de Rome : il s'agit de Malaparte. Un jour, il est venu voir Józef et lui a parlé de son dernier livre *Storia di domani* que l'on avait refusé de publier en Italie. Zofia Hertz lui a proposé de le publier par nos soins, dans sa traduction. Elle l'a faite et nous avons édité *Historia jutra* (L'Histoire de demain). À partir de ce moment, à chaque fois qu'il venait en France, Malaparte nous appelait et nous rendait visite, et quand on l'invitait à prononcer une conférence, il nous conviait aussi. Il m'intéressait comme écrivain encore avant la guerre et, après la guerre, nous avons lu avec Józef, *La Peau* et *Kaputt*, des livres formidables.

C'est aussi Józef qui m'a introduit dans le cercle de l'émigration russe locale. J'ai donc noué des relations avec Roman Goul qui par la suite est parti à New York publier *Novyï Journal*, et avec l'historien et journaliste Melgounov que nous voyions souvent, d'autant qu'il habitait près de chez nous. Le professeur Karpowicz de Harvard nous a rendu visite une seule fois, il vivait aux États-Unis, mais nous entretenions des rapports proches, surtout Józef. De l'époque postérieure datent des relations plus resserrées avec Irina Ilovaïskïa et sa revue *Russkaïa Mysl* (Pensée

russe), ce que nous devons à Natalia Gorbanevska ; quant à la princesse Chakchovska, je l'ai connue peu et ne l'aimais pas vraiment.

Nous avons rapidement noué des contacts en Union soviétique par l'intermédiaire de Baranov, secrétaire de la rédaction de *Novoï Mir* (Nouveau monde), qui voyageait à Cracovie où il s'approvisionnait en exemplaires de *Kultura* ; dans les locaux de leur rédaction, disait-on, il y avait des collections annuelles complètes de *Kultura* dissimulées derrière un rideau. Notre publication de Siniavski et Daniel était un vrai événement. Le premier ouvrage de Siniavski est paru dans la revue *Esprit* grâce à Helena Zamoyska qui, catholique, y avait des entrées. Plus tard, sous l'influence d'August Zamoyski, ami de Józef, que je connaissais aussi, elle s'est décidée à nous apporter les textes de Siniavski et Daniel. Par la suite, nous avons publié Soljenitsyne. Dès que j'ai reçu un exemplaire de *l'Archipel du Goulag*, j'ai pensé que Jerzy Pomianowski, l'excellent traducteur de Babel, pouvait faire une parfaite traduction de ce livre. Ma proposition l'a enthousiasmé, et il a très bien accompli ce travail.

Peu après son exil forcé à l'Ouest, Soljenitsyne nous a invités, Józef et moi, à Zurich. Il y a eu une soirée où il racontait son passé, puis il nous a demandé de rester, et nous avons eu à trois une discussion très intéressante sur les affaires polonaises. Soljenitsyne connaissait l'existence de *Kultura*, il ne lisait toutefois pas en polonais. Cette rencontre a été pour moi un événement important, j'en garde un vif souvenir.

Quand Maximov était venu à Paris, Soljenitsyne lui a conseillé de nous contacter pour profiter de nos conseils sur la création d'une revue, ce qui a donné pour résultat notre participation à *Kontinent*. Maximov ne parlait aucune autre langue que le russe, il a donc été complètement perdu, mais il disposait d'emblée d'une grande somme d'argent parce qu'il était financé par Springer. Nous avons noué une collaboration très amicale. Józef, Gustaw et moi-même sommes devenus membre de la rédaction de *Kontinent*. Nous allions aux réunions et autres raouts qui se tenaient dans l'appartement de Maximov. Józef y participait moins, nous y allions principalement avec Gustaw. Par l'intermédiaire de Maximov, j'ai fait connaissance de Madame Bonner, qui venait en France, et par elle j'ai pris contact avec Sakharov. C'est grâce à ce dernier qu'a eu lieu la déclaration des militants russes pour l'indépendance de l'Ukraine, ce qui était pour moi très important. Pour la première fois, un cercle

d'éminentes personnalités russes acceptait l'idée de l'indépendance ukrainienne, à condition que, dans certaines régions, on organise un référendum, ce à quoi les Ukrainiens s'opposaient.

La question allemande a toujours eu pour moi une grande importance. La même que les affaires soviétiques. De là est né le projet de publier un numéro allemand de *Kultura*, il n'est paru que dans les années 80, mais j'y avais pensé bien avant. Pendant un certain temps, nous avions même eu un correspondant à Berlin en la personne de Jerzy Prądzynski qui y éditait un bulletin en allemand. Il était journaliste avant la guerre, j'avais fait sa connaissance à l'époque où il travaillait dans la rédaction de la *Pologne militaire*, un type bien, style revolver, avec un beau passé dans le Deuxième corps d'armée. Il parlait parfaitement allemand et, quand il s'est trouvé sans aucun travail, il s'est tout de suite laissé convaincre bien que *Kultura* l'ait rémunéré très peu, comme nous tous. À cette époque, j'ai nourri à l'égard de l'Allemagne divers espoirs, mais quasiment sans résultat. Prądzynski a fait toutefois du bon travail.

À une époque, j'entretenais de larges contacts en Allemagne. Mais j'y allais avant tout pour les affaires ukrainiennes. En Allemagne vivait un certain Stefan Kozłowski, le « major Aleksander », un homme très sympathique. Avant la guerre, il était spécialiste de l'industrie agricole et administrait des propriétés de Radziwill. Il était de droite, lié à la Brigade Świętokrzyska. C'étaient les Ukrainiens qui m'avaient parlé de lui. Kozłowski avait des relations militaires. Pendant la guerre, il avait été prisonnier dans un camp allemand. Un jour, on est venu soudain le retirer du camp, on l'a transporté à Dresden où, au cours d'une réunion avec des haut gradés, on lui a proposé d'organiser une résistance antisoviétique en Pologne. Kozłowski a refusé. Ses interlocuteurs étaient gentlemen au point de lui avoir facilité le passage par le front dans le camp américain où il a d'ailleurs retrouvé Smal-Stotski, un grand chercheur ukrainien, qui mourrait quasiment de faim, et Kozłowski s'est occupé de lui. C'est de cette époque que datait son amitié avec les Ukrainiens. Après la guerre, il a maintenu des contacts purement personnels avec ses anciens interlocuteurs allemands, peut-être leur fournissait-il ses opinions ou des informations, je n'en sais rien. J'ai fait chez lui leur connaissance. Mais cela s'est arrêté là.

À Berlin et à Munich vivaient de nombreux Ukrainiens, dont Levytsky et Osadczuk. Par la suite, quand je me suis mis à chercher la

bonne personne pour élaborer l'anthologie de la littérature ukrainienne contemporaine, j'ai demandé à Chevelov, historien reconnu de la littérature ukrainienne, de me recommander quelqu'un d'adéquat. Il m'a indiqué Lavrinenko qui s'est parfaitement acquitté de cette rédaction. Après la parution de l'ouvrage intitulé *Rozstrzelane odrodzenie* (La Renaissance fusillée), l'Académie ukrainienne des sciences a publié un livre qui entrait en controverse avec l'anthologie. Suivant la coutume soviétique, le livre polémique s'ouvrait par un compte rendu détaillé du contenu du livre attaqué, ce qui aidait fort bien à sa diffusion. Au milieu des années 80, *Soutchasnist* a publié un autre tirage de *La Renaissance fusillée* sur du papier fin qui a été distribué clandestinement en grande quantité en Ukraine. Ce livre a rempli un rôle assez important. Nous avons augmenté le nombre d'abonnements de *Kultura* parmi les Ukrainiens, notamment au Canada. Mais avant tout, cette anthologie a contribué à la formation, en Ukraine, du groupe poétique de renom nommé « chistdessatniki » (ou Renaissance fusillée, n.d.t.)

En France, j'ai entretenu des contacts avec des Ukrainiens par Koubiïovitch qui, avant la guerre, était enseignant à l'Université Jagellon de Cracovie. J'avais fait sa connaissance dans des circonstances amusantes. Je revenais d'un congé, de Roumanie, et nous nous sommes rencontrés dans le train. À la frontière, il s'est avéré qu'en Bulgarie, au moment du change, on m'avait donné de faux levas. Il m'a alors aidé à la frontière bulgaro-roumaine, puis pour la deuxième fois au passage roumano-polonais. Une sympathique relation s'en est suivie. Durant l'occupation, Koubiïovitch était à la tête du Comité ukrainien de Cracovie où il s'est parfaitement comporté, puis il a joué un rôle de premier plan parmi les Ukrainiens de France, en qualité de président de l'Institut Chevtchenko de Sarcelles. Il a dirigé une impressionnante encyclopédie ukrainienne publiée en ukrainien et en anglais. Grâce à lui, la ville de Sarcelles est devenue un important centre de la science ukrainienne. Et mes relations avec lui influaient fortement sur les rapports de *Kultura* avec les Ukrainiens.

Extrait de *Autobiografia na cztery ręce*
(L'Autobiographie à quatre mains) de J. Giedroyc et K. Pomian, 1994.

Les Archives de *Kultura* sont inscrites, en 2009, au registre « Mémoire du Monde » de l'UNESCO

Indications bibliographiques

- Les Archives, en partie numérisées, sont en accès libre à distance. Le travail de numérisation se poursuit pour permettre à terme leur consultation exhaustive.
- Le portail https://kulturaparyska.com est conçu comme une base de données et un outil bibliographique. La fonction « **Recherche** » et la rubrique « **Thèmes** » permettent l'élaboration d'un corpus bibliographique et le choix d'un sujet de lecture.
- Peu d'écrits sur *Kultura* existent en français. Le portail propose toutefois un choix de textes en anglais, français, russe et ukrainien.

Il est possible d'y consulter en polonais :

- le mensuel *Kultura* depuis sa parution,
- le périodique *Zeszyty Historyczne*,
- des volumes de « Biblioteka Kultury » (une partie)
- une documentation variée : lettres, agendas, coupures de presse, événements, etc,
- un recueil de photographies,
- des articles sur l'Institut Littéraire *Kultura* et ses auteurs,
- des biographies de ses fondateurs et auteurs.

- L'Association IL *Kultura* est aujourd'hui à la fois un lieu de visite ouvert à tout public et un espace réservé à la recherche.

  Adresse : 91, avenue de Poissy, 78600 Le Mesnil-le-Roi.
  Sur rendez-vous, contact : kultura@kultura.fr

Quelques monographies en polonais

- Chruślińska, Iza, *Była raz Kultura… rozmowy z Zofią Hertz*, introduction de Czesław Miłosz. Lublin 2003.
- *Combat et création, Zbigniew Herbert et le cercle de la revue* Kultura*: Józef Czapski, Jerzy Giedroyc, Gustaw Herling-Grudziński, Zygmunt Hertz et Konstanty Jeleński Choix de lettres (1958-1998)*, réd. et préface de Brigitte Gautier, Montricher 2017.
- Giedroyc, Jerzy, *Autobiografia na cztery ręce*, réd. et postface de Krzysztof Pomian, Warszawa 1994.
- Grochowska, Magdalena, *Jerzy Giedroyc. Do Polski ze snu*. Warszawa 2009
- Habielski, Rafał, *Dokąd nam iść wypada. Jerzy Giedroyc od* Buntu Młodych *do* Kultury, Warszawa 2006.
- Kultura *et ses amis (1946-1986)*, catalogue de l'exposition à la Bibliothèque polonaise de Paris, 1986.
- Kultura *paryska. Twórcy, dzieło, recepcja*, rédaction d'Iwona Hofman. Lublin 2007
- *Redaktor. 20 lat bez* Kultury*,* rédaction d'Iwona Hofman. Lublin 2020
- Kłoczowski, Paweł, Mancewicz, Stanisław, Żebrowski, Marek, Kultura - *narodziny pisma*, Warszawa, Paryż 2018.
- Korek, Janusz, *Paradoksy paryskiej* Kultury. *Styl i tradycje myślenia politycznego*. Katowice 2008.
- Kerski, Basil, Kowalczyk, Andrzej S., *Realiści z wyobraźnią*. Kultura *1976-2000 wybór tekstów*, Lublin, Paryż 2007.
- Kowalczyk, Andrzej S., *Giedroyc i* Kultura, Wrocław 1999.
- Kowalczyk, Andrzej S., *Wena do polityki. O Giedroyciu i Mieroszewskim*, 2 t. Warszawa 2015.
- Kowalczyk Andrzej S., *Od Bukaresztu do Laffitów: Jerzego Giedroycia rzeczpospolita epistolarna*, Sejny 2006.
- *Mémoire d'un combat*, sous la rédaction de Stefan Meller et Thierry de Montrbial, Dans la coll. Les Cahiers de l'IFRI, Paris 2001.
- Nowinowski, Sławomir M., *Jerzy Giedroyć w 1946 roku*, Gdańsk 2018.
- Nowinowski, Sławomir M., Stobiecki, Rafał, collab. d'Anna Brzezińska, Milena Przybysz-Gralewska, *Mam na Pana nowy zamach… Wybór korespondencji Jerzego Giedroycia z historykami i świadkami historii 1946–2000*, 3 t. Łódź, Paryż 2019

- Nowinowski, Sławomir M., Stobiecki, Rafał, *W poszukiwaniu innej historii. Antologia tekstów opublikowanych na łamach periodyków Instytutu Literackiego w Paryżu*. Łódź 2016.
- *Jerzego Giedroycia rozrachunki z historią i polityką: studia i szkice w czterdziestą rocznicę* Zeszytów Historycznych, rédaction de Sławomir M. Nowinowski i Rafał Stobiecki, Łódź 2005.
- Pomian, Grażyna, *Wizja Polski na łamach* Kultury*, 1947-1976,* Lublin, Paryż 1999.
- Pomian, Krzysztof, *W kręgu Giedroycia*, Warszawa 2000.
- *Jerzy Giedroyc. Redaktor – polityk – człowiek*, rédaction de Krzysztof Pomian; Lublin, Paryż 2001.
- *Spotkania z paryską* Kulturą, rédaction de Zdzisław Kudelski, Warszawa 1995
- Supruniuk, Mirosław, *Uporządkować wspomnienia. Nieautoryzowane rozmowy z Jerzym Giedroyciem*. Toruń 2011
- Toruńczyk, Barbara, *Rozmowy w Maisons-Laffitte 1981*, Warszawa 2006
- Wrede Maria, *Przewodnik po zasobie Archiwum Instytutu Literackiego Kultura*. Warszawa 2018.
- Żebrowski, Marek, *Jerzy Giedroyć. Życie przed „Kulturą"*. Kraków 2012
- Żebrowski, Marek, *Dzieje sporu:* Kultura *w emigracyjnej debacie publicznej lat 1947–1956*, Warszawa 2007.
- *Jerzy Giedroyc: kultura, polityka, wiek XX, debaty i rozprawy*, Warszawa 2009.

Collections

Seria *Archiwum Kultury : korespondencja Jerzego Giedroycia.*

Seria *W kręgu paryskiej Kultury : wznowienia i antologie.*

Seria Jerzy Giedroyc i… : wznowienia, opracowania, antologie.



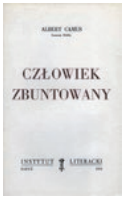
Phot. Jerzy Giedroyc au travail, Maisons-Laffitte, 1965.



Raymond Aron, *L'Opium des intellectuels*. IL, Paris 1956. Les écrits de R. Aron n'étaient disponibles en polonais que dans l'édition de *Kultura*.



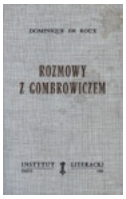
George Orwell, *1984.* IL, Paris, 1953.
La première traduction polonaise.



Albert Camus, *L'Homme révolté*. IL, Paris 1958.
La première édition en polonais.



Simone Weil, *Choix d'écrits*. IL, Paris 1958. Les premiers textes en polonais dans la traduction de Czesław Miłosz.



Dominique de Roux, *Entretiens avec Gombrowicz*. IL, Paris 1969. La première version polonaise de l'interview fleuve qui a eu une large influence sur les lecteurs du pays, grâce au circuit clandestin.



Witold Gombrowicz, *Journal (1961-1966)*. IL, Paris 1971. Un des volumes du célèbre *Journal* de Gombrowicz. Jerzy Giedroyc, son instigateur, le faisait paraître en feuilleton dans *Kultura*.
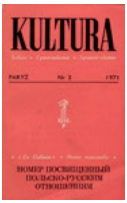


Czesław Miłosz, *Terre inépuisable,* IL, Paris 1984, l'original polonais. Après l'attribution du Prix Nobel.



Abram Tertz (pseud. d'Andreï Siniavski), Récits fantastiques. En russe. IL, Paris 1961. La rédaction de *Kultura* a joué le rôle de « passeur » des écrits du dissident russe vers l'Occident (l'affaire Siniavski-Daniel et ses répercussions en France).



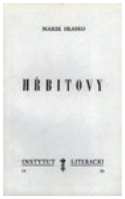
Le numéro de *Kultura* en tchèque et slovaque édité en 1969, après le Soulèvement de Prague 1968.



Le numéro de *Kultura* en russe de 1971. Deux autres numéros datent de 1960 et 1981.



Le numéro de *Kultura* en allemand de 1984. Les parutions du mensuel dans les langues des trois voisins de la Pologne font partie du dialogue que Laffite a entretenu avec la dissidence démocratique et les élites de ces pays.



Marek Hłasko, édition tchèque de *Cimetières*. IL, Paris 1959.



Boris Pasternak, *Docteur Jivago*. IL, Paris 1959. La première traduction polonaise du roman. Parmi les plus importantes ventes de l'IL.



Gustaw Herling, *Les Nouvelles*, IL, Paris 1963. L'un des volumes de cet auteur majeur et proche collaborateur de la rédaction.



Alexandre Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*. IL, Paris 1974. La première édition polonaise de l'auteur qui a eu des contacts avec la rédaction de *Kultura*.



Ukraine. 1956-1968. Sous la réd. d'Ivan Kochelivets, historien de la littérature ukrainienne, en exil. Dans la coll. « Documents ». L'un de nombreux volumes « ukrainiens » de l'Institut Littéraire.



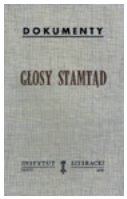
La Renaissance fusillée. Anthologie en ukrainien, sous la réd. de Iouri Lavrinenko. IL, Paris 1959. Contient des textes des années 20 et 30 du XXe siècle. Le terme proposé par Jerzy Giedroyc a donné le nom à cette génération disparue d'intellectuels et d'artistes ukrainiens tués ou persécutés par le régime stalinien.



Józef Czapski, Oeil, IL, Paris 1960. Le recueil d'essais qui suivent l'évolution de Czapski peintre dans sa perception de l'art



Zbigniew Herbert, *Elégie pour le départ,* IL, Paris 1990. Par l'écrivain européen majeur du XXe siècle, proche de *Kultura*, dont l'œuvre est largement traduite en français.



Les voix de là-bas. IL, Paris 1970. Le recueil rassemble des textes de l'opposition interdits par la censure en Pologne et en URSS, y compris le « Programme du mouvement démocratique de l'Union soviétique »



La Déclaration universelle des droits de l'homme, IL, Paris 1974. En polonais, biélorusse, tchèque, lituanien, russe, slovaque, ukrainien.

Conception graphique et mise en page : Catherine Protoyerides, Paris.

Achevé d'imprimer sur les presses de la société SOWA,
Piaseczno, Pologne,

pour le compte de l'Association Institut Littéraire *Kultura*
et le Centre de civilisation polonaise de Sorbonne-Université, en avril 2023.

Dépôt légal : mai 2023